U d'/of OTTAWA
39003002241817

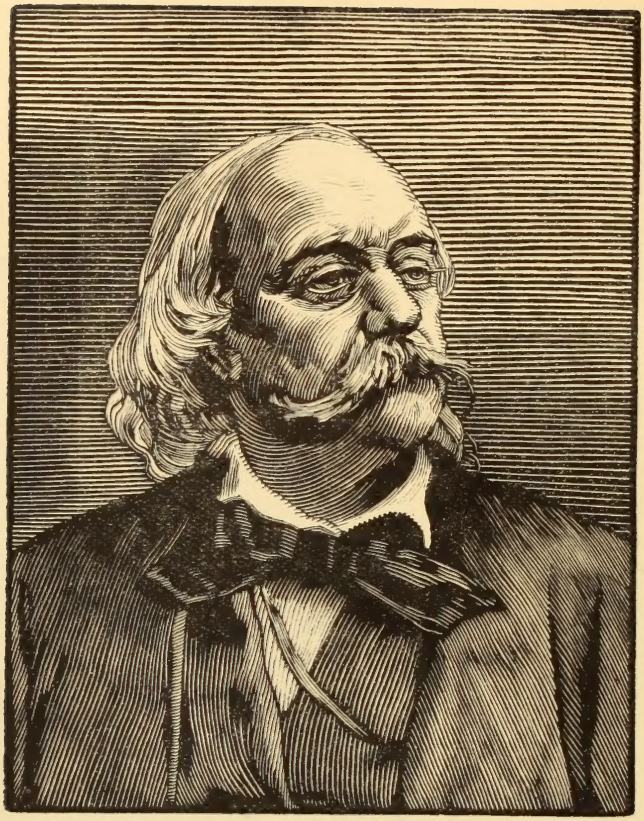
Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompl11flau

5-23-69

CORRESPONDANCE

(1871-1880)



FLAUBERT

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

CORRESPONDANCE

Texte revisé et classé par M. René DESCHARMES.
Portraits gravés sur bois par M. Achille OUVRÉ.

TOME III

(1871-1880)

ÉDITION DU CENTENAIRE

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1928

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
2346
.A1
1121
v.11

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Rouen] Lundi soir [janvier 1871].

MON PAUVRE LOULOU,

L'ARRIVÉE de ton mari, avant-hier soir, nous a fait grand plaisir. Quel homme ! Je ne peux pas te dire l'admiration qu'il m'inspire, tant je le trouve fort et courageux ; il est tout l'inverse de moi, car personne plus que ton oncle n'est désespéré. Mon état moral, dont rien ne peut me tirer, commence à m'inquiéter sérieusement. Je me considère comme un homme perdu (et je ne me trompe pas). Chaque jour je sens s'affaiblir mon intelligence et se dessécher mon cœur. Oui, je deviens méchant à force d'abrutissement. C'est comme si toutes les bottes prussiennes m'avaient piétiné sur la cervelle. Je ne suis plus que l'enveloppe de ce que j'ai été jadis. Que veux-tu que je dise de plus? J'afflige ta pauvre grand'mère, qui de son côté me fait bien souffrir ! Ah ! nous faisons un joli duo !

Ton mari nous a proposé de nous emmener à Dieppe ; mais : 1° ta grand'mère n'y aurait aucune compagnie (et ici elle reçoit des visites tous les jours) ; 2° elle serait inquiète de ton oncle Achille ; 3° le voyage se ferait dans des conditions bien inconfortables. De plus, je ne veux pas m'absenter trop loin de mon pauvre domestique qui reste seul à Croisset, à se débattre au milieu des Prussiens. En quel état retrouverai-je mon pauvre cabinet, mes livres, mes notes, mes manuscrits? Je n'ai pu mettre à l'abri que mes papiers relatifs à *Saint Antoine*. Émile a pourtant la clef de mon cabinet, mais ils la demandent et y entrent souvent pour prendre des livres qui traînent dans leurs chambres.

Nous touchons au commencement de la fin ! Au reste, tu sais mieux les nouvelles que nous. Elles sont déplorables. Le pauvre Paris ne pourra pas résister

longtemps à l'effroyable bombardement qu'il subit [1] ! Et puis après? Comment faire la paix? Avec qui? Le dénouement me paraît fort obscur. Quelle dérision du droit, de la justice, de l'humanité, de toute morale ! Quel recul ! Il me semble que la fin du monde arrive. Les gens qui me parlent d'espoir, d'avenir et de Providence m'irritent profondément. Pauvre France, qui se sera payée de mots jusqu'au bout !

Adieu, ma chère Caro ! Quand te reverrai-je? Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle épuisé.

A LA MÊME.

1er février 1871.

CHÈRE CARO,

Ton mari m'a écrit hier qu'il t'engageait à revenir dès que le paquebot de New-Haven sera rétabli. Le blocus est donc levé? ce que je ne crois pas. Il ajoute qu'il croit te revoir dans une huitaine. J'ai peur que la huitaine se passe sans ton retour. Ce sera une grande déception pour ta grand'mère qui est à bout de force et de patience. La route de Saint-Valéry est toujours là, mais est-elle sûre?

La capitulation de Paris [2] à laquelle on devait s'attendre pourtant nous a plongés dans un état indescriptible ! C'est à se pendre de rage ! Je suis fâché que Paris n'ait pas brûlé jusqu'à la dernière maison, pour qu'il n'y ait plus qu'une grande place noire. La France est si bas, si déshonorée, si avilie, que je voudrais sa disparition complète. Mais j'espère que la guerre civile va nous tuer beaucoup de monde. Puissé-je être compris dans le nombre ! Comme préparation à la chose, on va nommer des députés. Quelle amère ironie ! Bien entendu que je m'abstiendrai de voter. Je ne porte plus ma croix d'honneur, car le mot honneur n'est plus français, et je me considère si bien comme n'en étant plus un, que je vais demander à Tourgueneff (dès que je pourrai lui écrire) ce qu'il faut faire pour devenir russe.

Ton oncle Achille Flaubert voulait se jeter par-dessus les ponts et Raoul-Duval a eu comme un accès de folie furieuse. Tu as eu beau lire des journaux et t'imaginer ce que pouvait être l'invasion, *tu n'en a pas l'idée*. Les âmes fières sont blessées à mort et, comme Rachel, « ne veulent pas être consolées ».

Depuis dimanche matin nous n'avons plus de Prussiens à Croisset (mais il en revient beaucoup à Rouen). Dès que tout sera un peu nettoyé, j'irai revoir cette pauvre maison, que je n'aime plus et où je tremble de rentrer, car je ne peux pas jeter à l'eau toutes les choses dont ces messieurs se sont servis. Si elle m'appartenait, il est certain que je la démolirais.

Oh ! quelle haine ! quelle haine ! Elle m'étouffe ! Moi qui étais né si tendre, j'ai du fiel jusqu'à la gorge.

Adieu. Je t'embrasse.

Ton mari nous invite à venir chez lui, à Neuville. Le voyage ne sera pas commode pour ta grand'mère. Mais elle le fera, malgré tout.

---

(1) Le bombardement de Paris commença le 5 janvier, par la rive gauche.

(2) La décision du Gouvernement de proposer la capitulation de Paris est du 22 janvier. Bismarck, au nom du Roi de Prusse, accepta le 24 janvier. L'armistice fut conclu le 28 janvier.

* A EDMOND DE GONCOURT (1).

[31 janvier ou 1er février 1871] (2).

Êtes-vous tué?

Comme j'ai pensé à vous, depuis quatre mois !

Il m'est impossible de bouger de Rouen, à cause de ma mère. Dès que ma nièce sera revenue d'Angleterre je ferai le voyage de Paris.

Envoyez-moi de vos nouvelles et de celles de nos amis, de Théo particulièrement.

A vous, je vous embrasse.

Quai du Havre, 9A

A MADAME RÉGNIER (3).

Dieppe, 11 mars 1871.

CHÈRE MADAME,

Votre lettre datée de Rennes, 17 février, m'est arrivée ici, après beaucoup de détours et de retards. Voilà pourquoi je ne vous ai pas répondu plus vite. Et puis, j'étais tellement accablé (je le suis encore) que je n'avais pas la force de prendre une plume. Je ne crois pas que personne ait été, plus que moi, désespéré par cette guerre. Comment n'en suis-je pas mort de rage et de chagrin !

J'étais comme Rachel, je ne « voulais pas être consolé » et je passais mes nuits assis dans mon lit, à râler comme un moribond. J'en veux à mon époque de m'avoir donné les sentiments d'une brute du XIIe siècle. Quelle barbarie ! quelle reculade ! Je n'étais guère *progressiste* et humanitaire cependant ! n'importe, j'avais des illusions ! Et je ne croyais pas voir arriver la *Fin du monde*. Car c'est cela ! nous assistons à la fin du monde latin. Adieu tout ce que nous aimons ! Paganisme, christianisme, muflisme. Telles sont les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est désagréable de se trouver dans la dernière. Ah ! nous allons en voir de propres ! *Le fiel m'étouffe*. Voilà le résumé.

Quant à mes pénates dont vous vous informez et qui me sont devenus odieux, ils ont été souillés pendant quarante-cinq jours par dix Prussiens, sans compter

(1) Les *Lettres* de Flaubert, publiées, datées de 1871 à 1880, ont été l'objet d'un travail fort remarquable, intitulé : *Flaubert's Briefe*, 1871-1880, *Versuch einer Chronologie*, par M. B. Nesselstrauss (*Halle-sur-Saale, M. Niemeyer*, 1921, in-8, 64 pp.). C'est un guide précieux, très documenté, et d'une critique documentaire très avertie, pour l'étude de cette période de la *Correspondance*. J'y ai trouvé beaucoup d'indications utiles et j'ai la plupart du temps suivi l'ordre chronologique de classement adopté par M. Nesselstrauss. Il est juste de signaler dans cette *Édition du Centenaire* un travail aussi consciencieux et utile à tous les Flaubertistes. Toutefois, M. Nesselstrauss n'a pas connu toutes les lettres de Flaubert publiées et se référant à cette période. Il ne semble pas non plus qu'il ait contrôlé les autographes. Je renverrai à cette *Notice* à l'occasion, au cas où je modifierais les conclusions de M. Nesselstrauss.

(2) L'autographe porte 1er février, de la main de E. de Goncourt. La date des éditions antérieures, *janvier* 1871, est exacte, mais incomplète.

(3) Marie Serrur ou Serrure, en littérature Daniel Darc, née à Paris en 1840, morte à Paris le 13 mars 1887. Elle avait épousé le docteur E.-J. Régnier et habité longtemps Mantes, où elle avait connu Bouilhet et Flaubert. Elle a écrit plusieurs romans, *Le Péché d'une Vierge*, *La Couleuvre*, *Une aventure d'hier*, et surtout *La Revanche posthume*, qui eut du succès. En 1878, elle aborda le théâtre avec une comédie, *les Rieuses*, qui tint l'affiche longtemps.

quatre chevaux, plus par six autres pendant six jours, et actuellement il n'y en a chez moi rien que quarante. Oui, quatre fois dix ! Vous avez bien lu !

Je m'étais réfugié à Rouen, dans un appartement à ma nièce, où j'en ai six, etc.

Mais tout cela n'est rien comparativement à ce que vous avez souffert. Je sais que ces messieurs se sont amusés avec vos robes. On n'est pas plus drôle. Pauvre Mantes !

Ce n'est pas parce que Paris est devenu « un foyer pestilentiel » que je n'y vais pas, car de cela je me fiche profondément. Mais le chemin de fer ne prend pas encore les bagages et je ne puis retourner dans ma mansarde rien qu'avec un simple sac de nuit. Répondez-moi à Croisset, on me fera parvenir votre lettre. J'adresse celle-ci à Mantes, où vous devez être revenue.

A GEORGE SAND.

Dieppe, 11 mars 1871 (1).

CHÈRE MAITRE,

Quand se reverra-t-on? Paris ne m'a pas l'air drôle. Ah ! dans quel monde nous allons entrer ! Paganisme, christianisme, muflisme : voilà les trois grandes évolutions de l'humanité. Il est triste de se trouver au début de la troisième.

Je ne vous dirai pas tout ce que j'ai souffert depuis le mois de septembre. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne. Personne n'a été plus désespéré que moi. Pourquoi cela? J'ai eu de mauvais moments dans ma vie, j'ai subi de grandes pertes, j'ai beaucoup pleuré, j'ai ravalé beaucoup d'angoisses. Eh bien ! toutes ces douleurs accumulées ne sont rien en comparaison de celle-là. Et je n'en reviens pas. Je ne me console pas. Je n'ai aucune espérance.

Je ne me croyais pas progressiste et humanitaire, cependant. N'importe ! j'avais des illusions ! Quelle barbarie ! Quelle reculade ! J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné des sentiments d'une brute du XIIe siècle. *Le fiel m'étouffe.* Ces officiers, qui cassent des glaces, en gants blancs, qui savent le sanscrit et qui se ruent sur le champagne, qui vous volent votre montre et vous envoient ensuite leur carte de visite, cette guerre pour de l'argent, ces civilisés sauvages me font plus horreur que les cannibales. Et tout le monde va les imiter, va être soldat ! La Russie en a maintenant quatre millions. Toute l'Europe portera l'uniforme. Si nous prenons notre revanche, elle sera ultra-féroce, et notez qu'on ne va penser qu'à cela, à se venger de l'Allemagne. Le gouvernement, quel qu'il soit, ne pourra se maintenir qu'en spéculant sur cette passion. Le meurtre en grand va être le but de tous nos efforts, l'idéal de la France.

Je caresse le rêve suivant : aller vivre au soleil dans un pays tranquille.

Attendons-nous à des hypocrisies nouvelles : déclamations sur la vertu, diatribes sur la corruption, austérité d'habits, etc. Cuistrerie complète !

(1) La date de cette lettre est confirmée par la réponse de George Sand, datée sur l'autographe 17 *mars* [1871], qui commence par ces mots : « J'ai reçu hier ta lettre du 11... » (*Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 240).

J'ai actuellement à Croisset douze Prussiens. Dès que mon pauvre logis (que j'ai en horreur maintenant) sera vidé et nettoyé, j'y retournerai ; puis j'irai sans doute à Paris, malgré son insalubrité. Mais de cela je me fiche profondément.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi, 4 heures soir [16 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

Au lieu de partir ce matin, je ne pars que ce soir (1), Dumas n'étant arrivé qu'à midi. Et au lieu de nous en aller par Amiens, nous allons coucher à Paris, d'où nous repartirons à 9 heures du matin demain. La ligne de Rouen à Amiens est occupée par les Prussiens, encombrée de leurs troupes, et nous n'arriverions à Bruxelles qu'après-demain soir... peut-être?

Ils se conduisent *abominablement* à Rouen, et je ne vous engage pas à y faire un long séjour, ni surtout à vous promener le soir dans les rues.

Émile a reçu ce matin ta lettre. Écrivez-moi à Bruxelles, à l'Hôtel Bellevue, ou chez M. Giraud, rue d'Arlon, 15 (pour remettre à M. G. F.). Je suis impatient de savoir comment vous aurez fait votre voyage et comment se sera passé votre séjour à Rouen, surtout à cause de notre pauvre vieille.

Dumas m'a dit que les Prussiens quittaient Dieppe demain, définitivement. Il est fâcheux que tu ne puisses pas y rester un peu plus longtemps.

Adieu, pauvre chère Caro.

Ton vieux scheik.

En vous écrivant samedi matin de Bruxelles, vous ne pouvez pas avoir la lettre à Rouen avant lundi. Tâche de faire comprendre ça à notre vieille.

A LA MÊME.

Bruxelles, rue d'Arlon, 15, dimanche 2 heures [19 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

Nous apprenons ce matin qu'on se bat à Paris. Est-ce bien vrai? J'ai peur que vous ne vous trouviez pris dans la bagarre. J'ai envoyé hier à Rouen un télégramme vous annonçant mon arrivée, et le soir je vous ai écrit.

Comme je compte partir d'ici pour Londres mardi matin, ou mardi soir, envoie-moi par le télégraphe un mot pour me dire ce que vous devenez. La dépêche doit aller par l'Angleterre.

---

(1) L'armistice ayant été signé avec la Prusse (1er mars), Flaubert allait, avec Dumas, visiter à Bruxelles la Princesse Mathilde.

* A MADAME CHARLES LAPIERRE.

[Bruxelles] Dimanche, 3 heures [19 mars 1871] (1).

Êtes-vous à Paris? et y êtes-vous tranquilles? je ne suis pas sans inquiétude, à cause de l'émeute et de notre pauvre vieille mère.

Je voudrais que vous fussiez restée à Dieppe, car Rouen ne m'avait pas l'air non plus bien tranquille.

Écrivez-moi par le télégraphe pour me dire ce que vous devenez. Il faut que la dépêche passe par l'Angleterre.

Je pars pour Londres mardi. Donc, répondez-moi tout de suite, rue d'Arlon, 15, Bruxelles.

Je vais très bien et vous embrasse tous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Bruxelles, lundi 20 mars 1871.
Chez M. Giraud, rue d'Arlon, 15.

J'espère que vous n'avez pas fait la bêtise d'aller à Paris d'où il nous arrive des nouvelles déplorables.

Je ne sais pas ce qui se passe à Rouen. Comment vous en tirez-vous? Tu n'as donc pas reçu un télégramme que je vous ai envoyé avant-hier par la voie d'Angleterre? Je vous ai écrit plusieurs lettres. J'envoie un télégramme à Lapierre pour avoir de vos nouvelles.

Comme je pense que je reviendrai plus facilement à Rouen par New-Haven que par Paris, je partirai pour Londres mercredi, à moins que d'ici là je n'aie de vous un mot qui me rappelle. Comment se porte notre pauvre vieille?

---

(1) Cette lettre, dont l'autographe est conservé au Musée de Croisset, y est inscrite comme adressée à Madame Charles Lapierre, et fait partie d'un don d'autographes fait par celle-ci, au Musée, en 1906. Cependant, la même lettre figure dans les éditions antérieures des *Lettres à sa nièce Caroline* (Fasquelle, p. 183 ; Conard, p. 203), *comme étant adressée à Mme Commanville*, et non à Madame Lapierre. L'autographe de Croisset ne porte aucune mention de destinataire. La question d'attribution reste donc douteuse. Mais on remarquera que le même jour, 19 mars 1871, à une heure d'intervalle (2 heures au lieu de 3 heures), Flaubert a écrit à sa nièce, de Bruxelles, un court billet, lui précisant qu'il lui a télégraphié *la veille* à Rouen où il croyait donc qu'elle se trouvait, et que le 20 mars, il lui écrit : « J'espère que vous n'avez pas fait la bêtise d'aller à Paris, etc... ». Par conséquent, d'une part, il était persuadé que les Commanville étaient à Rouen, puisqu'il leur télégraphiait en cette ville ; d'autre part, leur ayant télégraphié la veille à Rouen, il n'aurait probablement pas *écrit*, une heure plus tard, cette phrase : « Je voudrais que vous fussiez restés à Dieppe, car Rouen ne m'avait pas l'air non plus bien tranquille, etc... ». — Je n'ai pu savoir si les Lapierre avaient une propriété de campagne à Dieppe. Ils avaient certainement un pied-à-terre à Paris. De plus, la lettre ci-dessus n'est pas dans le ton de celles que Flaubert adresse ordinairement à « sa chère Caro », et on observera qu'il n'y a pas de tutoiement, ce qui est rare dans les *Lettres à sa nièce*, car Flaubert parle plus souvent à celle-ci, personnellement, qu'au ménage Commanville. Pour l'ensemble de ces raisons, malgré le double emploi, — et le doute — je crois devoir maintenir Madame Charles Lapierre comme destinataire de la lettre conservée à Croisset.

A LA MÊME.

Bruxelles, mardi soir, 4 heures [21 mars 1871].

CHÈRE CARO,

Où êtes-vous? à Dieppe, à Rouen, ou à Paris? J'espère que ton mari n'aura pas fait l'imprudence de vous mener à Paris? J'ai télégraphié deux fois à Rouen (par la voie d'Angleterre qu'on m'a dit être la plus sûre) et n'ai reçu encore aucune nouvelle. Je vous ai écrit tous les jours, et dans tous les endroits où vous pouviez être. Rien !

Je regrette beaucoup d'être parti ! Aujourd'hui, on ne peut pas rentrer dans Paris, et à la frontière française l'autorité républicaine vous cherche des chicanes. Donc je m'embarque demain à Ostende pour Londres, d'où je compte revenir par New-Haven.

Les Prussiens sont-ils rentrés dans Dieppe et à Croisset? Que faire? et où aller une fois revenu en France?

Comment va notre pauvre vieille?

J'ai reçu hier sa lettre de vendredi, mais à ce moment vous ne saviez rien de Paris.

Tout n'est donc pas fini ! On sera éternellement inquiet et embêté ! Et les affaires d'Ernest? Comment s'arrangent-elles avec l'émeute? Si je n'avais promis positivement d'aller en Angleterre, je reviendrais immédiatement à Dieppe, sans m'arrêter à Londres, tant j'ai envie de savoir ce que vous devenez.

Nous revoilà dans les mêmes tracas que cet hiver.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort ainsi que maman.

Ton vieux scheik.

A LA MÊME.

[Londres] Jeudi, 4 heures [23 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

Je suis arrivé ce matin à Londres, non sans difficulté, et là j'y ai appris par ta lettre de mardi que vous vous étiez décidées sagement à retourner à Dieppe. Tu m'y reverras *lundi*, mon intention étant de revenir par New-Haven.

Tâche donc de me répondre tout de suite : Hatchett's hotel, Dover street, London W.

Je voudrais savoir s'il y a des Prussiens à Croisset, car où aller maintenant? Je crois cependant que l'agitation de Paris touche à sa fin. Peut-être pourrons-nous y aller dans quelque temps.

Ton vieux scheik d'oncle.

Je vous ai envoyé force lettres et télégrammes. J'ai reçu une lettre de maman et une de toi !

A LA MÊME.

Londres, samedi soir [25 mars 1871].

MA CHÈRE CARO,

J'ai reçu tout à l'heure ta lettre dejeudi qui me rassure beaucoup. Comme je suis content que vous soyez revenues à Dieppe !

Je comptais partir demain soir et être près de vous lundi. Mais le paquebot de New-Haven ne part pas le dimanche. Donc, mon séjour ici est retardé de vingt-quatre heures et je ne compte pas arriver à Dieppe avant mardi matin. Il est inutile que tu m'envoies Anselme, si Mercier promet d'avoir une de ses voitures sur le quai quand je débarquerai.

Il me semble que Paris reste dans le même état? Aujourd'hui, on n'a reçu à l'ambassade de France (où je vais tous les jours) aucun journal de Paris. Mais nous savons, par un voyageur parti hier soir à 5 heures des Champs-Élysées, que tout était calme. Je n'y comprends goutte !

J'avais pensé à m'en aller par Calais, Boulogne, Amiens et Clères. Mais je n'arriverais à Dieppe que lundi soir au plus tôt, et peut-être serais-je arrêté en route par un convoi de Prussiens. Le plus sûr, je crois, est de prendre le chemin le plus court. Comme il me tarde d'être installé quelque part et travaillant !

Adieu, pauvre chérie, ou plutôt à bientôt. Embrasse ta grand'mère pour moi et tâche de la faire patienter jusqu'à mardi matin.

Mes félicitations à ton époux de ce qu'il a échappé aux balles de « nos frères ».

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Neuville [près Dieppe], 30 mars 1871 (1)

Il y a quinze jours je comptais être maintenant à Paris, mais « nos frères » en ont disposé autrement.

Je suis parti de Dieppe pour Bruxelles, croyant ne pas revoir les casques à pointe, car je devais retrouver ma famille dans la nouvelle Athènes, qui me semble descendre au-dessous du Dahomey ; mais j'ai su à Bruxelles que Paris était inhabitable. Ma mère et ma nièce sont revenues de Rouen à Dieppe ; j'y suis depuis avant-hier et samedi prochain je serai à Croisset, où je me résigne à rentrer. Vous seriez donc bien aimable, chère Madame, de m'y adresser un petit mot pour me dire ce que vous devenez. La tâche du général (2) est lourde. Sera-t-il obéi? Là est tout le problème pour le moment. Car l'Internationale ne fait que commencer et elle réussira, pas comme elle l'espère ni comme le redoutent les bourgeois ; mais l'avenir (et quel avenir !) est de ce côté. A moins qu'une forte réaction cléricale et monarchique ne triomphe? Ce qui est également possible.

Ces misérables-là déplacent la haine ! on ne pense plus aux Prussiens. Encore un peu, et on va les aimer ! Aucune honte ne nous manquera.

(1) Neuville, canton de Dieppe, dont il est plusieurs fois question dans ces *Lettres à sa nièce*, était la résidence de Mme Commanville. Quand Flaubert écrit qu'il va à Dieppe, il faut entendre Neuville.

(2) Le général Letellier-Valazé, frère de Mme Roger des Genettes, mort sénateur inamovible en 1876.

Comme je suis las, comme je voudrais m'en aller vivre dans un endroit où je n'entendrais plus parler de rien !

Adieu, chère Madame, je n'ose vous dire à bientôt.

A GEORGE SAND.

Neuville, près Dieppe, vendredi, 31 mars 1871.

CHÈRE MAITRE,

Demain, enfin, je me résigne à rentrer dans Croisset. C'est dur, mais il le faut. Je vais tâcher de reprendre mon pauvre *Saint Antoine* et d'oublier la France.

Ma mère reste ici chez sa petite-fille, jusqu'à ce qu'on sache où aller, sans crainte de Prussiens ni d'émeute.

Il y a quelques jours, je suis parti d'ici avec Dumas, pour Bruxelles, d'où je comptais revenir directement à Paris. Mais « la nouvelle Athènes » me semble dépasser le Dahomey en férocité et en bêtise.

Est-ce la fin de la *blague?* En aura-t-on fini avec la métaphysique creuse et les idées reçues? Tout le mal vient de notre gigantesque ignorance. Ce qui devrait être étudié est cru sans discussion. Au lieu de regarder, on affirme !

Il faut que la Révolution française cesse d'être un dogme et qu'elle rentre dans la Science, comme le reste des choses humaines. Si on eût été plus savant, on n'aurait pas cru qu'une formule mystique est capable de faire des armées et qu'il suffit du mot « République » pour vaincre un million d'hommes bien disciplinés. On aurait laissé Badinguet sur le trône *exprès* pour faire la paix, quitte à le mettre au bagne ensuite ! Si on eût été plus savant, on aurait su ce qu'avaient été les volontaires de 92 et la retraite de Brunswick, gagné à prix d'argent par Danton et Westermann. Mais non, toujours les rengaines ! toujours la blague ! Voilà maintenant la Commune de Paris qui en revient au pur moyen âge. C'est carré ! la question des loyers, particulièrement, est splendide ! Le gouvernement se mêle maintenant de droit naturel ; il intervient dans les contrats entre particuliers. La Commune affirme qu'on ne doit pas ce qu'on doit, et qu'un service ne se paie pas par un autre service. C'est énorme d'ineptie et d'injustice !

Beaucoup de conservateurs qui, par amour de l'ordre, voulaient conserver la République, vont regretter Badinguet et appellent dans leur cœur les Prussiens. Les gens de l'Hôtel de Ville ont déplacé la haine. C'est de cela que je leur en veux. Il me semble qu'on n'a jamais été plus bas.

Nous sommes ballottés entre la société de Saint Vincent de Paul et l'Internationale. Mais cette dernière fait trop de bêtises pour avoir la vie si longue. J'admets qu'elle batte les troupes de Versailles et renverse le gouvernement? les Prussiens entreront dans Paris et « l'ordre règnera à Varsovie » ! Si, au contraire, elle est vaincue, la réaction sera furieuse et toute liberté étranglée.

Que dire des socialistes qui imitent les procédés de Badinguet et de Guillaume : réquisitions, suppressions de journaux, exécutions capitales sans jugement, etc.? Ah ! quelle immorale bête que la foule, et qu'il est humiliant d'être homme !

Je vous embrasse.

A LA BARONNE JULES CLOQUET.

Neuville [31 mars 1871].

Vous êtes adorablement bonne, chère madame Cloquet, et je vous remercie bien de tout ce que vous faites pour ma bonne femme.

Ma mère est revenue d'Ouville et je vais demain m'en retourner à Croisset, qui cependant n'est pas encore agréable à habiter.

Caroline est au milieu de son installation dieppoise. Voilà toutes les nouvelles de la famille.

Je compte toujours mener ma mère à Paris dans les premiers jours du mois prochain. Mais vous n'y serez plus. Achille me charge de rappeler à M. Cloquet sa promesse d'oiseaux, et moi je charge Madame la baronne d'embrasser M. le baron.

Je suis tout à vous, chère Madame, et vous baise les deux mains.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 2 heures [5 avril 1871].

MA CHÈRE CARO,

Contrairement à mon attente, je me trouve *très bien* à Croisset, et je ne pense pas plus aux Prussiens que s'ils n'y étaient pas venus ! Il m'a semblé très doux de me retrouver au milieu de mon vieux cabinet et de revoir toutes mes petites affaires ! Mes matelas ont été rebattus, et je dors comme un loir. Dès samedi soir, je me suis remis au travail et, si rien ne me dérange, j'aurai fini mes *Hérésies* à la fin de ce mois. Enfin, pauvre chérie, il ne me manque rien — que la présence de ceux, ou plutôt de celles que j'aime, petit groupe où vous occupez le premier rang, ma belle dame.

J'avais la boule complètement perdue, quand nous nous sommes retrouvés au commencement de février ; mais, grâce à toi, à ta gentille société et à ton bon intérieur, je me suis remis peu à peu, et maintenant j'attends le jour où tu reviendras ici (pour un mois, j'espère). Le jardin va devenir très beau : les bourgeons poussent ; il y a des primevères partout. Quel calme ! j'en suis tout étourdi !

J'ai passé la journée de dimanche dans un abrutissement plein de douceur. Je revoyais le temps où mon pauvre Bouilhet entrait, le dimanche matin, avec son cahier de vers sous le bras, quand le père Parain circulait par la maison, en portant le journal sur sa hanche, et que toi, pauvre loulou, tu courais au milieu du gazon, couverte d'un tablier blanc. Je deviens trop scheik ! je m'enfonce à plaisir dans le passé, comme un vieux ! Parlons donc du présent !

Ton mari doit être *soulagé?* On vient d'administrer à « nos frères » une raclée sérieuse (1) ! Je serais bien surpris que la Commune prolongeât son existence au delà de la semaine prochaine. L'assassinat de Pasquier (2) m'a ému ; je le connaissais beaucoup : c'était un ami intime de Florimont, un camarade de ton oncle Achille, un élève du père Cloquet et un cousin-germain de Mme Lepic.

(1) Triple échec des Fédérés le 3 avril à Bougival, Meudon et Châtillon.
(2) Pasquier, chirurgien militaire fusillé par les insurgés.

Duval, le pêcheur, m'a apporté, ce matin, cent francs en donnant congé de sa maison pour la Saint-Michel prochain, — ou prochaine?

Quoi encore? Il passe beaucoup de bateaux sur la rivière. On dit que les Prussiens quitteront le département le 14 de ce mois ; mais j'attends qu'ils soient partis tout à fait, avant d'entreprendre aucune réparation dans le logis.

Ton mari m'avait l'air bien tourmenté par ses affaires, quand je suis parti. Par contre-coup, elles m'inquiètent. Je serais bien content de savoir que ses ennuis diminuent. Il me semble que, maintenant, la fin du trouble général n'est pas éloignée.

Comment va ta grand'mère? Le dentiste de Dieppe est-il parvenu à la soulager? Embrasse-la bien fort pour moi.

Mes tendresses à Putzel ! Il m'en ennuie, ainsi que de ses parents.

Adieu, pauvre Caro ; tu ne diras pas que, cette fois, je me borne à écrire un simple billet...

A toi. Ton vieil oncle en baudruche.

A LA MÊME.

Croisset, dimanche de Pâques, 6 heures du soir [9 avril 1871].

Mon Loulou,

Ta grand'mère m'écrit, *tous les jours*, pour me répéter qu'elle va revenir à Rouen.

Que dois-je croire? et que dois-je faire? Elle pourrait, à la rigueur, coucher dans sa chambre de Croisset, bien qu'il vaudrait mieux y faire remettre, dès maintenant, un papier neuf, si l'on était sûr que les Prussiens ne revinssent pas.

Quant à aller sur le Port, cette perspective me sourit peu, puisque maintenant je suis réinstallé dans mon cabinet et que je recommence, Dieu merci, à travailler. Ta grand'mère ne resterait pas à Rouen pendant que je serais à Croisset ! Quelle pauvre bonne femme pour n'être jamais en repos ! Elle me dit dans ses lettres qu'elle « a peur de vous déranger ». Si tu crois que ses dents lui font trop de mal, je pourrais bien aller chez Collignon voir s'il voudrait faire le voyage de Dieppe. Ou bien tu pourrais (encore une fois !) l'amener à Rouen.

La future femme de chambre m'a *formellement* promis qu'elle serait libre de demain en huit ; ainsi, tranquillise-toi.

Depuis mon retour ici, je n'ai eu qu'une visite — c'est tout à l'heure, celle de la famille Lapierre au grand complet. Lapierre (qui est revenu de Paris hier au soir) croit que, d'ici à deux jours, on en aura fini avec les Communaux. On doit aujourd'hui tourner Montmartre, et peut-être entrer dans Paris.

Il a assisté au combat de dimanche et a vu, à Versailles, d'Osmoy qui se porte comme un charme. Ledit d'Osmoy est du nombre des députés qui se mêlent aux soldats, sur le champ de bataille, pour les encourager. Du reste, les bons tourlourous sont enragés contre nos frères et ne leur font aucun quartier.

Adieu, pauvre chérie. Es-tu de meilleure humeur? Ta dernière lettre était faite pour me remplir de fatuité...

A LA MÊME.

[Croisset] Mardi soir, 6 heures [18 avril 1871].

Trois jours sans lettres ! Il me semble que la correspondance entre Neuville et Croisset se ralentit, car je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis samedi matin.

Je m'attendais à avoir ce matin un mot de notre vieille, me disant ce qu'elle pense de sa nouvelle femme de chambre, c'est-à-dire comment elle l'a trouvée.

J'ai eu, dimanche, la visite de neuf personnes à la fois : Raoul-Duval et ses trois enfants ; Mme Perrot avec sa fille et sa petite-fille ; Mme Brainne avec son gamin, et le sieur Dubois, du Mont-de-Piété. Les enfants ont couru dans les cours et fait des bouquets d'herbes sauvages. *Ma maison* est si peu bien montée que j'ai été obligé, pour leur collation, d'emprunter un pot de confitures au jardinier. Toute la société, néanmoins, a eu l'air très satisfait de sa petite promenade.

La mère Lebret a vendu son mobilier et m'a apporté 225 francs.

C'est bien gentil, mon pauvre loulou, les encouragements que tu me donnes sur *Saint Antoine*. Je commence à croire, en effet, que ça pourra être bon. Quel dommage que nous ne soyons pas toujours ensemble ! J'aime tant ta compagnie.

Ton Vieux.

L'issue de l'insurrection parisienne est retardée, parce qu'on emploie des moyens politiques pour éviter l'effusion du sang. Les Prussiens n'y entreront pas (dans Paris) : c'est un épouvantail de M. Thiers.

A GEORGE SAND.

Croisset, lundi soir, 2 heures [24 avril 1871].

CHÈRE MAITRE,

Pourquoi pas de lettres? Vous n'avez donc pas reçu les miennes envoyées de Dieppe? Êtes-vous malade? Vivez-vous encore? Qu'est-ce que ça veut dire? J'espère bien que vous (ni aucun des vôtres) n'êtes à Paris, capitale des arts, foyer de la civilisation, centre des belles manières et de l'urbanité.

Savez-vous le pire de tout cela? *C'est qu'on s'y habitue.* Oui, on s'y fait. On s'accoutume à se passer de Paris, à ne plus s'en soucier, et presque à croire qu'il n'existe plus.

Pour moi, je ne suis pas comme les bourgeois ; je trouve que, après l'invasion, il n'y a plus de malheurs. La guerre de Prusse m'a fait l'effet d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans ; tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire et presque toute simple.

Quels rétrogrades ! quels sauvages ! comme ils ressemblent aux gens de la Ligue et aux maillotins ! Pauvre France, qui ne se dégagera jamais du moyen âge ! qui se traîne encore sur l'idée gothique de la commune, qui n'est autre que le municipe romain !

Ah ! j'en ai gros sur le cœur, je vous le jure !

Et la petite réaction que nous allons avoir après cela? Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir !

Je me suis remis à *Saint Antoine*, et je travaille violemment (1).

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, jeudi [26 avril? 1871].

Je ne vous ai pas écrit parce que je vous croyais enfermée dans Paris, où vous n'étiez pas une de mes moindres inquiétudes ; et je ne savais comment vous faire parvenir ma lettre.

C'est joli, ça va bien ! N'importe ! *j'y vois clair*, et je ne suis plus dans l'horrible état où j'ai râlé pendant six mois. Comment n'en suis-je pas devenu fou? Contrairement à l'avis général, je ne trouve rien de pire à l'invasion prussienne. L'anéantissement complet de Paris par la Commune me ferait moins de peine que l'incendie d'un seul village par ces messieurs, qui « sont charmants », etc., etc. Ah ! les docteurs ès-lettres se livrant à un pareil métier et obéissant à une pareille discipline, voilà qui est *nouveau* et impardonnable ! C'est pour cela qu'il ne faut pas tant comparer les horreurs de cette invasion à celles qu'ont pu commettre les soldats de Napoléon Ier. A propos de ce vieux, je crains que la destruction de sa colonne (2) éparpille dans l'air la graine d'un troisième empire, qui plus tard s'épanouira. Un fils de Plonplon fera dans une vingtaine d'années la restauration de la branche cadette. Quant au socialisme, il a raté une occasion unique et le voilà mort pour longtemps. Le mysticisme l'a perdu. Car tout ce qui se fait à Paris est renouvelé du moyen âge. La Commune, c'est la Ligue ! Pour échapper à tout cela, je me plonge en désespéré dans *Saint Antoine* et je travaille avec suite et vigueur. Si rien ne m'entrave, j'aurai fini ce livre avant un an.

Comment n'être pas malade? Ce que vous me dites de votre santé ne m'étonne pas. Pauvres nerfs! pauvres nerfs! Mais souffrez-vous beaucoup? Si vous le pouvez, écrivez-moi de longues lettres. Quant à aller à Bourbonne, essayez-en.

Allons, adieu. Quand nous reverrons-nous? J'irai à Paris-Dahomey dès qu'on pourra y entrer.

A GEORGE SAND.

[Croisset, 29 avril 1871].

Je réponds tout de suite à vos questions sur ce qui me concerne personnellement. Non, les Prussiens n'ont pas saccagé mon logis. Ils ont *chipé* quelques petits objets sans importance, un nécessaire de toilette, un carton, des pipes ; mais, en somme, ils n'ont pas fait de mal. Quant à mon cabinet, il a été respecté. J'avais

(1) La réponse de G. Sand est datée 28 avril [1871] sur l'autographe (*Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 245).

(2) Décret ordonnant la destruction de la Colonne Vendôme, 12 avril 1871. Exécution de ce décret, 16 mai. La lettre de Flaubert semble se placer dans l'intervalle.

enterré une grande boîte pleine de lettres et mis à l'abri mes volumineuses notes sur *Saint Antoine*. J'ai retrouvé tout cela intact.

Le pire de l'invasion pour moi, c'est qu'elle a vieilli de dix ans ma pauvre bonne femme de mère. Quel changement ! Elle ne peut plus marcher seule et elle est d'une faiblesse navrante. Comme c'est triste de voir les êtres qu'on chérit se dégrader peu à peu !

Pour ne plus songer aux misères publiques et aux miennes, je me suis replongé avec furie dans *Saint Antoine*, et si rien ne me dérange et que je continue de ce train-là, je l'aurai fini l'hiver prochain. J'ai joliment envie de vous lire les soixante pages qui sont faites. Quand on pourra recirculer sur les chemins de fer, venez donc me voir un peu. Il y a si longtemps que votre vieux troubadour vous attend ! Votre lettre de ce matin m'a attendri. Quel fier bonhomme vous faites, et quel immense cœur vous avez !

Je ne suis pas comme beaucoup de gens que j'entends se désoler sur la guerre de Paris. Je la trouve, moi, plus tolérable que l'invasion, il n'y a plus de désespoir possible, et voilà ce qui prouve, une fois de plus, notre avilissement. « Ah ! Dieu merci, les Prussiens sont là ! » est le cri universel des bourgeois. Je mets dans le même sac messieurs les ouvriers, et qu'on f... le tout ensemble dans la rivière ! ça en prend le chemin, d'ailleurs, et puis le calme renaîtra. Nous allons devenir un grand pays plat et industriel comme la Belgique. La disparition de Paris (comme centre de gouvernement) rendra la France incolore et lourde. Elle n'aura plus de cœur, plus de centre, et, je crois, plus d'esprit.

Quant à la Commune, qui est en train de râler, c'est la dernière manifestation du moyen âge. La dernière? espérons-le !

Je hais la démocratie (telle du moins qu'on l'entend en France), c'est-à-dire l'exaltation de la grâce au détriment de la justice, la négation du droit, en un mot l'anti-sociabilité.

La Commune réhabilite les assassins, tout comme Jésus pardonnait aux larrons, et on pille les hôtels des riches, parce qu'on a appris à maudire Lazare, qui était, non pas un mauvais riche, mais simplement un riche. « La République est au-dessus de toute discussion » équivaut à cette croyance : « Le Pape est infaillible ! » Toujours des formules ! toujours des dieux !

L'avant-dernier dieu, qui était le suffrage universel, vient de faire à ses adeptes une farce terrible en nommant « les assassins de Versailles ». A quoi faut-il donc croire? A rien ! c'est le commencement de la sagesse. Il était temps de se défaire « des principes » et d'entrer dans la Science, dans l'examen. La seule chose raisonnable (j'en reviens toujours là), c'est un gouvernement de mandarins, pourvu que les mandarins sachent quelque chose et même qu'ils sachent beaucoup de choses. Le peuple est un éternel mineur, et il sera toujours (dans la hiérarchie des éléments sociaux) au dernier rang, puisqu'il est le nombre, la masse, l'illimité. Peu importe que beaucoup de paysans sachent lire et n'écoutent plus leur curé ; mais il importe infiniment que beaucoup d'hommes, comme Renan ou Littré, puissent vivre et soient écoutés. Notre salut est maintenant dans une *aristocratie légitime*, j'entends par là une majorité qui se composera d'autre chose que de chiffres.

Si l'on eût été plus éclairé, s'il y avait eu à Paris plus de gens connaissant

l'histoire, nous n'aurions subi ni Gambetta, ni la Prusse, ni la Commune. Comment faisaient les catholiques pour conjurer un grand péril? Ils se signaient en se recommandant à Dieu et aux saints. Nous autres, qui sommes avancés, nous allions crier : « Vive la République ! » en évoquant le souvenir de 92 ; et on ne doutait pas de la réussite, notez-le. Le Prussien n'existait plus, on s'embrassait de joie et on se retenait pour ne pas courir vers les défilés de l'Argonne, où il n'y a plus de défilés ; n'importe, c'est de tradition. J'ai un ami à Rouen qui a proposé à un club la fabrication de *piques* pour lutter contre des chassepots !

Ah ! qu'il eût été plus pratique de garder Badinguet, afin de l'envoyer au bagne une fois la paix faite ! L'Autriche ne s'est pas mise en révolution après Sadowa, ni l'Italie après Novare, ni la Russie après Sébastopol. Mais les bons Français s'empressent de démolir leur maison dès que le feu prend à la cheminée.

Enfin, il faut que je vous communique une idée atroce : j'ai *peur* que la destruction de la colonne Vendôme ne nous sème la graine d'un troisième empire. Qui sait si, dans vingt ans ou dans quarante ans, un petit-fils de Jérôme ne sera pas notre maître?

Pour le quart d'heure, Paris est complètement épileptique. C'est le résultat de la congestion que lui a donnée le siège. La France, du reste, vivait, depuis quelques années, dans un état mental extraordinaire. Le succès de la *Lanterne* et Troppmann en ont été des symptômes bien évidents. Cette folie est la suite d'une trop grande bêtise, et cette bêtise vient d'un excès de blague, car, à force de mentir, on était devenu idiot. On avait perdu toute notion du bien et du mal, du beau et du laid. Rappelez-vous la critique de ces dernières années. Quelle différence faisait-elle entre le sublime et le ridicule? Quel irrespect ! quelle ignorance ! quel gâchis ! « Bouilli ou rôti, même chose ! » et en même temps quelle servilité envers l'opinion du jour, le plat à la mode !

Tout était faux : faux réalisme, fausse armée, faux crédit et même fausses catins. On les appelait « marquises », de même que les grandes dames se traitaient familièrement de « cochonnettes ». Les filles qui restaient dans la tradition de Sophie Arnould, comme Lagier, faisaient horreur. Vous n'avez pas vu les respects de Saint-Victor pour la Païva. Et cette fausseté (qui est peut-être une suite du romantisme, prédominance de la passion sur la forme et de l'inspiration sur la règle) s'appliquait surtout dans la manière de juger. On vantait une actrice, mais comme bonne mère de famille. On demandait à l'Art d'être moral, à la philosophie d'être claire, au vice d'être décent et à la Science de se ranger à la portée du peuple.

Mais voilà une lettre bien longue. Quand je me mets à engueuler mes contemporains, je n'en finis plus.

A ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 30 avril [1871].

Vis-tu encore? Où es-tu?

J'ai, maintenant, la conviction que plusieurs lettres écrites par moi et écrites à moi ont été perdues ou saisies. D'ailleurs, je ne peux expliquer autrement cet énorme trou dans notre correspondance.

Me voilà revenu à Croisset, depuis quinze jours (1), et j'y retravaille pour ne plus songer aux charogneries contemporaines. Ah ! cher vieux, comme j'ai envie de te revoir et de causer avec toi ! Mais où nous revoir? Paris m'a l'air d'être en train de « suivre Babylone ». En tout cas, le Paris que nous aimions est fini ! ! ! Au paganisme a succédé le christianisme, nous entrons maintenant dans le *muflisme*.

Donne-moi de tes nouvelles, de toi et des tiens. Je t'embrasse ou plutôt je vous embrasse.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Dimanche soir [30 avril 1871].

MON PAUVRE CHÉRI,

Ta grand'mère me semble aller mieux ; elle est moins triste depuis deux jours : la consultation que ton oncle Achille lui a donnée jeudi a, je crois, rassuré son moral.

Aujourd'hui, nous avons eu *toute la journée* Julie, Juliette et Ernest (avec qui j'ai fait une partie de bouchon) ; puis j'ai été à pied (! ! !) à Bapaume, pour déposer mon bulletin de vote, sur lequel j'avais effacé le nom du « Pseudo ». Si ce coco-là réunissait encore beaucoup de voix, il pourrait devenir notre maire, ce qui serait embêtant !

J'ai choisi, pour la cheminée de la chambre à deux lits, des petits pavés blancs, et hier, le philosophe Baudry est venu déjeuner. Voilà toutes les nouvelles.

[.....] Le communard, communiste et commun Cord'homme est au *secret*. Sa femme fait des démarches pour qu'on le relâche, en promettant qu'il émigrera en Amérique. Avant-hier on a également incarcéré d'autres patriotes.

Quant à moi, je suis soûl de l'insurrection parisienne ! Je n'ai plus le courage de lire le journal. Ces continuelles horreurs me dégoûtent plus encore qu'elles ne m'attristent, et je me plonge de toutes mes forces dans le bon *Saint Antoine*. J'ai commencé ce soir la description d'un petit cimetière chrétien où les fidèles viennent pleurer les martyrs. Ce sera *estrange*.

Pauvre Caro ! Quel dommage que nous ne vivions pas ensemble ! J'aime tant causer avec toi ! Maintenant, d'ailleurs, je n'ai plus personne pour recevoir mes épanchements.

J'ai appris ce matin, par les feuilles, la mort de Mme Viardot. Je plains beaucoup Tourgueneff et vais lui écrire immédiatement (2).

A propos d'écrire, ta dernière lettre à ta grand'mère était bien gentille. Premier prix de style épistolaire : Caro !

Comme ton époux a dû être éreinté de son voyage ! Je suis content de savoir qu'il a réussi dans ce qu'il voulait près du sylphe Winter (3).

Ton vieux ganachon.

---

(1) Plus exactement depuis un mois.

(2) La réponse de Tourgueneff, démentant la nouvelle de la mort de Mme Viardot, est datée du 6 mai 1871 (voir HALPÉRINE-KAMINSKY, *Ivan Tourgueneff*, p. 56, Paris, Charpentier, 1901).

(3) Marié à une amie de Mme Commanville, était, paraît-il, très gros.

A LA MÊME.

Mercredi, 10 [mai 1871].

PAUVRE CHER LOULOU,

J'espère que tu tiendras l'engagement que tu nous donnes dans ta lettre d'hier! et que, de dimanche en huit, tu viendras nous voir avec Ernest? Je crois qu'il serait plus sage, pour établir les peintres dans la maison, d'attendre que nous n'y soyons plus. L'insurrection de Paris aura un terme ! Alors, j'irai revoir cette malheureuse ville. Pendant ce temps-là ta grand'mère pourrait bien aller chez toi. Ce sera le moment de faire venir les peintres.

Les nouvelles de ce matin sont bonnes. Je n'ose tout à fait m'en réjouir. Nous avons été si souvent trompés ! Mais il me semble pourtant que nous touchons à la fin?...

En fait de nouvelles, le citoyen Eugène Crépet a loué, pour six mois, la maison de la mère Lebret. Jeudi, j'ai eu à déjeuner le philosophe Baudry, que j'avais fait venir exprès, afin qu'il m'expliquât un point de philosophie indienne que je croyais ne pas comprendre. Je le comprenais très bien, mais j'allais faire une balourdise de botanique énorme, car je me disposais à mettre dans l'Inde des végétaux qui appartiennent à l'Amérique ! Hier j'ai eu la visite de trois anges : Mme Lapierre, Mme Brainne et Mme Pasca (du Gymnase). Néanmoins, j'ai refusé d'aller dîner à Rouen, chez elles, samedi prochain. Ce sera assez d'y déjeuner chez Baudry...

Je ferai une visite, peu gaie, à Mme Perrot, la mère de Janvier ! Voilà tout ce que j'ai à t'apprendre, mon pauvre loulou.

Ta grand'mère ne va pas mal. Je la trouve mieux qu'il y a un mois. Croisset est charmant. Je suis content de Duval, le jardinier. Tu sais que c'est moi qui tiens les comptes de la maison !

J'espère éblouir ton mari par ma «Balance du Commerce...»

Adieu, ma chère Caro, [je t'embrasse bien fort].

Tu avais raison : Mme Viardot n'est pas morte. Tourgueneff m'a répondu une lettre fort gentille.

Ma pauvre Princesse m'a l'air de plus en plus désespérée. Elle a l'intention de quitter Bruxelles, d'ici à quelques semaines, et d'aller vivre en Italie.

Peux-tu me lire la seconde ligne de son adresse et me la recopier lisiblement?

A ERNEST FEYDEAU.

Croisset, 10 mai [1871].

CHER VIEUX,

Tu n'as donc pas reçu une lettre adressée par moi à Boulogne il y a quelque temps? La tienne en date du 1er mai m'a fait bien plaisir puisqu'elle me prouve que tu vis encore.

J'allais m'en retourner à Paris quand a éclos comme une fleur la charmante insurrection qui t'ombrage. N.. de D.., ! quelle année !

Je suis ici depuis un mois, et j'ai commencé à travailler. Je refais la *Tentation de Saint Antoine.*

Dès que Paris-Dahomey sera habitable ou plutôt accessible, j'irai t'embrasser.

Ton vieux.

A MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, lundi soir, 22 mai 1871.

Vous n'avez donc pas reçu une lettre de moi, il y a un mois, dès que j'ai su la mort de Maurice?

Comme la vôtre m'a fait plaisir hier, vieille amie, toujours chère, oui, toujours ! Pardonnez à mon égoïsme, j'avais espéré un moment que vous reviendriez vivre en France avec votre fils (sans songer à vos petits-enfants), et j'espérais que la fin de ma vie se passerait non loin de vous. Quant à vous voir en Allemagne, c'est un pays où, volontairement, je ne mettrai jamais les pieds. J'ai assez vu d'Allemands cette année pour souhaiter n'en revoir aucun et je n'admets pas qu'un Français, qui se respecte, daigne se trouver pendant même une minute avec aucun de ces messieurs, si charmants qu'ils puissent être. Ils ont nos pendules, notre argent et nos terres : qu'ils les gardent et qu'on n'en entende plus parler ! Je voulais vous écrire des tendresses, et voilà l'amertume qui déborde ! Ah ! c'est que j'ai souffert depuis dix mois, horriblement — souffert à devenir fou et à me tuer ! — Je me suis remis au travail cependant ; je tâche de me griser avec de l'encre, comme d'autres se grisent avec de l'eau-de vie, afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières. La plus grande, c'est la compagnie de ma pauvre maman. Comme elle vieillit ! comme elle s'affaiblit ! Dieu vous préserve d'assister à la dégradation de ceux que vous aimez !

Est-ce que c'est vrai? Viendriez-vous en France au mois de septembre? Il faudra m'avertir d'avance pour que je ne manque pas votre visite. Vous rappelez-vous la dernière? Donc, au mois de septembre, n'est-ce pas? d'ici là, je vous baise les deux mains bien longuement.

A vous toujours.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Croisset, mercredi [24? mai 1871].

Mon bon Ami,

Il nous ennuyait de n'avoir pas eu de vos nouvelles depuis le mois de septembre, et votre lettre datée de Saint-Germain nous a fait grand plaisir.

L'abominable état de Paris me semble toucher à sa fin, et vous allez sans doute rentrer chez vous. J'espère vous y voir bientôt. Que vous dirai-je, cher ami? J'ai manqué *mourir de chagrin* cet hiver. Personne, je crois, n'a été plus affligé que moi et, pendant deux mois, j'ai même cru avoir un cancer d'estomac, car j'avais des vomissements presque tous les jours.

Caroline était en Angleterre, j'avais emmené ma mère à Rouen ; notre pauvre Croisset était bourré de Prussiens de la cave au grenier. Achille se débattait au Conseil municipal. Ah ! c'était joli !

Enfin, à l'armistice, Caroline est revenue de Londres. Alors j'ai conduit ma mère à Dieppe d'où je suis parti en mars pour aller voir ma pauvre Princesse à Bruxelles — et je devais revenir à Paris quand le second siège a commencé. Voilà en résumé le récit de ma triste existence depuis bientôt dix mois.

Je me suis remis à travailler, et je tâche de me griser avec de l'encre, comme d'autres se grisent avec de l'eau-de-vie, afin d'oublier les malheurs publics et mes tristesses particulières.

Ma pauvre mère est devenue si vieille, elle est si faible, que sa compagnie est pour moi un sujet de chagrin permanent.

J'ai perdu depuis deux ans tous mes amis intimes et je ne deviens pas gai. Il fallait que j'eusse un fonds solide pour résister à des chocs si nombreux !

Ce matin, les nouvelles de Paris m'ont ôté un poids de dessus le cœur. Allons-nous enfin avoir un peu de tranquillité? Va-t-on pouvoir vivre?

A bientôt, je l'espère. Nous vous embrassons tous — et moi surtout, cher vieil ami, car je suis vôtre.

A CHARLES LAPIERRE (1).

CONFIDENTIELLE.

[Croisset] 27 mai [1871].

MON CHER LAPIERRE,

C'est à vous *seul* que j'écris ; alors je vais, sans gêne aucune, vous déclarer tout ce que j'ai sur le cœur.

Votre feuille me paraît être « sur une pente » et même elle la descend si vite que votre N° [numéro] de ce matin m'a scandalisé (2).

Le paragraphe sur Hugo dépasse toute mesure. « La France a cru pouvoir le compter parmi ses plus puissants génies ». *A cru* est sublime ! Cela signifie : « Autrefois nous n'avions pas de goût, mais les révolutions nous ont éclairé en matière d'art, et, définitivement, ce n'est qu'un *pitre-poète !* » et « qui a eu le talent de se faire des rentes, — (vous en voulez donc à l'argent, maintenant? vous n'êtes donc plus rural? à qui se fier?) — avec des phrases sonores et des antithèses énormes ». Faites-en de pareilles, mes bons ! Je vous trouve drôles, dans la rue Saint-Etienne-des-Tonneliers !

(1) Publiée une première fois, en partie seulement, et avec d'importantes variantes, par Charles Lapierre lui-même dans son *Esquisse sur Flaubert intime* (*Evreux*, 1898), p. 25-29. Publiée intégralement le 15 décembre 1920, dans le *Mercure de France*, par M. G.-A. Le Roy, conservateur du Musée de Croisset, où se trouve l'autographe.

(2) L'article du *Nouvelliste de Rouen* du 27 mai 1871, qui déchaîne l'indignation de Flaubert, commençait par cette phrase : « Un homme que la France a cru pendant quelque temps pouvoir compter parmi ses plus puissants génies et qui a eu le talent de se faire beaucoup de mille livres de rentes avec des phrases sonores et des antithèses énormes, un pitre-poète, tour à tour chantre de la monarchie, du bonapartisme et de la République — vous avez nommé Victor Hugo — vient de dire son mot sur l'épouvantable drame auquel nous assistons. Ce produit d'un cerveau ardemment ramolli ou détraqué est intitulé : *Paris et la France*. Nous citons textuellement, etc. »

Mais Proud'hon avait déjà dit : « Il faut plus de génie pour être batelier des bords du Rhône que pour faire les *Orientales !* » ; et Augustine Brohan, pendant tout l'hiver de 1853, a prouvé dans le *Figaro* que le susdit Hugo n'avait jamais eu le moindre talent. N'imitez pas ce paillasse et cette catin. Dans l'intérêt de l'ordre public et du rétablissement de la morale, la première tentative à faire serait de parler de ce qu'on sait. Choisissons nos armes ! Ne donnons pas raison à nos ennemis ; et quand vous voudrez attaquer la personnalité d'un grand poète, ne l'attaquez pas comme poète, autrement tous ceux qui se connaissent en poésie se détacheront de vous.

Les deux articles du docteur Morel m'avaient déjà navré comme ignorance, car il attribue à Saint-Simon et à Bouchez précisément le contraire de ce qu'ils ont écrit.

Même objection pour Cernuschi et les Sociétés coopératives, le dit Cernuschi ayant fait *contre* les Sociétés coopératives un livre (1) qui lui a valu l'amitié de Thiers et de Rouher (*sic*) etc., etc.

La politique peut devenir une science positive. (La guerre l'est bien devenue !) Mais ceux qui s'en mêlent prennent un chemin tout opposé à celui de la Science. Jamais de doute ! Jamais d'examen ! Toujours l'invective ! Toujours la passion !

Quel résultat espérez-vous obtenir en frappant non sur vos ennemis, mais *à côté?* Observez donc les nuances ! Dans les nuances seules est la Vérité.

Et puis, ne voyez-vous pas que vous flattez dans le Bourgeois ce qui vous horripile chez le Démocrate? je veux dire le petit péché capital appelé *Envie.*

L'*Envie* va démolir Thiers. Dans quinze jours, ce sera un rouge ! Il aura le sort de Lamartine et de Cavaignac ! D'avance, j'entends ces phrases: « Laissez-moi avec votre Thiers ! C'est un des leurs tout de même. Il a écrit un livre sur la Révolution ! C'est lui qui a fait les fortifications qui sont cause... ! »

Au lieu de la canaille des villes, vous aurez celle des campagnes ! Débarrassés de la Commune, vous jouirez de la Paroisse !

Et le *Comité-Taillet* ne vous sauvera pas ! — malgré le style de son président, car l'oraison funèbre du père Chassan (2) est un morceau, avouons-le ! Là, au moins, pas de sonorités, pas de métaphores ! — et ça ne rapporte aucune espèce de rentes !

En un mot, mon cher Lapierre, je suis épouvanté par la Réaction qui s'avance. Sans vous en apercevoir, vous lui tendez, de loin, la main. Avec les meilleures intentions du monde, vous allez peut-être contribuer à des choses mauvaises !

Toute notion de justice étant dissoute, on se réjouit déjà à l'idée de voir guillotiner Rochefort. Pour moi, je m'en console. Mais à ceux qui l'ont applaudi, à ceux qui l'ont fait, que direz-vous? Vu la bêtise de la France, il mérite peut-être un acquittement solennel?

Oui ! car le premier qui m'a vanté la *Lanterne*, c'est un magistrat (le sieur X***) ; et celui qui me l'a fait lire, c'est un ecclésiastique (le curé d'Ouville). Le président Benoist-Champy en faisait des lectures chez lui à ses soirées, etc., etc. !

(1) *Illusions des Sociétés coopératives*, par Henri Cernuschi (Paris, 1866).

(2) Chassan, jurisconsulte de valeur, était premier avocat général à Rouen quand la révolution de 1848 éclata. Il se démit alors de ses fonctions, mais demeura avocat plaidant dans cette ville.

— et tout l'entourage impérial, sans compter l'Empereur lui-même, se pâmait devant ses ordures avec tant d'enthousiasme que le malheureux Octave Feuillet n'osait dire son avis, de peur de passer pour un courtisan et un jaloux. Ainsi du reste !

Voilà trop de littérature, pardon ! Mais, comme vieux romantique, j'ai été ce matin exaspéré par votre journal. La sottise du père Hugo me fait [bien] assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Quand nos maîtres s'avilissent, il faut faire comme les enfants de Noé, voiler leur turpitude. Gardons au moins le respect de ce qui fut grand. N'ajoutons pas à nos ruines.

Adieu — ou plutôt à bientôt. Le fiel m'étouffe et le chagrin me ronge.

Je vous serre la main très fort.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi matin, 9 heures [8 juin 1871].

MON LOULOU,

Je m'étonne beaucoup de n'avoir aucune nouvelle de vous. La faute en est à la poste, sans doute.

Hier, dans l'après-midi, je suis passé chez ton mari. Il était sorti. Je ne sais pas si nous nous rencontrerons, car nous sommes en courses l'un et l'autre du matin au soir.

Je n'ai pu encore découvrir ni Chilly ni de Goncourt, et je m'en irai probablement sans avoir pu mettre la main dessus.

Aujourd'hui, je vais passer toute la journée à Versailles. Bien que la Bibliothèque impériale ne soit pas ouverte, j'y travaillerai demain de 11 heures à 4 heures. On fait des recherches pour moi, et je trouverai tout prêts les livres dont j'ai besoin.

A cause de Chilly, je resterai à Paris jusqu'à dimanche. Donc, attendez-moi dimanche pour dîner. Tu pourras partir lundi.

Quel froid ! Quelle pluie ! L'air de Paris n'est nullement malsain. Mais tu y verras de belles ruines. C'est sinistre et merveilleux.

Je suis loin d'avoir tout vu, et je ne verrai pas tout ; il faudrait flâner et prendre des notes pendant quinze jours.

Que dis-tu de mon ami Maury (1) qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives, malgré la Commune !...

Adieu, pauvre chérie. Quel dommage que tu ne restes pas à Croisset quand j'y serai.

9 heures trois quart.

Je reçois ton volumineux paquet. Merci.

Si tu n'as pas absolument besoin d'être à Paris samedi soir, je te prie d'attendre jusqu'à lundi. Tu verras mes raisons.

La difficulté de se procurer des voitures fait perdre bien du temps, et la pluie ne discontinue pas.

---

(1) Alfred Maury.

A GEORGE SAND.

Croisset, dimanche soir [11 juin 1871].

CHÈRE MAITRE,

Jamais je n'ai eu plus envie, plus besoin de vous voir que maintenant. J'arrive de Paris et je ne sais à qui parler. J'étouffe. Je suis accablé ou plutôt écœuré.

L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant par toutes les bouches. La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bêtise parisienne. A de très rares exceptions près, tout le monde m'a paru bon à lier.

Une moitié de la population a envie d'étrangler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants.

Et les Prussiens n'existent plus ! On les excuse et on les admire. Les « gens raisonnables » veulent se faire naturaliser Allemands ! Je vous assure que c'est à désespérer de l'espèce humaine.

J'étais à Versailles jeudi. La Droite fait peur par ses excès. Le vote sur les Orléans est une concession qu'on lui a faite, pour ne pas l'irriter et avoir le temps de se préparer contre elle.

J'excepte de la folie générale Renan, qui m'a paru, au contraire, très philosophe, et le bon Soulié, qui m'a chargé de vous dire mille choses tendres.

J'ai recueilli une foule de détails horribles et inédits dont je vous fais grâce.

Mon petit voyage à Paris m'a extrêmement troublé, et je vais avoir du mal à me remettre à la pioche.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives tout le temps de la Commune? Je crois peu de gens capables d'une pareille crânerie.

Quand l'histoire débrouillera l'incendie de Paris, elle y trouvera bien des éléments, parmi lesquels il y a sans doute : 1° la Prusse, et 2° les gens de Badinguet ; on n'a plus *aucune* preuve écrite contre l'Empire, et Haussmann va se présenter hardiment aux élections de Paris.

Avez-vous lu, parmi les documents trouvés aux Tuileries en septembre dernier, un plan de roman par Isidore? Quel scénario !

A MADAME RÉGNIER.

Croisset, dimanche, 11 [juin 1871].

CHÈRE MADAME,

En revenant de Paris aujourd'hui, je trouve chez moi votre lettre du 5. Elle est gentille et aimable au delà de toute expression. Comment y répondre convenablement?

Je suis *accablé*, moins par les ruines de Paris que par la gigantesque bêtise de ses habitants. C'est à désespérer de l'espèce humaine. A part notre ami d'Osmoy et Maury (le directeur des Archives), j'ai trouvé tout le monde fou, fou à lier.

Je vais tâcher de me remettre à mon *Saint Antoine* afin d'oublier mes contemporains. Quant à publier ce livre, dont le sous-titre pourrait être « le comble de

l'insanité », je n'y songe nullement, Dieu merci... Il faut, plus que jamais, songer à faire de l'Art pour soi, pour soi seul. Fermons notre porte et ne voyons personne.

J'ai, cependant, bien envie de vous voir et au mois de juillet, quand je retournerai à Paris, je compte m'arrêter à Mantes, bien qu'il m'en coûtera beaucoup. J'aimerais mieux vous faire ma visite partout ailleurs.

Je vous baise les deux mains.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi soir [14 juin 1871].

Je ne m'amuse pas extraordinairement, ma chère Caro, et même, pour dire la vérité, je m'embête considérablement. Mon voyage à Paris m'a *dévissé*, et le travail ne va pas. Je n'ai pas de cœur à l'ouvrage. L'*état mental* de Paris, bien plus que ses ruines, m'a rempli d'une mélancolie noire.

J'ai eu cependant, aujourd'hui, la compagnie de la mère Lebret qui a déjeuné et dîné avec nous ! dîné à 6 heures juste, si bien que j'ai faim maintenant. Ah ! la vie n'est pas tous les jours drôle !

Je te prie de me faire deux commissions :

1° Vois, sur le boulevard Montmartre, 18, si le sieur Suireau, lampiste, existe encore, et demande-lui si je peux lui envoyer mes deux carcels, éreintés par Messieurs les Prussiens, nos sauveurs ;

2° Fais-moi le plaisir de te transporter chez Benjamin Duprat, libraire, rue du Cloître-Saint-Benoît, 7, près le Collège de France, et demande-lui le *Lotus de la Bonne Loi*, traduit, je crois, par Foucaux. Ce doit être un in-4°. Si c'était trop cher, c'est-à-dire si ça dépassait 20 francs, je m'en priverais. Sinon, achète-le, et envoie-le moi par le chemin de fer. Je ne peux pas me débrouiller avec mes dieux de l'Inde ! J'aurais besoin, pour mon travail, d'être à Paris, afin de consulter un tas de livres et de causer avec des savants spéciaux ! Monsieur est agacé...

Dis-moi ce que tu as fait relativement aux comptes de ta grand'mère : 1° As-tu additionné toutes les notes à payer? En as-tu payé quelques-unes? Je ne sais pas ce que je dois faire ; 2° Quels sont les gages de ses deux bonnes?

Ta grand'mère a été hier à Rouen, ce qui l'a un peu fatiguée. Cependant elle ne va pas mal et me semble moins triste qu'il y a quinze jours.

Raoul-Duval est venu déjeuner à Croisset lundi. Je l'ai trouvé très calme et très raisonnable, chose rare. Hier, j'ai eu la visite de Georges Pouchet qui n'a nullement été arrêté, comme on l'avait dit. Demain nous aurons à dîner ta tante Achille. Voilà, ma chérie, toutes les nouvelles.

Je pense à toi et je te regrette.

Les prévisions de ton mari étaient justes quant au sieur Dumas : « il vise à la députation ! ! ! ».

L'idée seule de mes contemporains me fatigue.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 17 juin [1871].

J'ai été bien marri, chère Madame, de ne pas vous rencontrer chez vous la semaine dernière. J'avais cru que vous et M. Roger viendriez voir les ruines. Elles sont jolies, c'est coquet ! Mais il y a quelque chose de bien plus lamentable : c'est l'esprit des Parisiens. Tout le monde m'a semblé fou, je n'exagère nullement. Il faut nous résigner à vivre entre le crétinisme et la démence furieuse. Charmant horizon ! On va recommencer à faire les mêmes sottises, à retourner dans le même cercle, à débagouler les mêmes inepties.

J'étais à Versailles le jour de l'abrogation des lois d'exil (1), et j'ai vu beaucoup de monde. Le plus infâme des partis est celui de Badinguet, de cela je suis sûr. Il me semble que le père Thiers se purifie. Celui-là, au moins, ne parle pas de principes, ne blague pas. Mais dans quinze jours ce sera « un rouge » comme Cavaignac. A propos de militaires, j'ai été bien content de l'éloge que Changarnier a fait de monsieur votre frère (2). Quand vous lui écrirez, voudrez-vous me rappeler à son souvenir? j'ai grande envie de lui serrer la main.

Que dites-vous de mon ami Maury, qui tout le temps de la Commune a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives? Ce qui ne l'empêchait pas de continuer ses petits Mémoires « sur les Étrusques ». Il y a ainsi quelques philosophes. Je ne suis pas du nombre.

Croiriez-vous que beaucoup de « gens raisonnables » excusent les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent se faire Prussiens, sans voir que l'incendie de Paris est le cinquième acte de la tragédie et que toutes ces horreurs sont imitées de la Prusse et fort probablement suscitées par elle ? Du reste, un fait si considérable comporte en soi bien des éléments. Il y a de tout dans cette grande horreur. Il y a de l'envie, de l'hystérie, de l'iconoclaste et du Bismarck.

Depuis que j'en ai repu mes yeux j'ai bien du mal à travailler. Donnez-moi de vos nouvelles, initiez-moi un peu à vos projets, mais peut-on faire des projets?

La Muse (3) a passé trois jours dans la cave de Sainte-Beuve ! Il me semble que cette ligne-là va vous faire rêver.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 3 heures. [17 juin 1871].

MON PAUVRE LOULOU,

Je suis *attendri* par le mal que tu t'es donné pour moi ! Le récit de ton excursion dans le logis de Mlle Duprat m'a fait rire. Comme le *Lotus de la Bonne Loi* est trop cher, je m'en prive ! Mais j'écris à Renan (rue Vaneau, 29) de me le prêter. Envoie-le chercher chez son concierge mardi prochain. Emballe-le proprement de manière qu'il ne soit pas gâté, et expédie-le à Pilon. C'est, je crois, le plus sage.

(1) 2 juin 1871.
(2) Le général Letellier-Valazé.
(3) Louise Colet.

J'ai fait faire tantôt à ta grand'mère un tour de terrasse. Elle est décidément mieux qu'il y a quinze jours.

Je t'attends toujours vers le commencement de juillet.

A LA MÊME.

[Croisset] Nuit de samedi [24 juin 1871].

Rien de neuf, ma chère Caro ! Ta bonne maman ne va pas mal, n'est pas trop triste. Moi, je suis toujours dans le Bouddhisme et je te remercie, à ce propos, d'avoir été chercher le *Lotus de la Bonne Loi* chez l'infâme Renan, auteur de l'incendie de Paris, selon Mme Stroehlin (*sic*).

Il est probable que dans quelques jours, vers la fin de la semaine, je te prierai d'aller me chercher un autre livre chez le père Baudry qui est en train de déménager. Son nouveau logis est rue Bonaparte, 76. Mais le livre en question ne sera trouvable qu'à la fin de la semaine. Ainsi, ne te dérange pas encore.

Dis à Ernest que nous n'avons plus d'argent. Maman écrira demain à M. Després, car nous sommes fort à sec. Mais j'ai peur qu'il ne tarde dans l'envoi des monacos, si toutefois il en a à nous envoyer.

Ta grand'mère a écrit hier à Flavie, pour l'inviter ainsi que Mme Vasse à venir ici, dès qu'elles quitteront Saint-Servan. Insiste pour qu'elles acceptent. Je serais bien aise d'avoir, pendant quelque temps, leur aimable compagnie. Tu sais que j'aime beaucoup Flavie. Je la trouve « une belle âme ».

Les colleurs auront fini, lundi, de coller les papiers que tu as choisis et qui sont gentils. (Pouvait-il en être autrement?)

Ma lettre manque complètement de transitions, et ne sent pas l'auteur. Donc, sans chercher aucune tournure finale, ma belle dame et chère Caro, je t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

Ton vieux ganachon.

J'ai écrit deux lettres à mes députés de Versailles pour savoir quand est-ce qu'ils viendront me faire une visite. Pas de réponse !

La non-visite de Mme L*** ne m'étonne nullement. La psychologie de la chose est bien simple. Elle se résume par ce petit mot, qui occupe une certaine place dans les relations particulières et qui est pour les trois quarts dans les révolutions politiques : l'*envie*.

Si tu avais un logement de 1,200 francs, elle viendrait chez toi avec grand plaisir ! *C'est comme ça.*

« Vous êtes dur, dit Candide.

— C'est que j'ai vécu », dit Martin.

A ERNEST FEYDEAU.

Croisset, jeudi [29 juin 1871].

CHER VIEUX,

Où suis-je? à Croisset. Ce que je fais? j'écris mon *Saint Antoine* et, présentement, ayant besoin de connaître à fond les dieux de l'Inde, je lis le *Lotus de la Bonne Loi*.

Il y a quinze jours, j'ai passé une semaine à Paris et j'y ai « visité les ruines », mais les ruines ne sont rien auprès de la fantastique bêtise des Parisiens. Elle est si inconcevable qu'on est tenté d'admirer la Commune. Non, la démence, la stupidité, *le gâtisme*, l'abjection mentale du peuple « le plus spirituel de l'univers » dépasse tous les rêves.

Ce qui m'a le plus épaté, en ma qualité de rural, c'est que, pour les bons Parisiens, la Prusse n'existe pas. Ils excusent messieurs les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent devenir Prussiens. On a beau leur dire : « Mais nous autres provinciaux, nous avons subi tout cela. Ce qui vous révolte tant est une suite de l'invasion et une imitation de la guerre allemande : mort des otages, vols et incendies ; voilà huit mois que nous en jouissions ». Non, ça n'y fait rien. Rochefort est plus important que Bismarck, et la perte du Palais de la Légion d'Honneur plus considérable que celle de deux provinces.

Jamais, mon cher vieux, je n'ai eu des hommes un si colossal dégoût. Je voudrais noyer l'humanité sous mon vomissement.

Je n'ai vu à Paris que *deux* hommes ayant gardé leur raison ; deux, pas plus : 1° Renan et 2° Maury, qui a maintenu le drapeau tricolore sur les Archives, pendant tout le temps de la Commune. Je ne parle pas de d'Osmoy, qui tourne au héros. Non content d'avoir été capitaine de francs-tireurs, il a, depuis qu'il est député, pris du service dans l'armée active et s'est conduit de telle façon que Thiers a demandé à faire sa connaissance. D'après un rapport du Ministre de la guerre, il haranguait les soldats dans la tranchée et faisait le coup de feu avec eux.

Je n'ai pu voir Théo. On m'a dit qu'il était très vieilli, mais que son moral était bon. Le sieur Saint-Victor est entré au *Moniteur* de Dalloz.

Alexandre Dumas émaille les jounaux de ses réflexions philosophiques.

La situation me paraît très bien résumée par un des membres de l'ambassade chinoise présente à Versailles : « Vous vous étonnez de tout ça, mais je vous trouve drôles ! C'est l'ordre ! C'est la règle ! Ce qui vous étonne est justement ce qui se passe chez nous ». Voilà comme le monde est fait. *Le contraire est l'exception.*

Je n'ai aucune haine contre les communeux, pour la raison que je ne hais pas les chiens enragés. Mais ce qui me reste sur le cœur, c'est l'invasion des docteurs ès-lettres, cassant des glaces à coups de pistolet et volant des pendules ; voilà du neuf dans l'histoire ! J'ai gardé contre ces messieurs une rancune si profonde que *jamais* tu ne me verras dans la compagnie d'*un Allemand quel qu'il soit*, et je t'en veux un peu d'être maintenant dans leur infâme pays. Pourquoi cela? quand reviens-tu?

Les armées de Napoléon Ier ont commis des horreurs, sans doute. Mais ce qui les composait, c'était la partie inférieure du peuple français, tandis que, dans l'armée de Guillaume, c'est *tout* le peuple allemand qui est le coupable.

Adieu, pauvre cher vieux. Je t'embrasse très fort ainsi que les tiens.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Dimanche, 6 heures et demie [2 juillet 1871].

MON LOULOU,

Ta grand'mère a été désappointée, ce matin, de n'avoir pas de lettre de toi. Je ne sais pas ce que j'en ferai demain si nous n'en recevons pas. Elle s'imaginait que tu étais très malade, « morte », j'ai entendu, à travers ma cloison, le dialogue avec Julie. Après quoi elle s'est imaginée que tu devais venir aujourd'hui à Rouen pour la location de ta maison. Et elle a envoyé ensuite à Rouen, tout exprès.

Nous avons eu tout à l'heure une lettre de Flavie, qui nous dit qu'elle viendra, mais sans nous préciser d'époque. Et toi, chérie, quand te revoit-on? Tu ne m'as pas l'air d'aller très bien. Les rhumatismes et les migraines s'apaiseraient peut-être dans le pauvre vieux Croisset.

N'oublie pas d'envoyer chercher le livre chez Baudry et de m'expédier (si tu dois tarder à venir) ledit bouquin.

J'ai été aujourd'hui voter à Bapaume (1) et je tombe sur les bottes naturellement, d'autant plus que je suis très fatigué depuis quelques jours ; j'ai la poitrine oppressée. Ça vient d'être depuis trop longtemps courbé sur ma table, et puis aussi d'être obligé de parler hors de ma voix à ta grand'mère pendant l'heure des repas.

Demain j'irai dîner à l'Hôtel-Dieu où je dois faire la connaissance du maire de Rouen ! ! ! Mon ami Raoul-Duval pourrait très bien ne pas être élu. Il a fait une profession de foi peu noble, selon moi. Tu as dû recevoir deux billets pour la Chambre.

Mes deux députés commencent à m'embêter avec leurs retards infinis.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

A LA MÊME.

Croisset, nuit de lundi [3-4 juillet 1871].

MON LOULOU,

Je suis tout joyeux de songer que, jeudi, je pourrai bécoter ta bonne mine. Mais ce ne sera pas pour longtemps, puisque tu dois re-partir de Croisset, pour Dieppe, dès samedi.

Ce sera peut-être ce jour-là que j'aurai enfin la visite de mes deux députés? J'ai chargé Raoul-Duval de me donner de leurs nouvelles et même de les ramener.

Je voudrais bien qu'Ernest, avant de rejoindre sa « délicieuse villa », s'arrêtât un peu dans la nôtre, pour parler au jardinier et pour *épurer* mes comptes !

Mme Bonenfant nous a écrit qu'elle lui avait envoyé de l'argent de Courtavent, et de l'argent de la ferme de l'Isle.

Je voudrais bien que ta grand'mère, avant de partir pour Dieppe, payât environ 800 francs (c'est ce qui lui reste de dettes) ; et quant à moi (qui n'ai reçu

(1) Élections à l'Assemblée Nationale, 2 juillet 1871.

depuis le mois de janvier que 1.500 francs de ta grand'mère), j'aurais besoin, dans une dizaine de jours, de 3,000 francs, car je voudrais aussi payer mes dettes lors de mon prochain voyage à Paris. Préviens donc ton époux.

J'en ai fini, Dieu merci, avec les dieux de l'Inde ! mais ceux de la Perse ne sont pas commodes ! et à ce propos, je passerai peut-être une partie du mois d'août à la Bibliothèque impériale, uniquement pour creuser iceux. Telle sera ma villégiature ! Je compte m'en donner une autre, en allant chez « ma fameuse nièce ». Mais comment arranger cela, avec Tourgueneff qui doit venir à Croisset du 15 au 20 août, et les dames Vasse qui doivent y venir, quand?

Nous causerons de tout cela jeudi.

En attendant, un bon baiser de ton Vieux.

A LA BARONNE JULES CLOQUET.

Croisset, mardi, 4 heures. [juillet 1871?] (1).

Comme vous êtes bonne, chère madame Cloquet, de vous être occupée de mon protégé si vite et si bien ! Je vous en remercie très sincèrement, étant d'ailleurs moins surpris que touché.

Puisque voilà la paix, nos affaires doivent prendre une bonne tournure. Je vous assure que j'ai autant envie que vous de les voir réussir. Je voudrais faire quelque chose qui vous fût agréable à vous et à « notre cher Jules », comme vous dites. Donnez-moi de temps à autre de ses nouvelles. Vers la fin du mois d'août je ferai un petit voyage à Paris, et j'espère réchauffer et *avancer* les choses. Y serez-vous à cette époque? Ma mère me charge de mille amitiés pour vous deux.

Je vous baise les mains, chère Madame, et suis votre très affectionné.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset] Jeudi [juillet 1871].

Une fracture du péroné ! pauvre chère Madame ! Ce n'est pas grave, mais c'est embêtant et j'ai été tout attristé en lisant votre petite lettre si stoïque.

Vous êtes bien aimable de me dire que les miennes vous amènent un peu de distraction. Que ne puis-je vous envoyer des volumes! Mais avec quoi les remplirais-je? Ma vie est d'une monotonie !... et d'une tristesse !... Je me prive des épithètes lugubres. Mon unique distraction est, deux fois par jour, de donner le bras à ma mère pour la traîner dans le jardin, après quoi je remonte près de saint Antoine. Il vous salue très humblement (puisque vous vous informez de lui) et ne demanderait pas mieux que de vous être présenté, quoique incomplet. Le brave homme, après avoir eu la boule dérangée par le spectacle des Hérésies, vient d'écouter le Bouddha et assiste maintenant aux prostitutions de Babylone. Je lui

(1) Datée 1869 dans les éditions antérieures, mais l'allusion à « la paix » rend cette date très douteuse, et il semble bien qu'il ne puisse être question que de l'année 1871. Rien ne permet de préciser davantage.

en prépare de plus fortes. Si rien de fâcheux ne me survient, j'espère avoir terminé avant un an cette vieille toquade.

L'horizon politique me semble momentanément calme. Ah ! si l'on pouvait s'habituer à *ce qui est*, c'est-à-dire à vivre sans principe, sans blague, sans formule ! Voilà, je crois, la première fois en histoire que pareille chose se présente. Est-ce le commencement du positivisme en politique? Espérons-le.

Jouissez-vous toujours des Prussiens? Nous autres, nous n'en sommes pas délivrés (1). Comme je hais ces êtres-là !

Il me tarde de voir votre (notre) général : 1° pour le voir et 2° pour causer d'un tas de choses qu'il doit savoir mieux que personne. Mais j'ai encore bien plus envie de voir sa sœur et de lui baiser les mains.

A GEORGE SAND.

[Paris] 25 juillet 1871 (2).

Je trouve Paris un peu moins affolé qu'au mois de juin, à la surface du moins On commence à haïr la Prusse d'une façon naturelle, c'est-à-dire qu'on rentre dans la tradition française. On ne fait plus de phrases à la louange de ses civilisations. Quant à la Commune, on s'attend à la voir renaître plus tard, et les « gens d'ordre » ne font absolument rien pour en empêcher le retour. A des maux nouveaux on applique de vieux remèdes, qui n'ont jamais guéri (ou prévenu) le moindre mal. Le rétablissement du cautionnement me paraît gigantesque d'ineptie. Un de mes amis a fait là-contre un bon discours ; c'est le filleul de votre ami Michel de Bourges, Bardoux, maire de Clermont-Ferrand.

Je crois, comme vous, que la République bourgeoise peut s'établir. Son manque d'élévation est peut-être une garantie de solidité. C'est la première fois que nous vivons sous un gouvernement qui n'a pas de principe. L'ère du positivisme en politique va commencer.

L'immense dégoût que me donnent mes contemporains me rejette sur le passé, et je travaille mon bon *Saint Antoine* de toutes mes forces. Je suis venu à Paris uniquement pour lui, car il m'est impossible de me procurer à Rouen les livres dont j'ai besoin actuellement ; je suis perdu dans les religions de la Perse. Je tâche de me faire une idée nette du dieu Hom, ce qui n'est pas facile. J'ai passé tout le mois de juin à étudier le bouddhisme, sur lequel j'avais déjà beaucoup de notes. Mais j'ai voulu épuiser la matière autant que possible. Comme j'ai envie de vous lire ce bouquin-là (le mien !)

Je ne vais pas à Nohant, parce que je n'ose plus maintenant m'éloigner de ma mère. Sa compagnie m'afflige et m'énerve ; ma nièce Caroline se relaye avec moi pour soutenir ce cher et pénible fardeau.

Dans une quinzaine, je serai revenu à Croisset. Du 15 au 20 août j'y attends le bon Tourgueneff. Vous seriez bien gentille de lui succéder, chère maître. Je dis

(1) Les troupes allemandes occupèrent Rouen jusqu'au 22 juillet.
(2) Réponse à une lettre de George Sand datée 23 juillet [1871] sur l'autographe (*Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 254).

succéder, car nous n'avons qu'une chambre de propre depuis le séjour des Prussiens. Voyons, un bon mouvement. Venez au mois de septembre.

Avez-vous des nouvelles de l'Odéon? Il m'est impossible d'obtenir du sieur de Chilly une réponse quelconque. J'ai été chez lui plusieurs fois et je lui ai écrit trois lettres : pas un mot. Ces gaillards-là vous ont des façons de grands seigneurs qui sont charmantes. Je ne sais pas s'il est encore directeur, ou si la direction est donnée à la Société Berton, Laurent, Bernard.

Berton m'a écrit pour le (et les) recommander à d'Osmoy, député et président de la commission dramatique, mais depuis lors je n'entends plus parler de rien.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mardi 1er août 1871.

Ma chère Caro, j'ai reçu hier au soir une lettre de toi, si gentille qu'elle m'a attendri « presque, presque » jusqu'aux larmes, si bien qu'il m'ennuie de toi et que j'ai fort envie de te revoir pour te bécoter.

Ton mari sortait de chez moi lorsque j'y suis rentré. Tu me dis qu'il part de Paris aujourd'hui ou demain. Je n'ai donc chance de le revoir que la semaine prochaine? Aujourd'hui je vais à l'Arsenal voir le père Baudry, et aux Archives chez Maury, toujours pour *Saint Antoine*, lequel attend ta visite, dans le mois de septembre, comme il est convenu. J'ai reçu, ce matin, la visite de l'acteur Berton. Les affaires de l'Odéon sont fort embrouillées et je ne sais ce qui adviendra d'*Aïssé*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas la faire jouer par des acteurs médiocres.

J'ai écrit à Émile de revenir dimanche, car jeudi prochain j'aurai probablement à dîner d'Osmoy et Bardoux. Je passerai la fin de la semaine chez la Princesse. Ensuite, je retournerai peut-être aux Bibliothèques. En tout cas, il faut que je sois revenu à Croisset avant le 20, à cause de Tourgueneff [....].

A LA MÊME.

Paris, mercredi soir [?? août 1871].

CHÈRE CARO,

J'ai encore fait aujourd'hui une longue station chez M. Delestre, qui m'a brûlé et mastiqué deux dents ; mais je crois que ce n'est pas fini, car, en ce moment même, je souffre comme un diable. Je me suis occupé des affaires de Deslandes, et Raoul-Duval, grâce à moi, va contribuer probablement à le faire nommer directeur du Vaudeville, ce qui pourra servir aux amis.

Je ne t'ai pas dit que la Commission pour le monument de Bouilhet avait adopté mon idée de fontaine. M. Nétien (1) l'adopte, et il est probable qu'on choisira la place qui se trouve au bas de la rue Verte, en face le pharmacien.

Le Figaro m'a fait une belle peur en annonçant que la mère Sand était *très* malade. Il n'en est rien. Elle n'a pas du tout été malade : c'est encore une gentillesse des journaux.

(1) Maire de Rouen.

Je vais enfin voir ce soir l'illustre d'Osmoy, ce soir ou demain ; en tout cas, je verrai Bardoux, qui m'a donné rendez-vous à 9 heures et demie, en face Tortoni.

Il paraît qu'on ne découvre rien de grave contre Janvier, et il est probable qu'on ne le mettra pas en jugement. J'en suis content pour sa pauvre mère. Voilà toutes les nouvelles, mon pauvre bibi.

Il pleut à torrents ! et il fait froid.

Amitiés à Ernest.

Et à toi, pauvre loulou.

A LA MÊME.

Paris, vendredi matin, 9 heures [4 août 1871].

Comment vas-tu? Comment va notre pauvre vieille? Quand arrivent chez toi les dames Vasse? etc. Aujourd'hui je vais retourner chez M. Delestre pour la troisième et dernière fois, j'espère ! C'est jusqu'à présent les seules visites que j'aie faites, car tout mon temps a été pris par les notes pour *Saint Antoine*. Cet après-midi enfin je vais aller à Saint-Gratien. Je ne me suis pas encore occupé de l'Odéon, et il est même impossible de savoir qui est directeur de ce théâtre.

Mes soirées se passent très solitairement, et j'ajoute tristement. Car je songe à la manière différente dont je les passais autrefois, quand j'avais près de moi mon pauvre petit Duplan ! Donc, je lis au bord de ma fenêtre tout en regardant le parc Monceau, qui est charmant. Puis je me couche de très bonne heure. Hier j'étais, non dans mon lit, mais *sur* mon lit dès 9 heures et demie.

Ernest a dîné avant-hier chez moi. Il m'avait paru, la veille, s'ennuyer tellement que je n'ai pas résisté à l'envie de l'inviter. Il pourra te dire qu'il ne m'a pas surpris au milieu « d'une partie de plaisir ». — Style Bonenfant.

Vous rappelez-vous un de vos premiers domestiques nommé Armand? Il m'a rencontré hier et m'a demandé des nouvelles de M. et Mme Commanville. Voilà tout.

Comme je vais beaucoup à pied, je rencontre ainsi un tas de monde. La chaleur depuis deux jours est supportable et je sue un peu moins. Mais quel débordement lundi et mardi !

Adieu, pauvre chérie. Embrasse bien notre vieille pour moi. Force-la à s'occuper un peu, et quand elle m'écrit, à m'écrire un peu plus longuement.

Deux bons bécots sur ta bonne mine.

A propos de ta mine, voici un mot qui a été dit sur elle, samedi dernier, par Mme Lapierre, au milieu de son dîner. On parlait des « jeunes dames » de Rouen. et quand ton tour est venu : « Celle-là est d'un genre différent. Charmante, etc. »

Mme Lapierre : « Oh ! Mme Commanville, *c'est un type !* ».

Sous-entendu d'élégance, de distinction, d'instruction, etc., etc., etc.

Ton vieux ganachon.

A ERNEST FEYDEAU.

Paris, 8 août [1871].

Mon cher Vieux,

Je suis bien en retard avec toi. Mais j'ai eu beaucoup d'affaires et de courses ; je cède enfin à mes remords et je t'écris. Voilà.

Que te dire? La bêtise française continue son petit bonhomme de chemin, les bons bourgeois ne vont plus voter et semblent par leur conduite vouloir faire revenir le gouvernement paternel de la Commune. Quant à une conspiration militaire, les uns affirment qu'elle est imminente, les autres en nient la possibilité. Pour moi, je n'y crois pas. On est, pour le moment, las de l'action. Mais j'ai peur que dans trois ou quatre ans un parti patriote ne pousse la France à une vengeance trop prompte. Alors messieurs les Allemands nous prendront la Bourgogne et feront un petit royaume d'Austrasie.

Quant à la littérature, mon bon, Magnard et Gustave Lafargue fleurissent derechef et on monte une féerie de M. Clairville. On a renversé la colonne et brûlé Paris, mais Villemessant est indestructible et la sottise éternelle.

Moi, mon bon vieux, comme si de rien n'était, je prends des notes pour mon *Saint Antoine*, que je suis bien décidé à ne pas publier quand il sera fini, ce qui fait que je travaille en toute liberté d'esprit.

Jeudi prochain, pour me distraire, j'irai à Versailles voir travailler le conseil de guerre. Ensuite, je passerai trois ou quatre jours à Saint-Gratien ; puis je regagnerai ma cabane.

On va probablement retirer la subvention de l'Odéon, si bien que je ne sais pas quand *Aïssé* sera jouée, ni où elle sera jouée.

Et toi, pauvre cher vieux, comment vas-tu? A quoi t'occupes-tu? Ton traitement t'a-t-il fait du bien?

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi soir 9 [août 1871].

Mon Loulou,

Je tombe sur les bottes! 1° à cause de la chaleur et 2° à cause du mal de dents. Voilà six ou sept fois, au moins, que je vais chez M. Delestre qui m'engage toujours à conserver ma dent. Mais je suis bien résolu à me la faire enlever vendredi, car je souffre trop. Je me livrerais à cette distraction demain, si je n'avais un billet d'entrée pour le conseil de guerre. J'irai donc demain à Versailles, afin de voir quelques-unes des figures de la Commune. Puis, vendredi, j'irai dîner et coucher chez la Princesse, où j'emporterai des livres qu'on m'a prêtés à la Bibliothèque.

Je compte être revenu à Croisset au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, probablement jeudi. Mais entre nous (ou plutôt pas entre nous, ma chère Caro), je trouve que ta grand'mère me talonne singulièrement pour revenir. Il me semble *qu'à mon âge* j'ai bien le droit de faire, une fois par an, ce qui me plaît. La dernière fois que je suis venu ici, au mois de juin, je n'ai pas fait tout ce que je voulais faire, grâce à cette belle habitude que j'ai prise *de fixer d'avance mon retour*, comme si c'était bien important !

Ta grand'mère est chez toi, avec les dames Vasse, au bord de la mer. Trois conditions pour être bien. Tu peux lui dire que je ne la plains nullement et la gronde très fort. Après quoi tu l'embrasseras encore plus fort [.....].

Mon séjour à Paris ne se prolongera pas au delà du 20 *au plus tard*. C'est le terme de rigueur.

Le bon Bardoux, avec qui je déjeunerai demain aux Réservoirs, s'est beaucoup informé de Madame Caroline ! !

Les affaires de l'Odéon ne sont pas claires du tout. Mais ce serait trop long à t'expliquer. Il est fort probable que j'enverrai promener le sieur de Chilly. Adieu, pauvre loulou. Dis toutes sortes de choses aimables à tes compagnes. L'idée de passer bientôt quelques jours avec elles me réjouit infiniment.

Ton Vieux.

A THÉOPHILE GAUTIER.

Saint-Gratien, samedi [12 août 1871].

MON VIEUX THÉO,

Au lieu de venir ici mardi, tâche d'y être lundi, parce que je suis *obligé* d'en partir mardi soir.

Tu serais même bien beau d'apparaître dès demain dimanche. Nous allons donc nous voir enfin !

Je t'embrasse.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Saint-Gratien, dimanche, 2 heures [13 août 1871].

MON LOULOU,

Tourgueneff ne me répondait pas parce qu'il est encore à Édimbourg. Il sera mardi prochain à Londres et je crois qu'il arrivera à Croisset samedi. En tout cas, je partirai de Paris pour ledit Croisset jeudi soir ou vendredi matin.

J'aurais trop peu de temps à rester chez toi, pour que j'aille jusqu'à Dieppe. Cela n'en vaut pas la peine, n'est-il pas vrai? Tes bonnes amies peuvent ramener ta grand'mère.

Quelle chaleur, mon bibi ! quelle chaleur ! Je viens de quitter la société pour roupiller dans le silence du cabinet et pour lire un peu des bouquins que j'ai empruntés à la Bibliothèque.

Mardi soir je reviendrai à Paris où j'ai encore beaucoup à faire. Putzel restera encore sans rival. Je ne remporterai pas le petit chien en question. J'ai vu que, si j'insistais, je me ferais détester par deux jeunes filles qui sont ici, et surtout par la femme de chambre de la Princesse.

J'espère demain voir mon pauvre Théo, que je n'ai pas vu depuis dix-huit mois. Tout en tombant sur les bottes, j'embrasse ma chère Caro.

Son Vieux en baudruche.

A GEORGE SAND.

Croisset, mercredi soir, 6 septembre [1871].

Eh bien, chère maître, il me semble qu'on oublie son troubadour? Vous êtes donc bien accablée de besogne? Comme il y a longtemps que je n'ai vu vos bonnes grosses lignes ! Comme il y a longtemps que nous n'avons causé ensemble ! Quel dommage que nous vivions si loin l'un de l'autre ! J'ai un grand besoin de vous.

Je n'ose plus quitter ma pauvre mère. Quand je suis obligé de m'absenter, Caroline vient me remplacer. Sans cela, j'irais à Nohant. Y resterez-vous indéfiniment? Faut-il attendre jusqu'au milieu de l'hiver pour s'embrasser?

Je voudrais bien vous lire *Saint Antoine*, qui en est à sa première moitié, puis m'épandre et rugir à vos côtés.

Quelqu'un qui sait que je vous aime et qui vous admire m'a apporté un numéro du *Gaulois*, où se trouvaient des fragments d'un article de vous sur les ouvriers, publié dans le *Temps*. Comme c'est ça ! Comme c'est juste et bien dit ! Triste ! triste ! Pauvre France ! et on m'accuse d'être sceptique !

Que dites-vous de Mlle Papavoine, une pétroleuse, qui a subi au milieu d'une barricade les assauts de dix-huit citoyens ! Cela enfonce la fin de *l'Éducation sentimentale*, où on se borne à offrir des fleurs.

Mais ce qui dépasse tout maintenant, c'est le parti conservateur qui ne va même plus voter, et qui ne cesse de trembler. Vous n'imaginez pas la venette des Parisiens. « Dans six mois, monsieur, la Commune sera établie partout », est la réponse ou plutôt le gémissement universel.

Je ne crois pas à un cataclysme prochain, parce que rien de ce qui est prévu n'arrive. L'Internationale finira peut-être par triompher, mais pas comme elle l'espère, pas comme on le redoute. Ah ! comme je suis las de l'ignoble ouvrier, de l'inepte bourgeois, du stupide paysan et de l'odieux ecclésiastique !

C'est pourquoi je me perds, tant que je peux, dans l'antiquité. Actuellement, je fais parler tous les dieux à l'état d'agonie. Le sous-titre de mon bouquin pourra être : « le Comble de l'insanité ». Et la typographie se recule, dans mon esprit, de plus en plus. Pourquoi publier? Qui donc s'inquiète de l'Art maintenant? Je fais de la littérature pour moi, comme un bourgeois tourne des ronds de serviette dans son grenier. Vous me direz qu'il vaudrait mieux être utile. Mais comment l'être? Comment se faire écouter?

Tourgueneff m'a écrit qu'à partir du mois d'octobre il venait se fixer à Paris pour tout l'hiver. Ce sera quelqu'un à qui parler. Car je ne peux plus parler de quoi que ce soit avec qui que ce soit.

Je me suis occupé aujourd'hui de la tombe de mon pauvre Bouilhet ; aussi, ce soir, ai-je un redoublement d'amertume.

A MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, mercredi soir, 6 septembre 1871.

Pourquoi ne vous verrai-je pas? Qui donc vous empêche de passer par Rouen et de me faire une petite visite, chez moi, à Croisset?

La guerre a donné à ma mère cent ans de plus. Je n'ose pas la quitter. Et quand je suis obligé de m'absenter, ma nièce (celle qui habite Dieppe) vient me remplacer. Comme j'ai passé à Paris tout le mois d'août, je suis maintenant contraint de rester ici. Voilà pourquoi, chère et vieille amie, éternelle tendresse, je ne vais pas vous rejoindre sur cette plage de Trouville où je vous ai connue et qui pour moi porte toujours l'empreinte de vos pas.

Comme j'ai pensé à vous pendant tout cet hiver ! Avez-vous dû souffrir, au milieu d'une famille allemande ! Dans un pays ennemi ! Comme votre grand cœur a dû saigner !

Venez donc, nous avons tant de choses à nous dire, de ces choses qui ne se disent pas, ou qui se disent trop mal avec la plume.

Qui vous empêche? N'êtes-vous pas libre? Ma mère vous recevrait avec grand plaisir en souvenir du bon vieux temps. Nous pouvons vous offrir un lit, tout au moins à dîner. Ne me refusez pas cela.

Adieu. Je vous embrasse bien fort et suis toujours tout à vous.

A GEORGE SAND.

Croisset, 8 septembre 1871.

Ah ! comme elles sont gentilles (1) ! Quels amours ! Quelles bonnes petites têtes sérieuses et douces ! Ma mère en a été tout attendrie et moi aussi. Cela s'appelle une attention délicate, chère maître, et je vous en remercie bien. J'envie Maurice, son existence n'est pas aride comme la mienne.

Nos deux lettres se sont croisées encore une fois (2). Cela prouve, sans doute, que nous sentons les mêmes choses en même temps et au même degré.

Pourquoi êtes-vous si triste? L'humanité n'offre rien de nouveau. Son irrémédiable misère m'a empli d'amertume, dès ma jeunesse. Aussi, maintenant, n'ai-je aucune désillusion. Je crois que la foule, le troupeau sera toujours haïssable. Il n'y a d'important qu'un petit groupe d'esprits, toujours les mêmes, et qui se repassent le flambeau. Tant qu'on ne s'inclinera pas devant les mandarins, tant que l'Académie des sciences ne sera pas le remplaçant du Pape, la politique tout entière et la société, jusque dans ses racines, ne sera qu'un ramassis de blagues écœurantes. Nous pataugeons dans l'arrière-faux de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, « quoi qu'on dise ». Et cela parce qu'elle procédait du moyen âge et du christianisme. L'idée d'égalité (qui est toute la démocratie moderne) est une idée essentiellement chrétienne et qui s'oppose à celle de

(1) Les deux petites-filles de George Sand, dont elle lui avait envoyé le portrait en même temps qu'une lettre datée sur l'autographe 6 septembre (*Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 259).

(2) Ils s'étaient écrit le même jour, et G. Sand lui répond également le 8 septembre (*Ibid.* p. 264).

justice. Regardez comme la grâce, maintenant, prédomine. Le sentiment est tout, le droit rien. On ne s'indigne même plus contre les assassins, et les gens qui ont incendié Paris sont moins punis que le calomniateur de M. Favre.

Pour peu que la France se relève, il faut qu'elle passe de l'inspiration à la Science, qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique, c'est-à-dire dans l'examen des choses.

Je suis persuadé que nous semblerons à la postérité extrêmement bêtes. Les mots république et monarchie la feront rire, comme nous rions, nous autres, du réalisme et du nominalisme. Car je défie qu'on me montre une différence essentielle entre ces deux termes. Une république moderne et une monarchie constitutionnelle sont identiques. N'importe ! on se chamaille là-dessus, on crie, on se bat.

Quant au bon peuple, l'instruction « gratuite et obligatoire » l'achèvera. Quand tout le monde pourra lire le *Petit Journal* et le *Figaro*, on ne lira pas autre chose, puisque le bourgeois, le monsieur riche ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Dites cela, vous serez brave, et, si vous le persuadez, vous aurez rendu un fier service.

Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres : le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le nombre.

Mais une société (qui a toujours besoin d'un bon Dieu, d'un Sauveur) n'est peut-être pas capable de se défendre? Le parti conservateur n'a pas même l'instinct de la brute (car la brute, au moins, sait combattre pour sa tanière et ses vivres). Il sera divisé par les internationaux, les jésuites de l'avenir. Mais ceux du passé, qui n'avaient non plus ni patrie ni justice, n'ont pas réussi, et l'Internationale sombrera, parce qu'elle est dans le faux. Pas d'idées, rien que des convoitises !

Ah ! chère bon maître, si vous pouviez haïr ! C'est là ce qui vous a manqué : la haine. Malgré vos grands yeux de sphinx, vous avez vu le monde à travers une couleur d'or. Elle venait du soleil de votre cœur ; mais tant de ténèbres ont surgi, que vous voilà maintenant ne reconnaissant plus les choses. Allons donc ! criez ! tonnez ! Prenez votre grande lyre et pincez la corde d'airain : les monstres s'enfuiront. Arrosez-nous avec les gouttes du sang de Thémis blessée.

Pourquoi sentez-vous « les grandes attaches rompues » ? Qu'y a-t-il de rompu? Vos attaches sont indestructibles, votre sympathie ne peut aller qu'à l'éternel.

Notre ignorance de l'histoire nous fait calomnier notre temps. On a toujours été comme ça. Quelques années de calme nous ont trompés. Voilà tout. Moi aussi, je croyais à l'adoucissement des mœurs. Il faut rayer cette erreur et ne pas s'estimer plus qu'on ne s'estimait du temps de Périclès ou de Shakespeare, époques atroces où on a fait de belles choses. Dites-moi que vous relevez la tête et que vous pensez à votre vieux troubadour qui vous chérit.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi soir, 6 heures [8 septembre 1871].

Voici le papier que me demande mon beau neveu. Tu l'embrasseras de ma part en lui disant que je continue, de plus belle, à n'y comprendre goutte. Et puis, quelle rédaction ! quel langage ! Moi, signer des choses pareilles? horreur !

Tu me combles de compliments sur *Saint Antoine*, pauvre Caro ! Et je t'avouerai qu'ils me font plaisir, parce que je fais cas de ta jugeotte, de ta bonne petite boule, ferme et haute. J'aurai fini, dimanche, les plaintes d'Isis. Et huit jours après, j'espère commencer l'Olympe. Mais je ne serai pas débarrassé des dieux avant la fin d'octobre. Alors, je pousserai un joli *ouf!* car c'est un lourd fardeau.

« Quelle responsabilité ! » comme dirait Berthelot.

Fais-moi le plaisir de m'envoyer le plus promptement possible le plan du monument (1). Je voudrais le montrer dimanche à Desbois. Depuis le matin la pluie tombe à verse et Monsieur va se priver de son bain. La mère Sand m'a envoyé hier les deux photographies de ses deux petites-filles qui sont des amours [.....].

Mille félicitations, mon Caro, de votre enthousiasme artistique ; je voudrais être avec vous pour faire la troisième Muse. Mes bons souvenirs à ta compagne.

Ton vieil oncle en baudruche.

A LA MÊME.

Croisset, dimanche, 5 heures, 17 septembre 1871.

MA CHÈRE CARO,

Nous avons eu de tes nouvelles tout à l'heure par Frankline qui a déjeuné avec nous et que j'ai trouvée considérablement « forcie ». Je te remercie de ta bonne lettre d'hier, et surtout du dessin, qui a dû te donner bien du mal. Aussi est-il très bien. Il a eu l'admiration de Desbois et de Philippe qui sont venus exprès pour le voir. Dès que je saurai M. Nétien revenu à Rouen (il l'est peut-être), j'irai le lui porter et m'entendre avec lui.

N. B. — Ce n'est pas 500 francs que je prie Ernest de nous envoyer, mais *mille* au moins, car hier on est venu m'apporter la note des impositions qui se montent à 432 francs. Aussi, quand j'aurai payé le boucher et M. Poutrel, il ne nous restera pas grand'chose. Je suis honteux vis-à-vis de ce dernier, qui attend son argent depuis la fin de juillet et que j'ai été obligé d'aller voir hier au soir pour cela ! Tu n'imagines pas comme le ménage m'assomme ! Les questions d'argent m'exaspèrent de plus en plus ! C'est une faiblesse, mais c'est comme ça !

Je travaille maintenant énormément, si bien que j'ai un mal de tête continu, à force de lire. Hier, au moment où j'allais *piquer un chien* sur mon divan, sont arrivés les papiers d'impositions ! J'ai cru que j'en suffoquerais de colère !... Aucune nouvelle de la Princesse ! [.....]

(1) Plan du monument pour Bouilhet.

Monsieur a le *bourrichon monté* et n'entend pas qu'on le dérange de son Olympe ! Il me faudra encore quinze bons jours de préparation avant de commencer les phrases. Je crois que tes louanges, mon pauvre loulou, m'ont encouragé... La compagne que tu vas avoir ne remplacera pas l'autre. Frankline doit être d'une société charmante.

J'irai probablement cette semaine à Neuville voir le père Baudry, bien que ça me dérange. Mais j'ai besoin de causer avec ce savant.

T'ai-je dit que d'Osmoy m'avait annoncé sa visite pour le commencement d'octobre? C'est à ce moment-là aussi que j'attends Tourgueneff. Je voudrais bien que mon Olympe fût arrêté avant leur (ou sa?) visite.

Adieu, pauvre chère fille.

A GEORGE SAND.

[Croisset, 4 ou 5 octobre 1871].

CHÈRE MAITRE,

J'ai reçu votre feuilleton hier (1) et j'y répondrais longuement si je n'étais au milieu des préparatifs de mon départ pour Paris. Je vais tâcher d'en finir avec *Aïssé*.

Le milieu de votre lettre m'a fait *verser un pleur*, sans me convertir, bien entendu. J'ai été ému, voilà tout, mais non persuadé.

Je cherche chez vous un mot que je ne trouve nulle part : Justice, et tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du Droit et de la Science.

Si la France ne passe pas, d'ici à peu de temps, à l'état critique, je la crois irrévocablement perdue. L'instruction gratuite et obligatoire n'y fera rien qu'augmenter le nombre des imbéciles. Renan a dit cela supérieurement dans la préface de ses « Questions contemporaines ». Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une aristocratie naturelle, c'est-à-dire légitime. On ne peut rien faire sans tête, et le suffrage universel, tel qu'il existe, est plus stupide que le droit divin. Vous en verrez de belles si on le laisse vivre. La masse, le nombre, est toujours idiot. Je n'ai pas beaucoup de convictions, mais j'ai celle-là fortement. Cependant il faut respecter la masse, si inepte qu'elle soit, parce qu'elle contient des germes d'une fécondité incalculable. Donnez-lui la liberté, mais non le pouvoir.

Je ne crois pas plus que vous aux distinctions des classes. Les castes sont de l'archéologie. Mais je crois que les pauvres haïssent les riches et que les riches ont peur des pauvres. Cela sera éternellement. Prêcher l'amour aux uns comme aux autres est inutile. Le plus pressé est d'instruire les riches, qui, en somme, sont les plus forts. Éclairez le bourgeois, d'abord, car il ne sait rien, absolument rien. Tout le rêve de la démocratie est d'élever le prolétaire au niveau de bêtise du

(1) Le « feuilleton » de George Sand, qui est une lettre à Flaubert datée du 14 septembre, parut dans le *Temps* du 3 octobre 1871 (voir *Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 266-280, et une autre lettre du 16 septembre, p. 281).

bourgeois. Le rêve est en partie accompli. Il lit les mêmes journaux et a les mêmes passions.

Les trois degrés de l'instruction ont donné leurs preuves depuis un an : 1° l'instruction supérieure a fait vaincre la Prusse ; 2° l'instruction secondaire, bourgeoise, a produit les hommes du 4 Septembre ; 3° l'instruction primaire nous a donné la Commune. Son ministre de l'instruction publique était le grand Vallès, qui se vantait de mépriser Homère.

Dans trois ans, tous les Français peuvent savoir lire. Croyez-vous que nous en serons plus avancés? Imaginez au contraire que, dans chaque commune, il y ait *un* bourgeois, un seul, ayant lu Bastiat, et que ce bourgeois-là soit respecté, les choses changeraient.

Cependant je ne suis pas découragé comme vous, et le gouvernement actuel me plaît, parce qu'il n'a aucun principe, aucune métaphysique, aucune blague. Je m'exprime très mal. Vous méritez pourtant une autre réponse, mais je suis fort pressé.

J'apprends aujourd'hui que la masse des Parisiens regrette Badinguet. Un plébiscite se prononcerait pour lui, je n'en doute pas, tant le suffrage universel est une belle chose.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, vendredi 6 [octobre 1871].

Il faut que je m'en aille à Paris, la semaine prochaine, pour les affaires de mon pauvre Bouilhet, afin d'en finir avec *Aïssé*, et je passerai au boulevard Beaumarchais, voir si par hasard... Mais non ! je ne trouverai personne ! Pourquoi? Êtes-vous condamnée à Villenauxe à perpétuité? « Paris n'est-il pas assez à plaindre, belle dame? » comme dirait M. Prud'homme.

Il me semble que vous êtes bien seule là-bas et que vous devez vous y ennuyer mortellement. Le général m'a dit que vous gardiez votre « excellent moral », est-ce vrai? Il est charmant, votre brave frère ! Il est venu me faire une longue visite où il a beaucoup et très bien parlé. Je crois que la sympathie est réciproque.

Comme je vous plains ! J'ai peur que vous ne suiviez un très mauvais régime. Pardonnez-moi cette outrecuidance, mais j'ai, à mes dépens, acquis beaucoup d'expérience en fait de névroses. Tous les traitements qu'on leur applique ne font qu'exaspérer le mal. Je n'ai pas encore rencontré, en ces matières, un médecin intelligent. Non ! pas un, c'est consolant. Il faut s'observer soi-même scientifiquement et expérimenter ce qui convient.

Ma vie n'est pas douloureuse comme la vôtre, mais n'est pas non plus précisément folichonne. Ma seule distraction consiste à promener, ou plutôt à traîner ma mère dans le jardin. La guerre l'a vieillie de cent ans en dix mois. C'est bien triste d'assister à la décadence de ceux qu'on aime, de voir leurs forces s'en aller, leur intelligence disparaître.

Pour oublier tout, je me suis jeté en furieux dans *Saint Antoine* et je suis arrivé à jouir d'une *exaltation effrayante*. Voilà un mois que mes plus longues nuits ne

dépassent pas cinq heures. Jamais je n'ai eu « le bourrichon » plus monté. C'est la réaction de l'aplatissement où m'avait réduit la Défense nationale. Et, à ce propos, je trouve qu'on est fort injuste envers la présente assemblée. Ce qui se passe est ce qui me convient. Voilà la première fois qu'on voit un gouvernement sans métaphysique, sans programme, sans drapeau, sans principes, c'est-à-dire sans blague. Le provisoire est précisément ce qui me rassure. Tant de crimes ont été commis par l'idéal en politique qu'il faut s'en tenir pour longtemps à « la gérance des biens ».

J'ai échangé avec Mme Sand des épîtres politiques. Les siennes paraissent dans le *Temps*. Le congrès de Lausanne vous réjouit-il? Auriez-vous souhaité ouïr André Léo? Ah ! pauvre, pauvre humanité !

---

* A EUGÈNE DELATTRE.

[Paris] Jeudi, 3 heures [12 octobre 1871].

MON CHER AMI,

Peux-tu me donner demain un rendez-vous dans la journée, jusqu'à 4 heures?

Je suis sur le point de m'en retourner et *j'ai absolument besoin de te voir* pour les affaires de Bouilhet.

Il s'agit de choses de ton métier.

Si tu ne pouvais m'assigner une heure pour demain, veux-tu pour samedi, jusqu'à 4 heures également. — Ou enfin dimanche de 2 à 4 chez moi.

Tâche (ce qui serait plus simple) de venir demain déjeuner chez moi rue Murillo 4, parc Monceau.

Prompte réponse, je te prie ! et tout à toi.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Jeudi soir [12 octobre 1871].

PAUVRE CHÈRE CARO,

Tu m'as bien amusé et bien attendri ce matin avec ton plan de roman ! *J'exige* que tu le montres à Vieux ! Comprends-tu combien cela me charme de t'avoir pour disciple? Moi qui n'ai plus d'amis littéraires !

Je tombe sur les bottes ! Néanmoins j'arriverai à mes fins. Il est inutile que je t'ennuie avec le détail de mes courses, ou plutôt que je me fatigue à te les écrire. Bref, je ne désespère pas de faire jouer cet hiver *Aïssé* aux Français. Mais il faut de l'astuce...

J'ai dîné hier chez les Cloquet. Madame a été extra-charmante, et ce matin j'ai déjeuné chez le bon Feydeau, qui s'est beaucoup informé de toi et qui désire te voir. Il va un peu mieux, car il marche avec une canne.

Comme les intrigues dramatiques avaient un moment de relâche cet après-midi, j'ai passé trois heures à la Bibliothèque impériale, d'où je suis sorti gelé. Il fait très froid et j'ai peur que notre pauvre vieille ne s'enrhume à Ouville.

Il m'est impossible de savoir quand je la rejoindrai : ce ne sera pas toujours avant mardi, car j'ai, pour ce jour-là, rendez-vous avec Perrin.

J'ai vu la femme de Crépet. Elle lui ressemble en beau, c'est-à-dire qu'elle est grande avec un nez pointu ; en somme, jolie et l'air aimable. Mais tout le temps de ma visite, je songeais à l'autre, à la première.

Croirais-tu que la mère Sand a eu peur de m'avoir offensé dans son feuilleton et qu'elle m'a presque envoyé des excuses (1)? Cette naïveté-là me paraît tout à la fois très bête et très délicate. Continue, mon pauvre loulou, à ruminer de la littérature. Cela te rapproche de ton vieux chanoine de Séville qui te chérit.

Ton oncle bedolard.

A GEORGE SAND.

[Paris, avant le 18 octobre 1871].

Jamais de la vie, chère bon maître, vous n'avez donné une pareille preuve de votre inconcevable candeur. Comment, sérieusement, vous croyez m'avoir offensé (2)? La première page ressemble presque à des excuses. Ça m'a fait bien rire ; vous pouvez, d'ailleurs, tout me dire, moi, tout ! Vos coups me seront caresses.

Donc, re-causons. Je rabâche en insistant de nouveau sur la Justice. Voyez comme on est arrivé à la nier partout. Est-ce que la critique moderne n'a pas abandonné l'Art pour l'histoire? La valeur intrinsèque d'un livre n'est rien dans l'école Sainte-Beuve, Taine. On y prend tout en considération, sauf le talent. De là, dans les petits journaux, l'abus de la personnalité, les biographies, les diatribes. Conclusion : irrespect du public.

Au théâtre, même histoire. On ne s'inquiète pas de la pièce, mais de l'idée à prêcher. Notre ami Dumas rêve la gloire de Lacordaire, ou plutôt de Ravignan ! Empêcher de retrousser les cotillons est devenu, chez lui, une idée fixe. Faut-il que nous soyons encore peu avancés, puisque *toute* la morale consiste pour les femmes à se priver d'adultère et pour les hommes à s'abstenir de vol ! Bref, la première injustice est pratiquée par la littérature qui n'a souci de l'esthétique, laquelle n'est qu'une Justice supérieure. Les romantiques auront de beaux comptes à rendre, avec leur sentimentalité immorale. Rappelez-vous une pièce de Victor Hugo, dans la *Légende des Siècles*, où un sultan est sauvé parce qu'il a eu pitié d'un cochon ; c'est toujours l'histoire du bon larron, béni parce qu'il s'est repenti. Se repentir est bien, mais ne pas faire de mal est mieux. L'école des réhabilitations nous a amenés à ne voir aucune différence entre un coquin et un honnête homme. Je me suis, une fois, emporté, devant témoins, contre Sainte-Beuve, en le priant d'avoir autant d'indulgence pour Balzac qu'il en avait pour Jules Lecomte. Il m'a répondu en me traitant de ganache ! Voilà où mène *la largeur*.

On a tellement perdu tout sentiment de la proportion que le conseil de guerre de Versailles traite plus durement Pipe-en-Bois que M. Courbet ; Maroteau est

(1) Allusion à une lettre de George Sand, datée 12 octobre [1871] sur l'autographe, et reproduite *Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 284.

(2) Voir Note sous la lettre précédente.

condamné à mort comme Rossel. C'est du vertige ! Ces messieurs, du reste, m'intéressent fort peu. Je trouve qu'on aurait dû condamner aux galères toute la Commune et forcer ces sanglants imbéciles à déblayer les ruines de Paris, la chaîne au cou, en simples forçats. Mais cela aurait blessé l'*humanité*. On est tendre pour les chiens enragés et point pour ceux qu'ils ont mordus.

Cela ne changera pas tant que le suffrage universel sera ce qu'il est. Tout homme (selon moi), si infime qu'il soit, à droit à *une* voix, la sienne, mais n'est pas l'égal de son voisin, lequel peut le valoir cent fois. Dans une entreprise industrielle (Société anonyme), chaque actionnaire vote en raison de son apport. Il en devrait être ainsi dans le gouvernement d'une nation. Je vaux bien vingt électeurs de Croisset. L'argent, l'esprit et la race même doivent être comptés, bref toutes les forces. Or, jusqu'à présent, je n'en vois qu'une: le nombre. Ah ! chère maître, vous qui avez tant d'autorité, vous devriez bien attacher le grelot ! On lit beaucoup vos articles du *Temps* qui ont un grand succès, et qui sait? vous rendriez peut-être à la France un immense service?

Aïssé m'occupe énormément, ou plutôt m'agace. Je n'ai pas vu Chilly, j'ai donc affaire à Duquesnel. On me retire positivement le vieux Berton et on me propose son fils. Il est fort gentil, mais il n'a rien du type conçu par l'auteur. « Les Français » ne demanderaient peut-être pas mieux que de prendre *Aïssé?* Je suis fort perplexe, et il va falloir que je me décide. Quant à attendre qu'un vent littéraire se lève, comme il ne se lèvera pas, moi vivant, il vaut mieux risquer la chose tout de suite.

Ces affaires théâtrales me dérangent beaucoup, car j'étais bien en train. Depuis un mois, j'étais même dans une exaltation qui frisait la démence.

J'ai rencontré l'inéluctable Harrisse, homme qui connaît tout le monde et qui se connaît à tout, théâtre, romans, finances, politique, etc. Quelle race que celle de l'homme éclairé ! ! ! J'ai vu la Plessy, charmante et toujours belle. Elle m'a chargé de vous envoyer mille amitiés.

Moi, je vous envoie cent mille tendresses.

Votre vieux.

A SA NIÈCE CAROLINE (1).

[Croisset] Nuit de jeudi [26 octobre 1871].

Non, mon loulou, je ne sais pas encore quand j'irai à Paris pour la lecture d'*Aïssé* aux acteurs. J'attends une lettre de Duquesnel, directeur de l'Odéon. Ce sera, sans doute, au milieu de la semaine prochaine.

J'ai passé ma journée de dimanche à faire des coupures, surtout dans le deuxième acte. Travail embêtant et dont je ne suis pas mécontent. A mes

(1) Cette lettre a été d'abord publiée dans la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) du 15 juillet 1901, puis, successivement, dans la *Revue de Paris* du 1er octobre 1905 et les deux éditions Fasquelle et Conard des *Lettres à sa nièce*. Je n'ai pu vérifier l'autographe, mais j'ai sous les yeux les différents textes publiés ; ils offrent, avec leurs variantes, un des exemples typiques des altérations qu'a subies la *Correspondance* de Flaubert.

moments perdus je fais de petites recherches dans les livres des Goncourt, pour la mise en scène.

Le brave *Saint Antoine* n'est pas, pour cela, négligé. J'ai fini l'Olympe grec et préparé le reste des dieux ; encore sept à huit pages ! Aurai-je le temps de les écrire avant de gagner «la capitale»?

Je ne me souviens pas très bien de *Jacques* (1), car je ne l'ai certainement pas lu depuis *une trentaine* d'années. Mon pauvre Alfred (2) l'admirait beaucoup. Je me rappelle que Jacques casse sa [ses] pipe par amour pour sa femme ; une petite fille, Sylvia, qui court tout en sueur sur une falaise ; une femme en peignoir rose, qui regarde une vue du Dauphiné... voilà tout. Donc je ne peux pas apprécier la critique de mon élève, de ma chère Caro, avec qui j'aime tant à causer littérature.

[Ta grand'mère ne va pas mal ; ce matin elle a été déjeuner à l'Hôtel-Dieu, puis] les Achille, avec le jeune Ernest, sont venus dîner [hier]. Juliette, bien entendu, est à Ouville «avec ses ouvriers» !

Je suis de l'avis des Arabes : les riches, en Europe, ont une drôle de manière de s'amuser.

Nous nous sommes décidés à donner au bon Bataille le déjeuner promis depuis longtemps (3). Ce sera pour samedi prochain (4).

Hier, j'ai eu la visite de Caudron et celle de l'indomptable Allais. Il m'a promis un échantillon de café.

Telles sont les nouvelles.

J'oubliais un événement extraordinaire : tantôt, après mon déjeuner, comme j'étais seul, *j'ai fait un tour jusque dans le potager !!!* Le temps était splendide. Je suis resté en contemplation devant la nature, — et j'ai été pris d'un tel attendrissement pour le petit veau qui était couché près de sa mère — sur les feuilles sèches éclairées par le soleil, — que j[e l']ai baisé au front, le susdit veau !

Tâche de guérir ton rhume, pauvre Caro, et aime toujours

Ton vieux chanoine de Séville [qui t'embrasse bien fort].

---

* A EUGÈNE DELATTRE.

[Paris, octobre-novembre 1871].

MON CHER AMI,

Tu ne réfléchis pas à ceci :

Un auteur dramatique (qui veut être joué et gagner de l'argent) ne doit pas indisposer par avance tout un public. Ex. : About.

Le Comité n'est pas près de finir. Quand *Aïssé* sera jouée, nous verrons.

(1) Par George Sand.

(2) Alfred Le Poittevin.

(3) D'après la lettre suivante à sa nièce Caroline, datée dans les éditions antérieures *mercredi* 2 [*au lieu de* 1er] *novembre*, le déjeuner Bataille aurait eu lieu le 28 octobre.

(4) Ces deux lignes ne figurent pas dans le texte de la *Revue*.

Médite très sérieusement les inconvénients pécuniaires qui pourraient résulter de ta fantaisie?

Viens me voir un dimanche dans l'après-midi, ou le jour qu'il te plaira, avant dix heures.

Tout à toi.

Rue Murillo, 4, parc Monceau

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de mercredi, 3 heures [1er-2 novembre 1871].

Je crois que je n'ai jamais travaillé comme à présent. Je ne dors plus, ou presque plus. Ton vieux chanoine de Séville a le bourrichon démesurément monté. C'est ce qui fait que j'attends avec patience le moment de m'en aller à Paris. Les petits dieux de Rome me donnent néanmoins un mal d'enfer. J'ai montré tant de dieux que je suis à bout de tournures nouvelles.

Samedi nous avons eu à déjeuner le bon Bataille, avec les dames Lapierre chez lesquelles j'ai dîné lundi. Monsieur ton oncle n'a pas *dé-parlé* de tout le repas !

Aujourd'hui visite de la mère Heuzey et du jeune Desbois (pour le monument de Bouilhet). Voilà toutes les nouvelles, pauvre loulou. Et toi, que deviens-tu? Tu n'as pas trop l'air de t'amuser. Est-ce que les affaires d'Ernest t'inquiéteraient plus que tu ne le dis? Il me semble que tu étais moins « morose » à Dieppe qu'à Paris. Quel dommage, pauvre Caro, que nous ne vivions pas ensemble. Cela serait doux pour l'un comme pour l'autre !

N. B. — J'allais oublier le Positif ! Prie ton époux de nous envoyer de l'argent. Je n'ai plus que 40 francs pour *tenir* la maison. C'est peu.

Ton Vieux.

Duquesnel ne m'ayant pas encore écrit, je ne sais rien de ce qui se passe à l'Odéon : il ne m'appellera qu'après la première de Charles-Edmond. Mais comme je ne lis aucun journal de théâtre, j'ignore si les *Créanciers du bonheur* durent encore.

Bref, il m'est impossible de te dire l'époque de notre arrivée.

A LA MÊME.

Croisset, lundi soir, 11 heures [6 novembre 1871].

Ouf ! je viens de finir « *mes dieux !* » Encore trois pages et j'aurai terminé la cinquième partie du bon *Saint Antoine* qui en aura huit en tout. C'est peut-être très beau, mais ça pourrait bien être profondément stupide. Je ne sais plus qu'en penser ! Je crois que j'aurais besoin de donner un peu de repos à ma malheureuse cervelle ! Les répétitions d'*Aïssé* la distrairont en me tapant sur les nerfs. Ce sera un changement. Nous avons eu hier à dîner les Achille qui avaient passé leur après-midi chez l'élégant Saint-André, à la chasse ! Voilà un double plaisir que je comprends peu. Demain, nous aurons à dîner et peut-être à coucher Mme Marie Schlésinger. Voilà toutes les nouvelles, pauvre loulou.

J'oubliais de te dire que j'ai reçu de Dieppe 500 francs. Quelle signature que celle de Daviron ! Quel paraphe ! Est-ce assez splendide !

Comme je ne reçois aucune lettre de Duquesnel, je vais lui écrire ce soir même pour savoir ce que deviennent les affaires théâtrales.

Tu ne me parles pas de la peinture, ni de la musique? ni de tes lectures? Il me semble qu'il y a très longtemps que je ne t'ai vue, chère Caro, extrêmement longtemps ! Pourquoi cela?

Es-tu contente de ton Hongrois (1)?

A LA MÊME.

Croisset, dimanche 1 heure, 12 novembre 1871.

J'ai bien des choses à te dire, mon pauvre loulou : 1° ta grand'mère a une femme de chambre ! donc ne t'occupe pas de lui en chercher ; 2° nous serons à Paris à la fin de cette semaine, peut-être même jeudi.

J'ai reçu ce matin une lettre de Duquesnel qui me dit de venir. Les répétitions commenceront dans dix jours, et la direction veut régler les décors et la mise en scène tout de suite. Comme j'étais ennuyé de n'entendre point parler de ces messieurs, j'ai expédié Philippe (1), qui doit être à Paris maintenant. C'est à son retour, demain soir ou après-demain matin, que je saurai positivement le jour de mon départ.

Vinet m'a envoyé un mémoire de 1,100 francs pour vin fourni, en partie, à messieurs les Prussiens ! Il attendra jusqu'à Noël.

Préviens aussi ton mari que je lui demanderai de l'argent pour mon propre compte. Assez causé de ces choses-là qui m'assomment de plus en plus ! Tu sauras donc, mon Caro, que ce matin, à 5 heures, j'ai terminé (enfin !) la cinquième partie de *Saint Antoine* sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Terminé n'est pas très exact, car il me faut bien encore deux ou trois jours, pour finir et modifier quelques phrases. C'est un fameux poids de moins sur la poitrine.

Malgré le plaisir, ou plutôt le bonheur, que j'aurai à te voir souvent cet hiver, j'aimerais mieux rester ici, dans « le silence du cabinet », à gueuler mes phrases emphatiques, que de m'en aller à Paris me bouleverser les nerfs et dépenser mes pauvres monacos, peu nombreux.

Ton oncle devient scheick, il n'aime pas le dérangement.

Adieu, pauvre chère Caro, à bientôt.

Ton vieux chanoine de Séville.

---

(1) Un modèle qui servait à Mme Commanville pour ses études de peinture.

(1) Philippe Leparfait.

A GEORGE SAND.

[Croisset] 14 novembre [1871] (1).

Ouf ! je viens de finir « mes dieux », c'est-à-dire la partie mythologique de mon *Saint Antoine*, sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Comme j'ai envie de vous lire ça, chère maître du bon Dieu !

Pourquoi avez-vous résisté à votre bon mouvement? Pourquoi n'êtes-vous pas venue, cet automne? Il ne faut pas rester si longtemps sans voir Paris. Moi, j'y serai après-demain et je ne m'y amuserai pas de tout l'hiver, avec *Aïssé*, un volume de vers à imprimer (je voudrais bien vous montrer la *Préface*), que sais-je encore? Une foule de choses peu drôles.

Je n'ai pas reçu le second feuilleton annoncé. Votre vieux troubadour a la tête cuite. Mes plus longues nuits, depuis trois mois, n'ont pas été au delà de cinq heures. J'ai pioché d'une manière frénétique. Aussi, je crois avoir amené mon bouquin à un joli degré d'insanité. L'idée des bêtises qu'il fera dire au bourgeois me soutient, ou plutôt je n'ai pas besoin d'être soutenu, un pareil milieu me plaisant naturellement.

Il est de plus en plus stupide, ce bon bourgeois, il ne va même pas voter. Les bêtes brutes le dépassent dans le sentiment de la conservation personnelle. Pauvre France ! pauvre nous !

Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant? Bichat et Cabanis, qui m'amusent énormément. On savait faire des livres dans ce temps-là. Ah ! que nos docteurs d'aujourd'hui sont loin de ces hommes !

Nous ne souffrons que d'une chose : la Bêtise. Mais elle est formidable et universelle. Quand on parle de l'abrutissement de la plèbe, on dit une chose injuste, incomplète. Conclusion : il faut éclairer les classes éclairées. Commencez par la tête, c'est ce qui est le plus malade, le reste suivra.

Vous n'êtes pas comme moi, vous? Vous êtes pleine de mansuétude. Moi, il y a des jours où la colère m'étouffe. Je voudrais noyer mes contemporains dans les latrines, ou tout au moins faire pleuvoir sur leurs têtes des torrents d'injures, des cataractes d'invectives. Pourquoi cela? Je me le demande à moi-même.

Quelle espèce d'archéologie occupe Maurice? Embrassez bien vos fillettes pour moi.

Votre vieux.

---

(1) Bien que la première phrase de cette lettre soit exactement la même que celle de la lettre du 6 novembre 1871 à sa nièce Caroline, il est certain qu'elles ne sont pas du même jour, et que, dans l'intervalle des deux, se place la lettre à Caroline du 12 novembre.

Le 6, en effet, Flaubert ne parle pas de son prochain voyage à Paris. Le 12, il attend, pour décider le jour de son départ, le retour de Philippe Leparfait. Quand il écrit à George Sand, il sait qu'il s'en ira le surlendemain. La date 14 novembre est d'ailleurs celle de cette lettre dans les éditions antérieures et dans la *Correspondance George Sand-Flaubert*.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, mercredi, 6 heures [22? novembre 1871].

MON LOULOU,

J'irai demain chez toi, vers 5 heures, et puisque tu ne veux pas de moi, j'irai dîner chez Mme Husson ou je reviendrai dans ma mansarde.

Ainsi dis à ta grand'mère qu'elle aura ma visite demain, avant son dîner.

Il faudra que nous prenions ensemble un rendez-vous pour un après-midi de la semaine prochaine, afin que nous allions tous les deux au Cabinet des Estampes, où j'aurai probablement un petit service à te demander.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

A MADAME RÉGNIER.

[Paris] Jeudi soir, 7 heures [30 novembre 1871].

CHÈRE MADAME,

J'ai eu dans ces derniers temps à m'occuper :

1° Du tombeau de Bouilhet ;

2° De son monument ;

3° De son volume en vers qui est sous presse depuis hier ;

4° Je cherche un graveur pour faire son portrait ;

5° Tous mes moments depuis quinze jours sont pris par *Aïssé* que je lis *demain* aux acteurs (1). Les répétitions commenceront samedi prochain ; et la pièce pourra être jouée vers le 1er janvier.

Je suis parti de Croisset si brusquement que mon domestique et mes bagages sont arrivés trois jours après moi. Le détail des intrigues qu'il m'a fallu vaincre demanderait un volume.

J'ai fait engager des acteurs. J'ai travaillé moi-même les costumes au Cabinet des Estampes ; bref, je n'ai pas un moment de répit depuis quinze jours, et cette petite vie exaspérante et occupée va durer du même train pendant deux bons mois encore.

Quel monde ! Je ne m'étonne pas que mon pauvre Bouilhet en soit mort. De plus j'ai re-écrit la *Préface* de son volume, qui me déplaisait.

Je vous prie donc, en grâce, de me donner un peu de liberté pour le moment, car avec la meilleure volonté du monde il m'est impossible de faire à la fois les affaires de tous. Je vais au plus pressé, d'abord.

D'ailleurs, vous avez tort de vouloir publier *maintenant*. A quoi cela vous servira-t-il? Où sont les lecteurs?

Je ne vous cache pas que je trouve vos aimables reproches, touchant le voyage de Mantes, injustes. Comment ne comprenez-vous pas qu'il me sera très pénible d'aller à Mantes? Toutes les fois que je passe devant le buffet, je détourne la tête.

(1) Lecture d'*Aïssé* à l'Odéon, 1er décembre 1871.

Je tiendrai néanmoins ma promesse. Mais il me sera plus facile d'aller de Paris à Mantes que de m'y arrêter en passant. Ne me gardez donc pas rancune ; plaignez-moi plutôt.

---

* A ÉMILE ZOLA (1).

[Paris] Vendredi soir [novembre 1871].

Je viens de finir votre atroce et beau livre (2) ! J'en suis encore étourdi. C'est fort ! Très fort !

Je n'en blâme que la préface. Selon moi, elle gâte votre œuvre qui est si impartiale et si haute. Vous y dites votre secret, ce qui est trop candide, et vous exprimez votre opinion, chose que dans ma poétique (à moi) un romancier n'a pas le droit de faire.

Voilà *toutes* mes restrictions.

Mais vous avez un fier talent et vous êtes un brave homme !

Dites-moi, par un petit mot, quand je puis aller vous voir, pour causer longuement de votre bouquin.

Je vous serre la main très cordialement, et suis vôtre.

G. F.

Rue Murillo, 4.

A GEORGE SAND.

[Paris] 1er décembre [1871].

CHÈRE MAITRE,

Votre lettre (3) que je retrouve me donne des remords, car je n'ai pas encore fait votre commission auprès de la Princesse.

J'ai été pendant plusieurs jours sans savoir où était la Princesse. Elle devait venir se caser à Paris et me prévenir de son arrivée. Aujourd'hui, enfin, j'apprends qu'elle reste à Saint-Gratien, où j'irai probablement dimanche soir. En tout cas, votre commission sera faite la semaine prochaine.

Il faut m'excuser, car je n'ai pas eu, depuis quinze jours, dix minutes de liberté. Il m'a fallu *repousser* la reprise de *Ruy Blas* qui allait passer par-dessus *Aïssé* (la besogne était rude). Enfin, les répétitions commencent lundi prochain. J'ai lu aujourd'hui la pièce aux acteurs, et demain on collationne les rôles. Je crois que ça ira bien. Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet, dont j'ai re-écrit la *Préface*. Bref, je suis exténué, et triste, triste à en crever.

(1) Les autographes des lettres de Flaubert à Emile Zola, revisés dans cette édition, m'ont été communiqués par Mme Émile Zola. Je la prie de trouver ici l'expression de mon respect et de ma profonde reconnaissance.

(2) *La Fortune des Rougon*, publiée le 14 octobre 1871.

(3) Datée du 23 novembre [1871] sur l'autographe (voir *Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 290). La «commission» de George Sand était une demande de secours pour une «respectable et intéressante personne à laquelle les Prussiens n'ont laissé pour lit et pour siège qu'un vieux banc de jardin». G. Sand réclamait l'appui de la Princesse Mathilde.

Quand il faut que je me livre à l'action, je me jette dedans tête baissée. Mais le cœur m'en saute de dégoût. Voilà le vrai.

Je n'ai encore vu personne de nos amis, sauf Tourgueneff que j'ai trouvé plus charmant que jamais.

Embrassez bien Aurore pour son gentil mot, et qu'elle vous le rende de ma part.

Votre vieux.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Lundi, 4 h. 1/2. [Début de décembre 1871].

MON PAUVRE CARO,

Il m'est impossible d'aller vous voir aujourd'hui. J'attends d'Osmoy qui doit arriver à 5 heures (d'après son télégramme d'hier). J'ai du côté de l'Odéon des embêtements graves.

Que ferai-je demain? je n'en sais rien. Je tâcherai d'aller embrasser notre chère vieille, quand même.

Si tu avais quelque chose de particulier à me mander, envoie-moi un commissionnaire.

Il est probable que je serai chez vous à l'heure du déjeuner (ou pour le déjeuner). Mais j'aime mieux ne pas donner de rendez-vous.

Demain, j'attends Tourgueneff qui doit être arrivé de ce matin à Paris.

Ma *Préface*, que j'ai retouchée, a fait *fondre en larmes* E. de Goncourt : il la trouve magnifique. Je l'ai encore retravaillée jusqu'à 3 heures du matin.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris [entre le 5 et le 12 décembre 1871] (1).

Vous avez donc pris la résolution que je redoutais : abandonner Paris? Comme c'est triste ! comme tout est triste ! Cette lettre funèbre m'a été envoyée de Croisset, car je suis ici depuis quinze jours et voici le résumé de mes petites occupations : 1° Je dirige les répétitions d'*Aïssé;* comme Chilly est fort malade et Duquesnel fort incapable, il faut que je me mêle des décors, des costumes, de la mise en scène, bref de tout ; 2° Je fais imprimer le volume de vers de Bouilhet et je suis au milieu des imprimeurs et des graveurs. Je tiens à faire paraître ce livre en même temps que la pièce. Je galope, au milieu d'un froid de dix-sept degrés, du parc Monceau au boulevard Montparnasse et à l'Odéon. Les acteurs répètent tous les jours, le dimanche compris, et je ne les quitte plus ; 3° Vous savez que nous voulons faire à Rouen un petit monument à Bouilhet. De ce côté-là, encore, j'ai des embarras graves. Il me semble que je manie son cadavre tout le long de la journée ! jamais

(1) Datée par l'allusion à son anniversaire. Le 5 décembre étant un mardi, la lettre ne peut se placer que dans la semaine du 5 au 12.

plus large dégoût de la vie ne m'a submergé. Tant que je suis dans l'action, je m'y livre avec furie et sans la moindre sensibilité. Mais j'ai des heures « dans le silence du cabinet » qui ne sont pas drôles.

Saint Antoine est complètement mis de côté. A peine si je peux, de temps à autre, accrocher ou plutôt décrocher une heure pour relever une note. J'ai beaucoup travaillé tout cet été et il ne me reste plus que cinquante à soixante pages à écrire. Si rien d'extraordinaire n'arrive, je peux avoir tout fini au mois de juillet prochain, pas avant, car mon hiver va être, pour moi, complètement perdu. J'en ai lu un peu à mon vieux Tourgueneff qui m'a eu l'air enchanté. Je dis un peu, car les embarras dramatiques sont survenus et il nous a été impossible de nous rejoindre pour reprendre la lecture.

L'horizon politique est, quoi qu'on dise, au calme. Des bouleversements? allons donc ! nous n'avons pas *l'énergie nécessaire*.

Je vous engage à lire le dernier livre de Renan, il est très bien, c'est-à-dire dans mes idées. Avez-vous lu les lettres de Mme Sand dans le *Temps?* L'ami auquel elles sont adressées, c'est moi, car nous avons eu, cet été, une correspondance politique. Ce que je lui disais se trouve en partie dans le livre de Renan.

Je viens ce soir de corriger la première épreuve de *Dernières Chansons ;* quelques-unes des pièces qui s'y trouvent m'ont reporté aux soirées de la Muse.

Mardi prochain, savez-vous? 12 décembre, votre ami aura cinquante ans? Cette simple énonciation dispense de tout commentaire.

Il me semble qu'on vous a soignée (ou que vous vous êtes soignée) déplorablement. Quels ânes que ces bons médecins ! Mais est-ce bien sérieux, irrévocable, définitif? ne reviendrez-vous plus à Paris? Quand nous reverrons-nous?

Dès que je serai un peu moins ahuri, je vous écrirai plus longuement. Mais vous, vous ne devez pas avoir grand'chose à faire? barbouillez donc du papier à mon intention.

Je vous baise les deux mains.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi, 7 heures 3/4 [décembre 1871].

MON LOULOU,

Demain il faut que je sois sorti de chez moi avant 10 heures, parce que je dois être à 11 heures à l'Odéon et qu'auparavant j'irai dans le quartier Montparnasse pour la gravure du portrait, *et surtout* pour prendre chez Troubat une aquarelle que la Princesse désire avoir.

Émile rapportera ce portrait chez elle vers 11 heures.

Je fais recommencer un décor ! Je suis sorti de l'Odéon à 5 heures et de l'imprimerie à 6.

Ce soir, encore six lettres à écrire !

Mon mameluk galope en ce moment à l'imprimerie rue Saint-Benoît.

Je me propose de dîner chez vous samedi.

Ton vieux chanoine
(en morceaux).

Recompliments sur *ta* visite.

Je regrette que ton époux et ta grand'mère n'aient pu te voir.

Comme saint Joseph, « extrêmement convenable sous tous les rapports ! »

A LECONTE DE LISLE.

[Paris] Samedi soir [décembre 1871].

MON CHER VIEUX,

J'ai reçu hier ton bon cadeau (1) — et j'irai t'en remercier un de ces jours, avant midi ou vers cinq heures, car les répétitions d'*Aïssé* et l'impression de *Dernières Chansons* me prennent toute ma journée.

Quand je serai un peu moins ahuri, nous nous arrangerons pour passer une longue soirée ensemble. Il me semble que nous avons bien des choses à nous dire.

A bientôt donc et tout à toi.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Nuit de mercredi [20? décembre 1871].

Croiriez-vous que tout le monde (Giraud, Popelin, la direction de l'Odéon et les acteurs d'icelui) me soutient que, sous la Régence, on ne portait pas de poudre? J'ai beau vous citer, vous, l'autorité la plus compétente en pareille matière, ça n'y fait rien. Envoyez-moi donc tout de suite *des preuves* sans réplique.

Il me semble que dans les tableaux de Lancret il y a de la poudre?

Je suis extra-ahuri et je n'en peux plus ! ! !

Je vous embrasse. Votre G. F.

Ils veulent faire passer *Aïssé* le 28 décembre !

A MADAME RÉGNIER.

Paris, mercredi soir [Fin 1871 ou début de 1872].

Hier soir, me trouvant par hasard « du loisir », j'ai lu tout d'une haleine votre effrayant et puissant roman.

J'ai deux ou trois petites chicanes à vous faire, chère Madame. Mais à partir du premier dialogue entre le comte et sa femme, ça marche comme sur des roulettes, et c'est bien, très bien. Je ne doute pas qu'en temps ordinaire, ce livre n'obtienne un grand succès. Mais à présent, sur quoi compter?

C'est Schérer qui dirige le *Temps*. Mais ce monsieur m'est désagréable. Donc, j'ai écrit au bon Taine de venir chez moi dimanche prochain et je le chargerai de la commission. Elle sera faite, par lui, avec plus d'autorité que par moi. Si nous échouons de ce côté-là, nous nous tournerons vers un autre.

---

(1) Probablement un exemplaire de l'édition définitive des *Poèmes barbares*, parue le 15 novembre. Mais l'allusion faite aux répétitions d'*Aïssé* et à l'impression des *Dernières Chansons* prouve que ce billet n'a pu être écrit qu'en décembre.

A CHARLES-EDMOND. (1)

[1872?]

MA PETITE VIEILLE,

Pouvez-vous m'envoyer deux billets d'introduction pour les séances du Sénat? C'est pour ma nièce qui aime les momies (étant mon élève).

Je vous ferai observer, ma biche, que vous êtes un cochon : 1° parce que je ne vous vois jamais ; 2° parce que je vous ai demandé plusieurs fois sur *quelles bases* s'était reconstitué le dîner Magny.

Je n'ai pu être aux deux agapes où j'étais convoqué, pour la raison que la première fois j'étais pris et la seconde fois je n'étais pas à Paris. Voilà, mon bon.

Rue Murillo, 4, parc Monceau. A vous.

A UNE AMIE (?) (2)

(fragments).

[1872, entre janvier et avril].

[.....] Votre ami continue à n'être pas gai. Pourquoi? Tous les amis disparus, la bêtise publique, la cinquantaine, la solitude et quelque soucis, voilà les causes, sans doute. Je lis des choses très dures, je regarde la pluie tomber et je fais la conversation avec mon chien ; puis, le lendemain, c'est la même chose, et le surlendemain encore la même chose.

Si vous voulez savoir des nouvelles de mon intérieur, vous apprendrez que mon larbin Émile est père d'un fils. Sa joie, quand sa femme lui a fait ce cadeau, était curieuse à voir. Autrefois, je ne l'aurais pas comprise. Maintenant, c'est différent. J'étais né avec un tas de vertus et de vices auxquels je n'ai pas donné cours, et je le regrette [.....].

Êtes-vous heureuse d'être à Rome? Quel pays ! je l'ai presque oublié. Ah ! Si je pouvais y passer un an, comme ça me retremperait. N'oubliez pas de vous promener dans la campagne de Rome, le plus que vous pourrez, et d'aller jusqu'à Ostie [.....].

Ne sentez-vous pas, ô Latine, que les mânes des Consuls ont envie de vous baiser quand vous errez le long de leurs murs? Ils reconnaissent en vous une fille

(1) Publiée dans *Le Radical* du 13 mars 1922 par M. Edmond Spalikowski. — Charles-Edmond fut nommé bibliothécaire adjoint au Sénat le 15 janvier 1862, et bibliothécaire en chef le 1er juillet 1876.

(2) Ce fragment, — comme ceux qui suivent — a été publié par Guy de Maupassant dans son étude *Gustave Flaubert dans sa vie intime* (*Nouvelle Revue*, 1er janvier 1881). Aucune indication précise ne permet de déterminer la destinataire de ces lettres ; elles sont toutes adressées à la même femme, amie de Flaubert. Je ne vois, comme hypothèses possibles, que Madame Roger des Genettes, Madame Brainne ou Madame Lapierre. Je croirais plus volontiers à la seconde. — Quant à la date du premier de ces fragments, elle me paraît être entre *janvier* et *avril* 1872 : 1° Flaubert parle de sa cinquantaine, et il avait eu 50 ans le 12 décembre 1871. — 2° la lettre est antérieure à Pâques, qui tombait le 31 mars en 1872. — 3° le « fils » dont vient d'être père son « larbin Émile Collange » ne peut être le même que celui qu'on baptise seulement le 8 juillet 1876 (voir lettre à sa nièce Caroline). — Pour l'ensemble de ces raisons, assez conjecturales, je classe ce fragment le premier de l'année 1872. — Quant aux autres fragments qui lui font suite, il est impossible d'essayer même de leur attribuer une date quelconque. Mais ils m'ont paru être, malgré leur brièveté, assez intéressants pour la psychologie de Flaubert pour trouver place, groupés à la suite du premier, dans cette édition de la *Correspondance*. Il y a là une identification et des précisions à établir devant lesquelles je me trouve actuellement incapable de donner une opinion même approchée.

de leur race. Vous étiez faite pour porter la stole patricienne, marcher pieds nus dans des sandales à rubans de pourpre, et avoir sur le front toutes les pierreries de la Bactriane [.....].

Quand revenez-vous? Voilà ce que j'ai cherché dans votre épître. Mais vous ne parlez pas de retour. Il aura lieu sans doute après Pâques? Bien qu'il *m'ennuie* de vous, *profitez* du bon temps, ne passez rien ! Un voyage raté laisse des regrets infinis, et l'on voit mal ce que l'on voit vite.

Allons, adieu, portez-vous bien. Amusez-vous bien : ouvrez de toutes vos forces vos grands quinquets et pensez à votre vieux

G. F.

qui vous aime, *malgré* la littérature.

Pauvres ouvriers que nous sommes ! Pourquoi nous refuse-t-on ce qu'on accorde gratuitement au moindre bourgeois? Ils ont du cœur, eux ! Mais nous autres? Allons donc, jamais de la vie ! Quant à moi, je vous répète une fois de plus que je suis une *âme* incomprise, la dernière des grisettes, le seul survivant de la vieille race des troubadours ! — Mais vous ne voulez pas me croire.

A LA MÊME AMIE (1).

(fragments).

[Dates incertaines].

I. [.....] Comment? je vous avais écrit une *lettre navrante*, pauvre chère amie? Vous méritez que je sois franc avec vous, n'est-ce pas? Je vous ai ouvert mon cœur et dit carrément sur moi ce que je crois être la vérité. Si j'avais su tant vous affliger, je me serais tu [....].

II. [.....] On m'a dit que vous étiez malade, pauvre amie, et qu'une fluxion gâtait votre belle mine. Je la bécote nonobstant, en ma qualité d'idéaliste. Votre état de permanente souffrance m'embête, « m'éluge », m'afflige. Le moral y est pour beaucoup, j'en suis sûr, vous êtes trop triste, trop seule. On ne vous aime pas assez. Mais rien n'est bien dans ce monde. Sale invention que la vie, décidément !

Nous sommes tous dans un désert, personne ne comprend personne [.....].

III. [.....] Quant à moi, que voulez-vous que je vous dise, ma chère amie? Je suis un homme de la décadence, ni chrétien, ni stoïque, et nullement fait pour les luttes de l'existence [.....]. Que ne suis-je insouciant, égoïste, léger ! Le fardeau de l'existence serait moins lourd [.....].

IV. [.....] On a joué trois fois la *Damnation de Faust*, qui n'a eu, du vivant de mon ami Berlioz, aucun succès, et maintenant le public, l'éternel imbécile nommé *On*, proclame, braille que c'est un homme de génie. Et le bourgeois n'en sera pas plus modeste à la prochaine occasion [.....].

---

(1) Publiés également dans l'*Étude*, de Guy de Maupassant.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[1872?]

PAUVRE CHAT !

Tu es dans les *Affres de l'Art!*
Eh bien, voici ce que pense de toi ton professeur Bonnat :
« Elle a du talent,
« Elle sait peindre,
« Oui, elle a du talent, c'est drôle ! »
Paroles dites à M. Anatole Delaforge (1), qui me les a répétées.
Ah !
De plus, demande à Mme Brainne ce que Bonnat lui a dit de toi.
Enfin, pauvre loulou, il faut imiter Vieux et aller quand même.

A LA MÊME.

[Paris]. Samedi, 9 h. 1/4 [1872].

Merci de la Bible, mon loulou, et des billets de banque, aussi !

Quant à la Féerie, je suis ÉREINTÉ, mais non découragé, oh ! pas du tout ! Elle sera jouée un jour ou l'autre et elle aura un grand succès ! Seulement, d'ici là, j'aurai encore bien des fatigues. Grâce à l'ordonnance du père Cloquet, mon visage s'améliore.

Je n'irai demain ni chez la Princesse, ni chez Mme de Païva où j'étais convié à dîner.

J'ai fait dire à Mme Sand de me donner ou de me retenir deux balcons pour sa première, et j'ai reçu d'Abbatucci, le conseiller d'État, le billet ci-joint. Ce qui vous prouvera, ma belle dame, qu'on a pensé à vous. Ah !

Non ! on n'aime pas sa nièce ! C'est convenu.

Ton Vieux rébarbaratif qui te bécote.

Embrasse ta bonne maman pour moi.

A GEORGE SAND.

[Paris] Dimanche [21 janvier 1872].

Enfin, j'ai un moment de tranquillité, et je puis vous écrire. Mais j'ai tant de choses à vous dégoiser que je ne m'y reconnais plus : 1° Votre petite lettre du 4 janvier, qui m'est arrivée le matin même de la première d'*Aïssé* (2), m'a touché jusqu'aux larmes, chère maître bien-aimée. Il n'y a que vous pour avoir de ces délicatesses.

La première a été splendide, et puis c'est tout ! Le lendemain, salle à peu près vide. La presse s'est montrée, en général, stupide et ignoble. On m'a accusé d'avoir

(1) Sous-préfet de Saint-Quentin.

(2) Elle eut lieu à l'Odéon le 6 janvier 1872. — George Sand lui avait écrit le 4 janvier (date autographe, voir *Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 293) pour « l'embrasser et lui porter bonheur ».

voulu faire une réclame, en *intercalant* une tirade incendiaire. Je passe pour un rouge *(sic)* (1). Vous voyez où on en est?

La direction de l'Odéon n'a rien fait pour la pièce. Au contraire ! Le jour de la première, c'est moi qui ai apporté de mes mains les accessoires du premier acte. Et à la troisième représentation, je conduisais les figurants.

Pendant tout le temps des répétitions, ils ont fait annoncer dans les journaux la reprise de *Ruy Blas*, etc. Ils m'ont forcé à étrangler *la Baronne* (2) tout comme *Ruy Blas* étranglera *Aïssé*. Bref, l'héritier de Bouilhet gagnera fort peu d'argent. L'honneur est sauf, c'est tout.

J'ai imprimé *Dernières Chansons*. Vous recevrez ce volume en même temps que *Aïssé* et qu'une *Lettre* de moi au *Conseil municipal de Rouen* (3). Cette petite élucubration a paru tellement violente au *Nouvelliste de Rouen* qu'il n'a pas osé l'imprimer ; mais elle paraîtra mercredi dans le *Temps*, puis, à Rouen, en brochure.

Quelle sotte vie j'ai menée depuis deux mois et demi ! Comment n'en suis-je pas crevé ! Mes plus longues nuits n'ont pas dépassé cinq heures. Que de courses ! que de lettres ! et quelles colères — rentrées — malheureusement ! Enfin, depuis trois jours, je dors tout mon soûl, et j'en suis abruti.

J'ai assisté avec Dumas à la première du *Roi Carotte* (4). On n'imagine pas une infection pareille. C'est plus bête et plus vide que la plus mauvaise des féeries de Clairville. Le public a été absolument de mon avis.

Le bon Offenbach a eu un re-four à l'Opéra-Comique avec *Fantasio* (5). Arriverait-on à haïr la blague? Ce serait un joli progrès dans la voie du bien.

Tourgueneff est à Paris depuis le commencement de décembre. Chaque semaine nous prenons un rendez-vous pour lire *Saint Antoine* et dîner ensemble. Mais il survient toujours des empêchements, et nous ne nous voyons pas. Je suis plus que jamais harassé par l'existence et dégoûté de tout, ce qui n'empêche pas que jamais je ne me suis senti plus robuste. Expliquez-moi ça?

A LA MÊME.

[Paris, 23 janvier 1872] (6).

Vous recevrez très prochainement : *Dernières Chansons*, *Aïssé* et ma *Lettre au Conseil municipal de Rouen*, qui doit paraître demain dans le *Temps* avant de paraître en brochure.

(1) Voir le compte rendu de Francisque Sarcey dans le *Temps* du 8 janvier ; — de François Oswald, dans le *Gaulois*, même jour, et de Auguste Vitu dans le *Figaro*, même jour.

(2) *La Baronne*, drame en 4 actes, en prose, par Charles-Edmond et Foussier (Odéon, 23 novembre 1871).

(3) *Dernières Chonsons* et *Aïssé* parurent le 20 janvier. La *Lettre de Flaubert au Conseil Municipal de Rouen* (voir *Bouvard et Pécuchet*) parut dans le *Temps* du 26 janvier 1872. Le *mercredi* dont parle Flaubert est d'ailleurs le 24.

(4) Flaubert aurait bien écrit, d'après les éditions antérieures : *Le Roi Carotte*. Mais je crois à une erreur ; il faudrait lire : *La Reine Carotte*, pièce fantaisiste en 3 actes et 12 tableaux, par Clairville, Bernard et Koning, jouée aux Menus-Plaisirs le 13 janvier 1872. *Le Roi Carotte*, opéra-bouffe par Sardou, n'a été joué qu'en juillet 1872 à la Gaîté, et il est impossible par le contexte que cette lettre soit de juillet.

(5) La première de *Fantasio* à l'Opéra-Comique eut lieu le 18 janvier 1872.

(6) Semble une réponse à une lettre de George Sand datée 19 janvier (date ajoutée sur l'autographe, voir *Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 296). La *Lettre au Conseil municipal* devait primitivement paraître dans le *Temps* du mercredi 24 (voir lettre précédente). Il semble donc bien que celle-ci soit du 23.

J'ai oublié de vous prévenir de ceci, chère maître, c'est que j'ai usé de votre nom. Je vous ai *compromise* en vous citant parmi les illustres qui ont souscrit pour le monument de Bouilhet. J'ai trouvé que *ça faisait bien* dans la phrase. Un effet de style étant chose sacrée, ne me démentez pas.

Aujourd'hui, je me suis remis à mes lectures métaphysiques pour *Saint Antoine*. Samedi prochain, j'en lis cent trente pages, tout ce qui est fait, à Tourgueneff. Que n'êtes-vous là !

Je vous embrasse. Votre vieux.

A LA MÊME.

[Paris, 28 janvier 1872].

Non, chère maître, ce n'est pas vrai ! Bouilhet n'a jamais blessé les bourgeois de Rouen (1) ; personne n'était plus doux envers eux, je dis même plus couard, pour exprimer toute la vérité. Quant à moi, je m'en suis écarté. Voilà tout mon crime.

Je trouve par hasard, aujourd'hui même, dans les *Mémoires du Géant*, de Nadar, un paragraphe sur moi et les Rouennais qui est de la plus extrême exactitude. Puisque vous possédez ce livre-là, voyez vers la page 100.

Si j'avais gardé le silence, on m'aurait accusé d'être un lâche. J'ai protesté naïvement, c'est-à-dire brutalement. Et j'ai bien fait.

Je crois qu'on ne doit jamais commencer l'attaque ; mais quand on riposte, il faut tâcher de tuer net son ennemi. Tel est mon système. La franchise fait partie de la loyauté ; pourquoi serait-elle moins entière dans le blâme que dans l'éloge?

Nous périssons par l'indulgence, par la clémence, par la *vacherie* et (j'en reviens à mon éternel refrain) par le manque de *justice*.

Je n'ai d'ailleurs insulté personne, je m'en suis tenu à des généralités ; — quant à M. Decorde, mes intentions sont de bonne guerre ; — mais assez parlé de tout cela.

J'ai passé hier une bonne journée avec Tourgueneff, à qui j'ai lu les 115 pages de *Saint Antoine* qui sont écrites. Après quoi, je lui ai lu à peu près la moitié des *Dernières Chansons*. Quel auditeur ! et quel critique ! Il m'a ébloui par la profondeur et la netteté de son jugement. Ah ! si tous ceux qui se mêlent de juger les livres avaient pu l'entendre, quelle leçon ! Rien ne lui échappe. Au bout d'une pièce de cent vers, il se rappelle une épithète faible ; il m'a donné pour *Saint Antoine* deux ou trois conseils de détails exquis.

Vous me jugez donc bien bête, puisque vous croyez que je vais vous blâmer à propos de votre abécédaire? J'ai l'esprit assez philosophique pour savoir qu'une pareille chose est une œuvre très sérieuse.

La méthode est tout ce qu'il y a de plus haut dans la critique, puisqu'elle donne le moyen de créer.

---

(1) Réponse à cette phrase de George Sand, dans sa lettre à Flaubert du 19 janvier (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 296) : « Vous les avez toujours brutalisés, Bouilhet et toi [les bourgeois de Rouen] ». — D'autre part, c'est dans une lettre datée sur l'autographe du 25 janvier que Sand écrit : « Je m'applique à un *abécédaire* ; ne me dévore pas ». — Enfin, il semble bien que l'entrevue de Tourgueneff et de Flaubert et la lecture de *Saint Antoine* ait eu lieu le samedi 27 janvier (voir HALPÉRINE KAMINSKY, *Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance*, p. 63, lettre du 19 janvier). En conséquence, je date celle-ci du dimanche 28.

A ERNEST FEYDEAU.

[Février 1872?] (1).

INFECT IMPÉRIALISTE,

Je ne vais pas te voir : 1° parce que j'ai une grippe abominable, et 2° parce que tes opinions politiques me dégoûtent.

Dès que je serai rétabli, j'irai chez toi pour t'ASSASSINER !

Tremble ! ! ! Vive Marat !

Son ombre.

A THÉOPHILE GAUTIER.

[Paris] Jeudi soir. [Début de février 1872].

Je m'aperçois, cher maître, que je ne t'ai pas invité pour demain vendredi.

C'est ce que j'aurais fait si j'avais pu aller lundi chez Magny, mais j'étais malade de la gorge.

Donc, viens demain, je t'en supplie, tu te trouveras avec des amis. Ne rends pas vaine la course de mon portier et présente-toi chez moi demain à six heures et demie.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Dimanche soir. Paris. [Début février 1872].

Je suis content que la *Préface* vous ait plu. Demain vous recevrez un autre *morceau* de moi, dans un genre différent. J'ai peut-être eu tort de l'écrire. Mais le silence eût été de la lâcheté, et puis tant pis ! J'ai expectoré ma bile, ça me soulage.

Depuis deux mois et demi, j'ai mené une vie atroce. Mes plus longues nuits du 25 novembre au 8 janvier ont été de cinq heures, car personne ne m'a aidé et ma besogne a été rude.

J'ai imprimé *Dernières Chansons* et *Aïssé*. J'ai écrit une *Lettre au Conseil municipal de Rouen* (2), et j'ai monté seul, absolument seul, *Aïssé !* A la troisième représentation, c'est encore moi qui conduisais les figurants, et le jour de la première, j'ai porté de mes mains les accessoires du premier acte. C'est vous dire quelle jolie administration c'est que l'Odéon. Il m'a fallu (pour qu'elle ne fût pas tout à fait honteuse) donner des répétitions particulières à Mme Colombier (3). J'ai manqué de *tuer* le souffleur, etc. Ah ! c'était joli ! et pendant huit jours j'ai pataugé dans la neige du parc Monceau à l'Odéon, car les voitures ne marchaient pas. J'étais quelquefois si fatigué que rentré chez moi je me mettais à pleurer comme un enfant. Quand j'avais corrigé mes épreuves, à minuit, je commençais ma vaste correspondance. Comment n'en suis-je pas crevé? Voilà ce qui m'étonne. Enfin, me voilà

(1) Très douteux. N'est en tout cas ni de 1871, ni de 1873.

(2) La *Lettre au Conseil Municipal de Rouen* parut en librairie le 3 février 1872.

(3) Anne-Marie Colombier, entrée à l'Odéon en 1872, où elle reprit le rôle créé par Agar, dans le *Passant*, de Coppée.

quitte et avant-hier j'ai recommencé mes lectures à la Bibliothèque. Si nul embarras ne me survient, j'espère avoir fini *Saint Antoine* cet été.

D'après le petit aperçu de mes occupations, vous voyez, chère Madame, que je n'ai guère eu le temps de vous écrire. Quant à vous oublier, est-ce possible?

A GEORGE SAND.

[Paris, Mi-février 1872] (1).

CHÈRE BON MAITRE,

Pouvez-vous, pour le *Temps*, écrire un article sur *Dernières Chansons?* Cela m'obligerait beaucoup. Voilà.

J'ai été malade toute la semaine dernière. J'avais la gorge dans un état affreux. Mais j'ai beaucoup dormi et je re-suis à flot. J'ai recommencé mes lectures pour *Saint Antoine*.

Il me semble que *Dernières Chansons* peut prêter à un bel article, à une oraison funèbre de la poésie. Elle ne périra pas, mais l'éclipse sera longue et nous entrons dans ses ténèbres.

Voyez si le cœur vous en dit, et répondez-moi par un petit mot.

A THÉOPHILE GAUTIER.

Jeudi matin. [Mi-février 1872].

CHER VIEUX MAITRE,

J'ai oublié, hier, de te dire cette phrase : « Tu serais bien gentil de faire un article sur *Dernières Chansons* ». Je n'avais peut-être pas besoin de le dire?

Voilà ! Sur ce, je t'embrasse.

A CHARLES-EDMOND (2).

Mardi soir. [20 février 1872].

MON CHER VIEUX,

Madame Sand m'a écrit hier qu'elle ferait cette semaine un article sur *Dernières Chansons*.

Donc, *c'est chose bien convenue*, ne vous en occupez plus. Je voulais vous demander un service. Pouvez-vous placer dans votre journal un brave garçon qui s'appelle dans les petits journaux *Jules Dementhe* (3) et de son vrai nom *Jules Rohaut?* Je vous le recommande comme un homme très intelligent, probe et pouvant tout

(1) La réponse de G. Sand à cette lettre est datée *Nohant*, 17 *février* 1872, sur l'autographe (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 303).

(2) Publiée dans *Le Radical* du 13 mars 1922, par M. Edmond Spalikowski.

(3) Jules Dementhe a surtout écrit au *Tintamarre*. Il signait aussi Jean Lhuillier. Son nom est, comme e dit Flaubert, Rohaut ou Rohault. — Cette lettre semble bien faire suite à celle de G. Sand à Flaubert *Correspondance*, p. 303) datée du 17 *février* 1872 sur l'autographe.

faire depuis les échos jusqu'à la satyre [*sic*] en vers, il est très au courant de la trituration des feuilles.

En lui donnant actuellement de quoi vivre vous m'obligeriez.

Tout à vous, mon bon.

P.-S. — Ma recommandation n'est pas banale !

A GEORGE SAND.

[Paris, entre le 20 et le 28 février 1872].

Comme il y a longtemps que je ne vous ai pas écrit, chère maître ! J'ai tant de choses à vous dire que je ne sais par où commencer. Mais comme c'est bête de vivre ainsi séparés quand on s'aime !

Avez-vous dit à Paris un éternel adieu? Ne vous y verrai-je plus? Viendrez-vous cet été à Croisset entendre *Saint Antoine?*

Moi, je ne puis aller à Nohant, parce que mon temps, vu l'étroitesse de ma bourse, est calculé ; or, j'ai encore pour un bon mois de lectures et de recherches à Paris. Après quoi je m'en vais avec ma mère ; nous sommes en quête d'une dame de compagnie. Ce n'est pas facile à trouver. Donc, vers Pâques, je serai revenu à Croisset, et je me remettrai à la copie. Je commence à avoir envie d'écrire.

Présentement je lis, le soir, la *Critique de la raison pure*, de Kant, traduit par Barni, et je repasse mon Spinoza. Dans la journée je m'amuse à feuilleter des belluaires du moyen âge, à chercher dans les « auteurs » tout ce qu'il y a de plus baroque comme animaux. Je suis au milieu des monstres fantastiques.

Quand j'aurai à peu près épuisé la matière, j'irai au Muséum rêvasser devant les monstres réels, et puis les recherches pour le bon *Saint Antoine* seront finies.

Vous m'avez, dans votre avant-dernière lettre, témoigné des inquiétudes sur ma santé (1) ; rassurez-vous. Jamais je n'ai été plus convaincu qu'elle était robuste. La vie que j'ai menée cet hiver était faite pour tuer trois rhinocéros, ce qui n'empêche pas que je me porte bien. Il faut que le fourreau soit solide, car la lame est bien aiguisée ; mais tout se convertit en tristesse. L'action, quelle qu'elle soit, me dégoûte de l'existence. J'ai mis à profit vos conseils, je me suis distrait. Mais ça m'amuse médiocrement. Décidément, il n'y a que la sacro-sainte littérature qui m'intéresse.

Ma *Préface aux Dernières Chansons* a suscité chez Mme Colet une fureur pindarique. J'ai reçu d'elle une lettre anonyme, en vers, où elle me représente comme un charlatan qui bat de la grosse caisse sur la tombe de son ami, un pied-plat qui fait des turpitudes devant la critique, après avoir « adulé César! ». Triste exemple des passions, comme dirait Prud'homme !

A propos de César, je ne puis croire, quoi qu'on dise, à son retour prochain. Malgré mon pessimisme, nous n'en sommes pas là. Cependant, si l'on consultait le dieu appelé Suffrage universel, qui sait?... Ah ! nous sommes bien bas, bien bas !

(1) Lettre de George Sand datée 29 janvier 1872, sur l'autographe : « Je t'en prie, ne t'absorbe pas tant dans la littérature et l'érudition..., il ne faut pas brûler la chandelle par les deux bouts... » (*Correspondance G. Sand-Flaubert*, p. 301).

J'ai vu *Ruy Blas* pitoyablement joué, sauf par Sarah (1). Mélingue est un égoutier somnambule, et les autres sont aussi ennuyeux. Victor Hugo s'étant plaint amicalement de n'avoir pas reçu ma visite, j'ai cru devoir lui en faire une et je l'ai trouvé... charmant ! Je répète le mot, pas du tout grand homme, pas du tout pontife. Cette découverte, qui m'a fort surpris, m'a fait grand bien. Car j'ai la bosse de la vénération et j'aime à aimer ce que j'admire. Cela est une allusion personnelle à vous, chère bon maître.

J'ai fait connaissance de Mme Viardot, que je trouve une nature bien curieuse. C'est Tourgueneff qui m'a amené chez elle.

Embrassez très fort vos petites-filles pour moi, et à vous mes meilleures, mes plus hautes tendresses (2).

A THÉOPHILE GAUTIER.

Dimanche soir [février-mars 1872.] (3).

Il m'est *impossible* d'aller dîner chez toi mercredi. Mais, si j'ai compris les explications de mon Mameluck, tu viendras jeudi? Est-ce convenu?

En cas de silence, je t'attends ; ne me réponds pas et viens.

A bientôt, vieux maître.

AU MÊME.

Jeudi matin [février-mars 1872.] (4).

VIEUX MAITRE,

Voici une petite note que je te prie de considérer.

Si tu peux dire quelque bien des peinturlureurs en question, tu obligeras des amis à moi.

Je t'embrasse.

A ALPHONSE DAUDET (5).

Mardi matin [mars 1872.]

C'est purement et simplement un *chef d'œuvre !* Je lâche le mot et je le maintiens.

J'ai commencé *Tartarin* dimanche à minuit ; il était achevé à 2 h. 30 !—Tout, absolument tout, m'a diverti, plusieurs fois j'ai ri tout haut aux éclats. L'invention du chameau est une merveille, qui, bien développée, « couronne l'édifice ».

(1) La reprise de *Ruy Blas* est du lundi 19 février 1872.

(2) La réponse de G. Sand est datée « Nuit de mercredi à jeudi, trois heures du matin, 28-29 février 1872 ». (*Correspondance G. Sand-Flaubert*, p. 305). Cependant cette mention de l'édition ne figure sur l'autographe que d'une autre main que celle de George ; — probablement celle de Lina Sand.

(3) Très incertain. Je maintiens seulement à ce billet la date générale qui lui est attribuée dans les éditions antérieures.

(4) Même observation que pour le billet précédent.

(5) Publiée d'abord dans les *Annales politiques et littéraires* du 20 octobre 1907, puis reproduite, avec de légères variantes de texte, dans la *Revue de France* du 1er septembre 1921. — *Tartarin de Tarascon* a paru en librairie le 29 février 1872 ; il est annoncé dans la *Bibliog. Franç.* du 16 mars.

Tartarin sur le minaret, engueulant l'Orient, est sublime !

Enfin, votre petit livre me semble avoir la plus grande valeur. Tel est mon avis.

Je compte m'en retourner vers ma maison des champs dans une douzaine de jours. D'ici là, tous mes moments sont pris. Je voudrais vous voir cependant. Mais comment faire ? — Dimanche dans l'après-midi je serai chez moi.

Et vous? quand vous trouver?

Où trouver aussi votre frère, que je n'ai pas encore remercié de son livre?

A bientôt, n'est-ce pas, et à vous.

Les chasseurs de casquettes ! — Barbassou, les nègres mangeant le sparadrap, le Prince, etc. ! — Très beau, très beau !

A GEORGE SAND.

[Début de mars 1872.]

CHÈRE MAITRE,

J'ai reçu les dessins fantastiques (1), qui m'ont diverti. Peut-être y a-t-il un symbole profond caché dans le dessin de Maurice? Mais je ne l'ai pas découvert... Rêverie !

Il y a deux très jolis monstres : 1° un fœtus en forme de ballon et à quatre pattes ; 2° une tête de mort emmanchée à un ver intestinal.

Nous n'avons pas encore découvert une dame de compagnie. Cela me paraît difficile. Il nous faudrait une personne pouvant faire la lecture et qui fût très douce ; on la chargerait aussi de tenir un peu le ménage. Cette dame n'aurait pas de grands soins corporels à lui donner, puisque ma mère garderait sa femme de chambre.

Il nous faudrait quelqu'un d'aimable, avant tout, et de parfaitement probe. Les principes religieux ne sont pas réclamés. Le reste est laissé à votre perspicacité, chère maître. Voilà tout.

Je suis inquiet de Théo. Je trouve qu'il vieillit étrangement. Il doit être très malade, d'une maladie de cœur, sans doute? Encore un qui s'apprête à me quitter.

Non ! la littérature n'est pas ce que j'aime le plus au monde, je me suis mal expliqué (dans ma dernière lettre) (2). Je vous parlais de distractions et de rien de plus. Je ne suis pas si cuistre que de préférer des phrases à des êtres. Plus je vais, plus ma sensibilité s'exaspère. Mais le dessous est solide et la machine continue. Et puis, après la guerre de Prusse, il n'y a plus de grand embêtement possible.

Et la *Critique de la raison pure* du nommé Kant, traduit par Barni, est une lecture plus lourde que la *Vie parisienne* de Marcelin ; n'importe ! j'arriverai à la comprendre.

(1) Dans la lettre datée (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 305, 28-29), février 1872, G. Sand écrit : « ... Je lui [à Maurice] ai parlé... de tes recherches sur les monstres... Il n'a trouvé que de pires fantaisies de son cru... Je l'ai encouragé à te les envoyer. » La lettre de Flaubert, non datée, est certainement une réponse à celle de George Sand.

(2) Allusion au mot de Flaubert dans sa lettre précédente à G. Sand : « Décidément, il n'y a que la sacro-sainte littérature qui m'intéresse. » G. Sand avait répondu (28-29 février) : « [Elle] n'est que secondaire pour moi dans la vie. »

J'ai à peu près fini l'esquisse de la dernière partie de *Saint Antoine*. J'ai hâte de me mettre à l'écrire. Voilà trop longtemps que je n'ai écrit. Il m'ennuie du style.

Et de vous encore plus, chère bon maître. Donnez-moi, tout de suite, des nouvelles de Maurice et dites-moi si vous pensez que la dame de votre connaissance puisse nous convenir (1).

Et là-dessus, je vous embrasse tous à pleins bras.

Votre vieux troubadour, toujours agité, toujours HHHindigné comme saint Polycarpe !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi matin [11 mars 1872].

MON CARO,

Mme Sand ne me répond pas relativement à la dame de compagnie (2). Donc, j'en ai reparlé hier chez la Princesse.

Tu recevras demain, à 11 heures, la visite d'une dame recommandée par Mme de Galbois (3), qui la connaît si bien qu'elle est la marraine de sa fille. C'est une veuve.

La Princesse avait une autre personne à recommander, mais celle-là est sur le point de se marier.

Mon intention est toujours de m'en aller vers la fin de la semaine prochaine. D'ici là, j'ai bien des choses à faire ! J'irai probablement te faire une visite *mardi* matin. Vous déjeunez trop tard pour que je déjeune avec vous. A propos de repas, ton dîner de samedi avait le caractère d'une chose réussie : jolie nourriture, bons vins, amphitryons charmants et, en fait de femmes, de vrais anges ! Le père Giraud (4) était dans un « enthousiasme impossible à décrire » ; son frère me l'a dit et je m'en suis, d'ailleurs, aperçu !

Tu ne m'avais pas assez vanté Mme Siredey, que je trouve « un morceau » appétissant ! et l'air bon enfant.

Si l'on ne se met pas tout de suite à peindre la petite salle à manger, le corridor, et la chambre de ta grand'mère, nous serons fort incommodés quand nous allons revenir à Croisset, et cette opération me semble indispensable. Ne pas oublier aussi de faire laver la cuisine. Et l'Hôtel-Dieu? As-tu une lettre?

Adieu, pauvre chérie ! il faudra avant mon départ faire encore un déjeuner chez

Vieux.

---

(1) Flaubert cherchait une « dame de compagnie » pour sa mère, et George Sand, informée de ce désir, lui avait écrit le 28-29 février : « Quelle femme veux-tu pour tenir compagnie à ta mère? Je connais peut-être ce qu'il te faut ».

(2) La réponse de George Sand à propos de la dame de compagnie est datée 17 mars sur l'autographe (p. 310).

(3) Madame de Galbois, dame d'honneur de la princesse Mathilde.

(4) Le peintre Charles Giraud.

* A PHILIPPE LEPARFAIT (1).

[Paris, mars 1872.]

MON CHER PHILIPPE,

J'arriverai demain à Rouen par l'omnibus qui part de Paris à midi. Et j'ai beaucoup de choses embêtantes à te narrer. Je me suis fâché *à mort* avec le sieur Lévy. La colère que j'ai eue contre lui mercredi matin m'a rendu malade ; tout cela est long à t'expliquer. Tâche de venir mardi au [*sic*] Croisset, ou demain, à 4 heures et demie, à la gare.

Je n'ai pas (malgré ma fureur), fait jusqu'à présent aucune bêtise.

Lévy m'a nié *en face* une parole donnée, celle d'avancer les frais d'impression.

A demain ou après-demain.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, 11 heures [26 mars 1872].

MON LOULOU,

Ta grand'mère a très bien supporté le voyage et, malgré l'abominable état où est plongé Croisset, son humeur est bonne.

Je n'en dirai pas autant de la mienne. Mon irascibilité touche à la démence.

Je vais m'habiller pour aller à Rouen payer des notes, choisir des papiers, et faire une visite à l'Hôtel-Dieu. J'ai couché dans ta chambre. On ne sait pas comment se retourner dans la maison, qui pue violemment, et nous n'avons ni femme de ménage ni cuisinière.

Ton Vieux peu gai.

A LA MÊME.

[Croisset] Jeudi, 2 heures [28 mars 1872].

Ce que j'avais prévu se réalise : l'été ne sera pas gai ! Ta grand'mère, qui avait très bien supporté le voyage et qui avant-hier était de bonne humeur, est retombée plus bas que jamais depuis hier au soir. Elle vient de se donner une espèce d'indigestion et m'a fait grand'peur. C'est la suite de la manie qu'elle a de manger sans cesse pour se fortifier, croit-elle. Il faut maintenant avancer d'une demi-heure chaque repas. On ne sait plus que faire [.....]

La maison est dans un tel état de délabrement, de saleté, et les histoires de ménage si compliquées, que depuis mon arrivée je n'ai pu rien faire [.....].

Comme la vie est lourde par moments ! J'en suis gorgé à vomir ! [.....].

La dame de compagnie n'aura pas de chambre libre avant la fin de la semaine prochaine. Donc, vers le 8, elle peut venir.

Toutes ces occupations-là, et surtout le tête-à-tête lamentable de ta grand'mère, me cassent bras et jambes. Je sens que je ne pourrais pas écrire, car j'ai peine à

(1) Communiquée par M. l'abbé Letellier, et publiée dans *Autour de Flaubert*, I, p. 313. — Il en est de même pour les lettres suivantes de 1872 et 1873, au même.

comprendre ce que je lis. Mon rêve est d'aller vivre dans un couvent en Italie, pour ne plus me mêler de rien !

J'ai été vaillant, cet hiver, jusqu'à ma brouille avec Lévy. Mais depuis lors, je me sens épuisé jusque dans les moelles. J'attends Philippe, à qui je vais conter des choses désagréables. Dimanche, j'ai rendez-vous avec Deschamps pour l'affaire de la fontaine ! Quand donc me f...-t-on la paix? Quand n'aurai-je plus à m'occuper des éternels autres? Je passe tour à tour du rugissement à l'accablement.

Et toi, pauvre chérie, comment vas-tu? Pense à Vieux et écris-lui souvent.

Je t'embrasse.

Ton ganachon.

Ci-inclus quelques lignes que ta grand'mère a voulu t'écrire hier.

A GEORGE SAND.

Croisset. [Fin mars 1872].

Me voilà revenu ici, chère bon maître, et peu gai ; ma mère m'inquiète. Sa décadence augmente de jour en jour et presque d'heure en heure. Elle a voulu revenir chez elle, bien que les peintres n'aient pas fini leur ouvrage, et nous sommes très mal logés. A la fin de la semaine prochaine, elle aura une dame de compagnie qui m'allégera dans mes sottes occupations de ménage.

J'ai eu, il y a dix jours, une violente contestation avec mon éditeur.

C'était à l'occasion de *Dernières Chansons*. Savez-vous ce que *Aïssé* et *Dernières Chansons* auront produit à l'héritier de Bouilhet? Tout compte fait, il aura à payer quatre cents francs. Je vous épargne le détail de la chose, mais c'est ainsi. Et voilà comme la vertu est toujours récompensée. Si elle était récompensée, elle ne serait pas la vertu.

N'importe ! cette dernière histoire m'a énervé comme une trop forte saignée. Il est humiliant de voir qu'on ne réussit pas, et quand on a donné pour rien tout son cœur, son esprit, ses nerfs, ses muscles et son temps, on retombe à plat, écrasé.

Mon pauvre Bouilhet a bien fait de mourir, le temps n'est pas doux.

Pour moi, je suis bien décidé à ne pas faire gémir les presses d'ici à de longues années, uniquement pour ne pas avoir « d'affaires », pour éviter tout rapport avec les imprimeurs, les éditeurs et les journaux, et surtout pour qu'on ne me parle pas d'argent.

Mon incapacité, sous ce rapport, se développe dans des proportions effrayantes. Pourquoi la vue d'un compte me met-elle en fureur? Cela touche à la démence. *Aïssé* n'a pas fait d'argent. *Dernières Chansons* a failli me faire avoir un procès. L'Histoire de la fontaine (1) n'est pas finie. Je suis las, profondément las de tout !

Pourvu que je ne rate pas aussi *Saint Antoine?* Je vais m'y remettre dans une huitaine, quand j'en aurai fini avec Kant et avec Hégel. Ces deux grands hommes contribuent à m'abrutir et, quand je sors de leur compagnie, je tombe avec voracité sur mon vieux et trois fois grand Spinoza. Quel génie ! quelle œuvre que l'*Éthique !*

---

(1) Pour un monument à ériger à la mémoire de Bouilhet, à Rouen.

* A JULES TROUBAT.

Croisset, le 31 mars 1872.

MON CHER AMI,

Je vous remercie de tout le mal que vous vous donnez à cause de moi ! — Cela dit, passons *aux affaires*.

J'ai communiqué votre lettre à l'héritier de Bouilhet, M. Philippe Leparfait, qui, tout bien pesé, trouve que j'ai eu tort dans mes violences avec Michel Lévy. Tel n'est pas mon avis, mais je vous dois l'exacte vérité.

Il accepte l'offre de M. Lévy et s'engage à lui rembourser, le 1er avril 1873 au plus tard, la somme due à M. Claye, déduction faite du produit des volumes qui pourront être vendus d'ici à l'époque sus-mentionnée.

Envoyez-moi l'engagement qu'il faut que Philippe signe.

Si M. Lévy trouve insuffisante la signature de Philippe, il va sans dire que, moi, j'en réponds.

Mille remerciements, et tout à vous.

P. S. — Il est bien entendu que l'offre première de M. Lévy, — offre qu'il maintient et que M. Philippe accepte, — consiste en ceci : M. Lévy avance les frais d'impression à M. Claye, avance que M. Philippe lui remboursera le 1er avril 1873, et dont on déduira alors le prix des volumes vendus. M. Lévy justifiera nécessairement du nombre des volumes invendus lui restant en dépôt, et M. Lévy gardera pour son bénéfice une remise de 40 % sur le produit brut des exemplaires vendus ; et dans ces 40 % seront compris tous les frais de toute nature auxquels la vente aura pu donner lieu.

Quant au mémoire de Claye, je le conserve encore quelques jours et je vous présenterai à son sujet quelques observations dont M. Lévy pourra profiter pour le règlement de ce compte.

A MAXIME DU CAMP (1).

[Croisset, 6 avril 1872].

Ma mère vient de mourir. Depuis lundi dernier je n'ai pas fermé l'œil. Je suis brisé. Comme j'ai pensé à toi et à tout le passé cette semaine !

Je t'embrasse, mon cher Maxime, mon vieux compagnon !

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Nuit du samedi [6-7 avril 1872].

CHER BON AMI,

Nous venons de perdre notre mère. Elle est morte après une agonie de trente trois heures.

Que vous dirai-je de plus? Nous sommes désolés, Achille, Caroline et moi nous vous embrassons bien tendrement. Votre...

---

(1) Publiée dans les *Souvenirs littéraires*, II, p. 387.

* A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, samedi, minuit 1/2 (6-7 avril 1872].

MON CHER AMI,

Ma mère vient de mourir.

Je ne veux pas que vous veniez à son enterrement. Cela renouvellerait votre douleur, j'ai assez de la mienne.

Je vous embrasse. Votre

G. F.

A GEORGE SAND.

[Croisset] Mardi 16 avril 1872.

CHÈRE BON MAITRE,

J'aurais dû répondre tout de suite à votre première lettre si tendre (1). Mais j'étais trop triste. La force physique me manquait.

Aujourd'hui enfin, je recommence à entendre les oiseaux chanter et à voir les feuilles verdir. Le soleil ne m'irrite plus, ce qui est un bon signe. Si je pouvais reprendre goût au travail, je serais sauvé.

Votre seconde lettre (celle d'hier) m'a attendri jusqu'aux larmes. Êtes-vous bonne ! Quel excellent être vous faites ! Je n'ai pas besoin d'argent présentement, merci (2). Mais si j'en avais besoin, c'est bien à vous que j'en demanderais.

Ma mère a laissé Croisset à Caroline, à condition que j'y garderais mon appartement. Donc, jusqu'à la liquidation complète de la succession, je reste ici. Avant de me décider pour l'avenir, il faut que je sache ce que j'aurai pour vivre, après quoi nous verrons.

Aurai-je la force de vivre absolument tout seul dans la solitude? J'en doute. Je deviens vieux. Caroline ne peut maintenant habiter ici. Elle a déjà deux logis, et la maison de Croisset est dispendieuse.

Je crois que j'abandonnerai le logement de Paris. Rien ne m'appelle plus à Paris. Tous mes amis sont morts, et le dernier, le pauvre Théo, n'en a pas pour longtemps, j'en ai peur. Ah ! c'est dur de refaire peau neuve à cinquante ans !

Je me suis aperçu, depuis quinze jours, que ma pauvre bonne femme de maman était l'être que j'ai le plus aimé. C'est comme si l'on m'avait arraché une partie des entrailles !

A ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, milieu d'avril 1872].

Je suis trop écrasé et trop abruti pour t'écrire comme il conviendrait, mon cher bonhomme. Je veux seulement vous remercier, toi et Mme Feydeau, pour vos bonnes paroles.

(1) Lettre datée 9 avril sur l'autographe. Voir *Correspondance G. Sand-Flaubert*, p. 312. — Celle-ci est une réponse à une deuxième lettre de G. Sand, datée du 14 avril. (*Ibid.*, p. 313).

(2) George Sand lui écrivait le 14 avril : « Si tu as quelque velléité de voyager et que le nerf de la guerre te manque, j'ai à ta disposition quelques sous que je viens de gagner, etc. »

Mme Flaubert mère,
d'après une photographie communiquée
par M. G.-A. Le Roy.

J'ai abominablement souffert depuis quinze jours.

Je ne sais pas ce que je vais devenir et il m'est impossible de faire aucun projet, tant que nos affaires ne seront pas terminées. Ma mère a légué Croisset à Caroline, et provisoirement je vais y vivre.

Quand je serai un peu remis de mes chagrins et de tous mes tracas, je t'écrirai plus longuement. D'ici là je t'embrasse.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, vendredi [19 avril 1872].

Je ne puis vous dire rien encore sur mon avenir, mon cher ami. Tant que mes affaires ne seront pas arrangées (ce qui sera long), je ne sais où je vivrai. Car il faut savoir d'abord comment je vivrai.

D'ici à longtemps, je ne ferai pas de longues stations à Paris. Au mois de mai, cependant, j'y resterai peut-être pendant une semaine.

Je viens de passer une dure semaine, mon cher vieux, — la semaine de l'*inventaire!* C'est sinistre. Il m'a semblé que ma mère se re-mourait et que nous la volions.

Ce que vous me dites du pauvre Théo m'afflige profondément. Encore un ! Ah ! comme je voudrais reprendre goût au travail ! Mais j'ai la tête bien vide et tous les membres endoloris. Il n'est pas facile d'être philosophe.

Je vous embrasse à plein cœur, mon cher vieux.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi, 4 heures [25 avril 1872].

MON LOULOU,

J'ai eu le cœur bien gros en te voyant partir ! et je me suis senti encore moins gai, le soir, quand je me suis mis à table ; mais il faut être philosophe.

Je me suis remis à travailler. A force d'entêtement, j'arriverai à reprendre goût au pauvre *Saint Antoine*. Fais comme moi, pauvre chérie, occupe ta cervelle ; remets-toi à peindre.

Il faut jusques au bout respecter sa nature.

Ce que je dis là est hygiénique et moral.

Comme il me semble qu'il y a déjà longtemps que tu es absente, mon pauvre Caro ! Au reste, j'ai un peu perdu la notion du temps.

Émile est parti à Rouen faire des commissions. La grêle vient de tomber, le soleil rebrille. Je me suis couché très tard. Je crois que je vais piquer un chien?.. As-tu lu dans les feuilles l'assassinat de la comtesse Dubourg (1)? Quelle atroce aventure !

(1) Madame Dubourg, surprise par son mari en flagrant délit d'adultère hors du domicile conjugal, le 22 avril 1872, fut tuée par lui à coups de poignard et de canne à épée. Le mari fut condamné à cinq ans de prison. Le ménage Dubourg avait habité en Normandie, aux environs de Clères, où peut-être Flaubert et sa nièce avaient eu l'occasion d'en entendre parler.

Adieu. A bientôt, n'est-ce pas?

Que dis-tu du jeune Philippe qui n'est pas venu me voir une fois?

L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue !

A LA MÊME.

Croisset, lundi soir [29 avril 1872].

CHÈRE CARO,

Je regrette la lettre de quatre pages que tu as déchirée, parce que c'était une longue lettre, et puis qu'elle n'était peut-être pas aussi « stupide » que tu le prétends. Je ne veux pas t'embêter avec mes demandes d'épîtres, sachant par moi-même combien il est assommant d'écrire des lettres quand on n'en a pas envie. Mais tu me feras pourtant bien plaisir de barbouiller à mon adresse beaucoup de papier lorsque le cœur t'en dira.

J'ai lu et préparé du *Saint Antoine*. Demain, définitivement, je me mets aux phrases. Maintenant, je suis calme, ce qui est beaucoup.

Jeudi, j'ai eu la visite de Mme Heuzey et de Mme Crépet. Ces bonnes dames voulaient m'emmener dîner à Rouen. Il n'était que 3 heures de l'après-midi. Or, la perspective de leur compagnie jusqu'à 10 heures du soir m'a un peu effrayé et je suis resté dans ma solitude. N'importe ! les repas ne sont pas drôles !

Hier, j'ai eu la visite de Raoul-Duval et de Laporte (du Grand-Couronne) qui m'a appris la mort de la fille de mon pauvre Duplan (1) ! Encore une mort !... Le soir, j'ai été dîner chez Lapierre. J'aurai la visite de ces dames au milieu de la semaine.

Le peintre aura fini demain sa besogne, et le colleur de papier viendra jeudi. Émile a tantôt rapporté de Rouen tes deux coupes en marbre.

Adieu, pauvre fille. Bon courage !

Je t'embrasse bien tendrement. Ton Vieux.

Tu n'imagines pas comme *ton* Croisset est calme et beau ! Il y a une douceur infinie dans tout et comme un grand apaisement qui sort du silence. Le souvenir de « ma pauvre vieille » ne me quitte pas et flotte autour de moi comme une vapeur et m'enveloppe.

A GEORGE SAND.

[Croisset, fin avril-premiers jours de mai 1872] (2).

Quelle bonne nouvelle, chère maître ! Dans un mois et même avant un mois je vous verrai enfin !

Arrangez-vous pour n'être pas trop pressée à Paris, afin que nous ayons le

(1) Jules Duplan n'était pas marié, mais il avait une fille naturelle qui mourut en effet dans les derniers jours d'avril 1872. Duplan était très lié avec Edmond Laporte.

(2) Réponse à une lettre de G. Sand datée 28 avril sur l'autographe (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 315). Elle annonçait sa présence à Paris du 20 au 25 mai.

temps de causer. Ce qui serait bien gentil, ce serait de revenir ici avec moi passer quelques jours. Nous serions plus tranquilles que là-bas ; « ma pauvre vieille » vous aimait beaucoup. Il me serait doux de vous voir chez elle, quand il y a encore peu de temps qu'elle en est partie.

Je me suis remis à travailler, car l'existence n'est tolérable que si l'on oublie sa misérable personne.

Je serai longtemps avant de savoir ce que j'aurai pour vivre. Car toute la fortune qui nous revient est en biens-fonds, et pour faire le partage il va falloir vendre tout.

Quoi qu'il advienne, je garderai mon appartement de Croisset. Ce sera mon refuge, et peut-être même mon unique habitation. Paris ne m'attire plus guère. Dans quelque temps, je n'y aurai plus d'amis. L'être humain (y compris l'éternel féminin) m'amuse de moins en moins.

Savez-vous que mon pauvre Théo est très malade? Il se meurt d'ennui et de misère ! Personne ne parle plus sa langue ! Nous sommes ainsi quelques fossiles qui subsistons égarés dans un monde nouveau.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de dimanche [5-6 mai, 1872].

MA CHÈRE CARO,

Le seul événement, la seule distraction de ma semaine, a été la visite de ton mari. Ah ! je suis ingrat envers les dieux ! car, hier, j'ai eu celle de Mme Achille et de Juliette qui sont venues m'inviter pour le 16 prochain (de jeudi en huit) à la première communion du jeune Roquigny. Tu as dû recevoir aussi une invitation? On a été fort aimable ; on s'est informé de toi (de ta santé).

Ça ne m'a pas rendu plus gai ! Les repas en tête-à-tête avec moi-même, devant cette table vide, sont durs. Enfin, ce soir, pour la première fois, j'ai eu un dessert sans larmes. Je me ferai peut-être à cette vie solitaire et farouche. Je ne vois pas, d'ailleurs, que j'aie le *moyen* d'en mener une autre.

Je me force à travailler tant que je peux. Mais ma pauvre cervelle est rétive. Je fais très peu de besogne, et de la médiocre.

En fait de nouvelles, Léon Rivoire (1) est mort à Alger. Ses sœurs étaient déjà sur le paquebot, dans le port de Marseille, quand un télégramme leur a appris que tout était fini. Elles doivent revenir à Rouen au milieu de cette semaine.

La Princesse m'a écrit que Théo était fort malade ! Encore une mort ! encore un chagrin ! Quand donc sortirai-je du noir?...

Je ne sais pas où ton mari a découvert un assommant barbouilleur comme Saunier, peintre en bâtiments ! Croirais-tu qu'il n'a pas encore fini ta chambre? Reste à faire le marbre de la cheminée. J'espère pourtant que tout sera réorganisé complètement vers mercredi ou jeudi.

(1) Léon Rivoire, frère de Mme Lapierre et de Mme Brainne.

A propos d'affaires, Claye, l'imprimeur, m'a écrit ce matin pour que je le débarrasse des exemplaires des *Dernières Chansons* qui lui restent. Ma brouille avec Lévy s'accentue.

Il me tarde bien de bécoter ta chère mine et de voir ma pauvre nièce.

As-tu repris la peinture? Lis-tu quelque chose?

Imite dans son courage

Ton Vieux.

A LA MÊME.

Croisset, nuit de vendredi [10 mai 1872].

MON PAUVRE CARO,

MM. les peintres auront enfin terminé les deux chambres demain ! et je crois que mardi (jour où je t'attends) tout sera prêt.

Ma vie, comme incident, n'a eu que la visite de trois belles dames, aujourd'hui : les dames Lapierre avec Mme Pasca. Celle-ci reviendra dimanche pour que je lui donne les poésies bonnes à réciter en Russie. Dimanche, j'aurai à déjeuner Laporte (l'ami de Duplan). Voilà toutes les nouvelles.

Je continue à ne pas m'amuser follement. Cependant, comme j'ai pris, avant le dîner, un très long bain, je suis plus calme, ce soir.

Je dois aller à Paris du 20 au 25, pour les affaires de Bouilhet. J'ai rendez-vous avec Claye, l'imprimeur ; mais si tu dois rester à Croisset au delà du 25, je remettrai mon rendez-vous, voulant me priver le moins possible de « ma pauvre fille »

Que j'aime tendrement.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 15 mai 1872.

Vous avez raison, je pense à vous très souvent, plus que jamais et profondément ; pourquoi?... Je suis comme un vieillard, le passé m'envahit. Je roule dans les souvenirs et je m'y perds. Mon isolement est absolu et, quand je n'ai pas beaucoup de chagrin, j'ai beaucoup d'ennuis. Cela me change. Après les larmes, les baîllements. Cela compose un petit assortiment de distractions fort coquet.

Je fais ce que je peux pour sortir de là ; je me force au travail et je me rudoie. Mais le cœur n'est pas à la littérature. Le bon *Saint Antoine* (que j'ai repris et qui sera fini vers le mois d'août) m'embête comme la vie elle-même, ce qui n'est pas peu dire. J'aurais besoin pour le finir de l'enthousiasme que j'avais l'été dernier. Mais, depuis lors, il m'est survenu de fortes secousses. Que je suis démonté ! mon pauvre bourrichon est à bas.

Comme j'ai envie de vous lire ce livre-là, pourtant ! Car il est fait pour vous, j'entends pour le petit nombre, pour la petite horde qui s'éclaircit.

En quoi le séjour de Paris est-il contraire à votre traitement? Ne seriez-vous pas tout aussi bien à Paris que dans le lointain Villenauxe? est-ce que tout dépla-

cement vous est absolument impossible? Si cela était, j'irais vous voir, je ferais ce grand sacrifice de faire une chose qui me serait agréable.

Mes affaires (les assommantes affaires d'argent) ne sont pas terminées et ne peuvent l'être avant longtemps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Croisset sera toujours mon refuge. Je n'ai plus grand'chose qui m'attire à Paris et l'avenir se résume pour moi en une main de papier blanc, qu'il faut couvrir de noir — uniquement pour ne pas crever d'ennui et comme on a un tour dans son grenier quand on habite la campagne.

Oui, j'ai lu l'*Année terrible* (1) ; il y a du très beau. Mais je n'éprouve pas le besoin de la relire. La *densité* manque. N'importe ! quelle mâchoire il vous a encore, ce vieux lion-là ! Il sait haïr, ce qui est une vertu, laquelle manque à mon amie George Sand. Mais quel dommage qu'il n'ait pas un discernement plus fin de la vérité ! Vous ai-je dit que je l'avais vu cet hiver plusieurs fois, et que j'ai même dîné chez lui? Je l'ai trouvé un bonhomme simplement exquis, et pas du tout comme on se le figure, bien entendu.

A quoi pouvez-vous passer votre temps? Écrivez-moi ; il me semble que vous n'avez rien de mieux à faire.

A THÉOPHILE GAUTIER.

19 mai 1872.

CHER VIEUX MAITRE,

Je ne t'ai pas écrit, je ne t'ai pas envoyé de cartes, à propos du mariage d'Estelle (2). Mais jamais je n'ai pensé à toi comme depuis huit jours. Il me semble que tu vas t'ennuyer affreusement. Et je t'embrasse.

J'espère te voir dans une quinzaine de jours. Tâche d'être plus gai que moi.

A MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset. Nuit de mardi, 27 [-28] mai 1872.

Comment ! vous ! vous ! — Un soupçon sur votre vieil ami? — Comment pouvez-vous supposer qu'il vous oublie, dans un moment surtout où il a le cœur si remué?

Si je ne vous ai pas écrit, c'est que je *n'en ai pas eu la force*. Voilà mon excuse. J'aurais dû répondre à votre première lettre, c'est vrai, mais j'étais si fatigué !...

Tâchez de rester à Paris jusqu'au 20 juin, je compte y être vers cette époque, nous nous verrons un peu.

Plus ma vie s'avance, plus elle est triste. Je vais rentrer dans une complète solitude. Je fais des vœux pour le bonheur de votre fils comme s'il était le mien — et je vous embrasse l'un et l'autre — mais vous un peu davantage — ma toujours aimée.

---

(1) Publiée le 19 avril 1872 (*Bibl. franç.*, 27 avril).
(2) Estelle Gautier, la seconde des filles de Théo, avait épousé Émile Bergerat.

A GEORGE SAND.

[Croisset, 4 juin 1872] (1).

Les heures que je pourrai vous donner, chère maître? Mais toutes mes heures, maintenant, tantôt et toujours.

Je comptais m'en aller vers Paris à la fin de la semaine prochaine, le 14 ou le 16. Y serez-vous encore? Sinon, j'avancerai mon départ.

Mais j'aimerais beaucoup mieux que vous vinssiez ici. Nous y serions plus tranquilles, sans visites ni importuns. Plus que jamais, j'aimerais à vous avoir maintenant dans mon pauvre Croisset.

Il me semble que nous avons de quoi causer sans débrider pendant vingt-quatre heures. Puis je vous lirai *Saint Antoine*, auquel il ne manque plus qu'une quinzaine de pages pour être fini. Cependant ne venez pas si votre coqueluche continue. J'aurais peur que l'humidité ne vous fît du mal.

Le maire de Vendôme m'a invité à «honorer de ma présence» l'inauguration de la statue de Ronsard, qui aura lieu le 23 de ce mois; j'irai. Et je voudrais même *y prononcer un discours* qui serait une protestation contre le *Panmuflisme* moderne. Le prétexte est bon. Mais pour écrire congrument *un vrai morceau*, la vigousse et l'alacrité me manquent.

A bientôt, chère maître. Votre vieux troubadour qui vous embrasse.

A MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE.

[Croisset, 5 juin 1872.

Vous m'annoncez une mort qui vous désole. Je croyais vous en avoir appris une autre, celle de ma mère. J'avais moi-même écrit votre adresse sur le billet de faire part. Il ne vous est donc par parvenu (2)?

Que vous dirai-je, chère correspondante? vous avez passé par là et vous savez ce qu'on souffre. Pour nous autres, vieux célibataires, c'est plus dur que pour d'autres.

Je vais vivre maintenant complètement seul. Depuis trois ans, *tous* mes amis intimes sont morts. Je n'ai plus personne à qui parler.

Dans quelques jours je verrai Mme Sand, que je n'ai vue depuis l'hiver de 1870. Nous causerons de vous.

Au milieu de mes chagrins, j'achève mon *Saint Antoine*. C'est l'œuvre de toute ma vie, puisque la première idée m'en est venue en 1845, à Gênes, devant un tableau de Breughel, et depuis ce temps-là je n'ai cessé d'y songer et de faire des lectures afférentes.

(1) Réponse à une lettre datée 3 juin sur l'autographe (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p.317). Sand écrivait : «Écris-moi un mot pour que je réserve les heures que tu pourras me donner».

(2) Je ne retrouve pas, dans la correspondance de Mademoiselle de Chantepie à Flaubert, la lettre à laquelle ce mot de Flaubert répond. Mais dans une précédente lettre du 15 avril, Mlle de Chantepie faisait part des craintes que lui inspirait la santé d'un de ses meilleurs et plus anciens amis, et, le 3 juillet, elle écrit de nouveau à Flaubert pour lui parler de cet ami, mort depuis six semaines.

Mais je suis tellement dégoûté des éditeurs et des journaux que je ne publierai pas maintenant. J'attendrai des jours meilleurs ; s'ils n'arrivent jamais, j'en suis consolé d'avance. Il faut faire de l'Art pour soi et non pour le public. Sans ma mère et sans mon pauvre Bouilhet, je n'aurais pas fait imprimer *Madame Bovary*. Je suis, en cela, aussi peu homme de lettres que possible.

Que lisez-vous? A quoi occupez-vous votre esprit? Nous devons travailler malgré tout ; c'est le seul moyen de ne pas sentir le poids de la vie. Le stoïcisme est de l'hygiène.

---

* A GEORGE SAND (1).

[Paris] Jeudi 3 heures, 13 juin [1872].

CHÈRE MAITRE,

Avez-vous promis votre appui au nommé Duquesnel? Si non, je vous *prierais* d'user de toute votre influence pour appuyer mon ami Raymond Deslandes, comme s'il s'agissait de

Votre vieux troubadour.

Répondez-moi catégoriquement, afin que nous sachions ce que vous ferez.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi matin, 9 heures, 13 juin 1872.

MA PAUVRE CARO,

Ton billet était bien gentil, mais bien court. J'espère que ta prochaine missive sera plus prolixe. Il me semble que nous avons passé en tête-à-tête trois bonnes semaines et que nous nous sommes fait du bien l'un à l'autre. Ton vieil oncle te comprend, n'est-ce pas?

J'étais absolument triste en arrivant à Paris : toutes les fois que j'y reviens, mon petit Duplan me manque énormément.

J'ai rencontré Lapierre, qui m'a traîné rue de Milan, dîner chez Girard. J'avais envie de pleurer en me mettant à table, et puis, peu à peu, la tristesse s'en est allée, et en somme, je me suis amusé, car la compagnie était fort aimable et le dîner excellent.

Hier, j'ai passé la soirée avec la mère Sand, que je n'ai pas trouvée changée du tout. Elle s'est informée de toi et de toutes nos affaires très gentiment. Aujourd'hui, je vais aller chez Flavie et, dimanche, j'irai coucher à Saint-Gratien. Mon wagon de dames pour Vendôme se bornera à moi, à moi seul, fort probablement. Mais ils sont gigantesques, à Vendôme ! J'ai reçu le programme des fêtes : il y aura congrès archéologique, comices agricoles, orphéons, etc., etc., et la présence de M. le Ministre de l'Instruction publique ! Je suis invité à aller à la messe ! Comme

(1) Cette lettre n'a pas été recueillie dans les éditions antérieures de la *Correspondance*. Elle figure dans la *Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 320.

Ronsard était un catholique, j'irai! Mme Sand me pousse à écrire un discours; mais je sais que je le raterais. Donc, je m'abstiens, tout en regrettant mon silence.

Si tu veux des nouvelles (peu intéressantes pour toi), je t'apprendrai la mort subite de Chilly : donc, tout le monde se remue pour être directeur de l'Odéon.

Je ne crois pas que j'aie fini *Saint Antoine* quand nous partirons pour Luchon. Il y a encore pas mal à faire.

Notre voyage est bien décidé pour le 8 environ, n'est-ce pas? Le plus tôt que tu pourras me conviendra le mieux. Je me suis commandé chez Masquillier *un délicieux* costume, afin de ne point faire honte à ma belle nièce, qui trouve que Vieux manque de tenue !...

J'attends en ce moment M. X***, un sculpteur de troisième ordre, qui a fait un buste de Bouilhet et qui me persécute.

Amitiés à Ernest.

Et à toi mes meilleures tendresses, pauvre chérie.

Vieux.

A LA MÊME.

Paris, mercredi, 6 heures, 19 juin 1872.

MA CHÉRIE,

Un mot seulement. Je viens de rentrer à Paris et de lire ta lettre de samedi, qui m'a fait bien plaisir. La remise de la première du jeune Catulle a dérangé tout mon programme, et je suis parti pour Saint-Gratien samedi soir. Actuellement, tel que tu me vois (ou ne me vois pas), je suis *furieux*, car je viens de recevoir une lettre de Claye me demandant si je veux le payer. Ainsi, Lévy m'a fait la farce de ne pas lui parler du billet que j'ai signé avec Philippe ! Tu ne peux pas t'imaginer à quel point les histoires d'éditeurs m'exaspèrent ! J'en ai un tremblement. Je finirai par flanquer des gifles au sieur Lévy. Paris, d'ailleurs, me dégoûte énormément, et je prévois le temps où je n'y remettrai plus les pieds.

Je partirai pour Vendôme samedi, et je serai à Croisset mardi, ou peut-être lundi soir. Franchement, il n'y a plus que dans le pauvre Croisset que je me plaise, surtout quand j'y possède ma fameuse nièce !

Continue à t'occuper, mon cher loulou.

A LA MÊME.

Croisset, dimanche, 4 heures, 23 juin 1872.

MON PAUVRE CARO,

Mme Winter (1) a dû hier au soir te donner de mes nouvelles. Tu sais donc que je n'ai pas été à Vendôme. Vendredi soir, j'ai été pris d'un accès de misanthropie furieuse: Paris m'assommait et la vue de mes semblables me faisait mal au cœur. Aussi me suis-je hâté de regagner ma solitude. C'est encore là que je me trouve le

(1) Maria du Paty, amie d'enfance de Mme Commanville.

mieux. J'avais su indirectement quels devaient être mes compagnons de voyage, et l'idée de subir leur compagnie m'a fait renoncer à cette petite fête de famille.

Je vais, tout à l'heure, aller à Rouen pour avoir des nouvelles du fils de Mme Brainne, qui est très dangereusement malade. La pauvre femme est partie de Paris en toute hâte, et depuis plusieurs jours ne s'est pas couchée. Cela vient, à ce qu'il paraît, de la bêtise de M. le Proviseur du Collège de Rouen.

Les trois jours que j'ai passés à Saint-Gratien ont été assez doux ; mais le reste du temps je me suis embêté à crever ! La vue de mon pauvre vieux Théo n'a pas contribué, il est vrai, à m'égayer. Et puis, je deviens tout à fait bedolle ! J'ai des attendrissements et des colères de vieillard. Croirais-tu que, pendant la messe de mariage du petit Schlésinger, je me suis mis à pleurer comme un idiot !

Pour la première fois de ma vie, j'ai été dans les coulisses de l'Opéra ! ! ! où Victor Massé (le maître de chant des chœurs) m'attendait. J'ai répondu qu'on ferait de *Salammbô* ce qu'on voudrait et que je ne pouvais reprendre ma parole. L'éditeur Lachaud est venu chez moi *pour faire une affaire*. Je l'ai envoyé promener.

T'ai-je dit que j'avais encore eu des ennuis avec Lévy pour le volume de Bouilhet? Je me suis vengé en passant brutalement près de Calmann-Lévy, sans lui rendre son salut.

C'était dans le foyer de la Comédie-Française, jeudi dernier, le jour de la première de Catulle Mendès. Sa petite pièce a réussi (1).

Mlle Favart (2) m'a sauté au cou devant tout le monde, en me parlant de la mort de ma mère d'une façon très tendre et très convenable. Elle m'a encore proposé de venir à Rouen donner une représentation pour le monument de Bouilhet.

On m'a dit qu'il y avait beaucoup de monde à Luchon, et qu'il fallait s'y prendre d'avance pour les logements. Je n'ai pas écrit une ligne de *Saint Antoine* depuis quinze jours, et il est certain que je n'aurai pas fini avant mon départ ; il me faudrait, pour cela, un entrain que je n'ai pas.

Hier, pendant quatre heures et demie, j'ai savouré Winter. Quel profil de cuisse ! et quelle botte ! Après-demain, mardi, mariage à la chapelle du château de Versailles, entre Mlle Soulié et M. V. Sardou. Voilà, je crois, toutes les nouvelles, pauvre chérie...

Ta prochaine lettre me dira, sans doute, quel jour il faut que je me tienne prêt à t'accompagner : je compte que ce sera vers la fin de la semaine prochaine.

Malgré l'aimable compagnie que tu as maintenant, écris-moi un peu longuement, pense à

Vieux.

Qui est seul et te bécote de loin.

Mme de Galbois veut me marier avec Mme Lepic *(sic)*! La Princesse s'est beaucoup informée de toi ; elle a fait de grands éloges de ta beauté et de *tes manières*.

---

(1) *La part du Roi*, comédie en 1 acte, en vers. (Théâtre-Français, 20 juin 1872).
(2) Sociétaire de la Comédie-Française.

A GEORGE SAND.

Bagnères-de-Luchon, 12 juillet [1872] (1).

Me voilà ici depuis dimanche soir, chère maître, et pas plus gai qu'à Croisset, un peu moins même, car je suis très désœuvré. On fait tant de bruit dans la maison que nous habitons, qu'il est impossible d'y travailler. La vue des bourgeois qui nous entourent m'est d'ailleurs insupportable. Je ne suis pas fait pour les voyages. Le moindre dérangement m'incommode. Votre vieux troubadour est bien vieux, décidément ! Le docteur Lambron, le médecin de céans, attribue ma susceptibilité nerveuse à l'abus du tabac. Par docilité, je vais fumer moins ; mais je doute fort que ma sagesse me guérisse.

Je viens de lire *Pickwick*, de Dickens. Connaissez-vous cela? Il y a des parties superbes ; mais quelle composition défectueuse ! Tous les écrivains anglais en sont là ; Walter Scott excepté, ils manquent de plan. Cela est insupportable pour nous autres latins.

Le sieur *** est décidément nommé, à ce qu'il paraît. Tous les gens qui ont affaire à l'Odéon, à commencer par vous, chère maître, se repentiront de l'appui qu'ils lui ont donné. Quant à moi qui, Dieu merci, n'ai plus rien à démêler avec cet établissement, je m'en bats l'œil.

Comme je vais commencer un bouquin (2) qui exigera des mois de grandes lectures, et que je ne veux pas me ruiner en livres, connaissez-vous à Paris un libraire quelconque qui pourrait me louer tous les livres que je lui désignerais?

Que faites-vous maintenant? Nous nous sommes peu et mal vus la dernière fois.

Cette lettre est stupide. Mais on fait tant de bruit au-dessus de ma tête que je ne l'ai pas libre (la tête).

Au milieu de mon ahurissement, je vous embrasse, ainsi que les vôtres. Votre vieille ganache qui vous aime.

A LA BARONNE JULES CLOQUET.

Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne). [Début d'août 1872].

MA CHÈRE BARONNE,

Votre bonne lettre en date du 20 ne m'est parvenue qu'hier après un long détour, et je m'empresse d'y répondre.

Merci d'abord pour votre cordiale invitation ; certainement j'irai vous faire une visite à Saint-Germain, si vous y êtes encore vers la fin ou le milieu de septembre. Voilà déjà près d'un mois que je suis ici (3) avec ma nièce Caroline. Elle avait besoin des eaux, et son mari ne pouvant l'accompagner, c'est moi qui fais l'office

(1) Flaubert accompagnait sa nièce dans les Pyrénées.
(2) *Bouvard et Pécuchet.*
(3) Flaubert étant arrivé à Bagnères-de-Luchon le 7 juillet, cette indication permet de dater approximativement cette lettre.

de cavalier ou de duègne. Elle me charge de la rappeler à votre souvenir ainsi qu'à celui de votre «cher Jules». Je pense à lui extrêmement, car je me souviens des vacances de l'année 1840 !

Tout ce que je revois me remet en mémoire sa compagnie et sa personne.

Le temps est très chaud — nous sortons fort peu, et nous ne sommes pas, ma compagne et moi, d'une gaieté excessive. Pour fuir l'oisiveté, je tâche de travailler — mais je n'ai pas de cœur au travail. Il me faudra du temps pour me remettre de tous les deuils que j'ai subis depuis trois ans !

Adieu, chère Madame ; embrassez pour moi le bon M. Cloquet, et croyez à la sincérité de mon attachement.

Votre très humble et dévoué.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, lundi 19 août [1872].

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset à Bagnères-de-Luchon, et je suis revenu ici avant-hier. Voilà la cause de mon retard épistolaire. Maintenant, causons. Et d'abord, chère Madame, ou plutôt chère amie, vous *avez raison* de croire que je ne vous oublie pas. Je songe à vous profondément et avec une intensité indicible. N'êtes-vous pas liée à ce qu'il y a de meilleur dans mon passé? Votre souvenir n'amène à ma pensée que des choses charmantes.

Puisque vous devez aller à Paris cet hiver, faites-moi savoir ce voyage-là un peu d'avance et je me rendrai près de vous tout de suite. Nous en aurons à nous dire, et je vous lirai tout ce que j'ai fait depuis l'époque immémoriale où nous nous sommes quittés.

Je suis si dégoûté de tout que je ne veux pas maintenant publier. A quoi bon? pourquoi? Je vais commencer un livre qui va m'occuper pendant plusieurs années. Quand il sera fini, si les temps sont plus prospères, je le ferai paraître en même temps que *Saint Antoine*. C'est l'histoire de ces deux bonshommes qui copient une espèce d'encyclopédie critique en farce. Vous devez en avoir une idée? Pour cela, il va me falloir étudier beaucoup de choses que j'ignore : la chimie, la médecine, l'agriculture. Je suis maintenant dans la médecine. Mais il faut être fou et triplement frénétique pour entreprendre un pareil bouquin ! Tant pis, à la grâce de Dieu ! Et fût-il un chef-d'œuvre (et surtout si c'est un chef-d'œuvre) il n'aura pas le succès de l'*Homme femme* (1). Ah ! moi aussi je savoure ces infections, c'est à vous dégoûter de l'adultère. Quels plats lieux communs, quelle crasse ignorance ! Et Girardin qui ouvre le bec ! et Mme ***, habituée à ouvrir autre chose, et qui fait sa partie dans le concert! Rien ne me semble plus comique que tous ces cocus faisant dorer leurs cornes et les exhibant aux populations. Mais pardon ! il me semble que mon langage devient grossier.

(1) Le comte Henry-Amédée Lelorgne d'Ideville avait publié chez Dentu, en 1872, une brochure de 477 pages, intitulée : *L'homme qui tue et l'homme qui pardonne, précédé d'une lettre à M. Alexandre Dumas fils*. Dumas répliqua par un livre intitulé : *L'homme femme, réponse à M. d'Ideville*. Ce livre n'eut pas moins de 37 éditions en cette année 1872.

Que dites-vous des trois farceurs qui ont engueulé M. Thiers? Je trouve ça très comique et j'envie ces messieurs, je voudrais être dans leur peau. Ils doivent être bien gais, ce sont peut-être de simples idiots? Autre face du problème.

Pendant que j'étais à Luchon (où je faisais le métier de duègne vis-à-vis de ma nièce, son mari n'ayant pu l'y conduire) j'ai lu, devinez quoi? Du Pigault-Lebrun et du Paul de Kock ! Ces lectures m'ont plongé dans une atroce mélancolie. Qu'est-ce que la gloire littéraire? M. de Voltaire avait raison, la vie est une froide plaisanterie, trop froide et pas assez plaisante. J'en ai, quant à moi, plein le dos, révérence parler.

Mon pauvre Théo est au plus bas. Encore un !

Adieu, bon courage, tant que vous le pourrez. C'est gentil de m'avoir donné l'espérance de vous voir cet hiver. Ne me trompez pas, hein? Et d'ici là, de temps à autre, des lettres.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi soir, 6 heures 1/2 [22 août 1872].

Me voilà revenu dans ma solitude, mon pauvre loulou ! et je songe à toi, je me rappelle tout notre voyage dans ses plus petits détails. Comme c'est déjà loin ! et comme je regrette ta gentille société !

La mienne était par moments bien rébarbative. J'ai appris à Paris que plusieurs personnes (entre autres Gustave Moreau, le peintre) étaient affectées de la même maladie que moi, c'est-à-dire l'*insupportation* de la foule. C'est une affection commune depuis «nos désastres», à ce qu'il paraît. Aujourd'hui, je me suis promené dans le jardin par un temps splendide et triste et j'ai lu de la philosophie médicale, car je commence mes grandes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*. Je t'avouerai que le plan, que j'ai relu hier soir après mon dîner, m'a semblé *superbe*, mais c'est une entreprise écrasante et *épouvantable*. Tu n'as pas dû y comprendre grand'chose, d'après ce que je t'en ai dit ; et après avoir relu mes quatre pages de scénario, j'ai le regret de t'en avoir parlé.

Ah ! pauvre Caro, le rêve pour moi ce serait de vivre ici ensemble; que la scierie n'est-elle au Mont-Riboudet ! Mais je t'ennuierais trop. Il faut que les jeunes habitent avec les jeunes. Mes quatre jours passés à Paris n'ont pas été suffisants pour mes recherches de livres et de renseignements, mais j'en ai assez pour m'occuper pendant un mois.

J'ai vu Carvalho, le directeur du Vaudeville, qui m'a rappelé que je lui avais rendu service quand il était au Théâtre-Lyrique. Je dois lui lire le *Sexe faible* quand je reviendrai à Paris. Mlle Julie a été fort contente de me revoir et voudrait bien voir «sa Caroline». Je lui ai conseillé la patience.

Aucune nouvelle locale à t'apprendre. Et tu ne m'as pas donné la moindre nouvelle de Putzel ! Comment oublier un petit être aussi intéressant !

Il y a aujourd'hui trois semaines, à cette heure-ci, nous revenions de Bozo ! Que fait maintenant Damos? Où est Barrier? Marie bougonne-t-elle? etc.

Adieu, pauvre chère nièce ; j'espère que tu vas te remettre à la peinture. Écris un peu moins de lettres, afin d'occuper la plume à des choses plus sérieuses, ou plutôt, quand les envies épistolaires te prendront, pense à ta vieille nounou.

Je t'aurais écrit dès hier soir ; mais Ernest t'aura donné de mes nouvelles.

A GEORGE SAND.

Croisset, jeudi [22 août 1872].

CHÈRE MAITRE,

Dans la lettre que j'ai reçue de vous à Luchon, il y a un mois (1), vous me disiez que vous faisiez vos paquets, et puis c'est tout. Plus de nouvelles ! « Je me suis laissé conter », comme dirait ce bon Brantôme, que vous étiez à Cabourg. Quand en revenez-vous? Où irez-vous ensuite? A Paris ou à Nohant? Problème.

Quant à moi, je ne sors pas de Croisset. Du 1er au 20 ou 25 septembre il faut que je vagabonde un peu pour mes affaires. Je passerai par Paris. Donc, écrivez-moi, rue Murillo.

J'aurais bien envie de vous voir : 1° pour vous voir ; 2° puis pour vous lire *Saint Antoine*, puis pour vous parler d'un autre livre plus important, etc., etc., et pour causer de mille autres choses longuement seul à seul.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi, 5 heures [26 août 1872].

MON PAUVRE LOULOU,

Il faut d'abord que je t'embrasse (car je m'ennuie de toi énormément), puis il me semble que j'ai pas mal de choses à te dire. 1° Le jardinier mettra demain matin au chemin de fer un panier pour toi. Mais l'envoi sera peu important, car il n'y a pas grand'chose dans ton jardin, ce qui n'empêche pas la cupidité des voleurs, car la nuit on passe par-dessus le mur et l'on casse le treillage, d'où terreur de Mlle Julie.

2° Je viens d'avoir la visite de Laporte qui m'a invité à déjeuner pour jeudi prochain avec Raoul-Duval.

Ce matin j'ai eu la visite de Philippe.

J'ai reçu une lettre lamentable de Mme Brainne. Son fils est très malade. Elle va l'emmener aux Eaux-Bonnes, et elle me paraît pleine d'inquiétude ou plutôt de désespoir. Il lui a fallu trouver de l'argent et elle ne sait pas comment faire avec son journal. Elle a peur de perdre sa place. Il y a des gens peut-être plus à plaindre que nous, ma petite dame.

A propos de malheurs, je ne t'ai pas dit que Feydeau m'avait fait la confidence entière des siens : ils sont complets et, quant à lui, je le trouve très stoïque. Il m'a navré, le pauvre garçon !

(1) Lettre datée du 19 juillet, sur l'autographe ; George Sand écrivait : « Nous aussi, nous partons, mais sans savoir encore où nous allons. » (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 323).

J'ai commencé mes études de médecine. Fortin (1) m'a prêté des livres. Quant à la chimie, que je comprends beaucoup moins bien, ou plutôt pas du tout, je l'ajourne. Mais il faut être enragé, et triplement *phrénétique* pour entreprendre un pareil livre ! Enfin, à la grâce de Dieu !

Je ne sais pas trop que te conseiller pour faire suite à Hérodote. Le mieux serait de lire maintenant Eschyle dans la traduction de Leconte de Lisle, puis des traductions de Thucydide et de Démosthènes, et le plus de Plutarque possible.

Comme manuel d'histoire, pour te reconnaître dans les faits, je te conseille Thirwall (en anglais) que je possède...

[Je te loue d'avoir engagé ton mari à faire le voyage d'Elbeuf. Il faut toujours être *gentleman !* jusqu'au moment où l'on casse la gueule aux gens].

J'ai commencé à prendre des bains froids, mais qui me semblent trop froids. Aussi n'en prendrai-je pas beaucoup.

Voilà une lettre bien décousue et écrite avec une absence complète de coquetterie littéraire. Ne méprise pas pour cela, mon Caro, et aime toujours

Vieux.

A LA MÊME.

[Croisset] Dimanche [1er septembre 1872].

MON PAUVRE CARO,

Je n'irai pas à Dieppe, maintenant. Je préfère y aller plus tard. Il faut bien que je m'habitue à vivre dans la solitude.

[.....] Il faudrait que ton mari m'envoyât cette semaine *mille* francs. Rien ne m'embête plus que de lui demander perpétuellement de l'argent ! mais comment faire ! Il me tarde que tout soit arrangé, que je touche mes minces échéances, à époques fixes, sans importuner de temps à autre ce brave Ernest.

N. B. — Autre commission pour lui : il pleut dans la chambre de notre pauvre vieille. Pendant que nous étions à Luchon, le plafond a été traversé et le même accident s'est renouvelé cette semaine. Il est donc indispensable que l'on fasse, une fois pour toutes, une bonne réparation au toit, avant l'hiver. Autrement, tout serait perdu dans la chambre et des frais considérables s'en suivraient.

Parlons de choses plus amusantes (transition à l'espagnol). Qu'as-tu donc fait, mercredi dernier, pour séduire le ménage Raoul-Duval? Ils m'ont fait hier sur toi tant de compliments que j'en étais gêné. Jamais la petite mère Duval ne m'avait tant parlé. Son enthousiasme la rendait prolixe.

J'ai vu chez Laporte, jeudi dernier, mon *chien* (2) qui n'est pas du tout frisé comme je m'y attendais. C'est un simple lévrier, couleur gris de fer, mais qui sera très grand. J'hésite à le prendre, d'autant plus que maintenant j'ai peur de la rage. Cette sotte idée est un des symptômes de mon ramollissement. Je crois pourtant que je passerai par-dessus.

(1) Le docteur Fortin, leur voisin à Croisset.
(2) Ce chien se nommait Julio.

Je lis toujours des bouquins médicaux, et mes bonshommes se précisent.

Pendant trois ou quatre mois encore, je ne vais pas sortir de la médecine, mais j'aurai besoin (comme pour toutes les autres sciences) d'une foule de renseignements que je ne puis avoir ici. Il faudra donc cet hiver, et probablement l'autre, que je sois à Paris, pendant assez longtemps. Et l'*idée de l'argent* revient à la traverse !... (ces points sont pour indiquer la rêverie). J'imagine que vous avez passé un joli dimanche à Pissy (1). Enfin, en voilà pour longtemps ! Hier, sur le bateau de La Bouille, je me suis trouvé avec un de tes anciens amis, *** : il m'a paru absolument imbécile. C'est une chose étrange comme il y a maintenant des gens bêtes !

Mlle Julie me demande sans cesse « quand tu viendras » ; elle a l'air de s'ennuyer beaucoup. Mon serviteur juge à propos de se laisser pousser la barbe, ce qui le rend hideux. Voilà des nouvelles bien intéressantes.

Faut-il que je sois vertueux pour résister aux séductions que tu m'offres, Mme Lapierre, Frankline et Mme Roquère ! C'est comme ça pourtant. Tu n'as pas besoin de moi puisque tu as « de la compagnie ».

Ton vieux Bedollard, ton vieux Pis-aller t'embrasse.

Quels livres veux-tu que je t'envoie? et comment te les envoyer? Tu trouveras à Dieppe beaucoup de ceux que je t'ai indiqués (dans la collection Charpentier).

A LA MÊME.

[Croisset] Jeudi [5 septembre 1872].

Rien ne peut me faire plus de plaisir que te savoir en bonne santé, pauvre loulou ! Est-ce Luchon qui t'a raffermie? Laisse-moi le croire. Ça me flatte. J'ai été bien maussade pendant tout ce temps-là. Je t'aurais souhaité un compagnon plus aimable, et surtout plus sociable. Mais je crois que tu ne pouvais pas en avoir de plus *hygiénique*.

Reprends courage, pauvre fille, continue à peindre avec cette bonne Frankline : il me semble que sa compagnie doit te faire du bien. Franchement, si tu m'avais eu en tiers, je vous aurais gênées. Il faut que les amies soient libres. Et puis j'aime mieux aller te voir quand tu n'auras personne. Alors tu seras toute à moi.

Je pars d'ici samedi matin. Aujourd'hui *je reçois*. J'attends à dîner Laporte, Lapierre et Fortin. Ta tante Achille a pris en journée Alphonse, le vieux bonhomme de Canteleu, si bien qu'Émile a fait venir de Rouen un de ses amis pour servir à table. Ne trouves-tu pas superbe d'aller à Canteleu chercher des gens de journée? Quel singulier besoin d'imitation ! Il y a là un point psychologique très drôle et très profond. A propos de serviteurs, je suis très content du jardinier ; lui et sa femme ont l'air de bonnes gens.

Voilà quinze jours que *je n'arrête pas* de lire de la médecine. Ce qui redouble mon mépris pour les médecins ! Encore quatre ou cinq mois et je saurai quelque chose.

(1) Pissy-Pôville, propriété de Madame Commanville, où habitait son grand-oncle, Achille Dupont.

J'ai vu quelqu'un que la peur de la misère tourmente plus que moi : c'est le petit Baudry. Son frère n'avait pas exagéré en me disant que cette manie-là tournait à la démence. Il cherche Raoul-Duval pour lui vendre ses collections afin de se faire de l'argent ! Ses collections ! Il m'a parlé de la lettre que tu lui as écrite de Luchon avec des larmes d'attendrissement.

Comme je pense à toi et comme je te regrette quand je me promène solitairement dans le jardin.

Ta vieille Nounou.

A LA MÊME.

Paris, dimanche matin, 8 septembre 1872.

Je commençais à trouver le temps long sans nouvelles de mon pauvre loulou ! Enfin, j'ai reçu ta bonne lettre hier, ma chérie ! Et elle m'a fait plaisir, car il me semble que tu vas mieux et que tu t'amuses dans la société de Frankline. Je compatis à vos mésaventures d'artiste. Mais pourquoi ne te livres-tu pas au genre maritime? Tu n'as encore rien tenté dans cette *branche*. Essaie.

Moi, je suis effrayé de ce que j'ai à faire pour *Bouvard et Pécuchet*. Je lis des catalogues de livres que j'annote. Il va falloir que j'en loue beaucoup et que j'en achète pas mal ; et à ce propos, préviens Ernest que, dans une douzaine de jours sans doute, je lui redemanderai de l'argent, 500 ou 1,000 francs. Je fais copier aussi *Saint Antoine* que je remporterai à Croisset, bien entendu. Mais *B. et P.* m'épouvantent ! J'ai déjà consulté des gens spéciaux pour différents points scientifiques ; mais je ne suis pas au bout de mes courses, ni de mes tracas. Enfin, à la grâce de Dieu !

Tout à l'heure je viens de recevoir une lettre de Tourgueneff qui est toujours abîmé par la goutte. Il se propose de venir me voir à Croisset vers le 10 octobre. Ce sera un prétexte légitime pour ne pas aller chez Mme Perrot, car tous ces trimbalements-là me dérangent et me coûtent de l'argent. J'irai trois ou quatre jours à Saint-Gratien, et puis je rentrerai dans mon ermitage pour longtemps. Cependant, j'irai voir un peu ma pauvre nièce dont il m'ennuie beaucoup.

Pourquoi les Dieppois tiennent-ils à distance Mme ***? Ta tante les a-t-elle fascinés? Sont-ce ses chapeaux qui la déshonorent?

Quel être que *on !* En voilà un que je méprise profondément ! Il faut tout faire en vue de sa propre considération à soi et p... sur la tête de *on*. Moi, je les trouve charmants l'un et l'autre, le mari et la femme. Voilà tout ce que j'ai à en dire. Mais ils ne sont pas riches, mais Monsieur est journaliste, mais Madame est très jolie !

N. B. — J'ai découvert le prénom de Barrier, il s'appelle Saint-Ange ! Est-ce assez énorme? Saint-Ange Barrier !

Ne me laisse pas plus de huit jours sans lettre comme la dernière fois. Et aime toujours

Ta Nounou.

A LA MÊME.

[Paris] Samedi soir [14 septembre 1872].

MON PAUVRE LOULOU,

[.....] Quand penses-tu avoir Flavie? Combien de temps Mme Heuzey restera-t-elle à Neuville? Avant que tu ne viennes à Croisset (car je compte sur une petite visite d'une dizaine de jours au mois d'octobre), je pourrais bien aller passer un dimanche chez toi. J'imagine qu'aujourd'hui tu as été à Croisset. Mlle Julie a dû être bien contente !

Ce matin, on a fini de copier *Saint Antoine*. La tête des copistes était inimaginable d'ahurissement et de fatigue. Ils m'ont déclaré qu'ils en étaient malades et « que c'était trop fort pour eux ».

A propos de littérature, je suis en train de me fâcher, je crois, avec mon ami *** : il a écrit un roman inimaginable comme obscénité et bêtise ! et comme je me suis permis de lui dire en marge du manuscrit mon opinion, il m'a écrit que j'étais un imbécile. Naturellement je lui ai répondu de la même encre. Ledit *** arrive à me dégoûter profondément. Je ne suis pas bégueule, mais je trouve qu'on doit avant tout respecter l'Art. Et quand je ne vois dans un livre que l'envie de faire du scandale, je m'indigne ! Tu ne peux avoir une idée de la chose. C'est à en vomir ! Et la forme est pitoyable. J'ai peur que mon ami ne soit une franche canaille. Je ne te cache pas que cette petite histoire m'a attristé. Les bons sont partis.

Ce matin, je suis retourné chez Carrier-Belleuse pour le médaillon qui doit être sur le tombeau de Bouilhet. Au lieu de m'en faire faire un plâtre, ce sculpteur m'a proposé une terre cuite. Je l'aurai dans une quinzaine de jours. Dès que je serai revenu à Croisset, Laporte m'amènera mon chien pour lequel j'ai un collier superbe.

Un de ces soirs, j'aurai rendez-vous avec Carvalho pour lui lire le *Sexe faible*.

Qu'ai-je encore à te dire? Ah ! j'oubliais le plus utile. C'est de prier Ernest de m'envoyer pour mercredi ou jeudi *la somme de* 1,000 *francs*. Après quoi je le laisserai tranquille pour quelque temps.

Je suppose que les affaires ne vont pas mal puisqu'il était si en train et si facétieux avec ses hôtes.

Je récolte çà et là des indications pour *Bouvard et Pécuchet ;* mais quel travail !

Adieu, pauvre chérie ! Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue !

Ta vieille Nounou.

Penses-tu à « Brutusss », au Parc, à cette bonne Marie, etc., et à mes excès de rébarbaratisme?

Sérieusement, je crois que Luchon m'a fait du bien à la santé ! Et toi, pauvre loulou? Parle-moi de ta chère personne.

---

* A PHILIPPE LEPARFAIT.

Mardi, 17 septembre [1872].

MON CHER PHILIPPE,

Le médaillon en bronze, — que j'ai vu hier et que je trouve très bien, — te sera adressé très prochainement.

Dans une quinzaine je recevrai à Rouen trois terres cuites (1), une pour moi, une pour toi, une pour d'Osmoy.

Mais ce n'est pas pour cela que je t'écris. Voici l'histoire, voici l'histoire [*sic*].

L'éditeur Charpentier veut devenir le mien, et racheter à Lévy tous mes droits sur mes œuvres. On me conseille d'écouter ses propositions. Mais, pour cela, il faut que je sois complètement libre vis-à-vis du fils de Jacob. Je voudrais en même temps faire acheter à Charpentier ce qui reste de *Dernières Chansons*, et m'entendre avec lui pour une édition complète des œuvres de Bouilhet. Cet hiver, Charpentier m'avait sollicité indirectement. Il revient à la charge. C'est très sérieux.

Donc, mon cher Monsieur, fais-moi le plaisir de me dire *précisément* à quelle époque tu ne devras plus rien au Lévy, afin que je puisse prendre avec Charpentier un arrangement net.

Quant au Vaudeville, voilà deux fois que j'y vais sans pouvoir mettre la main sur Carvalho. J'y retournerai ce soir, et je serais étonné si je retournais à Croisset sans lui avoir lu le *Sexe faible*.

Retourne chez Gally de ma part. Et que la Commission du terrain (2) fasse quelque chose, ô mon Dieu !

Embrasse ta mère pour moi. Ton

G. F.

Réponds-moi tout de suite. Je serai revenu à Paris vers jeudi ou vendredi de la semaine prochaine.

A LA BARONNE LEPIC.

De mon ermitage, le 24 de septembre (mois appelé Boédromion par les Grecs).

Je mets la main à la plume pour vous écrire, et, me recueillant dans le silence du cabinet, je vais me permettre

O belle Dame !

de brûler à vos genoux quelques grains d'un pur encens.

Je me disais : Elle est partie vers la nouvelle Athènes avec des nourrissons de Mars ! ils ont les cuisses serrées dans un brillant azur, et moi je suis couvert d'habits rustiques ! un glaive reluit à leur flanc ; je ne puis montrer que des plumes ! — des panaches ornent leur tête ; à peine si j'ai des cheveux !...

Car les soins, l'étude, m'ont ravi cette couronne de la jeunesse, cette forêt qu'épile sur nos fronts la main du Temps destructeur.

C'est ainsi, ô belle dame, que la jalousie la plus noire se tordait dans mon sein !

(1) Toujours le médaillon de Louis Bouilhet par Carrier-Belleuse.
(2) Toujours pour le monument-fontaine à Louis Bouilhet.

Mais votre missive, grâces aux dieux, m'est arrivée tantôt comme une brise rafraîchissante, comme un véritable dictame !

Que n'ai-je la certitude, au moins, de vous voir prochainement établie au milieu de nos guérets, fixée sur nos bords ! La rigueur des autans qui s'approchent serait adoucie par votre présence.

Quant à l'horizon politique, vos inquiétudes, peut-être, dépassent-elles la mesure? Il faut espérer que notre grand historien national va clore, pour un moment, l'ère des révolutions ! Puissions-nous voir les portes du temple de Janus à jamais fermées ! tel est le souhait de mon cœur, ami des arts et d'une douce gaieté.

Ah ! si tous les mortels, fuyant la pompe des cours et les agitations du Forum, écoutaient la simple voix de la nature, il n'y aurait ici-bas que concorde, danses de bergères, entrelacements sous les feuillages ! d'un côté... de l'autre... ici... là! Mais je m'emporte.

Madame votre mère se livre toujours aux occupations de Thalie? très bien ! et elle se propose d'affronter la publicité dans la maison de Molière? Je comprends ça, mais je crois qu'il vaudrait mieux (dans l'intérêt de son élucubration dramatique) que je portasse moi-même ce fruit de sa muse à la propre personne du directeur de cet établissement. Donc, sitôt que je serai arrivé dans la capitale, procéder à ma toilette, appeler mon serviteur, lui commander d'aller me quérir un char banal sur la place publique, monter dans ce véhicule, traverser toutes les rues, arriver au Théâtre-Français et finir par trouver notre homme, tout cela sera pour moi l'affaire d'un moment.

En me déclarant, Madame, votre esclave indigne, je dépose

PRUD'HOMME.

N. B. — Un parafe impossible.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi soir [24 septembre 1872].

Eh bien, oui, chère Caro, « ton petit bout d'expérience » est fameux, et ta correspondance, quoi qu'en dise ta modestie, « m'a manqué ». Mon cœur est assez large pour contenir tous les genres de tendresses : l'une n'empêche pas l'autre, ni les autres, et je voudrais déjà être au mois de novembre pour avoir ta visite.

J'ètais si triste samedi soir, que j'ai inventé une blague pour m'en retourner ici, où je suis arrivé dimanche dans l'après-midi. La rentrée dans le « bon vieux Croisset », comme tu dis, n'a pas été folichonne. Je m'y suis livré à des rêveries sur le passé tellement lourdes, que c'était comme un écrasement. Je les ai secouées, et je me suis mis immédiatement à la pioche.

J'ai corrigé la copie de *Saint Antoine*, puis j'ai lu une dissertation médicale sur le vertige nerveux, puis un roman algérien de Mme Devoisins (Pierre Cœur) (1), laquelle m'a demandé cela comme un service, en me priant de lui en faire la critique.

(1) *Les Borgia d'Afrique*, publiés seulement à la *Librairie de la Société des Gens de Lettres* en 1874 (in-12).

Voilà l'emploi de mon temps depuis quarante-huit heures. Le temps affreux qu'il a fait cet après-midi m'a inquiété.

J'attends, demain soir, Ernest pour dîner, et jeudi, j'aurai peut-être à déjeuner Laporte, qui m'amènera mon toutou. Il me semble que je vais l'aimer beaucoup.

Carvalho doit m'écrire pour m'appeler à Paris vers le 10 ou le 12 octobre. Mais il est probable que je retarderai mon voyage d'un bon mois, afin de m'y trouver avec toi, pour faire faire ensemble le buste de notre pauvre vieille. Il est temps de s'y mettre. Le souvenir, si précis qu'on le croie, ne tarde pas à s'embrouiller dans les petits détails.

Tu diras de ma part à ton, ou plutôt à notre amie Flavie, tout ce que tu pourras trouver de plus sérieusement aimable.

Je suis fâché pour toi de son séjour dans le Midi, cet hiver. Où va-t-elle?

A propos de voyages, Mme d'Harnois (1) est partie faire un pèlerinage à la Salette. Son neveu, qui est venu chez moi dimanche, comme j'en partais, m'a dit qu'elle était devenue d'un fanatisme *intolérable*. E le père Maupassant traite ses deux petits-fils de «canailles» et ne veut plus les voir parce qu'ils lui demandent l'argent qui leur est dû.

Mais certainement, mon pauvre loulou, j'irai te voir ! dans la première quinzaine d'octobre, avant la visite de mes amis, sur laquelle je ne compte pas trop, malgré leurs promesses.

Je te baise sur les deux joues bien tendrement.

A MADAME DE VOISINS D'AMBRE.

(Pierre Cœur).

Croisset, près Rouen, mardi, 24 septembre [1872].

CHÈRE MADAME, OU PLUTOT CHÈRE CONFRÈRE,

Je viens de lire tout d'une haleine votre très amusant roman.

C'est plein de goût, d'observation et d'intérêt, et s'il avait un titre alléchant, tel que les *Borgia d'Afrique* (je parle au point de vue du sot public !) la vente de votre volume pourrait bien devenir très respectable.

Les offres d'amitié que nous nous sommes faites et l'esprit excessif qui anime votre figure m'engagent à une entière franchise. Je vais donc vous dire *tout* ce que je pense.

Comme style, je vous chercherai des chicanes pour des expressions *poncives*. Elles sont rares. N'importe ! Cela gâte un ensemble distingué.

Quant à la conduite du roman, je n'y vois rien à reprendre. Mais l'intérêt faiblit à partir de la mort de Robert... Tout le voyage en France, l'enterrement de Mme Robert, ses parents, son château, et ses amis, sont les parties les moins bonnes. La figure saillante du livre étant Robert, c'est sur elle qu'il fallait appuyer

(1) Madame d'Harnois de Plancques, tante de Guy de Maupassant.

à la fin... J'aurais voulu plus de développements dans le combat où il est tué.

Il fallait rattacher à l'intrigue principale le capitaine envieux (Baltard) qui aurait fait pendant à l'oncle Bayah !... De même, j'aurais voulu voir dans une scène commune la femme arabe et la femme européenne aux prises. C'est excellent, ce que vous dites (ou plutôt ce que vous montrez) de son ignorance. Pourquoi n'avez-vous pas appuyé sur ce côté-là, que vous savez et que vous sentez si bien?

Le manuscrit de Robert est du même style que le reste du roman — ce qui est une faute — ou plutôt un défaut tenant au cadre même du livre.

Qu'aviez-vous besoin de ce manuscrit? C'est un moyen usé.

Voilà ma critique finie. Si je vous estimais moins, elle eût été toute différente, ou plutôt je ne vous aurais envoyé que l'autre partie de mon appréciation, c'est-à-dire des éloges.

Vous avez la première de toutes les qualités pour un conteur, — le mouvement. Ça marche, et vous allez au but, à travers les descriptions, chose rare. Mais vous abusez parfois du dialogue, quand trois lignes de tournure indirecte pourraient remplacer toute une page de conversation. Exemple : la deuxième colonne du premier feuilleton.

Quel PION je fais, hein? C'est vous qui l'avez voulu, tant pis !

Comment faut-il vous renvoyer les *Bordjia?* par la poste?

Je vous serre, ou plutôt je vous baise les mains, et suis, Madame, tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 5 heures [27 septembre 1872].

Tu penses bien, mon loulou, que je n'irai pas demain à Dieppe, puisque tu dois venir jeudi, n'est-ce pas? *mais ne manque pas*, autrement ma malédiction t'est destinée.

Quel temps ! Il pleut sans discontinuer et les habits en sont, même dans les appartements et malgré le feu, gras d'humidité.

Ma seule distraction est d'embrasser mon pauvre chien, à qui j'adresse des discours. Quel mortel heureux ! Son calme et sa beauté vous rendent jaloux.

Les maçons ont enlevé les feuilles de dessus les toits, et vont se mettre à réparer le corps de garde (1). Voilà toutes les nouvelles.

J'ai le bras fatigué à force de prendre des notes.

Pauvre chat, comme je te plains avec tes affreuses migraines ! Luchon n'a donc servi à rien?

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

Joie de Mlle Julie en apprenant que *sa* Caroline va venir. Je ne dis rien de la mienne (joie).

---

(1) Cabane dans le jardin de Croisset, où logeaient les douaniers.

A LA MÊME.

Croisset, samedi soir, 5 heures [28 septembre 1872].

MON LOULOU,

Tu sais bien que j'obéis à tes moindres commandements. Donc, demain dimanche, j'arriverai à Dieppe (par le train express de l'après-midi) pour en repartir mardi.

Je t'embrasse en signant de mon vrai nom qui est

Vache.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, samedi 5 octobre 1872.

Oh ! non ! je vous en prie, retardez votre séjour à Paris d'une quinzaine, parce que je ne pourrai m'absenter d'ici dans la seconde moitié de novembre. Il me sera impossible d'être à Paris avant le 1er décembre. Qui vous presse de retourner dans l'affreux Villenauxe? Quel sacerdoce vous réclame? Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus ! J'ai des masses de choses à vous dire, ce n'est pas plusieurs heures que j'espère vous consacrer, mais plusieurs très longues visites que je compte vous faire.

Je vous retrouve, dans toutes vos lettres, fière et vaillante, ou plutôt stoïque, chose rare par ce temps d'avachissement universel. Vous n'êtes pas comme les autres, vous ! (Phrase de drame, mais appréciation juste). Je ne sais pas ce que vous avez perdu au physique, mais le moral est toujours splendide, je vous en réponds.

Le mien, pour le moment, est assez bon, parce que je médite une chose où *j'exhalerai ma colère.* Oui, je me débarrasserai enfin de ce qui m'étouffe. Je vomirai sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent, dussé-je m'en casser. a poitrine ; ce sera large et violent. Je ne peux pas dans une lettre vous exposer le plan d'un pareil bouquin, mais je vous le lirai quand je vous aurai lu *Saint Antoine.* Car je vous promets de vous hurler ma dernière élucubration. Si vous ne pouvez monter toutes mes marches, pauvre chère malade, vous me donnerez asile chez vous, et là, portes closes, nous nous livrerons à une littérature féroce, comme deux fossiles que nous sommes. L'expression n'est pas polie envers une dame, mais vous comprenez ce que je veux dire.

En attendant ce jour-là, qui sera pour moi un grand jour, je me livre à l'*Histoire des Théories médicales* et à la lecture des *Traités d'Éducation ;* mais assez parlé de moi ! Causons un peu du P. Hyacinthe. C'est folichon ! chagrin pour les bonnes âmes, réjouissance pour les libres penseurs ! farce ! farce ! Le pauvre homme ! Il ne sait pas ce qu'il se prépare ! et on accuse les prêtres d'entendre leurs intérêts ! Cet hymen doit plonger notre amie Plessy dans un océan de rêverie. Le bruit court que Mgr Bauer va, de même, convoler. Saprelotte, serait-ce possible? Pour lui, c'est le port des bottes qui l'aura entraîné à cette extravagance, car il portait des bottes pendant le siège. Pourquoi le pantalon mis dans les bottes a-t-il un rapport fatal avec le débordement de l'esprit? Quelle peut être l'influence du cuir sur le cerveau? Problème.

Que dites-vous des pèlerins de Lourdes et de ceux qui les insultent? O pauvre, pauvre humanité !

On m'a donné un chien, un lévrier. Je me promène avec lui en regardant les effets du soleil sur les feuilles qui jaunissent, en songeant à mes futurs livres et en ruminant le passé, car je suis maintenant un vieux. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, et les jours d'autrefois commencent à osciller doucement dans une vapeur lumineuse. Sur ce fond-là quelques figures aimées se détachent, de chers fantômes me tendent les bras. Mauvaise songerie et qu'il faut repousser, bien qu'elle soit délectable.

Adieu ! non ! au revoir, à bientôt.

A MADAME MAURICE SCHLÉSINGER.

Croisset, samedi [5 octobre 1872].

MA VIEILLE AMIE, MA VIEILLE TENDRESSE,

Je ne peux pas voir votre écriture sans être remué. Aussi, ce matin, j'ai déchiré avidement l'enveloppe de votre lettre.

Je croyais qu'elle m'annonçait votre visite. Hélas ! non. Ce sera pour quand? Pour l'année prochaine? — J'aimerais tant à vous recevoir chez moi, à vous faire coucher dans la chambre de ma mère !

Ce n'était pas pour ma santé que j'ai été à Luchon, mais pour celle de ma nièce, son mari étant retenu à Dieppe par ses affaires. J'en suis revenu au commencement d'août. J'ai passé tout le mois de septembre à Paris. J'y retournerai une quinzaine au commencement de décembre, pour faire faire le buste de ma mère, puis je reviendrai ici le plus longtemps possible. C'est dans la solitude que je me trouve le mieux. Paris n'est plus Paris, tous mes amis sont morts ; ceux qui restent comptent peu, ou bien sont tellement changés que je ne les reconnais plus. Ici, au moins, rien ne m'agace, rien ne m'afflige directement.

L'esprit public me dégoûte tellement que je m'en écarte. Je continue à écrire, mais je ne veux plus publier, juqu'à des temps meilleurs du moins. On m'a donné un chien, je me promène avec lui en regardant l'effet du soleil sur les feuilles qui jaunissent — et, comme un vieux, je rêve sur le passé — car je suis un *vieux*. L'avenir pour moi n'a plus de rêves, mais les jours d'autrefois se représentent comme baignés dans une vapeur d'or ; — sur ce fond lumineux où de chers fantômes me tendent les bras, la figure qui se détache le plus splendidement, c'est la vôtre! — Oui, la vôtre. — O pauvre Trouville !

C'est à moi, dans nos partages, que Deauville (1) est échu — mais il me faut le vendre pour me faire des rentes.

Comment va votre fils? Est-il heureux? — Écrivons-nous de temps à autre — ne serait-ce qu'un mot — pour savoir que nous vivons encore.

Adieu, et toujours à vous.

---

(1) Mme Flaubert possédait près de Deauville une ferme dont avait hérité Gustave et qu'il sera forcé de vendre en 1875, au moment de la déconfiture de son neveu Commanville.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 2 heures [5 octobre 1872].

CHÈRE CARO,

Me voilà revenu dans ma solitude, où je me trouve (pour dire la vérité) très bien, c'est-à-dire tranquille. Il n'en faut pas demander davantage au ciel. Le temps est superbe. Hier et aujourd'hui, je me suis promené après déjeuner, *en admirant la nature*. Le soleil jouait dans le feuillage et mon chien gambadait autour de moi. Je rêvassais à *Bouvard et Pécuchet*. Mais je regrettais ma chère Caro, ma pauvre fille. Ce qui adoucit un peu pour moi l'amertume de notre séparation, c'est l'idée que tu vas mieux, il me semble? J'ai été heureux, aussi, de voir que ton brave mari était mieux dans ses affaires, enfin que «l'horizon s'éclaircissait», comme on dit en politique.

En débarquant du chemin de fer, j'ai été à l'Hôtel-Dieu où je n'ai trouvé personne. Tout le monde était à la Vaupalière, chez le divin Dubreuil.

Demain, je dîne chez Mme Lapierre. Lundi, j'aurai à déjeuner Philippe, peut-être accompagné de sa mère.

D'Osmoy m'a écrit, de lui-même, qu'il viendra passer quelques jours avec moi à partir du 15 de ce mois. Aucune nouvelle de Tourgueneff.

Les maçons sont en train de réparer le toit.

Que te dirais-je bien encore? Je varie mes lectures médicales avec les traités sur l'éducation. J'avale des volumes coup sur coup, et je prends des notes. Mes bonshommes se dessinent dans mon esprit, et l'ensemble se corse. Telle est la cause de la bonne humeur (présente) de

Vieux.

A LA MÊME.

Croisset, mercredi [9 octobre 1872].

CHÈRE CARO,

Je suis fort étonné ! Pas un mot de toi depuis huit jours ! Es-tu malade? Ta lettre s'est-elle égarée? Ou tout simplement as-tu un peu oublié Vieux? C'est à cette dernière hypothèse que je m'arrête.

J'ai reçu une lettre de Tourgueneff (1), qui, depuis quinze jours, est re-couché avec la goutte. Il espère en être débarrassé à la fin de cette semaine et venir au commencement de la prochaine. Du 15 au 20, j'attends le sire d'Osmoy. Dimanche, j'ai été dîner chez Lapierre et j'y ai été *à pied*, par le bord de l'eau, pour jouir du spectacle de la nature. Eh bien, mon héroïsme ne m'a pas réussi. Une barque pleine de gueulards et qui remontait la Seine, derrière moi, m'a gâté le paysage. Le dîner chez ma belle amie n'a pas été non plus très amusant : le général de F*** manque radicalement d'esprit et le jeune de P*** en possède fort peu. J'aurais mieux aimé le repas sans ces deux convives. Voilà toutes les nouvelles. J'ai tant lu que j'ai un peu mal aux yeux. Comment vivre, s'il faut me modérer sur ma lecture ! J'espère me guérir en ne faisant rien et en continuant tout de même.

---

(1) La lettre de Tourgueneff est datée du 7 octobre (voir HALPÉRINE-KAMINSKY, *Op. cit.*, p. 67),

* A GEORGES CHARPENTIER (1).

Mercredi, 9 octobre 1872.

CHER MONSIEUR,

Il m'a été impossible de retrouver mon traité passé avec Lévy pour l'*Éducation sentimentale* (2). Je ne sais même plus si j'en ai un? J'ai fouillé dans tous mes tiroirs sans le moindre résultat.

Dans ce cas-là, que faire?

Mais je possède le traité relatif à *Salammbô*. Faut-il vous l'envoyer maintenant?

Je n'irai pas à Paris avant le commencement de décembre.

Je vous serre la main très cordialement et suis, Monsieur, votre

G. F.

Croisset, près Rouen.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 6 heures [19 octobre 1872].

Quelle pluie, mon loulou ! Quelle humidité ! quelle saleté ! quel *temps pourri !*

Malgré mon amour pour Croisset, je trouve que son climat manque de charme. C'est pourquoi plus que jamais je m'enfonce dans le silence du cabinet, n'ayant pour toute distraction que de contempler mon chien qui bâille.

La nuit qui a suivi ton départ, il m'a donné beaucoup de tourment : de 9 heures à 2 heures du matin, ses hurlements n'ont pas cessé. Je les attribuais à l'envie qu'il avait de te revoir, quand enfin je suis descendu pour lui donner des consolations et le faire taire. Qu'avait-il? Tableau : il était emprisonné dans les lieux ! Victoire en avait refermé la porte, sans le voir. Si, par malheur, la *planche* du trou avait été levée, mon pauvre toutou aurait pu tomber dans l'abîme. Quelle triste fin pour un aussi joli monsieur !

Mes autres amis, Tourgueneff et d'Osmoy, ne m'envoient aucune lettre. Ça commence à m'agacer. Mais qu'y faire? J'en ai reçu encore une (lettre) de Rabodanges. Celle-là est de Mme Lepic, et gentille au delà de toute expression.

C'est une belle chose que l'esprit ! et rare ! C'est pourquoi Vieux aime sa pauvre fille. Quel dommage qu'il ne l'ait pas toujours avec lui !

Ce matin, sont arrivés les trois médaillons de Carrier-Belleuse. J'ai placé celui que je garde dans la petite salle au-dessus de la glace. Tout en mangeant seul, je songerai qu'*il* était là, autrefois. Le souvenir de ta grand'mère ne me quitte pas non plus. Et puis, je fais des plans d'embellissement intérieur pour la maison. Voilà le fond de mes rêveries, quand je ne rumine pas *Bouvard et Pécuchet*.

J'irai demain dîner chez Mme Lapierre. J'espère que ce sera un peu moins fade que la dernière fois. Ta lettre de ce matin m'a diverti. Toi aussi, chère Caro,

(1) Cette lettre est la première d'une série de 74 adressées à l'éditeur Charpentier et à Madame Charpentier, dont les autographes m'ont été communiqués par M. Étienne Moreau-Nélaton, et que j'ai publiées dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* en juillet-septembre 1911. Elles sont ici intercalées, à leurs dates, dans la série générale.

(2) Le traité passé avec Lévy pour l'*Éducation sentimentale* devait expirer le 10 août 1879.

tu vas gagner ma maladie, ou plutôt ma faculté d'*insupportation !* Ça ne rend pas heureux, cette preuve de goût.

Deux bons bécots de

Ta vieille Nounou.

A LA MÊME.

Croisset, 25 octobre 1872.

LOULOU,

Tu as raison ! La mort de mon pauvre vieux Théo (1), bien que prévue, m'a écrasé, et j'ai passé hier une journée dont je me souviendrai ! J'ai reçu la nouvelle le matin par un télégramme enfermé dans une lettre, si bien qu'au moment où j'apprenais la mort de mon vieil ami, on l'enterrait.

J'avais donné rendez-vous à Caudron (2) et aux dames Lapierre. Donc j'ai été à Rouen, *pour ne pas faire l'homme sensible.* Sur le bateau de Bouille, conversation d'Émangard ! A la descente du bateau, Caudron était là et nous avons réglé différentes choses relatives à Bouilhet ; il m'a accompagné à l'Hôtel-Dieu où je vais aller pour avoir des détails sur le père Pouchet. Ta tante ne m'a parlé que des chaleurs ou de la chaleur qu'elle éprouvait, et des aloyaux du sieur Tassel. Après quoi, j'ai traversé toute la ville à pied, où j'ai rencontré trois ou quatre Rouennais. Le spectacle de leur vulgarité, de leurs redingotes, de leurs chapeaux, ce qu'ils disaient et le son de leurs voix, m'ont donné à la fois envie de vomir et de pleurer ! Jamais, depuis que je suis sur la terre, pareil dégoût des hommes ne m'avait étouffé ! Je pensais continuellement à l'amour que mon vieux Théo avait pour l'Art, et je sentais comme une marée d'immondices qui me submergeait. Car il est mort, j'en suis sûr, d'une suffocation trop longue causée par la bêtise moderne. Je n'étais pas en train, comme tu penses bien, d'aller voir les farces de la foire Saint-Romain. « Les anges (3) » de la rue de la Ferme l'ont deviné, et j'ai été au Cimetière Monumental voir les tombes de ceux que j'ai aimés. Mes deux amies ont eu la gentillesse de m'y accompagner ; elles sont restées à m'attendre devant la grille, ainsi que Lapierre. Ce procédé-là m'a touché jusqu'au fond du cœur. Lapierre dînait en ville. J'ai passé la soirée tout seul avec elles, et la vue de leurs bonnes et belles mines m'a fait du bien. Je leur en suis reconnaissant.

Le soir, quand je suis rentré ici, mon pauvre toutou m'a accablé de caresses. Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela, mais tu devineras la psychologie sous les faits.

Comme c'est triste de ne pas trouver dans sa famille un peu de la délicatesse qu'on rencontre chez des étrangers ! Mais je ne dois pas me plaindre de la famille, puisque je possède une nièce comme *mon Caro.*

Ton Vieux.

---

(1) Mort le 23 octobre 1872 ; fut enterré le 25.
(2) Un ami de Louis Bouilhet.
(3) Mme Lapierre et sa sœur Mme Brainne.

A ERNEST FEYDEAU.

[Croisset] Nuit de lundi, 28 octobre 1872.

Non, mon cher et pauvre vieux, je ne suis pas malade. Si je n'ai pas été à l'enterrement de notre Théo, c'est la faute de Catulle qui, au lieu de m'envoyer son télégramme par télégraphe, l'a mis dans une lettre que j'ai reçue trente-six heures après l'enterrement. Comme on escamote à Paris cette cérémonie, j'ai cru qu'elle avait lieu le jeudi et non le vendredi. Voilà pourquoi je suis resté.

Ah ! celui-là, je ne le plains pas, au contraire, je l'envie profondément. Que ne suis-je à pourrir à sa place ! Pour l'agrément qu'on a dans ce bas monde (bas est le mot exact), autant en f... son camp le plus vite possible.

Le 4 Septembre a inauguré un état de choses qui ne nous regarde plus. *Nous sommes de trop*. On nous hait et on nous méprise, voilà le vrai. Donc, bonsoir !

Mais avant de crever, ou plutôt en attendant une crevaison, je désire « vuider » le fiel dont je suis plein. Donc, je prépare mon vomissement. Il sera copieux et amer, je t'en réponds.

Pauvre, pauvre cher Théo ! c'est de cela qu'il est mort (du dégoût de l'infection moderne !) C'était un grand lettré et un grand poète. Oui, monsieur, et plus fort que le jeune Alfred de Musset ! n'eût-il écrit que le *Trou du Serpent*. Mais c'était un auteur parfaitement inconnu. Pierre Corneille l'est bien !

Depuis jeudi je ne pense qu'à lui et je me sens à la fois écrasé et enragé. — Adieu, bon courage. Je t'embrasse très fortement.

A GEORGE SAND.

[Croisset] Nuit de lundi, 28 octobre 1872.

Vous avez deviné, chère maître, que j'avais un redoublement de chagrin, et vous m'avez écrit une bonne lettre (1) bien tendre, merci ; je vous embrasse plus fortement encore que d'habitude.

Bien que prévue, la mort du pauvre Théo m'a navré. C'est le dernier de mes amis *intimes* qui s'en va. Il clôt la liste. Qui verrai-je maintenant quand j'irai à Paris? Avec qui causer de ce qui m'intéresse? Je connais des penseurs (du moins des gens qu'on appelle ainsi), mais un artiste, où est-il?

Moi, je vous dis qu'il est mort de la « charognerie moderne ». C'était son mot, et il me l'a répété cet hiver plusieurs fois : « Je crève de la Commune, etc. ».

Le 4 Septembre a inauguré un ordre de choses où les gens comme lui n'ont plus rien à faire dans le monde. Il ne faut pas demander des pommes aux orangers. Les ouvriers de luxe sont inutiles dans une société où la plèbe domine. Comme je le regrette ! Lui et Bouilhet me manquent absolument, et rien ne peut les remplacer. Il était si bon, d'ailleurs, et, quoi qu'on dise, si simple ! On reconnaîtra plus tard

(1) La lettre de George Sand est datée 26 octobre 1872 sur l'autographe (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 335).

(si jamais on revient à s'occuper de littérature) que c'était un grand poète. En attendant, c'est un auteur absolument inconnu. Pierre Corneille l'est bien !

Il a eu deux haines : la haine des épiciers dans sa jeunesse, celle-là lui a donné du talent ; la haine du voyou dans son âge mûr, cette dernière l'a tué. Il est mort de colère rentrée, et par la rage de ne pouvoir dire ce qu'il pensait. Il a été *opprimé* par Girardin, par Fould, par Dalloz et par la première République. Je vous dis cela parce que *j'ai vu* des choses abominables et que je suis le seul homme, peut-être, auquel il ait fait des confidences entières. Il lui manquait ce qu'il y a de plus important dans la vie, pour soi comme pour les autres : *le caractère.* Avoir manqué l'Académie a été pour lui un effroyable chagrin. Quelle faiblesse ! et comme il faut peu s'estimer ! La recherche d'un honneur quelconque me semble, d'ailleurs, un acte de modestie incompréhensible.

Je n'ai pas été à son enterrement par la faute de Catulle Mendès, qui m'a envoyé un télégramme trop tard. Il y avait foule. Un tas de gredins et de farceurs sont venus là pour se faire de la réclame, comme d'habitude, et aujourd'hui lundi, jour du feuilleton théâtral, il doit y avoir des *morceaux* dans les feuilles, *ça fera de la copie.* En résumé, je ne le plains pas, *je l'envie.* Car, franchement, la vie n'est pas drôle.

Non, je ne crois pas le *bonheur possible*, mais bien la tranquillité. C'est pourquoi je m'écarte de ce qui m'irrite. Un voyage à Paris est pour moi maintenant une grosse affaire. Sitôt que j'agite le vase, la lie remonte et trouble tout. Le moindre dialogue avec qui que ce soit m'exaspère, parce que je trouve tout le monde idiot. Mon sentiment de la justice est continuellement révolté. On ne parle *que* de politique, et de quelle façon ! Où y a-t-il une apparence d'idée? A quoi se raccrocher? Pour quelle cause se passionner?

Je ne me crois pas cependant un monstre d'égoïsme. Mon moi s'éparpille tellement dans les livres que je passe des journées entières sans le sentir. J'ai de mauvais moments, il est vrai, mais je me remonte par cette réflexion : « Personne, au moins, ne m'embête ». Après quoi je me retrouve d'aplomb. Enfin, il me semble que je marche dans ma voie naturelle : donc je suis dans le vrai.

Quant à vivre avec une femme, à me marier comme vous me le conseillez, c'est un horizon que je trouve fantastique. Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'est comme ça. Expliquez le problème. L'être féminin n'a jamais été emboîté dans mon existence ; et puis, je ne suis pas assez riche, et puis, et puis... je suis trop vieux... et puis trop propre pour infliger à perpétuité ma personne à une autre. Il y a en moi un fond d'ecclésiastique qu'on ne connaît pas. Nous causerons de tout cela bien mieux de vive voix que par lettres.

Je vous verrai à Paris au mois de décembre, mais à Paris on est dérangé par les autres. Je vous souhaite trois cents représentations pour *Mademoiselle Quitinie.* Mais vous aurez bien des embêtements avec l'Odéon. C'est une boutique où j'ai rudement souffert l'hiver dernier. Toutes les fois que je me suis livré à l'action, il m'en a cuit. Donc, assez ! assez ! « Cache ta vie », maxime d'Épictète. Toute mon ambition maintenant est de fuir les embêtements, et je suis certain par là de n'en pas causer aux autres, ce qui est beaucoup.

Je travaille comme un furieux, je lis de la médecine, de la métaphysique, de

la politique, de tout. Car j'ai entrepris un ouvrage de grande envergure, et qui va me demander bien du temps, perspective qui me plaît.

Depuis un mois, j'attends Tourgueneff de semaine en semaine. La goutte le retient toujours.

A MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Croisset, 30 octobre 1872.

MA CHÈRE LAURE,

Je vais répondre bien mal à ta lettre du 10, car je suis maintenant surchargé de besogne ; le temps me manque pour causer avec toi d'une manière convenable.

Il me sera impossible d'aller te faire une visite à Étretat avant le printemps prochain, et je regrette bien que tu ne me donnes pas l'exemple en venant ici à Croisset.

Ton fils (1) a raison de m'aimer, car j'éprouve pour lui une véritable amitié. Il est spirituel, lettré, charmant, et puis, c'est ton fils, c'est le neveu de mon pauvre Alfred.

Le premier ouvrage que je mettrai sous presse portera en tête le nom de ton frère, car dans ma pensée la *Tentation de Saint Antoine* a toujours été dédiée « à Alfred Le Poittevin ». Je lui avais parlé de ce livre six mois avant sa mort. J'en ai fini avec cette œuvre qui m'a occupé à diverses reprises pendant ving-cinq ans ! et à défaut de *lui*, j'aurais voulu t'en lire le manuscrit à toi, ma chère Laure. Du reste je ne sais pas quand je le publierai. Les temps ne sont point propices.

Adieu, ma chère et vieille amie. Excuse mon laconisme et crois-moi toujours à toi.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi matin, 2 novembre 1872.

Comment? je n'ai pas répondu tout de suite à Ernest que j'avais reçu, dimanche matin, une lettre chargée? Je croyais l'avoir fait ! présente-lui mes excuses, j'aurai été troublé par la compagnie que j'avais. La mère Heuzey séduisait mes deux jeunes gens, Baudry et d'Osmoy. Croirais-tu que Baudry admire son râtelier qu'il prenait pour ses vraies dents?

Moi aussi, pauvre Caro, je n'ai pas été gai cette semaine. J'ai même été fort triste. Jamais je n'ai plus senti ma solitude, et puis je lisais des choses *crevantes ;* et puis, c'était la faute du temps. Si tu ne viens ici qu'à la fin de novembre, j'irai te faire une petite visite en attendant. Quand sera-t-il décidé, le fameux voyage de Pologne?

Demain, je traite. J'aurai *l'éluite* ou *de l'éluite* tout au moins. Car je suis forcé d'inviter le général de F***. C'est même pour cela que je vais aller tout à l'heure à Rouen.

(1) Guy de Maupassant.

Je profiterai de ma course pour voir un autre terrain près de la gare d'Amiens (1). Toujours les occupations mortuaires ! Je pense démesurément à mon pauvre Théo. Avec qui causer littérature, maintenant?

A LA MÊME.

Croisset, samedi soir, 6 heures, 9 novembre 1872.

MON LOULOU,

Vieux continue à n'être pas gai. Il est comme Macbeth, « il a tué le sommeil ». Pourquoi? Ce qu'il y a de drôle, c'est que Fortin est dans le même état que moi. La faute en est-elle à l'air de Croisset? Il m'est impossible de fermer l'œil avant 5 heures du matin. Aussi j'en reste toute la journée énervé et mélancolieux.

Au milieu de mes tristes songeries, le maudit argent revient. Je suis effrayé par ma dépense ! *Mes déboursés pour le cidre m'épouvantent...* J'en ai payé depuis huit jours pour plus de 500 francs ; sur les 1,000 francs qu'Ernest m'a envoyés il y a quinze jours, il ne m'en reste que 200. Tu peux donc lui dire de m'en envoyer 1,000 quand il voudra.

J'attends mardi avec impatience pour savoir si le voyage de Dantzick se fera et, par conséquent, quand est-ce que tu viendras ici. J'ai bien envie, en t'attendant, d'aller te faire une petite visite samedi prochain.

J'ai reçu ce matin une lettre exquise du bon Tourgueneff.

Je continue toujours à lire et à prendre des notes pour *Bouvard et Pécuchet* qui se dessinent de plus en plus. Mais quel travail j'ai entrepris ! C'est écrasant !

Je me dépêche de plier ma lettre, car le bateau va passer. Donc, bien vite, deux gros baisers de

Nounou.

AU DOCTEUR JULES CLOQUET.

Croisset, 15 novembre [1872].

CHER MONSIEUR CLOQUET,

Je vous prie de me rendre le service suivant : il s'agit de l'élection de Berthelot à l'Académie des sciences (2). Si vous n'avez pas promis votre voix à quelqu'un, je vous la demande pour lui comme un service personnel. C'est un homme des plus forts et un très brave homme que j'aime beaucoup. En l'obligeant, vous m'obligerez infiniment.

Comme voilà longtemps que nous ne nous sommes vus, cher bon ami? Cet été, j'ai été chez vous deux fois sans vous rencontrer ; à mon troisième voyage, toutes vos fenêtres étaient closes. Comment allez-vous? Comment va Mme Cloquet? Moi, je ne suis pas des plus gais ; ma santé reste bonne, mais je tourne au noir.

(1) Pour le monument de Bouilhet.
(2) Berthelot a été élu le 3 mars 1873 à l'Académie des sciences.

J'espère vous voir au commencement du mois prochain. En attendant ce plaisir-là, je vous embrasse et vous prie de présenter mes respects affectueux à Mme Cloquet.

Votre dévoué.

A ERNEST FEYDEAU.

[Croisset] Mercredi soir [Mi-novembre 1872].

Je n'en sais rien, mon bon. Peut-être au commencement de décembre irai-je passer à Paris quinze jours, pour revenir ici jusqu'au commencement de février? Peut-être ne partirai-je de Croisset qu'à cette époque? Cela dépendra de mes affaires. Du reste, cette grave question sera décidée d'ici à une quinzaine de jours.

Comme renseignements sur Théo, adresse-toi à Olivier de Gourjault, un ami de son fils, qui connaît à fond toute la partie bibliographique.

Quant à la biographie, prends des renseignements auprès de ses sœurs et d'Arsène Houssaye.

Il y a une *Étude* de Sainte-Beuve. Mais tu la connais sans doute.

Fais bien sentir qu'il a été exploité et tyrannisé dans tous les journaux où il a écrit ; Girardin, Turgan et Dalloz, ont été des tortionnaires pour notre pauvre vieux, que nous pleurons. Moi, je ne me console pas de sa perte. Depuis que je sais que je ne le verrai plus, j'ai un redoublement d'amertume qui me submerge.

Un homme de génie, un poète qui n'a pas de rentes et qui n'est d'aucun parti politique étant donné, il est forcé pour vivre d'écrire dans les journaux ; or, voilà ce qui lui arrive. C'est là, selon moi, le *sens* dans lequel tu dois faire ton étude. Quand on écrit la biographie d'un ami, on doit la faire au point de vue *de sa vengeance*. Je finirais par un petit remerciement à l'adresse du sieur Vacquerie.

Soigne cela. Ne te presse pas. Sois grave et impitoyable.

J'espère te voir bientôt. En attendant je t'embrasse.

A GEORGE SAND.

[Croisset] Lundi soir, 11 heures [25 novembre 1872].

Le facteur, tantôt, 5 heures, m'a apporté vos deux volumes. Je vais commencer *Nanon* (1) tout de suite, car j'en suis fort curieux.

Ne vous inquiétez plus de votre vieux troubadour (qui devient un sot animal, franchement), mais j'espère me remettre. J'ai passé, plusieurs fois, par des périodes sombres et j'en suis sorti. Tout s'use, l'ennui comme le reste.

Je m'étais mal expliqué : je n'ai pas dit que je méprisais « le sentiment féminin » (2), mais que la femme, matériellement parlant, n'avait jamais été dans mes

(1) *Nanon* est annoncé seulement dans la *Bibl. franç.* du 28 décembre 1872, mais avait paru en novembre. L'autre volume dont parle Flaubert est *Francia*, paru le 4 juin 1872 (*Bibl. franç.*, 29 juin).

(2) « Peut-être eût-il fallu dans ta vie l'*emboîtement du sentiment féminin*, dont tu dis avoir fait fi ». (Lettre de G. Sand datée sur l'autographe 22 novembre (p. 340).

Universitas BIBLIOTHECA

habitudes, ce qui est tout différent. J'ai *aimé* plus que personne, phrase présomptueuse qui signifie « tout comme un autre », et peut-être même plus que le premier venu. Toutes les tendresses me sont connues, « les orages du cœur » m'ont « versé leur pluie ». Et puis le hasard, la force des choses fait que la solitude s'est peu à peu agrandie autour de moi, et maintenant je suis seul, absolument seul.

Je n'ai pas assez de rentes pour prendre une femme à moi, ni même pour vivre à Paris six mois de l'année : il m'est donc impossible de changer d'existence.

Comment, je ne vous avais pas dit que *Saint Antoine* était fini depuis le mois de juin dernier? Ce que je rêve, pour le moment, est une chose plus considérable et qui aura la prétention d'être comique. Ce serait trop long à vous expliquer, avec la plume. Nous en causerons face à face.

Adieu, chère bon maître adorable, à vous, avec ses meilleures tendresses.

Votre vieux,

Toujours HHindigné comme saint Polycarpe !

Connaissez-vous, dans l'histoire universelle, en y comprenant celle des Botocudos, quelque chose de plus bête que la Droite de l'Assemblée nationale? Ces messieurs qui ne veulent pas du simple et vain mot République, qui trouvent Thiers trop avancé ! ! ! O profondeur ! problème ! rêverie !

A LA MÊME.

[Croisset, 27 novembre 1872].

CHÈRE MAITRE,

Voilà une nuit et un jour que je passe avec vous. J'avais fini *Nanon* à 4 heures du matin et *Francia* à 3 heures de l'après-midi. Tout cela me danse encore dans la tête. Je vais tâcher de recueillir mes idées pour vous parler de ces deux excellents livres. Ils m'ont fait du bien. Merci donc, chère maître. Oui, ç'a été comme une large bouffée d'air et, après avoir été attendri, je me sens ranimé.

Dans *Nanon* j'ai d'abord été charmé par le style, par mille choses simples, et fortes, qui sont comprises dans la trame de l'œuvre et qui la constituent, telles que celle-ci : « Comme la somme me parut énorme, la bête me sembla belle ». Et puis je n'ai plus fait attention à rien, j'ai été empoigné comme le plus vulgaire des lecteurs. (Je ne crois pas cependant que le vulgaire puisse admirer autant que moi). La vie des moines, les premières relations d'Émilien et de Nanon, la peur que causent les brigands, et l'incarcération du P. Fructueux qui pouvait être poncive et qui ne l'est nullement. Quelle page que la page 113 ! et comme c'était difficile de rester dans la mesure ! « A partir de ce jour, je sentis du bonheur dans tout et comme une joie d'être au monde ! »

La Roche aux Fades est une idylle exquise. On voudrait partager la vie de ces trois braves gens.

Je trouve que l'intérêt baisse un peu quand Nanon se met en tête de devenir riche. Elle devient trop forte, trop intelligente. Je n'aime pas non plus l'épisode

des voleurs. La rentrée d'Émilien avec son bras amputé m'a re-ému et j'ai versé un pleur sur la dernière page, au portrait de la marquise de Franqueville, vieille.

Je vous soumets les doutes suivants : Émilien me semble bien fort en philosophie politique. A cette époque-là, y avait-il des gens voyant d'aussi haut que lui? Même objection pour le prieur, que je trouve ailleurs charmant, au milieu du livre surtout. Mais comme tout cela est bien amené, entraîné, entraînant, charmant ! Quel être vous faites ! ! ! quelle puissance !

Je vous donne, sur les deux joues, deux bécots de nourrice et je passe à *Francia*. Autre style, mais non moins bon. Et d'abord j'admire énormément votre Dodore. Voilà la première fois qu'on fait un gamin de Paris *vrai ;* il n'est ni trop généreux, ni trop crapule, ni trop vaudevilliste. Le dialogue avec sa sœur, quand il consent à ce qu'elle devienne une femme entretenue, est un joli tour de force. Votre Mme de Thièvre avec son cachemire, qu'elle fait jouer sur ses grasses épaules, est-elle assez Restauration ! Et l'oncle qui veut souffler au neveu sa grisette ! Et Antoine, le bon gros ferblantier si poli au théâtre ! Le Russe est un simple, un homme naturel, ce qui n'est pas facile à faire.

Quant j'ai vu Francia lui enfoncer son poignard dans le cœur, j'ai d'abord froncé le sourcil, craignant que ce fût une vengeance classique, qui dénaturât le charmant caractère de cette bonne fille. Mais pas du tout ! Je me trompais, cet assassinat inconscient complète votre héroïne.

Ce qui me frappe dans ce livre-là, c'est qu'il est très spirituel et très juste. On est en plein dans l'époque.

Je vous remercie du fond du cœur pour cette double lecture. Elle m'a détendu. Tout n'est donc pas mort? Il y a encore du beau et du bon dans le monde?

A LA MÊME.

[Croisset] Mercredi [4 décembre 1872].

CHÈRE MAITRE,

Je relève une phrase dans votre dernière lettre (1) : « L'éditeur aurait du goût si le public en avait... ou si le public le forçait à en avoir ». Mais c'est demander l'impossible ! Ils ont des *idées littéraires*, croyez-le bien, ainsi que MM. les directeurs de théâtre. Les uns et les autres prétendent *s'y connaître*, et leur esthétique se mêlant à leur mercantilisme, ça fait un joli résultat.

D'après les éditeurs, votre dernier livre est toujours inférieur au précédent. Que je sois pendu si ça n'est pas vrai ! Pourquoi Lévy admire-t-il bien plus Ponsard et Octave Feuillet que le père Dumas et vous? Lévy est académique. Je lui ai fait gagner plus d'argent que Cuvillier-Fleury, n'est-ce pas? Eh bien, faites un parallèle entre nous deux, et vous verrez comme vous serez reçue. Vous n'ignorez pas qu'il n'a pas voulu vendre de *Dernières Chansons* plus de 1,200 exemplaires, et les 800 qui restent sont dans le grenier à foin de ma nièce, rue de Clichy. C'est très étroit de ma part, j'en conviens ; mais j'avoue que ce procédé m'a simplement

(1) Datée 29 novembre 1872 sur l'autographe (*Corresp. George Sand-Flaubert*, p. 346).

enragé. Il me semble que ma prose pouvait être plus respectée par un homme à qui j'ai fait gagner quelques sous.

Comme je ne veux plus reparler audit Michel, c'est mon neveu qui va me remplacer pour liquider ma position. Je vais lui payer l'impression de *Dernières Chansons*, et puis je me débarrasserai de toute relation avec lui.

Pourquoi publier, par l'abominable temps qui court? Est-ce pour gagner de l'argent? Quelle dérision ! Comme si l'argent était la récompense du travail, et pouvait l'être ! Cela sera quand on aura détruit la spéculation : d'ici là, non. Et puis, comment mesurer le travail, comment estimer l'effort? Reste donc la valeur commerciale de l'œuvre. Il faudrait pour cela supprimer tout intermédiaire entre le producteur et l'acheteur, et quand même, cette question en soi est insoluble. Car j'écris (je parle d'un auteur qui se respecte) non pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour tous les lecteurs qui pourront se présenter, tant que la langue vivra. Ma marchandise ne peut donc être consommée maintenant, car elle n'est pas faite exclusivement pour mes contemporains. Mon service reste donc indéfini et, par conséquent, impayable.

Pourquoi donc publier? Est-ce pour être compris, applaudi? Mais vous-même, *vous*, grand George Sand, vous avouez votre solitude.

Y a-t-il maintenant, je ne dis pas de l'admiration ou de la sympathie, mais l'apparence d'un peu d'attention pour les œuvres d'art? Quel est le critique qui lise le livre dont il ait à rendre compte?

Dans dix ans, on ne saura peut-être plus faire une paire de souliers, tant on devient effroyablement stupide ! Tout cela est pour vous dire que, jusqu'à des temps meilleurs (auxquels je ne crois pas), je garde *Saint Antoine* dans un bas d'armoire.

Si je le fais paraître, j'aime mieux que ce soit en même temps qu'un autre livre tout différent. J'en travaille un maintenant qui pourra lui faire pendant. Conclusion : le plus sage est de se tenir tranquille.

Pourquoi Duquesnel (1) ne va-t-il pas trouver le général Ladmirault, Jules Simon, Thiers? Il me semble que cette démarche le regarde. Quelle belle chose que la Censure ! Rassurons-nous, elle existera toujours, parce qu'elle a toujours existé. Notre ami Alexandre Dumas fils, pour faire un agréable paradoxe, n'a-t-il pas vanté ses bienfaits dans la préface de la *Dame aux Camélias?*

Et vous voulez que je ne sois pas triste? J'imagine que nous reverrons prochainement des choses abominables, grâce à l'entêtement inepte de la Droite. Les bons Normands, qui sont les gens les plus conservateurs du monde, inclinent vers la Gauche *très* fortement.

Si l'on consultait maintenant la bourgeoisie, elle ferait le père Thiers roi de France. Thiers ôté, elle se jetterait dans les bras de Gambetta et j'ai peur qu'elle ne s'y jette bientôt.

Je me console en songeant que jeudi prochain j'aurai 51 ans.

Si vous ne devez pas venir à Paris au mois de février, j'irai vous voir à la fin de janvier, avant de rentrer au parc Monceau ; je me le promets.

(1) Directeur de l'Odéon ; il s'agissait de démarches à faire pour obtenir l'autorisation de jouer *Mademoiselle La Quintinie.*

La Princesse m'a écrit pour me demander si vous étiez à Nohant. Elle veut vous écrire.

Ma nièce Caroline, à qui je viens de faire lire *Nanon*, en est ravie. Ce qui l'a frappée, c'est la « jeunesse » du livre. Le jugement me paraît vrai. C'est un *bouquin*, ainsi que *Francia*, qui, bien que plus simple, est peut-être encore plus réussi, plus irréprochable comme œuvre.

J'ai lu, cette semaine, l'*Illustre Docteur Matheus*, d'Erckmann-Chatrian. Est-ce assez pignouf? Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne.

Adieu, chère bon maître. Votre vieux troubadour vous embrasse.

Je pense toujours à Théo, je ne me console pas de cette perte.

A LA MÊME.

[Croisset, 12 décembre 1872].

CHÈRE BON MAITRE,

Ne vous inquiétez pas de Lévy, et n'en parlons plus. Il n'est pas digne d'occuper notre pensée une minute. Il m'a profondément blessé dans un endroit sensible, le souvenir de mon pauvre Bouilhet. Cela est irréparable. Je ne suis pas chrétien, et l'hypocrisie du pardon m'est impossible. Je n'ai qu'à ne plus le fréquenter. Voilà tout. Je désire même ne jamais le revoir. Amen.

Ne prenez pas au sérieux les exagérations de mon *ire*. N'allez pas croire que je compte « sur la postérité pour me venger de l'indifférence de mes contemporains ». J'ai voulu dire seulement ceci : quand on ne s'adresse pas à la foule, il est juste que la foule ne vous paye pas. C'est de l'économie politique. Or, je maintiens qu'une œuvre d'art (digne de ce nom et faite avec conscience) est inappréciable, n'a pas de valeur commerciale, ne peut pas se payer. Conclusion : si l'artiste n'a pas de rentes, il doit crever de faim ! On trouve que l'écrivain, parce qu'il ne reçoit plus de pension des grands, est bien plus libre, plus noble. Toute sa noblesse sociale maintenant consiste à être l'égal d'un épicier. Quel progrès ! Quant à moi, vous me dites : « Soyons logiques » ; mais c'est là le difficile !

Je ne suis pas sûr du tout d'écrire de bonnes choses ni que le livre que je rêve maintenant puisse être bien fait, ce qui ne m'empêche pas de l'entreprendre. Je crois que l'idée en est originale, rien de plus. Et puis, comme j'espère cracher là-dedans le fiel qui m'étouffe, c'est-à-dire émettre quelques vérités, j'espère par ce moyen *me purger*, et être ensuite plus olympien, qualité qui me manque absolument. Ah ! comme je voudrais m'admirer !

Encore un deuil : j'ai conduit l'enterrement du père Pouchet lundi dernier. La vie de ce bonhomme a été très belle et je l'ai pleuré.

J'entre aujourd'hui dans ma cinquante-deuxième année, et je tiens à vous embrasser aujourd'hui : c'est ce que je fais tendrement, puisque vous m'aimez si bien.

A ERNEST FEYDEAU.

Dimanche soir [fin décembre 1872].

Rien de neuf dans ma vie, mon cher vieux. Je la passe uniformément au milieu de mes livres et dans la compagnie de mon chien. J'avale des pages imprimées et je prends des notes pour un bouquin où je tâcherai de *vomir ma bile* sur mes contemporains. Mais ce dégueulage me demandera plusieurs années.

Les temps ne sont point propices à la littérature. Aussi n'ai-je aucune hâte de publier. D'ailleurs, c'est trop cher pour mes moyens. *Dernières Chansons*, de mon pauvre Bouilhet, va me coûter d'ici à la fin de cette présente année la légère somme de 2,000 francs, si ce n'est 2,500 ! Lévy est gigantesque de rapacité et de mauvaise foi. Je te donnerai sur tout cela des détails édifiants.

Tu me verras vers le 30 janvier, peut-être avant. J'irai passer une semaine à Nohant chez Mme Sand, puis je resterai à Paris jusqu'au mois de mai.

Que dis-tu de l'histoire de *Robin !* n'est-ce pas énorme? Toi non plus, mon bonhomme, tu ne seras pas du jury, ni moi non plus, ce dont je me f... profondément.

Tout cela nous prépare encore de beaux jours ! Les libéraux voteront avec les rouges, et nous entrerons (pour longtemps cette fois) dans l'horrible. Il faudra en remercier la Droite de l'Assemblée. Amen !

J'ai pris 51 ans le 12 de ce mois ; c'est une consolation.

Que 1873 te soit léger !

A MADAME RÉGNIER.

Samedi soir [janvier 1873].

Je persiste à vous jurer *ma parole d'honneur* que je n'ai pas reçu vos *trois* lettres J'en ai reçu une après la mort de ma mère où vous vous étonniez de n'avoir pas eu de billet de faire part. Or, ce billet, je l'avais écrit moi-même. Il y a donc un guignon sur notre correspondance?

Quant au Dalloz, vous me permettrez de ne point aller chez lui parce que : 1° ma recommandation serait parfaitement inutile, et 2° que ledit Dalloz n'a jamais manqué les occasions de m'être désagréable. Il m'avait promis de m'acheter *Aïssé* pour sa feuille de chou ; puis il a refusé le manuscrit et a fait débiner la pièce par cet excellent M. Paul de Saint-Victor, etc., etc.

En résumé : je n'ai jamais reçu le moindre service d'aucun journal. Des promesses tant qu'on en veut, et puis rien. J'ai été l'année dernière (1) trois fois aux *Débats* et j'ai écrit six lettres pour avoir un article sur *Dernières Chansons*. L'article est encore à faire. Rappelez-vous ma correspondance avec Charles-Edmond. Ah ! j'en ai gros sur le cœur, chère Madame ! Enfin je suis si dégoûté de ce qu'on nomme la vie « littéraire » (par dérision, sans doute), que je renonce à toute publication. *Saint Antoine* ne verra pas le jour, ou le verra dans des temps plus prospères. J'ai remercié Lemerre, Lachaud et Charpentier. Ma première publication m'a

(1) Cette seule indication permet d'affirmer que la lettre est postérieure au 1er janvier 1873.

coûté 300 francs ; la dernière vient de m'en coûter 2,354, c'est assez ! L'argent, d'ailleurs, quoi qu'il soit, me semble une amère ironie et, quant à la gloire, ce sont de ces choses auxquelles on ne croit plus à mon âge. Je continue cependant à faire des phrases, comme les bourgeois qui ont un tour dans leur grenier font des ronds de serviette, par désœuvrement et pour mon agrément personnel. Mais c'est tout.

Il est si impossible de réussir à quoi que ce soit que je ne puis même réunir les membres de la commission pour le monument de notre pauvre ami. Voilà, depuis trois semaines, six lettres que j'écris à *Rouen*, sans qu'aucun de ces messieurs, y compris *Philippe*, daigne m'honorer d'une réponse. Comme je suis las de retourner le cadavre de Bouilhet ! Et, à ce propos, quand vous insistez pour que j'aille vous voir à Mantes, ne sentez-vous pas que vous me priez de faire une chose qui n'est pas sans douleur? Toutes les fois que je passe devant la gare et que j'aperçois le clocher de cette bonne petite ville où j'ai passé des heures exquises, mon cœur se soulève et je retiens un sanglot. Voilà le vrai. Vous avez assez d'esprit pour me comprendre. Laissez-moi me remettre, je suis maintenant très meurtri. La mort de Théo a fait déborder le vase, pour employer une comparaison classique, mais juste.

Un grand signe de décadence, c'est que la politique m'irrite et m'afflige. Je suis exaspéré contre la Droite, à me demander si les communards n'avaient pas raison de vouloir brûler Paris, car les fous furieux sont moins abominables que les idiots. Leur règne, d'ailleurs, est toujours moins long.

Mme Sand est maintenant le seul ami de lettres que j'aie, avec Tourgueneff. Ces deux-là valent une foule, c'est vrai, mais quelque chose de plus près du cœur ne me ferait pas de mal.

Excusez-moi pour cette lugubre épître.

---

* A PHILIPPE LEPARFAIT.

Vendredi [24 janvier 1873].

MON CHER PHILIPPE,

Bien que Caudron soit insaisissable, fais l'impossible, saisis-le, et préviens-le de ceci :

Mulot est chargé par moi de convoquer tous les membres de la commission pour le 2 février, à sept heures du soir, chez Desbois. Il me semble qu'en dix jours ces Messieurs ont le temps de se préparer à ce sacrifice ! Je tiens expressément à ce que Caudron et M. Deschamps soient présents, ainsi que d'Osmoy et R. Duval. C'est pourquoi j'ai choisi un dimanche.

Quant à Lévy, il m'a donné une jouissance, car je sais pertinemment qu'il est très vexé et humilié par ma conduite.

Je lui ai payé lundi 2.100 francs, car il me doit rendre 500 francs (pour *Aïssé*) sur les 2.600 versés par Commanville.

Nous nous occupons maintenant de racheter *Melænis* (ou bien de nous faire acheter *Dernières Chansons*), afin de pouvoir faire une édition complète. C'est

très long et embrouillé à t'expliquer. Voilà trois fois que Commanville confère avec lui et il n'est pas près d'avoir fini.

Impossible de rien tirer du Vaudeville, bien entendu.

Bouilhet n'a pas eu tort de mourir ! De nos deux rôles, il a pris le meilleur !

A toi, ton.

A GEORGE SAND.

[Paris] Lundi soir, 3 février 1873 (1).

CHÈRE MAITRE,

J'ai l'air de vous oublier et de ne pas vouloir faire le voyage de Nohant. Il n'en est rien, mais, depuis un mois, toutes les fois que je prends l'air, je suis ré-empoigné par la grippe, qui devient plus forte à chaque reprise. Je tousse abominablement et je sal s des mouchoirs de poche innombrablement. Quand cela finira-t-il?

J'ai pris le parti de ne plus franchir mon seuil jusqu'à complète guérison, et j'attends toujours le bon vouloir des membres de la Commission pour la fontaine Bouilhet. Depuis bientôt deux mois il ne m'est pas possible de faire trouver ensemble, à Rouen, six habitants de Rouen. Voilà comme sont les amis ! tout est difficile, la plus petite entreprise demande de grands efforts.

Je lis maintenant de la chimie (à laquelle je ne comprends goutte) et de la médecine Raspail, sans compter le *Potager moderne* de Gressent, et l'*Agriculture* de Gasparin. A ce propos, Maurice serait bien gentil de recueillir pour moi ses souvenirs agronomiques afin que je sache quelles sont les fautes qu'il a faites, et par quels raisonnements il les a faites.

De quels renseignements n'ai-je pas besoin pour le livre que j'entreprends? Je suis venu à Paris, cet hiver, dans l'intention d'en recueillir ; mais si mon affreux rhume se prolonge, mon séjour ici sera inutile. Vais-je devenir comme ce chanoine de Poitiers, dont parle Montaigne, qui, depuis trente ans, n'était pas sorti de sa chambre « par l'incommodité de sa mélancolie » et qui, pourtant, se trouvait fort bien « sauf un rheume qui lui était tombé sur l'estomach »? C'est vous dire que je vois fort peu de monde. D'ailleurs qui fréquenter? La guerre a creusé des abîmes.

Je n'ai pu me procurer votre article sur Badinguet. Je compte le lire chez vous.

En fait de lectures, je viens d'avaler *tout* l'odieux Joseph de Maistre. Nous a-t-on assez scié le dos avec ce monsieur-là? et les socialistes modernes qui l'ont exalté, à commencer par les saint-simoniens pour finir par Auguste Comte. La France est ivre d'autorité, quoi qu'on dise. Voici une belle idée que je trouve dans Raspail : *Les médecins devraient être des magistrats*, afin qu'ils puissent forcer, etc.

Votre vieille ganache romantique et libérale vous embrasse tendrement.

---

(1) Réponse à une lettre de George Sand datée 8 janvier sur l'autographe (voir *Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 355).

A MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

Paris, 23 février 1873.

Tu m'as prévenu, ma chère Laure, car depuis un mois je voulais t'écrire pour te faire une déclaration de tendresse à l'endroit de ton fils. Tu ne saurais croire comme je le trouve charmant, intelligent, bon enfant, sensé et spirituel, bref (pour employer un mot à la mode) sympathique ! Malgré la différence de nos âges, je le regarde comme « un ami », et puis il me rappelle tant mon pauvre Alfred ! J'en suis même parfois effrayé, surtout lorsqu'il baisse la tête en récitant des vers. Quel homme c'était, celui-là ! Il est resté, dans mon souvenir, en dehors de toute comparaison. Je ne passe pas un jour sans y rêver. D'ailleurs le passé, les morts (mes morts) m'obsèdent. Est-ce un signe de vieillesse? Je crois que oui.

Quand nous retrouverons-nous ensemble? quand pourrons-nous causer « du garçon »? est-ce que tu ne viendrais pas bien avec tes deux fils passer quelques jours à Croisset? J'ai, maintenant, beaucoup de places à vous offrir et j'envie la sérénité dont tu me parais jouir, ma chère Laure, car je deviens bien sombre. Mon époque et l'existence me pèsent sur les épaules, horriblement. Je suis si dégoûté de tout et particulièrement de la littérature militante que j'ai renoncé à publier. Il ne fait plus bon vivre pour les gens de goût.

Malgré cela, il faut encourager ton fils dans le goût qu'il a pour les vers, parce que c'est une noble passion, parce que les lettres consolent de bien des infortunes et parce qu'il aura peut-être du talent : qui sait? Il n'a pas jusqu'à présent assez produit pour que je me permette de tirer son horoscope poétique ; et puis à qui est-il permis de décider de l'avenir d'un homme?

Je crois notre jeune garçon un peu flâneur et médiocrement âpre au travail. Je voudrais lui voir entreprendre une œuvre de longue haleine, fût-elle détestable. Ce qu'il m'a montré vaut bien tout ce qu'on imprime chez les *Parnassiens*... Avec le temps il gagnera de l'originalité, une manière individuelle de voir et de sentir (car tout est là) ; pour ce qui est du résultat, du succès, qu'importe ! Le principal en ce monde est de tenir son âme dans une région haute, loin des fanges bourgeoises et démocratiques. Le culte de l'Art donne de l'orgueil ; on n'en a jamais trop. Telle est ma morale.

Adieu, ma chère Laure, ou plutôt au revoir, car d'ici peu il faudra nous voir. Il me semble que nous en avons besoin. En attendant ce plaisir-là, je t'embrasse fraternellement.

A GEORGE SAND.

[Paris, mardi 11 mars 1873] (1).

Chère Maitre,

Si je ne suis pas chez vous, la faute est au grand Tourgueneff. Je me disposais à partir pour Nohant, quand il m'a dit : « Attendez, j'irai avec vous au commencement d'avril ». Il y a de cela quinze jours. Je le verrai demain chez Mme Viardot et

(1) Réponse à une lettre de George Sand datée 5 février [1873] sur l'autographe (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 358).

je le prierai d'avancer l'époque, car ça commence à m'impatienter. J'éprouve le *besoin* de vous voir, de vous embrasser, et de causer avec vous. Voilà le vrai.

Je commence à me re-sentir d'aplomb. Qu'ai-je eu depuis quatre mois? Quel trouble se passait dans les profondeurs de mon individu? Je l'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai été très malade, vaguement. Mais, à présent, je vais mieux. Depuis le 1er janvier dernier, *Madame Bovary* et *Salammbô* m'appartiennent et je pourrais les vendre. Je n'en fais rien, aimant mieux me passer d'argent que de m'exaspérer les nerfs. Tel est votre vieux troubadour !

Je lis toute espèce de livres et je prends des notes pour mon grand bouquin qui va me demander cinq ou six ans, et j'en médite deux ou trois autres. Voilà des rêves pour longtemps, c'est le principal.

L'Art continue à être « dans le marasme », comme dit M. Prud'homme, et il n'y a plus de place dans ce monde pour les gens de goût. Il faut, comme le rhinocéros, se retirer dans la solitude, en attendant sa crevaison.

A LA MÊME.

[Paris] Jeudi, 20 mars 1873 (1).

CHÈRE MAITRE,

Le gigantesque Tourgueneff sort de chez moi, et nous venons de faire un serment solennel. Le 12 avril, veille de Pâques, vous nous aurez à dîner chez vous.

Ce n'a pas été une petite affaire que d'en arriver là, tant il est difficile de réussir à quoi que ce soit.

Quant à moi, rien ne m'eût empêché de partir dès demain. Mais notre ami me paraît jouir de peu de liberté et moi-même j'ai des empêchements dans la première semaine d'avril.

Je vais ce soir à deux bals costumés. Dites après cela que je ne suis pas jeune !

Mille tendresses de votre vieux troubadour, qui vous embrasse.

Lire, comme exemple de fétidité moderne, dans le dernier numéro de la *Vie parisienne*, l'article sur *Marion Delorme*. C'est à encadrer, si toutefois quelque chose de fétide peut être encadré. Mais à présent, on n'y regarde pas de si près.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Nuit de samedi à dimanche, 1 heure [5-6 avril 1873] (2).

MON LOULOU,

Veux-tu me donner à dîner *mardi?* Un petit repas où nous ne serons que nous trois, tranquillement, afin de causer de nos affaires ; depuis longtemps on est trop dérangé.

Demain, anniversaire de la mort de notre pauvre vieille ! Je reste chez moi où je me livrerai à mes souvenirs.

(1) Réponse à une lettre de George Sand, datée 15 mars [1873] sur l'autographe (*Ibid.*, p. 361).

(2) L'allusion faite à l'anniversaire de la mort de Mme Flaubert, autorise à rectifier en toute certitude la date attribuée à cette lettre dans les éditions antérieures.

Il me semble que notre soirée d'hier a dû te faire du bien, puisqu'elle m'en a fait.

Adieu, ma pauvre fille. Ton Vieux.

A GEORGE SAND.

Paris [23 avril 1873].

Il n'y a que cinq jours depuis notre séparation (1), et je m'ennuie de vous comme une bête. Je m'ennuie d'Aurore et de toute la maisonnée, jusqu'à Fadet. Oui, c'est comme ça, on est si bien chez vous ! vous êtes si bons et si spirituels !

Pourquoi ne peut-on vivre ensemble? pourquoi la vie est-elle toujours mal arrangée? Maurice me semble être le type du bonheur humain. Que lui manque-t-il? Certainement, il n'a pas de plus grand envieux que moi.

Vos deux amis, Tourgueneff et Cruchard, ont philosophé sur tout cela, de Nohant à Châteauroux, très agréablement portés dans votre voiture, au grand trot de deux bons chevaux. Vivent les postillons de La Châtre ! Mais le reste du voyage a été fort déplaisant, à cause de la compagnie que nous avions dans notre wagon. Je m'en suis consolé par les liqueurs fortes, car le bon Moscove avait une gourde remplie d'excellente eau-de-vie. Nous avions l'un et l'autre le cœur un peu triste. Nous ne parlions pas, nous ne dormions pas.

Nous avons retrouvé ici la bêtise barodetienne (2) en pleine fleur. Au pied de cette production s'est développé, depuis trois jours, Stoppfel ! autre narcotique âcre ! O ! mon Dieu ! mon Dieu ! quel ennui que de vivre dans un pareil temps ! Vous ne vous imaginez pas le torrent de démences au milieu duquel on se trouve ! Que vous faites bien de vivre loin de Paris !

Je me suis remis à mes lectures, et, dans une huitaine, je commencerai mes excursions aux environs pour découvrir une campagne pouvant servir de cadre à mes deux bonshommes. Après quoi, vers le 12 ou le 15, je rentrerai dans ma maison du bord de l'eau. J'ai bien envie d'aller enfin, cet été, à Saint-Gervais pour me blanchir le museau et me retaper les nerfs. Depuis dix ans, je trouve toujours un prétexte pour m'en dispenser. Il serait temps cependant de se désenlaidir, non pas que j'aie des prétentions à plaire et à séduire par mes grâces physiques, mais je me déplais trop à moi-même, quand je me regarde dans ma glace. A mesure qu'on vieillit, il faut se soigner davantage.

Je verrai ce soir Mme Viardot, j'irai de bonne heure et nous causerons de vous.

Quand nous reverrons-nous, maintenant? Comme Nohant est loin de Croisset !

A vous, chère bon maître, toutes mes tendresses.

Gustave FLAUBERT.

Autrement dit le R. P. Cruchard des Barnabites,
directeur des Dames de la Désillusion.

---

(1) Flaubert était allé, avec Tourgueneff, à Nohant, le 12 avril, et y avait séjourné quelques jours. Cette lettre est datée, dans la *Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 365, du 23 avril, date que je lui maintiens sous réserves.

(2) Barodet, maire de Lyon, présenté par les radicaux de Paris aux élections complémentaires de la Seine contre de Rémusat, candidat de Thiers et du gouvernement. Il fut élu le 28 avril.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi, 2 heures [fin avril, début de mai 1873].

MON CARO,

J'irai te prendre à 3 h. 30 pour que nous achetions ensemble : 1° des rideaux, 2° des plâtres.

Je ne sais pas si, malgré mon ardeur musicale, je resterai à dîner chez vous. Car je ferais mieux d'expédier les livres qui me restent à lire. Le temps de mon départ approche et j'ai encore bien à faire. Émile part vendredi soir, et lundi prochain je commence mes courses aux environs de Paris. Ce qui me demandera une bonne semaine. Mais ce n'est pas pour te dire tout cela que je t'écris. Voici le but de mon épître :

J'ai vu hier le Moscove. Il m'a dit que *bien sûr* Sarrasate viendrait chez Mme Viardot.

Le philosophe Baudry et son gendre sont *enchantés* de leur soirée de mardi dernier (1).

A bientôt, chérie. Ton vieux Cruchard.

A LA MÊME.

Croisset, dimanche, 4 heures [8 mai 1873].

MON PAUVRE CARO,

Je vous plains pour votre promenade. S'il fait à Fontainebleau le temps de Rouen, elle est manquée et ces messieurs *marronneront !*

Mon retour ici n'a pas été très gai. J'ai commencé par faire une visite à la chambre de notre pauvre vieille ! et mon après-midi a été lugubre. Pour dire le vrai, je me suis ennuyé à crever. Puis j'étais brisé de fatigue. Mes nombreux colis sont déballés, et dès ce soir je me mets au *Sexe faible.*

Laporte, qui est venu déjeuner avec moi, ne m'a pas ramené Julio, parce que ce « pauvre petit » est malade, et qu'il ne veut me le rendre qu'en bon état. Demain, je vais à Rouen pour y faire des emplettes, et j'y dînerai probablement chez les Lapierre. A propos de dîner, celui de vendredi chez Carvalho a été fort aimable, et excellent sous le rapport culinaire. Carvalho m'a eu l'air de plus en plus convaincu du succès, et j'ai maintenant sa promesse *écrite* d'être joué l'hiver prochain, de septembre en avril.

Je n'ai rien de plus à te dire, ma chère Caro, si ce n'est que la maison me semble bien grande et vide ! et qu'il me tarde de revoir ma pauvre fille que sa

Nounou bécote de loin.

As-tu senti la beauté de mon Moscove, me suivant dans mes courses et m'attendant aux portes? Il en a eu pour trois heures de voiture. C'était afin d'être plus longtemps avec moi ! Voilà des procédés qui attendrissent.

---

(1) Une soirée musicale chez Mme Commanville.

A LA MÊME.

[Croisset] Nuit de mardi [20-21 mai 1873].

Quelle ne fut pas ma surprise hier matin en recevant ta lettre de samedi, datée de Fontainebleau ! Cette attention-là m'a fait bien du plaisir, ma chère Caro, et je t'en remercie.

Oui, je connais les livres, et même la personne du bonhomme Dennecourt, dit « le Sylvain ». Si tu te promènes à pied dans la forêt, tu as pu te convaincre qu'il s'y est livré à des travaux gigantesques. Moi, je me suis promené hier dans Rouen, dans l'unique but d'y faire des achats. Que n'ai-je point acheté ! des rideaux de vitrage, des serviettes, des draps, une toile cirée, un garde-manger, etc. ; car la pauvre maison de Croisset manque de bien des choses. Je tâche de la recaler, et même je ne voudrais pas que *tu vinsses* avant que tout n'y soit établi dans mes idées ; ce sera, je crois, vers la fin de la semaine prochaine, c'est-à-dire le commencement de juin.

Serait-ce exaspérer par trop mon beau neveu que de lui demander timidement quand se fera le voyage de Liverpool? et l'époque où vous viendrez chez la Nounou?

J'ai eu, ce matin, bien du mal pour le placement des Métopes du Parthénon ! Mais ça se fera. Je me suis mis au *Sexe faible* (*Bouvard et Pécuchet* restent sous la remise), et la première scène du premier acte est à peu près écrite. Je vise comme style à l'idéal de la conversation naturelle, ce qui n'est pas très commode quand on veut donner au langage de la fermeté et du rythme. Il y avait longtemps (un an bientôt) que je n'avais écrit, et faire des phrases me semble doux.

Quand tu viendras ici, n'oublie pas de m'apporter : 1° le grand cordon de sonnette qui a dû être remis lundi dernier chez toi ; 2° mes portraits de japonaises.

Si tu passais devant Goupil, tu ne ferais pas mal d'y entrer pour voir ce que deviennent mes photographies et comment on les a encadrées. Je devais les recevoir ici au bout de dix jours et la dizaine est passée.

Donne-moi des détails sur le voyage de Fontainebleau et sur tout. Car de toi, chère fille, tout m'intéresse.

[Ton vieil oncle qui t'aime].

A LA MÊME.

Croisset, samedi soir [24 mai 1873].

Ah ! bien oui, payer les impositions ! Il me reste encore près de 500 francs, mais j'ai peur que je n'aie pas *de trop* pour solder mes factures de Rouen, et de me trouver comme la cigale,

...fort dépourvue
Quand note sera venue.

Quoi qu'il en soit, qu'Ernest m'envoie ou ne m'envoie pas d'argent, les 200 francs d'impositions seront payés avant la fin de la semaine.

Les 1.000 francs de la *Bovary* (promis par Lemerre) auront passé aux embellissements de Croisset, mais pas au delà. Au moins, il me restera quelque chose de mes œuvres, et ce quelque chose sera employé à la maison de notre pauvre vieille !

Vraiment ce n'était pas du luxe ! plus de rideaux de vitrage, plus de draps, plus de serviettes, etc. ; un délabrement qui serrait le cœur !

Du reste, la fortune semble me sourire, car aujourd'hui même je viens de recevoir un cadeau *splendide* : ce sont deux monstres chinois en porcelaine, donnés par Laporte ! en souvenir, m'écrit-il, de notre pauvre Duplan, parce que je les ai, l'année dernière, remarqués chez lui à Couronne, et qu'ils feront très bien aux deux coins de mon escalier. En effet, quand j'aurai pour eux d'autres piédestaux que les petites armoires... Mais en voilà assez pour cette année ! La grande salle à manger restera même avec son vieux tapis de toile écrue. Une toile cirée partout eût été trop cher.

Ton vieux Cruchard, ta vieille Nounou, est perdu dans l'art dramatique. Hier, j'ai travaillé *dix-huit heures* (depuis 6 heures et demie du matin jusqu'à minuit ! *c'est comme ça*) et je n'ai fait aucun somme dans la journée ! Jeudi j'avais travaillé quatorze heures. Monsieur a le bourrichon très monté ! Je crois, du reste, qu'une pièce de théâtre (une fois que le plan est bien arrêté) doit s'écrire avec une sorte de fièvre. Ça presse davantage le mouvement, on corrige ensuite. Si je continue de ce train-là, j'aurai fini vers le milieu de juillet !

Personne ne vient me voir. Aucune visite. Je suis comme un petit père tranquille.

Et je suis fier, Madame, que ma description de la forêt de Fontainebleau (1), vous ait semblé bien troussée. J'avoue que je ne la trouve pas mal.

Si vous alliez en Angleterre, tu ferais bien de m'envoyer quelques jours d'avance Marguerite ; elle se rendrait chez « l'oncle de Madame » avec vos bagages, dans lesquels je brûle de voir les quatre tableaux (2). Ne ferais-tu pas bien de les faire, à Paris, coller sur des panneaux? Ce serait plus solide et meilleur contre l'humidité.

Que penses-tu du buste (3)? Tu ne l'as pas vu peut-être? Il est sans doute maintenant à la cuisson? Adieu, pauvre fille que j'aime.

Deux bons baisers sur chacune de tes joues.

Vieux.

A GEORGE SAND.

[Croisset, entre le 25 et le 31 mai 1873].

CHÈRE MAITRE,

Cruchard aurait dû vous remercier plus vite pour l'envoi de votre dernier volume ; mais le révérend travaille comme 18,000 nègres, voilà son excuse. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir lu *Impressions et Souvenirs* (4). J'en connais une partie pour l'avoir lue dans « le *Temps* » (un calembour).

Voici pour moi ce qui était nouveau et qui m'a frappé : 1° le premier fragment ; 2° le second où il y a une page charmante et juste sur l'Impératrice. Comme c'est

(1) Dans l'*Éducation sentimentale*.
(2) Quatre dessus de porte dessinés par Mme Commanville pour la salle à manger de Croisset.
(3) Buste de Mme Flaubert, par Guilbert.
(4) *Bibliogr. Franç.*, 24 mai 1873.

vrai, ce que vous dites sur le prolétaire ! Espérons que son règne passera, comme celui des bourgeois, et pour les mêmes causes, en punition de la même bêtise et d'un égoïsme pareil.

La *Réponse à un ami* m'est connue, puisqu'elle m'était adressée.

Le *Dialogue avec Delacroix* est instructif ; deux pages curieuses sur ce qu'il pensait du père Ingres.

Je ne suis pas complètement de votre avis sur la ponctuation. C'est-à-dire que j'ai là-dessus l'exagération qui vous choque ; et je manque, bien entendu, de bonnes raisons pour la défendre.

J'allume le fagot, etc., tout ce long fragment m'a charmé.

Dans les *Idées d'un maître d'école*, j'admire votre esprit pédagogique, chère maître, il y a de bien jolies phrases d'abécédaire.

Merci de ce que vous dites de mon pauvre Bouilhet.

J'adore votre *Pierre Bonin*. J'en ai connu de son espèce, et puisque ces pages-là sont dédiées à Tourgueneff, c'est l'occasion de vous demander : Avez-vous lu l'*Abandonnée?* Moi, je trouve cela simplement sublime. Ce Scythe est un immense bonhomme.

Je ne suis pas maintenant dans une littérature aussi haute. Tant s'en faut ! Je bûche et surbûche le *Sexe faible*. En huit jours, j'ai écrit le premier acte. Il est vrai que mes journées sont longues. J'en ai fait une, la semaine dernière, de dix-huit-heures, et Cruchard est frais comme une jeune fille, pas fatigué, sans mal de tête. Bref, je crois que je serai débarrassé de ce travail-là dans trois semaines. Ensuite, à la grâce de Dieu !

Ce serait drôle, si la bizarrerie de Carvalho était couronnée de succès.

J'ai peur que Maurice n'ait perdu sa dinde truffée, car j'ai envie de remplacer les trois vertus théologales par la face du Christ qui apparaît dans le soleil. Qu'en dites-vous? Quand cette correction sera faite et que j'aurai renforcé le massacre à Alexandrie et clarifié le symbolisme des bêtes fantastiques, *Saint Antoine* sera irrévocablement fini, et je me mettrai à mes deux bonshommes laissés de côté pour la comédie.

Quelle vilaine manière d'écrire que celle qui convient à la scène ! Les ellipses, les suspensions, les interrogations et les répétitions doivent être prodiguées si l'on veut qu'il y ait du mouvement, et tout cela en soi est fort laid.

Je me mets peut-être le doigt dans l'œil, mais je crois faire maintenant quelque chose de très rapide à jouer. Nous verrons.

Adieu, chère bon maître, embrassez tous les vôtres pour moi.

Votre vieille bedolle Cruchard, ami de Chalumeau.

Notez ce nom-là ! C'est une histoire gigantesque, mais qui demande qu'on se piète pour la raconter convenablement.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 6 heures. [Fin mai, début juin, 1873].

Eh bien, mon Caro, je ne t'en verrai que plus tôt ! Bien que je sois fâché pour toi de ce petit désappointement ; un peu de dérangement vous aurait fait du bien à l'un et à l'autre.

Faut-il, lundi soir, vous garder à dîner? J'aimerais mieux vous attendre et dîner avec vous. Prenez avant de partir un bouillon, puis nous ferons ensemble un vrai repas.

Aucune nouvelle de Mlle Julie ! Comme Émile n'est nullement pressé de la revoir, de la re-servir, il ne lui a pas écrit, se fiant là-dessus à Mme Commanville.

Ma caboche est un peu fatiguée, mais le second acte du *Sexe faible* touche à sa fin ! Tout sera (provisoirement) fini avant un mois, et je ne te cache pas que je commence à avoir bon espoir. Pour te dire la vérité, je brûle même de lire mon premier acte à quelqu'un pour juger de l'effet. Mais à qui? Tu subiras cette lecture, mon loulou, mais tu n'estimes que les choses *pohétiques!*

Ce bon Tourgueneff ! c'est gentil, son attention de t'avoir envoyé son volume (1).

A bientôt donc, pauvre chérie,

Ta Nounou qui t'embrasse.

Oui, je trouve la peinture de l'escalier très bien. Mais vous ne serez pas mécontents, je crois, de la façon dont j'ai orné votre immeuble.

Du reste, Croisset est charmant ! C'est à présent qu'il faut y venir, et y rester le plus longtemps possible.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset près Rouen, 17 juin [1873].

MON CHER ÉDITEUR,

Je vous attends *vendredi prochain.*

En partant de Paris par l'express du matin (8 heures) vous serez à Rouen à 10 heures et demie. Là vous prendrez, à la gare, une citadine, en lui disant de vous mener à Croisset, chez M. Gustave Flaubert, et à 12 heures vous serez chez le susdit qui, immédiatement, vous fera déjeuner.

Il me paraît impossible que nous puissions expédier notre besogne dans l'après-midi? Donc, vous resterez à coucher et vous ne repartirez que le lendemain. Voilà qui est bien convenu.

J'ai un scrupule à vous soumettre, mais nous en causerons (2).

Présentez, je vous prie, mes hommages à Mme Charpentier et croyez-moi tout à vous.

Si quelquefois vous ne pouviez venir, prévenez-moi par un mot ; mais je *compte* sur vous.

---

(1) *Étranges histoires : Étrange histoire; Le roi Lear de la* [*sic*] *steppe; Toc... toc... toc; L'abandonnée.* 2e édition (Paris, 1873). *Bibliogr. Franç.*, du 28 juin sous la date du 9.

(2) Il s'agissait d'une réimpression de *Madame Bovary* avec les pièces du procès. Sur cette visite de Charpentier à Croisset, voir lettres du 18 juin et du 21 juin *à sa nièce Caroline.*

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 1 heure. [18 juin 1873].

MON LOULOU,

Jusqu'à présent, tu ne m'as pas l'air de t'amuser beaucoup dans ton voyage. Et *j'aime à croire* que tu regrettes un peu le pauvre Croisset et la société de Vieux. Laisse-moi cette illusion ! Je ne suis pas cependant assez égoïste pour ne point te souhaiter un changement d'humeur ; il aura lieu avec le changement de temps : maintenant il fait beau, ici du moins, et les orages paraissent s'en aller.

L'éditeur Charpentier m'a annoncé hier qu'il viendrait me voir vendredi. Je suis toujours fort incertain de savoir ce que je ferai. Je lui ai promis les suppléments en question et je regrette ma promesse; cependant... bref, je change d'avis là-dessus vingt fois par jour.

Putzel va très bien et me tient compagnie pendant presque toute la journée. Mais dès que je caresse Julio, elle entre en fureur ; hier, elle a sauté dessus comme un bouledogue et l'a mordu au museau. Julio n'a pas eu l'air de s'en apercevoir et est retourné se coucher sur le divan.

Lundi j'ai été à Rouen payer mes cadres et m'acheter des torchons et des chaussettes. On m'a retenu à dîner chez les Lapierre où j'ai vu l'illustre Tavernier, belles-moustaches. Laporte m'a envoyé l'*Antéchrist* de Renan, sachant que j'avais envie de le lire et que mon exemplaire devait être resté à Paris. Je suis attendri par les aimables procédés de ce brave garçon. Depuis hier au soir, j'ai donc expédié ce volume qui m'a charmé. Je vais me remettre à mes lectures pour *B et P.*, lesquelles sont moins drôles. Pas de nouvelles de Carvalho. S'il persévère encore deux jours dans son mutisme, je lui re-écrirai.

J'embrasse mon Caro. Nounou.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, mercredi. [18 juin 1873].

Il me semble que c'est moi qui vous dois une lettre, chère Madame. Nous n'en sommes pas, Dieu merci, à y regarder de si près, n'est-ce pas? N'importe ! je crois n'avoir pas répondu à votre dernière et il m'ennuie de ne pas entendre parler de vous. C'est vous dire que j'espère très prochainement recevoir une épître démesurée.

Depuis mon retour, j'ai travaillé d'une façon tellement *gigantesque* que j'ai écrit la valeur d'à peu près trois actes, et le *Sexe faible* est complètement terminé. J'attends Carvalho pour lui en faire la lecture dans quatre ou cinq jours. Si ses prévisions se réalisaient, ce serait drôle. Entre nous, je n'attache pas une grande importance à cette œuvre. Je la juge « convenable », mais rien de plus, et je ne souhaite son succès que pour deux raisons : 1° gagner quelques mille francs ; 2° contrarier plusieurs imbéciles.

Ce qui serait gentil (si la chose doit réussir) ce serait que vous fussiez là, à la première. Depuis que j'en ai fini avec les exercices théâtraux, j'ai recalé la fin de

Saint Antoine et je me suis remis à mes immenses lectures pour mon roman. Je lis maintenant l'esthétique du sieur Lévesque, professeur au Collège de France. Quel crétin ! Brave homme du reste et plein des meilleures intentions. Mais qu'ils sont drôles, les universitaires, du moment qu'ils se mêlent de l'Art !

Je viens d'expédier immédiatement l'*Antéchrist* de Renan. Lisez cela, c'est un beau livre, à part quelques taches de style, mais il ne faut pas être pédant.

Pour le *Saint Antoine* je n'y ferai plus rien du tout. J'en ai assez, et il est temps que je ne m'en mêle plus, car je gâterais l'ensemble. La perfection n'est pas de ce monde. Résignons-nous.

J'ai été à Rouen pour voir le général, sans le rencontrer. Je le suppose fort occupé par la politique qui, Dieu merci, ne m'occupe plus. Mon sac aux colères est-il vide? Je ne le crois pas, cependant. Mais je sens, comme la France elle-même, le besoin d'être tranquille et de m'occuper de « mes affaires ».

C'est pour ne pas les négliger et par le désir vertueux de ne pas perdre une journée que je me suis privé aujourd'hui d'une grande distraction. Il s'agissait d'aller voir aux assises le vicaire d'Harfleur, lequel est prévenu d'attentat aux mœurs sur des néophytes. Il y a des détails drôles et ça se plaide à huis clos. Mais j'ai tant de pitié pour les pauvres diables que je ne veux pas infliger à celui-là la vue d'un spectateur désintéressé. Les gens qui vont aux exécutions capitales participent à l'action du bourreau. Et puis, s'il fallait se déranger pour tout ce qu'il y a d'intéressant à voir, on ne resterait pas assis une minute dans une existence d'un siècle.

Fait-il à Villenauxe un aussi exécrable été qu'à Croisset? J'ai supprimé le feu depuis trois jours seulement.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 20 juin 1873.

MON CHER AMI,

Je vous prie de me rendre le petit service suivant : En partant de Paris, Carvalho m'a promis de venir à Croisset entendre la lecture du *Sexe faible*, dès que je lui annoncerais la terminaison de la chose. Voilà deux lettres que je lui écris et je n'ai pas encore de réponse. Mystère !

Faites-moi donc le plaisir d'entrer à la direction du Vaudeville et de lui demander humblement ce que signifie son mutisme. Vous m'obligerez par là beaucoup, car l'indécision où je reste m'empêche de bouger de chez moi et de me remettre à un autre travail.

J'attends votre réponse et en vous remerciant je suis vôtre...

Lisez, dans le dernier volume de Tourgueneff, *Histoires étranges*, celle qui a pour titre : l'*Abandonnée*. C'est un rare chef-d'œuvre.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 2 heures. [21 juin 1873].

« Écris-moi ici » ! ici où? Il faut que je devine que tu es à l'Hôtel Frascati. Nous sommes « légers, bien légers ! »

Eh bien, moi aussi, mon loulou, j'ai fait un voyage ! Moi aussi, je me promène en bateau à vapeur ! Moi aussi, je m'amuse ! *J'ai été hier à La Bouille ! ! !* et cette petite excursion m'a semblé délicieuse.

Charpentier est arrivé hier à 11 heures et demie. Après le déjeuner, nous nous sommes mis à notre affaire, et voici ce que nous avons décidé. Il publiera, en appendice, l'assignation près du juge d'instruction, le réquisitoire de Pinard, la plaidoirie de Sénard et le jugement. Rien de plus. Pas un mot des critiques. Je trouve cela plus digne. Je lui ai, par la même occasion, vendu *Salammbô* qui paraîtra cet hiver.

Ledit Charpentier n'a *pas cessé* de caresser Julio et Putzel. Je crois que la vue de Croisset, qui était splendide hier, ne m'a pas nui dans son opinion, et tout à l'heure en partant, il m'a remercié, avec effusion, de mon « hospitalité ».

Comme il faisait une chaleur à crever, à 3 heures nous avons pris le bateau pour aller à La Bouille d'où nous étions revenus à 7 heures et demi. Il a, et j'ai comme lui, beaucoup admiré les rives de la Seine.

Après le dîner, lecture du *Sexe faible*, qui l'a fait rire. Mais il m'a fait sur le troisième acte la même observation que Mme Commanville ! et d'une façon tellement claire, que maintenant je comprends ce qu'il faut y mettre. Il ne doute pas d'un très grand succès. Ainsi soit-il !

J'ai re-écrit à Carvalho, hier, pour lui dire que je l'attendais.

Voilà tout, ma chérie. Je compte sur vous mardi à midi. Profitez du bon temps.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, mercredi 25 [juin 1873].

MON CHER AMI,

Votre volume sur Gavarni (1) m'a tenu compagnie toute la journée de dimanche, — ou plutôt c'est *vous deux* qui étiez là. J'entendais parler votre pauvre frère et, pendant tout le temps de cette lecture, ç'a été à la fois un charme et une obsession. — Mais qu'il en soit question comme si j'étais un lecteur indépendant.

Eh bien ! je crois cela un livre très bien fait et amusant. Reste à savoir en quoi consiste l'élément amusant. Pour moi, c'est ce qui m'amuse.

J'ai été séduit dès les premières pages par la *couleur historique* que vous avez su donner aux premières années de Gavarni. Quel drôle d'homme ! et quelle drôle de vie ! Quel monde loin de nous ! Après chaque paragraphe, on rêve.

(1) *Gavarni, l'homme et l'œuvre* (*Bibliogr. Franç.*, 16 juin 1873).

Vous avez intercalé ses notes d'une manière fort habile. Ce qui est de lui se fond avec ce qui est de vous. Sous l'apparente bonhomie du récit, il y a une composition savante.

(Mais pardon ! une idée incidente ! Comment se fait-il que vous n'ayez pas parlé de Camille Rogier qui, je crois, avait longtemps vécu avec Gavarni? ou qui du moins le connaissait intimement?)

Il y a un fragment merveilleux. C'est celui qui commence à la p[age] 92. Depuis les *Confessions* de Rousseau, je ne vois pas qu'il y ait de livre donnant un bonhomme si complexe et si vrai. Je note aussi comme faisant saillie sur l'ensemble le ch[apitre] 1er : les bals masqués. Mais, encore une fois, quelle drôle de vie ! Étaient-ils assez jeunes, ceux-là ! et comme on se divertissait ! Il me semble que les hommes de notre génération, à nous, ignorent absolument le plaisir. Nous sommes plus rangés et plus funèbres.

Vous me ferez penser à vous demander l'indication précise du numéro de la *Presse* où Gavarni est traité d'homme immoral. J'aurais besoin de ce renseignement.

Tout son séjour en Angleterre, dont je ne savais rien du tout, est bien intéressant. J'aime quelques-unes de ses maximes, celle sur Proudhon entre autres. On devrait écrire cette ligne-là sur la couverture des livres de cet immense farceur, qui n'a pas été la moindre des légèretés de notre ami Beuve.

La fin est navrante, superbe (p. 383) et, jusqu'au dernier mot, jusqu'à l'inscription tombale, on est empoigné complètement.

En résumé, mon vieux, vous avez fait une œuvre exceptionnelle à tous les points de vue ; comme psychologie et comme histoire je trouve cela inappréciable.

Qu'allez-vous pondre maintenant? Que couvez-vous?

Où serez-vous cet été? Voilà longtemps que la Princesse ne m'a donné de ses nouvelles.

J'attends Carvalho à la fin de cette semaine pour lui lire le *Sexe faible*, écrit... pardon du mot !

J'en ai fini (je l'espère du moins) avec l'art dramatique, qui m'agrée fort peu, et je re-suis dans mes lectures pour mon prochain bouquin, alternant mes plaisirs entre Gressent *(Taille des arbres fruitiers)* et Garnier *(Facultés de l'âme)*, sans compter le reste. Tout cela fait passer le temps, ce qui est le principal.

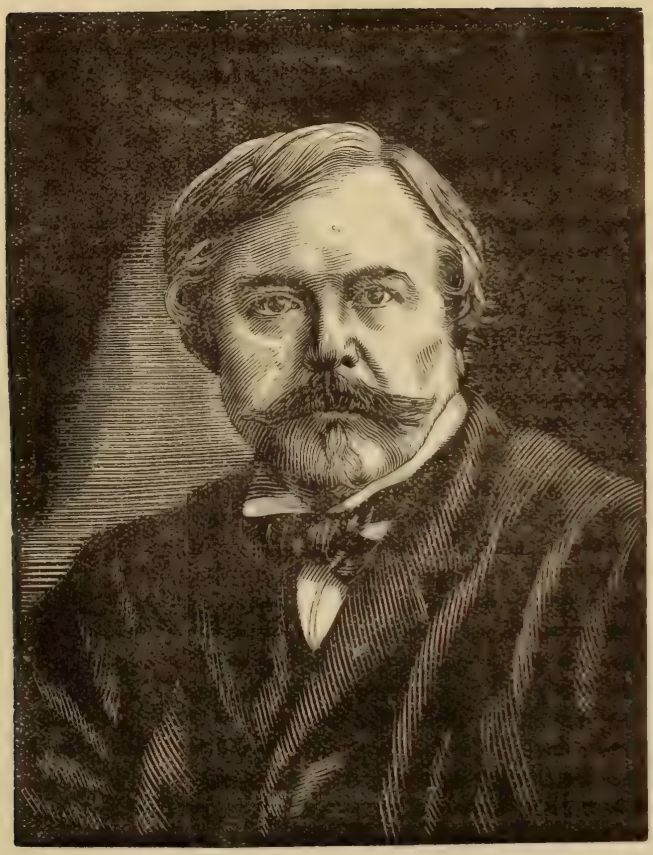
Qu'il vous soit léger, mon cher vieux, et croyez bien que je vous aime et vous embrasse.

A ERNEST FEYDEAU.

[Croisset] Jeudi [3 juillet 1873].

Non, mon cher bonhomme, je ne t'oublie pas, mais voici ce qui m'est arrivé depuis que tu ne m'as vu.

Parmi les papiers de Bouilhet se trouvait un vieil ours intitulé le *Sexe faible*, comédie en cinq actes et en prose, autrefois refusée au Vaudeville. L'année dernière, à Luchon, j'en ai refait le scénario, en changeant complètement le 1er et le 3e acte, et au mois de septembre dernier j'ai été trouver Carvalho qui, pendant cinq mois, a dû me donner un rendez-vous de semaine en semaine.



EDMOND DE GONCOURT.

Au commencement de janvier, j'ai porté cette besogne informe audit Carvalho qui m'a laissé pendant quatre mois et demi sans réponse. Enfin, ennuyé d'attendre, j'ai été au Vaudeville où j'ai lu la chose audit Carvalho. Alors changement d'horizon, enthousiasme et réception immédiate ! Je suis donc revenu ici où j'ai travaillé pendant un mois d'une façon gigantesque, quatorze heures, et une fois dix-huit heures par jour ! Bref la chose est faite. Carvalho est venu ici en entendre la lecture, samedi dernier, et me paraît fort content. Il croit à un succès.

Si l'on rend l'*Oncle Sam* de Sardou, je ne passerai qu'en janvier, ce que je souhaite ; sinon, je serai joué en novembre.

Je suis éreinté et je dors beaucoup. Voilà mon histoire.

Maintenant, je vais me remettre à mes effroyables lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant un an.

Et toi, pauvre vieux, comment vas-tu?

Merci de ton livre, mais je le connais déjà. Ce qui ne m'empêchera pas de le relire, car je le trouve très instructif, très amusant, très bien fait.

A GEORGE SAND.

[Croisset] Jeudi [3 juillet 1873].

Pourquoi me laissez-vous si longtemps sans me donner de vos nouvelles, chère bon maître? Je m'ennuie de vous, voilà.

J'en ai fini avec l'art dramatique. Carvalho est venu ici, samedi dernier, pour entendre la lecture du *Sexe faible*, et m'en a paru très content. Il croit à un succès. Mais je me fie si peu aux lumières de tous ces malins-là, que, moi, j'en doute.

Je suis éreinté et je dors maintenant dix heures par nuit, sans compter deux heures par jour. Ça repose ma pauvre cervelle.

Je vais reprendre mes lectures pour mon bouquin, que je ne commencerai pas avant une bonne année.

Savez-vous où se trouve maintenant l'immense Tourgueneff?

Mille tendresses à tous, et à vous les meilleures de votre vieux.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

17 juillet [1873]. Croisset, près Rouen.

MON CHER AMI,

Je renvoie à l'imprimerie Raçon (1) deux formidables paquets d'épreuves. Vous ferez bien de les faire revoir par quelqu'un, car je ne suis pas fort en typographie.

(1) *Madame Bovary, mœurs de province*, par Gustave Flaubert. Édition définitive suivie de réquisitoire, plaidoirie et jugement du procès intenté à l'auteur devant le Tribunal correctionnel de Paris, audiences des 31 janvier et 7 février 1857. — In-18 jésus, 479 pages, Paris, imp. Raçon et Cie, lib. Charpentier et Cie, 3 fr. 50.

Cette édition parut le 28 novembre 1873 (voir *Journal de la Librairie* du 13 décembre).

Il me semble que les lignes sont *beaucoup* trop serrées? Bien des lettres sont tombées en pâte, etc.

Les eaux de Vichy vont-elles [*sic*] fait du bien?

Présentez, je vous prie, mes respects à Mme Charpentier, et recevez pour vous une bonne poignée de main de votre

G. F.

Je serai probablement à Paris du 10 au 15 août.

A GEORGE SAND.

[Croisset], dimanche [20 juillet 1873].

Je ne suis pas comme M. de Vigny, je n'aime point « le son du cor au fond des bois ». Voilà deux heures qu'un imbécile, posté dans l'île en face de moi, m'assassine avec son instrument. Ce misérable-là me gâte le soleil et me prive du plaisir de goûter l'été. Car il fait maintenant un temps splendide, mais j'éclate de colère. Je voudrais bien, cependant, causer avec vous un petit peu, chère maître.

Et d'abord, salut à votre septantaine (1), qui me paraît plus robuste que la vingtaine de bien d'autres ! Quel tempérament d'Hercule vous avez ! Se baigner dans une rivière glacée, c'est là une preuve de force qui m'épate, et la marque d'un « fonds de santé » rassurante pour vos amis. Vivez longtemps ! Soignez-vous pour vos chères petites-filles, pour le bon Maurice, pour moi aussi, pour tout le monde, et j'ajouterais : pour la littérature, si je n'avais peur de vos dédains superbes.

Allons, bon, encore le cor de chasse ! C'est du délire. J'ai envie d'aller chercher le garde champêtre.

Moi, je ne les partage pas, vos dédains, et j'ignore absolument, comme vous le dites, « le plaisir de rien faire ». Dès que je ne tiens plus un livre ou que je ne rêve pas d'en écrire un, il me prend un ennui *à crier*. La vie ne me semble tolérable que si on l'escamote. Ou bien, il faudrait se livrer à des plaisirs désordonnés... et encore !

Donc, j'en ai fini avec le *Sexe faible*, qui sera joué, telle est du moins la promesse de Carvalho, en janvier, si l'*Oncle Sam*, de Sardou, est rendu par la Censure ; dans le cas contraire, ce serait en novembre.

Comme j'avais pris l'habitude, pendant six semaines, de voir les choses théâtralement, de penser par le dialogue, ne voilà-t-il pas que je me suis mis à construire le plan d'une autre pièce, laquelle a pour titre : *le Candidat?* Mon plan écrit occupe vingt pages. Mais je n'ai personne à qui le montrer. Hélas ! je vais donc le laisser dans un tiroir et me remettre à mon bouquin. Je lis l'*Histoire de la médecine*, de Daremberg, qui m'amuse beaucoup, et j'ai fini l'*Essai sur les facultés de l'entendement*, du sieur Garnier, que je trouve fort sot. Voilà mes occupations.

Il paraît se calmer. Je respire !

Je ne sais si à Nohant on parle autant du Schah (2) que dans nos régions. L'enthousiasme a été loin. Un peu plus, on l'aurait proclamé empereur. Son séjour

(1) George Sand est née le 1er juillet 1804 (12 messidor an XII).
(2) Nassr-ed-Din, chah de Perse, avait séjourné à Paris du 7 au 16 juillet 1873.

à Paris a eu, sur la classe commerçante, boutiquière et ouvrière, une influence monarchique dont vous ne vous doutez pas, et messieurs les cléricaux vont bien, très bien même.

Autre côté de l'horizon, les horreurs qui se commettent en Espagne ! De telle sorte que l'ensemble de l'humanité continue à être gentil.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, samedi, 4 heures et demie, 26 juillet 1873.

J'ai un joli mal de tête, pour avoir trop pris de notes dans Daremberg, et je voudrais piquer un chien avant de me baigner dans les eaux sales de la Seine. Donc, la lettre à ma pauvre Caro ne sera pas longue. Que lui dirai-je, après, bien entendu, l'avoir embrassée? Que je m'ennuie d'elle? Comme elle le sait, c'est inutile.

Mais que je te plains, mon pauvre loulou, de tes mésaventures murales (belle expression). Est-ce assez ennuyeux ! Sans compter la dépense ! Il me semble que tu prends cela philosophiquement, ce dont je t'applaudis.

L'abbé Chalons (1) peut venir. Je suis tout prêt à le recevoir. Mais qu'il ne compte pas sur de grandes distractions.

Tu as dû recevoir une boîte de photographies et ta robe des Magasins du Louvre. J'ai tout payé, 96 francs, ce qui fait que j'attends de l'argent avec impatience. Émile s'est couché ce matin à 1 heure, emporté par le délire des confitures. Il y a six pots de gelée de *gardes* (2) pour Mme Commanville. La provision est petite, mais nous manquions de pots. On a même été obligé d'en racheter.

Depuis ton départ, mon pauvre chat, je me suis baigné deux fois. J'ai fini Flammarion, j'ai expédié toutes les notes à prendre dans Daremberg et j'ai lu pas mal de Buffon. Puis j'ai beaucoup pensé à toi. Voilà ma vie.

Aucune nouvelle de Carvalho.

Préviens-moi un jour d'avance de l'arrivée de l'abbé.

Ton vieux scheik d'oncle qui t'aime.

Fais prendre de l'Eau-bonne à ton mari.

A LA MÊME.

Croisset, mardi, 3 heures, 29 juillet 1873.

MA CHÉRIE,

Émile, bien qu'affligé d'une véhémente colique, si tu tiens à avoir des détails intimes sur mon ménage, Émile, *dis-je*, vient de partir pour Rouen afin de mettre au chemin de fer, grande vitesse, ton petit chapeau noir.

Je compte être à Dieppe mercredi de la semaine prochaine, si toutefois il

(1) L'abbé Chalons, un de ses cousins.
(2) On appelle les groseilles des «gardes» en Normandie.

y a « une chambre d'ami » pour Cruchard. J'attends l'abbé Chalons et lui ai fait disposer sa couche dans la chambre à deux lits. A quoi vais-je l'occuper, ce soir?

J'ai reçu par autographe la nouvelle du *mariage* de Bardoux avec Mlle Villa-Bimar ou Bemar ; c'est un nom de maison de campagne et non pas un nom de femme ! Raoul-Duval ne se trompe pas ; notre législateur avait des sentiments.

J'ai encore reçu ce matin des épreuves de Lemerre que je viens de corriger ; mais je n'ai aucune nouvelle de Carvalho. Je viens de lui écrire pour savoir si je dois l'attendre plus longtemps.

Il fait présentement un temps d'orage accablant. Néanmoins, je ne suis pas *vache* comme hier, où je me sentais si las que j'ai renoncé au bain froid. C'était peut-être d'avoir trop lu ces jours-ci, ou plutôt la suite d'un abominable accès de tristesse que j'ai eu, dimanche. Rarement, je me suis senti plus isolé, plus vieux ! La philosophie a repris le dessus et je me suis remis aux notes pour *Bouvard et Pécuchet !* Comme je pense aux bons jours que nous avons passés ensemble, pauvre chère fille ! Je ressemble à une mère, n'est-ce pas? Ou plutôt à une vraie nounou. Mon poupon m'assottit, et je le bécote sur ses deux bonnes jouettes.

Vieux.

A LA MÊME.

Croisset, samedi [2 août 1873].

Eh bien ! pourquoi pas de lettre? As-tu eu la migraine tellement que tu n'as pu m'écrire, pauvre chérie? Qu'y a-t-il? Je m'attendais hier ou avant-hier à la visite d'Ernest. Je commence à m'inquiéter et ta nounou va en avoir son lait tourné ! Mais j'espère que demain matin, pour mon dimanche, j'aurai une épître.

Mercredi a été une journée farce. Je venais de reconduire au bateau l'abbé Chalons, quand une voiture s'arrête à la porte. J'ouvre et qu'aperçois-je, ô mon Dieu? Le gigantesque Arthur Fontenillat et l'inéluctable Mme Doche (1). Tableau : poignée de main à lui, deux baisers à elle. Ils venaient me faire une visite. Promenade dans le jardin. Grogs à l'eau-de-vie, inspection de tous les appartements et enthousiasme universel.

Bref, tant d'amour avait un but, à savoir : obtenir un rôle dans la pièce de ce bon Flaubert. Pour jouer Mme de Mérilhac (2), le vieil ange Doche rompra son engagement avec l'Odéon, etc. Elle demande un rôle dans ma pièce, à n'importe quelles conditions. Comme je crois qu'elle jouera parfaitement celui de Mme de Mérilhac, je ne demande pas mieux, bien entendu, que de l'avoir. Donc, j'ai pour samedi prochain un rendez-vous avec Carvalho qui est indisposé, m'a-t-il écrit.

Ainsi, ma chérie, je compte être chez toi mercredi et y rester jusqu'à samedi matin. Si ça te gêne en quoi que ce soit, dis-le moi franchement. Mais, pour partir d'ici, il me faut toujours de *l'argent.*

Le Moscove a enfin donné de ses nouvelles. Il a fait une chute et est resté dans son lit tout le temps qu'il a passé à Vienne. Puis, de là, il a été aux eaux de Carls-

(1) Comédienne célèbre, qui créa la *Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas.
(2) Personnage du *Sexe faible.*

bad, dont il paraît content. Il se disposait à venir me voir ici, la semaine prochaine. Je lui ai répondu qu'afin de le garder plus longtemps je préférais l'avoir au mois de septembre. Ce mâtin-là m'a envoyé un nouveau conte de sa façon, intitulé *les Eaux printanières* (1), qui m'a fait passer une journée délicieuse. Quel homme !

Événement dramatique hier à Croisset : *Ton* jardinier Chevalier a arrêté un homme qui volait des prunes chez la mère Bréauté ! Gueulade sur le quai, en pleine chaleur. Personnages : Remoussin, Leroux, la chienne d'Émile, etc., la *bourouette* de Chevalier et la petite Marie, fille de Chevalier. On a conduit le délinquant en prison, et messieurs les gendarmes sont venus faire une enquête.

A propos de criminels, Saint-Martin m'a dit que toutes les nuits, depuis quelques jours, il passait, entre 2 et 3 heures, environ vingt personnes qui s'en allaient à Bonne-Nouvelle (2), dans l'espoir de voir guillotiner Neveu ! Hein? l'humanité ! Pauvre chat !

Quand Flavie vient-elle? N'est-ce pas mardi? Je serais bien aise de la voir.

Mais c'est toi, surtout, chère Caro, qui me feras plaisir à contempler et à embrasser.

A bientôt donc.

Ton vieux Cruchard qui t'aime.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Lundi soir, 4 août [1873].

Voilà longtemps qu'on n'a causé ensemble, n'est-ce pas, chère Madame? j'en ai des remords. Votre dernière lettre était si gentille et si bonne ! Mon excuse est un travail excessif. Comme j'étais en veine dramatique, je me suis mis, après m'être débarrassé du *Sexe faible*, à faire le scénario d'une grande comédie politique ayant pour titre : *le Candidat*. Si jamais je l'écris et qu'elle soit jouée, je me ferai déchirer par la populace, bannir par le pouvoir, maudire par le clergé, etc. Ce sera complet, je vous en réponds ! Cette idée-là m'a occupé un mois et mon plan remplit trente pages ; ce qui ne m'a pas empêché de continuer mes colossales lectures pour mon roman. Savez-vous combien j'ai avalé de volumes depuis le 20 septembre dernier? 194 ! Et dans tous j'ai relevé des notes ; de plus, j'ai écrit une comédie et fait le plan d'une autre. Ce n'est pas l'année d'un paresseux.

A propos de livres, procurez-vous de suite l'*Abandonnée* et les *Eaux printanières* du gigantesque Tourgueneff, puis vous me remercierez.

J'ai pour samedi prochain un rendez-vous avec Carvalho ; alors je saurai (du moins je l'espère) l'époque où je dois être joué. Ce sera en novembre ou en janvier. *Il faut* ajuster votre séjour à Paris en conséquence et y rester le plus longtemps possible, pour qu'on ait le temps de se voir, comme au bon vieux temps.

Peut-être vous ferai-je assister à ce qui s'appelle vulgairement un four? L'enthousiasme de Carvalho m'inquiète. Quand on est d'avance si sûr de la victoire,

(1) Publié en russe en 1871, et traduit en français seulement en 1873.
(2) Les exécutions capitales se faisaient à Rouen, place Bonne-Nouvelle.

d'ordinaire on reçoit une pile. Je ne crois pas aux gens qui « se connaissent en théâtre ». Cependant ils peuvent quelquefois ne pas se tromper. Après tout, bonsoir ! J'ai fait ce que je *devais* faire. J'ai écrit une chose légère, mais pas honteuse.

Comme je songe à vous depuis mon petit voyage à Villenauxe, à votre maison, à votre jardin, à tout ! Et je vous dis que vous vous trompez. Si Curtius ne s'est pas jeté deux fois dans son trou, c'est qu'il est mort dès le premier plongeon. Il n'en est pas de même de moi (mais vous ne vous rappelez pas que vous m'avez comparé aux Curtius et aux Decius) et je suis très capable de réitérer mon sacrifice.

Mon été n'a pas eu de désagréments. Ma nièce Caroline est venue ici passer six semaines, et sa gentille compagnie m'a fait du bien, mon existence ordinaire est si esseulée et farouche ! Je m'en vais demain passer quelques jours à Dieppe, puis de là j'irai à Paris chercher des livres, ensuite à Saint-Gratien, puis aux environs de Rambouillet, pour découvrir le paysage où je puis placer mes deux bonshommes. J'ai déjà fouillé (sans succès) tous les autres environs de Paris. Après quoi, je reviendrai ici jusqu'au moment de cabotiner sur les planches du Vaudeville...

Deux anecdotes à ce relatives : Koning, l'immense Koning (1), celui-là même à qui Déjazet, âgée de 71 ans, écrit « ta petite femme t'attend dans la rue de Vendôme », *auctore* de Banville, M. Koning, dis-je, voulait venir à Croisset m'offrir sa collaboration, non pour être l'amant de Déjazet (j'en serais incapable), mais pour palper les droits d'auteur sur la pièce de ce bon Flaubert. Un ami, à Rouen, l'a dissuadé de cette démarche. Je le regrette bien. Quelle réception !... rêvez-en !

Autre histoire. L'ange nommé Eugénie Doche est venue jusque dans mon humble asile pour avoir un rôle, et comme j'en ai un pour elle, je ne demande pas mieux que de tout faire pour que Carvalho la prenne. Le surlendemain, que reçois-je ? ô mon Dieu ! une idéale photographie, représentant la susdite : pose orientale, œil noyé, narine remontante et aigrette sur la toque ! avec ces mots au bas du carton : « A vous ! » Ah ! le comique est une grande chose ! Vous le sentez bien, vous, chère Madame, c'est pourquoi je me permets de vous envoyer ces légers détails.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Dimanche [10 août 1873].

MON LOULOU,

Le sieur Carvalho m'a ouvert la porte lui-même, à 7 heures précises, et tout m'a l'air d'aller de mieux en mieux.

1° *L'Oncle Sam* sera joué au commencement d'octobre. Donc, je ne passerai pas avant le milieu de janvier ou le commencement de février, ce qui me laisse tout mon automne pour travailler à *Bouvard et Pécuchet*.

2° Mme Doche a été acceptée d'emblée. Je viens de lui écrire. J'ai trouvé sur ma table trois énormes paquets d'épreuves de Lemerre et je viens de les corriger...

(1) Auteur dramatique, a collaboré souvent avec Clairville.

On ne parle que de la Fusion (1) et on est monarchique. J'ai affiché des principes rouges !

Il faut que j'aille au spectacle deux ou trois fois pour voir des acteurs : c'est ce que je ferai cette semaine, où je vais me livrer aussi à des courses de livres.

Vieux était un peu triste hier dans le wagon, triste d'avoir quitté sa pauvre fille. Et je suis arrivé à Paris, en regrettant mon petit Duplan...

Encore un bon bacio.

A LA MÊME.

Paris, 15 août 1873.

Quelle chaleur, pauvre loulou ! c'est à tomber sur les bottes !

Ce qui n'empêche pas que, ce soir, Monsieur retourne au spectacle ! J'ai passé *toute* la journée d'hier avec Carvalho. Nous cherchons des acteurs.

Il n'est pas besoin de te cacher que je lui ai lu le plan du *Candidat !* Enthousiasme dudit Carvalho, qui m'a prié de lui permettre de l'annoncer, ce que j'ai formellement refusé. Là-dessus, je suis inflexible.

Autre histoire : le sieur *** (m'a-t-on dit) a publié une lettre de moi à lui adressée, sans ma permission ! Que dis-tu du procédé? La lettre est ancienne et roule sur la politique. Je vais tâcher de trouver le numéro du journal où elle se trouve, puis j'en écrirai une, à mon ami ! une qu'il ne publiera pas, je t'en réponds.

Mes deux éditeurs m'accablent d'épreuves, et je fais toujours des recherches pour *Bouvard et Pécuchet*... Je me réjouis comme toi à l'idée de passer encore une bonne quinzaine ensemble au mois de novembre, dans le vieux Croisset que j'aime de plus en plus.

Ma plume est si mauvaise qu'elle m'agace !

Donne-moi de tes nouvelles. Enfin, pense toujours à

Vieux.

Je suis *tanné* de la Fusion.

A LA MÊME.

[Paris] Jeudi [21 août 1873].

MON LOULOU,

Il me semble que j'ai plusieurs choses à te dire. Je ne sais lesquelles. Elles vont me revenir à la mémoire, pendant que je vais t'écrire.

La princesse Mathilde s'est, hier, beaucoup informée de Mme Commanville. Éloge de ma belle nièce, pendant le dîner.

J'ai passé une soirée fort agréable dans la conversation de ce monstre de Renan, qui est un homme charmant. De quoi avons-nous causé? des Pères de l'Église. M. Vieux a étalé son érudition.

(1) On appelait ainsi la tentative de réconciliation entre le Comte de Paris et le Comte de Chambord, entre la « branche cadette » et la « branche aînée ».

J'attends le retour de Carvalho, qui est maintenant à Puy, pour retourner au Vaudeville et régler encore bien des petites choses.

Il est probable que, vers la fin de la semaine prochaine, je ne serai pas loin de mon départ. Mais avant de rentrer à Croisset, je ferai un petit voyage en carriole de Rambouillet à Mantes.

Le Moscove demeure à Bougival (Seine-et-Oise), maison Halgan. Je ne l'ai pas encore vu et ne sais s'il a reçu tes deux épîtres. Il m'a écrit (1) qu'à la fin de septembre, toute la bande Viardot (2), lui compris, bien entendu, irait passer quelques jours à Nohant, et m'a invité à en faire partie. Mais c'est assez de vacances comme ça. Il faut se remettre à *Bouvard et Pécuchet*, pour lesquels je me ruine en achats de livres.

Peut-être qu'une fois rentré, je vais céder à la tentation du *Candidat*.

Tu sais bien, ma chérie, que je ne partage pas du tout tes opinions sur la Fusion. C'est, selon moi, une sottise pratique et une ânerie historique.

En de certains jours, il me prend des envies d'écrire de la politique pour exhaler là-dessus ce qui m'étouffe ! Mais à quoi bon? Le plus clair de la Fusion sera que : elle n'aura pas lieu d'abord, puis que les Orléanistes se seront déshonorés. Du reste, ça renforce les Bonapartistes. Là est le comique.

On commence à Paris à n'y plus croire. Elle sera usée avant la rentrée des Chambres.

Ton vieil oncle qui t'aime.

A LA MÊME.

Paris, lundi [25 août 1873].

MA CHÉRIE,

[.....] Quelle chaleur ! Je tremble à l'idée que la semaine prochaine je me promènerai dans la campagne pour *Bouvard et Pécuchet !* mais l'Art avant tout ! Et puis, à la fin de cette même semaine, je rentrerai dans mon domicile.

Et il faudra qu'un de ces soirs je retourne au Vaudeville ! Je vais tout à l'heure aller voir ce bon M. Carvalho ! Tu ne me dis pas s'il a été aimable.

Je viens d'écrire au Moscove pour lui dire que je l'attends toujours le 10 septembre et que mon intention est de le mener dans divers endroits, à Dieppe entre autres. Mais quelles seront les personnes que tu auras chez toi vers le 15 ou le 16? Sera-ce les Censier, la mère Heuzey, tes élèves? Il me faut de l'*éluite*, bien entendu.

Adieu, pauvre chère fille. Quoiqu'il n'y ait pas longtemps que je ne t'ai vue, je m'ennuie de toi, et voudrais bien baiser sur les deux joues ta bonne et jolie mine.

Tels sont les sentiments de ta

Vieille Nounou.

---

(1) La lettre de Tourgueneff est du 6 août 1873 (voir HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 70).

(2) Mme Viardot (née Pauline Garcia), célèbre cantatrice, et son mari étaient parmi les amis les plus intimes de Tourgueneff.

A GEORGE SAND.

Croisset, vendredi 5 septembre 1873.

En arrivant ici, hier, j'ai trouvé votre lettre (1), chère bon maître. Tout va bien, chez vous ; donc, Dieu soit loué !

J'ai passé le mois d'août à vagabonder, car j'ai été à Dieppe, à Paris, à Saint-Gratien, dans la Brie et dans la Beauce, pour découvrir un certain paysage que j'ai en tête, et que je crois avoir enfin trouvé aux environs de Houdan. Cependant, avant de me mettre à mon effrayant bouquin, je ferai une dernière recherche sur la route qui va de La Loupe à Laigle. Après quoi, bonsoir !

Le Vaudeville s'annonce bien. Carvalho, jusqu'à présent, est charmant. Son enthousiasme est même si fort que je ne suis pas sans inquiétudes. Il faut se rappeler les bons Français qui criaient : « A Berlin ! » et qui ont reçu une si jolie pile.

Non seulement ledit Carvalho est content du *Sexe faible*, mais il veut que j'écrive tout de suite une autre comédie dont je lui ai montré le scénario, et qu'il voudrait donner l'autre hiver. Je ne trouve pas la chose assez mûre pour me mettre aux phrases. D'autre part, je voudrais bien en être débarrassé avant d'entreprendre l'histoire de mes deux bonshommes. En attendant, je continue à lire et à prendre des notes.

Vous ne savez pas, sans doute, qu'on a formellement interdit la pièce de Coëtlogon, *parce qu'elle critiquait l'Empire*. C'est la réponse de la Censure. Comme j'ai dans le *Sexe faible* un vieux général un peu ridicule, je ne suis pas sans crainte. Quelle belle chose que la Censure ! Axiome : Tous les gouvernements exècrent la littérature, le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Quand on a défendu de jouer *Mademoiselle La Quintinie*, vous avez été trop stoïque, chère maître, ou trop indifférente. Il faut toujours protester contre l'injustice et la bêtise, gueuler, écumer et écraser quand on le peut. Moi, à votre place et avec votre autorité, j'aurais fait un fier sabbat. Je trouve aussi que le père Hugo a tort de se taire pour le *Roi s'amuse*. Il affirme souvent sa personnalité dans des occasions moins légitimes.

A Rouen, on a fait des processions, mais l'effet a complètement raté, et le résultat en est déplorable pour la Fusion. Quel malheur ! Parmi les bêtises de notre époque, celle-là (la Fusion) est peut-être la plus forte. Je ne serais pas étonné quand nous reverrions le petit père Thiers ! D'autre part, beaucoup de rouges, par peur de la réaction cléricale, sont passés au bonapartisme. Il faut avoir une belle dose de naïveté pour garder une foi politique quelconque.

Avez-vous lu l'*Antéchrist?* Moi, je trouve cela un beau bouquin, à part quelques fautes de goût, des expressions modernes appliquées à des choses antiques. Renan me semble du reste en progrès. J'ai passé dernièrement toute une soirée avec lui et je l'ai trouvé adorable.

---

(1) La lettre de George Sand est datée sur l'autographe, 30 août 1873 (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 370).

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 4 heures. [5 septembre 1873].

[.....] Ma journée de mercredi a été épique ! J'ai été de Paris à Rambouillet en chemin de fer, de Rambouillet à Houdan en calèche, de Houdan à Mantes en cabriolet, puis re-chemin de fer jusqu'à Rouen, et je suis arrivé à Croisset à minuit par une pluie diluvienne. Prix : 83 francs ; car il en coûte pour faire de la littérature consciencieuse ! Enfin, je crois que j'ai trouvé la maison de *Bouvard et Pécuchet* à Houdan. Cependant, avant de me décider, je veux voir la route de Chartres à Laigle. D'après ce qu'on m'a dit, c'est peut-être mieux. Mais ce sera la dernière tentative.

M. Vieux a pris l'air, cette semaine. Car lundi j'ai passé toute la journée à Villeneuve-le-Roi, et mardi j'ai été à Rentilly, au delà de Lagny, chez Mme André (1). Ce château est d'un luxe qui dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Il est vrai qu'il y a dans la maison plus d'un million de rentes, et je le crois sans peine, d'après le train qu'on y mène. J'ai vu arriver à la fois, par quatre avenues, dans le parc, quatre voitures de la maison, chacune attelée de deux chevaux superbes, etc. A plus tard les descriptions.

Carvalho, qui continue à avoir pour moi une passion folle, reviendra à Croisset, au commencement d'octobre, pour régler le scénario du *Candidat*, ou plutôt pour en causer longuement, car il n'y trouve rien à reprendre et il veut que je l'écrive dès maintenant, afin de le jouer l'autre hiver. Je suis plein d'hésitations. D'autre part, je voudrais être débarrassé de toute préoccupation, quand je me mettrai l'été prochain à *Bouvard et Pécuchet*... Fais-moi le plaisir de me dire à quelle heure sera, de dimanche prochain en huit, l'arrivée du paquebot de New-Haven. Il est convenu (2), entre moi et Tourgueneff, que si je ne reçois pas de lettre de lui d'ici là, il arrivera le 14 au matin à Dieppe, et que nous passerons la journée chez Mme Commanville.

Pendant que j'étais parti, le choléra sévissait sur nos bords. Plusieurs personnes en sont mortes, entre autres une fille de Saint-Martin, celle qui t'a servi de modèle. Une fille Bony s'est noyée et l'on l'a repêchée devant notre porte.

Comme on a formellement interdit la pièce de M. Coëtlogon *parce qu'elle attaquait l'Empire (sic)*, celle de Sardou passera du 15 au 20 octobre (j'irai à Paris pour la première). En donnant à l'*Oncle Sam* 120 représentations, cela me remet au commencement de février. Donc mes répétitions commenceront vers le milieu de décembre, au plus tard. Ainsi, ma chère nièce pourra encore passer ici une quinzaine avec son Vieux qui s'ennuie bien d'elle. Mes retours à Croisset ne sont pas précisément folichons, mon pauvre loulou. Cependant je jouis énormément de n'avoir plus à m'habiller et à sortir. Je finissais par être las des bottines.

Carvalho m'a accordé tous les engagements que je désirais. Il nous reste à trouver une femme colosse pour la nourrice. On la découvrira, dans les bas-fonds de la société ! Adieu, chérie. Écris-moi une longuissime lettre.

Ton Vieux.

---

(1) Mme Jacquemart-André, dont la propriété et les collections appartiennent aujourd'hui à l'Institut.
(2) Voir HALPÉRINE-KAMINSKY, *Op. cit.*, p. 71, lettre de Tourgueneff du 28 août 1873.

A LA MÊME.

[Croisset, mardi soir. [9 septembre 1873].

MON PAUVRE CARO,

Le Moscove est un être tellement *mené* que je ne sais pas maintenant s'il est à Bougival, à Saumur, ou à Oxford. Mais d'ici à samedi matin j'aurai de ses nouvelles et l'annonce peut-être de son arrivée.

Les Censier seront chez toi dimanche. Il me semble que nous ne pouvons pas y coucher, cela vous gênerait trop.

De toute façon (en admettant que Tourgueneff n'aille pas à Dieppe) il ne se passera pas bien du temps avant que tu ne voies ta vieille nounou, car elle s'ennuie beaucoup de sa pauvre fille.

J'ai reçu ce matin une lettre très aimable du père Hugo, m'invitant à dîner chez lui, le jour que je voudrai. Je m'étais présenté à son domicile, pour avoir des nouvelles de son fils qui est très malade.

J'en ai reçu une autre de Lachaud, l'éditeur, qui me redemande un bouquin quelconque.

Mais j'en ai reçu une de Mme Magnier, confiseur, qui me fait moins d'honneur que les deux précédentes ! car elle me réclame plusieurs factures. Là-dessus, voyage à Rouen. Recherches infructueuses des quittances, correspondance peu récréative. Bref, j'ai aujourd'hui même craché (pour des confitures depuis longtemps digérées par d'autres) la somme de 304 francs. Il m'est également revenu, depuis mon retour de Paris, deux ou trois petits papiers de ce genre-là, et je ne possède plus que 40 francs. Donc, si mon beau neveu pouvait m'envoyer 500 francs, il m'obligerait.

[.....] Je crois que j'ai bien fait de lire à Carvalho le plan du *Candidat*, car il l'a trouvé très bien, et l'espoir de le jouer dans l'hiver de 1874-1875 va lui donner du zèle pour le *Sexe faible*.

T'ai-je dit qu'il m'avait promis de revenir à Croisset, prochainement, pour causer du *Candidat?*

Je m'y suis mis ! Depuis dimanche, c'est mon travail du soir. Dans la journée, je lis des ouvrages des RR. PP. Jésuites, et je vais en avaler un de Mgr Dupanloup !...

Le choléra a été assez fort à Croisset. Pour le prévenir, tout le monde entonne du rhum avec conviction. Mais l'épidémie paraît se calmer.

Aucune nouvelle. Mon serviteur, hier, a manqué se casser la margoulette en dégringolant du haut d'un noyer où il hochait des cerneaux. Il s'est poché l'œil, écorché la main et meurtri le dos.

Le temps commence à n'être pas chaud, mon loulou.

Tu as bien tort de laisser manger ton temps par les fâcheux ! C'est la pire manière de le perdre.

Tu ne diras pas cette fois que je t'écris de simples billets? Là-dessus, mon loulou,

Serviteur !

---

* A VICTOR HUGO.

Croisset, près Rouen, 9 septembre [1873].

MON CHER MAITRE,

Je tenais à avoir des nouvelles de Monsieur votre fils, que je savais gravement malade.

Donc, mardi dernier, vers 9 heures du soir, je me suis présenté à Auteuil devant votre porte. Elle était close, et un gardien de l'ordre public m'affirma que « Monsieur Hugo Victor [*sic*] était couché » !

Mais le mois prochain, j'aurai le plaisir d'accepter cette bonne invitation à laquelle maintenant, je ne puis me rendre. — Et puis, cet hiver, n'est-ce pas, vous serez à Paris?

D'ici là, cher Maître, je vous embrasse et vous prie de me croire, *ex imo*,

Tout à vous.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Dimanche, 14 septembre [1873].

MON CHER AMI,

Raçon m'a envoyé ce matin deux paquets d'épreuves que j'ai corrigées tout de suite. Je les lui renvoie.

Il faudrait que vous prépariez la petite note historique qui doit précéder le réquisitoire de Pinart [*sic*] et le plaidoyer de Sénard.

Est-ce bien utile, cette note? Ne serait-il pas mieux de mettre tout simplement : « Huitième Chambre de..., etc. » (voir la *Gazette des Tribunaux*, pour la date), puis d'étaler sans aucun préambule l'œuvre du sieur Pinart?

Cependant il faudrait dire clairement que la *Revue de Paris* m'avait fait des suppressions ! (n^os^ de décembre).

J'ai passé une heure à rechercher encore mon *assignation !* Je l'ai, j'en suis sûr ! Mais où est-elle? Je ferai une troisième tentative, après quoi j'y renonce.

Il faudra dans les deux discours Pinard [*sic*] et Sénard, faire des références pour les pages, — qu'on puisse voir de suite, dans le volume, les endroits qui étaient incriminés dans les numéros de la *Revue*.

Cela sera imprimé en plus petit texte au bas de la page.

Je n'ai fait aucune correction au titre, mais « édition nouvelle » ne me paraît pas suffisant, pour vous. Dans l'intérêt de la vente, ne faudrait-il pas indiquer quelque chose de plus?

Et si on faisait pour les cent premiers exemplaires une couverture différente et qui tirât l'œil un peu plus que la couverture ordinaire de votre Bibliothèque? Qu'en dites-vous?

Je vous prie, mon cher ami, de me mettre aux pieds de Mme Charpentier et de me croire vôtre.

---

* AU MÊME.

[16 septembre 1873].

Mon *assignation* doit se trouver chez l'huissier du tribunal (1). Le greffe a beau être brûlé, on doit retrouver une copie de ladite assignation, 1° chez l'huissier de la 8e chambre, et 2° dans les journaux de droit du mois de janvier 1857. Voilà du moins ce que m'a affirmé hier, un ancien magistrat.

Tout à vous, cher ami.

Votre

G. F.

17 septembre [*sic*] (2), mardi.

Il me tarde de voir les appendices imprimés.

Renvoyez-moi, avec les épreuves, le mss. [manuscrit] (unique) des plaidoiries.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 4 heures. [17 septembre 1873].

Tu as parfaitement devine ma conduite. Lundi, j'ai été dîner chez Lapierre, où il n'y avait avec moi que M. le Préfet ; puis le soir est venu Houzeau, le professeur de chimie. Ce jour-là, la noce de M. Leroux a bien tiré cent coups de fusil ! et les salves ont recommencé le lendemain ! C'était, au dire d'Émile, « tout à fait très bien ». Huit fiacres ! et l'on avait tué six poules !

Moi, je continue toujours mon *Candidat*, dont je ne suis pas mécontent, quoique (j'en ai peur) il y aura bien des retouches à faire. Mais ça m'amuse *énormément* et, en somme, je mène une bonne vie, seul, dans mon domicile, sans personne qui m'embête, et poursuivant la même idée du matin jusqu'au soir et même quelquefois pendant toute la nuit. Je me suis un peu calmé, toutefois, car la semaine dernière mon exaltation allait trop loin !

Que me manque-t-il? Ma pauvre nièce ! pour lui faire part de mes élucubrations. Si Tourgueneff n'est pas à Croisset le 1er octobre, je décampe pour aller la voir, car il y a trop longtemps que je n'ai eu ce plaisir. Je t'avouerai que le Moscove commence à me dégoûter par sa mollasserie ! Je suis sûr qu'il a *envie* de venir, mais les Viardot l'entraînent ailleurs, et il n'ose pas affronter leur courroux...!

Dans les intervalles de l'art dramatique je me bourre d'un tas d'œuvres édifiantes, peu fortes à tous les points de vue. Mgr Dupanloup a cependant du bon. Je lis de lui un traité sur l'éducation, et à la fin du mois j'aurai avalé (et annoté) vingt volumes que je renverrai à Mlle Cardinal (3).

Le citoyen Émangard n'en trouve pas moins que « je ne fais rien ». C'est à moi-même qu'il l'a dit...!

---

(1) L'assignation ne figure pas à l'appendice de cette édition.
(2) Flaubert, en indiquant le jour de la semaine et le quantième, s'est trompé d'un jour. Le *mardi* est en réalité le 16 *septembre*.
(3) Tenancière d'un cabinet de lecture à Paris, place Saint-Sulpice.

A LA MÊME.

Croisset, mercredi, 6 heures, 24 septembre 1873.

Mon Loulou,

Je ne te cache pas que le Moscove m'embête avec ses retards continuels et son mutisme, car je n'entends pas parler de lui. Bref, je ne remettrai pas ma visite à Dieppe au delà de la fin de la semaine prochaine. Ça fera deux mois passés sans voir ma pauvre fille : c'est trop bête !

Je ne te cache pas non plus que prendre l'air, ne serait-ce qu'un jour, me ferait du bien, car, depuis que je suis revenu ici, j'ai travaillé d'une façon insensée. Sache que j'ai fini le premier acte du *Candidat*, dimanche dernier, à 3 heures 1/2 du matin ! Maintenant j'expédie un tas de livres assommants ! Je suis écœuré par les élucubrations de MM. les Jésuites. Et je m'en bourre ! je m'en gorge ! à en crever. Mais je veux en avoir fini cette semaine, pour les envoyer à Mlle Cardinal et me mettre dimanche ou lundi prochain à préparer mon second acte.

Si je continue de ce train-là j'aurai certainement fini en janvier et peut-être avant ! Il faut que l'été prochain je commence enfin *Bouvard et Pécuchet !*

Comme il a fait beau hier ! Moi aussi, Madame, j'ai admiré la nature et j'avais bien envie de m'en aller... je ne sais où... de sortir enfin, pour jouir du beau temps. Mais, après un tour de terrasse, je suis remonté dans mon cabinet afin de relever des notes dans le *Christianisme* de l'abbé Senac, aumônier du collège Rollin ! Voilà !...

Adieu, pauvre chat. Tu ne m'as pas l'air de mener une vie très active? ni très intelligente? Pardon du mot. Que lis-tu? que fais-tu? Il me semble que tu ne profites pas beaucoup de la paix des champs, pour te recueillir dans le silence du cabinet?

Et la peinture? que devient-elle?

Ta Nounou.

A ERNEST FEYDEAU.

[Croisset, septembre 1873].

Pourquoi es-tu exaspéré des pèlerinages? La bêtise universelle n'est pas une chose surprenante. Puisque les gens d'ordre croient qu'il faut les amulettes pour préserver des incendies, et que la Droite considère le bonhomme Thiers comme un rouge, — ainsi qu'elle a fait pour Lamartine et pour Cavaignac, — courbe la tête. Soumets-toi et va à confesse ; tu seras un exemple. Ça moralisera les masses.

Quant à tes *Mémoires d'une demoiselle* (1), tu n'as pas compris mes critiques. Je ne disais pas qu'il y avait trop de folichonneries, mais qu'il n'y avait *que cela*. C'est bien différent. *Tout* peut passer, mais il faut faire à ce tout un entourage, une sauce.

(1) *Mémoires d'une demoiselle de bonne famille, rédigés par elle-même. Revus, corrigés, élagués, adoucis et mis en bon français*, par Ernest Feydeau. — L'ouvrage parut seulement à Londres, chez A.-R. Williams, sous cette forme, en 1877.

Pour ce qui est de *Saint Antoine*, je ne m'en occupe nullement. Ce livre maintenant n'existe plus pour moi. Quand le publierai-je? je l'ignore.

Je suis tout entier à des lectures édifiantes, je me bourre à en vomir des œuvres de Mgr Dupanloup et de celles des jésuites modernes, sans compter le reste ; le tout en vue du livre que je commencerai enfin l'été prochain. Le soir, pour me délasser, je compose une grande comédie politique dont je viens de finir le premier acte. Mais aucun gouvernement ne la laissera jouer, parce que j'y roule tous les partis dans la m... ! étant un homme juste.

Je ferai une apparition à Paris lors de la première de Sardou. Puis j'y reviendrai pour mes répétitions, ne sais quand.

Mon unique compagnie est un lévrier superbe qui dort sur mon divan et bâille devant mon feu. Telle est, mon bonhomme, l'existence de ton vieux qui t'embrasse.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, septembre 1873].

Il me semble que je ne vous ai point écrit depuis très longtemps et je m'ennuie d'être sans voir votre écriture. Votre ami a monstrueusement travaillé depuis un mois, car il a fait le premier acte de sa comédie et avalé une vingtaine de volumes, pas davantage. Carvalho m'a paru très content du scénario du *Candidat* (titre qu'il m'a prié de taire parce qu'il le trouve excellent). Donc, revenu ici, je me suis mis à l'œuvre, car je voudrais être débarrassé de mes occupations théâtrales le printemps prochain pour me mettre à écrire mes deux bonshommes. Je les prépare dans l'après-midi (la pièce est mon labeur du soir) et parmi les choses assommantes que je viens d'avaler, je ne connais rien de pire que les ouvrages des RR. PP. Jésuites. Ce n'est pas fort, décidément ; ça donne envie de retourner à d'Holbach.

J'ai lu aussi les trois volumes de Mgr Dupanloup sur l'*Éducation*. Il s'y vante d'avoir fait dans la cour du petit séminaire de Paris un autodafé des « principaux ouvrages romantiques », et là il a aussi un petit parallèle entre Voltaire et Rousseau qui ne manque pas de gaieté.

J'ai trouvé dans le P. Gagarin un grand éloge du sieur Jules Simon. Les louanges sont pour faire passer le blâme qui vient après, naturellement ; n'importe ! le bon Père admire Simon. Il est ébloui par... son style ! tant il est vrai que tous les esprits faux concordent. Pourquoi le hideux, l'exécrable « môssieu de Maistre » est-il prôné et recommandé par les saint-simoniens et par Auguste Comte, tous si opposés de doctrine à ce sinistre farceur? C'est que les tempéraments sont pareils.

Je ne suis pas sans inquiétude du côté de la censure quant au *Sexe faible*. Bien que je n'y blesse ni la religion, ni les mœurs, ni la monarchie, ni la république, le caractère *bedolle* d'un vieux général qui finit par épouser une cocotte pourrait déplaire à quelques-uns de MM. les militaires qui sont actuellement nos juges absolus. Donc connaissez-vous le général Ladmirault? et par quel moyen, si besoin en est, fléchir ce guerrier en faveur de Thalie? Ma pièce passera après celle de Sardou, vers la fin de janvier, probablement.

Dans quatre mois jouirons-nous d'Henry-V? Je ne le crois pas (bien que ce soit tellement idiot que cela se pourrait) ; la Fusion m'a l'air coulée et nous resterons en république par la force des choses. Est-ce assez grotesque ! Une forme de gouvernement, dont on ne veut pas, dont le nom même est presque défendu et qui subsiste malgré tout. Nous avons un président de la République, mais des gens s'indignent si on leur dit que nous sommes en république, et on raille dans les livres les « vaines » querelles théologiques de Byzance !

Je ne partage pas, chère Madame, vos réticences à l'endroit de l'*Antéchrist*. Je trouve cela, moi, un très beau livre, et comme je connais l'époque pour l'avoir spécialement étudiée, je vous assure que l'érudition de ce bouquin-là est solide. C'est de la véritable histoire. Je n'aime pas certaines expressions modernes qui gâtent la couleur. Pourquoi dire par exemple que Néron s'habillait « en jockey »? ce qui fait une image fausse. Quel dommage que Renan dans sa jeunesse ait tant lu Fénelon ! Le quiétisme s'est ajouté au celticisme et les arêtes vives manquent.

Vous savez qu'Alexandre Dumas fils déclare à la postérité que le nommé Gœthe « n'était pas un grand homme ». Barbey d'Aurevilly avait fait, l'été dernier, la même découverte. C'est bien le cas de s'écrier comme M. de Voltaire : « Il n'y aura jamais assez de camouflets, de bonnets d'âne pour de pareils faquins ! »

Lévy m'a dégoûté des éditeurs comme une certaine femme peut écarter de toutes les autres. Jusqu'à des temps plus prospères je reste sous ma tente, et je continue à tourner des ronds de serviette (ce qui est une comparaison moins noble et plus juste) sans aucun espoir ultérieur. Je voudrais n'aller visiter les sombres bords *qu'après avoir vomi le fiel qui m'étouffe*, c'est-à-dire pas avant d'avoir écrit le livre que je prépare. Il exige des lectures effrayantes, et l'exécution me donne le vertige quand je me penche sur le plan. Mais cela pourra être drôle. Présentement, je m'aventure sur les plates-bandes de M. Roger, car j'étudie le jardinage et l'agriculture, théoriquement, bien entendu.

En fait de nouvelles je n'en sais aucune. J'ai eu pendant six semaines une grippe formidable, attrapée à la première des *Erynnies*, où j'ai revu Leconte de Lisle. En le revoyant, j'ai repensé à la rue de Sèvres... le passé me dévore, c'est un signe de vieillesse.

Ma vie se passe à lire et à prendre des notes. Voilà à peu près tout. Le dimanche je reçois assez régulièrement la visite de Tourgueneff, et dans une quinzaine j'irai en faire une à Mme Sand qui est une excellente femme, mais trop angélique, trop bénisseuse. A force d'être pour la Grâce on oublie la Justice. Remarquez-vous qu'elle est oubliée si bien, cette pauvre Justice, qu'on ne dit même plus son nom?

A propos de justice, j'ai payé dernièrement au sieur Lévy trois mille francs de ma poche pour *Dernières Chansons*, et ledit enfant de Jacob vient d'être décoré !

Dieu des Juifs, tu l'emportes !

Vous allez trouver cela bien puéril, mais je me suis désorné de l'étoile, je ne porte plus la croix d'honneur et j'ai prié un de nos amis communs de m'inviter à dîner avec Jules Simon, afin d'engueuler Son Excellence à ce propos, et c'est ce qui se fera. Je tiens surtout les paroles que je me donne.

Dans votre dernier billet, vous me parlez de Paris avec un certain regret ; pourquoi n'y venez-vous pas plus souvent, puisque vous y reprenez vie? En cherchant

bien, on pourrait peut-être reconstituer une petite société d'émigrés qui serait agréable. Car nous sommes tous des émigrés, les restes d'un autre temps. Je ne dis pas cela pour moi qui suis un vrai fossile, « une pièce de cabinet », comme écrivait mon compatriote Saint-Amant.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, dimanche [5 octobre 1873].

Mon Moscove m'a quitté ce matin, parce qu'il faut qu'il soit ce soir au dîner des Viardot où il doit y avoir (mystère) un fiancé !

Tu l'as tout à fait séduit, mon loulou ! car à plusieurs reprises il m'a parlé de « mon adorable nièce », de « ma charmante nièce », « ravissante femme », etc., etc. Enfin le Moscove t'adore ! ce qui me fait bien plaisir, car c'est un homme exquis. Tu ne t'imagines pas ce qu'il sait ! Il m'a répété ; par cœur, des morceaux des tragédies de Voltaire, et de Luce de Lancival ! Il connaît, je crois, *toutes* les littératures jusque dans leurs bas-fonds ! Et si modeste avec tout cela ! si bonhomme, si *vache !* Depuis que je lui ai écrit qu'il était une « poire molle », on ne l'appelle plus que « Poire molle » chez les Viardot ! Nouvel exemple de mon génie, pour inventer des surnoms. Je l'ai mené vendredi à Jumièges ! Mais tout le reste du temps, nous n'avons pas arrêté de parler, et franchement j'en ai la poitrine défoncée ! Ah ! voilà trois journées §§ tistiques ! (1)

Je lui ai lu le *Sexe faible*, la *Féerie* et le premier acte du *Candidat*, avec le scénario d'icelui. C'est le *Candidat* qu'il aime le mieux ; il ne doute pas du succès du *Sexe faible*. Quant à la *Féerie*, il m'a fait une critique pratique que je mettrai à profit. Le *Pot-au-feu* lui a fait pousser des rugissements d'enthousiasme ! Il prétend que ça écrase tout le reste. Mais il croit que le *Candidat* sera une forte pièce ! Ce jugement m'encourage beaucoup, et dès demain je m'y remets.

J'irai donc à Neuville vers la fin de l'autre semaine, c'est-à-dire dans une petite quinzaine. J'espère de là aller à Paris, pour l'*Oncle Sam*. Jusqu'à présent aucune nouvelle de Carvalho ! La mère Sand m'a répondu pour me remercier de la biographie de Cruchard qui l'a fort divertie (2).

Ce matin, j'ai eu la visite inattendue de Guy de Maupassant avec Louis Le Poittevin (3). J'ai été jeudi à l'Hôtel-Dieu, mais Achille n'y sera de retour que le 10. Donc, il me faudra y aller dans une huitaine. Cette pauvre Julie me fait pitié, tant elle a peur de l'opération et de l'hôpital (4). Te voilà donc en pleine campagne, mon pauvre Caro, au milieu des bons paysans, dans *tes terres*. Vas-tu y répandre des bienfaits ! moraliser les classes pauvres ! instruire les enfants ! etc., etc. ; enfin être assez châtelaine et ange du hameau !

(1) Dessin qui, dans les lettres de Flaubert, signifie « artiste » ou « artistique ». Il imitait ainsi le geste en zigzag qu'un peintre de Rouen, nommé Melotte, faisait avec le pouce quand il parlait de son art.

(2) La lettre de George Sand est datée sur l'autographe 3 octobre 1873 (*Correspondance George Sand-Flaubert*, p. 373).

(3) Louis Le Poittevin, cousin de Maupassant, fils d'Alfred Le Poittevin.

(4) Elle était atteinte de la cataracte.

« *Mme Commanville ou la Madone de Pissy*, romance ! Paroles de M. Amédée Achard, musique de M. Madoulé, vignette de M. Melotte. Se vend au profit des pauvres ».

Je ne me figure pas, du tout, quelles peuvent être tes occupations dans ton manoir. As-tu au moins emporté ta boîte à couleurs, pour te livrer à des études ⁞⁞ tistiques? Par ce temps d'automne les feuilles sont bien jolies à peindre. Il est vrai que Pissy manque de *sites*. N'importe, tu trouveras peut-être quelque recoin convenable.

Le Moscove a contemplé tes panneaux et trouve que tu as le sentiment de la couleur.

Adieu, ma pauvre chère fille.

Deux bons gros baisers de Nounou.

A LA MÊME.

Saint-Gratien, lundi matin [octobre 1873, probablement le 27].

MON PAUVRE LOULOU,

Je compte être rentré à Croisset mercredi soir. Arrange-toi donc pour que j'y trouve une lettre de ma chère fille.

Jeudi soir, après t'avoir quittée, j'ai été dîner au Café Riche où j'ai rencontré d'Osmoy qui m'a paru gigantesque ! Jamais je n'ai vu un homme plus spirituel et plus crâne. Il était au milieu de députés de la Gauche et, bien entendu, on ne parlait que politique. Nous sommes restés ensemble jusqu'à 1 heure du matin.

La Fusion m'a l'air bien endommagée. Raoul-Duval vient d'écrire une lettre à Rouher où il se déclare *contre* la monarchie. J'espère de plus en plus qu'elle sera enfoncée. Tâche de lire les brochures de Cathelineau et de Mgr de Ségur, et tu verras ce que c'est que ce parti-là.

M. Giraud, la Princesse et M. Popelin m'ont demandé des nouvelles de ma « belle nièce » que j'embrasse très fort. D'Osmoy trouve que Carvalho a raison et qu'il faut commencer par le *Candidat*.

Adieu, pauvre fille chérie.

Ton vieux Cruchard.

A MADAME RÉGNIER.

Croisset, jeudi soir [30 octobre 1873].

MADAME ET CHÈRE CONFRÈRE,

En rentrant chez moi, ce matin, après une absence de dix jours, je trouve votre lettre et m'empresse de vous répondre.

Carvalho, que j'ai quitté hier à 11 heures du soir, avait commencé la lecture de votre manuscrit et en paraissait très content. Il m'a promis de le lire avec attention et nous en causerons lorsqu'il viendra ici, dans un petit mois. Je ne doute pas du résultat, qui sera heureux. Mais il faudra, je crois, condenser le tout.

Quant à moi, quant au *Sexe faible*, ledit Carvalho est refroidi et aime mieux jouer d'abord une autre pièce de votre serviteur (seul !) laquelle pièce n'est pas encore finie, mais peut l'être vers le jour de l'an.

La monarchie, grâces aux dieux, me paraît enfoncée ! Cependant il ne faut pas chanter victoire avant de voir les morts par terre.

A propos des morts, j'apprends à l'instant même que cette nuit, pendant que l'Opéra brûlait, mon pauvre Feydeau a quitté ce monde (1). Tant mieux pour lui, du reste.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, jeudi 30 octobre [1873].

CHÈRE MADAME,

Je rentre chez moi après dix jours passés à Paris et mon opinion est que : *Ils* seront enfoncés. Nous n'aurons pas de monarque, Dieu merci, c'est-à-dire qu'on ne brûlera pas les églises et qu'on ne tuera pas les pauvres curés, conclusion infaillible de la légitimité remise en honneur. Tâchez donc de vous procurer la brochure de Cathelineau et celle de Mgr de Ségur. Vous verrez le fond de ces gens-là, qui sont des gens du XIIe siècle.

Et le procès Bazaine? c'est du propre, hein? Me mépriserez-vous comme innocent et juvénile si je vous avoue que l'acte d'accusation de M. Rivière m'a fait *pleurer?* Oui ! cela m'a suffoqué, étouffé, comme si une montagne d'ordures me fût tombée sur la bouche. Je ne croyais pas qu'on pût être *immoral* à ce point-là ! Il n'y a pas, en histoire, de plus grand crime, et c'est un crime sans grandeur ! Pauvre Troppmann ! tu avais au moins une excuse, toi ! Si tu as assassiné des enfants, c'est que tu venais de voyager avec eux pendant toute une journée et peut-être que leur bruit dans le wagon t'avait agacé les nerfs. Mais lui, l'homme de Metz, quel coquin et quel imbécile ! Il y a là un monsieur qui est bien joli, le sieur Régnier (2).

Que dites-vous de Villemessant allant chercher son Roy? n'est-ce pas gigantesque?

Ce n'est pas pour le roi que j'ai été à Paris, mais pour Carvalho, qui n'a rien de royal. Ledit sieur, après six mois de réflexion, voulait me faire fondre en un acte l'acte second et l'acte troisième du *Sexe faible*. Je l'ai envoyé promener carrément, et il a fini par m'avouer « que j'avais raison ». Le fond de l'histoire est qu'il désire jouer d'abord le *Candidat*, mais le *Candidat* n'est pas prêt, et si l'*Oncle Sam* expire avant sa terminaison, il jouera le *Sexe faible*. En travaillant bien, je pense avoir terminé le *Candidat* au jour de l'an. Donc je vais dialoguer encore pendant deux grands mois, le mieux et le plus vite possible. Après quoi je reviendrai aux choses sérieuses. Le style théâtral me fait l'effet d'eau de Seltz, c'est agréable au commencement, puis cela agace.

(1) Feydeau mourut dans la nuit du 28 au 29 octobre 1873. (*Journal des Goncourt*, V. 93).

(2) Mystérieux aventurier, employé par Bismarck à tromper Bazaine, et que celui-ci reçut aux avant-postes de Metz le 23 septembre 1870. — Le procès Bazaine, ouvert le 6 octobre 1873 à Versailles, se prolongea jusqu'au 13 décembre.

J'espère bien que vous ne serez pas à Paris avant le mois de janvier? D'ici là, je ne bouge de ma chaumière. Écrivez-moi de temps à autre, et ne m'en voulez pas si mes réponses sont tardives et laconiques, car j'ai un vigoureux coup de collier à donner, mais soyez généreuse. Faites-moi des cadeaux, envoyez-moi des épîtres.

A GEORGE SAND.

Croisset, jeudi [30 octobre 1873].

Quoi qu'il advienne, le catholicisme en recevra un terrible coup, et si j'étais dévot, je passerais mon temps à répéter devant un crucifix : « Gardez-nous la République, ô mon Dieu ! »

Mais *on a peur* de la monarchie. A cause d'elle-même et à cause de la réaction qui s'ensuivrait. L'opinion publique est absolument contre elle. Les rapports de MM. les Préfets sont inquiétants ; l'armée est divisée en bonapartistes et en républicains ; le haut commerce de Paris s'est prononcé contre Henri V. Voilà les renseignements que je rapporte de Paris, où j'ai passé dix jours. Bref, chère maître, je crois maintenant qu'*ils* seront enfoncés. Amen !

Je vous conseille de lire la brochure de Cathelineau et celle de Ségur. C'est curieux ! On voit le fond nettement. Ces gens-là se croient au XIIe siècle.

Quant à Cruchard, Carvalho lui a demandé des changements qu'il a refusés. (Vous savez que Cruchard, quelquefois, n'est pas commode !) Ledit Carvalho a fini par reconnaître qu'il était impossible de rien changer au *Sexe faible* sans dénaturer l'idée même de la pièce. Mais il demande à jouer d'abord le *Candidat*, qui n'est pas fait et qui l'enthousiasme, — naturellement. Puis, quand la chose sera terminée, revue et corrigée, il n'en voudra peut-être plus ! Bref, après l'*Oncle Sam*, si le *Candidat* est terminé, il le jouera. Sinon, ce sera le *Sexe faible*.

Au reste, je m'en moque, tant j'ai envie de me mettre à mon roman, qui m'occupera plusieurs années. Et puis, le style théâtral commence à m'agacer. Ces petites phrases courtes, ce pétillement continu m'irrite à la manière de l'eau de Seltz, qui d'abord fait plaisir et qui ne tarde pas à vous sembler de l'eau pourrie. D'ici au mois de janvier, je vais donc dialoguer le mieux possible, après quoi, bonsoir ; je reviens à des choses sérieuses.

Je suis content de vous avoir un peu divertie avec la biographie de Cruchard. Mais je la trouve hybride, et le caractère de Cruchard ne se tient pas. Un homme si fin dans la direction n'a pas autant de préoccupations littéraires. L'archéologie est de trop. Elle appartient à un autre genre d'ecclésiastiques. C'est peut-être une transition qui manque? Telle est mon humble critique.

On avait dit, dans un courrier de théâtres, que vous étiez à Paris ; j'ai eu une fausse joie, chère bon maître que j'adore et que j'embrasse.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi, 30 octobre 1873.

MON LOULOU,

Je suis arrivé ici hier à 11 heures, *très* éreinté par mon voyage en chemin de fer ! ! Afin de moins m'ennuyer en wagon et d'y dormir, je m'étais absolument privé de sommeil dans la nuit de mardi à mercredi. Malgré cela, je n'ai pas fermé l'œil et j'ai eu jusqu'à hier soir 10 heures (heure à laquelle je me suis couché) un abominable mal de tête, à crier ! Il m'est impossible, maintenant, d'aller en chemin de fer ! C'est une maladie qui devient gênante ! Heureusement que j'en ai maintenant pour deux grands mois avant de revoir une gare, car je ne retournerai pas à Paris avant la fin du *Candidat*. Si, après l'*Oncle Sam*, le *Candidat* n'est pas terminé et bien terminé, Carvalho jouera le *Sexe faible* sans aucun changement, c'est convenu. Mais tout le monde se range à l'avis de Carvalho, surtout d'Osmoy. Ce grand patriote viendra me faire une visite après que le grand événement sera passé.

J'ai vu, la semaine dernière, beaucoup de monde, énormément de monde. Et ma conclusion est que : *on* a peur de la monarchie. En admettant qu'elle passe, ce ne sera qu'à une majorité de cinq à six voix. Or, comme d'ici au jour de l'an il y aura treize élections radicales, la Chambre renverserait le roi. Ce serait charmant ! De plus, l'armée est républicaine et bonapartiste. Messieurs les militaires se flanqueraient des coups de fusil, etc. Bref, ce serait déplorable ! Mais Henri V (qui jusqu'à présent n'a fait *aucune* concession, quoi qu'on dise) sera enfoncé et nous aurons dès le lendemain un ministère Centre gauche. Il y a des jours où je brûle d'être journaliste, pour épancher ma bile, ou plutôt pour dire ce qui me semble la Justice.

La légitimité n'est pas plus viable que la Commune. Ce sont deux âneries historiques.

Au reste, je me suis assez amusé dans la contemplation de la sottise humaine pendant huit jours ; le meilleur a été pour moi la soirée passée avec d'Osmoy. Il était bien beau au milieu de ses collègues, bien spirituel et très carré.

La Princesse a été très gentille. Mon Moscove s'est informé de l'époque de ton retour à Paris, afin de se précipiter chez toi pour te faire une visite.

La brochure de Ségur est intitulée *Vive le roi !* Je la possède : c'est à se tordre de rire. On la croirait écrite par un homme du XIIe siècle.

A LA MÊME.

Croisset, mardi, 2 heures, 4 novembre 1873.

Fête de la Saint-Charles et de la Sainte-Caroline.

Eh bien, moi, j'en suis *enchanté* parce que, en ma qualité de libre penseur, je ne veux pas qu'on brûle les églises et qu'on tue les curés, ce que l'on s'apprêtait à faire en Bourgogne, au dire du maire de Reims à moi-même, et dans le Midi comme me l'a assuré Mme Espinasse. L'Est se serait soulevé pour le père Thiers, la Provence pour Gambetta, et l'armée se serait administré des coups de fusil, etc.,

etc. Bref, c'était déplorable, affreux ! D'ailleurs, au bout de six semaines, la Chambre eût déposé le sieur Chambord, chose bien facile avec le renfort survenu à la Gauche par les quatorze députés qui sont à nommer et qui eussent été ultra-radicaux. Je ne sais pas où ton mari avait puisé ses renseignements quand il m'assurait que le monde des affaires demandait Henri V. Quand je suis arrivé à Paris, j'ai appris que le président du tribunal de commerce, le doyen des notaires et M. André, un des régents de la Banque, avaient fait près de Mac-Mahon une démarche officielle contre la monarchie, et je n'ai vu que des gens effrayés par cette perspective.

Faut-il être assez ignorant en histoire pour croire encore à l'efficacité d'un homme, pour attendre un messie, un sauveur ! Vive le bon Dieu et à bas les dieux ! Est-ce qu'on peut prendre tout un peuple à rebrousse-poil ! Nier quatre-vingts ans de développement démocratique, et revenir aux chartes octroyées !

Ce qu'il y a de comique, c'est la colère des partisans de Chambord contre ledit sieur ! On est tellement bête de ce côté-là, qu'on ignore le principe même du prétendu droit divin que l'on veut défendre. Et tout en prêchant pour lui, on le renverse. J'avoue que j'ai un poids de moins sur la poitrine. N'importe ! le petit-fils de saint Louis est un honnête homme et il nous a épargné de grands désastres.

Maintenant, ils veulent faire de M. de Joinville un lieutenant général du royaume ! Mais c'est vieux jeu. Assez !

Et assez de politique, n'est-ce pas?

J'aurai fini mon 3e acte demain, ou peut-être cette nuit. Monsieur s'est couché à 4 heures, après avoir hurlé dans le « silence du cabinet » depuis 9 heures du soir, sans discontinuer. Je crois que j'aurai terminé le 4e à la fin du mois et le 5e vers Noël. Ensuite, advienne que pourra ! et je ne suis pas près de refaire du théâtre. C'est bien pour les gens qui n'aiment pas le style en soi.

Samedi j'ai eu la visite de Guy de Maupassant et de Louis Le Poittevin. Dimanche, Guilbert a apporté le buste. Je le trouve très joli comme sculpture, mais les yeux et le bout du nez me déplaisent. On ne retrouve notre pauvre vieille que partiellement. Cependant le profil, à la lumière surtout, est très ressemblant.

Là-dessus, ma pauvre chérie, je vais faire « mon toilette », il en est temps, puis me remettre à ma « scène d'amour ». Après quoi, Monsieur prendra un bain, dînera et regueulera nuitamment comme un {{ qu'il est ! Je ferai observer à la belle dame Commanville qu'elle m'envoie depuis quelque temps des épîtres bien courtes ! Je l'embrasse très fort.

A LA MÊME.

Rouen [?], vendredi, 1 heure, 14 novembre 1873.

MON PAUVRE CHAT,

Moi aussi, je n'étais pas bien gai, avant-hier au soir, après votre départ ! J'ai voulu me remonter à force de travail ; si bien que je me suis endormi à 7 heures du matin. Ma vie, au fond, n'est pas toujours bien drôle, malgré la littérature. L'élément tendre y fait trop défaut !

Hier a paru dans l'*Événement* (1) une petite réclame pour la première comédie de Monsieur Flaubert, qui me semble venir de Carvalho. On dit qu'elle passera après l'*Oncle Sam*, « mais quand? » ; ce qui veut dire que l'*Oncle Sam* n'a pas un grand succès.

J'aurai, je crois, fini dans quinze jours ou trois semaines. Un peu avant la terminaison j'écrirai à d'Osmoy de venir, puis j'appellerai Carvalho.

Il a fait hier un temps splendide ! et je te regrettais bien, ma pauvre fille. J'attends tout à l'heure la visite de Laporte. Il m'a écrit ce matin pour me l'annoncer,

La profession de foi du sieur Desgenetais (qu'il a eu la bonté de m'adresser ainsi qu'à mon domestique) a l'air copiée sur celle de Rousselin : c'est l'inverse.

Mme Doche et une actrice de l'Odéon, Mlle Déborah, m'ont re-écrit. Il y a du nouveau là-bas.

Écris le plus souvent que tu pourras à ton vieil oncle.

Encore un bacio avant de monter en wagon.

A LA MÊME.

Nuit de lundi, 1 heure, [17-18] novembre 1873.

Sommes-nous assez loin l'un de l'autre, mon pauvre chat ! Quel ruban de chemin de fer, sans compter les lieues marines (2) !

Aujourd'hui vous devez être à Hambourg. Je n'aurai pas de télégramme avant jeudi, et d'après mes calculs, peut-être pas de lettre avant huit jours ! Il me tarde bien de savoir comment s'est effectué le voyage, si tu n'es pas fatiguée, si tu n'as pas froid, etc. Le temps était rude samedi soir et j'ai bien pensé à vous !

Hier, j'ai été voter à Bapaume. Cela m'a fait une petite promenade qui a rafraîchi ma tête trop échauffée, si bien que cette nuit j'ai pu dormir, et huit heures de bon sommeil m'ont retapé. Le *Candidat* marche d'un train effroyable: je l'aurai fini, sans aucun doute, avant huit jours. A la fin de cette semaine, j'appellerai d'Osmoy et s'il tarde à venir, je demanderai tout de suite le sieur Carvalho. Une petite réclame pour moi dans l'*Événement* me fait présumer que l'*Oncle Sam* n'aura pas la vie très longue.

Le général Valazé a été élu à une majorité écrasante, plus de 40,000 voix, sur le sieur Desgenetais dont l'enfoncement m'est agréable, je ne sais pourquoi. Mais les autorités de Croisset, les gens du grand parti de l'ordre, les sieurs Lecœur et Poutrel le défendaient ; ce dernier est même venu prêcher en sa faveur notre jardinier qui est resté sourd à la corruption. Enfin la manufacture est aplatie. *Taïeb.*

(1) L'*Événement* du 14 novembre (date du journal), *Courrier des théâtres* : « C'est la première comédie si impatiemment attendue de Gustave Flaubert que le directeur du Vaudeville est dans l'intention de monter pour succéder — mais quand? — à l'*Oncle Sam !* »

(2) Mme Commanville accompagnait son mari dans un voyage d'affaires en Allemagne, en Suède et en Norvège.

Samedi j'ai reçu la visite de Laporte. Il s'est occupé d'un époux pour Miss Putzel. Il a été chez plusieurs marchands de chiens et chez un acteur des Variétés (Cooper), où on lui avait dit qu'il trouverait des mâles idoines. Enfin, le plus célèbre chienneur de Paris, M. Butler, lui a répondu qu'il attendait d'Allemagne des jeunes gens, ou tout au moins un jeune homme, pour les dames de la race de Putzel qui en ont besoin.

Tu vois que ce bon Laporte ne t'avait pas oubliée. Il viendra déjeuner ici dimanche. Ce jour-là, sans doute, j'irai dîner chez Lapierre, et je profiterai de ma sortie pour rendre la visite du général Merle.

Je ne vois pas d'autre nouvelle à te narrer, chère Caro. Ma vie est aussi monotone que la vôtre est accidentée. Il fait maintenant une nuit noire comme de l'encre. Tout a l'air figé dans un mutisme absolu. Pas de vent ! Pas une étoile ! Ma lampe brûle et je n'entends, de temps à autre, que le craquement de mon feu. Je suis très rouge, un peu oppressé et j'ai soif. Voilà.

La chaufferette m'est arrivée. Quel monument! Elle a causé la stupéfaction de mes gens. M. Senart va la vernir, et je ferai « des embarras » avec ! ! ! Tu serais bien gentille de m'écrire souvent et longuement si cela se peut. Donne-moi, non seulement des nouvelles sur vos santés, mais encore des affaires !

Adieu, mes chers enfants.

Ton vieil oncle t'embrasse tendrement.

Le 12 du mois prochain il aura 52 ans. Pense à lui.

A LA MÊME.

Samedi soir, 22 novembre 1873.

CHÈRE CARO,

Reçois d'abord mille remerciements pour ta lettre de Hambourg et pour le télégramme de Malmoë. De plus, Daviron m'a envoyé, ce matin, votre adresse à Stockholm. Jusqu'à présent le voyage m'a l'air de te faire du bien ! J'attends, bien entendu, une très longue lettre pour me confirmer les bonnes nouvelles et me donner une *masse de détails, surtout.* Je ne suppose pas que tu aies grand'chose à faire, à moins que « la Société » ne prenne tous tes loisirs. Enfin pense à Vieux. Recommandation inutile, je le sais. N'importe !

Eh bien, moi, j'ai fini le *Candidat!* Oui, Madame ! et je crois que le cinquième acte n'est pas le plus mauvais. Mais je suis bien éreinté, et je me soigne.

Il était temps que je m'arrête, ou arrêtasse. Le plancher des appartements commençait à remuer sous moi comme le pont d'un navire et j'avais en permanence une violente oppression. Je connais cela, qui veut dire : assez !

[.....] Croirais-tu que je n'y pense plus, à ma pièce? et que si je suivais mon *instinct,* je ne m'occuperais pas de la faire jouer? Je l'ai recopiée. Je n'y vois plus rien à faire ! C'est fini. Tournons-nous d'un autre côté ! ou plutôt je ne demande qu'à dormir ; car j'ai la tête fatiguée comme si on m'avait donné des coups de bâton sur icelle. Le sommeil « fuit ma paupière ». A force d'exercice, j'espère le rappeler.

Tu auras vu par les journaux que nous avons le maréchal Mac-Mahon pour sept ans (1) ! Je ne crois pas que cette solution hypocrite fasse du bien « aux affaires ». Les mêmes gens, qui depuis deux ans gémissent sur le Provisoire, viennent de le décréter pour sept ans. Quelle logique ! Jusqu'au vote des lois constitutionnelles, on ne peut rien prévoir. Ce qui me paraît sûr, c'est que la République va se constituer définitivement, par une transition lente.

Le Moscove m'a écrit pour me dire (encore) qu'il fallait cet hiver publier *Saint Antoine,* puisque l'on va être tranquille pendant quelque temps. A propos de *Saint Antoine,* j'ai lu aujourd'hui un livre sur lui (c'est-à-dire ayant le même titre) par M. Hello, conseiller à la Cour d'appel de Paris (2).

Devine quel en peut être le but? Le voici : 1° faire admettre dans les us des fidèles un pèlerinage à Vienne en Dauphiné, où reposent les reliques du saint, et 2° choisir Henri V pour nous régénérer ! Là, vraiment, n'est-ce pas beau?

A quelle distance ne te trouves-tu pas de « tes élèves » maintenant ! Il me semble que la sensible Marguerite doit faire « un journal » où se trouve l'opposition du Nord et du Midi. Moi en Provence. Elle en Suède, etc.

Tâche de n'y pas perdre le bout du nez. Dans les pays froids, cela peut vous arriver ! Vois-tu ton état, s'il restait dans ton mouchoir? Soignez-vous bien, mes chers enfants, et revenez-moi gaillards et satisfaits.

Le temps a été très froid pendant deux jours, puis s'est adouci tout à coup. Comment se comportent les bronches de ton époux dans la zone polaire? Et toi, ma pauvre fille, les migraines? Mon Dieu, comme je voudrais te voir ! C'est bien ennuyeux de ne pouvoir se figurer nettement les endroits où se trouvent ceux qu'on aime.

Adieu, pauvre chat ! Tu vois que mon existence continue à être peu variée. Je vais reprendre les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* jusqu'au moment des répétitions. Et puis, à la grâce de Dieu !

Ta vieille Nounou t'embrasse de toutes ses forces.

Je demande la description de l'effet produit à la Bourse de Stockholm, par l'arrivée inattendue de M. C*** [Commanville]. Tableau !

A LA MÊME.

Mercredi soir minuit, 26 novembre 1873.

J'ai reçu tantôt à 2 h. 1/2 un télégramme de vous qui me demande de mes nouvelles. Mais, mon pauvre chat, voilà la troisième (et même, je crois, quatrième lettre) que je vous adresse ! La première était « poste restante » et la seconde à l'Hôtel du Kung-Karl. Peut-être n'ai-je pas mis suffisamment de timbres? car le facteur m'a dit, dimanche, en prenant ma lettre, qu'il fallait 12 sols ! les autres n'en avaient que huit. Je suis bien fâché, ma chérie, de te donner de l'inquiétude. Il me

(1) Vote du septennat, 17-19 novembre 1873.
(2) Charles Hello : *Saint Antoine le grand* (Paris, 1873). Annoncé dans la *Bibliogr. franç.* du 6 décembre.

semble pourtant que ce n'est pas ma faute. Au moins, as-tu reçu le télégramme d'aujourd'hui?

Je vois avec plaisir que le voyage ne t'a pas fatiguée ! Quelle gaillarde ! aller au musée, tout de suite, en débarquant ! Et tu es bien gentille ! tu n'oublies pas Vieux ! Un bon baiser pour te récompenser.

J'ai fini le *Candidat*, comme tu sais, j'ai télégraphié à Carvalho que je l'attendais. Ledit Carvalho m'a répondu qu'il viendrait vendredi ou lundi ; au reste, qu'il me ferait savoir demain le jour précis de son arrivée. Ainsi, ma prochaine lettre te dira le résultat de cette lecture. Grande affaire ! Advienne que pourra, après tout ! Je me suis remis à mes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*, et même aujourd'hui j'ai avalé un volume et demi de l'abbé Bautain, *la Chrétienne* (1), qui m'a très intéressé. Cet homme-là connaît le monde de Paris à fond.

Dimanche, j'ai fait chez Lapierre la connaissance de Mme P*** que je trouve une personne très bien. Il n'est sorte de bêtises que je n'aie dites à ce dîner, et je crois que j'ai été très loin ! mais la société était indulgente. La cause de ma gaieté était d'être débarrassé du *Candidat !*

En fait de politique, nous allons être, pour quelque temps, dans le calme. Raoul-Duval, depuis qu'il a voté à plusieurs reprises contre la Droite, a « reconquis sa popularité » ! Il est sûr maintenant d'être réélu.

Ce soir, au Gymnase, première représentation de *Monsieur Alphonse*, comédie en trois actes d'Alexandre Dumas. On s'attend à un très grand succès.

L'Événement de dimanche (2) annonçait que Carvalho était présentement chez moi, pour entendre la pièce qui doit succéder à l'*Oncle Sam*.

J'ai reçu la note de Guilbert : *Mille francs* en tout (ce qui n'est pas cher), et immédiatement j'ai écrit à Daviron pour qu'il envoyât 1,000 francs à Paris. Depuis plusieurs jours, il fait chaud et extrêmement humide. Les murs suintent ; on est dans le brouillard et dans l'eau. Aujourd'hui, cependant, le soleil s'est remontré. A l'heure qu'il est, minuit, je travaille la fenêtre ouverte ; la nuit est noire et tranquille, et je laisse mourir mon feu. Et toi, pauvre loulou, as-tu froid? Comment vas-tu? Et la toux d'Ernest? et ses affaires? et « tes succès de société »? Écris-moi très longuement, si tu en as le temps. Il y a aujourd'hui quinze jours que tu m'as quitté. J'espère que dans un mois nous ne serons pas loin de nous revoir. Ma vie continue à se passer sans le moindre épisode. Ma seule distraction m'est fournie par Julio qui joue avec son petit d'une manière attendrissante. L'autre jour, quand il a reconnu Laporte, il s'est mis à trembler de tous ses membres, à sauter, à japper et à pleurer. Nous en étions si émus que nous en sommes restés béants. On aurait dit une personne humaine.

Mes compliments sur tes talents d'allemand. Voilà ce que c'est que d'avoir une « belle éducation ». T'amuses-tu au musée? Rapporte-moi des tableaux pour orner mon domicile, et surtout rapporte-toi en bel et bon état.

---

(1) *La Chrétienne de nos jours, lettres spirituelles*, 3e édition. (Paris, Hachette, 1861-1874, 3 vol., in-8°).

(2) « *Une primeur !* — Ce sera une comédie de M. Gustave Flaubert qui succédera immédiatement à l'*Oncle Sam !* — L'*Événement* a annoncé le premier la nouvelle et la maintient. En voici la preuve : M. Carvalho, directeur du Vaudeville, part ce soir même pour Rouen afin de signer le traité avec M. G. Flaubert ». (*L'Événement* du lundi 24 novembre 1873).

A LA MÊME.

Croisset, mardi, 2 décembre 1873.

CHÈRE CARO,

J'entre en répétition le 20 *de ce mois!* peut-être le 25, en tout cas, avant le jour de l'an. Nous causerons tout à l'heure « théâtres », mais d'abord, permets-moi, mon loulou, de te vitupérer sur ton étourderie :

1° En partant, vous me dites de vous écrire poste restante, ce que je fais ; et l'idée ne vous vient pas d'aller voir à la poste s'il y a des lettres !

2° Dans ta lettre du 29 novembre, tu me préviens qu'il faut t'écrire Hôtel Rydberg ;

3° La veille, Daviron m'avait bien recommandé, de votre part, de vous écrire au Kung-Karl, puis au Rydberg ;

4° Dans ton épître du 25 (reçue hier), tu me dis de t'écrire au Russ-Hov. Ah ! loulou, loulou ! sont-ce les dîners des bons Suédois ou le froid qui te bouche la mémoire? Bref, tu vois, mon pauvre chat, que je suis bien innocent si tu n'as pas plus régulièrement des lettres de ton Vieux.

Je suis bien content de voir que ta santé est bonne, et que tu te sens plus robuste. Maintenant, je commence mes narrations dramaturgiques.

Carvalho est arrivé samedi à 4 heures. Embrassade suivant les us des gens de théâtre. A 5 heures moins dix minutes, a commencé la lecture du *Candidat*, qu'il n'a interrompue que par des éloges. Ce qui l'a le plus frappé, c'est le cinquième acte, et, dans cet acte, une scène où Rousselin a des sentiments religieux ou plutôt superstitieux. Nous avons dîné à 8 heures et nous nous sommes couchés à 2.

Le lendemain, nous avons repris la pièce, et alors ont commencé les critiques ! Elles m'ont *exaspéré*, non pas qu'elles ne fussent, pour la plupart, très judicieuses, mais l'idée de retravailler le même sujet me causait un sentiment de révolte et de douleur *indicible*. Note que notre discussion a duré tout le dimanche, jusqu'à deux heures du matin ! et que ce jour-là j'avais les Lapierre à dîner ! Ah ! je me suis peu diverti ! Pour dire le vrai, il y a peu de jours dans ma vie où j'aie autant souffert ! Je parle très sérieusement, et Dieu sait combien je me suis contenu. Carvalho, accoutumé à des gens plus commodes (parce qu'ils sont moins consciencieux), en était tout ébahi. Et, franchement, il est patient. Les changements qu'il me demandait, à l'heure qu'il est *sont faits*, sauf un ; donc, ce n'était ni long ni difficile. N'importe ! ça m'a bouleversé. Il y a un point sur lequel je n'ai pas cédé. Il voudrait que je profitasse « de mon style » pour faire deux ou trois gueulades violentes. Ainsi, à propos de Julien, une tirade contre les petits journaux de Paris. Bref, le bon Carvalho demande du scandale. Nenni ! je ne me livrerai pas aux tirades qu'il demande, parce que je trouve cela facile et canaille. C'est en dehors de mon sujet ! C'est anti-esthétique ! Je n'en ferai rien.

En résumé, le deuxième et le troisième actes sont fondus en un seul (je n'ai enlevé qu'une scène), et la pièce aura quatre actes. *L'Oncle Sam* ne dépassera pas les premiers jours de février. Carvalho voulait même me ramener avec lui à Paris. Toutes mes corrections seront faites demain ou après-demain. Donc, vers la fin de la semaine prochaine, je fermerai Croisset et irai là-bas. Je suis, d'avance, énervé de tout ce que je vais subir ! et je regrette maintenant d'avoir composé une pièce !

On devrait faire de l'Art exclusivement pour soi : on n'en aurait que les jouissances ; mais, dès qu'on veut faire sortir son œuvre du « silence du cabinet », on souffre trop, surtout quand on est, comme moi, un véritable écorché. Le moindre contact me déchire. Je suis plus que jamais, irascible, intolérant, insociable, *exagéré*, Saint-Polycarpien... (1). Ce n'est pas à mon âge qu'on se corrige !...

Allez-vous rester à Christiania jusqu'à votre départ de la Suède?

Aujourd'hui, à Rouen, conférence de Timothée Trimm ! J'avais envie d'y aller, mais mon temps sera mieux employé « au salon de Flore » (2).

Vous serez revenus au jour de l'an, n'est-ce pas?

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Nuit de mardi, 2 décembre.

Ouf ! c'est fini ! et j'entre en répétition le 20 de ce mois, à moins que...? à moins que? Peut-on savoir?

Carvalho a passé ici quarante-huit heures et m'a quitté hier. Depuis lors, j'ai exécuté les retouches qu'il désirait et je n'y travaille plus.

Aucun succès ne pourra me payer de l'embêtement, de l'irritation, de l'exaspération que m'a causés ledit sieur Carvalho par ses critiques. Notez qu'elles étaient raisonnables. Mais je suis trop nerveux pour renouveler de pareils exercices. Palpitations, tremblements, étreintes à la gorge, etc. Oh ! rien n'y manque. Je préfère me livrer à des œuvres plus longues, plus sérieuses et plus calmes.

A l'heure qu'il est, je ne sais pas comment j'ai la force de vous écrire. C'est uniquement pour vous remercier de vos deux adorables lettres, restées sans réponse.

Je serai à Paris dans une quinzaine, n'y venez pas avant. D'ici là, je vous baise les deux mains très longuement.

Votre fidèle.

A MADAME GUSTAVE DE MAUPASSANT.

[2 décembre 1873] (3).

MA CHÈRE LAURE,

Je n'ai pas besoin d'avoir recours à Du Camp ; je connais M. Dumenil, qui est un fort aimable homme, et j'irai le voir dès que je serai à Paris.

Écris donc à ton fils de venir me trouver dimanche prochain, tu penses bien que je ferai pour ton cher Guy tout ce que je pourrai à cause de toi, à cause d'Alfred et à cause de lui, car c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup.

(1) On sait que saint Polycarpe, toujours indigné, avait coutume de répéter : « Mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel siècle m'avez-vous fait naître? » Flaubert l'avait adopté comme patron, et ses amis Lapierre, jusqu'à sa mort, lui offrirent un déjeuner le jour de la fête du saint. (Voir à ce sujet Hélot, *La Fête de Gustave Flaubert, la Saint-Polycarpe* (Lille, 1905) et *Annales romantiques*, mars-avril 1913).

(2) Cabaret où se déroule le 3e acte du *Candidat*.

(3) Je crois, avec M. Nesselstrauss, que la date du 12 décembre, imprimée dans les éditions antérieures, est une mauvaise lecture pour 2 décembre. Flaubert était encore à Croisset, et au contraire à Paris le 12, comme le prouve la lettre du 11 à Caroline et celle du 12 à Madame des Genettes.

Nous aurions bien voulu te posséder ici pendant quelques jours. Comme nous aurions causé du vieux temps !

Tu m'affliges avec cet appauvrissement du sang dont tu me parles ; est-ce bien vrai? N'as-tu pas fait trop d'exercice? trop marché?

Tâche de venir à Paris cet hiver ; il me semble que nous avons bien des choses à nous dire.

Au revoir, ma chère Laure, et compte toujours sur ton vieux camarade qui t'embrasse.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris, décembre 1873, avant le 11].

MON CHER AMI,

Je n'ai pas le temps d'aller vous voir parce que je suis dans la révision du *Candidat* dont je dois faire la lecture aux acteurs jeudi. Mais vous seriez bien aimable de venir un de ces matins chez votre

G. F.

Il me semble que nous avons pas mal de choses à nous dire.

Lemerre me demande à publier le procès à la suite de son second volume : je lui ai écrit de venir me trouver et je l'engagerai à ne pas insérer cet appendice (1).

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, jeudi soir, 10 heures, 11 décembre 1873.

MON LOULOU,

Tantôt, à 5 heures, je t'ai expédié un télégramme te disant que la lecture du *Candidat* avait parfaitement réussi. Ce serait gentil de recevoir, avant de me coucher, la réponse à mon télégramme ! Vais-je l'avoir?

D'abord et avant d'entrer dans les détails de ma vie dramatique, causons de toi ou plutôt de vous. On m'a renvoyé hier, de Croisset, ta lettre du 6. Je vois que les voyages te font du bien « sous tous les rapports », et je me réjouis de savoir qu'Ernest est content de ses affaires. J'ai oublié de vous *dire que* Tavernier avait *dit* à Laporte *qu'il* l'estimait beaucoup et le regardait comme un homme « très sérieux ». Je peux te donner des nouvelles de Putzel. La jolie petite bête va très bien, et je compte, dimanche prochain, en orner mes salons, afin de briller à tes dépens.

Maintenant revenons au Vaudeville : J'ai commencé la lecture calme comme un dieu et tranquille comme Baptiste. Pour se donner du ton, Monsieur s'était coulé dans le cornet une douzaine d'huîtres, un bon beefsteak et une demie de chambertin avec un verre d'eau-de-vie et un de chartreuse.

(1) La lecture du *Candidat* aux acteurs du Vaudeville eut lieu le jeudi 11 décembre (voir lettre à sa nièce du 11 décembre, et à Madame Roger des Genettes, du 12 décembre). — En même temps que Charpentier, l'éditeur Lemerre préparait une nouvelle édition de *Madame Bovary* (2 vol., impr. de Claye) qui parut en décembre 1873. Elle ne contient pas les pièces du procès.

J'ai lu *sur* le théâtre, à la lueur de deux carcels et devant mes vingt-six acteurs. Dès la seconde page, rires de l'auditoire et tout le premier acte a extrêmement amusé. L'effet a faibli au second acte. Mais le troisième (le salon de Flore) n'a été qu'un éclat de rire, on m'interrrompait à chaque mot. Et le quatrième a « enlevé tous les suffrages ». La scène du mendiant (que tu ne connais pas) a été trouvée sublime, et le mot de la fin : « Je vous en réponds ! » a paru exquis de comique. En un mot, ils croient tous à un grand succès.

Cependant (car il y a toujours un cependant), peut-être vais-je faire encore des corrections? Je me suis aperçu, aujourd'hui, que décidément Carvalho s'y connaît. Ses observations concordent avec celles de d'Osmoy et du bon Tourgueneff qui a passé, avant hier mardi, *toute* la journée chez moi. Il est revenu le soir après son dîner et ne s'en est allé qu'à 1 heure du matin ! il n'y a que les gens de génie pour avoir de ces complaisances.

Carvalho ne veut pas qu'on puisse m'empoigner sur quoi que ce soit, il demande une chose parfaite. Il a peut-être raison au point de vue de la réussite, mais j'ai peur que mon œuvre y perde en ampleur. Enfin, lundi prochain nous arrêterons tout décidément.

La pièce sera demain à la Censure. Et nous n'avons aucune crainte. D'ailleurs, j'ai pris des mesures politiques. Et puis, je crois que je vais lâcher *Saint Antoine*. Ah !

Charpentier commence à imprimer *Salammbô*. Tu vois, chérie, que je ne m'endors pas.

Enfin j'ai très bon espoir ! Est-ce que la chance va tourner?

Qu'ai-je vu dans le cabinet de Carvalho, immédiatement après ma lecture? « Tout-Paris » (1) lequel s'est, tout de suite et beaucoup, informé de Mme Commanville. — Maintenant j'éprouve le besoin de me reposer pendant quelque temps.

J'ai lu, tantôt, comme un ange ! Pas d'enrouement, pas d'émotions (il n'en avait pas été de même l'autre dimanche, à Croisset), et je suis « adoré de ces dames ». Ah ! on me fait des politesses ! J'ai une petite mère Rousselin qui est bien jolie, trop jolie pour le rôle ; quant à son talent, problème ! Voilà tout ce que j'ai à te dire, mon pauvre chat.

En sortant du bureau télégraphique du Grand-Hôtel, j'ai rencontré Cernuschi. Demain je déjeune chez lui, après quoi il me montrera ses curiosités japonaises. Je n'ai encore fait aucune visite. Mais demain et après-demain je vais me répandre, bien que demain soir je reprenne les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* : ce qui est plus sérieux que le théâtre.

Je ne me monte pas du tout le bourrichon, mais en somme je suis content. Allons, encore une quinzaine, et je reverrai « ma pauvre fille » que j'aime tant.

---

(1) Surnom donné par Flaubert à Amédée Achard.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

12 décembre 1873. Anniversaire de ma naissance. Le 52e a sonné.

CHÈRE MADAME,

Votre vieil ami a lu hier aux comédiens du Vaudeville le *Candidat* qui a paru leur faire « un grand effet ». Le premier acte a visiblement amusé. Au milieu du second acte, l'intérêt a faibli. Mais le troisième était à chaque minute interrompu par les éclats de rire et les bravos, et le quatrième a « enlevé tous les suffrages ».

Mon manuscrit est maintenant à la Censure, et les répétitions commencent la semaine prochaine. Je me torture la cervelle pour découvrir le moyen d'alléger le second acte. Il est trop tard, j'en ai peur.

De plus, Charpentier prend demain *Saint Antoine*, lequel paraîtra après le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo. Je quitte ce vieux compagnon avec tristesse. Cependant, il faut faire une fin.

Écrivez-moi. Je crève de fatigue, mais je suis très gaillard.

Pas la moindre émotion pendant la lecture, qui avait lieu sur la scène. Je m'étais coulé dans le cornet une bouteille de chambertin et deux forts petits verres. J'ai lu comme un ange.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, lundi soir, 15 décembre 1873.

MON PAUVRE CARO,

Je me réjouis à l'idée de savoir que, dans une huitaine, tu ne seras pas, nous ne serons pas, bien loin du moment où je reverrai et bécoterai ta bonne et gentille mine. Dès que ceci te parviendra, tu serais bien aimable de m'envoyer un télégramme : 1° pour me dire comment s'est passée la traversée, et 2° le jour et l'heure de votre retour. Mais d'ici là, j'attends une lettre en réponse à mon télégramme de jeudi dernier et à ma lettre de vendredi.

Rien de nouveau. Le Vaudeville continue à être charmant pour moi. Je sais par mon « élève » Guy de Maupassant, qui est le camarade d'un des actionnaires ou commanditaires de l'établissement, que ces messieurs fondent sur la pièce de grandes espérances. On s'est débarrassé de Barrière, qui voulait me couper l'herbe sous le pied.

Aujourd'hui, le manuscrit a été définitivement arrêté et les rôles sont à copier. Dans une huitaine, M. Vieux sera sur les planches. Voilà, mon loulou. Autre histoire : j'ai vendu *Saint Antoine* à Charpentier, à d'excellentes conditions ! Je te les expliquerai.

La traduction dudit bouquin dans une revue russe me rapportera près de 3,000 francs ! Cela, c'est une gentillesse du Moscove, et j'ai d'autres « tours dans mon sac ». Enfin, je crois que je vais devenir pratique ! ! ! pourvu que je ne devienne pas idiot ! ce qui en est souvent la conséquence.

Mais comme le père Hugo va faire paraître d'ici à un mois un roman en trois volumes intitulé *Quatre-vingt-treize*, il nous faudra attendre pour paraître que ce

livre-là ait produit son effet. On va néanmoins imprimer tout de suite. [Tu vois, ma chère fille, que je ne m'endors pas !]

Mon plus grand souci est maintenant de trouver un amoureux (pour le rôle de Julien), ce qui ne me paraît point facile, les jeunes acteurs d'à présent ne comprennent rien à la poésie et à la passion. *De mon temps* on en aurait trouvé à remuer à la pelle !

Ce matin, j'ai déjeuné chez Mme Carvalho, et demain j'irai la voir dans l'*Ambassadrice.*

Ta Nounou qui t'aime.

Il fait très froid. Le vent vous coupe la margoulette.

A GEORGE SAND.

[Paris, 30 décembre 1873].

Puisque j'ai un moment de tranquillité, j'en profite pour causer un peu avec vous, chère bon maître. Et d'abord, embrassez de ma part tous les vôtres, et recevez tous mes souhaits de bonne année.

Voici maintenant ce qu'il advient de votre P. Cruchard.

Cruchard est très occupé, mais serein (ou serin?) et fort calme, ce qui étonne tout le monde. Oui, c'est comme ça. Pas d'indignation ! pas de bouillonnements ! Les répétitions du *Candidat* sont commencées, et la chose paraîtra sur les planches au commencement de février. Carvalho m'en a l'air très content. Néanmoins, il a tenu à me faire fondre deux actes en un seul, ce qui rend le premier acte d'une longueur démesurée.

J'ai exécuté ce travail en deux jours, et le Cruchard a été beau. Il a dormi sept heures en tout, depuis jeudi matin (jour de Noël) jusqu'à samedi, et il ne s'en porte que mieux.

Pour compléter mon caractère ecclésiastique, savez-vous ce que je vais faire? Je vais être parrain. Mme Charpentier, dans son enthousiasme pour *Saint Antoine*, est venue me prier d'appeler Antoine l'enfant qu'elle va mettre au monde. J'ai refusé d'infliger à ce jeune chrétien le nom d'un homme si agité, mais j'ai dû accepter l'honneur qu'on me faisait.

Voyez-vous ma vieille trombine près des fonts baptismaux, à côté du poupon, de la nourrice et des parents? O civilisation, voilà de tes coups ! Belles manières, telles sont vos exigences !

J'ai été dimanche à l'enterrement civil de François-Victor Hugo (1). Quelle foule ! et pas un cri, pas le plus petit désordre ! Des journées comme celles-là sont mauvaises pour le catholicisme. Le pauvre père Hugo (que je n'ai pu me retenir d'embrasser) était bien brisé, mais stoïque.

Que dites-vous du *Figaro*, qui lui a reproché d'avoir, à l'enterrement de son fils « un chapeau mou »?

Quant à la politique, calme plat. Le procès Bazaine est de l'histoire ancienne. Rien ne peint mieux la démoralisation contemporaine que la grâce octroyée à ce

(1) Mort le 26 décembre, enterré le dimanche 28.

misérable. D'ailleurs, le droit de grâce (si l'on sort de la théologie) est un déni de justice. De quel droit un homme peut-il empêcher l'accomplissement de la loi?

Les bonapartistes auraient dû le lâcher ; mais pas du tout : ils l'ont défendu aigrement, en haine du 4 Septembre. Pourquoi tous les partis se regardent-ils comme solidaires des coquins qui les exploitent? C'est que tous les partis sont exécrables, bêtes, injustes, aveugles. Exemple : l'histoire du sieur Azor (quel nom !) Il a volé les ecclésiastiques. N'importe ! les cléricaux se considèrent comme atteints.

A propos d'Église : j'ai lu entièrement (ce que je n'avais jamais fait) l'*Essai sur l'indifférence* de Lamennais. Je connais maintenant et à fond tous les immenses farceurs qui ont eu sur le XIXe siècle une influence désastreuse. Établir que le critérium *de la certitude* est dans le sens commun, autrement dit dans la mode et la coutume, n'était-ce pas préparer la voie au suffrage universel qui est, selon moi, la honte de l'esprit humain?

Je viens de lire, aussi, la *Chrétienne* de l'abbé Bautain. Livre curieux pour un romancier. Cela sent son époque, son Paris moderne. Pour me décrasser, j'ai avalé un volume de Garcin de Tassy sur la littérature *hindoustane*. Là dedans, au moins, on respire.

Vous voyez que votre P. Cruchard n'est pas complètement abruti par le théâtre. Du reste, je n'ai pas à me plaindre du Vaudeville. Tout le monde y est poli et exact. Quelle différence avec l'Odéon !

Notre ami Chennevières (1) est maintenant notre supérieur, puisque les théâtres se trouvent dans son compartiment. La gent artiste est enchantée.

Je vois le Moscove tous les dimanches. Il va très bien et je l'aime de plus en plus.

Saint Antoine sera imprimé en placards à la fin de janvier.

Adieu, chère maître. Quand nous reverrons-nous? Nohant est bien loin ! et e vais être, tout cet hiver, bien occupé !

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Samedi soir. [Paris, décembre? 1873].

Oui, c'est moi, je ne vous oublie pas malgré vos soupçons que je devine, et je vous prouverai avant la fin d'avril que je ne *blague jamais*, et qu'il fallait être « naïve », c'est-à-dire croire à la bonne foi de ma proposition. Je la réitère : pouvez-vous m'héberger pendant vingt-quatre heures? Voulez-vous que je vous apporte *Saint Antoine* et le plan du roman que j'entreprends? Pourrez-vous, sans fatigue pour vos nerfs, supporter ces violentes lectures? Sinon, j'arriverai orné de mes seules grâces naturelles, et j'irai loger à l'auberge.

Comment allez-vous? comment traînez-vous le boulet de l'existence? Le général, que j'ai vu plusieurs fois cet automne, m'a dit que vous étiez stoïque et Mme Plessy, lundi dernier, vous a citée en exemple, comme un merveilleux résultat

(1) Charles-Philippe, marquis de Chennevières-Pointel, littérateur et administrateur, avait été appelé en 1873 aux fonctions de directeur des Beaux-Arts. Il occupa ce poste jusqu'en 1879.

du culte des lettres. J'avais envie de lui sauter au cou, devant le monde, à cause de cette bonne parole.

Je ne compare pas mes misères aux vôtres, pauvre chère Madame, mais je ne suis pas gai. Je deviens même atrocement lugubre ; pourquoi? Ah ! à cause de « tout ». Je passe de l'exaspération à la prostration, puis je remonte de l'anéantissement à la rage, si bien que la moyenne de ma température est l'embêtement.

Je ne vois guère plus de monde à Paris que je n'en voyais à Croisset. Qui voir? Qui fréquenter? Je puis dire comme Hernani : « Tous mes amis sont morts », et je n'ai pas de doña Sol pour essuyer sur moi la pluie de l'orage.

Dans ces derniers temps, j'ai pris cependant un certain plaisir à envoyer promener messieurs les éditeurs, qui montent mes quatre étages, auxquels je ne réponds rien de définitif et qui reviennent en grimaçant comme des chats-tigres pour me subtiliser ma pauvre copie. Mais je suis bien décidé à ne *rien publier*. Ils ne comprennent goutte à ma conduite. Ça m'amuse *et je venge les pauvres*.

A LA MÊME.

[1873?]

Hier, le général est venu me voir; il conte à merveille, comme sa sœur. Il a aussi de votre regard et je l'en aime davantage. Il m'a conté des histoires très gaillardes : j'ai riposté et nous nous sommes quittés contents l'un de l'autre.

Votre dernière lettre était charmante, mais si triste !... et pourtant vous êtes une vaillante. Comme vous, pauvre amie, je trouve la vie bien lourde. Si au moins elle était tolérable ! mon ambition maintenant ne va pas plus loin.

Mme X*** est une poseuse qui croit savoir ce qu'elle ne sait point. C'est toujours un danger pour une femme d'esprit de donner de bons dîners. On la juge sur ses menus, et les affamés la traitent de grand écrivain. Il en faut rabattre : elle a le sentiment de la nature, elle a des paysages réussis, mais de là au style, à l'Art, il y a un abîme. On ne sait pas assez tout le mal que donne une phrase bien faite. Mais quelle joie quand tout y est ! c'est-à-dire la couleur, le relief et l'harmonie. Vous me parliez l'autre jour du Banquet des Mercenaires. Je peux me vanter de l'avoir pioché ce chapitre-là, mais aussi vous avez eu un cri de satisfaction que j'entends encore. Ah ! ce logement du boulevard du Temple, il a connu de grands régals littéraires !

A MADAME RÉGNIER.

[1873?]

BELLE DAME ET CHÈRE CONFRÈRE,

Charpentier lira votre roman, que je lui ai véhémentement recommandé, et s'il n'en veut pas, il s'arrangera pour le placer dans un journal quelconque. Donc, retirez-le de l'*Opinion Nationale*. « Les concessions ont conduit Louis XVI à l'échafaud » ; il ne faut pas imiter celui que M. Thiers a appelé « l'infortuné monarque ».

A CARVALHO.

[Paris] Vendredi, 4 heures du matin. [Janvier 1874].

MON BOURREAU,

Comme vous avez l'habitude de me couper la parole avant que je n'aie desserré les lèvres, je me permets de vous adresser *par écrit* les observations ci-dessous, que vous méditerez « dans le silence du cabinet ».

I. Depuis hier au soir, je pressure, sans discontinuer, ma pauvre cervelle, afin d'arranger *la scène finale du IIIe acte* (1), *sans femme.*

Impossible... et voici pourquoi :

Il faut : 1° qu'on voie *l'accord subit de Murel et de Julien*, entente qui se fait par des apartés, tandis que les deux femmes sont avec Rousselin ; 2° Murel *profite de l'occasion* pour demander Louise officiellement. Il l'a déjà tant de fois demandée que cette demande doit différer des autres, être plus forte, plus évidente ; 3° il est indispensable de *montrer l'amour de Louise*, autrement sa résistance, au IVe acte, n'aurait pas de sens et serait sans préparation ; 4° quant à *l'inconvenance* qu'il y a à faire cette demande dans un lieu public, elle est relevée par Mme *Rousselin* elle-même ; 5° *la présence des femmes au salon de Flore?* Mais Louise dit que c'est une ruse d'elle, pour parler à Murel ! 6° il faut montrer que Mme *Rousselin a réussi*, et qu'elle mène son mari par le nez. On ne la verra plus, c'est bien le moins qu'elle paraisse une dernière fois ; 7° raison majeure : *sans femme, l'acte est triste* comme peinture. Je suis, pour ma part, écœuré par cette masse de vilains costumes, cette quantité d'hommes ; un peu de robes délassera la vue. On a fait pendant cet acte assez de vacarme, tout ne doit pas être subordonné au mouvement ou à ce qui passe pour tel. Sacrifions aux Grâces !

Enfin, mon cher ami, je ne trouve pas moyen de changer la scène en question. Ce que j'ai fait n'est pas bon, mais ce que vous me proposez est pire ; de cela, j'en suis sûr.

Je vais aujourd'hui tâcher de mettre en scène, moi-même, cette fin d'acte. Nous verrons ce qui en résultera. Vous conviendrez que vous n'avez pas même essayé de voir ce qu'elle donnerait.

Sur cette partie, je n'ai pas besoin de vous dire que Goudry (2) et Saint-Germain (3) partagent mon avis. Quant à Delannoy (4), c'est vous qui l'avez corrompu, gros malin ; j'ai vu votre dialogue avec lui.

Autre guitare :

II. Delannoy, qui a la rage des changements, n'a pas songé que, dans son second monologue du IIIe, Rousselin *doit* parler de *Gruchet* (son ennemi) et de Félicité (dont il est tant de fois question et qu'on reverra au IVe acte). Donc, après le mot « carrière politique », il ferait bien (maintenant) d'ajouter : « Cette infamie-là

(1) *Le Candidat* (voir *Théâtre*).
(2) Goudry (Victor), entré au Vaudeville vers 1869 ; tint dans le *Candidat* le rôle de Murel.
(3) Saint-Germain (François-Gilles de), au Vaudeville depuis 1859 ; tint le rôle de Gruchet.
(4) Delannoy (Léopold), au Vaudeville depuis 1848 ; tint le rôle de Rousselin.

doit venir de Gruchet, sa bonne est sans cesse à rôder autour de ma maison » ; puis, tout ce qu'il voudra.

Bref, mon cher ami, je suis à bout de forces, et *je ne change plus rien !* assez ! tout a des bornes !

N. B. — Si vous trouvez encore des modifications de texte à établir, je vous prie de me communiquer vos idées là-dessus, tranquillement, posément, chez vous ou chez moi, en tête à tête, mais non plus à brûle-pourpoint et en plein théâtre, endroit où la discussion est impossible et où votre violence me clôt le bec.

III. Je suis sorti du théâtre dans l'état d'un monsieur qui vient de recevoir sur le crâne une volée de coups de canne. Ce n'était pas tout ! En bas, sous la porte, le costumier m'a arrêté, et je fus violemment saisi par la hideur de cet homme ! Car le Vaudeville doit me faire éprouver tous les sentiments, y compris « l'Épouvante ! »

Comme cette épouvante m'avait glacé (cré n... de D... qu'il est laid ! quelle dentition !) je suis arrivé à la Censure avec une physionomie et un caractère tout nouveaux ; les sieurs de Bauplan et Hallays ne m'ont pas reconnu ; l'ombre de Flaubert a proféré quelques sons... confus... et a tout accordé, tout concédé, par lassitude, dégoût, avachissement, et pour en finir. Ah ! c'est une jolie école de démoralisation que le théâtre !

Donc l'affaire de la *Censure est terminée.*

Je me résume : 1° il faut que nous nous entendions pour les costumes, ou plutôt parlez-*lui*, vous-même ; seul, je n'oserais !

2° Tâchons de mettre en scène la fin du IIIe acte, telle qu'elle est.

3° Faites vos efforts pour venir demain, dimanche.

Il est temps d'aller se coucher, je crève.

A vous, mon bon (quoique — ou plutôt parce que — vous me faites subir de rudes étamines).

Votre

G. F.

Je me recommande toujours à Mme Carvalho.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Samedi soir, minuit [janvier 1874].

MON CHER AMI,

Vous êtes beau comme un ange ! ! !

J'ai reçu ce soir la fin des premières épreuves de *Saint Antoine* (1).

Faites-moi le plaisir (si vous n'avez rien de mieux à faire), de venir aujourd'hui dimanche chez moi. Je vous attendrai jusqu'à 6 heures du soir et nous règlerons tout. J'ai à moi tout l'après-midi, et nous aurons le temps de causer tranquillement.

(1) *La Tentation de Saint Antoine* (in-16, 296 p., impr. de Claye, lib. Charpentier), parut le 31 mars 1874.

Je désire d'autant plus vous voir que demain, lundi, je recevrai à 10 heures du matin la visite du sieur Michaelis ! Vous voyez qu'il y a urgence.

Tout à vous.

Tous les jours de la semaine prochaine, dès 11 heures, je serai pris par mes répétitions (1).

A LA BARONNE LEPIC.

Paris, nuit de mercredi [janvier 1874].

Hélas ! chère Madame, je ne pourrai vendredi me rendre à vos *agapes fraternelles*, parce que : le soir je corrige des épreuves.

Mais, dans une huitaine de jours, je serai un peu plus tranquille, alors je vous demanderai ce repas que je refuse.

Le dernier que j'ai pris chez vous était si agréable que j'en désire un autre dans les mêmes conditions. *Pas de bourgeois!* pas de mufles ! (en admettant que vous en connaissiez). Rien que les exquises maîtresses de la maison et votre ami grossier, avec le bon Duval: d'ici là, un bon baiser sur chacune de vos mains, mille tendres respects à Mme Perrot, et tout à vous, chère Madame.

A GEORGE SAND.

Samedi soir, 7 février 1874.

J'ai enfin un moment à moi, chère maître ; donc causons un petit peu.

J'ai su par Tourgueneff que vous alliez très bien. Voilà l'important. Or, je vais vous donner des nouvelles de cet excellent P. Cruchard.

J'ai, hier, signé le dernier « bon à tirer » de *Saint Antoine*... Mais le susdit bouquin ne paraîtra pas avant le 1er avril (comme poisson?) à cause des traductions. C'est fini, je n'y pense plus. *Saint Antoine* est réduit, pour moi, à l'état de souvenir. Cependant je ne vous cache point que j'ai eu un quart d'heure de grande tristesse lorsque j'ai contemplé la première épreuve. Il en coûte de se séparer d'un vieux compagnon.

Quant au *Candidat*, il sera joué, je pense, du 20 au 25 de ce mois. Comme cette pièce m'a coûté très peu d'efforts et que je n'y attache pas grande importance, je suis assez calme sur le résultat.

Le départ de Carvalho m'a contrarié et inquiété pendant quelques jours. Mais son successeur Cormon (2) est plein de zèle. Je n'ai jusqu'à présent qu'à me louer de lui, comme de tous les autres du reste. Les gens du Vaudeville sont charmants. Votre vieux troubadour, que vous vous figurez agité et continuellement

(1) Les répétitions du *Candidat* commencèrent le 20 décembre 1873 (lettre à Madame Roger des Genettes du 2 décembre), ce qui permet de dater *approximativement* celle-ci.

(2) Pierre-Etienne Piètre, dit Eugène Cormon, auteur dramatique, dont la production fut très abondante, succédait comme directeur du Vaudeville à Carvalho, appelé à la direction de la scène de l'Opéra. Cormon était le père du célèbre peintre, membre de l'Institut, mort en 1924.

furieux, est doux comme un mouton et même débonnaire. J'ai fait d'abord tous les changements *qu'on* a voulu, puis *on* a rétabli le texte primitif. Mais j'ai de moi-même enlevé ce qui me semblait trop long et ça va bien, très bien. Delannoy et Saint-Germain ont des binettes excellentes et jouent comme des anges. Je crois que ça ira.

Une chose m'embête. La Censure a abîmé un rôle de petit gamin légitimiste, de sorte que la pièce, conçue dans un esprit d'impartialité stricte, doit maintenant flatter les réactionnaires : effet qui me désole. Car je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant, comme vous le savez, la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti.

Eh bien! le bon Alexandre Dumas a fait le plongeon ! Le voilà de l'Académie (1) ! Je le trouve bien modeste. Il faut l'être, pour se trouver honoré par les honneurs (2).

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris [18 février 1874].

Si vous n'avez pas de manuscrit (3), c'est qu'il n'en existe pas de lisible (j'ai cependant payé comme frais de copie cent soixante-trois francs) ; bref le souffleur ou plutôt la souffleuse peut seule s'y reconnaître, et tous les jours je la supplie de me faire un manuscrit lisible. Messieurs les censeurs sont revenus, hier, sur le *Candidat* et, après avoir assisté à la première des répétitions générales, ont donné leur visa. Donc de ce côté plus d'inquiétudes ! Mais ma pièce a été (je l'ai appris par Chennevières) « une grosse affaire », et si le gouvernement n'avait pas craint un joli engueulement de votre ami, on l'eût interdite. Il est vrai *que* c'est parce *que* c'était moi *qu'on* était si mal disposé. Je serai toujours suspect à tous les gouvernements sans en attaquer aucun, et cela m'honore. Ma première aura lieu samedi prochain, ou lundi, ou mercredi. Je n'y comprends plus rien! l'audition de la moindre de mes phrases me donne la nausée, et ce que j'entends de bêtises est inconcevable. Et des conseils !... Pas n'est besoin de vous dire que je n'en écoute aucun.

Je suis harcelé par les demandes de places ; j'ai une grippe abominable, je tousse, je mouche, je crache et j'éternue sans discontinuer, avec accompagnement de fièvre la nuit. De plus un joli bouton fleurit au milieu de mon front entre deux plaques rouges. Bref, je deviens extrêmement laid et je me dégoûte moi-même. Avec tout cela l'appétit se maintient et l'humeur est gaillarde. Je crois que je me conduirai bien le jour de la première.

J'ai donné le dernier bon à tirer de *Saint Antoine*, il y a plus de douze jours. Vous recevrez mon bouquin comme poisson le 1er avril et une copie du *Candidat* dès que j'en aurai une. Pourquoi n'êtes-vous pas là? ce serait plus simple.

Croyez, chère Madame, à mon inaltérable affection.

---

(1) Alexandre Dumas a été élu le 29 janvier 1874 membre de l'Académie française.

(2) La réponse de G. Sand à cette lettre est datée sur l'autographe 12 février 1874. (*Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 381).

(3) Du *Candidat*.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris]. Lundi [23? février 1874].

Oui, ma chérie, j'irai dîner demain chez toi : ce sera ma première sortie depuis vendredi soir. Ma grippe a été abominable samedi et hier. Aujourd'hui je vais mieux.

Le *Candidat* est arrêté par la grippe de Delannoy ! Il a dit à Émile (qui vient d'aller chez lui) qu'il espérait reprendre les répétitions mercredi ou jeudi ; je n'en sais pas plus ! la pièce se désapprend. C'est déplorable.

Autre histoire. La Censure de S. M. l'Empereur de toutes les Russies a arrêté la traduction de *Saint Antoine* comme attentatoire à la religion, et interdit même la vente de l'édition française, ce qui me fait perdre 2.000 francs que m'aurait donnés la *Revue de Saint-Pétersbourg* et peut-être encore 2 ou 3.000 que j'aurais eus tant de la traduction en volume que de l'édition française.

Enfin il faut être philosophe.

Est-ce le rhume ou l'oisiveté? mais depuis samedi je suis triste à crever.

Demain je passerai quelques bons moments avec ma pauvre fille.

Sa Nounou.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris, février 1874].

Je viens de relire encore une fois le *Candidat* pour vous, et franchement c'est une preuve de tendresse ! soit dit sans me vanter. On m'a remis enfin le manuscrit tantôt ; il est corrigé, ficelé et étiqueté. Donc vous le recevrez presque en même temps ou en même temps que ceci. Dès que vous l'aurez lu, renvoyez-le moi, je vous prie.

La Censure russe a formellement interdit *Saint Antoine*. Ni la traduction ni l'édition française ne pourront paraître sur les terres des Scythes, pour cause de religion. J'ai beau ne faire toujours que de l'Art, je gêne tous les gouvernements. Le *Candidat* n'aurait pas passé sans la protection de mon ami Chennevières. On exècre le style, voilà le vrai. « *On* » veut dire tout Pouvoir, quel qu'il soit.

Néanmoins, le bon *Saint Antoine* paraîtra dans la semaine de Pâques. Vous aurez, bien entendu, chère Madame, un des premiers exemplaires.

A GEORGE SAND.

Paris, samedi soir [28 février 1874].

Chère Maitre,

La première du *Candidat* est fixée à vendredi prochain, à moins que ce ne soit samedi, ou peut-être lundi 9. Elle a été retardée par une indisposition de Delannoy et par l'*Oncle Sam*, car il fallait attendre que ledit *Sam* fût descendu au-dessous de 1.500 francs.

Je crois que ma pièce sera très bien jouée, voilà tout. Car pour le reste je n'ai aucune idée et je suis fort calme sur le résultat, indifférence qui m'étonne beaucoup.

Si je n'étais harcelé par des gens qui me demandent des places, j'oublierais absolument que je vais bientôt comparaître sur les planches, et me livrer, malgré mon grand âge, aux risées de la populace. Est-ce stoïcisme ou fatigue?

J'ai eu et j'ai encore la grippe ; il en résulte pour votre Cruchard une lassitude générale accompagnée d'une violente (ou plutôt profonde) mélancolie. Tout en crachant et toussant au coin de mon feu, je rumine ma jeunesse. Je songe à tous mes morts, je me roule dans le noir. Est-ce le résultat de trop d'activité depuis huit mois, ou l'absence radicale de l'élément femme dans ma vie? Mais jamais je ne me suis senti plus abandonné, plus vide et plus meurtri. Ce que vous me dites (dans votre dernière lettre) de vos chères petites m'a remué jusqu'au fond de l'âme (1). Pourquoi n'ai-je pas cela? J'étais né avec toutes les tendresses, pourtant ! Mais on ne fait pas sa destinée, on la subit. J'ai été lâche dans ma jeunesse, *j'ai eu peur* de la vie ! Tout se paye.

Causons d'autre chose, ce sera plus gai.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies n'aime point les Muses. La Censure de « l'autocrate du Nord » a formellement défendu la traduction de *Saint Antoine*, et les épreuves m'en sont revenues de Saint-Pétersbourg, dimanche dernier ; l'édition française sera, mêmement, interdite. C'est pour moi perte d'argent assez grave.

Il s'en est fallu de très peu que la Censure française n'empêchât ma pièce. L'ami Chennevières m'a donné un bon coup d'épaule. Sans lui, je ne serais pas joué. Cruchard déplaît au Temporel. Est-ce drôle cette haine naïve de l'autorité, de tout gouvernement, quel qu'il soit, contre l'Art?

Je lis maintenant des livres d'hygiène. Oh ! que c'est comique ! Quel aplomb que celui des médecins ! quel toupet ! quels ânes, pour la plupart ! Je viens de finir la *Gaule poétique* du sieur Marchangy (2) (l'ennemi de Béranger). Ce bouquin m'a donné des accès de rire.

Pour me retremper dans quelque chose de fort, j'ai relu l'immense, le sacro-saint, l'incomparable Aristophane. Voilà un homme, celui-là ! Quel monde que celui où de pareilles œuvres se produisaient !

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Samedi soir [28 février 1874].

MON LOULOU,

La première est décidée pour vendredi et la répétition générale pour mercredi. Mais, d'ici là, il y aura encore du changement. Je pourrais bien n'être joué que samedi ou lundi. A la grâce de Dieu, du reste ! *Je ne pense plus du tout au « Candidat ! »* Tel est mon caractère. C'est une idée usée dans mon cerveau. Tant mieux ! je n'en serai que plus calme. Mais ce qui m'exaspère, ce sont les gens qui me demandent

(1) « Lina et moi, nous allons bien ; les petites supérieurement ; Aurore apprend tout avec une facilité et une docilité admirables. C'est ma vie et mon idéal que cet enfant ; je ne jouis plus que de son progrès. » (*Lettre* du 12 février 1874).

(2) Marchangy (Louis-Antoine-François de) : *La Gaule poétique ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts.* (Paris, 1813-1817, 8 vol.)

des places ! il y a des âmes sans pitié ! J'en *cognois* qui m'ont écrit jusqu'à six lettres, pour avoir un balcon ! Mon pauvre Bouilhet avait l'idée d'un livre intitulé *les Gladiateurs modernes*. Je comprends maintenant la profondeur de son idée. Il faut que *nous amusions*, dussions-nous en crever !

Il me sera impossible de donner (même en location) le quart des places que j'ai promises. Bonsoir !...

Je ne sais pas pourquoi je t'écris, ce soir. Car je n'ai rien à te dire : par besoin de causer, sans doute. Nous nous voyons si peu ! et je te ferai observer, à ce propos, que tu ne viens jamais me faire de visites ! tandis que tu vas chez un tas d'imbéciles, soit dit sans t'offenser.

Probablement que lundi, vers 4 heures du soir, je passerai chez toi en revenant de chez Charpentier, où je resterai tout l'après-midi à relire *Saint Antoine*. Nous avons laissé échapper des fautes. — C'est mardi qu'on m'a promis mes places.

Mon rhume dure toujours. Je suis très fatigué, doux et *mélancholieux*.

Ta vieille Nounou.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[6 mars 1874].

Encore un renfoncement ! !

Je suis remis à *Mercredi*. (La répétition est pour mardi).

Venez me voir dimanche, je vous donnerai ce que j'aurai pu arracher (comme places).

A vous.

Vendredi soir. G. F.

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

[Paris, 7 ou 8 mars 1874].

Chère Madame,

Je reçois votre pancarte japonaise au moment où je venais de vous prévenir que ma première n'a lieu que mercredi 11.

Je suis écœuré par tous ces retards ! et je vous présente mes excuses.

C'est à grand peine que j'ai pu vous avoir une loge ; elle est de quatre places ; je n'en ai qu'une et il n'y a pas eu location.

Probablement que d'ici à mercredi je vous prierai d'y recevoir deux belles dames.

Donc à mardi, une heure précise.

En vous baisant les mains je suis, Madame,

Votre
G. F.

A GEORGE SAND.

Paris, jeudi, 1 h. [12 mars 1874].

Pour être un *four*, c'en est un ! (1) Ceux qui veulent me flatter prétendent que la pièce remontera devant le vrai public, mais je n'en crois rien. Mieux que personne je connais les défauts de ma pièce. Si Carvalho ne m'avait point, durant un mois, blasé dessus avec des corrections que j'ai enlevées, j'aurais fait des retouches ou peut-être des changements qui eussent peut-être modifié l'issue finale. Mais j'en étais tellement écœuré que pour un million je n'aurais pas changé une ligne. Bref, je suis enfoncé.

Il faut dire aussi que la salle était détestable ; tous gandins et boursiers qui ne comprenaient pas le sens matériel des mots. On a pris en blague des choses poétiques. Un poète dit : « C'est que je suis de 1830, j'ai appris à lire dans *Hernani* et j'aurais voulu être Lara ». Là-dessus, une salve de rires ironiques, etc.

Et puis, j'ai dupé le public à cause du titre. Il s'attendait à *Rabagas !* Les conservateurs ont été fâchés de ce que je n'attaquais pas les républicains. De même les communards eussent souhaité quelques injures aux légitimistes.

Mes acteurs ont supérieurement joué, Saint-Germain entre autres. Delannoy, qui porte toute la pièce, est désolé et je ne sais comment faire pour adoucir sa douleur. Quant à Cruchard, il est calme, très calme. Il avait très bien dîné avant la représentation, et après il a encore mieux soupé. Menu : deux douzaines d'Ostende, une bouteille de champagne frappé, trois tranches de roastbeef, une salade de truffes, café et pousse-café. La religion et l'estomac soutiennent Cruchard !

J'avoue qu'il m'eût été agréable de gagner quelque argent, mais comme ma chute n'est ni une affaire d'Art ni une affaire de sentiment, je m'en bats l'œil profondément.

Je me dis : « Enfin c'est fini ! » et j'éprouve comme un sentiment de délivrance.

Le pire de tout cela, c'est le potin des billets ! Notez que j'ai eu douze orchestres et une loge ! (Le *Figaro* avait dix-huit orchestres et trois loges.) Je n'ai même pas vu le chef de claque. On dirait que l'administration du Vaudeville s'était arrangée pour me faire tomber. Son rêve est accompli.

Je n'ai pas donné le quart des places dont j'avais besoin et j'en ai acheté beaucoup, pour des gens qui me débinaient éloquemment dans les corridors. Les bravos de quelques dévoués étaient étouffés tout de suite par des « chut ». Quand on a prononcé mon nom à la fin, il y a eu des applaudissements (pour l'homme, mais non pour l'œuvre), avec accompagnement de deux jolis coups de sifflet partant du paradis. Voilà la vérité.

La *Petite Presse* de ce matin est polie. Je ne peux pas lui en demander davantage.

Adieu, chère bon maître, ne me plaignez pas, car je ne me trouve pas à plaindre.

P.-S. — Un beau mot de mon domestique, en me remettant ce matin votre lettre. Comme il connaît votre écriture, il m'a dit en soupirant : « Ah ! la meilleure n'était pas là hier soir ! » Ce qui est bien mon avis.

---

(1) La première représentation du *Candidat* avait eu lieu la veille, 11 mars 1874, au Vaudeville.

A LA MÊME.

[Paris, 15 mars 1874].

Comme il aurait fallu *lutter* et que Cruchard a en horreur l'action, j'ai retiré ma pièce sur 5.000 francs de location ; tant pis ! Je ne veux pas qu'on siffle mes acteurs. Le soir de la seconde, quand j'ai vu Delannoy rentrer dans la coulisse avec les yeux humides, je me suis trouvé criminel et me suis dit : « Assez ». (Trois personnes m'attendrissent : Delannoy, Tourgueneff et mon domestique). Bref, c'est fini. J'imprime ma pièce, vous la recevrez vers la fin de la semaine.

Tous les partis m'éreintent ! le *Figaro* (1) et le *Rappel* (2), c'est complet! Des gens que j'ai obligés de ma bourse ou de mes démarches me traitent de crétin. Jamais je n'ai eu moins de nerfs. Mon stoïcisme (ou orgueil) m'étonne moi-même, et quand j'en cherche la cause, je me demande si vous, chère maître, vous n'en êtes pas une des causes.

Je me rappelle la première de *Villemer*, qui fut un triomphe, et la première des *Don Juan de village*, qui fut une défaite. Vous ne savez pas combien je vous ai admirée, ces deux fois-là ! La hauteur de votre caractère (chose plus rare encore que le génie) m'édifia, et je formulai en moi-même cette prière : « Oh ! que je voudrais être comme elle, en pareille occasion ! » Qui sait, votre exemple m'a peut-être soutenu? Pardon de la comparaison ! *Enfin, je m'en bats l'œil profondément.* Voilà le vrai.

Mais j'avoue que je regrette les « *milles* » francs que j'aurais pu gagner. Mon petit pot au lait est brisé. Je voulais renouveler le mobilier de Croisset, bernique !

Ma répétition générale a été funeste. Tous les reporters de Paris ! On a pris tout en blague. Je vous soulignerai dans votre exemplaire les passages que l'on a empoignés. Avant-hier et hier on ne les empoignait plus ! Tant pis ! il est trop tard. La *superbe* de Cruchard l'a peut-être emporté.

Et on a fait des articles sur *mes* domiciles, sur mes *pantoufles* et sur mon *chien* (3). Les chroniqueurs ont décrit mon appartement où ils ont vu, « aux murs, des tableaux et des bronzes ». Or, il n'y a rien du tout sur mes murs. Je sais qu'un critique a été indigné que je ne lui aie pas fait de visite ; et un intermédiaire est venu me le dire ce matin en ajoutant : « Que voulez-vous que je lui réponde? — ... — Mais MM. Dumas, Sardou et même Victor Hugo ne sont pas comme vous. — Oh ! je le sais bien. — Alors, ne vous étonnez pas, etc. »

Adieu, chère bon maître adorée, amitiés aux vôtres. Baisers aux chères petites, et à vous toutes mes tendresses.

P.-S. — Pourriez-vous me donner une copie ou l'original de la biographie de *Cruchard?* je n'ai aucun brouillon et j'ai envie de la relire pour me retremper dans *mon idéal.*

---

(1) Article de A. Vitu, *Le Figaro*, 14 mars 1874.
(2) *Le Rappel*, 14 mars 1874. (Anonyme).
(3) Allusion à un article signé « Le Masque de fer », paru dans *Le Figaro* du 12 mars.

A ALPHONSE DAUDET (1).

Mardi soir [17 mars 1874].

MON CHER AMI,

Vous m'avez rendu un tel service en me rappelant à l'orgueil, que je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Mais voici deux anecdotes qui vous feront plaisir :

1° Heugel, un des administrateurs du Vaudeville, m'a *sifflé !* à ce que soutient Peragallo.

2° Villemessant a particulièrement recommandé que l'on m'éreintât (et la seconde note dans le *Figaro* est de lui-même) « parce que ce Flaubert est un républicain ». Adrien Marx était là et l'a dit à Charpentier. Là-dessus, rêvez !

3° L'éreintement dans le *Rappel* est de mon ami Meurice.

Voulez-vous venir dimanche prochain déjeuner ou dîner, à votre choix, chez votre

G. F.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Lundi matin [mars 1874].

MON CHER AMI,

N'oubliez pas de m'envoyer demain, avec les épreuves, le *guide-âne* pour les corrections typographiques.

Et donnez-moi des nouvelles de mon filleul (2) et de sa maman.

Toutes mes amitiés au papa.

Son
G. F.

---

* AU MÊME.

[Paris] Lundi soir, 7 h. (mars 1874].

Oui ; c'est *cornu* et non *connu* (3).

Eh bien ! et les épreuves du *Candidat* (4)? je les ai attendues toute la journée. Quand les aurai-je? Cette incertitude m'empêche de bouger de chez moi, où je n'ai rien à faire.

Il faut se hâter.

---

(1) Publiée dans la *Revue de France* du 1er septembre 1921. — L'article de Daudet sur le *Candidat*, auquel cette lettre est une réponse, avait paru dans le *Journal Officiel* du 15 mars 1874.

(2) Marcel Charpentier.

(3) Correction pour la *Tentation de Saint Antoine*.

(4) *Le Candidat*, comédie en 4 actes (in-16, 165 p., impr. de Claye, lib. Charpentier), parut le 28 mars 1874.

A GEORGE SAND.

[Paris] Mercredi [8 avril 1874].

Merci de votre longue lettre sur le *Candidat* (1). Voici maintenant les critiques que j'ajoute aux vôtres : il fallait : 1° baisser le rideau après la réunion électorale et mettre au commencement du quatrième toute la moitié du troisième ; 2° enlever la lettre anonyme qui fait double emploi, puisque Arabelle apprend à Rousselin que sa femme a un amant ; 3° intervertir l'ordre des scènes du quatrième acte, c'est-à-dire commencer par l'annonce du rendez-vous de Mme Rousselin avec Julien et faire Rousselin un peu plus jaloux. Les soins de son élection le détournent de son envie d'aller pincer sa femme. Les exploiteurs ne sont pas assez développés. Il en faudrait dix au lieu de trois. Puis, il donne sa fille. C'était là la fin, et, au moment où il s'aperçoit de la canaillerie, il est nommé. Alors, son rêve est accompli, mais il n'en ressent aucune joie. De cette façon-là, il y aurait eu progression de moralité.

Je crois, quoi que vous en disiez, que le *sujet* était bon, mais je l'ai raté. Pas un des critiques ne m'a montré en quoi. Moi, je le sais, et cela me console. Que dites-vous de La Rounat (2), qui dans son feuilleton m'engage, « au nom de notre vieille amitié », à ne pas faire imprimer ma pièce, tant il la trouve « bête et mal écrite »? Suit un parallèle entre moi et Gondinet.

Une des choses les plus comiques de ce temps, c'est l'*arcane théâtral*. On dirait que l'art du théâtre dépasse les bornes de l'intelligence humaine, et que c'est un mystère réservé à ceux qui écrivent comme les cochers de fiacre. La *question du succès immédiat* prime toutes les autres. C'est l'école de la démoralisation. Si ma pièce avait été soutenue par la direction, elle aurait pu faire de l'argent comme une autre. En eût-elle été meilleure?

La *Tentation* (3) ne se porte pas mal. Le premier tirage à deux mille exemplaires est épuisé. Demain le second sera livré. J'ai été déchiré par les petits journaux et exalté par deux ou trois personnes. En somme, rien de sérieux n'a encore paru et, je crois, ne paraîtra. Renan n'écrit plus (dit-il) dans les *Débats*, et Taine est occupé de son installation à Annecy.

Je suis *exécré* par les sieurs Villemessant et Buloz, qui feront tout leur possible pour m'être désagréables. Villemessant me reproche de ne pas m'être « fait tuer par les Prussiens ». Tout cela est à vomir !

Et vous voulez que je ne remarque pas la sottise humaine et que je me prive du plaisir de la peindre ! Mais le comique est la seule consolation de la vertu ! Il y a, d'ailleurs, une manière de la prendre qui est haute ; c'est ce que je vais tâcher de faire dans mes deux bonshommes. Ne craignez pas que ce soit trop réaliste !

(1) Cette lettre sur le *Candidat* ne figure pas dans la *Corresp. G. Sand-Flaubert ;* mais elle est reproduite dans l'édition Conard du *Théâtre* (Appendice, p. 512) et porte la date du 3 avril 1874 (vendredi), ce qui permet de dater la réponse de Flaubert du mercredi 8 avril avec une certitude très grande.

(2) Causerie dramatique : *Le Candidat (le* XIXe *siècle)*, 17 mars 1874 : « Ma vieille amitié pour Flaubert et ma grande estime pour son talent m'auraient fait préférer qu'il ne tentât point cette aventure... Le candidat est un type, ce n'est pas un sujet, et il était bien difficile d'en faire sortir une pièce originale et neuve. Gondinet, quand il a écrit le *Chef de division*, a commis une erreur analogue, etc. »

(3) Publiée le 31 mars.

J'ai peur, au contraire, que ça ne paraisse impossible, tant je pousserai l'idée à outrance. Ce petit travail, que je commencerai dans six semaines, me demandera quatre ou cinq ans.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Jeudi [avril 1874].

MON CHER AMI,

M. de Forges (1), rue d'Aumale, 11 (le père d'Anastasie), me demande un *Candidat*. Je n'en ai plus un. Voulez-vous lui en envoyer un? Le dernier exemplaire qui me restait est parti avant-hier pour New-York à l'adresse de Weinschenk, qui veut le faire jouer sur ces rives lointaines.

Embrassez pour moi tout votre monde.

A vous.

Nom d'un nom, quel froid !

A GEORGE SAND.

[Paris] Vendredi soir, 1er mai 1874.

Ça va bien, chère maître, les injures s'accumulent ! C'est un concerto, une symphonie où tous s'acharnent dans leurs instruments. J'ai été éreinté depuis le *Figaro* (2), jusqu'à la *Revue des Deux-Mondes* (3), en passant par la *Gazette de France* (4), et le *Constitutionnel* (5). Et *ils* n'ont pas fini ! Barbey d'Aurevilly m'a injurié personnellement, et le bon Saint-René Taillandier, qui me déclare « illisible », m'attribue des mots ridicules. Voilà pour ce qui est de l'imprimerie. Quant aux paroles, elles sont à l'avenant. Saint-Victor (est-ce servilité envers Michel Lévy?) me déchire au dîner de Brébant, ainsi que cet excellent Charles-Edmond, etc., etc. En revanche, je suis admiré par les professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg (6), par Renan et par la caissière de mon boucher, sans compter quelques autres. Voilà le vrai !

Ce qui m'étonne, c'est qu'il y a sous plusieurs de ces critiques une *haine* contre moi, contre mon individu, un parti pris de dénigrement, dont je cherche la cause. Je ne me sens pas blessé, mais cette avalanche de sottises m'attriste. On aime mieux inspirer des bons sentiments que des mauvais. Au reste, je ne pense plus à *Saint Antoine*. Bonsoir !

Je vais me mettre, cet été, à un autre livre du même tonneau ; après quoi je reviendrai au roman pur et simple. J'en ai, en tête, deux ou trois que je voudrais bien écrire avant de crever. Présentement, je passe mes jours à la Bibliothèque, où j'amasse des notes. Dans une quinzaine, je m'en retourne vers ma maison des

(1) Philippe Deforges, ou de Forges, inspecteur des théâtres.
(2) Le *Figaro*, 5 avril 1874 (signé : Un lecteur).
(3) *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1874 (Saint-René Taillandier).
(4) *Gazette de France*, 28 avril 1874 (Victor Fournel).
(5) Le *Constitutionnel*, 20 avril 1874 (Barbey d'Aurevilly).
(6) Probablement Auguste Sabatier.

champs. Au mois de juillet, j'irai me décongestionner sur le haut d'une montagne, en Suisse, obéissant au conseil du docteur Hardy, lequel m'appelle « une femme hystérique », mot que je trouve profond.

Le bon Tourgueneff part la semaine prochaine pour la Russie ; le voyage va forcément interrompre sa rage de tableaux, car notre ami ne sort plus de la Salle des ventes. C'est un homme passionné, tant mieux pour lui.

Je vous ai bien regrettée chez Mme Viardot, il y a quinze jours. Elle a chanté de l'*Iphigénie en Aulide*. Je ne saurais vous dire combien c'était beau, transportant, enfin sublime. Quelle artiste que cette femme-là ! Quelle artiste ! De pareilles émotions consolent de l'existence.

Eh bien ! et vous, chère bon maître, cette pièce dont on parle, est-elle finie? Vous allez retomber dans le théâtre? Je vous plains! Après avoir mis sur les planches de l'Odéon des chiens, on va peut-être vous demander d'y mettre des chevaux? Voilà où nous en sommes !

Et toute la maison, depuis Maurice jusqu'à Fadet, comment va?

Embrassez pour moi les chères petites et qu'elles vous *le* rendent de ma part.

Votre vieux.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 1er mai 1874.

Quel amour de lettre ! et comme elle m'a été au cœur ! Je n'en repousse que la première ligne : « Vous m'oubliez ! » Vous n'en croyez rien, avouez-le? quelque chose d'intime et de persistant doit vous dire que je songe à vous... sans cesse, oui, tous les jours ! Et je maudis cette idée d'habiter si loin, à Villenauxe ! Comme s'il n'y avait pas moyen d'avoir des jardins à la porte de Paris ! Quel dommage ou plutôt quel désastre de ne pouvoir être ensemble plus souvent ! Je vous ferais de longues visites et vous m'écouteriez parler, je lirais la réponse dans vos yeux. Vous qui êtes si stoïque, prêchez-moi la philosophie, là-dessus du moins.

J'en aurais besoin (si j'avais moins d'orgueil) pour supporter toutes les critiques que l'on m'éructe. La symphonie est complète. Aucun des journaux ne manque à sa mission. Aujourd'hui c'est le bon Saint-René Taillandier ; lisez son élucubration, il y a de quoi rire. Mon Dieu ! sont-ils bêtes ! quels ânes ! et je sens en dessous de la *haine* contre ma personne. Pourquoi? et à qui ai-je fait du mal? Tout peut s'expliquer par un mot, *je gêne ;* et je gêne encore moins par ma plume que par mon caractère, mon isolement (naturel et systématique) étant une marque de dédain.

J'ai eu dans le *Bien Public* (1), un article d'énergumène. Un jeune homme, dont j'ignorais l'existence, M. Drumont, m'a mis tout bonnement au-dessus de Gœthe, appréciation qui prouve plus d'enthousiasme que d'esprit. A part celui-là (car je ne compte pas quelques alinéas bienveillants) j'ai été généralement honni, bafoué par la presse. Saint-Victor (dévoué à Lévy) ne m'a même pas accusé réception de mon volume et je sais qu'il me déchire. Le père Hugo (que je vois assez

(1) Le *Bien public*, 8 avril 1874.

souvent et qui est un charmant homme) m'a écrit une « belle » lettre et m'a fait de vive voix quelques compliments. Tous les Parnassiens sont exaltés ainsi que beaucoup de musiciens. Pourquoi les musiciens plus que les peintres? Problème !

Votre ami, le Père Didon, est, à ce qu'il paraît, au nombre de mes admirateurs. Il en est de même des professeurs de la Faculté de théologie de Strasbourg. Quant à la réussite matérielle, elle est grande et Charpentier se frotte les mains. Mais la critique est pitoyable, odieuse de bêtise et de nullité. J'ai lu deux bons articles anglais. J'attends ceux de l'Allemagne. Lundi doit paraître dans le *National* celui de Banville (1). Renan m'a dit qu'il s'y mettrait quand tous auraient fini. Assez causé de ces misères.

Le *Quatre-vingt-treize* du père Hugo me paraît au-dessus de ses derniers romans ; j'aime beaucoup la moitié du premier volume, la marche dans les bois, le débarquement du marquis, et le massacre de Saint-Barthélemy, ainsi que tous les paysages ; mais quels bonshommes en pain d'épice que ses bonshommes ! Tous parlent comme des acteurs. Le don de faire des êtres humains manque à ce génie. S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare.

Dans une quinzaine je m'en retourne vers ma cabane où je vais me mettre à écrire mes *Deux Copistes*. Présentement, je passe mes journées à la Bibliothèque. La semaine prochaine, j'irai à Clamart *ouvrir des cadavres*. Oui ! Madame, voilà jusqu'où m'entraîne l'amour de la littérature. Vous voyez que je suis loin des idées saines où Taillandier me conseille de me retremper? Vous ai-je dit que cet été j'irais retremper mes nerfs à Saint-Moritz (car je suis pas mal éreinté)? C'est d'après le conseil du docteur Hardy, qui m'appelle une vieille femme hystérique. — « Docteur, lui dis-je, vous êtes dans le vrai ! »

Un long baiser sur chaque main et à vous toujours.

---

* A EUGÈNE DELATTRE.

Rue Murillo, 4, parc Monceau. Lundi soir [mai 1874].

MON CHER VIEUX,

Fais-moi le plaisir de me dire si tu peux venir chez moi déjeuner vendredi prochain ou samedi prochain.

Sinon, vieux, dimanche dans l'après-midi.

Mais nous serons plus *seuls* un des matins de cette semaine (sauf le jeudi où je serai absent toute la journée).

J'accepte ta proposition d'article *avec empressement*.

Merci d'avance et tout à toi.

R. S. V. P.

---

(1) Le *National*, 4 mai 1874.

Madame Roger des Genettes
d'après un portrait à l'huile de Lefébure (1862)
donné au Musée de Croisset par M. Pol Neveux.

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, mercredi soir [20 mai 1874].

MON CHER AMI,

Tourgueneff m'a envoyé ce matin, de Berlin même, la *Gazette Nationale* du 13 mai, nº 221, contenant sur *Saint Antoine* un article favorable.

Dans le tohu-bohu de mon arrivée ici, je viens de perdre la lettre dudit Tourgueneff ! elle avait pour but de vous rappeler à vous, ô Charpentier, que vous n'avez point envoyé d'exemplaires à deux critiques berlinois, dont Tourgueneff vous avait donné les adresses ; sont-elles aussi égarées?

L'un est M. Schmidt (1) ! et l'autre X... [*sic*] *très important*, me souligne Tourgueneff. Viardot peut vous renseigner là-dessus ; il vous dira où écrire à Tourgueneff, et Tourgueneff vous répondra.

Je suis éreinté par deux jours de chemin de fer et de carriole, et votre ami jouit pour le moment d'un mal de tête conditionné ! Dès que je serais remis, je commencerai l'analyse de Froehner pour votre *Salammbô* (2).

Faut-il être bête pour avoir égaré, ou brûlé, cette lettre du Moscove !

Il a l'air de tenir beaucoup à ce que ces deux critiques allemands parlent de mon livre. L'un est le Sainte-Beuve de la Germanie.

Tout à vous et aux vôtres, cher ami. Votre

G. F.

A GEORGE SAND.

Croisset, mardi 26 mai [1874].

CHÈRE BON MATRE,

Me voilà revenu dans ma solitude. Mais je n'y resterai pas longtemps, car, dans un petit mois, j'irai passer une vingtaine de jours sur le Righi pour respirer un peu, me délasser, me *dénévropathiser !* Voilà trop longtemps que je n'ai pris l'air, je me sens fatigué. J'éprouve le besoin d'un peu de repos. Après quoi, je me mettrai à mon grand bouquin qui me demandera au moins quatre ans. Il aura ça de bon !

Le *Sexe faible*, reçu au Vaudeville par Carvalho, m'a été rendu par ledit Vaudeville et rendu mêmement par Perrin (3), qui trouve la pièce scabreuse et inconvenante. « Mettre un berceau et une nourrice sur la scène des Français ! Y pensez-vous? » Donc, j'ai porté la chose à Duquesnel (4) qui ne m'a point encore (bien entendu) rendu de réponse. Comme la démoralisation que procure le théâtre s'étend loin !

(1) L'article de Julian Schmidt parut dans les *Preussische Jahrbücher*, XXXIV (1874), 5tes heft.

(2) *Salammbô* (comme ***Madame Bovary***) appartenait à Flaubert en toute propriété depuis le 1er janvier 1873. Charpentier avait racheté ce roman lors de sa première visite à Croisset, en juin 1873. Il commença la réimpression au mois de décembre. L'édition définitive, à laquelle il est fait ici allusion (in-18 jésus, 375 p., imp. Raçon, lib. Charpentier), parut le 17 octobre 1874. A la suite du roman, un appendice contient la lettre de Flaubert à Sainte-Beuve, la réponse de Sainte-Beuve, la lettre de Flaubert à Froehner, rédacteur de la *Revue Contemporaine*, et sa lettre à Guéroult, directeur de l'*Opinion Nationale*.

(3) Directeur du Théâtre-Français.

(4) Directeur de l'Odéon.

Les bourgeois de Rouen, y compris mon frère, m'ont parlé de la chute du *Candidat* à voix basse *(sic)* et d'un air contrit, comme si j'avais passé en cour d'assises pour accusation de faux. *Ne pas réussir est un crime ;* et la réussite est le critérium du Bien. Je trouve cela grotesque au suprême degré.

Expliquez-moi aussi pourquoi on met des matelas sous certaines chutes et des épines sous d'autres? Ah ! le monde est drôle, et vouloir se régler d'après son opinion me semble chimérique.

Le bon Tourgueneff doit être maintenant à Saint-Pétersbourg ; il m'a envoyé de Berlin un article favorable sur *Saint Antoine.* Ce n'est pas l'article qui m'a fait plaisir, mais lui. Je l'ai beaucoup vu cet hiver et je l'aime de plus en plus.

J'ai aussi fréquenté le père Hugo, qui est (lorsque la galerie politique lui manque) un charmant bonhomme.

Est-ce que la chute du ministère de Broglie ne vous a pas été agréable? A moi, extrêmement ! mais la suite? Je suis encore assez jeune pour espérer que la prochaine Chambre nous amènera un changement en mieux. Cependant?

Ah ! saprelotte ! comme j'ai envie de vous voir et de causer avec vous longuement ! Tout est mal arrangé dans ce monde. Pourquoi ne pas vivre avec ceux qu'on aime? L'abbaye de Thélème est un beau rêve, mais rien qu'un rêve !

Embrassez bien fort pour moi les chères petites et tout à vous.

R. P. Cruchard.

Plus cruchard que jamais ! Je me sens bedolle, vache, éreinté, scheik, déliquescent, enfin calme et modéré, ce qui est le dernier terme de la décadence.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, mardi 26 mai [1874].

Mon cher Georges,

Je vous demande la réponse aux nombreuses questions incluses dans mes trois lettres précédentes.

Et je bécote Marcel, qui me paraît un homme plus sérieux que son père.

Tout à vous.

Je viens de lire l'article de Claveau. Foible ! foible ! !

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset près Rouen, 3 juin [1874].

Je l'ai lue, la *Conquête de Plassans* (1), lue tout d'une haleine, comme on avale un bon verre de vin, puis ruminée, et maintenant, mon cher ami, j'en peux causer décemment. J'avais peur, après le *Ventre de Paris*, que vous ne vous enfouissiez dans le système, dans le parti pris. Mais non ! Allons, vous êtes un gaillard ! Et votre dernier livre est un crâne bouquin !

(1) Dépôt légal : 27 mai 1874.

Peut-être manque-t-il d'un milieu proéminent, d'une scène centrale (chose qui n'arrive jamais dans la nature), et peut-être aussi y a-t-il un peu trop de dialogues, dans les parties accessoires ! Voilà, en vous épluchant bien, tout ce que je trouve à dire de défavorable. Mais quelle observation ! quelle profondeur ! quelle propoigne !

Ce qui me frappe, c'est d'abord le ton général du livre, cette férocité de passion sous une surface bonhomme. Cela est fort, mon vieux, très fort, râblé et bien portant.

Quel joli bourgeois que Mouret, avec sa curiosité, son avarice, sa résignation (p. 183-184) et son aplatissement ! L'abbé Faujas est sinistre et grand — un vrai directeur ! Comme il manie bien *la femme*, comme il s'empare habilement de celle-là, en la prenant par la charité, puis en la brutalisant !

Quant à elle (Marthe), je ne saurais vous dire combien elle me semble réussie, et l'art que je trouve au développement de son caractère, ou plutôt de sa maladie. J'ai surtout remarqué les pages 194, 215 et 227, 261, 264, 267. Son état hystérique, son aveu final (p. 350 et s. q.) est une merveille. Comme le ménage se dissout bien ! Comme elle se détache de tout et en même temps son moi, son fond ! Il y a là une science de dissolution profonde.

J'oublie de vous parler des Trouche, qui sont adorables comme canailles, et de l'abbé Bouvelle, exquis avec sa peur et sa sensibilité.

La vie de province, les jardins qui se regardent, le ménage Paloque, le Rastoil et les parties de raquette, parfait, parfait.

Vous avez des détails excellents, des phrases, des mots qui sont des bonheurs : page 17, « ... la tonsure comme une cicatrice » ; 181, « j'aimerais mieux qu'il allât voir les femmes » ; 89, « Mouret avait bourré le poêle », etc.

Et le Cercle de la jeunesse ! Voilà une invention vraie. J'ai noté en marge bien d'autres endroits.

Les détails physiques qu'Olympe donne sur son frère, la fraise — la mère de l'abbé prête à devenir sa maquerelle (152) — et son coffre ! (338).

L'âpreté du prêtre qui repousse les mouchoirs de sa pauvre amante, parce que cela sent « une odeur de femme ».

« Au fond des sacristies, le nom de M. Delangre... » et toute la phrase qui est un bijou.

Mais ce qui écrase tout, ce qui couronne l'œuvre, c'est la fin. Je ne connais rien de plus empoignant que ce dénouement. La visite de Marthe chez son oncle — le retour de Mouret et l'inspection qu'il fait de sa maison ! La peur vous prend comme à la lecture d'un conte fantastique, et vous arrivez à cet effet-là par l'excès de la réalité, par l'intensité du vrai ! Le lecteur sent que la tête lui tourne comme à Mouret lui-même.

L'insensibilité des bourgeois qui contemplent l'incendie assis sur des fauteuils est charmante — et vous finissez par un trait *sublime* : l'apparition de la soutane de l'abbé Serge au chevet de sa mère mourante, comme une consolation ou comme un châtiment !

Une chicane, cependant. Le lecteur (qui n'a pas de mémoire) ne sait pas quel instinct pousse à agir comme ils font Me Rougon et l'oncle Macquart. Deux para-

graphes d'explication eussent été suffisants. N'importe, *ça y est* et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait.

Dormez sur vos deux oreilles, c'est une œuvre.

Mettez de côté pour moi toutes les *bêtises* qu'elle inspirera. Ce genre de documents m'intéresse.

Je vous serre la main très fort, et suis (vous n'en doutez pas) vôtre.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Début juin 1874].

MON CHER GEORGES,

Ci-inclus un petit billet dont vous ferez ce que bon vous semblera.

2° Ne serait-il pas temps que vous alliez (ou allassiez), *proprio motu*, chez le bon Renan pour lui demander ce qu'il compte élucubrer? — et quand cela sera? Vous pouvez prendre, comme prétexte, votre prochain départ pour la campagne ;

3° J'attends toujours les épreuves de *Salammbô*.

J'embrasse le jeune Marcel Charpentier.

Et sa maman aussi ; — liberté que me permet mon grand âge !

Je suis enchanté par la *Conquête de Plassans* et je n'ai dit à Zola que la centième partie du bien que j'en pense.

Tout à vous, mon bon. Votre

G. F.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 6 heures soir, 12 juin 1874.

PAUVRE LOULOU,

Moi aussi je n'étais pas gai avant-hier au soir, quand vous êtes partis ! Je ne crois pas que je sois plus tendre qu'autrefois, mais je suis plus bedolle. Je deviens vieux, et la solitude, par moments, me pèse davantage ; et puis ta société est si charmante, ma chère fille, qu'on la regrette et qu'on la désire.

Hier matin j'ai reçu une lettre d'Achille me disant que je pouvais amener Julie à l'Hôtel-Dieu. C'est ce que j'ai fait immédiatement. Je l'ai installée dans sa chambre, où tout était prêt, du reste. Émile a été la voir aujourd'hui. Elle se trouve très bien, d'autant plus qu'Achille lui a donné grand espoir sur sa guérison.

Cette visite dans l'hôpital, où je n'avais pas mis les pieds depuis si longtemps, n'a pas été précisément d'une gaieté folle. De plus, j'ai été empoigné au milieu de Rouen par un violent mal de ventre, dû sans doute au cayeu (tu vois que je continue à ne te rien cacher), et par un mal de dents.

Il se peut même que demain ou lundi je me fasse extraire ma dernière molaire du côté droit ! J'ai peur d'être embêté par elle dans mon voyage de découvertes en Basse-Normandie. En fait de nouvelles, le serrurier est venu hier pour la serrure de la porte de l'escalier. Et tout à l'heure l'étameur a pris les glaces.

Lundi prochain je dînerai chez les Lapierre.

Le temps s'est singulièrement rafraîchi. J'espère qu'il en est de même à Paris. Je vais faire une petite promenade dans les cours, en compagnie de Julio, avant de dîner. Mais que Croisset est triste, sans sa propriétaire !

Remercie bien Ernest de la peine qu'il s'est donnée pour mon logement. Sans être « sublimes » ni l'un ni l'autre, soignez-vous bien ou plutôt tâchez de n'avoir besoin d'aucun soin extraordinaire : pas de maladies, et pas d'accidents !

Je t'écrirai lundi ou mardi prochain.

Pense à moi souvent et envoie-moi de bonnes lettres.

Bon voyage (1), mes chers enfants. La pensée de

Ta vieille Nounou
qui te bécote t'accompagne.

A LA MÊME.

Croisset, mardi, 16 juin 1874.

Où es-tu maintenant, pauvre fille? Sans doute au milieu de la mer, confinée dans ta cabine s'il pleut, ou bien, s'il fait beau, appuyée sur le bordage à contempler les effets du ciel et de l'eau. Je vous souhaite un meilleur temps qu'ici où il fait un froid de chien. J'ai été obligé depuis trois jours d'avoir constamment du feu dans mon cabinet. Ma journée d'hier a été abominable d'ennui, car je suis resté sur le pavé de Rouen depuis 1 heure jusqu'à 7 heures. J'ai été deux fois à l'Hôtel-Dieu pour voir Achille, qui opère enfin Julie aujourd'hui ou demain ; on ne saura le résultat que dans une huitaine. Voici mes autres courses : 1° chez M. le préfet, pour Mme Salé (2), pas de préfet ! 2° chez Colignon, pas de dentiste ! chez Billard, le marchand de curiosités, pour acheter des chenets ; pas de chenets ! Ne sachant que faire de moi, j'ai été chez le petit Baudry ; il était reparti pour Paris le matin même. J'ai voulu me retremper par la contemplation du beau et je me suis transporté à l'Exposition de Rouen ; cela a été le coup de grâce ! Quelles peintures ! Te rappelles-tu un tableau représentant Louis XVII arraché à Marie-Antoinette ? Est-ce assez lamentable !

[.....] Je conçois que la vue de semblables horreurs t'ait enorgueillie! Enfin, comme il n'était que 4 heures (de l'après-midi), je me suis abattu dans un café où je suis resté une heure ! Puis je suis retourné à l'Hôtel-Dieu où j'ai dormi pendant une demi-heure dans le cabinet d'Achille. Monsieur et Madame sont arrivés d'Ouville à 5 heures. On a été fort aimable : « Viens-tu nous demander à dîner? » Après quoi, j'ai été (toujours à pied) de l'Hôtel-Dieu à la rue de la Ferme où je me suis remonté le moral par l'ingestion d'un homard à l'américaine, dû aux talents de Mme Brainne, et qui était délicieux. Telles sont, à moi, mes impressions de voyage [.....].

Ma débauche, depuis ton départ, a été, dimanche soir, d'aller sur la place de Croisset, voir la Fête. La plus grande décence y régnait, ou plutôt la plus complète

(1) M. et Mme Commanville venaient de s'embarquer pour la Suède.
(2) Mme Salé, une cousine éloignée qui sollicitait une place.

somnolence. L'orchestre, les danseurs, les loteries, et jusqu'aux chevaux de bois, tout avait l'air de roupiller. Aucun « joyeux drille », pas même un pochard ! A la vue d'un quinquet, j'ai aperçu le Pseudo donnant le bras à une petite dame. Puis je me suis recollé au coin de mon feu.

Nouvelles locales : Raoul-Duval vient d'acheter le domaine de Vaudreuil, prix 700,000 francs.

Nouvelles politiques : la République a été reconnue hier par 4 voix de majorité. Si Gambetta n'avait pas reçu une gifle de M. de Sainte-Croix, on n'aurait pas eu peur des Bonapartistes, et on n'aurait pas voté une loi qui les brise. Voilà comme les petites causes amènent de grands effets. Philosophons un peu !

Nouvelles de la maison : les hommes des ponts et chaussées sont venus voir les cales. La fenêtre du grenier où il manquait un carreau se trouve être pourrie. J'ai commandé à Senart d'en faire une autre. M. Saucisse, propriétaire à Deauville, m'écrit pour me demander de fixer un bornage. Je vais envoyer une lettre à Bidault pour qu'il l'expédie au notaire de « la localité », afin que Saucisse ne me joue pas un pied de cochon.

Nouvelles des chiens : Miss est heureusement accouchée de trois toutous ; la mère et les enfants se portent bien. M. Julio, présentement, dort. Je ne sais rien de Putzel à laquelle je pense, et toi aussi, j'en suis sûr.

Nouvelles de l'Assemblée nationale : M. et Mme Agénor Bardoux ont, ce matin, l'honneur de me faire part de la naissance de leur fils Jacques.

Quoi encore? C'est tout, il me semble.

J'attends, ce soir ou demain, mon compagnon Laporte pour fixer l'heure de notre départ, jeudi (après-demain), et huit jours après je m'emballerai pour l'Helvétie. Je compte bien avoir à mon retour de Caen, lundi prochain, une lettre de ma chère Caro.

Je suis curieux de savoir si mon beau neveu M. Commanville a consulté quelqu'un pour ses bronches avant de partir de Paris. Gageons que non. « Les affaires ! Les affaires ! Est-ce qu'on a le temps ! » Mais je prie le susdit, et même en ma qualité de grand parent, je lui enjoins d'aller voir un médecin à son retour.

Voilà une longue lettre. Écris-m'en de pareilles. Portez-vous bien, soignez-vous bien. Amusez-vous si faire se peut. Je vous embrasse.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, 17 juin 1874].

A moi aussi, cet abominable été agace les nerfs ! Je suis abîmé de douleurs dans tous les endroits de ma vieille machine. Je me sens profondément fatigué et triste ; pourquoi?

Demain je recommence un voyage de découvertes pour mes deux bonshommes, car il faut que je trouve un pays pour les placer. J'ai besoin d'un sot endroit, au milieu d'une belle contrée et que dans cette contrée on puisse faire des promenades géologiques et archéologiques. Demain soir j'irai donc coucher à Alençon, puis je rayonnerai tout à l'entour jusqu'à Caen. Ah ! quel bouquin ! c'est lui qui m'épuise

d'avance, je me sens accablé par les difficultés de cette œuvre pour laquelle j'ai déjà lu et résumé 294 volumes ! et rien n'est encore fait.

Quand je serai revenu de la Basse-Normandie, la semaine prochaine, je ferai mon paquet pour « les Champs de l'Helvétie » ou plutôt pour les monts d'icelle. Je ne vais pas à Saint-Moritz et je ne prendrai aucune eau. Je vais respirer un air pur sur le Righi, rien de plus. On suppose que la pression barométrique y étant moins forte me décongestionnera, en faisant refluer le sang vers les organes inférieurs. Voilà la théorie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai besoin de repos.

Je vous recommande Haeckel, *De la création naturelle*. Ce livre est plein de faits et d'idées. C'est une des lectures les plus substantielles que je sache.

Mon opinion sur Schopenhauer est absolument la vôtre. Et dire qu'il suffit de mal écrire pour avoir la réputation d'un homme sérieux !

Je vous aime d'aimer Lucrèce. Quel homme, hein? N'est-ce pas qu'il ressemble parfois à lord Byron? M. de Sacy, membre de l'Académie française, m'a déclaré qu'il n'avait jamais lu Lucrèce *(sic)* ni Pétrone. « Mon Dieu, oui, cher monsieur, je m'en tiens à Virgile ». O France ! Bien que ce soit notre pays, c'est un triste pays, avouons-le ! Je me sens submergé par le flot de bêtise qui le couvre, par l'inondation de crétinisme sous laquelle peu à peu il disparaît. Et j'éprouve la terreur qu'avaient les contemporains de Noé, quand ils voyaient la mer monter toujours. Les plus grands bénisseurs, tels que le père Hugo, commencent eux-mêmes à douter. Je voudrais disparaître de ce monde pendant 500 ans, puis revenir pour voir « comment ça se passe ». Ce sera peut-être drôle.

Un long baiser sur chaque main. Je vous écrirai de là-bas, au séjour des aigles. A propos d'aigle, comme les bonapartistes sont jolis ! Quels messieurs ! quelle moralité !

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Mercredi, 24 juin 1874.

MA PAUVRE FILLE,

J'ai reçu l'autre mardi ton télégramme de Malmoë, puis hier ta lettre commencée à Hambourg et finie à Stockholm. Aurai-je une lettre de toi avant samedi prochain qui est le jour de mon départ pour la Suisse? Sitôt arrivé à Kaltbad, je t'enverrai un télégramme qui peut-être ne te trouvera pas? car où es-tu maintenant? Il me paraît difficile d'avoir une correspondance régulière. Tu devrais bien me faire un programme de vos séjours.

Mon petit voyage en Normandie a été charmant. Nous avons parcouru le département de l'Orne et celui du Calvados. Voici nos stations : la Ferté-Macé, Domfront, Condé-sur-Noireau, Caen, Bayeux, Port-en-Bessin, Arromanches, Musigny, Falaise ; retour par Mézidon et Lisieux. Tu n'imagines pas la beauté de ce pays. Domfront m'a rappelé Constantine. C'est à faire exprès le voyage. Que de sujets pour un *pitre-paysaîgete*. Je placerai *Bouvard et Pécuchet* entre la vallée de

l'Orne et la vallé d'Auge, sur un plateau stupide, entre Caen et Falaise ; mais il faudra que je retourne dans cette région quand j'en serai à leurs courses archéologiques et géologiques, et il y a de quoi s'amuser. Les bords de l'Orne, de Condé-sur-Noireau à Caen, sont on ne peut plus... pittoresques! (pardon du mot). Partout des rochers, et de place en place une grande falaise au milieu de la verdure. Nous nous sommes trimbalés en guimbarde, nous avons mangé dans des cabarets de campagne et couché dans des auberges classiques. J'ai initié mon compagnon (1) à l'eau-de-vie de cidre, et il en a remporté une bouteille chez lui ! On n'est pas meilleur garçon ni plus attentionné. Il ne partira pas avec moi, mais il viendra me chercher. C'est demain matin que je quitte Croisset (2). J'ai aujourd'hui été à l'Hôtel-Dieu. L'opération a jusqu'à présent très bien réussi. Il est sûr que Julie verra d'un œil, et quant au second, c'est probable. Elle m'a tout de suite demandé de tes nouvelles, avant même de me parler de sa santé. En l'apercevant dans son lit, avec un bandeau qui lui cachait la figure et ne découvrait que le menton, le souvenir de notre pauvre vieille m'est revenu, et j'ai comprimé un gros sanglot. Comme je la regrette, ma chère Caro ! J'ai songé à elle tout le temps que je me suis promené en Basse-Normandie ; à propos de mille petits détails, les souvenirs d'enfance m'assaillaient. Et hier soir la rentrée solitaire dans mon domicile a été, comme de coutume, fort amère. Ce sentiment de l'isolement est un effet de l'âge. Mais ne nous attristons pas ! je m'en vais, sur les hauts sommets, tâcher de [me] remonter la mécanique, afin de me lancer dans *Bouvard et Pécuchet* gaillardement.

Du reste, mon petit voyage de cinq jours m'a fait du bien. Je suis moins rouge et je me sens moins fatigué.

Mon serviteur est tout dolent de me voir partir. Il dit qu'il s'ennuie à crever quand je ne suis pas là.

Aucune nouvelle. Rien en politique. Les journaux se sont occupés beaucoup du retour de Rochefort. Mais cette rengaîne commence à s'user.

« Nos campagnes » se plaignent de manquer d'eau. Il fait alternativement très chaud et très froid ; « le fond de l'air » est bizarre, ou plutôt il n'a pas de fond. A l'instant même, un coup de sonnette m'a fait battre le cœur. Je croyais que le facteur m'apportait une lettre de Suède. Pas du tout ! mais c'est une lettre pour Mme Commanville. Timbre illisible et écriture de femme inconnue. Je vais la mettre dans une enveloppe et te l'adresser.

J'ai invité pour aujourd'hui mon petit ami Fortin. Mes paquets sont faits, *j'ai réglé* avec Émile. Il ne me reste plus qu'à dire adieu à Julio qui dort près de moi, sur la peau d'ours, et à partir. Je suis curieux de savoir si le moral sera meilleur à mon retour ; ce qu'il y a de certain, c'est que depuis quelque temps il est bas.

Adieu, mes chers enfants. Portez-vous bien et songez à

Ton pauvre vieux bedollard d'oncle, à ta Nounou qui t'embrasse tendrement.

---

(1) Edmond Laporte.

(2) Pour aller en Suisse.

A GEORGE SAND.

Kalt-Bad Righi, vendredi 3 juillet 1874.

Est-il vrai, chère maître, que la semaine dernière vous êtes venue à Paris? J'y passais pour aller en Suisse et j'ai lu « dans une feuille » que vous avez été voir les *Deux Orphelines*, fait une promenade au bois de Boulogne, dîné chez Magny, etc. ; ce qui prouve que, grâce à la liberté de la presse, on n'est pas maître de ses actions. D'où il résulte que le P. Cruchard vous garde rancune pour ne l'avoir pas averti de votre présence dans la « nouvelle Athènes ». Il m'a semblé qu'on y était plus bête et plus plat que d'habitude. La politique en est arrivée au bavachement ! On m'a corné les oreilles avec le retour de l'Empire. Je n'y crois pas ! Cependant?... Alors, il faudrait s'expatrier. Mais où et comment?

C'est pour une pièce, que vous êtes venue? Je vous plains d'avoir affaire à Duquesnel ! Il m'a fait remettre le manuscrit du *Sexe faible* par l'intermédiaire de la direction des théâtres, sans un mot d'explication, et dans l'enveloppe ministérielle se trouvait une lettre du sous-chef, qui est un morceau ! je vous la montrerai. C'est un chef-d'œuvre d'impertinence ! On n'écrit pas de cette façon-là à un gamin de Carpentras apportant un vaudeville au théâtre Beaumarchais.

C'est cette même pièce le *Sexe faible* qui, l'année dernière, avait enthousiasmé Carvalho ! Maintenant personne n'en veut plus, car Perrin trouve qu'il serait inconvenant de mettre sur la scène des Français « une nourrice et un berceau ». Ne sachant qu'en faire, je l'ai portée au théâtre de Cluny (1).

Ah ! que mon pauvre Bouilhet a bien fait de crever ! Mais je trouve que l'Odéon pourrait marquer plus d'égards pour ses œuvres posthumes.

Sans croire à une conjuration d'Holbachique, je trouve aussi qu'on me trépigne un peu trop depuis quelque temps ; et on est si indulgent pour certains autres !

L'Américain H*** [Harrisse] m'a soutenu l'autre jour que Saint-Simon écrivait mal. Là, j'ai éclaté et je l'ai traité d'une façon telle qu'il ne recommencera plus devant moi l'éructation de sa bêtise. C'était chez la Princesse, à table ; ma violence a jeté un froid.

Vous voyez que votre Cruchard continue à n'entendre point la plaisanterie sur sa religion ! Il ne se calme pas, au contraire !

Je viens de lire la *Création naturelle* de Haeckel, joli bouquin, joli bouquin ! Le darwinisme m'y semble plus clairement exposé que dans les livres de Darwin même.

Le bon Tourgueneff m'a envoyé de ses nouvelles du fond de la Scythie (2). Il a trouvé le renseignement qu'il cherchait pour un livre qu'il va faire. Le ton de sa lettre est folâtre, d'où je conclus qu'il se porte bien. Il sera de retour à Paris dans un mois.

Il y a quinze jours, j'ai fait un petit voyage en Basse-Normandie, où j'ai découvert enfin un endroit propice à loger mes deux bonshommes. Ce sera entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge. J'aurai besoin d'y retourner plusieurs fois.

(1) Directeur Weinschenck.

(2) La lettre de Tourgueneff est datée « Spasskoié, Gouv^t d'Orel, ville de Mtsensk, mercredi, 17/5 juin 1874. » (HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 76).

Dès le mois de septembre, je vais donc commencer cette rude besogne. Elle me fait peur, et j'en suis d'avance écrasé.

Comme vous connaissez la Suisse, il est inutile que je vous en parle et vous me mépriseriez si je vous disais que je m'y embête à crever. J'y suis venu par obéissance, parce qu'on me l'a ordonné, pour me dérougir la face et me calmer les nerfs ! Je doute que le remède soit efficace ; en tout cas, il m'aura été mortellement ennuyeux. Je ne suis pas *l'homme de la nature* et je ne comprends rien aux pays qui n'ont pas d'histoire. Je donnerais tous les glaciers pour le musée du Vatican. C'est là qu'on rêve. Enfin, dans une vingtaine de jours je serai recollé à ma table verte ! dans un humble asile, où vous m'avez l'air de ne plus vouloir venir !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Kaltbad-Righi (Suisse), mercredi soir, 6 heures, 8 juillet 1874.

MON PAUVRE CHAT,

Comme je m'ennuyais énormément de n'avoir pas de vos nouvelles, j'ai ce matin écrit un mot à Daviron, par le télégraphe. Il vient de me répondre : « Voyageurs arrivent demain à Paris ».

Vous voilà de retour. Mais pourquoi si tôt? L'un de vous est-il malade? ou y a-t-il quelque anicroche dans les affaires? Il est bon de te dire que la Suisse ne m'égaie pas et même qu'elle me tourne au noir. Si je continuais longtemps une vie pareille, je deviendrais absolument hypocondriaque. Jamais de la vie je ne me suis plus mortellement ennuyé. Les huit jours qui viennent de s'écouler m'ont semblé trois siècles. Bien que je fasse, chaque après-midi, de deux à trois heures de promenade, j'ai perdu l'appétit : voilà comme l'exercice m'est favorable. Il est vrai que je n'ai plus mal à la tête et que je suis peut-être un peu moins rouge?

Enfin, j'aspire comme un prisonnier au moment de la délivrance. Je compte que mon ami Laporte viendra me chercher vers vendredi ou samedi de la semaine prochaine et que huit jours après (encore quinze jours de Suisse !) je serai à Paris.

J'y aurai probablement à faire, car le *Sexe faible* m'a l'air d'être reçu à Cluny ; du moins, j'en ai vu la nouvelle dans le *Figaro* et dans le *XIX*e *Siècle*. On l'annonce comme devant être joué au mois de septembre. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai porté à ce théâtre, en passant par Paris, et que le directeur devait me donner la réponse à mon retour. Il est probable qu'il aura lu la pièce immédiatement et que, lui convenant, il l'aura fait annoncer. Mais s'il la donne comme pièce d'ouverture, je serai obligé de rester tout le mois d'août à Paris, ce qui me contrarierait. Un peu de patience : dans une quinzaine j'en aurai le cœur net. Vous n'allez pas, j'imagine, rester longtemps rue de Clichy? N'importe ! il faut qu'Ernest se fasse ausculter et consulte quelqu'un pour sa gorge.

Adieu, pauvre Caro. Encore un bon baiser de

Ta pauvre vieille Nounou.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Vendredi, 10 juillet [1874].
Karlt-Bad. Rigi (Suisse) [*sic*].

MON CHER AMI,

Avez-vous vu Renan? Comme je voudrais lui faire une visite dans une quinzaine, quand je serai de retour à Paris, je désirerais savoir au préalable ce qu'il a résolu, relativement à notre affaire. Cette incertitude me gêne beaucoup vis-à-vis de lui. En tout cas, reprenez la collection des articles sur *Saint Antoine*, je tiens beaucoup à cet amas de bêtises. Mais si Renan devait faire très prochainement son article ou lettre, laissez-lui la liasse (ou chiasse).

Je serai à Paris du 23 au 26. Je partirai d'ici le 20. Mes respects à Mme Charpentier — bécots aux moutards.

Et tout à vous, mon bon. Votre

G. F.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Kaltbad-Righi (Suisse), dimanche, 6 heures, [12] juillet 1874.

Ah ! enfin ! Voilà donc une lettre de ma pauvre fille ! La vue de ton écriture m'a retiré un poids de dessus l'estomac ! d'autant plus que Daviron, à qui j'ai retélégraphié hier soir, ne m'a pas encore répondu ! Demain matin tu auras une lettre de moi à Neuville. Depuis quelques jours j'étais rongé d'inquiétude. C'est le fait de l'oisiveté, et peut-être aussi de ma tendresse pour mon Caro.

Est-ce que ma lettre et mon télégramme envoyés d'ici au Rydberg ne vous sont pas parvenus?

Ernest est-il content de son voyage sous le rapport commercial? Que lui a dit et ordonné Guéneau de Mussy? Mais d'abord auquel des Guéneau de Mussy a-t-il eu recours? Est-ce l'ancien médecin des d'Orléans, ou bien Noël Guéneau de Mussy (1)? Ce dernier vaut mieux que l'autre. J'aurais préféré qu'il consultât Piorry ou Sée.

[.....] Il me semble que cette fois vous ne vous êtes pas follement amusés en Scandinavie. Espérons que vos promenades hyperboréennes ne se renouvelleront pas de sitôt ! Quant à moi, je m'ennuie un peu moins, mais les premiers jours c'était intolérable. Je n'ai encore adressé la parole à personne. Oh ! je me repose le larynx. Quant aux dames que tu m'engages à courtiser, une pareille occupation est au-dessus de mes forces : elles sont toutes fort laides, mal habillées, grotesques, et Messieurs leurs époux, *idem*.

Presque tous les soirs il y a des orages, si bien qu'à l'heure destinée pour la promenade, je suis contraint de rester dans ma modeste chambre, 4 francs par jour ! Tu vois que je ne fais pas de folies ! Enfin dans huit jours le bon Laporte arrive, et avant la fin de la semaine prochaine, vers le 24 sans doute, je serai à

(1) Noël-François-Odon Guéneau de Mussy, 1813+1885, membre de l'Académie de médecine depuis 1867.

Paris. Mais d'ici là, mon loulou, il faut m'écrire souvent pour me dédommager un peu. Les lettres n'arrivent de Paris que le troisième jour, le surlendemain.

Je t'ai dit, sans doute, qu'en désespoir de cause j'avais porté le *Sexe faible* au théâtre de Cluny. Le directeur m'a écrit (dès le surlendemain de notre entrevue, le 30 juin) une lettre restée quelques jours à Croisset et qui m'est parvenue hier. Cette épître est pleine d'enthousiasme. Il trouve ma pièce « parfaite » et croit à « un grand succès d'argent »... Il va engager un jeune premier du Gymnase pour le rôle de Paul, et Alice Regnault pour celui de Victoire. Son intention est de jouer la pièce le plus tôt possible, au mois d'octobre.

Je te prie de croire que je ne me monte pas le bourrichon du tout, me rappelant l'engouement de Carvalho, puis son refroidissement. Cependant, qui sait ? Je vais donc encore une fois remonter sur les planches, et me sens de force à affronter de nouvelles bourrasques ! Mais il me tarde d'être installé à *Bouvard et Pécuchet* pour voir un peu la tournure qu'ils vont prendre. Les répétitions du *Sexe faible* me forceront à les lâcher. Mais j'aime mieux qu'elles arrivent maintenant que plus tard...

Pas n'est besoin de te dire, mon loulou, que dès que je serai revenu à Croisset, j'irai passer un dimanche avec vous.

Comme tu dois te trouver bien dans ta fraîche maison de Neuville ! Après tous ces trimbalements, il est doux de se reposer et de revoir Putzel !

Quel pot-au-feu je prendrai quand je serai de retour, et quelle cruche de cidre !

Avec lesquels je voudrais avoir l'honneur d'être, mon loulou,

Ton Vieux
qui t'embrasse et te chérit.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

14 juillet, Kalt-Bad. 1874.

Pourquoi vous ai-je rêvée cette nuit? Vous étiez bien portante, vous aviez recouvré la parole et je vous faisais voir mon ancien logement à l'Hôtel-Dieu de Rouen. Puis, j'ai mis à la porte de mon petit appartement, rue Murillo, un chroniqueur du *Figaro*, et je me suis réveillé comme j'étais en train d'injurier l'honorable Villemessant.

Depuis quinze jours que je suis ici, je m'ennuie à crever, car n'ayant apporté aucun livre, aucun travail, je songe à moi, et du moment que l'on songe à soi, on se trouve malade et on finit par le devenir. Aujourd'hui, cependant, comme on m'a donné une chambre plus large et que le moment de mon départ approche, le pays commence à me plaire et je m'en irai peut-être avec regret.

Ne sachant que faire j'ai creusé deux ou trois sujets, encore dans les limbes, entre autres un grand livre en trois parties qui sera intitulé : « Sous Napoléon III » ; mais quand le commencerai-je?

A propos de Napoléon III, n'êtes-vous pas écœurée comme moi par messieurs les bonapartistes? Quelles sales canailles ! On a beau dire : je ne crois pas à leur triomphe. Il y a un an, à pareille époque, nous étions plus près d'Henri V que nous ne le sommes de Napoléon IV ; et maintenant M. de Chambord est défini-

tivement coulé. Il en sera de même bientôt du crapaud impérial. Et puisque nous causons politique, je vous dirai que notre amie *** me paraît en cette matière (comme en beaucoup d'autres) très peu forte ; d'où lui vient, par exemple, son acharnement contre le père Hugo, qui est un homme exquis? Plus on le fréquente, plus on l'aime.

Autre guitare : le *Sexe faible*, comédie en cinq actes, de Bouilhet, refaite par votre esclave indigne, avait été l'année dernière reçue au Vaudeville avec enthousiasme. Après l'échec du *Candidat* on n'en a plus voulu. Perrin a trouvé qu'il était inconvenant de mettre sur les planches du Théâtre-Français *une nourrice*. Le ruffian nommé Duquesnel l'a refusée mêmement. Alors, je l'ai portée à Cluny. Or le directeur de cette boîte m'a répondu, quarante-huit heures après, qu'il trouve cette pièce »parfaite« et compte avoir avec elle un grand succès d'argent. Il me parle d'engagements superbes. Il veut séduire à prix d'or, pour jouer le rôle d'une cocotte, Mme *** (qui en est une autre cocotte, moi pas la connaître). Je vous jure que je ne me monte pas le bourrichon, ayant de l'expérience, hélas ! Cependant qui sait?

D'après ce que m'écrit le susdit directeur, le *Sexe faible* serait joué en octobre et les répétitions commenceraient en septembre.

Tout cela va me déranger de mon roman des *Deux Copistes*, auquel je voudrais me mettre tout de suite en arrivant à Croisset. Je serai revenu à Paris vers la fin de la semaine prochaine et cinq ou six jours après réinstallé, je l'espère, dans ma maison des champs.

J'ai lu un livre qui fait joliment rêver : l'*Histoire de la création naturelle* de Haeckel.

Je vous recommande aussi la *Conquête de Plassans* de Zola. Ce roman n'a obtenu aucun succès. Il n'en est pas moins fort, c'est une œuvre !

Vous n'imaginez pas la laideur des dames qui m'entourent. Quelles toilettes ! quelles têtes ! toutes Allemandes ! c'est à vomir ! Pas un œil éclairé, pas un bout de ruban un peu propre, pas une bottine ou un nez bien faits, pas une épaule faisant rêver... à des pâmoisons! Allons, vive la France ! et surtout vivent les Françaises !

Je vous baise les deux mains, chère Madame.

A GEORGE SAND (1).

Le Righi, 14 juillet 1874.

Comment? malade? pauvre chère maître ! Si ce sont des rhumatismes, faites donc comme mon frère, qui, en sa qualité de médecin, ne croit guère à la médecine. Il a été l'année dernière aux eaux d'Aix, en Savoie, et en quinze jours il s'est guéri de douleurs qui le tourmentaient depuis six ans. Mais il faudrait pour cela vous déplacer, quitter vos habitudes, Nohant et les chères petites. Vous resterez chez vous et *vous aurez tort*. On doit se soigner... pour ceux qui vous aiment.

(1) Réponse à une lettre de George Sand, datée 4 juillet sur l'autographe (p. 401) ; mais c'est dans une autre lettre, qui porte dans l'édition de la *Corresp. G. Sand-Flaubert* la date *ajoutée* du 29 juin (p. 397) que George Sand parle de ses rhumatismes.

Et à ce propos vous m'envoyez dans votre dernière lettre un vilain mot. Moi, vous soupçonner d'oubli envers Cruchard ! Allons donc ! J'ai, primo, trop de vanité, et ensuite trop de foi en vous.

Vous ne me dites pas ce qui en est de votre pièce à l'Odéon.

A propos de pièces, je vais derechef m'exposer aux injures de la populace et des folliculaires. Le directeur du théâtre de Cluny, à qui j'ai porté le *Sexe faible*, m'a écrit une lettre admirative et se dispose à jouer cette pièce au mois d'octobre. Il compte sur un grand succès d'argent. Ainsi soit-il ! Mais je me souviens de l'enthousiasme de Carvalho, suivi d'un refroidissement absolu, et tout cela augmente mon mépris pour les soi-disant malins qui prétendent s'y connaître. Car, enfin, voilà une œuvre dramatique déclarée par les directeurs du Vaudeville et de Cluny « parfaite », par celui des Français « injouable » et par celui de l'Odéon « à refaire d'un bout à l'autre ». Tirez une conclusion maintenant ! et écoutez leurs avis ! N'importe ! comme ces quatre messieurs sont les maîtres de vos destinées, parce qu'ils ont de l'argent, et qu'ils ont plus d'esprit que vous, n'ayant jamais écrit une ligne, il faut les en croire et se soumettre.

C'est une chose étrange combien les imbéciles trouvent de plaisir à patauger dans l'œuvre d'un autre ! à rogner, corriger, faire le pion ! Vous ai-je dit que j'étais, à cause de cela, très en froid avec le nommé ***? Il a voulu remanier, dans le temps, un roman que je lui avais recommandé, qui n'était pas bien beau, mais dont il est incapable de tourner la moindre des phrases. Aussi ne lui ai-je point caché mon opinion sur son compte ; *inde iræ*. Cependant il m'est impossible d'être assez modeste pour croire que ce brave Polaque soit plus fort que moi en prose française. Et vous voulez que je reste calme ! chère maître ! Je n'ai pas votre tempérament ! Je ne suis pas comme vous toujours planant au-dessus des misères de ce monde. Votre Cruchard est sensitif comme un écorché. Et la bêtise, la suffisance, l'injustice l'exaspèrent de plus en plus. Ainsi la laideur des Allemandes qui m'entourent me bouche la vue du Righi ! ! ! Nom d'un nom ! quelles gueules !

Dieu merci, « de mon horrible aspect je purge leurs États ! »

A SA NIÈCE CAROLINE.

Kaltbad-Righi (Suisse), mercredi soir, 6 heures. [15 juillet 1874].

Dieu merci, mon pauvre chat, voilà notre correspondance devenue régulière. J'ai reçu ta lettre partie de Paris vendredi dernier et une antérieure renvoyée de Croisset.

Il fait ici une chaleur étouffante ! encore un orage ! et je *tombe sur les bottes*, d'autant plus que je ne peux piquer aucun chien dans l'après-midi, à cause du tapage environnant et surtout des sonnettes électriques. M'agacent-elles le système ! me l'agacent-elles ! Enfin, dans quatre jours mon compagnon arrive, et à la fin de la semaine prochaine, sans doute vendredi (d'après-demain en huit), je serai à Paris. Je ne vais pas y rester longtemps et très prochainement j'irai vous voir. Maintenant causons de mon beau neveu.

D'après ce que tu me dis, son état, suivant Guéneau de Mussy, n'est pas bien

grave. N'importe ! il faut se soigner *et aller aux Eaux-Bonnes* malgré les affaires. Ah ! il n'y a pas à barguigner. Vous pouvez très bien rester à Dieppe encore tout le mois d'août, car les Eaux-Bonnes peuvent se prendre dans n'importe quelle saison. Ce qui n'empêche pas que, si j'étais de vous, j'avalerais cette pilule, je subirais cette corvée le plus tôt possible. Note que voilà longtemps que l'on recommande les Eaux-Bonnes à ton mari : il ferait mieux de se soigner une bonne fois plutôt que de traîner toujours, de se préparer un mauvais hiver et de finir par se flanquer quelque maladie sérieuse. Les affaires? eh bien, tant pis ! Il me semble que la santé doit passer avant elles. La nature est plus forte que nous et n'attend pas nos convenances.

Je conviens que la perspective d'un re-voyage doit vous embêter. Cependant, c'est à toi d'être raisonnable, mon Caro, de forcer ton époux à ce déplacement. J'ai la plus grande confiance dans les Eaux-Bonnes pour toutes ces affections-là, en ayant vu les résultats prompts et incroyables.

Bien qu'Ernest regimbe à la locomotion, je parie que c'est un monsieur *à se frapper le moral.* Qu'il ne s'inquiète pas, mais qu'il se guérisse.

Il est dans mon rôle d'oncle de vous prêcher, de vous tanner, de vous lavementer. C'est donc ce que je viens de faire, après quoi je vous embrasse.

Vieux.

A LA MÊME.

Righi, dimanche, 19 juillet 1874.

MA CHÈRE CARO,

Nous partons ce soir de Kaltbad ; nous allons coucher à Lucerne ; demain, à Lausanne ; mardi, à Genève, et nous serons vendredi matin à Paris.

Je vois que Monsieur mon neveu persiste à ne pas vouloir se soigner. Quand il sera très malade, il faudra bien qu'il s'y résigne ; et alors que deviendront ses affaires? Est-ce pour imiter Melotte, pour faire l' ⁞⁞ ? Je suis content qu'il ait vu Noël Guéneau de Mussy. C'est un homme plus sérieux que son cousin. Je l'ai autrefois connu, d'abord à Rouen, où il a dîné chez ton grand-père qui lui a fait un dessin pour lui expliquer je ne sais quoi sur les fractures du fémur que Guéneau n'avait jamais pu comprendre jusque-là ; puis je l'ai revu à Trouville, et chez Taine, dont c'est un grand ami. Enfin, cet excellent M. Commanville a grand tort de ne pas suivre *illico* ses prescriptions. Je ne peux pas le forcer à s'en aller aux Eaux-Bonnes, et je regrette de n'avoir pas ce pouvoir. Maintenant, n'en parlons plus.

Le Moscove a maintenant la goutte aux deux pieds. J'ai reçu de lui, ce matin, une lettre charmante, mais fort triste (1).

Le *Sexe faible* ne m'inquiète nullement. Qu'il réussisse ou ne réussisse pas, je m'en bats l'œil, profondément ! M. Vieux a tant d'orgueil qu'il est (je le crois du moins) inaccessible à la vanité.

(1) La lettre de Tourgueneff est datée : « Moscou, boulevard Pretchistenski, au comptoir des Apanages, dimanche 12 juillet/30 juin 1874. » (HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 80).

Du reste, je me propose d'être à Cluny *terrible* et pas du tout bon enfant, pas du tout commode.

Adieu, pauvre chère fille ! Dans une dizaine de jours j'espère être à Neuville et t'embrasser, car il a bien envie de te voir, ton pauvre

Vieux.

A LA MÊME.

Paris, vendredi, 4 heures, 24 juillet 1874.

Nous sommes arrivés ce matin à 7 heures. Je viens de me réveiller et j'ai la tête tout étourdie.

J'ai reçu toutes tes lettres. J'irai voir Flavie, certainement. Mais, de ce pas, je me précipite vers le théâtre de Cluny.

Demain ou après-demain je t'écrirai le jour de ma visite à Dieppe.

A bientôt donc, chère fille.

Ton Vieux.

A LA MÊME.

Paris, 25 juillet 1874.

MA CHÉRIE,

Malgré une nuit de douze heures, je continue à tomber sur les bottes. Il est vrai qu'aujourd'hui j'ai eu huit heures de voiture, et je ne suis pas au bout.

Mes affaires sont réglées à Cluny, qui compte plus que jamais sur *un grand succès d'argent.*

Bref, je prends demain l'express de 1 heure, mais j'irai coucher à Croisset pour me débarrasser de mes cantines, et prendre des chemises. Puis *lundi* j'espère dîner avec vous. Donc à lundi. Je vous embrasse.

Ta vieille Nounou, qui s'ennuie de son joli poulot.

A GUY DE MAUPASSANT.

Dieppe, 28 juillet 1874.

MON CHER AMI,

Comme le samedi est pour vous le jour sacro-saint du canotage et que je ne suis resté à Paris qu'un seul jour, qui était samedi dernier, je n'ai pas pu vous voir en revenant de l'Helvétie.

Sachez donc que le *Sexe faible* est reçu avec « enthousiasme » par le théâtre de Cluny et y sera joué après la pièce de Zola, c'est-à-dire vers la fin de novembre. Le nommé Weinschenck, directeur de cette boîte exiguë, compte sur un grand succès d'argent. Amen !

Il va sans dire que l'on trouve généralement que je me déshonore en comparaissant sur un théâtre inférieur ! Mais voici l'histoire : parmi les artistes que Weinschenk veut engager pour ma pièce, se trouve la nommée Alice Regnault. Il a peur qu'elle ne soit déjà prise par le Vaudeville et que le Vaudeville ne veuille

point la lâcher pour moi. Voudriez-vous avoir la bonté de vous informer adroitement de ce qui en est?

Je serai revenu à Croisset vendredi soir, et samedi je commence *Bouvard et Pécuchet!* J'en tremble, comme à la veille de m'embarquer pour un voyage autour du monde ! ! !

Raison de plus pour nous embrasser.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Dieppe, mardi 28 juillet [1874].

MON CHER AMI,

Mon filleul Marcel doit commencer à savoir écrire, ou bien il manquerait de précocité? Dans ce cas-là, priez-le de me répondre aux lettres que je vous envoie.

Qu'il ne manque pas de dire que l'on m'adresse les *appendices* de *Salammbô*. J'ai, hier, renvoyé de Croisset, à Toussaint (1), les dernières épreuves du texte.

La semaine prochaine, je vais me mettre enfin à mon espovantable bouquin, pour lequel je suis tenté de faire dire des neuvaines, et je voudrais bien ne plus m'occuper d'autre chose.

Vous saurez cependant que, cet hiver, je vais derechef me livrer aux risées de la populace, puisque le *Sexe faible* est reçu au théâtre de Cluny et y sera joué après la pièce de Zola.

Questions :

1° Avez-vous vu Renan?

2° Quand ferez-vous paraître la petite édition de *Saint Antoine?*

3° Quand publiez-vous *Salammbô?*

4° [Quand publiez-vous] un retirage de *Bovary?*

5° [Quand publiez-vous] les *Dernières Chansons?*

Vous *pouvez* m'écrire à Croisset, où je serai revenu samedi (2).

Au commencement de septembre, je passerai quelques jours à Paris. Y serez-vous? En tout cas, je compte vous voir (et vous avoir) à Croisset vers la fin dudit mois de septembre.

D'ici là, mon bon, je vous embrasse vous et les vôtres, et suis vôtre.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, près Rouen. Dimanche soir, 2 août [1874].

MON CHER AMI,

On me dit que l'*Événement* de ce matin annonce le départ de Weinschenk pour les Menus-Plaisirs (3).

Aurions-nous un renfoncement anticipé?

(1) Prote de l'imprimerie Claye, où furent imprimées les 2e édition (20 avril 1874) et 3e (17 juin 1875) de *la Tentation de Saint Antoine* et l'édition définitive, avec appendices (17 octobre 1874) de *Salammbô*.

(2) Charpentier a noté, en marge de l'autographe : *Répondu*.

(3) La note annonçant que Weinschenk reprend la direction des Menus-Plaisirs est en réalité dans le *Courrier des théâtres* de l'Événement portant la date du lundi 3 août 1874.

J'en ai quelque peur, d'autant plus que ledit Weinschenk, qui devait m'écrire relativement aux engagements d'acteurs, ne m'a pas donné de ses nouvelles.

Tout à vous.

Hier au soir, j'ai enfin commencé mes bonshommes.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Jeudi, 3 heures [6 août 1874].

C'est pour t'obéir, mon loulou, que je t'ai envoyé la première phrase de *Bouvard et Pécuchet*. Mais comme tu la qualifies ou plutôt décores du nom de reliques et qu'il ne faut point adorer les fausses, sache que tu ne possèdes pas la vraie (phrase).

La voici : « Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert ». Maintenant, tu ne sauras rien de plus, d'ici longtemps. Je patauge, je rature, je me désespère. J'en ai eu, hier au soir, un violent mal d'estomac. Mais ça ira : il *faut* que ça aille. N'importe ! les difficultés de ce livre-là sont effroyables. Je suis capable d'y crever à la peine. L'important, c'est qu'il va m'occuper durant de longues années. Tant qu'on travaille, on ne songe pas à son misérable individu. Rien de plus à te dire. Je vis solitairement comme un petit père tranquille, n'ayant pour compagnie que Julio. Et à propos de tranquille, Fortin trouve que j'ai l'air « calmé et plus brave homme ». C'est possible, mais moi, je trouve que la Suisse m'a un peu abruti : premier point pour être convenable.

La question des Eaux-Bonnes est donc vuidée, et à la satisfaction d'Ernest, puisqu'il s'épargne le voyage. A-t-il acheté le pulvérisateur? Il doit être drôle, le bec ouvert devant l'appareil.

Tu m'as envoyé dans ta dernière lettre un mot sublime : « Je ne permets pas que l'on touche à mes chers anciens », et comme c'est à propos de Sénèque, cela m'a rappelé Montaigne disant : « Insulter Seneca, c'est m'insulter moi-même ».

Tâche de trouver dans les journaux de Rouen (de mardi dernier?) le discours en vers de Decorde à l'Académie [1]. Quel morceau !

Adieu, pauvre chat.

Ton Vieux.

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, jeudi 6 [août 1874].

CHÈRE MADAME,

Commencez, je vous prie, par remercier votre mari de m'avoir enfin répondu. Cet effort a dû lui coûter ! N'importe ! Assurez-lui, de ma part, qu'il est beau !

Quant à vous, je ne sais comment vous dire le plaisir que m'a fait votre charmante lettre. Vous *sévignez* comme un ange. Mais quelles longues vacances vous pre-

(1) Séance publique de l'Académie de Rouen du lundi 3 août 1874.

nez ! Vous avez bien raison. Amusez-vous, humez le bon air de la plage. Je me suis promené sur celle-là (1) bien souvent, autrefois ! et je n'aime pas à y retourner parce que j'y rencontre trop de souvenirs.

Pendant que Georges fainéantise à l'ombre de son vaste chapeau de planteur, *son auteur* travaille comme un nègre. Samedi dernier j'ai enfin commencé mon roman. Les premières pages sont dures à décrocher ! et avant que j'aie fini la dernière, bien des révolutions auront peut-être passé sur le macadam. L'important pour moi, c'est que le susdit bouquin va m'occuper pendant longtemps. Tant qu'on travaille, on ne songe pas à ses misères.

Le directeur de Cluny a l'air enchanté du *Sexe faible*. Aurais-je une revanche, comme on dit en style de feuilleton? Ce serait drôle.

Quand nous reverrons-nous? Vous savez que je compte sur votre visite, cet automne ; et je profite de mon grand âge pour vous baiser sur les deux joues, chère Madame, ainsi que mon filleul, et celle (2) qui m'appelle

HABERT.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Dimanche, 4 heures, 16 août 1874.

Quel beau temps ! ma chérie. Quel calme autour de moi, et quelle solitude ! Il faut être parfois robuste pour l'endurer. Mais, enfin, aucun bourgeois ne m'embête par ses discours ou le spectacle de sa personne ! C'est l'important. N'importe ! il y a des moments où le cœur s'ennuie.

Bouvard et Pécuchet continuent leur petit chemin. J'espère avoir fini le premier mouvement du premier chapitre dans quatre ou cinq jours ; ce sera toujours cela de fait ! Mais la mise en train est bien difficile...

Le bon Laporte est venu avant-hier m'inviter pour jeudi prochain à déjeuner ou à dîner. Cette question n'est pas encore réglée.

Julio s'est uni morganatiquement à une jeune personne de la maison Davy, répondant au nom de Gilda. Je n'ai pas assisté au mariage. Voilà toutes les nouvelles de céans.

Je suis bien aise que Laure Le Poittevin (3) t'ait bien reçue. Je regrette de ne pas la voir plus souvent pour causer ensemble de bien des choses et des gens dont nous seuls nous souvenons.

As-tu au moins brillé dans ta conversation *sérieuse* avec M. Franck? [.....].

Écris souvent de bonnes petites lettres à ce

pauvre Vieux
qui t'aime.

---

(1) Trouville, où il connut, en 1836, Mme Schlésinger (Voir les *Mémoires d'un fou*). Plus exactement, les Charpentier étaient cette année-là, à Dives, près de Trouville (Cf. *Lettre à sa nièce Caroline*, 13 septembre 1874).

(2) L'aînée des enfants de Charpentier, Georgette, née en 1872.

(3) Mme Gustave de Maupassant, mère de Guy.

A LA MÊME.

Croisset, [août 1874] (1).

Sur le bateau de Bouille où je suis revenu de Rouen avec Bataille, j'ai vu une binette gigantesque : celle de Lainé, l'associé de Pécuchet (2) (pas le mien). Du reste, je suis rentré, broyé d'ennui par le spectacle de l'*éluite!* Aller à Rouen est dur !

Julie y verra de ses deux yeux, à ce que m'a prétendu l'interne d'Achille. Elle en a un qui est toujours enflammé. C'est pourquoi on la garde à l'Hôtel-Dieu, où elle paraît s'affaiblir, bien qu'elle ne soit pas malade.

Je ne suis pas gai! mais pas du tout ! Je regrette plus que jamais (sans compter les autres) mon pauvre Bouilhet, dont je sens le besoin à chaque syllabe de *Bouvard et Pécuchet.* Ce livre est diabolique ! j'ai peur d'avoir la cervelle épuisée ; c'est peut-être que je suis trop plein de mon sujet et que la bêtise de mes deux bonshommes m'envahit.

J'ai pensé beaucoup à toi aujourd'hui, pauvre chat. Tu es au milieu de gens qui te plaisent. Tu t'amuses et probablement tu ris ! Moi, je tire sur ma cervelle pour faire venir des idées qui ont du mal à venir. Il pleut et de loin je t'embrasse.

Vieux.

J'attends une description narrative, ou narration descriptive, du voyage d'Étretat.

A LA MÊME.

Paris, vendredi matin, 28 août 1874.

Comme tu as *de la société,* mon cher loulou ! Est-ce que, vraiment, cette brillante compagnie, cette suite de visites te retiendra à Neuville jusqu'à la fin d'octobre? et que d'ici là le pauvre Vieux doit se résigner à n'avoir pas ta compagnie à Croisset? N'importe ! quand je serai de retour, si tu ne peux venir, j'irai te voir, car il m'ennuie de toi démesurément, pauvre fille. J'ai peur avec l'âge de ressembler tout à fait à ta grand'mère. *J'y tourne!* Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Righi ne m'a pas fait de bien, moralement parlant. Je crois que les spectacles sublimes m'ont abêti. Cela tient aussi à *Bouvard et Pécuchet* qui me rongent. J'en viendrai à bout, cependant !

Le pauvre Moscove est de retour depuis deux jours, et plus malade que jamais. J'ai été le voir à Bougival (voyage embêtant à cause de l'omnibus, il ne se doutera jamais du *sacrifice* que je lui ai fait), et nous avons passé notre temps à gémir et à nous attrister sur nos maux réciproques. Je n'échangerais pourtant pas les miens contre les siens. Bien entendu, nous n'avons parlé que de *Bouvard et Pécuchet!* et, en somme, ça va mieux. Mais j'étais bien bas en partant de Croisset.

Je vais voir aujourd'hui Weinschenk et je saurai peut-être l'époque des répé-

(1) Paraît écrite *avant* le voyage de Flaubert à Paris, c'est-à-dire avant le 28 août.
(2) Un banquier de Rouen.

titions. Elles n'auront pas lieu avant le mois de novembre (d'après le calcul de Zola). Il faut aussi que la question des engagements soit résolue maintenant.

Adieu, pauvre Caro.

Deux bons baisers de Vieux.

Julie pourrait dès maintenant rentrer à Croisset. Mais comme je ne trouve personne pour la soigner, j'aime mieux attendre qu'elle soit tout à fait bien. Elle verra d'un œil ; pour le second, c'est fort douteux ! « Elle n'est pas facile », m'a dit son infirmière.

A LA MÊME.

Paris, dimanche matin, 30 août 1874.

C'est le moment de « te montrer sublime », ma chérie. Néanmoins ton pauvre mari préférerait sans doute se priver d'un aussi beau spectacle (celui de la sublimité). Je le plains énormément, car il n'est pas habitué à souffrir ! et l'impossibilité de se rendre « à ses affaires » doit le mettre en rage.

Je suis curieux de savoir jusqu'où ira la liaison avec Mme Carvalho. Elle est très aimable et je la crois pleine de raison ; mais elle n'a pas pour moi le charme de Mme Viardot.

J'ai hier passé tout mon après-midi au théâtre Cluny. Il est probable que mes répétitions commenceront vers le 10 novembre. On a engagé deux ou trois artistes que je ne connais pas, entre autres une demoiselle Kléber, qui vient d'Égypte, et dont Weinschenk est enthousiasmé. J'irai demain voir pour deux de mes acteurs. J'ai réglé les appendices à mettre à la fin de *Salammbô*. On les imprime, et l'édition paraîtra dans très peu de jours, ainsi qu'un nouveau tirage de *Madame Bovary*. On m'a envoyé de Strasbourg une traduction de *Saint Antoine* avec préface et biographie de l'auteur (1). La préface est très élogieuse, bien entendu !...

Calme plat dans le bon Paris.

Bouvard et Pécuchet ont du revif, à distance. Ce que j'ai fait me paraît mieux, et le reste se tasse.

A LA MÊME.

Paris, vendredi matin, 4 septembre 1874.

Je ne comprends goutte à l'entêtement d'Ernest ! Pourquoi se refuse-t-il à subir son traitement, qui n'est pas bien rigoureux? Tu lui diras une dernière fois, de ma part, qu'il a tort, et que je souhaite qu'il ne s'en repente pas plus tard. Maintenant, bonsoir, c'est son affaire. Aurait-il la *tête attaquée?* car sa conduite me paraît tenir à la démence !

Tu dois avoir maintenant les Winter. Après eux ce sera Mme Desgenetais, puis Frankline. Donc, mon pauvre chat, il me semble que toutes « les chambres

(1) Bernhart Endrulat : Die Versuchung des heiligen Antonius... mit einem Vorwort und erlauterer Anmerkungen... — *Strassburg*, Wolff, 1874. Gr. in-8°.

d'ami» seront prises dans ta villa, d'ici à longtemps, si bien que je ne vois pas le moyen de t'y faire une visite sérieuse. Mais je pourrais bien aller y dîner un dimanche. Il faudra que je revienne à Paris vers la fin d'octobre. Ainsi, pas de Caro à la fin du mois d'octobre dans le pauvre Croisset ! Enfin nous verrons à nous arranger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai bien envie de bécoter ta chère mine. J'ai vu Mme Brainne : son fils n'est pas aussi mal qu'on te l'avait dit. En effet, la Princesse a été à Ahremberg, «ne pouvant faire autrement», mais elle est revenue depuis plusieurs jours. J'ai vu hier, à dîner, chez elle, ton ancien ami le baron Larrey. Il m'a dit que les Cloquet iraient probablement à Dieppe sous très peu de jours. Au mois d'octobre, j'aurai à Croisset la visite de Popelin et de Giraud. Ma journée d'avant-hier a été tristement occupée par l'enterrement de la mère de Coppée ; jamais je n'ai vu une pareille douleur. Le pauvre garçon faisait mal à voir. Je l'ai presque porté pour descendre la grande avenue du cimetière Montmartre. Dès qu'il m'a vu, il s'est presque accroché à moi, bien que nous ne soyons pas intimes. C'est là (à cet enterrement) (1) que j'ai vu pour la première fois l'ancienne passion de la Divine, mon ennemi Barbey d'Aurevilly : il est gigantesque ! Je t'en ferai la description...

Je compte être revenu dans mon humble asile vers le commencement de l'autre semaine. Adieu, pauvre chère fille. Écris-moi de bonnes lettres si tu en as le temps, ou plutôt prends-en le temps et aime toujours

Vieux.

A LA MÊME.

Paris, lundi 7 septembre 1874.

CHÈRE CARO,

J'ai reçu hier la visite de Xemer qui m'a remis 1,000 francs. Remercie-z'-en ton époux qui commence à devenir beau, malgré sa sciatique. Veut-il que je me rende chez le fabricant de pulvérisateurs pour lui reporter son instrument? Rien ne me serait plus facile.

Mes compliments sur ta soirée de samedi. Les Dieppois ne pourront plus vous accuser d'être *fiers !* Quant à moi, le même jour samedi, j'ai passé toute ma soirée à voir jouer deux de mes futurs acteurs dont je suis loin d'être enthousiasmé. Je vais aller de ce pas chez Weinschenck pour lui communiquer mon impression peu favorable. Et il faut que je m'entende avec Zola pour des engagements nouveaux. Si tous les autres sont comme ces deux-là, ce sera pitoyable ! Cette perspective ne laisse pas que de m'inquiéter ; tant pis, après tout !...

J'ai passé mon après-midi d'hier à lire un manuscrit de mon ami Dreyfous (2), qui est fort bête (le manuscrit). C'est une petite pièce en vers dont la première aura lieu lundi ou mardi prochain à l'inévitable théâtre Cluny.

(1) Madame Adam raconte à ce propos dans *Nos amitiés politiques avant l'abandon de la Revanche*, p. 145 : «Le bon géant s'est redressé de toute sa taille et Barbey de toute sa hauteur. On s'est demandé si les deux coqs n'allaient pas se jeter l'un sur l'autre». — Mais ils s'éloignèrent sans un geste.

(2) Maurice Dreyfous, auteur dramatique. — La première de sa comédie en 1 acte et en vers, intitulée *Le Médaillon de Colombine*, eut lieu le 16 septembre 1874, à Cluny, en même temps que la première de la pièce de Paul Celières dont il est question dans la lettre suivante.

Dès que je serai rentré à Croisset (dans une huitaine) j'y aurai la visite du poète Théodore de Banville. Puis, au commencement d'octobre, j'aurai celle de Popelin et du père Giraud. Tu vois que, moi aussi, je *recevrai!* Je me suis acheté une paire de chenets en fer pour mon cabinet, me préparant à piocher vigoureusement *Bouvard et Pécuchet* pour lesquels je me sens, au fond du cœur, un revif.

Tu ne me dis pas quels sont présentement tes hôtes?

Mon serviteur Émile a fait un petit voyage à Trouville « pour se distraire ». Fortin m'a envoyé ce matin des nouvelles de Julie. On doit lui donner aujourd'hui des lunettes, c'est-à-dire qu'elle va bientôt sortir de l'hôpital. Il est probable que je la trouverai à la maison quand j'y rentrerai.

Il faudra que nous nous occupions de la loger quelque part, pour le temps où je ne suis pas à Croisset.

Adieu, pauvre chère fille. Écris-moi encore ici pour la fin de la semaine, et aime toujours

Ta vieille Nounou.

Décidément, le Righi m'a fait du bien. Je monte les escaliers sans essoufflement et je suis beaucoup moins rouge et moins nerveux.

A LA MÊME.

Paris, dimanche [13 septembre 1874].

MA CHÉRIE,

Je serai revenu à Croisset jeudi, pas avant, car il faut que je reste ici jusqu'à mercredi pour assister à une première de Cluny qui m'intéresse (1).

J'ai passé mon après-midi à une répétition pour juger du mérite de divers acteurs, et je recommence demain et mercredi ce même exercice.

J'ai trouvé une actrice qui vient de Rouen et qui a du talent, Mme Harmet.

J'ai refusé un acteur pour le rôle du Ministre et j'attends avec impatience l'audition de Mlle Kléber, destinée à celui de la Cocotte.

Malgré tes répugnances et ton sinistre pressentiment, je crois que le *Sexe faible* peut réussir.

D'ailleurs, pourquoi ne pas faire jouer une chose que l'on trouve bien? et puis, je deviens de plus en plus indifférent à ce que *on* peut dire. Car *on* me semble de plus en plus bête. *On* n'est jamais content. *On* ne sait ce qu'il veut. Enfin, j'exècre cet insaisissable *on*, et la moindre page de *Bouvard et Pécuchet* m'inquiète plus que le sort du *Sexe faible*.

Le notaire Duplan a été (à propos de *B. et P.*) charmant pour moi. J'ai passé avant-hier deux heures chez lui. Et il m'a écrit, séance tenante, quatre pages de renseignements sur les testaments. Mon petit ami Guy de Maupassant doit demain m'en donner sur les copistes du ministère.

Je viens de finir, aujourd'hui même, de corriger la dernière épreuve de *Salammbô* avec appendice. Les Charpentier reviennent de Dives, mardi.

(1) *Les bêtes noires du Capitaine*, comédie en 4 actes par Paul Celières. (Cluny, 16 septembre 1874).

Voilà, pauvre chat, toutes les nouvelles. Quant à aller te voir samedi prochain, franchement, je ferai mieux de rester dans mon humble asile ! D'ailleurs, dimanche prochain, je dînerai chez Mme Lapierre, qui m'avait invité pour aujourd'hui.

Et puis, mon pauvre loulou, avec tous ces trimbalages le roman n'avance pas, et je voudrais bien avoir fini mon introduction avant de revenir à Paris, vers la fin d'octobre.

Mais quand Frankline sera partie, qui t'empêche de venir me faire une visite? Note que je vais avoir Banville pendant un jour, puis Popelin et Giraud. Si je vais à Dieppe, je ne ferai plus rien.

En désespoir de cause, j'irai si tu ne viens pas !

Adieu, pauvre chou.

Ta vieille Nounou.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris, jeudi matin, septembre 1874].

MON CHER AMI,

J'ai vu hier au soir Renan, qui m'a fait part de ce qu'il voulait exécuter pour moi. Je crois son idée excellente. Venez donc demain matin, à l'heure qu'il vous plaira. Je vous conterai la chose. De plus, je dois ce soir me trouver avec quelqu'un de fort influent aux *Débats*.

S'il en est encore temps, une remarque pour Toussaint : dans le Buddha, un homme appelé Simon, c'est *Siméon*.

Apportez-moi ce que vous avez de journaux. Il importe que la *collection* des articles sur *Saint Antoine* soit *complète*. Cela est indispensable pour le travail que Renan m'a positivement promis.

Tout à vous, et deux bécots au filleul. Votre

G. F.

---

* AU MÊME.

[Paris, septembre 1874] (1).

MON CHER AMI,

J'ai oublié de vous dire que bientôt :

1° Je vais regagner ma maison des champs ; donc pressez l'impression de *Salammbô*, si vous voulez que les épreuves soient prêtes avant mon départ ;

2° Les *Dernières Chansons* sont chez vous depuis hier. Il faudrait faire faire tout de suite des spécimens pour les couvertures.

J'irai chez vous à la fin de la semaine. Mais pas pour déjeuner, c'est trop dangereux !

Je m'absente de Paris pour deux ou trois jours. Tout à vous, mon bon. Votre

G. F.

---

(1) Postérieure au 15 septembre.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset]. Samedi soir, 5 heures [19 septembre 1874].

Comment ! pas de lettres ! Vieux croyait bien en trouver une, ici à son retour ! et Vieux en est d'autant plus marri qu'il se trouve présentement souffreteux. Depuis jeudi matin je suis en proie à une colique abominable ; à peine si je peux me tenir sur mes jambes. Je ne fais que monter et descendre l'escalier. Enfin, si je ne vais pas mieux lundi, j'emploierai des moyens énergiques ! Cette indisposition me cause une telle fatigue que j'ai dormi hier quatorze heures d'affilée, et cette nuit douze.

J'ai trouvé ici Mlle Julie, enchantée d'être revenue dans sa maison et d'y voir ! Il lui semble qu'elle renaît. Elle distingue des choses qu'elle n'avait pas vues depuis plusieurs années. Cependant elle est loin d'être guérie ; son œil droit se rétablit difficilement.

On m'a renvoyé aujourd'hui, de Paris, la lettre ci-jointe, à laquelle je *prie* ton mari de faire droit. Je croyais cette affaire terminée. Qu'elle le soit donc ! et promptement.

Autre réclamation audit sieur Commanville : MON VIN ! je ne vois venir aucune barrique de vin !

J'ai beaucoup cabotiné pendant ces derniers jours. Mes acteurs seront satisfaisants. J'en aurai même quelques-uns de bons, entre autres Mme Hamet (celle qui a joué dans les *Deux Orphelines* le rôle de la Frochard). Pour ma Cocotte j'en aurai une *très* belle (Cocotte), Mlle Kléber, mais j'ignore son talent.

Peragallo (l'agent dramatique) m'a demandé la *Féerie*, sûr, dit-il, de la placer. Je la lui donnerai quand je reviendrai à Paris, vers la fin d'octobre, sans doute. Je voudrais d'ici là avoir fini l'introduction de *Bouvard et Pécuchet*. Je me sens en bonne disposition de travail. Mais je suis gêné par mes désordres intestinaux qui m'empêcheront demain d'aller dîner chez Mme Lapierre.

J'espère que demain matin j'aurai des nouvelles de ma pauvre fille. *Il faudra* que tu viennes pendant le mois d'octobre, mon loulou, d'abord pour me voir et puis pour décider que faire de Julie pendant mes absences.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse tendrement.

Ta vieille Nounou.

Mes amitiés à Frankline. Je regrette de n'être pas en tiers dans votre aimable société.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Dimanche matin [20 septembre 1874].

O GEORGES,

Voici la chose : Renan, me croyant à Paris (d'après ma carte de visite déposée à sa porte), me donne rendez-vous pour *jeudi prochain*. A partir de deux heures, il sera chez lui. Donc, mon bon, transportez-vous z'y, s. v. p.

Comment s'est passée la lecture de Zola (1)? A-t-on commencé les répétitions? est-il content?

Je travaille fortement et vous embrasse *tretous*.

Votre
G. F.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, mardi 22 [septembre 1874] (2).

Votre lettre du 12 m'est arrivée à Paris comme j'en partais, étant venu dans la nouvelle Athènes pour cabotiner ; nous recauserons de cela tout à l'heure.

Comme vous êtes triste, mon cher ami ! Votre découragement m'afflige. Vous regardez trop au fond des choses. Quand on réfléchit un peu sérieusement, on est tenté de se casser la gueule. C'est pourquoi il faut agir. Le livre qu'on lit a beau être bête, il importe de le finir. Celui qu'on entreprend peut être idiot, n'importe ! Écrivons-le ! La fin de *Candide :* « Cultivons notre jardin » est la plus grande leçon de morale qui existe. Je ne comprends pas que vous passiez votre temps à pêcher et à chasser. Soyez sûr que ce sont des occupations funestes. La « distraction » ne distrait pas — pas plus que les excitants n'excitent. J'ai beau être névropathe, au fond je suis un sage. Or, je vous conjure, je vous supplie, de vous remettre à la besogne bravement, sans tourner la tête derrière vous.

Le Righi, où je me suis embêté à périr, m'a fait du bien. Mes étouffements ont diminué et je monte les escaliers comme un jeune homme. A mon retour ici, au mois d'août, j'ai enfin commencé mon roman, lequel va me demander trois ou quatre ans (c'est toujours ça de bon). J'ai cru d'abord que je ne pouvais plus écrire une ligne. Le début a été dur. Mais enfin, j'y suis, ça marche ou du moins ça va mieux.

Le *Sexe faible* passera après la pièce de Zola (à la fin de décembre?) Tout le monde trouve que je me déshonore en figurant sur un bouis-bouis aussi piètre que le théâtre de Cluny, mais je m'en bats l'œil complètement.

Je vous recommande comme spectacle d'aller dans le vestibule de Nadar, à côté de Old England ; vous y verrez : 1° la photographie d'Alex[andre] Dumas, grandeur nature ; et 2° le buste du même Dumas. Ce qui prouve que la modestie est inséparable du vrai mérite. De plus, il va faire une préface à *Manon Lescaut* et une préface à *Paul et Virginie*. Voilà de ces choses qui consolent. D'ailleurs, on ne doit pas se plaindre d'une époque où il arrive des histoires comme celles de la sentinelle de Bazaine (3). Quel joli sujet d'opéra-comique !

(1) La pièce de Zola, *les Héritiers Rabourdin*, fut représentée pour la première fois au théâtre de Cluny, le 3 novembre 1874. Elle y obtint fort peu de succès (Voir *Correspondance* de Zola, les *Lettres et les Arts*, pages 97 à 104).

(2) *Septembre* 1874 est ajouté au crayon sur l'autographe, d'une autre main que celle de Flaubert.

(3) Dans la nuit du 9 au 10 août 1874, Bazaine s'était évadé du fort de l'île Sainte-Marguerite, où il était enfermé. On s'aperçut trop tard que cette nuit-là, précisément, on avait oublié de placer la sentinelle à son poste ordinaire. Les circonstances de cette évasion et les complicités qui la favorisèrent sont demeurées assez mystérieuses. Deux livres, parus en 1924, ont encore repris la question, l'un, de M. G. Delayen : *Les deux affaires du capitaine Doineau ;* l'autre, de M. Albéric Cahuet : *Le Masque aux yeux d'or.* — Voir le *Temps* du 31 mai 1924.

N'importe ! la bêtise moderne m'épouvante ! Elle monte de jour en jour ! où fuir?

Le pauvre Tourgueneff était repris de sa goutte la dernière fois que je l'ai vu. Il m'a parlé de refaire un dîner *artistique* comme celui de l'hiver dernier. C'est chose convenue, n'est-ce pas? et qui aura lieu dès que je serai à Paris, c'est-à-dire vers la fin d'octobre probablement.

D'ici là, je vous embrasse, mon cher vieux.

Votre
G. F.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, 5 heures, 24 septembre 1874.

MON PAUVRE CARO,

Voilà deux lettres de toi qui ne sont pas gaies, surtout celle de ce matin ! Comment se fait-il qu'ayant près de toi ton amie Frankline, tu sois d'une pareille humeur? Tu devrais la reconduire et venir faire une visite à Vieux pour causer avec lui, ne serait-ce qu'un jour.

Ma dysenterie a disparu devant le laudanum et le bismuth. Et *Bouvard et Pécuchet* se portent très bien. Voilà comme les temps se suivent et ne se ressemblent pas. Au mois d'août j'étais dans une situation d'esprit abominable, désespéré de tout à me casser la margoulette, et depuis huit jours, malgré mon ventre, ça va merveilleusement. Espérons qu'il en sera de même bientôt de ma chère fille. J'ai été hier dîner chez Lapierre. Madame était dans son lit, ayant un érysipèle à la face, par suite de la piqûre d'un moustique. Convives : Mmes Brainne et Pasca et le sieur Houzeau.

J'étais invité à aller passer la semaine à Reuilly, chez Mme André. Mais j'ai autre chose à faire que de me trimbaler dans les châteaux. D'ailleurs, mes bonshommes m'amusent plus que la société des riches.

A l'heure qu'il est, on enterre le père Risler (un sujet de moins pour mes conversations dans mes visites aux bourgeois de Rouen).

Maintenant, attention à ce qui suit, et *réponse immédiate*, je t'en prie :

1° L'économe de l'Hôtel-Dieu m'a envoyé ce matin la note de Mlle Julie s'élevant à la somme de 388 francs. Il me serait difficile de les envoyer, puisque je n'en possède que 250. Elle en a 300 ; mais Bidault doit en avoir à elle.

Que dois-je faire?

2° Et *mon vin?* je ne le vois pas venir.

Il y avait encore une troisième question dans ma dernière lettre. Je ne me souviens plus de laquelle.

Elle était adressée à ton mari.

Sent-il que les Eaux-Bonnes lui fassent du bien?

Je crois que Théodore de Banville viendra me voir dans huit ou dix jours. Quant à Popelin et à Giraud, aimes-tu mieux que je les invite pendant que tu seras là? Ce sont d'aimables gens. Mais si tu ne dois rester (au mois d'octobre) que peu

de jours ici, j'aime mieux être seul avec Caro. J'imagine que Weinschenk m'appellera à Paris plus tard qu'il ne l'avait dit.

Adieu, pauvre chère fille.

Vieux t'embrasse tendrement.

A GEORGE SAND.

[Croisset] Samedi, 26 septembre 1874.

Donc, après m'être embêté comme un âne au Righi, je suis revenu chez moi au commencement d'août et je me suis mis à mon bouquin. Le début n'a pas été commode, il a été même « espovantable » et j'ai « cuydé » en périr de désespoir ; mais à présent ça va, j'y suis, advienne que pourra ! Du reste, il faut être absolument fol pour entreprendre un pareil livre. J'ai peur qu'il ne soit, par sa conception même, radicalement impossible. Nous verrons. Ah ! si je le menais à bien... quel rêve !

Vous savez sans doute qu'une fois de plus, je m'expose aux orages de la rampe (jolie métaphore) et « qu'affrontant la publicité du théâtre », je comparaîtrai sur les tréteaux de Cluny, probablement vers la fin de décembre. Le directeur de cette boîte est enchanté du *Sexe faible*. Mais Carvalho aussi, l'était, ce qui n'a pas empêché... Vous savez le reste.

Il va sans dire que tout le monde me blâme de me faire jouer dans un pareil bouis-bouis. Mais puisque les autres ne veulent pas de cette pièce et que je tiens à ce qu'elle soit représentée pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous, je suis bien obligé d'en passer par là. Je garde, pour vous en faire le récit, quand nous nous verrons, deux ou trois jolies anecdotes à ce propos. Pourquoi le théâtre est-il une cause générale de délire? Une fois qu'on est sur ce terrain-là, les conditions ordinaires sont changées. Si on a eu le malheur (léger) de ne pas réussir, vos amis se détournent de vous. On est très déconsidéré. On ne vous salue plus ! Je vous jure ma parole d'honneur que cela m'est arrivé pour le *Candidat*. Je ne crois pas aux conjurations d'Holbachiques, cependant tout ce qu'on m'a fait depuis le mois de mars m'étonne. Au reste, je m'en bats l'œil profondément et le sort du *Sexe faible* m'inquiète moins que la plus petite des phrases de mon roman.

L'esprit public me semble de plus en plus bas. Jusqu'à quelle profondeur de bêtise descendrons-nous? Le dernier livre de Belot (1), s'est vendu en quinze jours à huit mille exemplaires, la *Conquête de Plassans* de Zola à dix-sept cents en six mois, et il n'a pas eu un article ! Tous les idiots du lundi viennent de se pâmer sur *Une Chaîne* de M. Scribe !... La France est malade, très malade, quoi qu'on dise ; et mes pensées, de plus en plus, sont couleur d'ébène.

Il y a pourtant de jolis éléments de comique : 1° l'évasion Bazaine avec l'épisode de la sentinelle ; 2° l'*Histoire d'un diamant* du sieur Paul de Musset (voir la *Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre) ; 3° le vestibule de l'ancien établisse-

(1) *Les mystères mondains*, 3 volumes.

ment de Nadar, *near old England*, où l'on peut contempler la photographie d'Alexandre Dumas grandeur nature.

Je suis sûr que vous me trouvez grincheux et que vous allez me répondre : Qu'est-ce que tout cela fait? Mais tout fait ! et nous crevons par la blague, par l'ignorance, par l'outrecuidance, par le mépris de la grandeur, par l'amour de la banalité et le bavardage imbécile.

« L'Europe qui nous hait nous regarde en riant, »

dit Ruy Blas. Ma foi, elle a raison de rire !

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi 1er octobre 1874.

MON LOULOU,

[.....] J'attends lundi 500 francs. Ernest me donnera les autres 500 plus tard. Qu'il n'oublie pas non plus de payer mon terme le 15 courant. Je voudrais bien qu'il me donnât mes comptes pour que je sache enfin ce que je possède et que je ne sois pas toujours à lui demander de l'argent. Je voudrais que nous prissions des époques fixes. J'ai peur de me réveiller un beau jour sans le sol !

Ce que je désire d'abord, c'est voir ma pauvre nièce ! En quatre mois, rien que deux jours ! pas plus !

Il me semble d'ailleurs que nous avons besoin de conférer ensemble et que ça nous fera du bien. Je me réjouis en songeant que je n'ai plus qu'une quinzaine à passer dans la solitude, car je compte sur toi le 15 prochain, ma chérie.

Depuis que je suis revenu ici, j'ai fait sept pages ! Mon premier chapitre sera terminé quand tu viendras.

J'espère que la peinture *cultivée* dans la compagnie de ta chère Frankline t'aura un peu remonté le moral.

Adieu, pauvre chat. Mille tendresses de

Vieux.

Je suis bien fâché que vous ayez raté votre location de Pissy. Il me semble que depuis quelque temps ça ne va pas [.....].

A LA MÊME.

[Croisset] Jeudi [8 octobre 1874].

Je viens d'écrire à Zola et à Weinschenk pour leur demander l'époque où l'on m'appellera. De plus, Banville doit passer lui-même au théâtre. D'ici à très peu de temps, j'aurai une époque et nous saurons à quoi nous en tenir, mon loulou.

J'ai reçu lundi les 500 francs de Daviron. Mais j'attendais une lettre de toi, pour « t'en accuser réception ».

Banville est venu ici, dimanche soir, avec son fils [1], jeune homme âgé de 15 ans, et qui a l'air d'une petite demoiselle. Je les ai menés à la Bouille (naturellement) et ils sont repartis mardi soir. Ledit Banville m'a donné pour le *Sexe faible* quelques bons avis que je tâcherai de suivre.

Tourgueneff m'a envoyé hier trois articles d'une gazette de Berlin sur *Saint Antoine*. L'auteur de ces articles, qui est un de ses amis, demande à traduire *Salammbô*. Quand tu seras ici, tu me traduiras, toi, lesdits articles élogieux à la gloire de Vieux.

Bouvard et Pécuchet arrivent dans leur maison de campagne ; j'espère avoir fini le premier chapitre ou introduction à la fin de la semaine prochaine.

Je suis comme toi, je n'ai aucune envie de m'en aller à Paris, ce beau pays m'attirant de moins en moins.

Pas drôle, hein, la compagnie des Lillebonnais. Je te répète *qu'il n'y a que moi*.

Il est vrai que samedi j'étais très souffrant. Ces mêmes douleurs, qui sont, je crois, la suite de ma dysenterie, ne m'ont définitivement quitté qu'hier.

Adieu, pauvre chérie. Il me tarde de te voir. Nous avons bien des choses à nous dire.

Je t'embrasse.

Ta vieille Nounou.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, jeudi 8 octobre [1874].

MON CHER AMI,

Comment vont les répétitions? Charpentier m'a écrit que vous étiez désolé. Est-ce vrai?

Pouvez-vous me dire le moment précis où vous croyez être joué? J'aurai besoin de le savoir pour mes petites dispositions personnelles.

Donnez-moi quelques détails sur votre affaire, vous me ferez plaisir.

Tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Dimanche 11 octobre 1874.

Weinschenk, Zola et Banville m'ont répondu que je ne serais pas appelé à Paris avant la première quinzaine de décembre. Donc, mon pauvre loulou, tu vas pouvoir passer à Croisset *tout* le mois de novembre comme c'était ton intention. Tu sais que je compte là-dessus absolument et si tu me faisais la « crasse » de manquer à ta parole, je serais indigné, ou plutôt déçu, car Vieux ne peut s'indigner contre sa chère fille.

La pièce de Zola sera jouée vers le 25. J'irai voir la répétition et la première, tant pour l'auteur que pour moi-même. Ce sera un dérangement de deux jours.

(1) Non pas son fils, mais son beau-fils, Georges Rochegrosse, le peintre.

Après la pièce de Zola, on jouera (par charité), le *Mangeur de fer* d'Ed. Plouvier, qui crève de misère et de maladie. Je pourrais réclamer mon tour, mais je n'en fais rien, d'autant plus que ce retard m'arrange.

J'aurai le temps d'ici là de mettre bien en train mon premier chapitre (celui de l'agriculture), lequel commence à se dessiner nettement dans mon imaginative. Mon Prologue sera fait demain ; il me manque, pour l'avoir fini, de m'être promené la nuit avec une chandelle dans le potager, excursion que je vais accomplir ce soir.

Il est probable que samedi prochain j'irai avec Laporte voir la ferme modèle de Lizors.

As-tu trouvé des serviteurs?

Vite une réponse définitive sur tes projets.

N. B. — Que faut-il que j'écrive au fermier de Deauville?

Adieu, pauvre chat. A bientôt, enfin.

Deux bons baisers de Vieux.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, dimanche [11 octobre 1874].

Merci de votre bonne lettre, mon cher ami, et de tous les détails que vous me donnez.

Loin d'être contrarié pour le retard de ma pièce, *il* me fait plaisir.

Et je profiterai de vos conseils. Dès que je serai débarqué à Paris j'irai vous voir.

Prévenez-moi un peu d'avance, pour que je puisse me rendre à votre répétition générale et à votre première. J'y serai, comptez là-dessus.

Tout à vous. Votre
G. F.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi, 15 octobre 1874.

Il me semble, mon loulou, *que :* puis*que* tu ne resteras *que* quinze jours dans le pauvre Croisset, tu pourrais bien activer tes emménagements, afin de venir ici plus promptement. Une semaine et demie pour faire tes paquets ! Ça me semble « exagéré ». Allons, dépêche-toi ! voyons ! et arrive.

J'ai peur d'être, pendant que tu seras près de moi, appelé à Paris? Ce sera, y compris l'aller et le retour, quatre jours de moins à jouir de ta compagnie.

Samedi prochain, je vais voir la ferme de Lizors. Un des jours de la semaine prochaine j'irai à Rouen pour conférer avec le jardinier Beaucantin [1], auquel j'ai demandé un rendez-vous. Je prépare actuellement mon premier chapitre (l'agriculture et le jardinage). L'introduction est faite. C'est bien peu comme

(1) Directeur du Jardin des plantes de Rouen.

nombre de pages, mais enfin je suis en route, ce qui n'était pas commode. Mais quel livre ! Hier au soir, à minuit, j'en suais à grosses gouttes, bien que ma fenêtre fût ouverte. Le difficile dans un sujet pareil c'est de varier les tournures. Si je réussis, ce sera, sérieusement parlant, le *comble de l'Art.*

Lundi, Raoul-Duval est venu m'inviter à dîner pour le lendemain, et mardi j'ai fait chez lui un dîner très gentil avec M. et Mme Lapierre, et Lizot (1), qui n'a pas été officiel. Mme Lapierre trouve que le jeune Baudry est devenu si ennuyeux qu'il en est *infréquentable.* Elle ne peut plus le voir sans dormir immédiatement.

Adieu, pauvre chat. Active tes préparatifs et viens causer longuement dans le cabinet de

Vieux.

Julie m'ennuie à force de me demander quand viendra « Mme Commanville ». La voilà rassurée, ce qui ne l'empêche pas de toujours pousser des soupirs, comme un accompagnement de sa claudication.

A LA MÊME.

Croisset, mardi, 3 heures, 20 octobre 1874.

PAUVRE CHAT,

A quelle heure dois-je t'attendre samedi prochain? je dis samedi, puisque tu restes inflexible.

Tu feras bien de venir. Je ne suis pas très gaillard, ni au moral, ni au physique. Je crois qu'en vieillissant la solitude me devient plus difficile à porter. *Bouvard et Pécuchet* allaient merveilleusement la semaine dernière, mais depuis que je me suis dérangé pour aller à Lizors, il y a une forte baisse, et dimanche je me suis ennuyé à mourir.

Hier j'ai été voir le sieur Beaucantin qui ne m'a donné *aucun* renseignement.

Dis-moi comment ton mari a supporté le voyage de Marseille.

Le bon Laporte vient dîner chez moi jeudi.

Peut-être sera-ce une raison pour t'avoir un peu plus tôt, car je sais que ce troubadour te plaît.

Je t'embrasse. Ton vieux Cruchard.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, dimanche [25? octobre 1874].

MON CHER AMI,

J'*en étais sûr !* moi qui connais les hommes !

Voici ce que j'ai envie de faire :

Quand je serai revenu à Paris, j'irai lui (2) demander mon tas de journaux et lui parlerai de ce qu'il m'avait promis, carrément, sans ambages, ni circonlocutions.

(1) Lizot, préfet de la Seine-Inférieure.
(2) A Renan.

Quand sera-ce? mon départ dépend de la première de Zola. Son inquiétude m'inquiète. Il me semble pourtant que les acteurs qui jouaient dans les *Bêtes noires du Capitaine* étaient suffisants? Quand vous verrez le-dit Zola, priez-le de m'écrire, s'il a le temps. Je voudrais bien savoir à peu près l'époque de sa première.

A vous, mon bon, et à toute la smalah.

Tendrement vôtre.

G. F.

Je pioche d'une façon gigantesque.

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Croisset] Mercredi, 5 heures [28 octobre 1874].

Votre lettre m'est arrivée, ce matin, comme j'allais partir.

Vous ne serez pas joué avant mercredi, sans doute? Dans ce cas-là, je partirai lundi, et dès le soir j'irai chez vous.

Si vous êtes joué lundi (1), vous me verrez samedi (car je tiens à voir votre répétition générale).

J'attends donc un mot de vous pour me mettre en route.

Donc, à bientôt, mon cher Zola.

Votre.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Mardi, 6 heures soir, 3 novembre 1874.

MON PAUVRE CHAT,

Je tombe sur les bottes, car je suis en courses depuis le matin et il faut que je m'habille pour la première de Zola qui a lieu ce soir (2).

Je vais peut-être dîner chez toi, si j'y trouve ton mari que je n'ai pas encore vu. Demain re-rendez-vous avec Weinschenk et Peragallo.

Ma lecture du *Sexe faible* est fixée au 19 prochain (de jeudi en quinze). J'aurai le temps d'avoir fini ma ferme. Weinschenk veut engager Lesueur du Gymnase et me paraît toujours enthousiasmé?...

Mes maux de ventre ont complètement disparu.

Je serai à Croisset pour dîner jeudi, c'est alors que j'arriverai par l'express de l'après-midi.

Deux bons bécots de

Ton vieux oncle.

---

(1) La première des *Héritiers Rabourdin* avait été annoncée en effet pour le lundi 2 novembre.

(2) C'était à proprement parler la répétition générale. La première, à bureaux ouverts, n'eut lieu que le lendemain mercredi 4.

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, mardi soir [10 novembre 1874].

MON CHER AMI,

Vous m'oubliez, car vous m'aviez promis de me donner des nouvelles de vos « Héritiers ».

Comment s'est passée la représentation de dimanche?

Etc., etc. !

Tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Rouen, samedi, 3 heures, 14 novembre 1874] (1).

Zola m'a écrit, hier, que je ferais bien de venir tout de suite à Paris, pour surveiller les engagements d'acteurs, avant ma lecture. Il me dit de prendre garde à Mlle Kléber et de ne pas faire comme lui, c'est-à-dire de ne pas me laisser leurrer, berner. De plus, Jules Godefroy m'a écrit ce matin qu'il tenait à ma disposition les notes agricoles que je lui avais demandées.

Donc, ma chérie, je m'en irai lundi avec un « des Chapeaux (2)... » et je dînerai chez toi. Mon intention était de t'écrire une vraie lettre pour répondre aux choses gentilles que contenait la tienne ; mais à peine avais-je la plume en main que Nion est entré. Sa visite a duré près de trois heures ! il en est six maintenant. Du reste, elle ne m'a pas ennuyé, car il m'a conté des potins de Rouen assez drôles.

J'attends immédiatement le jeune Philippe. Laporte, dînant demain rue de la Ferme, reviendra pour déjeuner. J'emploierai mon après-midi à faire mes paquets. Jamais je n'ai été moins content de partir. Tantôt, quand j'ai vu Julio s'en aller, j'ai été pris d'un mouvement d'amertume inconcevable. Ce trimbalage régulier de Paris à Croisset et de Croisset à Paris me devient lourd !

Et il faisait aujourd'hui un temps splendide. Je me suis promené pendant une heure sur la terrasse. Les feuilles des boules de neige étaient absolument pareilles à des feuilles d'or. Elles se détachaient sur le bleu du ciel avec une violence ⁑ tistique.

Adieu, pauvre chat, à bientôt.

Je t'embrasse à deux bras bien tendrement.

Ta vieille ganache d'oncle.

---

(1) Cette date est celle qui est attribuée à la lettre de Flaubert dans les éditions antérieures de sa *Correspondance*. Je la maintiens, même avec l'indication erronée de *Rouen*, qui n'est que le timbre de départ de la poste, certainement, et non une mention autographe. Mais il convient de faire toutes réserves quant à la mention 14 novembre. En effet, la lettre de Zola à laquelle celle-ci fait allusion, est datée 12 *octobre* dans *Les Lettres et les Arts*, p. 101.

(2) « Les Chapeaux », surnom donné par Flaubert à Mmes Lapierre et Brainne.

A LA MÊME.

Paris, 22 novembre 1874.

Non, mon loulou, je n'irai pas dîner chez toi demain, parce que je ne sais où j'irai en sortant de ma lecture et que d'ailleurs je serai éreinté (1). Mais si tu passes dans mon quartier, vers 6 heures, informe-toi si je suis rentré, et daigne monter mes étages. Aujourd'hui je me repose. Je n'irai pas à Saint-Gratien, voulant ménager mon galoubet pour demain.

Je crois que je me suis engagé dans une sotte affaire. Montigny, que j'ai vu hier, m'a refusé Lesueur. C'est le début !

A bientôt, pauvre chat.

Ton Vieux.

Quel dommage que tu ne sois pas venue hier ! Il y avait un petit dîner, bien gentil ! Frais perdus !

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Lundi soir, 5 heures. [23 novembre 1874].

MON CHER AMI,

1° *Renan* va se mettre tout de suite à faire l'article. Je lui ai dit que vous prépariez une édition de *Saint Antoine* et que la chose était pressée. Il doit me donner rendez-vous dans une huitaine pour me lire ce qu'il aura fait. Ce sera sous forme de lettre à moi adressée et je ferai imprimer cela dans le journal qui me, ou plutôt vous conviendra.

La promesse de Renan m'a l'air formelle.

N. B. — Je lui ai parlé de la *Conquête de Plassans ;* vous feriez bien de la lui envoyer, de votre part, dans cinq ou six jours, pour lui rafraîchir sa mémoire.

2° Le *Sexe faible* est retiré de Cluny et je l'ai porté chez Peragallo, qui va le porter chez Montigny (2).

Pas n'est besoin de vous dire que je n'ai aucun espoir de ce côté. Cependant, qui sait?

J'aurai probablement une réponse avant la fin de la semaine?

Tout à vous.

Vendredi, nous recauserons de tout cela.

---

(1) La lecture du *Sexe faible* aux acteurs de Cluny. A la suite de cette lecture, Flaubert retira sa pièce et la présenta au Gymnase où elle ne fut pas jouée davantage.

(2) Peragallo, agent général de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. — Montigny, directeur du Gymnase.

* A ÉMILE ZOLA.

Paris [23 novembre 1874] (1).

MON CHER AMI,

J'ai retiré ma pièce, W[einschenk] ayant lui-même reconnu qu'il ne pouvait la jouer.

Le *Sexe faible* est maintenant dans les mains de Peragallo, qui va le porter à Montigny, lequel n'en voudra pas.

N'importe ! Je me sens fortement soulagé.

Tout à vous.

A dimanche, n'est-ce pas?

A GEORGE SAND.

[Paris] Mercredi, 2 décembre 1874.

J'ai des remords à votre endroit. Laisser si longtemps sans réponse une lettre pareille à votre dernière (2) est un crime. J'attendais pour vous écrire que j'eusse à vous apprendre quelque chose de certain, sur le *Sexe faible*. Ce qu'il y a de certain, c'est que je l'ai retiré de Cluny il y a huit jours. Le personnel que Weinschenk me proposait était odieux de bêtise, et les engagements qu'il m'avait promis, il ne les a pas faits. Mais, Dieu merci, je me suis retiré à temps. Actuellement ma pièce est présentée au Gymnase. Point de nouvelles, jusqu'à présent, du sieur Montigny.

Je me donne un mal de cinq cents diables pour mon bouquin, me demandant quelquefois si je ne suis pas fou de l'avoir entrepris. Mais, comme Thomas Diafoirus, je me raidis contre les difficultés d'exécution qui sont effroyables, il me faut apprendre un tas de choses que j'ignore. Dans un mois j'espère en avoir fini avec l'agriculture et le jardinage, et je ne serai qu'aux deux tiers de mon premier chapitre.

A propos de livre, lisez donc *Fromont et Risler* de mon ami Daudet, et les *Diaboliques* de mon ennemi Barbey d'Aurevilly (3). C'est à se tordre de rire. Cela tient peut-être à la perversité de mon esprit qui aime les choses malsaines, mais ce dernier ouvrage m'a paru extrêmement amusant ; on ne va pas plus loin dans le grotesque involontaire.

Calme plat d'ailleurs ! la France s'enfonce doucement comme un vaisseau pourri, et l'espoir du sauvetage, même aux plus solides, paraît chimérique. Il faut être ici, à Paris, pour avoir une idée de l'abaissement universel, de la sottise, du gâtisme où nous pataugeons.

Le sentiment de cette agonie me pénètre et je suis triste à crever. Quand je ne me torture pas sur ma besogne, je gémis sur moi-même. Voilà le vrai. Dans mes loisirs, je ne fais pas autre chose que de songer à ceux qui sont morts, et je vais vous dire un mot bien prétentieux : personne ne me comprend ; j'appartiens à un autre monde. Les gens de mon métier sont si peu de mon métier ! Il n'y a guère

(1) La réponse de Zola à ce billet est datée 24 novembre (*Les lettres et Les Arts*, p. 103). L'autographe est au Musée de Croisset.

(2) La lettre de G. Sand est datée 5 *novembre* sur l'autographe. (*Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 409).

(3) *Fromont jeune et Risler aîné* avait paru le 26 juin 1874. (*Bibl. franç.*, 4 juillet). — *Les Diaboliques*, le 28 novembre.

qu'avec Victor Hugo que je peux causer de ce qui m'intéresse. Avant-hier il m'a cité par cœur du Boileau et du Tacite. Cela m'a fait l'effet d'un cadeau, tant la chose est rare. D'ailleurs, les jours où il n'y a pas de politiciens chez lui, c'est un homme adorable.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[[Paris] Mercredi, 4 heures. [2 décembre 1874].

MON CHER AMI,

Renan vient de m'apporter son article. C'est une lettre, à moi adressée de Venise (1). Il y soutient avant tout l'Art pour l'Art. En somme vous ne serez pas mécontent. Renan ne demande pas mieux que de la faire insérer dans les *Débats*. Si cela vous convient, il en préviendra lui-même les Messieurs de ladite feuille.

Venez demain chercher la chose. Je ne bougerai pas de toute la journée.

Voilà plusieurs fois que Chennevières me demande une *Salammbô*, avec dédicace. Comme il a été très gentil dans l'affaire de la Censure (je vous conterai cela), je ne vois pas de raison pour lui refuser cette faveur. Soyez donc assez gentil pour m'apporter un volume. Vous m'éviterez une course.

Rien de neuf du Gymnase. Aucune nouvelle.

Tout à vous, mon bon. Votre

G. F.

---

* AU MÊME.

[Paris] Jeudi soir [décembre 1874].

CHER AMI,

Voilà *deux fois* que Renan me demande pourquoi vous n'êtes pas venu lui apporter son article. Après lui avoir témoigné beaucoup d'impatience pour qu'il nous en fasse un, nous semblons maintenant n'en plus vouloir — puisque nous n'en usons pas.

Je serais désolé de le contrarier, même légèrement.

Allez donc chez lui, et faites paraître la chose ; ou donnez-lui une raison quelconque pour excuser ce retard.

Je reste sur ma table à travailler comme plusieurs bœufs.

Mes tendresses à vos deux amours et à leur mère, s. v. p., — à vous.

---

* AU MÊME.

[Décembre 1874].

MON CHER AMI,

J'ai vu hier Renan, auquel j'ai parlé de notre idée, relativement à la fin de sa lettre.

(1) Elle est datée en effet *Venise*, 8 *septembre* 1874, et a été reproduite dans *Feuilles détachées pour faire suite aux souvenirs d'enfance et de jeunesse*. (Paris, 1892, pp. 344-355).

Il m'a dit qu'il ne vous avait pas encore vu, ce qui m'a étonné. Je croyais la chose faite. Pourquoi ne l'est-elle pas? Problème.

Demain, je me présenterai chez vous avant cinq heures.

Votre

Jeudi. G. F.

Aucune nouvelle du Gymnase? Autre problème.

---

* AU MÊME.

[Paris] Vendredi matin [décembre 1874].

MON CHER GEORGES,

1° Délivrez-moi de l'imbécile dont je vous envoie les autographes ci-joints. Est-il beau, avec « Mme Francheterre, sa parente »?

2° Nous comptons, Mme Pasca (1) et moi, aller déjeuner chez vous, non pas lundi, mais jeudi. Le moment de mon départ approche et je n'ai guère de libre que cette matinée-là.

3° Moi aussi j'ai eu des embêtements cet hiver. De plus *B. et P.* me conduisent tout doucement, ou plutôt durement, vers le séjour des ombres. J'en crèverai ! Néanmoins depuis quelques jours il y a du revif. Ah ! si j'avais fait les trois chapitres qui sont à venir !

4° Quant à Renan, je ne me souviens plus de ce qui *vous* contrariait dans la fin de son article. Mais, selon vous, c'était à refaire. Allez donc chez lui et entendez-vous tous les deux. Faites qu'il se dépêche. Quant à moi, vous comprenez que je ne puis insister derechef.

Je compte partir de Paris à la fin de la semaine prochaine, probablement dimanche.

Si jeudi ne convenait pas à Mme Charpentier, voulez-vous vendredi ou samedi? Réponse s. v. p.

Tout à vous, mon bon. Votre G. F.

---

* AU MÊME.

[Paris, décembre 1874, après le 25].

Connaissez-vous un raseur plus embêtant que cet animal-là ! J'ai reçu de lui une lettre de trois pages, pour se plaindre de ce que son ami n'avait pas trouvé son volume chez « sa parente, Mme Francheterre ».

Je n'ai pas pu aller aux Alsaciens (2). J'ai eu peur de la neige. Mais je prie Mme Charpentier de m'inscrire pour 20 francs.

Et Renan? c'est-à-dire et l'article?

Tout à vous, cher ami.

---

(1) Mme Pasca, autrement dit Mme A. Séon-Pasquier, actrice célèbre, amie de Flaubert et des familles Lapierre et Brainne. C'est une des « trois anges » de Flaubert.

(2) La fête de l'arbre de Noël d'Alsace-Lorraine à l'Élysée-Montmartre.

A GEORGE SAND.

[Paris] Mercredi [décembre 1874].

Me pardonnerez-vous mon long retard, chère maître? Mais il me semble que je dois vous ennuyer avec mes éternelles jérémiades. Je rabâche comme un scheick. Je deviens trop bête ! J'assomme tout le monde. Bref, votre Cruchard est devenu un intolérable coco à force d'être intolérant. Et comme je n'y peux rien du tout, je dois, par considération pour les autres, leur épargner les expansions de ma bile.

Depuis six mois principalement, je ne sais pas ce que j'ai, mais je me sens profondément malade, sans pouvoir rien préciser de plus, et je connais beaucoup de gens qui sont dans le même état. Pourquoi? Nous souffrons peut-être du mal de la France ; ici, à Paris, où bat son cœur, on le sent mieux qu'aux extrémités, en province.

Je vous assure qu'il y a maintenant chez tout le monde quelque chose de trouble et d'incompréhensible. Notre ami Renan est un des plus désespérés, et le prince Napoléon pense exactement comme lui. Ceux-là ont les nerfs solides, pourtant ! Mais moi, je suis atteint d'une hypocondrie bien caractérisée. Il faudrait se résigner, et je ne me résigne pas.

Je travaille le plus que je puis afin de ne pas songer à moi. Mais comme j'ai entrepris un livre absurde par les difficultés d'exécution, le sentiment de mon impuissance ajoute à mon chagrin.

Ne me dites plus que la « bêtise est sacrée comme toutes les enfances » (1), car la bêtise ne contient aucun germe. Laissez-moi croire que les morts ne « cherchent plus » et qu'ils se reposent. On est assez tourmenté sur la terre pour qu'on soit tranquille quand on est dessous. Ah ! que je vous envie, que je voudrais avoir votre sérénité ! Sans compter le reste ! et vos deux chères petites que j'embrasse tendrement ainsi que vous.

---

* A HENRI BRAINNE (2).

[Paris] 30 décembre [1874] 7 h.

MON CHER AMI,

Tu es bien aimable d'avoir pensé à moi et de me tenir au courant de tes travaux littéraires.

Toutes les fois que tu voudras m'envoyer de semblables épîtres, elles seront les bienvenues. Tu as raison de vouloir connaître les choses avant de les décrire. Cette probité est l'indice d'un bon esprit. La tricherie dans l'Art comme dans le monde n'amène que de piètres résultats.

(1) Allusion à une phrase de la lettre de G. Sand, datée 8 décembre 1874 sur l'autographe (*Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 412). Elle disait : « Tu ne tueras pas la bêtise humaine. Pauvre chère bêtise ! que je ne hais pas, moi, et que je regarde avec des yeux maternels, car c'est une enfance, et toute enfance est sacrée ».

(2) Henri Brainne, qui mourut le 29 mars 1894, a laissé un nom comme rédacteur au *Moniteur universel*. Il était alors externe au lycée de Nice, et avait 17 ans. Cette lettre a été publiée par M. Pierre Gauthiez dans le *Bulletin du bibliophile*, 15 février 1897, pp. 99-100. — L'autographe est conservé au Musée de Croisset.

Pour être fort, il faut être honnête. Contemple tout ce qui peut te servir. Lis beaucoup, lis le plus possible. Enthousiasme-toi pour les grands, moque-toi des petits et va de l'avant.

Pense à ta santé. Fais tout ce qu'il faut pour devenir un gaillard robuste. Les lettres exigent un tempérament de forgeron. N'oublie pas ce prétexte [*sic*, pour *précepte*], mon bonhomme — et embrasse-moi.

Ton vieil ami.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, dimanche, 2 heures. [3 janvier 1875].

Je n'ai pas encore reçu ta lettre de mercredi ! le télégramme d'Ernest parti de Paris hier à 3 heures et arrivé à Rouen à 6, ne m'est parvenu qu'à 10 !

L'absence de toute nouvelle m'a bien tourmenté pendant trois jours. Quand on a, comme ton vieil oncle, une sensibilité exaspérée et une imagination déplorable, on va loin dans les hypothèses funèbres. Espérons que demain matin j'aurai de toi une autre lettre !

Il n'y a plus qu'une distribution par jour. Et le Furet ne marchant pas, la levée de la boîte se fait de midi à 4 heures, *ad libitum*.

Je n'ai rien à t'apprendre, bien entendu, vivant toujours dans une *austère* (1). Hier pourtant j'ai eu une visite : celle de Mme Brainne. Elle m'avait écrit mercredi dernier pour me souhaiter la bonne année, et je n'ai pas encore reçu sa lettre ! Jolie administration !

Dans huit ou dix jours je ne serai pas loin d'avoir fini mon chapitre !

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien tendrement.

Vieux.

A ALPHONSE DAUDET.

Mardi, 2 heures [9 février 1875].

Comment ! Votre père ! (2) Mon pauvre ami, j'ai passé par là. C'est dur, et je vous plains.

Le billet de faire part m'arrive à l'instant. Voilà pourquoi vous ne m'avez pas vu à vos côtés.

Je suis très souffrant. Dès que je pourrai sortir j'irai chez vous.

Je vous embrasse très tendrement.

---

(1) [Solitude].

(2) Vincent Daudet, père d'Alphonse, était mort le 7 février 1875.

A MONSIEUR X*** (1).

Croisset, près Rouen, 17 mars 1875.

Il m'est impossible, Monsieur, de vous accorder la permission que vous demandez, parce que j'ai, plusieurs fois déjà, refusé de laisser mettre *Madame Bovary* sur la scène. Je crois, d'ailleurs, l'idée malencontreuse. *Madame Bovary* n'est pas un sujet théâtral.

Agréez, je vous prie, toutes mes excuses et recevez une cordiale poignée de main de

Votre tout dévoué
G. F.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris, 1875.] 24 ou 25 mars.

MON LOULOU,

Le bon Moscove, à qui j'ai dit que je t'avais prêté son Gœthe, s'offre à t'aider dans la traduction du *Prométhée*, car il paraît que c'est difficile. Arrange-toi avec lui. Il est à ta disposition. J'ai rencontré Bonnat, et je ne lui ai pas parlé de toi. Mais c'est lui qui m'en a parlé *le premier*.

— Dites donc ! mais vous avez une nièce qui a du talent, vous !

Je te rapporterai la suite du dialogue, dont la fin a été celle-ci : « Quand je commence à ne plus pouvoir dormir, c'est alors que je commence à bien travailler ». Bref, il m'a parlé de toi avec de *grands éloges*...

Le pauvre « Tout Paris » (2) est en train de mourir. J'envoie Émile chercher de ses nouvelles.

Ma tache au front pâlit. Mais le moral est toujours très bas (je n'en parle plus, par égard pour les autres, voilà tout) ; cet hiver *m'a cassé les reins*. J'ai *deux* idées permanentes, *deux* incertitudes qui me rongent.

Vendredi, à 1 heure, j'aurai la visite du Moscove, et samedi Georges Pouchet viendra dîner chez moi. J'ai à l'interroger sur la médecine.

Quand verrai-je ma Caro? En tout cas, à lundi, un festival chez

Vieux.

Frankline en sera-t-elle?

A GEORGE SAND.

Paris, samedi soir. [27 mars 1875].

CHÈRE MAITRE,

Je maudis une fois de plus la *manie du dramatique* et le plaisir qu'éprouvent certaines gens à annoncer des nouvelles considérables. On m'avait dit que vous

(1) Publiée dans l'*Amateur d'autographes*, 1906, p. 67 (Collection du Capitaine Duchet). — La lettre est écrite, dit ce journal, « à un de ses concitoyens rouennais ». Je n'ai pu identifier le destinataire, et je donne le texte (avec la date) sous toutes réserves. Elle a été reproduite encore dans le *Journal des Débats* du 16 mars 1906.

(2) Amédée Achard (« Tout-Paris ») mourut le 25 mars 1875.

étiez *très* malade. Votre bonne écriture est venue me rassurer hier matin, et ce matin j'ai reçu la lettre de Maurice ; donc Dieu soit loué !

Que vous dire de moi? Je ne suis pas raide, j'ai?... je ne sais quoi. Le bromure de potassium m'a calmé et donné un eczéma au milieu du front.

Il se passe dans mon individu des choses anormales. Mon affaissement psychique doit tenir à quelque cause cachée. Je me sens vieux, usé, écœuré de tout. Et les autres m'ennuient comme moi-même.

Cependant je travaille, mais sans enthousiasme et comme on fait un pensum, et c'est peut-être le travail qui me rend malade, car j'ai entrepris un livre insensé.

Je me perds dans mes souvenirs d'enfance comme un vieillard... je n'attends plus rien de la vie qu'une suite de feuilles de papier à barbouiller de noir. Il me semble que je traverse une solitude sans fin, pour aller je ne sais où. Et c'est moi qui suis tout à la fois le désert, le voyageur et le chameau.

Aujourd'hui j'ai passé mon après-midi à l'enterrement d'Amédée Achard (1), funérailles protestantes aussi bêtes que si elles eussent été catholiques. *Tout Paris*, et des reporters en masse !

Votre ami Paul Meurice est venu, il y a huit jours, me proposer de « faire le salon » dans le *Rappel*. J'ai dénié l'honneur, car je n'admets pas que l'on fasse la critique d'un art dont on ignore la technique ! Et puis, à quoi bon tant de critique !

Je suis raisonnable. Je sors tous les jours, je fais de l'exercice, et je rentre chez moi las, et encore plus embêté, voilà ce que j'y gagne. Enfin votre troubadour (peu troubadouresque) est devenu un triste coco.

C'est pour ne pas vous ennuyer de mes plaintes que je vous écris maintenant si rarement, car personne plus que moi n'a conscience de mon insupportabilité.

Envoyez-moi *Flamarande* (2), ça me donnera un peu d'air.

Je vous embrasse tous, et vous surtout, chère maître, si grand, si fort et si doux. Votre Cruchard de plus en plus fêlé, si fêlé est le mot juste, car je sens le contenu qui fuit.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Jeudi soir [avril 1875].

MON CHER AMI,

Je m'en retournerai à Croisset vers le 15 du mois prochain. Il faudrait que, d'ici là, j'aie corrigé les épreuves de la 3e édition de *Saint Antoine*. Car la seconde contient encore bien des fautes.

Quand paraît-elle enfin, cette 3e édition (3)? Je vous avouerai, mon bon, que j'ai envie de la voir.

Avez-vous trouvé un logis?

Venez donc dimanche.

Tout à vous.

---

(1) 27 mars 1875.
(2) *Flamarande* n'est annoncée dans la *Bibliographie française* que le 15 avril 1876.
(3) La 3e édition de *Saint Antoine* a paru en librairie le 17 juin 1875.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, jeudi. [avril 1875] (1).

Deux choses m'ont empêché de vous écrire : 1° la charité chrétienne et 2° la *vacherie*. Depuis votre départ j'ai été si bas, si souffrant, si découragé que je ne voulais pas vous assommer avec mes jérémiades, et de jour en jour je remettais mon projet de vous écrire. Plusieurs fois, du reste, j'ai eu de vos nouvelles indirectement par Mme Valazé. Elle a dit à ma nièce que vous alliez mieux ; est-ce vrai?

Moi, je vais pire. Ce que j'ai, je n'en sais rien, et on n'en sait rien, le mot « névrose » exprimant à la fois un ensemble de phénomènes variés et l'ignorance de messieurs les médecins. On me conseille de me reposer, mais à quoi se reposer? de me distraire, d'éviter la solitude, etc., un tas de choses impraticables. Je ne crois qu'à un seul remède : le temps ! et puis je suis ennuyé de penser à moi. Si après un mois de séjour à Croisset je ne me sens pas plus gaillard, j'userai du remède de Charles XII, je resterai six mois dans mon lit.

Il est probable que j'ai la tête fortement abîmée, à en juger d'après mes sommeils, car je dors toutes les nuits dix à douze heures. Est-ce un commencement de ramollissement? *Bouvard et Pécuchet* m'emplissent à un tel point que je suis devenu eux ! Leur bêtise est mienne et j'en crève. Voilà peut-être l'explication.

Il faut être maudit pour avoir l'idée de pareils bouquins ! J'ai enfin terminé le premier chapitre et préparé le second qui comprendra la Chimie, la Médecine et la Géologie, tout cela devant tenir en 30 pages ! et avec des personnages secondaires, car il faut un semblant d'action, une espèce d'histoire continue pour que la chose n'ait pas l'air d'une dissertation philosophique. Ce qui me désespère, c'est que je ne crois plus à mon livre. La perspective de ses difficultés m'écrase d'avance. Il est devenu pour moi un pensum.

Bien que « je sache tout », j'ignore qui est la reine Pécaule. Je demanderai ce renseignement au père Hugo lui-même quand je le verrai. Il est présentement à Guernesey. Vous n'imaginez pas les inepties dites par ce grand homme sur le compte de Gœthe, dans l'avant-dernière visite que je lui ai faite. Je suis sorti de chez lui scandalisé, *malade !*

N'est-ce pas que *L'abbé Mouret* est curieux? Mais le Paradou est tout simplement raté ! Il aurait fallu pour l'écrire un autre écrivain que mon ami Zola. N'importe ! il y a dans ce livre des parties de génie, d'abord tout le caractère d'Archangias et la fin, le retour au Paradou.

Je serai rentré dans ma solitude vers le 8 ou le 10 mai ; écrivez-moi et croyez toujours à l'inaltérable affection de votre vieil ami délabré.

---

(1) Lettre datée à tort dans les éditions précédentes de l'année 1877. 1° Indication de l'achèvement du Chap. I de *Bouvard et Pécuchet* et préparation des Chap. II et III. — 2° *La Faute de l'abbé Mouret*, paru le 27 mars 1875. (*Bibl. franç.*, 10 avril).

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Paris [avril 1875].

CHÈRE MADAME,

Je serai mercredi à deux heures chez vous pour enjoliver de ma présence votre fête religieuse (1) et voir la mine de Zola au pied des autels ; puis, le soir, nous rebaptiserons son filleul.

Votre lettre est incomparablement aimable ; et je vous en remercie bien fort.

Votre très affectionné,
G. F.

A GEORGE SAND.

[Croisset, 10 mai 1875] (2).

Une goutte errante, des douleurs qui se promènent partout, une *invincible* mélancolie, le sentiment de «l'inutilité universelle» et de grands doutes sur le livre que je fais, voilà ce que j'ai, chère et vaillant maître. Ajoutez à cela des inquiétudes d'argent, avec des retours mélancoliques sur le passé, voilà mon état, et je vous assure que je fais de grands efforts pour en sortir. Mais ma volonté est fatiguée. Je ne puis me décider à rien d'effectif. Ah ! j'ai mangé mon pain blanc le premier et la vieillesse ne s'annonce pas sous des couleurs folichonnes. Depuis que je fais de l'hydrothérapie, cependant, je me sens un peu moins *vache*, et ce soir, je vais me remettre au travail sans regarder derrière moi.

J'ai quitté mon logement de la rue Murillo et j'en ai pris un plus spacieux, qui est contigu à celui que ma nièce vient de retenir sur le boulevard de la Reine-Hortense. Je serai moins seul l'hiver prochain, car je ne peux plus supporter la solitude.

Tourgueneff m'a paru cependant très content des deux premiers chapitres de mon affreux bouquin. Mais Tourgueneff m'aime peut-être trop pour pour me juger impartialement.

Je ne vais pas sortir de chez moi d'ici à longtemps, car *je veux* avancer dans ma besogne, laquelle me pèse sur la poitrine comme un poids de cinq cent mille kilogrammes. Ma nièce viendra passer ici tout le mois de juin. Quand elle en sera partie, je ferai une petite excursion archéologique et géologique dans le Calvados, et ce sera tout.

(1) Le baptême du second fils de Charpentier, Paul, dont Zola fut parrain.

(2) Réponse à une lettre de George Sand datée 7 mai 1875, sur l'autographe (*Corresp.* p. 420). — Cette lettre porte la date du 10 *mai* 1875 dans l'édit. *Corresp. G. Sand-Flaubert (loc. cit.)*, dans l'édition Conard et dans l'édition Fasquelle. Elle a été écrite certainement après le retour de Flaubert à Croisset, et APRÈS la déconfiture de M. Commanville qui entraînait le changement d'appartement à Paris, — la mauvaise santé de l'écrivain — et des phrases comme celle-ci : « Je ne veux pas sortir de chez moi [Croisset] d'ici à longtemps... » — Que cette réponse à G. Sand soit postérieure au 7 *mai*, cela est prouvé par la date même (autographe) de la lettre de Sand. Mais la lettre suivante de Flaubert à sa nièce porte dans les éditions antérieures, la date *lundi*... 16 *mai* 1875 : or, le 16 mai n'est pas un *lundi*, mais un dimanche (Pentecôte) ; — d'autre part cette lettre à sa nièce est écrite *après* le retour à Croisset et la révélation de la déconfiture financière. Pour l'ensemble de ces raisons, je rapprocherai sous la même date, 10 *mai*, la lettre à G. Sand et la lettre à sa nièce Caroline, la mention CERTAINEMENT autographe de cette dernière, LUNDI, me *paraissant* trancher toute hésitation.

Non, je ne me suis pas réjoui de la mort de Michel Lévy et même j'envie cette mort si douce. N'importe ! cet homme-là m'a fait beaucoup de mal. Il m'a blessé profondément. Il est vrai que je suis doué d'une sensibilité absurde, ce qui éraflc les autres me déchire. Que ne suis-je organisé pour la jouissance comme je le suis pour la douleur !

La page que vous m'envoyez sur Aurore qui lit Homère m'a fait du bien (1). Voilà ce qui me manque : une petite-fille comme celle-là ! Mais on n'arrange pas sa destinée, on la subit. J'ai toujours vécu au jour le jour sans projets d'avenir et poursuivant mon but (un seul, la littérature) sans regarder ni à gauche ni à droite. Tout ce qui était autour de moi a disparu, et maintenant je me trouve dans le désert. Bref, l'élément distraction me manque d'une façon absolue.

Pour écrire de bonnes choses, il faut une certaine alacrité ! Que faire pour la ravoir? Quels sont les procédés à employer pour ne pas songer sans cesse à sa misérable personne? Ce qu'il y a de plus malade en moi, c'est « l'humeur » ; le reste, sans cela, irait bien. Vous voyez, chère bon maître, que j'ai raison de vous épargner mes lettres. Rien n'est sot comme les geignards.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi 3 heures. [10 mai 1875].

PAUVRE CHAT,

Hier, en sortant de chez toi, la grande porte *n'a pas voulu* se fermer derrière moi. Quelque chose retenait le battant ; j'avais beau tirer, il résistait : c'était ta concierge qui voulait sortir en même temps que moi. N'importe ! cette cause toute simple ne m'a pas empêché de voir dans le phénomène une espèce de symbolisme. Le Passé me retenait.

Le voyage avec mon frère a été des plus silencieux, car nous avons dormi presque tout le temps. Je l'ai reconduit en fiacre chez lui, et comme j'avais grand'soif, je suis entré dans cette maison de ma jeunesse, dont la vue m'est si amère ! Mme Achille et sa fille étaient allées voir Saint-André. Je les ai rencontrées sur le quai de Croisset.

Émile et Julio m'attendaient sur la porte. J'ai rangé toutes mes affaires ; puis, le mal de tête m'a empêché de dormir. J'ai fait un tour dans le jardin, j'ai dîné, je me suis couché à 9 h. 1/2. J'ai été réveillé à 10 heures par les hurlements lugubres de mon chien qui regrette ses compagnons de Couronne ; ils étaient d'une douceur et d'une tristesse inexprimables : on aurait dit le son d'une grosse flûte. Ils ne m'ont pas agacé, mais navré, et comme ils n'ont pas duré longtemps, je me suis endormi.

Ce matin, j'ai fait une visite à Fortin. J'ai écrit plusieurs billets. La lettre où je donne congé à M. Clausse (2) va partir en même temps que celle-ci ; — et voilà tout, ma chère fille !

(1) « Je lis l'*Iliade* avec Aurore qui ne veut pas d'autre traduction que celle de Leconte de Lisle... ». (*Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 420).

(2) Clausse, propriétaire de l'appartement de Flaubert, rue Murillo.

Le jardin est charmant et la maison en bon état, très propre et prête à te recevoir (un calme plat sur la rivière et un grand silence autour de moi). Je n'ai pas encore eu le cœur de faire ma tournée dans les chambres. Hier, je me sentais trop délabré, et aujourd'hui je veux, je veux à toute force travailler. La soirée d'hier n'a pas été précisément folichonne ! Mais il faut être philosophe. J'aimerais mieux être heureux, ce serait plus simple.

Cependant, si ton mari se tirait d'affaires, si je le revoyais gagnant de l'argent et confiant dans l'avenir comme autrefois ,si je me faisais avec Deauville 10.000 livres de rentes de façon à pouvoir ne plus redouter la misère pour deux, et si *Bouvard et Pécuchet* me satisfaisaient, je crois que je ne me plaindrais plus de la vie.

En attendant, je vais m'y mettre (à mes affreux bonshommes) ; je me suis raisonné. Il *faut* que ça marche. Dans quelques jours, je serai peut-être plus gaillard?...

J'irai dîner à l'Hôtel-Dieu vers la fin de la semaine. J'ai besoin d'emprunter des livres de médecine à Achille et de lui faire plusieurs questions médicales. Mais je me propose de ne pas renouveler d'ici à longtemps cette partie de plaisir.

Mlle Julie n'a pas fait « les délices » du couvent de Sainte-Barbe. Il paraît que les bonnes sœurs se plaignent de ce qu'elle est « portée sur sa bouche ». Elle va revenir ici ce soir ou demain.

Je t'embrasse bien tendrement, ma pauvre chère fille.

Ton vieil oncle.

A LA MÊME.

Croisset, jeudi 5 heures, 8 juillet 1875.

MA PAUVRE CHÈRE FILLE,

J'attends avec impatience ta lettre de demain matin. Pourvu qu'elle ne m'apporte pas une aggravation de mauvaises nouvelles !

Ah ! s'il pouvait y en avoir de bonnes ! au moins, dis-moi toute la vérité. Je continue à avoir le cœur comme dans un étau et à ne pouvoir m'occuper de quoi que ce soit, malgré mes efforts.

Hier, à 8 heures du soir, il a fait ici un orage effroyable et tel que les « Anciens » ne se souviennent pas d'en avoir vu. Pendant trois heures, il a plu et tonné d'une façon prodigieuse. Les plafonds de mon cabinet, de mon cabinet de toilette et de la chambre de notre pauvre mère ont été traversés. J'ai cru un moment que la maison allait crouler sur moi, et j'étais dans un joli état moral. Le dégât n'est pas grand, seulement il faut tout de suite faire relever les plafonds. Senart est venu voir ce qu'il y avait à faire. Le plombier s'y mettra demain. Ce ne sera pas grand'-chose comme frais.

L'orage m'avait agité, et j'ai eu une bien mauvaise nuit, un cauchemar dont je sens encore l'influence.

Putzel ne me quitte pas, mais la pauvre petite bête a l'air triste. Et toi, pauvre Caro, comment vas-tu? Tu dois être énervée par le déménagement.

Quand finira notre état d'angoisse? Aurons-nous de meilleurs jours? Fais toutes mes amitiés à la bonne Flavie, et embrasse pour moi ton pauvre mari.

Adieu, ma chère fille. A bientôt, n'est-ce pas? Tu as raison : il faut nous écrire tous les jours pendant ton absence. Donne-moi des détails sur tout.

Ton pauvre Vieux.

A LA MÊME.

Croisset, vendredi 5 heures, 9 juillet 1875.

La vie continue à n'être pas drôle, ma chère Caro ! et je me sens de plus en plus *bas*. Ma seule occupation est de regarder la pendule et d'attendre le lendemain. Mes nuits les plus longues sont de cinq heures ! et je ne peux pas dormir le jour ! Ta lettre de ce matin m'a, cependant, un peu rassuré.

Tu es bien gentille de m'envoyer des tendresses, mais je m'insurge quand tu me dis : « Endurcissons nos cœurs à la vue d'un arbre, d'un appartement, d'un bibelot favori dont la séparation semble vouloir nous ravir le meilleur de nous-même ». J'ai passé ma vie à priver mon cœur des pâtures les plus légitimes. J'ai mené une existence laborieuse et austère ; eh bien ! je n'en peux plus ! je me sens à bout. Les larmes rentrées m'étouffent et je lâche l'écluse. Et puis, l'idée de n'avoir plus toit à moi, un *home*, m'est intolérable. Je regarde maintenant Croisset avec l'œil d'une mère qui regarde son enfant phtisique en se disant : « Combien durera-t-il encore? » Et je ne peux m'habituer à l'hypothèse d'une séparation définitive.

Mais ce n'est pas cela qui m'occupe le plus, actuellement. Ce qui me navre, pauvre Caro, c'est ta ruine ! ta ruine présente et l'avenir. Déchoir n'est pas drôle. Tous les grands mots de résignation et de sacrifice ne me consolent pas du tout ! mais pas du tout !

Depuis trois jours, il n'a pas paru un rayon de soleil. Le ciel est gris, sans nuages, immobile. La pluie tombe sans discontinuer. Un silence absolu. Pas une seule visite.

Je ne parle pas du déménagement. Fais comme tu voudras. Tout sera bien fait. Mon égoïsme est tel que je ne te plains pas du mal que tu te donnes pour moi, car la fatigue vaut mille fois mieux que l'horrible désœuvrement où je me dissous.

Il serait plus séant, pauvre chère fille, de t'envoyer des paroles fortifiantes, mais je n'en trouve pas.

Allons ! à demain ! J'aurai peut-être de bonnes nouvelles.

Ne manque pas de m'écrire en détail tout ce qui se passe.

Je me sens bien seul et j'ai grande envie de te revoir.

Je t'embrasse.

Ton vieil oncle, écrasé.

A LA MÊME.

[Croisset, 11 juillet 1875].

Rien de nouveau, ma pauvre chérie !

Les jours se suivent et malheureusement se ressemblent !

Si nous étions des criminels, serions-nous plus tristes? Tu m'engages à être « sublime », je n'en demande pas tant ! Que ne suis-je, seulement, raisonnable !...

Le dévouement de Flavie m'attendrit. Je n'en doutais pas, d'ailleurs. Pourvu qu'elle n'en soit pas punie !

Quand donc arrivera la réponse dont notre sort dépend?

J'attends toutes tes lettres avec grande impatience et pourtant je tremble de peur quand je les ouvre.

Est-ce fini, l'emménagement? Je m'imagine que non et que je ne verrai pas ma pauvre fille avant la fin de la semaine.

Laporte n'est pas venu déjeuner aujourd'hui ; il n'avait pas promis de venir, du reste. C'est égal, ç'a été une petite déconvenue, et mon dimanche (1) n'est pas gai. La Seine est houleuse, le vent souffle, les nuages roulent, Putzel dort sur mon divan. Voilà tout, pauvre chérie.

J'ai fait hier une très longue course, le long de l'eau, et je ne m'en suis pas bien trouvé, car je me suis endormi de bonne heure, et dès 5 heures du matin j'étais réveillé.

Comme je suis fatigué de penser à ces maudites affaires, et de ne pouvoir penser à autre chose ! L'expression « je m'ennuie à crever » me paraît faible pour décrire mon état. Je n'avais pas l'idée d'une situation pareille. Du matin au soir, je me répète : « Que faire? que faire? » et je ne trouve rien.

J'accepterais tout sans murmure si je pouvais écrire.

Je crois que ces messieurs de la Suède ont pris la résolution de ne pas répondre du tout ! et de laisser aller les choses. Mais à la fin du mois, qu'en sera-t-il?

Ah ! n'en parlons plus !

Comme tu m'as promis de m'adresser un télégramme en cas de bonne nouvelle, je guette l'homme du télégraphe, mais il ne vient pas !

Adieu, ma chère Caro. Sois toujours vaillante et aime

Ton pauvre Vieux.

A LA MÊME.

Croisset, lundi 2 heures, 12 juillet 1875.

MA CHÈRE FILLE,

Me dis-tu bien *toute la vérité?* Pardonne-moi, mais je suis devenu soupçonneux. J'ai peur que tu ne ménages ma sensibilité et que tu ne veuilles m'apprendre le désastre par transitions.

Comment se fait-il qu'on n'ait pas encore répondu au télégramme de vendredi dernier?

Combien de temps encore Ernest peut-il tenir? Il me semble que la catastrophe finale va arriver et je l'attends de minute en minute. Quelle situation !

Une bonne conscience ne suffit pas pour vivre tranquille, et il y a beaucoup de coquins plus heureux que moi ! Ah ! j'en avale, des coupes d'amertume ! et toi aussi, pauvre loulou que j'avais rêvée plus heureuse !

(1) Le *dimanche* étant le 11 juillet, et non pas le 10, on peut rectifier la date donnée à cette lettre dans les éditions antérieures.

Que veux-tu faire de l'excédent de ton mobilier? Je t'engage provisoirement à l'envoyer ici. Il serait à l'abri de l'humidité dans le petit salon ; à moins que vous ne vouliez en vendre une partie ; mais vous en trouverez bien peu d'argent. L'activité que tu te donnes vaut mieux que ma paresse. Cependant, hier soir, j'ai un peu (je dis un peu) travaillé. Car il y a des moments où, en dépit de tout, je reprends espoir. Puis je retombe ! Je vais encore me forcer à l'ouvrage. Mais comme tout cela m'use ! Je sens que je m'en vais : je suis trop vieux pour subir impunément des émotions aussi cruelles.

Le bon Laporte m'a écrit qu'il viendrait me voir mercredi. Émile est à Rouen. Le jardinier fauche le gazon et Putzel est là, à côté de moi. Voilà tout.

Moi, je t'embrasse bien tendrement.

Ton pauvre Vieux.

A LA MÊME.

[Croisset] Mercredi 1 heure, 14 juillet 1875.

CHÉRIE,

Mes deux invités Lapierre et Bataille viennent de partir, et j'attends Laporte.

Lapierre m'a pris à part et m'a dit que Tavernier, hier, lui avait parlé des affaires d'Ernest. Tavernier lui en a fait l'éloge (d'Ernest). Lapierre doit le revoir après-demain matin : il croit que l'affaire s'arrangera, parce que les créanciers y ont intérêt, et je te reverrai donc, samedi ou dimanche, ma pauvre fille ! Cette perspective me fait bien plaisir.

Hier, je me suis forcé à travailler ; mais impossible ! Un mal de tête fou m'a arrêté, et tout a fini par un accès de larmes.

Retrouverai-je jamais ma pauvre cervelle?

Mon Dieu, comme tout cela m'embête ! m'embête ! Quel abrutissement !

Le déjeuner de ce matin, que je redoutais, s'est bien passé ; un peu de distraction m'a soulagé. Bataille nous a conté des anecdotes amusantes. Pendant que je l'écoutais, je ne pensais plus aux trois fois maudites affaires !

Le temps revient à la pluie : le ciel est grisâtre et sans nuage ! Allons ! encore de la patience !...

A LA MÊME.

Croisset, jeudi 6 heures. [15 juillet 1875].

J'ai été un peu étonné ce matin, pauvre Caro, de ne pas voir dans ta lettre l'annonce de ton retour. Sera-ce pour samedi? Je serai plus instruit demain, sans doute. Mon existence se passe à espérer le lendemain.

Enfin, espérons qu'à la fin de la semaine prochaine les Suédois se décideront à signer un arrangement ! Mais l'arrangement conclu (en admettant qu'il le soit), avec quoi Ernest pourra-t-il travailler? N'est-ce pas reculer pour mieux sauter?

Demain, j'irai dîner à Rouen chez Lapierre, à pied, par le bord de l'eau ; ça me fera une promenade.

Ce M. Sabatier, qui doit épouser Frankline, est un ami de Georges Pouchet. Tu dois être contente en pensant que ton amie habitera Paris. Que va devenir la pauvre mère Grout? Comme je la plains !

Enfin, voici la pluie qui cesse et le soleil se montre ! Il brille sur l'eau, les voiles blanches passent doucement. C'est exquis ! Et songer que bientôt, peut-être, il faudra quitter tout cela ! Je ne peux pas m'habituer à cette idée ! Nous en causerons la semaine prochaine.

Ah ! oui, pauvre fille, *je souffre*, et plus que je ne saurais dire. Hier au soir, pourtant, j'ai passé deux heures autour de *Bouvard et Pécuchet*. Je n'ai rien fait, mais enfin je me suis occupé d'autre chose que des affaires.

Tu es bien gentille, toi, pleine de raison et de tendresse! Tu fais bien de m'aimer, du reste. Je mérite de l'être, vrai.

Allons ! à samedi, sans doute. Laisse là ton emménagement et viens embrasser

Vieux.

A LA MÊME.

[Croisset] 17 juillet 1875.

Je n'ai rien du tout à te dire, ma pauvre fille, si ce n'est que je t'attends demain soir bien impatiemment, car mes journées sont de plus en plus longues. Quelle solitude ! et quelle tristesse ! Enfin, je vais te revoir.

L'embrassade sera bonne. Ça sera toujours cela de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur l'ennui.

Et la pluie recommence !

Enfin, dans quelques heures tu seras là.

Ton Vieux.

Si quelquefois tu te trouvais retardée, envoie-moi un télégramme. Mais non, ne me fais pas cette fâcheuse surprise.

A LA MÊME.

[Croisset] Vendredi, 5 heures [23 juillet 1875].

[.....] Est-ce demain que tu reviens, pauvre fille? Tu dois être brisée par le déménagement, et à la fatigue physique s'ajoutent toutes ces angoisses ! Ah ! chère Caro, moi qui aurais tant voulu te voir heureuse! Quelle blessure à ma tendresse que votre ruine ! Je ne peux pas me fourrer ça dans la cervelle ! Quelquefois je parviens à l'oublier pendant quelques minutes, puis c'est comme un coup de poignard qui revient.

Allons ! ne gémissons plus ! Je vais m'habiller et m'acheminer tout doucement par le bord de l'eau jusqu'à Saint-Sever.

Demain matin, j'espère avoir une lettre m'annonçant ton arrivée tout au moins pour dimanche.

Il nous faut attendre encore huit jours pour savoir le résultat du voyage de Winter. Ce sera juste la fin du mois (1). Sera-t-il encore temps?

A bientôt, pauvre chère fille. Je t'embrasse très fort.

Ton vieil oncle.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Mercredi soir [fin juillet-début août 1875].

Moi aussi, mon cher ami, j'ai eu des embêtements — de très graves embêtements que je vous dirai, et qui malheureusement ne sont pas finis ! La littérature en a souffert, car je n'ai rien fait depuis trois mois. Pour bien écrire, il faut une certaine alacrité qui me manque. Quand retrouverai-je l'entière possession de ma pauvre cervelle endolorie? Il est probable que pour la reposer j'irai passer un ou deux mois à Concarneau, avec notre ami Georges Pouchet. Ainsi nous ne nous reverrons pas avant le mois de novembre, probablement.

Je suis de votre avis. Nous aurions mieux fait de publier *Saint Antoine* en petit format, dès la première édition. C'est une faute, hélas ! irrémédiable. Je n'ai besoin d'aucun exemplaire pour le moment.

J'ai envie de voir votre nouvel héritier. Zola a-t-il été aussi beau que moi dans son rôle de parrain?

Je me permets d'embrasser toute la famille, y compris le nouveau venu et sa maman, car je suis tout à vous et aux vôtres. *Ex imo.*

Ah ! une idée ! envoyez-moi par la poste (si cela ne vous gêne pas) le *Manuel de la Phrénologie* dans la collection Roret.

Quel chien de livre j'ai entrepris, mon bon ! Mais il faut le continuer malgré tout.

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Croisset, 13 août, vendredi [1875].

MON CHER AMI,

Vous m'avez l'air bien triste ! Mais vous ne vous plaindrez plus quand vous saurez ce qui m'arrive. Mon neveu est *complètement ruiné*, et moi, par contre-coup, fortement endommagé. Les choses se remettront-elles? J'en doute. J'éprouve un grand déchirement de cœur à cause de ma nièce ! Quelle douleur que de voir un enfant qu'on aime humilié !

Mon existence est maintenant bouleversée ; j'aurai toujours de quoi vivre, mais dans d'autres conditions. Quant à la littérature, je suis incapable d'aucun travail. Depuis bientôt quatre mois (que nous sommes dans des angoisses infernales), j'ai écrit, en tout, quatorze pages, et mauvaises ! Ma pauvre cervelle ne résistera pas à un pareil coup. Voilà ce qui me paraît le plus clair.

(1) Le 31 juillet 1875 est un *samedi*, ce qui permet de dater cette lettre.

Comme j'ai besoin de sortir du milieu où j'agonise, dès le commencement de septembre, je m'en irai à Concarneau près de Georges Pouchet, qui travaille là-bas les poissons. J'y resterai le plus longtemps possible.

Je vous écrirai pour vous donner de mes nouvelles. J'espère que les vôtres seront meilleures que les miennes.

C'est comme ça, mon bon ! La vie n'est pas drôle, et je commence une lugubre vieillesse.

Je vous serre la main bien fort. Votre

G. F.

Vous n'êtes plus inquiet de Madame Zola, j'aime à croire? (1)

A SA NIÈCE CAROLINE.

Concarneau, Hôtel Sergent, samedi 3 heures.
18 septembre 1875.

MA CHÈRE FILLE,

Tu as dû recevoir de moi un télégramme jeudi, dès mon arrivée. J'en attends un d'Ernest aujourd'hui. Il m'avait promis de m'en envoyer un pour me dire que la liquidation était déclarée ! La poste arrive ici à 3 h. 1/2, et le départ a lieu à 8 heures du matin. Pour que j'aie tes lettres le lendemain, il faut que tu les mettes à la poste par le bateau de 9 heures ; les miennes ne t'arriveront guère qu'à trois jours de date.

Je voulais t'envoyer une description de l'endroit où je me trouve, mais je tremble de plus en plus. J'ai beaucoup de mal à écrire matériellement et les sanglots m'étouffent. Il faut que je m'arrête. Quand donc cela finira-t-il? Ah ! le chagrin me submerge, ma pauvre enfant ; mon cœur est plein et pourtant je ne trouve rien à te dire.

Mes compagnons Pennetier (2) et Pouchet sont fort aimables. Nous prenons tous les jours des bains de mer ensemble.

4 heures.

Ta lettre de jeudi m'arrive et me fait beaucoup de bien. Pauvre Caro, comment peux-tu me recommander de ne pas penser à toi ! Je ne fais que ça, malheureusement.

Je crois cependant que Concarneau me fera du bien, ou du moins je veux l'espérer.

Ma faiblesse nerveuse m'étonne moi-même et m'humilie. Mais enfin je ne t'afflige plus par le spectacle de ma tristesse. Tu as assez de la tienne, pauvre enfant.

Oui, les deux jours passés à Deauville ont été *durs*, mais je me suis bien conduit : j'ai eu la force de dissimuler ce que j'éprouvais. Beaucoup de choses que je revois ici réveillent les souvenirs de mon voyage de Bretagne et ne me rendent pas gai.

Je me fais des raisonnements ; je me dis que l'avenir sera peut-être bon, mais

(1) Zola écrit le 14 août à Georges Charpentier : « Ma femme va mieux, etc... » (*Les Lettres et les Arts* p. 405).

(2) Le docteur Pennetier, directeur du Muséum de Rouen, mort en 1924.

j'ai un fond de désespoir qui me remonte à la gorge bien vite. Ah ! que je voudrais écraser mon cœur sous mes talons. Voyons ! calmons-nous.

Ton époux n'est pas fort sur les itinéraires. Il s'était trompé pour le bateau de Trouville et il a manqué me faire passer en route pour venir ici vingt-quatre heures de plus qu'il ne le fallait. J'ai été de Lisieux au Mans où j'ai pris le train de Brest, à 1 heure de nuit. A Redon, j'ai pris le chemin de Lorient et je me suis arrêté à Rosporden à 10 heures du matin ; j'en suis reparti à 2 heures et à 3 heures j'étais ici. La vue des bonnets de femmes m'a fait plaisir et je me suis retrouvé dans une auberge du bon vieux temps avec une sensation de rafraîchissement. Cela vous sort de la banalité des hôtels et de l'éternel garçon en habit noir couvert de taches. J'ai passé la nuit de mercredi à regarder la lune : elle courait aussi vite que le wagon, derrière les arbres qui bordaient la route. Heureusement je n'avais personne à côté de moi. Tout mon voyage s'est passé sans désagrément, mais non sans fatigue, car je suis arrivé ici brisé et crevant de sommeil et de faim.

Mme Sergent est au niveau de sa réputation. J'ai une très jolie chambre donnant sur le bassin. Ah ! si je pouvais me remettre au travail ! Mais... tant que je ne saurai pas à quoi m'en tenir sur ce qui nous restera, je n'aurai aucune liberté d'esprit. Il y a de l'espoir, et un grand espoir, du côté de M. Delahante (1). Si cette affaire-là réussissait (l'achat de la scierie par une compagnie du chemin de fer), ce serait bien bon !

J'écrirai à Ernest un de ces jours. Ne le décourage pas, le pauvre garçon ! car il n'a pas d'autre conduite à tenir que de remonter son établissement. Plus tu m'écriras souvent, plus tu me feras plaisir.

Adieu, mon pauvre Caro. Je t'embrasse bien tendrement.

Ton Vieux.

A LA MÊME.

Concarneau, mardi 4 heures [21 septembre 1875].

Ta lettre de dimanche m'arrive, mon Caro : tu vois quel temps il nous faut pour correspondre. Comme je tremble ! je suis obligé de m'arrêter à chaque lettre : c'est le résultat de mes *petites* émotions.

Depuis samedi j'ai attendu anxieusement le télégramme promis par Ernest, et si je n'avais pas eu ta lettre de tout à l'heure, je t'en aurais envoyé un. J'ai beau faire de grands efforts pour ne pas songer à l'avenir, cela m'est impossible. Je me demande sans cesse : « Comment vivrons-nous? puisque tous nos revenus et au delà sont engagés? » Cette préoccupation me ronge comme un cancer. Tu me dis de ne pas songer au passé. A quoi veux-tu que je songe? à l'avenir ! il est si triste qu'il m'épouvante !

(1) Acquéreur de la ferme de Deauville, qui appartenait à Flaubert, pour la somme de 200.000 francs. M. Lucien Descaves a cité, dans *Le Figaro* du 14 janvier 1907, ce passage d'une lettre inédite de Flaubert à son fidèle ami Edmond Laporte — passage que nous avons reproduit dans notre *Autour de Flaubert*, II, p. 64 : « F[aucon] a consenti. La faillite n'aura pas lieu, GRACE A VOUS ! J'ai vendu à M. Delahante ma ferme de Deauville, ce qui permet de sauver mon pauvre neveu. Il me tarde de vous voir pour vous donner des explications. Après quoi, je partirai pour Concarneau ».

Relativement, cependant, je me sens beaucoup mieux. Je n'ai plus d'étouffements et les accès de larmes sont plus rares ; je dors et mange bien. Mes compagnons (qui sont fort aimables) prétendent que j'ai déjà engraissé. Tous les jours je prends un bain de mer. Hier nous avons été voir un Pardon aux environs (à Pont-Aven). Aujourd'hui j'ai passé tout l'après-midi au Vivier, où j'ai vu deux homards changer de carapace.

Tantôt, à midi, Pouchet et moi, nous avons envoyé à M. et Mme Sabatier (1) un petit mot d'affection par le télégraphe. Il leur sera parvenu avant la visite que tu dois leur avoir faite : de cette manière-là tu auras de mes nouvelles. Concarneau est un charmant pays. Quelles bonnes vacances j'y passerais si j'avais l'esprit libre et le cœur desserré. Tout m'y rappelle le Trouville du bon vieux temps.

Si je n'avais pas de difficulté matérielle à écrire, je t'en ferais une description. Quand mes pauvres nerfs seront-ils un peu raffermis? Ah ! ton pauvre vieux bonhomme d'oncle est bien démoli, ma chère enfant. Ma lettre ne partira que demain matin, à 8 heures, et ne doit pas t'arriver avant après-demain jeudi, dans l'après-midi. Ainsi je ne puis avoir de réponse à cette lettre avant dimanche, à 4 heures du soir ! Dis-moi si je ne me trompe pas dans mon calcul.

Julio s'est-il consolé de mon absence? Donne-lui un baiser sur le front, de ma part.

As-tu repris la peinture?

J'ai rêvé de Croisset toute la nuit dernière.

Ma pensée ne vous quitte pas.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse tendrement.

Ton Vieux.

A LA MÊME.

Concarneau, samedi 3 heures [25 septembre 1875].

Sera-ce aujourd'hui que je vais avoir une lettre de ma pauvre fille?

J'ai beau regarder les poissons du Vivier, puis la mer, et me promener et me baigner tous les jours, la préoccupation de l'avenir ne me quitte pas. Quel cauchemar. Ah ! ton pauvre mari n'était pas né pour faire mon bonheur. Mais n'en parlons plus : à quoi bon? Je t'assure que je suis bien raisonnable. J'ai même essayé de commencer quelque chose de court, car j'ai écrit (en trois jours) ! une demi-page *du* plan *de* la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier*. Si tu veux la connaître, prends l'*Essai sur la peinture sur verre*, de Langlois (2). Enfin, je me calme, à la surface du moins ; mais le fond reste bien noir.

(1) L'amie de Mme Commanville, Frankline Grout, dont il est très souvent question dans ces *Lettres à sa nièce*, venait d'épouser Auguste Sabatier, le savant professeur de théologie de la Faculté de Strasbourg.

(2) E.-H. Langlois : *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre... et sur les vitraux les plus remarquables...* (Rouen, 1832, in-8°). — On se rappelle la dernière phrase de la *Légende de Saint Julien l'Hospitalier :* « Et voilà l'histoire de Saint Julien l'Hospitalier, telle, à peu près, qu'on la trouve sur un vitrail d'église, dans mon pays ». Le vitrail est dans la cathédrale de Rouen, à gauche du chœur, entre le transept gauche et le fond de l'abside. L'ouvrage de Langlois donne le détail de cette verrière et son dessin, d'après deux planches gravées par Mlle Espérance Langlois.

Je mène une petite vie douce et abrutissante. Coucher avant 10 heures, lever vers 8 ou 9. Je ne fais rien du tout, et mon oisiveté ne me pèse plus. J'arrive souvent à ne plus songer à rien. Ce sont les meilleurs moments.

Mes fenêtres donnent sur une place au delà de laquelle se trouve le bassin. Les fortifications du vieux Concarneau (un mur crénelé avec deux tours et un pont-levis) s'étendent par derrière. Je vois tout le quai en enfilade, et les petits bateaux qui pêchent la sardine. Tantôt, j'ai passé une heure à les regarder rentrer, puis j'ai fait un somme sur mon lit. Le réveil n'est jamais gai. Quand la réalité me reprend, quel pincement !

Pennetier nous a quittés avant-hier et je reste seul avec le bon Pouchet que j'envie profondément. Comme il est d'aplomb ! Moi, je me sens déraciné et roulant au hasard comme une algue morte.

Mais je *veux* me forcer à écrire *Saint Julien*. Je ferai cela comme un pensum pour voir ce qui en résultera.

Le séjour de Concarneau a pour moi deux inconvénients : l'odeur de la sardine qui vous empoisonne, et la toux, le graillonnement horrible d'un voisin qui habite une chambre près de la mienne. Quant à ma santé physique, elle est très bonne.

Il va être bientôt 4 heures. J'attends la poste pour continuer mon épître.

5 heures.

Ta lettre de jeudi m'arrive à l'instant...

Pauvre loulou, tu m'as l'air bien dolente et fatiguée? C'est le résultat de la jolie vie que nous avons menée depuis cinq mois ! Tu as raison, je crois que tu seras moins triste à Paris. Mais comment va se passer l'hiver? Problème.

Que dis-tu d'un M. Spoll, qui me croit *propriétaire* du château d'Ouville et qui m'y a adressé une lettre pour me demander de collaborer au *Tour de France*, publication qui doit faire pendant à celle du *Tour du Monde?* Une autre lettre que tu m'as renvoyée et que j'ai reçue hier était de Burty (1). Je te dis cela pour continuer notre communisme, pauvre chérie.

Mon compagnon vient me chercher pour prendre notre bain : c'est l'heure. Mais le temps me semble bien rafraîchi et la marée est trop basse. Je crois que je vais *caler*.

6 heures et demie.

En effet, j'ai calé. Il faisait trop frais. Mais j'ai joui d'un coucher de soleil splendide. Un vrai Claude Lorrain. Que n'étais-tu là, pauvre fille, toi qui admires tant la nature ! Je me figurais ta gentille personne installée, près de moi, sur la plage, devant un chevalet et barbouillant bien vite les nuages, pour les saisir dans leur bon moment...

[Adieu, ma pauvre enfant.

Ton Vieux qui te chérit].

---

(1) Philippe Burty, collectionneur et critique d'art.

A LA MÊME.

[Concarneau] Jeudi, 6 heures soir [30 septembre 1875].

[.....] Mon compagnon Pouchet m'a quitté depuis lundi matin et ne reviendra que ce soir, de sorte que je me suis passablement ennuyé pendant quatre jours. Cette solitude ne m'a pas été bonne. Je viens même de déchirer une lettre à toi où je m'épanchais trop.

Aujourd'hui, d'ailleurs, il fait de l'orage et j'ai mal à la tête. Enfin, *ça ne va pas.*

Lis dans la *Légende dorée* l'histoire de saint Julien l'Hospitalier. Tu l'as mal comprise dans Langlois (où elle est pourtant bien racontée).

Tu peux reprendre les Buffon. Mets aussi de côté pour l'emporter à Paris les *Légendes pieuses du moyen âge* de Maury. C'est un petit in-8° broché en bleu qui se trouve en face des Buffon.

Malgré tes conseils, je ne peux pas arriver à l'« endurcissement », ma chère fille. Ma sensibilité est surexcitée ; j'ai les nerfs et le cerveau malades, très malades, je le sens... Allons ! bon ! voilà que je vais recommencer à me plaindre, bien que je ne veuille pas t'affliger. Je me borne à relever ta comparaison du « rocher ». Apprends donc que les vieux granits deviennent quelquefois des couches d'argile. J'en ai vu ici des exemples que Pouchet m'a montrés. Mais tu es jeune, tu as de la force et tu ne peux me comprendre, malgré toute ta tendresse.

Tu ne m'as pas parlé du mariage de Frankline?

Ma lettre est-elle assez bête, hein? elle me ressemble. « Le style, c'est l'homme même ». Mais je t'écris aujourd'hui parce que, autrement, tu n'aurais pas de mes nouvelles avant lundi. Comme, aujourd'hui, je suis très noir, je m'arrête là, me bornant à t'embrasser bien tendrement.

Ton Vieux.

A LA MÊME.

[Concarneau] Samedi, 6 heures [2 octobre 1875].

[.....] Pouchet est revenu hier, et aujourd'hui il m'a donné deux leçons d'histoire naturelle en disséquant devant moi, avant le déjeuner, une raie, et après le déjeuner, un mollusque hideux qu'on appelle « lièvre de mer ». Après quoi, j'ai fait un somme de deux heures sur mon lit, car je m'étais fort empiffré avec un tourteau, et Monsieur était complètement abruti. L'ordinaire de l'auberge Sergent est surabondant : il y a à tous les repas sept ou huit plats, parmi lesquels figurent toujours de la salicoque et du homard. Si ton pauvre mari était ici, comme il se régalerait !

Le temps est devenu froid ; il faut mettre les habits d'hiver, et nous ne nous baignons plus.

Et toi, pauvre fille, comment vas-tu? Tu m'écris des lettres tendres et morales, mais sans aucun détail sur ton existence. As-tu repris ta chère peinture? etc. Demain, j'écrirai plusieurs lettres ; puis, lundi, je veux me mettre à écrire *Saint Julien l'Hospitalier.*

Que va faire Ernest, maintenant? Il ferait bien de se reposer un peu. Pourvu qu'aucun de vous deux ne tombe malade, après toutes ces émotions ! Je ne t'ai pas dit que je suis en traitement pour mon front ; mais, jusqu'à présent, je ne m'aperçois pas qu'il y ait grand changement.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle qui t'aime.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Concarneau, 3 octobre 1875.

Voilà quinze jours que je suis ici et, sans être d'une gaieté folâtre, je me calme un peu. Le pire de la situation, c'est que je me sens mortellement atteint. Pour faire de l'Art, il faut un insouci que je n'ai plus. Je ne suis ni chrétien ni stoïque ; j'ai bientôt 54 ans ; à cet âge-là on ne refait pas sa vie, on ne change pas d'habitudes. L'avenir ne m'offre rien de bon et le passé me dévore. Je ne pense qu'aux jours écoulés et aux gens qui ne peuvent revenir. Signe de vieillesse et de décadence. Quant à la littérature, je ne crois plus en moi, je me trouve vide, ce qui est une découverte peu consolante. *Bouvard et Pécuchet* étaient trop difficiles, j'y renonce ; je cherche un autre roman sans rien découvrir. En attendant je vais me mettre à écrire la légende de *Saint Julien l'Hospitalier*, uniquement pour m'occuper à quelque chose, pour voir si je peux faire encore une phrase, ce dont je doute. Ce sera très court ; une trentaine de pages peut-être. Puis, si je n'ai rien trouvé et que j'aille mieux, je reprendrai *Bouvard et Pécuchet*.

Je me lève à 9 heures, je me couche à 10, je m'empiffre de homard, je fais la sieste sur mon lit, et je me promène au bord de la mer en roulant mes souvenirs. De temps à autre, mon compagnon, Georges Pouchet, dissèque devant moi un poisson ou un mollusque. Aujourd'hui il m'a fait l'autopsie d'un serpent à sonnettes. Heureux les gens qui s'occupent de sciences ! Cela ne vous lâche pas son homme comme la littérature.

En d'autres circonstances ce pays m'aurait charmé, mais la nature n'est pas toujours bonne à contempler. Elle nous renfonce dans le sentiment de notre néant et de notre impuissance. J'ai des voisins de table qui sont des mortels heureux, de petits bourgeois du pays se livrant à la pêche de la sardine ; ils ne parlent absolument que chasse et sardines, et passent tous les jours au moins six heures au café! Ce qu'ils disent est inénarrable ! Quel gouffre que la bêtise humaine !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Concarneau, jeudi, 2 heures [7 octobre 1875].

Mon pauvre Loulou,

Si je n'avais pas eu peur de t'ennuyer par la fréquence des mes épîtres, je t'aurais répondu tout de suite dimanche soir, pour te remercier du petit brin de clématite. Cette attention m'a été au cœur, et j'ai pleuré bien doucement en son-

geant à notre pauvre vieille. Tu ne pouvais pas imaginer quelque chose qui me fût plus agréable.

Tu me parais « sublime » de résolution et de sagesse. J'approuve tes beaux plans de travail. Que ne puis-je t'imiter ! Cependant, j'ai écrit à peu près une page de *Saint Julien l'Hospitalier ;* mais le fond du bonhomme continue à n'être pas gai.

Je vais envoyer, tantôt ou demain, une lettre à ton mari, pour lui adresser quelques questions d'*affaires*, car tu ne m'en parles jamais, et l'avenir, quoi que je fasse, me tourmente. Ça me revient de temps à autre, comme un mal de dents.

Croirais-tu que, presque toutes les nuits, je rêve Croisset, ou quelques-uns de mes amis morts? Cette nuit, ç'a été Feydeau. Le passé me dévore, et tu me parles de « vie nouvelle » à commencer ! Mais, ma pauvre enfant, à mon âge, on ne recommence pas : on achève, ou plutôt on dégringole. Hier, j'ai fait une promenade en bateau, charmante. La mer était comme un lac, la température chaude et le soleil splendide. Pendant deux heures de suite, je me suis oublié, Dieu merci ! J'ai passé beaucoup de temps, couché à plat ventre sur l'herbe d'un îlot, à regarder les vagues rebondir dans les rochers, et les mouettes voler dans le ciel. La rade était couverte de petits bateaux qui s'en revenaient de pêcher des sardines, et le croissant de la lune est apparu, blanchissant tout un côté de l'horizon. Comme cela te ferait (ou plutôt vous ferait) du bien (à tous les deux) de venir passer ici quelques jours ! On n'y a jamais froid ; c'est un climat méridional, sans doute à cause du « Gulf stream » qui chauffe le rivage. Les grenadiers et les camélias poussent en pleine terre, comme aux îles Borromées, et on porte encore les vêtements d'été !

Ce doit être lundi que vous vendez le mobilier de Pissy? Après quoi, vous ne serez pas longtemps sans doute à vous diriger sur Paris. Comment l'hiver va-t-il se passer? Dis à Émile qu'il n'oublie pas de remporter ma pelisse.

Pouchet ne s'en ira pas d'ici avant le 8 ou le 10 novembre. S'il y passait un mois de plus ou tout l'hiver, je resterais avec lui, car je redoute le séjour de la capitale.

Tu as donc toujours tes affreuses migraines, ma pauvre Caro?

Je ne fermerai ma lettre qu'à cinq heures, après la poste, car peut-être en aurai-je une de toi.

Un bon baiser sur chaque joue.

Ton Vieux.

5 heures.

Il faut que je t'embrasse bien fort pour la bonne lettre que je reçois. Elle est bien intime, charmante et douce ; enfin, elle te ressemble.

Tâchons de nous habituer à notre sort, sans perdre l'espoir qu'il changera.

Encore un bon baiser, pauvre chère fille.

A LA MÊME.

Concarneau, lundi soir. [11 octobre 1875].

Un mot seulement, pauvre loulou. J'ignore ton adresse, ou plutôt notre adresse à Paris. *Quel est le numéro?* Mais tu seras sans doute partie quand cette lettre arrivera au pauvre Croisset.

Lis ce que la mère Sand m'écrit sur *lui* (Croisset) : « Si ce n'était pas au-dessus de mes moyens, je l'achèterais et tu y passerais ta vie durant. Je n'ai pas d'argent, mais je tâcherais de placer un petit capital. Réponds-moi sérieusement, je t'en prie ; si je puis le faire, ce sera fait (1) ».

Hein? qu'en dis-tu?

Ça m'ennuie de te savoir toujours assaillie de migraines ! Il faut aller voir un médecin ; mais je crois que le meilleur remède serait une meilleure fortune.

Je me suis, hier, promené pendant *trois* heures. Aujourd'hui, il pleut et il fait froid ; j'ai travaillé tout l'après-midi, pour faire dix lignes ! mais je n'en suis plus à me désespérer. Espérons que la « surface » (comme tu dis) deviendra décente.

Un bon baiser sur chaque joue.

Vieux.

A LA MÊME.

Concarneau, dimanche, 5 heures. [17 octobre 1875].

Eh bien ! ma pauvre fille, commences-tu à te reconnaître un peu dans ton logement? Combien de kilogrammes de poussière as-tu avalés? Il me semble que tu dois te donner bien du mal, avec un personnel aussi restreint et voulant faire des économies sur l'emménagement. C'est tout au plus si mon appartement sera prêt quand j'arriverai, ce qui aura lieu vers le 6 ou le 8 novembre, car mon compagnon quittera Concarneau vers cette date...

Il a plu beaucoup cette semaine ; aussi les promenades n'ont pas été nombreuses. Cependant, j'en ai fait une, jeudi, que j'ose qualifier de gigantesque, car j'ai marché pendant quatre heures. Le petit *Julien l'Hospitalier* n'avance guère et m'occupe un peu ; c'est là le principal. Enfin, je ne croupis plus dans l'oisiveté qui me dévorait ; mais j'aurais besoin de quelques livres sur le moyen âge ! Et puis, ce n'est pas commode à écrire, cette histoire-là ! Je persévère néanmoins, je suis vertueux.

J'ai reçu, hier, une bonne lettre du vieux Tourgueneff, qui me charge de te faire ses compliments (2). Quel charmant homme ! Lui et la mère Sand m'ont écrit, depuis six mois, des phrases qui m'ont touché.

Comme j'envie G. Pouchet ! En voilà un qui travaille et qui est heureux ! Tandis qu'il passe ses journées courbé sur son microscope, dans son laboratoire, ton Vieux rêvasse tristement au coin du feu, dans une chambre d'auberge. A l'heure

(1) Voir *Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 427. (Lettre du 8 octobre 1875].

(2) La lettre de Tourgueneff est datée *Bougival, Les Fresnes, lundi* 11 *octobre* et *mercredi* 13 (écrite en deux fois. — Voir HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 82-83.)

qu'il est, des gamins jouent aux billes sous mes fenêtres, et un bruit de sabots retentit. Le ciel est grisâtre ; la nuit peu à peu descend. Mlle Charlotte m'apporte deux bougies.

Un mot m'a fait bien plaisir dans ta lettre d'hier, pauvre chat : « J'ai confiance dans l'avenir ». Ah ! si tu pouvais me communiquer un peu de cet espoir ! car j'ai beau faire, je retombe toujours sur des idées tristes, et je me sens le cœur serré. Comment dépouiller le vieil homme? Comment rajeunir? Quelle boisson prendre pour se fortifier?...

[Je t'embrasse bien fort]. Vieux.

A LA MÊME.

Concarneau, jeudi. [21 octobre 1875].

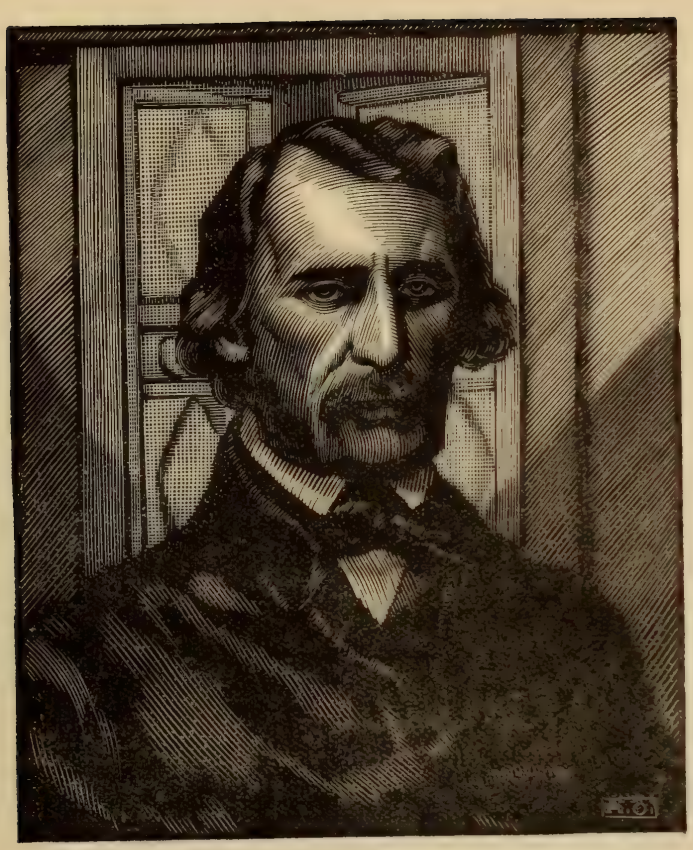
La pluie tombe à seaux ! Décidément, Concarneau n'est pas l'Égypte. Voilà quinze jours que je suis très souvent obligé de garder le logis à cause du mauvais temps. Nous n'avons pu faire qu'une promenade cette semaine. Hier nous en avons essayé une en mer et nous avons été trempés. Cette mouillade jointe à un mal de ventre m'avait assombri et je suis resté pendant tout le reste de la journée couché sur mon lit et dans un piètre état nervoso-moral. Mais ce matin, après une nuit de neuf heures, me voilà retapé provisoirement ; car j'ai souvent des rechutes, pauvre loulou. C'est à cela que je m'aperçois de mon âge. L'énergie du *fond* me manque. N'importe ! le séjour de Concarneau m'aura été bon ; et puis la société de G. Pouchet est très saine : tu n'imagines pas quel bon garçon ça fait ! S'il restait ici tout l'hiver, j'y resterais. Mais, lui parti, je n'aurais plus personne à qui causer. Or je redoute la solitude ; elle m'est bien funeste maintenant. Tu me reverras donc vers le 5 ou le 6 novembre, je ne sais pas encore le jour fixe.

Pour me consoler de mon prochain départ, je me dis que j'ai besoin de quelques livres sur le moyen âge, — ce qui est vrai, — et qu'il m'ennuie de ma pauvre fille, ce qui est encore plus vrai.

Je suis ravi que tu te plaises dans ton nouveau logement. Serai-je comme toi? Tu ne me dis pas si l'on entend trop le bruit des voitures? Voilà ce que je redoute par-dessus tout ! Et j'ai peur de regretter le parc Monceau ; mais qu'est-ce que je ne regrette pas !

Je comprends le mal que Julie a eu à quitter Croisset ! Quand on devient vieux, les habitudes sont d'une tyrannie dont tu n'as pas l'idée, pauvre enfant. Tout ce qui s'en va, tout ce que l'on quitte a le caractère de l'irrévocable, et on sent la mort marcher sur vous. Si à la ruine intérieure, que l'on sent très bien, des ruines du dehors s'ajoutent, on est tout simplement écrasé.

Malgré mes résolutions, *Saint Julien* n'avance pas vite. Dans mes moments de désœuvrement je lis quelques passages d'un *Saint-Simon* qu'on m'a prêté. Je relis pour la centième fois les contes de M. de Voltaire. Et puis le *Siècle*, le *Temps*, et le *Phare de la Loire* régulièrement. Ici, on est très radical et libre penseur (ce qui contrarie les idées reçues sur la Bretagne). Quand je dis « on est », j'entends parler de cinq ou six petits bourgeois qui viennent au café. Quels paresseux ! quelles existences ! Je finirai peut-être par les imiter. Ce serait peut-être ce qui serait



Ivan Tourgueneff.

le plus sage. Avec 6.000 livres de rentes, on peut vivre, ici, toute l'année, très bien ! Mais les aurai-je, ces 6.000 francs de rentes?...

Ernest a-t-il été voir M. Guéneau de Mussy? Et toi, es-tu retournée chez M. Blot (1)? A quand le bon atelier consolateur?

Je ne vois plus rien à te dire, pauvre loup. Je vais écrire quelques petites lettres, une entre autres à Mme Régnier, de Mantes, qui m'en a adressé une, charmante et très cordiale, et une autre au bon Laporte. Je suivrai ton conseil. Je lui demanderai son avis relativement à la place ! Mais cette perspective me répugne bien ! Moi, qui suis né si fier, recevoir de l'argent du public, être commandé, avoir un maître ! Enfin, nous verrons.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton pauvre Vieux.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Concarneau [octobre 1875].

Merci pour votre charmante petite, trop petite lettre, chère Madame ou plutôt chère amie. Vous avez de bonnes paroles qui m'ont été au fond du cœur, et je redoute moins l'hiver qui va venir, puisque je sais que je vous verrai.

Malgré toutes mes résolutions, ma *Légende* n'est guère avancée. Il me prend de temps à autre des prostrations où je me sens si anéanti qu'il me semble que je vais crever. Dans mes moments de désœuvrement, et ils sont nombreux, je lis quelques passages d'un Saint-Simon qu'on m'a prêté et pour la millième fois les contes de ce polisson de Voltaire, et puis régulièrement le *Siècle*, le *Temps* et le *Phare de la Loire;* car, ici, contrairement aux idées reçues sur la catholique Bretagne, on est très radical et libre penseur.

Des deux sonnets de Mme Colet, celui que je trouve le meilleur, c'est le premier ; les quatre derniers vers me semblent même fort bons.

La pluie tombe à vrac et je reste au coin de mon feu, dans ma chambre d'auberge, à rêvasser pendant que mon compagnon dissèque des petites bêtes dans son laboratoire. Il m'a montré l'intérieur de plusieurs poissons et mollusques ; c'est curieux, mais insuffisant à ma félicité. Quelle bonne existence que celle des savants et comme je les envie !

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Concarneau] Lundi matin, 8 heures. [25 octobre 1875].

Chère Fille,

Voici du nouveau : Pouchet est obligé d'être à Paris le 3 ou le 5, c'est-à-dire mercredi ou vendredi de la semaine prochaine.

Je partirai avec lui. *Mais*, comme je vois que tu te donnes beaucoup de mal pour arranger mon gîte, si j'arrive avant qu'il ne soit tout à fait prêt, tu ne jouiras

(1) Le docteur Blot.

pas de la surprise que tu voulais me faire. Et peut-être, d'autre part, serais-je pendant quelques jours mal installé. Dans ce cas-là j'aimerais mieux rester ici quelques jours de plus. Je trouverais bien à m'occuper. Réponds-moi donc ce qu'il faut que je fasse.

Ta lettre de jeudi est charmante, mon Caro. Je suis bien content de voir que tu te plais dans ton nouveau logement et que tu ne regrettes pas la rue de Clichy, et que tout y est bien, depuis l'humeur du portier jusqu'aux W.-C. de miss Putzel. Malgré les migraines, ton moral est vaillant. Je tâcherai de t'imiter. A peine si j'ai le temps de porter cette lettre à la poste.

Comme il faisait très beau hier, nous avons fait une longue excursion et sommes rentrés tard. Mais aujourd'hui la pluie va recommencer.

Un bon baiser de

Ta pauvre vieille Nounou.

A GEORGE SAND.

Paris, 11 décembre 1875.

Ça va un peu mieux et j'en profite pour vous écrire, chère bon maître adorable.

Vous savez que j'ai quitté mon grand roman pour écrire une petite bêtise *moyenâgeuse* qui n'aura pas plus de trente pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien ; puis je cherche un roman contemporain, mais je balance entre plusieurs embryons d'idées. Je voudrais faire quelque chose de serré et de violent. Le fil du collier (c'est-à-dire le principal) me manque encore.

Extérieurement, mon existence n'est guère changée : je vois les mêmes gens, je reçois les mêmes visites. Mes fidèles du dimanche sont d'abord le grand Tourgueneff, qui est plus gentil que jamais, Zola, Alphonse Daudet et Goncourt. Vous ne m'avez jamais parlé des deux premiers. Que pensez-vous de leurs livres?

Je ne lis rien du tout, sauf Shakespeare que j'ai repris d'un bout à l'autre. Cela vous retrempe et vous remet de l'air dans les poumons comme si on était sur une haute montagne. Tout paraît médiocre à côté de ce prodigieux bonhomme.

Comme je sors très peu, je n'ai pas encore vu Victor Hugo. Ce soir pourtant je vais me résigner à passer des bottes pour aller lui présenter mes hommages. Sa personne me plaît infiniment, mais sa cour !... miséricorde !

Les élections sénatoriales sont un sujet de divertissement pour le public dont je fais partie. Il a dû se passer dans les couloirs de l'Assemblée des dialogues inouïs de grotesque et de bassesse. Le XIXe siècle est destiné à voir périr toutes les religions. Amen ! Je n'en pleure aucune.

A l'Odéon, un ours vivant va paraître sur les planches. Voilà tout ce que je sais de la littérature.

A LA MÊME.

[Paris, décembre 1875, après le 20].

Votre bonne lettre du 18 (1), si tendrement maternelle, m'a fait beaucoup réfléchir. Je l'ai bien relue dix fois, et je vous avouerai que je ne suis pas sûr de la comprendre. En un mot, que voulez-vous que je fasse? Précisez vos enseignements.

Je fais tout ce que je peux continuellement pour élargir ma cervelle, et je travaille dans la sincérité de mon cœur. Le reste ne dépend pas de moi.

Je ne fais pas « de la désolation » à plaisir, croyez-le bien, mais je ne peux pas changer mes yeux ! Quant à mes « manques de conviction », hélas ! les convictions m'étouffent. J'éclate de colère et d'indignations rentrées. Mais dans l'idéal que j'ai de l'Art, je crois qu'on ne doit rien montrer des siennes, et que l'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature. L'homme n'est rien, l'œuvre tout ! Cette discipline, qui peut partir d'un point de vue faux, n'est pas facile à observer. Et pour moi, du moins, c'est une sorte de sacrifice permanent que je fais au bon goût. Il me serait bien agréable de dire ce que je pense et de soulager le sieur Gustave Flaubert par des phrases, mais quelle est l'importance dudit sieur?

Je pense comme vous, mon maître, que l'Art n'est pas seulement de la critique et de la satire ; aussi n'ai-je jamais essayé de faire, intentionnellement, ni de l'un ni de l'autre. Je me suis toujours efforcé d'aller dans l'âme des choses et de m'arrêter aux généralités les plus grandes, et je me suis détourné exprès de l'accidentel et du dramatique. Pas de monstres et pas de héros !

Vous me dites : « Je n'ai pas de conseils littéraires à te donner, je n'ai pas de jugements à formuler sur les écrivains, tes amis, etc. » Ah ! par exemple ! mais je réclame des conseils, et j'attends vos jugements. Qui donc en donnerait? qui donc en formulerait, si ce n'est vous?

A propos de mes amis, vous ajoutez « mon école ». Mais je m'abîme le tempérament à tâcher de n'avoir pas d'école ! *A priori*, je les repousse toutes. Ceux que je vois souvent, et que vous désignez, recherchent tout ce que je méprise et s'inquiètent médiocrement de ce qui me tourmente. Je regarde comme très secondaire le détail technique, le renseignement local, enfin le côté historique et exact des choses. Je recherche par-dessus tout la *beauté*, dont mes compagnons sont médiocrement en quête. Je les vois insensibles, quand je suis ravagé d'admiration ou d'horreur. Des phrases me font pâmer, qui leur paraissent fort ordinaires. Goncourt est très heureux quand il a saisi dans la rue un mot qu'il peut coller dans un livre, et moi très satisfait quand j'ai écrit une page sans assonances ni répétitions. Je donnerais toutes les légendes de Gavarni pour certaines expressions et coupes des maîtres comme « l'ombre était *nuptiale*, auguste et solennelle », de Victor Hugo, ou ceci du président de Montesquieu : « Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus. Il était terrible dans sa colère. Elle le rendait cruel ».

Enfin, je tâche de bien penser *pour* bien écrire. Mais c'est bien écrire qui est mon but, je ne le cache pas.

(1) Voir *Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 431 (lettre datée sur l'autographe 18 et 19 décembre 1875).

Il me manque « une vue bien arrêtée et bien étendue sur la vie ». Vous avez mille fois raison, mais le moyen qu'il en soit autrement? Je vous le demande. Vous n'éclairerez pas mes ténèbres avec de la métaphysique, ni les miennes ni celles des autres. Les mots religion ou catholicisme, d'une part ; progrès, fraternité, démocratie de l'autre, ne répondent plus aux exigences spirituelles du moment. Le dogme tout nouveau de l'égalité, que prône le radicalisme, est démenti expérimentalement par la physiologie et par l'histoire. Je ne vois pas le moyen d'établir aujourd'hui un principe nouveau, pas plus que de respecter les anciens. Donc, je cherche, sans la trouver, cette idée d'où doit dépendre tout le reste.

En attendant, je me répète le mot que Littré m'a dit un jour : « Ah ! mon ami, l'homme est un composé instable, et la terre une planète bien inférieure ».

Rien ne m'y soutient plus que l'espoir d'en sortir prochainement et de ne pas aller dans une autre qui pourrait être pire. « J'aimerais mieux ne pas mourir », comme disait Marat. Ah ! non ! assez, assez de fatigues !

J'écris maintenant une petite niaiserie, dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille. Le tout aura une trentaine de pages, j'en ai encore pour deux mois. Telle est ma verve. Je vous l'enverrai dès qu'elle sera parue (pas la verve, l'historiette).

A LA MÊME.

Dimanche soir. [6 février 1876].

Vous *devez*, chère maître, me traiter intérieurement de « sacré cochon », — car je n'ai pas répondu à votre dernière lettre et je ne vous ai rien dit de vos deux volumes, sans compter que, ce matin, j'en reçois de vous un troisième. Mais j'ai été depuis quinze jours entièrement pris par mon petit conte qui sera fini bientôt. J'ai eu plusieurs courses à faire, différentes lectures à expédier, et, chose plus sérieuse que tout cela, la santé de ma pauvre nièce m'inquiète extrêmement, et par moments me trouble tellement la cervelle que je ne sais plus ce que je fais. Vous voyez que j'en avale de rudes ! Cette jeune femme est anémique au dernier point. Elle dépérit. Elle a été obligée de quitter la peinture qui est sa seule distraction. Tous les fortifiants ordinaires n'y font rien. Depuis trois jours, par les ordres d'un autre médecin qui me semble plus docte que les autres, elle s'est mise à l'hydrothérapie. Réussira-t-il à la faire digérer et dormir? à fortifier tout son être? Votre pauvre Cruchard s'amuse de moins en moins dans l'existence, et en a même trop, infiniment trop. Parlons de vos livres, ça vaut mieux.

Ils m'ont amusé, et la preuve c'est que j'ai avalé d'un trait et l'un après l'autre *Flamarande* et les *Deux Frères*. Quelle charmante femme que Mme de Flamarande et quel homme que M. de Salcède ! Le récit du rapt de l'enfant, la course en voiture et l'histoire de Zamora sont des endroits parfaits. Partout l'intérêt est soutenu et en même temps progressant. Enfin, ce qui me frappe dans ces deux romans (comme dans tout ce qui est de vous d'ailleurs), c'est l'ordre naturel des idées, le talent ou plutôt le génie narratif. Mais quel abominable coco que votre sieur Flamarande ! Quant au domestique qui conte l'histoire et qui évidemment

est amoureux de madame, je me demande pourquoi vous n'avez pas montré plus abondamment sa jalousie personnelle.

A part M. le comte, tous sont des gens vertueux dans cette histoire, et même d'une vertu extraordinaire. Mais les croyez-vous bien vrais? Y en a-t-il beaucoup de leur sorte? Sans doute, pendant qu'on vous lit, on les accepte à cause de l'habileté de l'exécution ; mais ensuite?

Enfin, chère maître, et ceci va répondre à votre dernière lettre (1), voici, je crois, ce qui nous sépare essentiellement. Vous, du premier bond, en toutes choses, vous montez au ciel et de là vous descendez sur la terre. Vous partez de l'*a priori*, de la théorie, de l'idéal. De là votre mansuétude pour la vie, votre sérénité, et, pour dire le vrai mot, votre grandeur. — Moi, pauvre bougre, je suis collé sur la terre comme par des semelles de plomb ; tout m'émeut, me déchire, me ravage et je fais des efforts pour monter. Si je voulais prendre votre manière de voir l'ensemble du monde, je deviendrais risible, voilà tout. Car vous avez beau me prêcher, je ne puis pas avoir un autre tempérament que le mien, ni une autre esthétique que celle qui en est la conséquence. Vous m'accusez de ne pas me laisser aller « à la nature ». Eh bien, et cette discipline? cette vertu? qu'en ferons-nous? J'admire M. de Buffon mettant des manchettes pour écrire. Ce luxe est un symbole. Enfin, je tâche naïvement d'être le plus *compréhensif* possible. Que peut-on exiger de plus?

Quant à laisser voir mon opinion personnelle sur les gens que je mets en scène, non, non, mille fois non ! Je ne m'en reconnais pas le droit. Si le lecteur ne tire pas d'un livre la moralité qui doit s'y trouver, c'est que le lecteur est un imbécile ou que le livre est *faux* au point de vue de l'exactitude. Car du moment qu'une chose est vraie, elle est bonne. Les livres obscènes ne sont même immoraux que parce qu'ils manquent de vérité. Ça ne se passe pas « comme ça » dans la vie.

Et notez que j'exècre ce qu'on est convenu d'appeler le *réalisme*, bien qu'on m'en fasse un des pontifes ; arrangez tout cela !

Quant au public, son goût m'épate de plus en plus. Hier, par exemple, j'ai assisté à la première du *Prix Martin* (2), une bouffonnerie que je trouve, moi, pleine d'esprit. Pas un des mots de la pièce n'a fait rire, et le dénouement, qui semble hors ligne, a passé inaperçu. Donc, chercher ce qui peut plaire me paraît la plus chimérique des entreprises. Car je défie qui que ce soit de me dire par quels moyens on plaît. Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.

Après mon petit conte, j'en ferai un autre, — car je suis trop profondément ébranlé pour me mettre à une grande œuvre. J'avais d'abord pensé à publier *Saint Julien* dans un journal, mais j'y ai renoncé.

---

(1) Voir la lettre de George Sand du 12-15 janvier 1876. (*Corresp.* G. *Sand-Flaubert*, p. 438-445).

(2) *Le Prix Martin*, comédie, par Emile Augier et Eugène Labiche (Palais-Royal, 5 février 1876).

A ALPHONSE DAUDET (1).

Jeudi, 3 heures. [10 février 1876].

Je viens de finir *Jack*, et la tête m'en tourne.

Il m'a *extrêmement* amusé.

Le caractère de Charlotte, la pension des pays chauds d'Argenton, Clarisse et Jack... Superbe ! superbe !

Et que de détails exquis !

Nous causerons de votre livre très longuement, quand je l'aurai relu.

Je tiens seulement à vous remercier de votre trop belle dédicace, qui m'a fait bien plaisir.

Nous devons nous voir demain chez Adolphe, où le grand Tourgueneff nous fera manger des choses moscovites. Ça se trouve bien ! On arrosera Jack, à qui je promets une longue vie.

Tout à vous, cher ami.

G. F.

qui vous embrasse et qui vous aime.

Testiculos habes, et magnos !

A GEORGE SAND.

Vendredi soir. [18 février 1876].

Ah ! merci du fond du cœur, chère maître ! Vous m'avez fait passer une journée exquise, car j'ai lu votre dernier volume, la *Tour de Percemont* (2). — *Marianne* aujourd'hui seulement. Comme j'avais plusieurs choses à terminer, entre autres mon conte de *Saint Julien*, j'avais enfermé ledit volume dans un tiroir pour ne pas succomber à la tentation. Ma petite nouvelle étant terminée cette nuit, dès le matin, je me suis rué sur l'œuvre et l'ai dévorée.

Je trouve cela parfait, deux bijoux ! *Marianne* m'a profondément ému et deux ou trois fois j'ai pleuré. Je me suis reconnu dans le personnage de Pierre. Certaines pages me semblaient des fragments de mes mémoires, si j'avais le talent de les écrire de cette manière ! Comme tout cela est charmant, poétique et *vrai !* La *Tour de Percemont* m'avait plu extrêmement. Mais *Marianne* m'a littéralement enchanté. Les Anglais sont de mon avis, car dans le dernier numéro de l'*Athenæum* on vous a fait un très bel article (3). Saviez-vous cela? Ainsi donc pour cette fois je vous admire pleinement et sans la *moindre* réserve.

Voilà, et je suis bien content. Vous ne m'avez jamais fait que du bien, vous ; je vous aime tendrement !

---

(1) Publiée dans la *Revue de France*, 1er septembre 1921. — *Jack* a paru en librairie le 9 février 1876. (*Bibl. Franç.*, 19 février 1876).

(2) *La Tour de Percemont* et *Marianne* sont annoncées dans la *Bibliographie française* seulement le 10 juin 1876.

(3) *The Athenæum*, 12 février 1876.

A LA MÊME (1).

[Paris] Mercredi. [8 mars 1876].

Succès complet, chère maître. On a rappelé les acteurs après tous les actes et chaleureusement applaudi. On était content et de temps à autre des exclamations s'élevaient. Tous vos amis, venus à l'appel, étaient contristés que vous ne fussiez pas là.

Les rôles d'Antoine et de Victorine ont été supérieurement joués. La petite Baretta est un vrai bijou.

Comment avez-vous pu faire *Victorine* d'après le *Philosophe sans le savoir?* Voilà ce qui me passe. Votre pièce m'a charmé et fait pleurer comme une bête, tandis que l'autre m'a assommé, absolument assommé, il me tardait de voir la fin. Quel langage! le bon Tourgueneff et Mme Viardot en écarquillaient des yeux comiques à contempler.

Dans votre œuvre, ce qui a produit le plus d'effet, c'est la scène du dernier acte entre Antoine et sa fille. Maubant est trop majestueux et l'acteur qui fait Fulgence insuffisant. Mais tout a très bien marché et cette reprise aura la vie longue.

Le gigantesque Harrisse m'a dit qu'il allait vous écrire immédiatement. Donc sa lettre vous arrivera avant la mienne. Je devais partir ce matin pour Pont-l'Évêque et Honfleur, afin de voir un bout de paysage que j'ai oublié, mais les inondations m'arrêtent.

Lisez donc, je vous prie, le nouveau roman de Zola, *Son Excellence Rougon* : je suis bien curieux de savoir ce que vous en pensez.

---

* A JULES TROUBAT (2).

[Paris] Vendredi, 2 heures. [10 mars 1876.]

MON CHER AMI,

Je viens d'apprendre par hasard la mort de la pauvre Mme Colet (3). Cette nouvelle m'émeut de toutes façons. Vous devez me comprendre.

J'aurais besoin de vous voir. Je ne risque pas le long voyage du Montparnasse, ignorant vos habitudes.

Tout à vous.

---

(1) Dans les éditions antérieures de la *Correspondance*, cette lettre est publiée très mutilée et réunie à celle qu'on lira ensuite sous la date *après le* 10 *mars*.

Les arguments qui autorisent à distinguer deux lettres différentes là où on n'en connaissait jusqu'à présent qu'une seule sont les suivants : 1° Date de la première représentation du *Mariage de Victorine* au Théâtre-Français, 7 mars 1876. La première lettre est du lendemain. 2° Phrase que je crois être la phrase initiale de la seconde lettre : « Non je ne méprise pas Sedaine... », qui ne peut s'expliquer que si l'on admet que Flaubert a déjà reçu, quand il l'écrit, la réplique de George Sand : « Tu méprises Sedaine, gros profane ! » réplique datée *Nohant* 9 *mars* 1876, sur l'autographe (voir *Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 449). 3° La phrase de Flaubert : « J'ai écrit à Zola pour qu'il vous envoie son bouquin » est de même la réponse logique à cette phrase de Sand, du 9 mars : « Dis donc à M. Zola de m'envoyer son livre ». 4° Dans cette même lettre du 9 mars, de George Sand, la phrase : « J'espère que tu n'iras pas chercher le paysage avant le beau temps » ne peut se comprendre que si George Sand a déjà lu ce que lui écrit Flaubert le mercredi 8 mars : « Je devais partir ce matin... pour Honfleur afin de voir un bout de paysage que j'ai oublié, mais les inondations m'arrêtent. » Pour l'ensemble de ces raisons je n'hésite pas à disjoindre les deux lettres jusqu'à présent accolées.

(2) Publiée dans le *Temps* du 16 avril 1912.

(3) Louise Colet mourut le 8 mars 1876.

A GEORGE SAND.

[Paris, après le 10 et avant le 14 mars 1876].

Non ! je ne *méprise* pas Sedaine, parce que je ne méprise pas ce que je ne comprends point. Il en est de lui, pour moi, comme de Pindare et de Milton, lesquels me sont absolument fermés ; pourtant je sens bien que le citoyen Sedaine n'est pas absolument de leur taille.

Le public de mardi dernier (1) partageait mon erreur, et *Victorine*, indépendamment de sa valeur réelle, y a gagné par le contraste. Mme Viardot, qui a le goût naturellement grand, me disait hier en parlant de vous : « Comment a-t-elle pu faire l'un avec l'autre »? C'est également mon avis.

Vous m'attristez un peu, chère maître, en m'attribuant des opinions esthétiques qui ne sont pas les miennes. Je crois que l'arrondissement de la phrase n'est rien, mais que *bien écrire* est tout, parce que « bien écrire c'est à la fois bien sentir, bien penser et bien dire » (Buffon). Le dernier terme est donc dépendant des deux autres, puisqu'il faut sentir fortement afin de penser et penser pour exprimer.

Tous les bourgeois peuvent avoir beaucoup de cœur et de délicatesse, être pleins des meilleurs sentiments et des plus grandes vertus, sans devenir pour cela des artistes. Enfin, je crois la forme et le fond deux subtilités, deux entités qui n'existent jamais l'une sans l'autre.

Ce souci de la beauté extérieure que vous me reprochez est pour moi *une méthode*. Quand je découvre une mauvaise assonance ou une répétition dans une de mes phrases, je suis sûr que je patauge dans le faux ; à force de chercher, je trouve l'expression juste qui était la seule et qui est, en même temps, l'harmonieuse. Le mot ne manque jamais quand on possède l'idée.

Notez (pour en revenir au bon Sedaine) que je partage toutes ses opinions et j'approuve ses tendances. Au point de vue archéologique c'est curieux, et au point de vue humanitaire très louable, je vous l'accorde. Mais aujourd'hui qu'est-ce que ça nous fait? est-ce de l'Art éternel? je vous le demande.

Des écrivains de son temps ont généralement formulé des *principes* utiles, mais d'un style impérissable, d'une manière à la fois plus concrète et plus générale.

Bref, la persistance de la Comédie-Française à nous exhiber ça comme « un chef-d'œuvre » m'avait tellement exaspéré que, rentré chez moi (pour me faire passer le goût de ce laitage), j'ai lu avant de me coucher la *Médée* d'Euripide, n'ayant pas d'autre classique sous la main ; et l'Aurore surprit Cruchard dans cette occupation.

J'ai écrit à Zola pour qu'il vous envoie son bouquin. Je dirai aussi à Daudet de vous envoyer son *Jack*, étant bien curieux d'avoir votre opinion sur ces deux livres qui sont très différents de facture et de tempérament, mais bien remarquables l'un et l'autre.

La venette que les élections (2) ont causée aux bourgeois a été divertissante.

---

(1) Cette indication incidente prouve que cette lettre et la précédente à G. Sand ont été écrites dans la même semaine.

(2) Élections législatives du 5 mars 1876.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, du 13 au 18 mars 1876].

Vous avez très bien deviné l'effet complet que m'a produit la mort de la pauvre Muse. Son souvenir ainsi ravivé m'a fait remonter le cours de ma vie. Mais votre ami est devenu plus stoïque depuis un an. J'ai piétiné sur tant de choses, afin de pouvoir vivre! Bref, après tout un après-midi passé dans les jours disparus, j'ai *voulu* n'y plus songer et je me suis remis à la besogne. Encore une fin !

La famille, qui est catholique, l'a emportée à Verneuil pour éviter l'enterrement civil et il n'y a eu aucun scandale. Les journaux en ont très peu parlé. Vous rappelez-vous le petit appartement de la rue de Sèvres? et tout le reste? Ah ! misère de nous !

J'aurais dû vous répondre immédiatement, mais depuis trois jours je ne *décolère pas*, je ne peux mettre en train mon *Histoire d'un cœur simple*. J'ai travaillé hier pendant seize heures, aujourd'hui toute la journée et ce soir enfin j'ai terminé la première page.

Les inondations m'ont empêché d'aller à Pont-l'Évêque. La nature « quoi qu'on dise », n'est pas faite précisément pour l'homme. Ce qu'il y a de beau, c'est qu'il puisse y durer.

La semaine dernière (1) j'ai été voir aux Français le *Philosophe sans le savoir*. Quelle littérature ! Quel poncif ! quelle amusette ! Enfin j'étais si indigné que, revenu chez moi, j'ai passé toute la nuit à relire la *Médée* d'Euripide pour me décrasser de ce laitage. Comme on est indulgent pour les œuvres de troisième ordre ! Ah ! ça ne blesse personne !

Allons, du courage ! pensez quelquefois à votre vieil ami.

A M. FÉLIX FRANK (2).

[Avril 1876].

Si je savais où vous trouver, mon cher ami, j'irais vous remercier de votre volume (3). Je voudrais vous parler de vos vers, dont je connaissais quelques pièces. Maintenant que je les retrouve, je les réadmire, et les autres aussi. La peur de paraître banal retient ma plume ; quand je vous verrai, je vous dirai tout ce que je pense.

Un mot cependant : il me semble que vous avez plus d'âme (de sensibilité dans le vieux sens du mot) que tous les Parnassiens modernes. Vous ne méprisez pas la passion, vous !

Une bonne poignée de main, et tout à vous.

---

(1) Dans la semaine du 5 au 12 mars. *Le Philosophe sans le savoir* fut en effet représenté aux Français le 7 mars. Voir lettre à G. Sand du 8 mars.

(2) Publiée par Félix Frank dans *G. Flaubert, d'après des documents intimes et inédits*. (Paris, 1887), p. 14. (Extrait de la *Revue générale*, 1er mai 1887).

(3) *Le Poème de la jeunesse fleurie, soleils couchés, forces vives*, 1865-1875. (Paris, Michel Lévy, 1876). Publié le 30 mars 1876. (*Bibl. franç.*, 29 avril 1876).

A GEORGE SAND.

Lundi soir. [3 avril 1876].

J'ai reçu ce matin votre volume (1), chère maître. J'en ai deux ou trois autres que l'on m'a prêtés depuis longtemps ; je vais les expédier et je lirai le vôtre à la fin de la semaine, pendant un petit voyage de deux jours que je suis obligé de faire à Pont-l'Évêque et à Honfleur pour mon *Histoire d'un cœur simple*, bagatelle présentement « sur le chantier », comme dirait M. Prud'homme.

Je suis bien aise que *Jack* vous ait plu. C'est un charmant livre, n'est-ce pas? Si vous connaissiez l'auteur, vous l'aimeriez encore plus que son œuvre. Je lui ai dit de vous envoyer *Risler* et *Tartarin*. Vous me remercierez d'avoir fait ces deux lectures, j'en suis certain d'avance.

Je ne partage pas la sévérité de Tourgueneff à l'encontre de *Jack*, ni l'immensité de son admiration pour *Rougon*. L'un a le charme et l'autre la force. Mais aucun des deux n'est préoccupé *avant tout* de ce qui fait pour moi le but de l'Art, à savoir : la Beauté. Je me souviens d'avoir eu des battements de cœur, d'avoir ressenti un plaisir violent en contemplant un mur de l'Acropole, un mur tout nu (celui qui est à gauche quand on monte aux Propylées). Eh bien ! je me demande si un livre, indépendamment de ce qu'il dit, ne peut pas produire le même effet? Dans la précision des assemblages, la rareté des éléments, le poli de la surface, l'harmonie de l'ensemble, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe? (Je parle en platonicien). Ainsi pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical? Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée? La loi des nombres gouverne donc les sentiments et les images, et ce qui paraît être l'extérieur est tout bonnement le dedans. Si je continuais longtemps de ce train-là, je me fourrerais complètement le doigt dans l'œil, car d'un autre côté l'Art doit être bonhomme ; ou plutôt l'Art est tel qu'on peut le faire, nous ne sommes pas libres. Chacun suit sa voie, en dépit de sa propre volonté. Bref, votre Cruchard n'a plus une idée d'aplomb dans la caboche.

Mais comme il est difficile de s'entendre ! Voilà deux hommes que j'aime beaucoup et que je considère comme de vrais artistes, Tourgueneff et Zola. Ce qui n'empêche pas qu'ils n'admirent nullement la prose de Chateaubriand et encore moins celle de Gautier. Des phrases qui me ravissent leur semblent creuses. Qui a tort? et comment plaire au public quand vos plus proches sont si loin? Tout cela m'attriste beaucoup. Ne riez pas.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Samedi [fin avril 1876].

MON CHER AMI,

Toute la journée de jeudi j'ai attendu de vos nouvelles. Hier je comptais sur la visite de Zola qui ordinairement va vous voir le vendredi.

(1) George Sand écrit le 30 mars : « Je t'envoie un volume de vieilles choses qu'on vient de rassembler». (*Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 452). Dans cette même lettre, elle exprime son admiration pour *Jack*, ce qui fixe la date de la réponse de Flaubert.

Je suis trop souffrant de mon *zona* pour pouvoir m'habiller. Autrement j'irais chez vous.

Dites-moi ce qui en est, mon pauvre ami, et croyez bien que je vous aime et vous plains tous les deux (1).

Votre.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris, fin avril 1876].

Il m'ennuie de vous extrêmement et je voudrais avoir une lettre, une très longue lettre.

Mon *Histoire d'un cœur simple* avance très lentement, j'en ai écrit dix pages, pas plus ! et pour avoir des documents j'ai fait un petit voyage à Pont-l'Évêque et à Honfleur ! Cette excursion m'a abreuvé de tristesse, car forcément j'y ai pris un bain de souvenirs. Suis-je vieux, mon Dieu ! Suis-je vieux !

Savez-vous ce que j'ai envie d'écrire après cela? L'histoire de saint Jean-Baptiste (2). La vacherie d'Hérode pour Hérodias m'excite; ce n'est encore qu'à l'état de rêve, mais j'ai bien envie de creuser cette idée-là. Si je m'y mets, cela me ferait trois contes, de quoi publier à l'automne un volume assez drôle.

Mais quand reprendrai-je mes deux bonshommes?

Depuis quinze jours je jouis d'un zona bien conditionné, autrement dit « mal des ardents, feu de Saint-Antoine », ce personnage m'occupant toujours.

Calme plat dans les régions littéraires, si tant est qu'il en existe encore !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Chenonceaux, vendredi matin, 11 heures [12 mai 1876].

Mon Loulou,

Je viens d'écrire à Chevalier, pour qu'il révèle à Clémence le « secret des Bottes », car la clef de mon pauvre vieux cabinet est dans une de mes bottes en cuir de Russie. La trouvera-t-elle? Monsieur Vieux a une si malheureuse imagination que la vue de ton billet m'a fort troublé. J'avais peur. De quoi? Je n'en sais rien ! mais j'avais peur !

L'hospitalité d'ici est charmante. Je couche dans le lit de François Ier. Un lit à estrade et à baldaquin ! Quelles cheminées, etc.

M. Wilson n'est pas à Chenonceaux. J'ai pour compagnon un peintre charmant. Il sait par *cœur* toutes mes œuvres, ainsi que Mme Pelouze (3).

J'arriverai demain soir à Paris, vers 9 heures, je crois, et à la maison pas avant 10 heures. Qu'on me garde à dîner.

Bécots de Ta vieille Nounou.

---

(1) Mort de Marcel Charpentier, son filleul.
(2) *Hérodias.*
(3) Propriétaire du château de Chenonceaux. Voir René Martineau, *Flaubert à Chenonceaux* (*Mercure de France*, 1er mars 1911).

A ERNEST RENAN.

[Paris, du 19 au 26 mai 1876].

MON CHER AMI,

La nuit de vendredi dernier (19 mai 1876) sera une date dans ma vie. J'ai reçu votre volume (1) à 9 heures du soir et je ne l'ai plus quitté. Avant-hier et hier je n'ai pas eu un moment à moi, sans quoi je vous aurais écrit tout de suite, pour vous remercier du plaisir infini que vous m'avez fait.

Je ne me souviens d'aucune lecture pareille ! A l'inverse de cette dame qui trouvait que vos pages lui faisaient froid au cœur, je me suis délecté dans votre œuvre comme dans un bain d'air chaud et parfumé. Comme c'est bien ! comme c'est beau ! et comme c'est bon ! Il est possible que vous blessiez les catholiques et que les positivistes froncent le sourcil; moi, vous m'avez *édifié!* et quelle langue vous avez ! comme c'est à la fois noble et régalant ! Malgré l'entraînement des idées, il y a telle page que j'ai relue plusieurs fois de suite (comme les pages 133-134, entre autres). L'impossibilité du miracle, la nécessité du sacrifice (du héros, du grand homme), le machiavélisme de la Nature et l'avenir de la Science, voilà des points qui n'ont été traités par personne comme par vous et qui me semblent désormais incontestables. Je vous remercie de vous être élevé contre « l'égalité démocratique », qui me paraît un élément de mort dans le monde.

Je connaissais votre lettre à Berthelot, mais je ne connaissais pas sa réponse qui me paraît, elle aussi, être un morceau de haut goût. Je n'avais pas lu « la Métaphysique et son avenir » (parue sans doute dans la *Revue des Deux-Mondes*?) Voilà de la critique ! comme *c'est bien ça*, l'école normale et la philosophie officielle de notre temps !

Que vous dirai-je de plus, mon cher Renan? Je vous aime pour votre grand esprit, pour votre grand style, pour votre grand cœur. Vous m'avez honoré en citant mon nom au seuil de votre livre et plus que jamais je me sens fier d'être votre ami.

Je vais maintenant relire (et à la loupe) ce charmant et fort bouquin ; — puis un de ces jours j'irai en causer chez vous.

---

* A MADAME MAURICE SAND (2).

[Paris] Jeudi soir. [25 mai 1876].

CHÈRE MADAME,

J'ai envoyé ce matin un télégramme à Maurice pour avoir des nouvelles de Madame Sand. On m'a dit hier qu'elle était très malade. Pourquoi Maurice ne m'a-t-il pas répondu?

J'ai été ce matin chez Plauchut, afin d'avoir des détails. Il est à la campagne, au Mans, de sorte que je reste dans une incertitude cruelle.

(1) *Dialogues et fragments philosophiques.*
(2) Publiée *Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 462.

Soyez assez bonne pour me répondre immédiatement, et me croire, chère Madame, votre très affectionné.

4, rue Murillo, parc Monceau.

---

* A LA MÊME (1).

[Paris] Samedi matin, 3 juin. [1876].

CHÈRE MADAME,

Votre billet de ce matin me rassure un peu. Mais celui d'hier m'avait bouleversé. Je vous *prie* de me donner des nouvelles très fréquentes de votre chère belle-mère ; embrassez-la pour moi, et croyez bien que je suis

Votre tout dévoué.

A partir du milieu de la semaine prochaine, vers mercredi ou jeudi, je serai à Croisset.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, 3 heures. [13 juin 1876].

MA CHÈRE CARO,

Me voilà revenu dans mon pauvre vieux Croisset, que j'ai trouvé en très bon état, et prêt à y piocher de toutes mes forces.

Mon voyage s'est passé dans la compagnie d'Anglais stupides qui ont joué aux cartes tout le temps. Je lisais des journaux qui relataient les funérailles de ma vieille amie (2), et le trajet ne m'a pas semblé long. Arrivé à Rouen, afin d'éviter la vue des boulevards et celle de l'Hôtel-Dieu, j'ai fait prendre à mon fiacre la rue Jeanne-d'Arc.

Émile m'attendait. Avant de défaire mes cantines, il a été me tirer une cruche de cidre, que j'ai entièrement *vuidée*, à sa grande terreur, car il me répétait : « Mais Monsieur va se faire mal ». Elle ne m'a point fait de mal.

Au dîner j'ai revu avec plaisir la soupière d'argent et le vieux saucier. Le silence qui m'entourait me semblait doux et bienfaisant. Tout en mangeant je regardais tes bergeries au-dessus des portes, ta petite chaise d'enfant, et je songeais à notre pauvre vieille, mais sans peine ou plutôt avec douceur. Je n'ai jamais eu de *rentrée* moins pénible.

Puis j'ai rangé ma table. Je me suis couché à minuit ; j'ai dormi jusqu'à 9 heures. Ce matin j'ai fait un tour dans le jardin, et j'ai causé avec Chevalier (3) qui m'a fait des récits pittoresques des inondations, et je vais me remettre tout à l'heure à mon *Histoire d'un Cœur simple*.

J'ai fait mettre un des bancs de Pissy dans le Mercure dont la haie est refaite

(1) Publiée *Corresp. G. Sand-Flaubert*, p. 462.
(2) George Sand était morte à Nohant le 7 juin 1876.
(3) Le jardinier de Croisset.

à neuf. Enfin, pauvre chat, il me semble que tout est comme autrefois et je ne pense nullement à l'exécrable *on*...

La première fois que j'irai à Rouen, j'irai voir Mlle Julie ; mais elle m'embarrasse, ou plutôt j'ai peur qu'elle ne m'embarrasse, car elle est encore malade, et Émile témoigne une grande répugnance à la soigner. Il paraît qu'Achille a été la voir très souvent cet hiver. Quelle conduite dois-je tenir?

Adieu, pauvre chère fille, bonne santé, bon moral, bonne peinture.

Ton Vieux *affectueux*.

A LA MÊME.

[Croisset] Samedi soir, 6 heures. [17 juin 1876].

CHÈRE CARO,

Encore une mort ! Ce matin j'ai reçu le billet de faire part de celle d'Ernest Lemarié.

Bien que je ne visse jamais cet ancien camarade, sa mort me fait de la peine. Nous avions été ensemble [en pension,] au collège et à l'École de droit ; enfin, pendant toute notre jeunesse, nous ne nous étions guère quittés. Ce n'est plus maintenant qu'un souvenir. Il faudrait se cuirasser dans un égoïsme impénétrable et ne songer qu'à la satisfaction immédiate de sa propre personne ; ce serait plus sage, mais ce n'est pas possible, pour moi du moins.

Avant-hier, j'ai eu la visite de M. et Mme Lapierre et hier j'ai dîné chez eux. Ils ont poussé la générosité jusqu'à me faire cadeau de quatre bondons de Neufchâtel ! primés au grand concours régional. J'ai reçu un autre cadeau : un livre du FAUNE (1) et ce livre est charmant, car il n'est pas de lui. C'est un conte oriental intitulé *Vathek*, écrit en français à la fin du siècle dernier par un mylord anglais. Mallarmé l'a réimprimé avec une préface dans laquelle ton oncle est loué.

C'est demain la « Fête du Pays », et il y a contre le mur de la cour une belle affiche jaune promettant « tous les plaisirs que l'on peut désirer ». De leur côté messieurs les restaurateurs s'engagent à fournir « tout le confortable désirable ». Mais s'il fait demain le temps d'aujourd'hui, la foule ne sera pas nombreuse. Le vent souffle violemment, un air glacial règne sur nos bords, et le ciel donne une lumière blanche et triste.

Malgré tout, je ne suis pas triste, bien que je regrette mes deux compagnons. Parlez-vous de moi, souvent?

J'ai écrit une page et ce soir, j'en aurai préparé trois autres.

Voilà tout, pauvre chérie. Je n'ai plus rien à te dire si ce n'est que je t'aime bien fort et songe à toi dans ma solitude.

Vieux
t'embrasse.

[.....] J'ai reçu ce matin une lettre de Mlle de Chantepie (2) que je croyais morte ; c'est pour me parler de Mme Sand. Et puis une autre lettre de l'éditeur Conquet

(1) Stéphane Mallarmé, auteur de l'*Après-midi d'un faune*.
(2) La lettre de Mademoiselle de Chantepie est datée 15 juin 1876.

qui me demande l'autorisation de publier mon portrait. Je m'empresse de lui refuser cette faveur.

Allons, encore un bécot, pauvre chat. Bonne santé, bon courage et surtout un incommensurable mépris pour *On*.

A MADEMOISELLE LEROYER DE CHANTEPIE [1].

Croisset, 17 juin 1876.

MA CHÈRE CORRESPONDANTE,

Non ! je ne vous avais pas oubliée, parce que je n'oublie pas ceux que j'aime. Mais je m'étonnais de votre long silence, ne sachant à quelle cause l'attribuer.

Vous désirez savoir la vérité sur les derniers moments de Mme Sand, la voilà : *elle n'a reçu aucun prêtre ;* mais dès qu'elle a été morte, sa fille, Mme Clésinger, a fait demander à l'évêque de Bourges l'autorisation de lui faire un enterrement catholique, et personne dans la maison (sauf peut-être sa belle-fille, Mme Maurice) n'a défendu les idées de notre pauvre amie. Maurice était tellement anéanti qu'il ne lui restait aucune énergie, et puis il y a eu les influences étrangères, des considérations misérables inspirées par des bourgeois. Je n'en sais pas plus long. La cérémonie, du reste, a été des plus touchantes : tout le monde pleurait et moi plus que les autres.

Cette perte-là s'ajoute à l'amas de toutes celles que j'ai faites depuis 1869. C'est mon pauvre Bouilhet qui a commencé la série ; après lui sont partis Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, Théophile Gautier, Feydeau, un intime moins illustre, mais non moins cher, qui s'appelait Jules Duplan — et je ne parle pas de ma mère, que j'aimais tendrement ! — Ce matin même, j'ai appris la mort de mon plus vieux camarade d'enfance.

J'avais commencé un grand roman, mais je l'ai quitté pour le moment et j'écris des choses courtes, ce qui est plus facile. L'hiver prochain, j'aurai trois nouvelles prêtes à publier.

Je vis maintenant entièrement seul (pendant l'été du moins) et quand je ne travaille pas, je n'ai pour compagnie que mes souvenirs qui succèdent à mes rêves, et ainsi de suite.

La pauvre Mme Sand m'avait souvent parlé de vous, ou plutôt nous avions souvent causé de vous ensemble ; vous l'intéressiez beaucoup. Il fallait la connaître comme je l'ai connue pour savoir tout ce qu'il y avait de féminin dans ce grand homme, l'immensité de tendresse qui se trouvait dans ce génie. Elle restera une des illustrations de la France et une gloire unique.

Comment va votre esprit? Lisez-vous toujours de la philosophie? Je vous recommande le dernier volume de Renan. Il vous plaira ; et ne soyez pas si longtemps sans m'écrire, car je suis tout à vous.

---

(1) *Nouvelle Revue.*

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 19 juin 1876.

Me voilà revenu dans cette vieille maison, que j'avais quittée l'année dernière aux trois quarts mort de découragement ! Les choses ne sont pas superbes, mais enfin elles sont tolérables. Je me suis remâté, j'ai envie d'écrire. J'espère en une période assez longue de paix. Il n'en faut pas demander plus aux dieux ! ainsi soit-il ! Et pour vous dire la vérité, chère vieille amie, je jouis de me retrouver chez moi, comme un petit bourgeois, dans *mes* fauteuils, au milieu de *mes* livres, dans *mon* cabinet, en vue de *mon* jardin. Le soleil brille, les oiseaux roucoulent comme des amoureux, les bateaux glissent sans bruit sur la rivière toute plate, et mon conte avance ! Je l'aurai fini probablement dans deux mois.

L'*Histoire d'un cœur simple* est tout bonnement le récit d'une vie obscure, celle d'une pauvre fille de campagne, dévote mais mystique, dévouée sans exaltation et tendre comme du pain frais. Elle aime successivement un homme, les enfants de sa maîtresse, un neveu, un vieillard qu'elle soigne, puis son perroquet ; quand le perroquet est mort, elle le fait empailler, et en mourant à son tour elle confond le perroquet avec le Saint-Esprit. Cela n'est nullement ironique comme vous le supposez, mais au contraire très sérieux et très triste. Je veux apitoyer, faire pleurer les âmes sensibles, en étant une moi-même. Hélas ! oui, l'autre samedi, à l'enterrement de George Sand, j'ai éclaté en sanglots, en embrassant la petite Aurore, puis en voyant le cercueil de ma vieille amie.

Les journaux n'ont pas dit toute la vérité, la voici : Mme Sand n'a reçu aucun prêtre et est morte parfaitement impénitente. Mais Mme Clésinger, par chic, a télégraphié à l'évêque de Bourges pour demander des obsèques catholiques. L'évêque s'est empressé de répondre : « oui ». Maurice, qui est maire du pays, a craint de faire scandale, mais je suspecte le docteur Favre et le bon Alexandre Dumas d'avoir fortement contribué à cette bassesse ou convenance. Quant à la belle-fille, elle s'est tenue à l'écart, plus pieuse envers la mémoire de la pauvre femme que tous les autres. Les amis sont restés en dehors du cimetière ; Dumas et le prince Napoléon sont seuls entrés dans l'église. Vous connaissez tous les autres détails.

J'avais fait le voyage en compagnie du Prince, qui a été tout le temps parfait de tact et de simplicité. Renan était avec nous. Je suis revenu à Paris après deux nuits passées en chemin de fer, brisé de corps et d'âme. Le lendemain de mon arrivée à Croisset j'ai appris la mort de mon plus vieux camarade d'école et de collège (Ernest Lemarié, le fils d'un avocat de Rouen), — et voilà !

Il y avait beaucoup de monde à l'enterrement de George Sand. Quinze personnes étaient venues de Paris. Il pleuvait à verse. Une foule de bonnes gens de la campagne marmottaient des prières en roulant leur chapelet. Cela ressemblait à un chapitre d'un de ses romans. J'ai été tout étonné de ne pas y voir Mme Plessis. Que devient-elle? Comme je n'aime pas les choses solennelles, irrévocables, je n'ai point assisté à sa représentation d'adieu. Une fois, cet hiver, après votre départ, je me suis présenté chez elle sans la trouver.

Avez-vous lu les *Dialogues philosophiques* de Renan? Moi, je trouve ça très haut,

très beau. Connaissez-vous les *Fioretti de saint François?* Je vous en parle parce que je viens de me livrer à cette lecture édifiante. Et, à ce propos, je trouve que, si je continue, j'aurai ma place parmi les lumières de l'Église ; je serai une des colonnes du temple. Après saint Antoine, saint Julien et ensuite saint Jean-Baptiste, je ne sors pas des saints. Pour celui-là je m'arrangerai de façon à ne pas «édifier». L'histoire d'Hérodias, telle que je la comprends, n'a aucun rapport avec la religion. Ce qui me séduit là-dedans, c'est la mine officielle d'Hérode (qui était un vrai préfet) et la figure farouche d'Hérodias, une sorte de Cléopâtre et de Maintenon ; la question des races dominait tout. Vous verrez cela, d'ailleurs.

Parlez-moi de vous. Écrivez-moi longuement, très longuement.

---

* A MAURICE SAND.

Croisset près Rouen, dimanche 25 juin [1876].

Vous m'avez prévenu, mon cher Maurice, je voulais vous écrire, mais j'attendais que vous fussiez un peu plus libre, plus seul. Merci de votre bonne pensée.

Oui, nous nous sommes compris, là-bas ! (Et si je ne suis pas resté plus longtemps, c'est que mes compagnons m'ont entraîné). Il m'a semblé que j'enterrais ma mère une seconde fois. Pauvre chère grande femme ! quel génie et quel cœur ! Mais rien ne lui a manqué, ce n'est pas elle qu'il faut plaindre.

Qu'allez-vous devenir? Resterez-vous à Nohant? Cette bonne vieille maison doit vous sembler odieusement vide ! Mais vous au moins, vous n'êtes pas seul ! Vous avez une femme... rare ! et deux enfants exquis. Pendant que j'étais chez vous, j'avais par-dessus mon chagrin deux envies : celle d'enlever Aurore, et celle de tuer M. Adrien Marx (1). Voilà le vrai, il est inutile de vous faire la psychologie de la chose.

J'ai reçu hier une lettre très attendrie du bon Tourgueneff. C'est lui aussi qui l'aimait ! Mais qui donc ne l'aimait pas? Si vous aviez vu, à Paris, le tourment de Martine (2) ! Cela était navrant.

Plauchut est encore à Nohant, je suppose? Dites-lui que je l'aime pour l'avoir vu verser tant de larmes.

Et laissez couler les vôtres, mon cher ami, faites tout ce qu'il faut pour ne pas vous consoler — ce qui serait d'ailleurs impossible. N'importe ! dans quelque temps vous trouverez en vous-même une grande douceur par cette seule idée que vous étiez un bon fils et qu'elle le savait bien. Elle parlait de vous comme d'une bénédiction.

Et quand vous aurez été la rejoindre, quand les arrière-petits-enfants des petits-enfants de vos fillettes auront été la rejoindre eux-mêmes, et qu'il ne sera plus question depuis longtemps des choses et des gens qui nous entourent, — dans plusieurs siècles — des cœurs pareils aux nôtres palpiteront par le sien ! On lira ses livres, c'est-à-dire qu'on songera d'après ses idées et qu'on aimera de son amour.

(1) Reporter du *Figaro*, venu à Nohant pour les obsèques de George Sand.
(2) Femme de chambre de George Sand.

Mais tout cela *ne vous la rend pas!* n'est-ce pas? Avec quoi donc nous soutenir si l'orgueil nous manque et quel homme plus que vous doit avoir celui de sa mère !

Allons, mon cher ami, adieu ! Quand nous reverrons-nous maintenant? Comme j'aurais besoin de parler d'elle, insatiablement !

Embrassez pour moi Mme Maurice, comme je l'ai fait dans l'escalier de Nohant, et vos petites.

A vous, du fond du cœur.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Nuit de lundi, 2 heures. [26 juin 1876].

Si je ne lui écrivais pas ce soir, ma pauvre fille serait plus de quatre jours sans avoir de nouvelles de Vieux, qui tient à lui donner le bon exemple, *en tout!* Oui, chérie, il faut se tenir le bec hors de l'eau, autant que possible, et quand on n'a pas de courage, faire semblant d'en avoir pour en donner aux autres. Ils vous le rendront à l'occasion. Tu dois, par ta gentillesse, fortifier ton mari, dans ses moments de langueur. Si le petit coin d'azur, qui apparaît maintenant à l'horizon, s'efface, il en reviendra un autre plus large, et la bourrasque sera finie.

En allant hier dîner chez nos bons amis de Saint-Sever (où je croyais trouver G. Pouchet qui n'a point comparu), j'ai fait 1° une visite à Mme Censier (en reconnaissance de celles qu'elle nous a faites, l'été dernier) ; 2° j'ai contemplé un reposoir, rue Haranguerie, et 3° assisté au retour des courses ! Spectacle pitoyable ! Quelle triste ville que Rouen ! nom d'un nom ! quelle piètre localité !

Mon Moscove m'a écrit une lettre charmante où il me charge de présenter ses meilleurs souvenirs à Mme Commanville et à son mari. Il y a ici, pour vous, un billet annonçant la naissance d'un enfant de M. Lezéleuc de Kerouara; l'enfant est une fille, *Yvonne,* nom chic !

Et voilà tout, pauvre chat ! Je me baigne dans la rivière, tous les soirs, puis je dîne en compagnie de Julio, tout en continuant à retourner mes phrases. Ta Nounou travaille raide et t'embrasse tendrement.

A LA MÊME.

Croisset, samedi, midi. [1er juillet 1876] (1).

Je suis content d'apprendre le mariage de cette bonne Fanny (2) et, comme à toi, cette nouvelle m'a causé « une vive impression » (style facile vous épargnant la peine de chercher les mots et de savoir ce qu'on veut dire). Espérons qu'elle sera heureuse, que nous la verrons souvent, et que l'amitié ne faiblira pas. Je voudrais

(1) Et non pas *juin,* comme datent à tort les éditions précédentes. Il en est de cette lettre comme des quatre suivantes à sa nièce Caroline : étant donné l'époque du retour de Flaubert à Croisset après son voyage de Nohant, il est impossible que ces cinq lettres soient de *juin,* si l'on tient compte des jours de la semaine, certainement autographes, qui sont indiqués.

J'adopte entièrement sur ce point la conclusion de M. Nesselstrauss.

(2) Fanny Egberg, qui venait d'épouser le baron Davoust, parent du maréchal.

connaître le mari. Ton projet va donc se réaliser : le voyage en compagnie de la chère Flavie. Tant mieux ! mais tâche de ne pas t'*exalter* à Lourdes. Continue à réserver ta foi pour des choses plus élevées !...

Si Ernest ne vient te trouver aux Pyrénées qu'à la fin de juillet, nous ne sommes pas près de nous voir, pauvre chat. Le bon Laporte est venu me voir hier dans l'après-midi, pendant que Marguerite accouchait (1). Émile est dans le ravissement d'avoir un fils, joie que je comprends, que je trouvais autrefois très ridicule, et que maintenant j'envie. Dans la jeunesse, on est vert et dur, on s'attendrit plus tard, et enfin l'on arrive à être blet comme une poire d'Édouin : triste régal ! Pourtant je ne suis pas encore trop avachi, et je lutte comme un forcené contre les difficultés de mon *Cœur simple*, qui augmentent de jour en jour.

Tes explications sur les colis ne sont pas claires comme de l'eau de roche. Je tâcherai, cependant, de nous y conformer. Quant aux clefs, Émile, qui les a *toutes* laissées à Paris, n'en a aucune ici. Cherche-les ! C'est Marguerite qui a rempli les deux caisses dont tu parles. Quant à la troisième, faite par Émile, elle n'en a pas : il l'a ficelée.

Allons, adieu, pauvre loulou. Bon voyage. Écris-moi donc sur du papier plus large. Pas tant de chic ! Les barres énergiques de ton écriture n'ont pas la place de s'étendre...

Il est temps d'aller me plonger dans la Seine. Si ça pouvait me faire dormir ! Mais j'ai le bourrichon monté. La nuit, les périodes qui roulent dans ma cervelle, comme des chars d'empereur romain, me réveillent en sursaut par leurs cahots et leur grondement continu.

Allons, encore un baiser bon de

Ta Nounou.

A LA MÊME.

[Croisset] Samedi, 5 h. 1/2. [8 juillet 1876].

PAUVRE LOULOU,

Je me doutais bien que tu ferais un voyage pénible jeudi, à cause de l'extrême chaleur, et que ma poulotte arriverait quasi liquéfiée dans la patrie de Rabelais (2). Donne de ma part une pensée de respect et d'adoration devant la maison qu'on montre pour la sienne. La description que tu me fais de celle où tu gîtes présentement est alléchante : un tel lieu doit plaire à un {{ comme toi. As-tu emporté un album, de quoi faire un croquis en voyage?

Quant à moi, je n'ai rien à te dire. C'est demain qu'a lieu le baptême de M. Collange fils (3). La mère, l'enfant et le père se portent bien...

J'ai eu la visite, avant-hier, du bon Sabatier (4) ; il reviendra me voir la semaine prochaine. En voulant remonter la marée, il y a huit jours (et elle était violente),

(1) La femme de chambre de Mme Commanville, mariée au domestique de Flaubert.
(2) Mme Commanville était à Chinon, chez Mme de La Chaussée.
(3) Les domestiques, Émile et Marguerite.
(4) Le mari de Frankline Grout, l'amie de Mme Commanville.

M. Vieux s'est donné un effort dans la hanche gauche. Pendant plusieurs jours j'en ai boité. Maintenant il n'y paraît plus, et hier j'ai recommencé mes exercices natatoires, mais avec plus de modération. Je travaille beaucoup, cependant je n'avance guère. Crois-tu que, depuis trois semaines, j'ai fait sept pages, et mes journées sont longues pourtant ! N'importe ! je crois que ça ne sera pas mauvais. Mais dans le commencement, je m'étais emballé dans de trop longues descriptions ; j'en enlève de charmantes : la littérature est l'art des sacrifices...

M. du Hamel, le nouveau locataire, est venu me faire une visite. C'est un bourgeois de bonnes manières. Il désire qu'Ernest lui signe son bail, mais je ne vois pas venir ton mari.

J'ignore absolument ce qui se passe dans le monde, ne recevant aucun journal et n'en sentant pas le besoin. Quelquefois seulement, Émile me prête le *Petit Moniteur* quand il y trouve une chose qu'il croit intéressante pour son maître.

Parle-moi donc de Fanny? L'as-tu vue avant ton départ? Connais-tu son époux? Maintenant, elle va faire tout à fait partie de «*la Haute!*»

Quand est-ce que cette bonne Flavie vient te retrouver?

Fais toutes mes amitiés à Mme de La Chaussée et embrasse pour moi Mlle Jane.

Adieu, pauvre chère fille.

Un bon bécot de

Ta Nounou.

AU DOCTEUR PENNETIER (1).

[Croisset, juillet 1876].

MON CHER AMI,

Serez-vous à Rouen samedi prochain, tout l'après-midi — vers trois ou quatre heures? — et où vous trouverais-je?

J'aurais besoin de voir des *perroquets*, et d'avoir sur eux le plus de détails possible, de connaître un peu leurs maladies et leurs mœurs.

Un petit mot de réponse, n'est-ce pas, et tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Vendredi, 6 heures. [14 juillet 1876].

MON PAUVRE CHAT,

Comme je suis content pour toi que la bonne Flavie soit maintenant tout près de ta personne. Vous allez avoir des heures d'épanchement qui vous seront douces.

J'ai gardé un souvenir très vague de Chinon. D'après ce que tu m'en dis, c'est un pays en sucre. Tu as bien fait de défendre le grand scheik, le patriarche de la littérature française depuis trois cents ans, l'incomparable bonhomme ayant nom Rabelais. Ah ! les bourgeois, — y compris les bourgeoises !

(1) Publiée dans la *Revue Bleue* du 20 novembre 1890.

Leur bêtise va parfois jusqu'à l'homicide. Hier on a retiré de l'eau, à Dieppedalle, un homme qui n'était pas tout à fait noyé. M. H***, prodiguant ses soins, l'a fait pendre par les pieds pour qu'il dégorgeât son eau, ce qui l'a achevé net.

Autre mort : celle du petit enfant de Marguerite. Elle est revenue hier soir et est désolée, ainsi que son mari...

Pas n'est besoin de te dire que dimanche j'attendais avec bien de l'impatience la venue du facteur ! Puisque c'est demain, à 10 heures, que doit avoir lieu la fameuse réunion, Ernest me paraît plein de prudence. Quoi qu'il advienne, il faut qu'il aille tout de suite aux Eaux-Bonnes. Il me semble qu'il en a besoin plus que jamais.

Demain, j'irai à Rouen pour voir des perroquets empaillés et M. le maire, car la souscription Bouilhet revient sur l'eau.

Rien de neuf.

Je travaille beaucoup et redoute le monde,
Ce n'est point dans les bals que l'avenir se fonde.

CAMILLE DOUCET.

Pour écrire une page et demie, je viens d'en surcharger de ratures *douze!* M. de Buffon allait jusqu'à quatorze !

Encore un mois de cet exercice, puis je le recommencerai, à propos d'*Hérodias!*

Quand vous embarquez-vous pour Lourdes?

Pas trop d'exaltation !

Et pense toujours à

Ta vieille Nounou,
qui te chérit et t'embrasse.

[Putzel va très bien et ne me quitte pas].

Quant au *Cœur simple*, c'est aussi bonhomme que *Saint Julien* est effervescent, et je crains que tu n'éprouves une déception, étant une personne qui aime les choses à plumet.

A EUGÈNE FROMENTIN (1).

Croisset, près Rouen, 19 juillet [1876].

MON CHER AMI,

Vous avez bien fait de m'envoyer votre livre (2), car je l'ai lu avec un plaisir infini. Si vous pouviez voir mon exemplaire, les nombreux coups de crayon mis sur les marges vous prouveraient qu'il est pour moi une œuvre sérieuse. Comme c'est intéressant ! Et que cela est rare, un critique parlant de ce qu'il sait ! Je n'ai pas l'outrecuidance d'apprécier vos idées en fait de peinture, ni de les discuter, bien entendu, parce que : 1° je ne suis pas du bâtiment, et que, 2° je n'ai pas vu les tableaux dont vous parlez. Je me borne donc à ce qui est de ma compétence, le

(1) Publiée par M. Pierre Blanchon dans son volume : *Eugène Fromentin, Correspondance et fragments inédits, biographies et notes.* (Paris, Plon, 1912).

(2) *Les Maîtres d'autrefois, Belgique, Hollande.* (Paris, 1876, in-8°.) Publiée le 22 mai. (*Bibl. franç.*, 3 juin).

côté littéraire, — lequel me paraît considérable. Je ne vous reproche qu'une chose, un peu de longueur, peut-être. Votre livre eût gagné en intensité si vous eussiez enlevé quelques répétitions, la littérature étant l'art des sacrifices. Deux figures dominent l'ensemble, celle de Rubens et celle de Rembrandt. *Vous faites chérir* la première, et devant la seconde on reste rêveur. Voici la première fois que je rencontre des phrases telles que celle-ci : « Dans le grand blanc, le cadavre du Christ est dessiné par un linéament mince et souple, et dominé par ses propres reliefs, sans nul effort de nuances, grâce à des écarts de valeurs imperceptibles ». Une merveille de précision et de profondeur ! — Le passage (pages 189-191) mériterait d'être inscrit sur les murs, pour l'édification de tous ceux qui se sentent artistes. Il faut être d'une certaine force pour comprendre ce que vous dites sur l'insignifiance du sujet (p. 201 et suiv.). Rien n'est plus juste ! Mais c'est une vérité pure qui aura bien du mal à s'établir dans les caboches épicières et utilitaires de nos contemporains. Quel esthéticien vous faites ! Page 225 : « On se convaincrait... et qu'il y a de très grandes lois dans un petit objet, etc... » Et page 235 : « L'individualisme des méthodes n'est à vrai dire que l'effort de chacun pour imaginer ce qu'il n'a point appris. La soi-disant originalité des procédés modernes cache au fond d'incurables malaises ». Sentences classiques ! Un peintre doublé d'un écrivain pouvait seul écrire la page 351 sur le clair obscur : « C'est la forme mystérieuse par excellence... » Quant à vos descriptions de tableaux, *on les voit!*

Enfin, mon cher ami, vous avez fait un livre qui m'a charmé, et, comme j'ai la prétention de m'y connaître, je suis sûr qu'il est bon. Merci du cadeau. Je vous serre les mains fortement. Tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi soir, 6 heures. [20 juillet 1876].

Eh bien, voilà une jolie conduite ! pas de lettre depuis 8 jours ! J'aime à croire que tu n'es pas malade? Mais ce n'est pas bien de laisser sans nouvelle

Sa pauvre Nounou
qui t'embrasse.

Laporte est venu ce matin déjeuner ici, et il a porté de lui-même un toast en ton honneur.

J'irai à Rouen dimanche pour la souscription de Bouilhet.

Mais où es-tu? A Chinon? en route? à Tarbes? à Lourdes?

A LA MÊME.

Croisset, samedi, 6 heures. [22 juillet 1876].

Ah ! enfin ! une lettre de la chère fille, et qui commence par des excuses. Donc, je me tais. Mais il ne faut pas croire, mon loulou, que la littérature m'absorbe au point de t'oublier. N'es-tu pas ce que j'ai de plus cher au monde ! Je voudrais tant

te voir heureuse ! Tu me dis que, dans tes promenades champêtres, tu te livres à la *rêverie*. Mauvaise occupation ! très mauvaise ! Autant que possible, il ne faut jamais rêver qu'à un objet en dehors de nous, autrement on tombe dans l'océan des tristesses. Crois-en un vieux plein d'expérience.

Ce soir, Ernest va venir coucher ici et y passer la journée de demain. J'ai peur de le trouver démoralisé par ses échecs successifs. Mais la saison d'été est mortelle pour les affaires : il n'y a personne à Paris maintenant. Qu'il aille bien vite se soigner aux Eaux-Bonnes. A son retour, il n'en aura que plus de force, car il ne faut pas abandonner la partie. Là est son *devoir*. Moi aussi, je lâche le grand mot à l'occasion ! Et voilà le pèlerinage de Lourdes manqué ! Ce doit être une grande peine pour Flavie et j'en suis fâché pour toi, puisque vous allez bientôt vous quitter.

J'ai reçu de Mme Brainne une lettre très spirituelle où elle me fait une description des énormités qu'elle voit à Marienbad et des prodiges de dégraissement qui s'y opèrent, ajoutant que si je l'avais accompagnée, j'aurais eu, là, une belle occasion de perdre mon ventre.

J'en ai reçu ce matin une autre de mon disciple Guy et je vais lui répondre par une lettre *sévère*. Le jeune homme s'amuse trop (1) ; il ferait mieux de lire Rabelais que je relis (encore) depuis que tu es à Chinon.

Demain, à midi, le bon Laporte vient me prendre pour aller à Rouen, à la réunion qui se tiendra chez Gally. Je l'ai fait nommer (Laporte) membre de notre souscription.

Hier soir, j'ai été emprunter un livre à ***. Mon Dieu ! que sa petite femme est dinde ! Peut-on passer sa vie avec des êtres aussi nuls?

Mardi, j'ai eu à déjeuner Pouchet et Pennetier. Il y a huit jours, j'avais été au Muséum lui demander des renseignements sur les perroquets, et actuellement j'écris devant un « amazone » qui se tient sur ma table, le bec un peu de côté et me regardant avec ses yeux de verre. Mon intention est de ramener demain Mlle Julie.

Voilà tout, pauvre chat. Je continue à travailler ferme. Mon *Cœur simple* sera fini à ton retour. Jamais je n'ai été curieux de voir l'ensemble d'une de mes œuvres comme cette fois-ci.

Saint-Martin m'attend dans sa barque. Je vais me baigner. Je jouis de Croisset plus que les autres étés. Pourquoi? En nageant, Monsieur contemple les îles, les coteaux, enfin Monsieur est bien. Il ne lui manque que la mine de la bonne petite nièce

Que j'embrasse.

Mes amitiés les plus tendres à Flavie d'abord et ce que tu jugeras convenable à Mme de la Chaussée.

---

(1) Voir la lettre à Émile Zola qui suit.

* A ÉMILE ZOLA.

[Croisset, 23 juillet 1876] (1).

Je suis content de vous savoir au bord de la mer et vous reposant. Ne faites absolument rien. Le travail n'en ira que mieux quand vous le reprendrez.

Franchement vous aviez besoin de répit à la fin de l'hiver, nous commencions à nous inquiéter de vous.

Votre ami présentement pioche comme un bœuf. Jamais je ne me suis senti plus d'aplomb, mais l'*Histoire d'un cœur simple* ne sera pas finie avant trois semaines — après quoi je préparerai immédiatement mon *Hérodiade* (ou *Hérodias*).

Et j'ignore tout ce qui se passe dans le monde, ne vois personne, ne lis aucun journal, excepté la *République des Lettres* dont le numéro du 16 m'a exaspéré à cause de l'article sur Renan (2). Le connaissez-vous? Comme j'aime mes amis, je ne veux rien avoir de commun avec ceux qui les dénigrent aussi bêtement. Donc, j'ai écrit à l'excellent Catulle pour le prier : 1° de rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs (3) et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille.

Qu'on ne soit pas de l'opinion de Renan, très bien ! Moi aussi je ne suis pas de son opinion ! Mais ne tenir aucun compte de tous ses travaux, lui reprocher les cheveux rouges qu'il n'a pas, et sa famille pauvre en l'appelant domestique des princes, voilà ce que je n'admets pas ! Ma résolution est bien prise, j'abandonne avec joie et définitivement ces petits messieurs-là. Leur basse envie démocratique me soulève le cœur de dégoût, et ils ont *des doctrines* philosophiques et politiques ! C'est un grand mot pourtant : *la République des Lettres*, et qui pourrait être une belle chose. Mais qu'ils en sont loin !

N'en parlons plus, hein?

Je me souviens de Piriac, c'est en face l'île Dumet, une île toute pleine d'oiseaux, et de Guérande aussi. Il doit y avoir dans l'église des bas-reliefs curieux (4) représentant de bons diables à fourches et à ailes? Mes souvenirs remontant à 1846 [*sic*, pour 1847] sont vagues.

Vous remercierez pour moi Charpentier de m'avoir envoyé ce livre anglais dont j'ai besoin.

Combien de temps encore restez-vous en Armorique?

Moi, je ne bougerai d'ici que pour aller à la première de Daudet et probablement je ne rentrerai à Paris que fort tard, afin d'aller plus vite dans ma petite drôlerie juive.

Tourgueneff m'a écrit les mêmes choses qu'à vous. Je l'attends vers la fin du mois prochain.

(1) La date de cette lettre peut être déduite du fait que Flaubert écrit à sa nièce le 22 : « J'ai reçu *ce matin* une lettre de mon disciple Guy... » et à Zola : « J'ai reçu hier de notre jeune ami Maupassant... »

(2) Article de P. Gérin sur les *Dialogues et fragments philosophiques* de Renan, publié dans la *République des Lettres* (journal de Catulle Mendès) du 16 juillet 1876.

(3) Deux fragments du *Château des Cœurs* avaient été publiés dans la *République des lettres* de Catulle Mendès : 1° le 20 décembre 1875, les *Conseils d'un gnome*, c'est-à-dire la scène II du 2e tableau : 2° le 20 mars 1876, *le Royaume du Pot-au-Feu* (6e tableau).

(4) Il y a aussi dans l'église de Guérande un très beau vitrail représentant la vie de Saint Julien l'Hospitalier. Il est assez remarquable que Flaubert, qui venait d'écrire son *Conte*, n'en parle pas. Il n'en est pas question non plus d'ailleurs dans le chapitre IV de *Par les Champs et par les Grèves*, qui a été écrit par Maxime Du Camp.

J'ai reçu hier de notre jeune ami Maupassant une épître fort agréable, et pleine du détail de ses lubricités-canotières avec une grosse femme.

Voilà, je crois, toutes les nouvelles.

Empiffrez-vous de coquillages. Ça rend gai. Amitiés et respects à « toute la société ».

Et à vous, mon vieux solide, une très forte poignée de main de votre

G. F.

J'ai eu la vertu de ne pas lire l'*Assommoir* dans la *R[épublique] des lettres*, n'en connaissant point le commencement. Quand votre roman sera fini, j'imagine qu'il y aura descente du côté financier !

A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset]. Nuit du 23 [juillet 1876] (1).

Votre lettre m'a réjoui, jeune homme !

Mais je vous engage à vous modérer, dans l'intérêt de la littérature [.....].

Prendre garde ! Tout dépend du but que l'on veut atteindre. Un homme qui s'est institué artiste n'a plus le droit de vivre comme les autres.

Tout ce que vous me dites du sieur Catulle ne m'étonne nullement. Le même Mendès m'a écrit avant-hier pour que je lui donne gratis des fragments du *Château des Cœurs*, et moyennant finances les contes inédits que je viens de finir. Je lui ai répondu que tout cela m'était impossible, ce qui est vrai. Hier, je lui ai écrit derechef une lettre peu tendre, étant indigné, exaspéré par l'article sur Renan. On s'attaque à l'homme de la façon la plus grossière et on y blague Berthelot en passant. Vous l'avez lu d'ailleurs? qu'en pensez-vous? Bref, j'ai dit à Catulle que 1° je le priais d'effacer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Je ne veux plus avoir rien de commun avec ces petits messieurs-là. C'est de la très mauvaise compagnie, mon cher ami, et *je vous engage* à faire comme moi, à les lâcher franchement. Catulle va sans doute me répondre, mais mon parti est bien pris, bonsoir ! Ce que je ne pardonne pas, c'est la basse envie démocratique.

La scie sur Offenbach donne la mesure de sa verve comique. Voilà quelque chose d'embêtant, cette plaisanterie-là inventée par Fiorentino vers 1850 et qui dure encore ! Ajoutez-y, pour faire la triade, Littré, le monsieur qui prétend que nous descendons des singes, et le vendredi à charcuterie de Sainte-Beuve. Oh ! la bêtise !

Quant à moi je travaille avec violence, ne voyant personne, ne lisant aucun journal, et gueulant dans le silence du cabinet comme un énergumène. Je passe

(1) Cette lettre porte dans les éditions antérieures la date : *Nuit du* 28 *août* 1876, mais il est bien certain que c'est une restitution toute fantaisiste des éditeurs. La lettre de Maupassant qui a réjoui Flaubert est la même que celle dont il parle à sa nièce et à Émile Zola, « pleine des lubricités » de Guy. Il l'a reçue le 22 juillet, et dit à sa nièce : « Je vais lui répondre par une lettre sévère ». Je crois que l'autographe portait simplement : *Nuit du* 23, qu'on a mal lu, et pris pour *Nuit du* 28. Quant à *août* 1876, c'est une invention et une impossibilité.

toute la journée et presque toute la nuit courbé sur ma table et j'admire assez régulièrement le lever de l'aurore. Avant mon dîner, vers 7 heures, je batifole dans les ondes bourgeoises de la Seine. Je ne défume pas, j'en ai même l'intérieur du bec avarié, me portant du reste comme un charme. A propos de santé, vous ne m'avez pas l'air bien malade décidément. Tant mieux ! N'y pensez plus.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, fin juillet 1876].

Je vous remercie de m'avoir envoyé cet entrefilet annonçant que l'on fait en Italie un opéra sur *Salammbô*, mais je ne puis m'y opposer. D'ailleurs je m'en moque profondément. Si Reyer et Catulle Mendès en sont contrariés, qu'ils s'arrangent.

A propos de ce dernier, je me suis fâché tout rouge contre lui, après un article sur Renan paru le 16 de ce mois dans la *République des Lettres*. L'article n'est pas dudit Catulle ; n'importe, il n'aurait pas dû l'insérer tant il est plein de grossièretés, d'attaques à la personne. Je lui ai écrit pour lui dire d'avoir 1° à rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs et 2° de ne plus m'envoyer sa feuille. Depuis deux mois c'est le *seul* épisode de mon existence. Vous voyez qu'elle est peu dramatique, Dieu merci ! Et je travaille comme un frénétique ; pourquoi? je n'en sais rien ! mais vraiment j'ai le diable dans le corps. Je ne me couche plus qu'au soleil levant et je *gueule* dans le silence du cabinet à me casser la poitrine, laquelle ne s'en trouve que mieux. Ma seule distraction (et mon seul exercice), est, tous les jours, avant mon dîner, de m'allonger sur la brasse dans les ondes de la Séquane. Ma nièce et son mari sont aux Pyrénées ; personne ne vient me voir et je ne m'en plains nullement. Au contraire.

Mon second conte, *Histoire d'un cœur simple*, sera fini dans quinze jours ou trois semaines. L'idée de vous le lire m'a encouragé pendant tout le temps de mon travail. Vous êtes un si bon auditeur ! Vous n'imaginez pas le bien profond que m'ont fait vos yeux pendant que vous écoutiez *Saint Julien*. La voilà la *vraie* gloire !

Cette fois-ci, on ne dira plus que je suis inhumain. Loin de là, je passerai pour un homme sensible et on aura une plus belle idée de mon caractère.

Depuis un mois, j'ai sur ma table un perroquet empaillé afin de « peindre » d'après la nature. Sa présence commence à me fatiguer. N'importe ! je le garde afin de m'emplir l'âme de perroquet.

Qu'ai-je encore à vous conter? Rien, sinon des choses anciennes. C'est-à-dire que je vous baise les mains.

A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset, août 1876].

MON CHER AMI,

M. Laugel m'embarrasse. Porter un jugement sur l'avenir d'un homme me paraît chose tellement grave que je m'en abstiens. D'autre part, demander si l'on doit

écrire ne me semble pas la marque d'une vocation violente. Est-ce qu'on prend l'avis des autres pour savoir si l'on aime? Franchement, je ne puis répondre que des banalités. Excusez-moi ! dites-lui que je suis très occupé (ce qui est vrai) et que nous nous verrons l'hiver prochain. En attendant, qu'il travaille. Mon «jugement» sera mieux assis sur un bagage un peu plus lourd.

L'article sur Renan n'a pour moi aucune importance, mais j'ai été indigné de la basse envie démocratique qui en transsude. En effet, il fallait plaire à *son* public.

Conclusions : S'écarter des journaux ! La haine de ces boutiques-là est le commencement de l'amour du Beau. Elles sont par essence hostiles à toute personnalité un peu au-dessus des autres. L'originalité, sous quelque forme qu'elle se montre, les exaspère. Je me suis fâché avec la *Revue de Paris* et je me fâche avec la *R[épu blique] des Lettres* (1) ; afin de continuer mes relations avec Lapierre, je ne lis pas le *Nouvelliste*. Jamais de la vie aucun journal ne m'a rendu *le plus petit* service. On n'a pas reçu les romans que j'y recommandais, ni inséré la moindre des réclames sollicitées pour des amis, et les articles qui m'étaient favorables ont passé malgré la direction desdites feuilles. Entre ces messieurs et moi, il y a une antipathie de race profonde. Ils ne le savent pas, moi je le sens bien. En voilà assez sur ces misérables.

Ah ! la bêtise humaine vous exaspère ! et elle vous barre jusqu'à l'Océan ! mais que diriez-vous, jeune homme, si vous aviez mon âge?

Dans huit ou dix jours, j'aurai fini mon perroquet. Je suis impatient de vous le lire. Tâchez de venir à Croisset avant le commencement de septembre ; vous y coucherez.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi, 3 heures, 3 août 1876.

Si le second facteur n'apporte pas tout à l'heure une lettre de ma pauvre fille, celle-ci partira tout de même, car tu serais longtemps sans nouvelles de Vieux, qui n'a pourtant rien à te dire.

Je suis bien curieux de savoir comment le voyage s'est passé par la petite chaleur qu'il faisait dimanche dernier. Ce jour-là, j'ai été dîner chez Mme Lapierre (retour d'Auvergne) et j'ai cuydé en crever sur l'*Union*. C'est la SEULE fois, cet été, que la chaleur m'ait gêné.

Le matin, j'avais eu le bon Laporte, qui m'a prêté le livre d'un chantre de Couronne pour m'instruire dans les processions, et un autre de médecine, où je puise des renseignements sur les pneumonies. Actuellement, j'ai donc sur ma table, autour du perroquet : le bréviaire du susdit chantre, ton paroissien, les quatre volumes du paroissien appartenant à ton époux ; de plus : l'Eucologe de Lisieux, ayant appartenu à ton arrière-grand'mère. Mais je commence à *tomber sur les bottes ;* la fin est dure ! Heureusement que je n'ai plus que six pages !

(1) C'est ainsi, vraisemblablement, que Flaubert avait dû écrire en abrégé, comme il fait souvent. *Revue des Lettres*, donné par les éditions antérieures, ne signifie rien.

Sans l'eau froide, je n'aurais pas été aussi vigoureux depuis deux mois. Sais-tu que mes nuits ordinaires n'excèdent pas cinq ou six heures, au plus, et je ne dors pas dans le jour. Émile en est *esbahi*. J'ai peur de retomber à plat quand j'aurai fini. Mais non ! il faudra se remonter le coco pour *Hérodias* [.....].

J'ai eu à déjeuner ce bon Sabatier. Comme nous nous entendons en histoire, nous avons beaucoup causé, et après le repas, il m'a demandé de lui lire ce que je fais maintenant. Il a donc ouï l'*Histoire d'un Cœur simple* et m'en a paru si *ému*, avoir si bien compris mes intentions, enfin tellement admiratif que j'ai entamé *Saint Julien!* Oh ! alors !

Bref, il s'en est allé à 5 heures du soir.

Tu as tort de t'inquiéter de Putzel. Elle va très bien, ses fureurs amoureuses étant calmées. Mais, Madame, c'était, il y a quelques jours, une véritable Messaline !

La pauvre Julie n'est pas brillante. Marguerite, ou la petite fille du jardinier, la promène dans le jardin : l'air de Croisset lui fait du bien et elle a repris des forces depuis huit jours. Quant à sa vue, je crois qu'elle ne tardera pas à être complètement aveugle.

Combien de temps resteras-tu à Tarbes? etc. Mais la réponse à ces questions est peut-être dans la lettre qui va venir tout à l'heure.

En l'attendant, un grand baiser de

Ta vieille Nounou.

J'ai fait samedi une re-demande au Conseil municipal. Il doit s'en occuper prochainement et cette fois nous avons chance de réussir.

Si le monument (1) se fait et qu'il y ait une inauguration, Monsieur Vieux prononcera un discours dont il a trouvé le sujet ! « De la haine de la Littérature », ou, plutôt : « De l'envie qu'excite la supériorité intellectuelle », et je me promets de mettre les pieds dans le plat ! d'être violent, impitoyable, puis de cracher un joli glaviot à la face de la Médiocratie.

La mère Lequesne (de Quevilly), qui se promène sur le quai, me regarde baigner et *m'admire* (sic).

Elle trouve que j'ai l'air « d'un sultan » (mot à Saint-Martin).

A LA MÊME.

Croisset, lundi, 5 heures, 7 août 1876.

Quand tu vas être installée aux Eaux-Bonnes, il faudra tâcher de m'écrire un peu plus souvent, ma chérie! Tes deux dernières lettres ont eu huit jours d'intervalle. C'est trop pour ton pauvre Vieux !

Je souhaite que les Pyrénées te soient aussi profitables que la Touraine. Mais prends garde qu'il ne faille l'année prochaine aller à Marienbad, si toutefois ce que tu dis est vrai? A t'en croire, tu deviendrais énorme.

(1) De Louis Bouilhet.

Moi, je continue à hurler comme un gorille dans le silence du cabinet, et même aujourd'hui j'ai dans le dos ou plutôt dans les poumons une douleur qui n'a pas d'autre cause. A quelque jour, je me ferai éclater comme un obus ; on retrouvera mes morceaux sur ma table. Mais avant tout, il faut finir ma *Félicité* d'une façon splendide ! Dans une quinzaine (ou peut-être avant), ce sera fait. Quel effort !

Il paraît que le bon Sabatier a été ému, puisqu'il en a parlé à sa femme. Je n'ai pas de ses nouvelles (de Frankline), car je ne vais point à Rouen, Dieu merci ! Elle m'avait promis sa visite et je ne la vois pas venir. Sa petite fille a des cheveux noirs. Voilà tous les détails que je puis te donner. — Potins de la rive : mon ami X***, ennuyé des calomnies de Mossieu X***, l'a menacé (sur le bateau de Bouille, et devant l'*éluite*) de lui flanquer une gifle de Marengo en plein groin, et le « vénérable vieillard », qui est une canaille, s'est tenu coi. Mme Z*** a renvoyé une de ses bonnes à l'instigation de Mme Y***, parce que ladite bonne était « trop jeune » pour son mari ! lequel s'est épanché dans mon sein à propos de la jalousie imbécile de sa petite épouse...

Histoire : la princesse Mathilde est allée passer quelque temps au Havre, pour se remettre des chaleurs, et m'annonce sa visite, escortée de Popelin père et fils, Benedetti, Marie Abbatucci et, bien entendu, Mme de Galbois. Il m'eût été doux de l'inviter à déjeuner, mais !...

Tout à l'heure je vais aller m'esbattre comme un triton dans les ondes de la Séquane, où nageant ores sur le ventre, ores sur le dos, emmy les nefs, à la marge des isles bordées de feuillages, ie cuyde ressembler aux dieux marins des tapisseries de haulte lisse. Puis, m'estant fait revestir par ung mien valet, prendrai-je ung potaige et viandes substantielles, n'oultrepassant le réconfort nécessaire que ie alambiqueray en mon estomach à l'aide de caoué et petun avec tout petit de alcool des Arabes. Tellement, qu'en plaine teneur de mes esprits animaux, me remettray-je à la forge, dans ma librairie, jusques au lever du soleil, comme ung alquimiste, me pollicitant la palme du langaige françoys, si ie adviens à couler la vraie nature des choses dans un moule ciceronian.

Adieu, mon nepveu et ma niepce.

Votre avuncule.

Cette page est pour ton époux amateur de telles folastreries et idiomes antiques.

A LA MÊME.

Croisset, jeudi, 10 août 1876.

Quelle chaleur ! hier, sur le quai, 60 degrés au soleil ! et il ne doit pas faire plus frais aux Eaux-Bonnes. Mais ça fera du bien à Ernest.

Dis-moi dans ta prochaine lettre ce que t'aura dit son médecin. Je demande un peu de détails, s'il y a moyen. Et tâchez de ne pas vous ennuyer là-bas. Car j'imagine, pauvre loulou, que tu as accompli la meilleure partie de ton voyage. Il me reste quatre pages à écrire pour avoir fini mon conte. Je vais en commencer la préparation ce soir. Bref, j'espère vers le 20 l'avoir terminé et recopié. Si vous ne devez revenir ici que dans un mois (entre le 7 et le 10 septembre), je ferais mieux de

m'absenter pendant que vous ne serez pas ici. Mon intention serait de ne pas revenir à Paris avant le jour de l'an, afin d'activer *Hérodias*.

Nouvelles du ménage : j'ai acheté du sucre et des abricots pour avoir de la marmelade d'abricots. Mais les fruits, cette année, sont « hors de prix ». Le jardinier gémit, les arbres meurent de sécheresse.

Mon ardeur à la besogne frise l'aliénation mentale. Avant-hier, j'ai fait une journée de dix-huit heures ! Très souvent maintenant, je travaille avant mon déjeuner, ou plutôt je ne m'arrête plus, car même en nageant, je roule mes phrases, malgré moi. Faut-il te dire mon opinion? Je crois que (sans le savoir) j'avais été malade profondément et secrètement depuis la mort de notre pauvre vieille. Si je me trompe, d'où vient cette espèce d'éclaircissement qui s'est fait en moi, depuis quelque temps? C'est comme si des brouillards se dissipaient. Physiquement, je me sens rajeuni. J'ai lâché la flanelle (comble de l'imprudence !) et actuellement je n'ai même pas de chemise, ayant pris pour modèle les hommes *de la Carue* (1) !

Espérons que vous me reviendrez tous les deux florissants. Alors on avisera au syndicat, et la vie ne sera pas encore trop mauvaise. J'en ai le pressentiment.

Adieu, pauvre chère fille chérie ; je t'embrasse avec toute ma tendresse.

Ta Nounou.

A LA MÊME.

Croisset, jeudi [17 août 1876].

Hier, à 1 heure de nuit, j'ai terminé mon *Cœur simple*, et je le recopie. Maintenant, je m'aperçois de ma fatigue, je souffle, oppressé comme un gros bœuf qui a trop labouré. Et puis, quelle chaleur ! Je ne sais pas comment vous pouvez y tenir aux Pyrénées ; depuis Nazareth, je ne me souviens pas d'une pareille température. Il paraît qu'à Rouen tout le monde a la figure d'un jaune, mais d'un jaune !

Ta dernière lettre, mon loulou, *ne respirait pas* une satisfaction aussi complète que les précédentes. Quand tu me dis que tu ne viendras à Croisset que pour moi, j'entrevois la préoccupation de *on !* Encore ! c'est bien faible pour une femme supérieure ! Que peuvent avoir de commun avec un être intelligent nos voisins de la rive? Moi, plus je vais, et plus je me sens plein d'un dédain inexprimable pour les bourgeois, sans compter les bourgeoises. Les puces de Julio me semblent aussi importantes dans le monde que les trois quarts de l'espèce humaine.

Comme nouvelle, j'aurai demain « cet excellent M. Baudry » (c'est toujours ainsi que l'appelait Alfred) (2) : il restera jusqu'à dimanche soir ; puis, le 25, Tourgueneff viendra écouter mon conte ; j'en fais une copie (deuxième exemplaire) pour qu'il l'emporte. Grâce à la paresse de ce cher Moscove, *Saint Julien* ne paraîtra russifié qu'en novembre. Je comptais sur 1.400 francs, qui sont retardés. Quant à lui (Tourgueneff), il a été volé de 150.000 francs par un intendant et m'annonce cette perte (une bonne partie de son avoir) avec une grâce inimaginable, sans la moindre récrimination contre le coquin, en vrai gentilhomme.

(1) Association de matelots.
(2) Alfred Le Poittevin.

Je ne croyais pas que vous dussiez (comme j'écris purement !), que vous dussiez être revenus ici du 1er au 5 septembre au plus tard ; si vous allongez un peu votre absence, vous n'y serez pas longtemps sans moi, car je me propose d'en partir le 1er. Bref, nous ne serons pas, j'espère, plus d'une huitaine séparés, ou plutôt vous ne serez pas ici guère plus de huit jours sans m'y revoir. Je croyais que tu devais aller à Bayonne?

Si la chaleur *torride* continue, je ne sais pas comment on fera pour manger : il n'y a plus rien ! Un chou-fleur, plein de chenilles, coûte 30 sols. Il en est de même de la salade ; « on ne peut pas en approcher ». J'ai admiré cette expression, dite de concert par Saint-Martin et par Émile, qui sont les deux seules personnes avec lesquelles je dialogue, et que je ne trouve pas plus bêtes que beaucoup de messieurs bien.

Maintenant que j'en ai fini avec *Félicité*, *Hérodias* se présente et *je vois* (nettement, comme *je vois* la Seine) la surface de la mer Morte scintiller au soleil. Hérode et sa femme sont sur un balcon d'où l'on découvre les tuiles dorées du Temple. Il me tarde de m'y mettre et de piocher furieusement cet automne ; aussi ai-je envie de commencer ma saison d'hiver le plus tard possible. Ça *me fait deuil* de songer qu'à peine revenus ici, vous quitterez Vieux. Oh ! non ! n'est-ce pas?

Croirais-tu que je pense souvent à de F***? Est-ce assez bête ! Mais je pense plus souvent à ma pauvre fille que j'embrasse bien fort.

Sa Nounou
ou le dernier des Pères de l'Église.

Pour mon neveu :

Considération griève : comme les Eaux-Bonnes ne sont pas un séjour folâtre, je vous engage à y rester cette fois le plus longtemps que vous pourrez, afin de n'y pas revenir.

Je vous plains ! car, moi aussi, j'ai connu l'embêtement radical des villes d'eaux, et je n'y étais pas pour mon compte. Réfléchissez à cette beauté morale, et qu'elle vous soit un encouragement à tolérer vos douleurs?

La table d'hôte, hein? la cloche ! et tout le reste ! cette vie de bestiaux qu'on mène ensemble a quelque chose qui nous ravale. C'est le rêve moderne, mon bon ! Démocratie, égalité !

A LA MÊME.

Croisset, mercredi soir, 23 août 1876.

MON PAUVRE CHAT,

Je ne sais pas encore quand je m'en irai à Paris, probablement de demain ou après-demain en huit? et je suis *bien fâché* de m'en aller juste au moment où tu arrives ! mais j'aime encore mieux ça que de partir huit ou quinze jours après. C'est bien dommage que tu ne puisses pas reculer ton retour !

A la fin de septembre, il me faudra retourner à Paris (pour vingt-quatre heures seulement), afin d'assister à la première de Daudet. Que n'est-elle à la fin d'octobre, car j'ai bien peur que *mes* enfants ne me lâchent avant cette époque. La bonne

Princesse a eu tellement chaud au Havre, qu'elle s'est empressée de retourner chez elle, si bien que je n'aurai pas sa visite. Elle me rappelle que, depuis trois ans, je n'ai pas fait le moindre séjour à Saint-Gratien et me somme d'y venir. Tout cela me dérange infiniment ! Si le Moscove ne devait pas venir immédiatement, je partirais tout de suite — et encore ne suis-je pas bien sûr de l'arrivée dudit Moscove ! J'espère que, demain, je saurai là-dessus à quoi m'en tenir.

Si je ne vais pas maintenant à Saint-Gratien, *il faudra* que j'y aille lors de la pièce de Daudet (1), et alors j'abandonnerais encore ma pauvre Caro, dont je commence à m'ennuyer. Ce serait trop bête !

Si rien ne vous force à passer par Paris, je vous engage à revenir par Orléans, à voir Chartres que tu ne connais pas, et qui est on ne peut plus curieux.

Le père Baudry est resté ici deux jours pleins. Sa société est charmante ! Nous avons bavardé d'une façon inimaginable. Lundi, j'ai dîné avec lui chez son frère, qui a été gigantesque de comique. Je vous donnerai les détails du dîner, lequel n'a pas valu celui de Mme Pelouze, oh non ! un canard pourri, un soi-disant pont-l'évêque, qui était du livarot, etc. ! Son frère en souffrait !

Il (F. Baudry) croit que mes deux contes auront le plus grand succès. Aujourd'hui, j'ai nettoyé ma table ; elle est maintenant couverte de livres relatifs à *Hérodias* et, ce soir, j'ai commencé mes lectures. — Autre guitare !

Je t'embrasse bien tendrement.

Ta vieille Nounou.

Maintenant que je n'écris plus, je sens ma fatigue ; cependant, je n'ai pas encore retrouvé le sommeil.

A LA MÊME.

Paris, vendredi matin, 8 septembre 1876.

MON PAUVRE LOULOU,

Tu ne m'as pas l'air de t'amuser extrêmement à Croisset.

Tu me dis que sans moi « c'est la maison des morts ». Rien de plus vrai ; mais les morts sont plus agréables que les trois quarts des vivants. Les souvenirs de cette nature sont pleins de douceur, quand on a passé par les grandes amertumes.

Dans une huitaine de jours je ne serai pas loin d'aller te rejoindre, et j'espère que nous passerons ensemble quelques bonnes semaines. Ton pauvre Vieux s'en réjouit d'avance. Si le mauvais temps continue, la première de Daudet aura lieu du 15 au 18 courant, ce qui fait que je ne serais pas obligé de revenir à Paris. La collaboration de Belot aura, je crois, été nuisible à Daudet. Ils ont fait un dénouement imbécile, par peur du public, par lâcheté.

J'ai vu les Charpentier, retour de Bretagne, et ce matin mon élève Guy qui se porte mieux ; mais la santé de sa mère l'inquiète. Aujourd'hui et demain je

(1) *Fromont jeune et Risler aîné*, pièce en 5 actes, tirée du roman de Daudet par celui-ci et A. Belot, fut jouée au Vaudeville le 16 septembre 1876.

passerai mon après-midi à la Bibliothèque pour y lire et feuilleter différents bouquins relatifs à saint Jean-Baptiste.

Comprends-tu jusqu'à quel point je suis beau? Hier j'ai fait une longue visite à Maury et à Ganneau [1].

Si la pièce de Daudet n'est jouée que le 18, je reviendrai le lendemain avec le Moscove.

Quant au reste, j'aurais tant de choses à te dire que je ne dis rien. En somme, ton pauvre Vieux n'est pas gai.

Ton dictionnaire allemand est sur ma table. Cherche donc *mon* dictionnaire anglais, reliure brunâtre.

Adieu, pauvre fille chérie.

Ta Nounou t'embrasse.

A LA MÊME.

Paris, lundi matin, 11 septembre 1876.

Certainement, ma chère fille, dans huit jours je serai revenu dans le bon Croisset! La première de Daudet est, maintenant, ce qui me retarde. Elle est annoncée pour jeudi, mais ce ne sera pas avant samedi. Tu as raison ! Daudet s'abaisse dans la compagnie de Belot.

Il est très probable que le Moscove reviendra avec moi. Comme je ne crois pas qu'il puisse (vu sa taille gigantesque) coucher dans un des lits de la chambre à deux lits, je coucherai dans mon cabinet sur mon divan ; avec un matelas on y est très bien. (Quant au lit de la chambre d'Ernest, il n'y faut pas songer, car il est trop court pour moi). De cette façon-là, personne ne sera dérangé.

Du reste, le Moscove ne fait jamais de longs séjours.

Vieux avait raison de considérer comme sérieux ton mal de pied. Aux pieds, tout est grave ! Suis les prescriptions de Fortin, et ne bouge pas de ta chaise longue.

J'ai acheté des livres pour *Hérodias* et je suis présentement sans le sol. Donc, il faut qu'Ernest m'envoie pour vendredi ou samedi 200 fr., car j'ai plusieurs petites dettes à payer et ne saurais comment m'en retourner. Il faudrait que j'emprunte (ou empruntasse) à des amis.

Je re-suis en correspondance avec Raoul-Duval au sujet de Guy qui désire faire le feuilleton dramatique dans la *Nation*, et je le verrai prochainement soit ici, soit à Croisset. Dans le courant du mois prochain j'y aurai un dimanche la visite de Guy.

Si c'était une autre que toi, je te plaindrais de la solitude où tu vas être pendant trois ou quatre jours (car je suppose qu'Ernest est à Dieppe), mais ma pauvre fille sait vivre toute seule, ayant l'intelligence ornée.

En fait de livres, je t'en apporterai un beau sur la dévotion moderne.

Allons, à bientôt, nous reprendrons nos fortes conversations.

Ta vieille Nounou qui t'aime.

---

(1) Clermont-Ganneau, l'archéologue.

A LA MÊME.

Paris, 15 septembre 1876.

« Je suis affamée de ces questions-là. »

Ce mot de ma pauvre fille m'a charmé tout à l'heure. Mais mon maître Pouchet n'est pas à Paris, de sorte que je ne sais à qui m'adresser. Je crois d'ailleurs que tu demandes une chose bien difficile. Pour comprendre la physiologie, il faut d'abord savoir l'anatomie. Quand je serai revenu près de toi, j'irai consulter Pennetier. Je doute qu'il existe des manuels de physiologie clairs et nouveaux. C'est une science qui ne fait que de naître.

Mesure une des couches de la chambre à deux lits pour voir si le Moscove peut y coucher. Bouilhet y couchait bien, mais Tourgueneff est beaucoup plus grand. Il faut comparer cette couche avec la mienne ; si elle est trop petite, il habitera ma chambre. En mettant une seconde cuvette sur la seconde table, nous serons bien.

La première de Daudet n'a lieu que lundi ! De sorte que je ne serai pas revenu avant mardi ! ça me contrarie ! car j'ai bien envie d'être re-piété chez moi !

Allons, adieu, pauvre loulou. Cette fois c'est bien la dernière lettre.

Ton vieil oncle.

Je vais retourner à la Bibliothèque pour voir dans les Bollandistes la vie de saint André, qui sera, je crois, un des personnages de ma petite historiette.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset] Mercredi, 27 septembre 1876.

Quand vous ai-je écrit? Il y a très longtemps, il me semble. Je suis en retard, mais ne pas croire que je vous oublie. Voici ma vie : depuis le commencement de juin j'ai travaillé jusqu'à la fin du mois dernier comme un frénétique, et mon *Cœur simple* est fait et recopié pour la Russie.

J'ai été passer quelques jours à Saint-Gratien, puis à Paris où j'ai hanté la Bibliothèque ex-impériale et assisté à la première de *Fromont*. Les changements introduits dans l'histoire par Belot (et qui sont, selon moi, abjects) ont été la cause du succès. Tel est le public !

Le lendemain j'étais revenu ici, où Tourgueneff m'a rejoint le jour suivant. Comme c'est un homme fugace, il est reparti quarante-huit heures après et depuis lors j'ai expédié Flavius Josèphe, lequel était un joli bourgeois ! c'est-à-dire un plat personnage.

Cette histoire d'Hérodias, à mesure que le moment de l'écrire approche, m'inspire une venette biblique. J'ai peur de retomber dans les effets produits par *Salammbô*, car mes personnages sont de la même race et c'est un peu le même milieu. J'espère pourtant que ce reproche, qu'on ne manquera pas de me faire, sera injuste. Après quoi je reviendrai à mes bonhommes.

Pour aller plus vite dans *Hérodias*, je me propose de rester ici le plus tard possible. Tâchez de m'imiter et de ne pas venir à Paris avant le jour de l'an.

Avez-vous lu le mandement de l'évêque de Montpellier sur le vol d'une hostie? Comme style et comme grotesque, c'est inappréciable. Je vous recommande l'*Arsenal de la dévotion* par Paul Parfait. Il y a de quoi avoir le vertige. Lisez cela, on ne saurait trop rire.

Comment allez-vous? Que devenez-vous? Écrivez-moi une longuissime lettre pour me prouver que vous me pardonnez ma négligence.

A MADAME TENNANT.

Croisset, 19 octobre 1876.

MA CHÈRE GERTRUDE,

Je m'ennuie de vous ! Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Le bon mouvement qui vous a poussée à me revoir, après tant d'années, doit avoir des suites. Ce serait de la cruauté maintenant que de recommencer votre oubli. Et d'abord écrivez-moi, dites-moi ce que vous devenez, vous et vos splendides enfants. Puis, cet hiver, il faudra revenir à Paris et y passer toute une saison. Dolly en a besoin pour ses études scientifiques et Éveline pour son chant.

J'ai fini le *Cœur simple*, et si mon *illustrateur* daigne l'entendre, je suis tout prêt cet hiver à lui en faire la lecture en y mettant tous mes talents de comédien.

Oui, chère Gertrude, la vie est si courte qu'il faut la passer autant que possible avec ceux qu'on aime. Voulez-vous qu'au mois de janvier Caroline vous cherche un appartement à louer? Amenez votre cuisinier ou cuisinière, cela vous sera plus commode et moins dispendieux. Faites cela ! do ! pray !

Comment vous dire le plaisir que m'a fait votre visite, votre réapparition? Il m'a semblé que les années intermédiaires avaient disparu et que j'embrassais ma jeunesse. C'est le seul événement heureux qui me soit advenu depuis bien longtemps. Que Dieu vous bénisse pour cette bonne pensée !

J'ai passé tout mon été à travailler ; sauf quinze jours chez la princesse Mathilde à Saint-Gratien, je n'ai pas bougé de Croisset, et j'y resterai jusqu'au jour de l'an pour avoir fini plus tôt ma *Décollation de Saint Jean-Baptiste*, que je vais commencer la semaine prochaine.

Et vous? donnez-moi des détails sur tout ce qui vous intéresse. Vous ferez plaisir à votre vieil ami qui vous embrasse.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 25 octobre 1876.

Merci pour votre article (1), mon cher ami. Vous m'avez traité avec une tendresse filiale. Ma nièce est enthousiasmée de votre œuvre. Elle trouve que c'est ce qu'on a écrit de mieux sur son oncle. Moi, je le pense, mais je n'ose pas le dire. Seulement le Talmud est de trop, je ne suis pas si fort que ça (2) !

(1) *M. Gustave Flaubert* [signé Guy de Valmont] dans la *République des Lettres* du 22 octobre 1876.

(2) Maupassant avait écrit : « Il [Flaubert] possède le Talmud comme un rabbin les Évangiles comme un prêtre, la Bible comme un protestant, le Coran comme un derviche. »

Faut-il remercier Catulle de l'avoir inséré? qu'en dites-vous?

Dans sept ou huit jours (enfin) je commence mon *Hérodias*. Mes notes sont terminées, et maintenant je débrouille mon plan. Le difficile, là dedans, c'est de se passer autant que possible d'explications indispensables.

Pas plus tard qu'hier, j'étais au Vaudreuil et j'ai parlé pour vous à Raoul-Duval. Le sire qui fera les théâtres se nomme Noel, ou mieux Nouhel? personnage inconnu et qui probablement ne restera pas. J'ai demandé à Raoul-Duval de vous prendre à l'essai, c'est-à-dire de vous faire faire deux ou trois comptes rendus de livres. Ce qu'il a accepté. Donc, dès que les Chambres seront ouvertes, je vous enverrai pour lui une lettre d'introduction. C'est convenu. J'ai été dans cette recommandation très secondé par Mme Lapierre. Toujours les femmes, petit cochon !

Comme je connais M. Behic et le père Duruy (si notre ami Raoul-Duval n'était pas assez chaud) il me sera facile de leur parler, cet hiver, quand je serai là-bas. Mais je ne doute pas de la bonne volonté de Raoul-Duval.

Si vous lui proposiez, de vous-même, un travail, vous lui épargneriez la peine de réfléchir et ça irait peut-être plus vite. On n'a pas fait l'histoire de la critique moderne, c'est une matière fertile. Prendre par exemple Planche, Janin, Théo, etc., rien que des morts, et analyser leurs idées, leur poétique, ou bien creuser la question de «l'Art pour l'Art», ou bien celle de la féerie?

Aucune étude, pas même une tentative d'étude, n'a été faite sur l'œuvre immense de George Sand. Il y aurait un beau parallèle à faire avec celle de Dumas, le roman d'aventures et le roman d'idées.

Enfin, mon bon, si vous entrez à la *Nation*, je voudrais vous y voir débuter par quelque chose qui puisse tirer l'œil.

Peut-être une blague à fond de train? Enfin cherchez !

---

* A MAURICE SAND.

[Croisset, mardi. [31 octobre 1876] (1).

Merci de votre bon souvenir, mon cher ami. Moi non plus, *je n'oublie pas*, et je songe à votre pauvre chère maman dans une tristesse qui ne s'efface point. Sa mort m'a laissé un grand vide. Après vous, votre femme et le bon Plauchut, je suis peut-être celui qui la regrette le plus. Elle me *manque*.

Je vous plains des ennuis que votre sœur vous cause. Moi aussi, j'ai passé par là ! Il est si facile pourtant d'être bon ! D'ailleurs ça donne moins de mal.

Quand nous verrons-nous? J'ai bien envie de vous voir — pour vous voir d'abord — et puis pour causer d'elle.

Quand vos affaires seront terminées pourquoi ne pas venir, pendant quelque temps, à Paris? La solitude est mauvaise dans certaines situations. Il ne faut pas se griser avec son chagrin, malgré l'attrait qu'on y trouve.

(1) Date du cachet de la poste, très lisible. La *Correspondance G. Sand-Flaubert*, p. 466, imprime à tort 3 octobre.

Vous me demandez ce que je fais? Voici : cette année j'ai écrit deux contes, et je vais en commencer un, pour faire des trois un volume que je voudrais publier au printemps. Après quoi j'espère reprendre le grand roman que j'ai lâché il y a un an, lors de mon désastre financier. — Les choses de ce côté-là se remettent, et je ne serai pas obligé de changer rien à mon existence. Si j'ai pu me remettre à travailler, je le dois en partie aux bons conseils de votre mère. Elle avait trouvé le joint pour me rappeler au respect de moi-même.

Afin d'aller plus vite en besogne, je resterai ici jusqu'au jour de l'an — peut-être au delà? Tâchez donc de reculer votre séjour à Paris.

Embrassez bien pour moi vos chères petites, mes respects à Mme Maurice — et tout à vous, *ex imo*.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Lundi matin, 4 décembre 1876.

Je voulais t'écrire ce soir, un peu plus longuement, mon pauvre loulou. Mais voici une lettre de Bataille, que je m'empresse d'envoyer à ton mari (observez que Bataille l'appelle Morainville), pensant qu'elle lui fera plaisir, et immédiatement je viens d'écrire au susdit Bataille, pour lui demander un rendez-vous.

Rien de neuf, sauf hier la visite de ce bon Valère (1), qui viendra ici déjeuner jeudi. Vous le verrez la semaine prochaine.

Valère s'embête, et pense à épouser une dame riche ; je lui ai tenu des discours.

Quant à moi, je vais bien, et même très bien ! sauf que je ne dors plus *du tout*. Vais-je devenir comme j'étais cet été? Je le souhaite. *Hérodias* avance. J'espère dimanche avoir fini la première partie.

J'ai été bien aise d'apprendre que cette bonne Fanny était restée la même. Cela fait tant de mal de revoir ses amis *changés!* C'est une amertume qui m'est connue, hélas !

Que je te plains de tes embarras domestiques ! N'importe ! pauvre chère fille, il ne faut pas les prendre au sérieux. Du moment que ces choses-là ne nous font pas souffrir *immédiatement*, on n'y DOIT plus penser. Tâchons de nous tenir à l'état olympique, et quoi que tu en dises (en me donnant des conseils d'hygiène morale), le Présent est tout ce qu'il y a de moins important, car il est très court, insaisissable. Le vrai, c'est le Passé, et l'Avenir. Thèse à développer, sujet d'entretien...

J'ai reçu ce matin une lettre de Mme Régnier, qui te trouve « une femme ravissante ». Quant à son mari, elle ne veut pas énoncer « les sentiments que tu lui inspires ». Délicieux ! Enfin, ils ont tout à fait le bourrichon monté par ma belle nièce, et espèrent bien la voir cet hiver à Paris, — Paris, cette nouvelle Athènes qui comme une courtisane, etc.

A propos de la mort de Mme Sénard (2), j'ai reçu une lettre charmante du père Baudry. Quand tu passeras devant l'Institut, fais-lui une visite.

(1) Surnom donné à Edmond Laporte.
(2) Femme de l'avocat qui plaida dans le procès de *Madame Bovary*.

As-tu vu Damis [1]? Est-ce lui qui t'a prêté la *Correspondance* de Balzac? Je voudrais bien qu'Ernest me l'apportât, à un de ses prochains voyages...

Aucune révélation du Moscove.

Ton Vieux.

A LA MÊME.

[Croisset] Samedi, 3 heures, 9 décembre 1876.

MON PAUVRE CHAT,

Je n'ai pas répondu immédiatement à ta lettre de jeudi parce que j'attendais l'*argent* pour te dire « je l'ai reçu ». Noémie est présentement partie à Rouen le toucher. Son service est très agréable. Elle est vive, économe et connaît toutes mes manies.

Le déjeuner de jeudi (Fortin y était) s'est passé fort bien. Ce bon Laporte, que tu verras la semaine prochaine, m'a fait présent d'un panier de pommes de reinettes superbes. On n'est pas gentil et attentionné comme ce garçon-là ! Demain nous déjeunons ensemble chez Bataille, qui m'a re-écrit pour m'inviter, ajoutant en *P. S.* que nous causerions « des affaires de l'État et d'autres » ; ce qui montre qu'il est plein de bonne volonté pour Ernest. Après le déjeuner, Valère me reconduira ici dans sa voiture ; puis j'irai dîner chez Mme Lapierre qui m'a écrit, dans ce but, un billet fort aimable. Donc, la journée de demain sera une journée de débauche. Je n'éprouve d'ailleurs aucun besoin de distraction, et me trouve très bien dans mon pauvre Croisset, que j'aime de plus en plus. On y est si tranquille ! Or, je n'éprouve plus que ce besoin-là : la tranquillité ! (phrase où il y a un peu « d'exagération », car j'éprouve bien d'autres besoins ; c'est pour dire que ce besoin-là est constant). Elle se résume pour moi en deux points : 1° qu'on ne m'agace pas les nerfs, et 2° que je n'aie pas la cervelle troublée par des idées étrangères à la sacrosainte littérature.

Aussi, ai-je fini la première partie d'*Hérodias*. Elle est même recopiée, et dès ce soir je me mets à la seconde.

Ce matin j'ai eu à déjeuner votre fermier de Pissy qui apportait des arbres. On va les planter, et un de ces jours Chevalier ira en chercher d'autres, avec des rhododendrons qui feront très bon effet sur la terrasse; l'allée d'icelle est terminée.

De quoi ai-je causé avec le sieur Quibel? De *cidre*, tout le temps. J'en ai bu une carafe... de doux et j'ai même un peu la colique, pour le moment (si tu veux savoir mon entière conduite) ; de plus, comme, afin de suivre tes ordres, j'avais pris hier au soir une pilule, me voilà tout à fait relâché ! ce qui me comble de joie.

Tu fais donc de la « gymnastique en chambre », pauvre loulou ! Cela rentre tout à fait dans la physiologie de l'homme de cabinet ! As-tu des haltères? Je voudrais te voir dans les exercices. Le principal est que la santé va mieux.

A propos de santé, la jaunisse qui est venue à ton élève [2], par suite d'une

(1) Surnom donné à Guy de Maupassant.
(2) Mme Commanville donnait des leçons de dessin et de peinture à cette époque.

contrariété, m'emplit d'estime pour elle. La jeune fille est de nature passionnée. C'est bien. Mais quel dommage qu'elle soit si laide ! As-tu vu l'époux de Fanny? Comment est-il? N'est-ce pas que Ninette (Mme de Girardin) est agréable? En costume de soirée, elle gagne à être vue, parce qu'elle est très bien faite.

Tu me dis que Balzac devait me ressembler? J'en suis sûr. Théo prétendait souvent qu'à m'entendre parler, c'était tout comme, et que nous nous serions chéris. A-t-il été assez calomnié pendant sa vie ! Ce pauvre grand homme ! Il passait pour immoral, infâme, etc. Comme si un observateur *pouvait* être méchant ! La première qualité pour voir est de posséder de bons yeux. Or, s'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par un intérêt personnel, les choses vous échappent. Un bon cœur donne tant d'esprit !

Le P. Didon a raison : « Le moyen de guérir l'âme est de mettre le corps en bon état ». Mais avec la robe qu'il porte, il n'aurait pas eu cette idée-là, il y a cent ans, ni peut-être même cinquante.

As-tu un peu repris les globules et les tissus? ces chers tissus ! Puisque ton ménage commence à se débrouiller, il faut se remettre aux fortes études. Moi, je ne lis rien du tout, sauf après mon dîner, du La Bruyère ou du Montaigne, pour me retremper dans les classiques, et j'ignore tellement ce qui se passe dans le monde que jeudi dernier, seulement, j'ai appris la chute du ministère (1) ! événement dont je me fiche comme de colin-tampon. Tout à l'heure en déjeunant avec « *qui dit, dit-il* » (2), je me faisais cette réflexion : ce paysan est moins stupide que les trois quarts des bourgeois, lesquels sont toujours à s'agiter d'*après* le journal, et qui tournent comme des girouettes, tous les matins, selon ce que *on* dit. Voilà ce qui me soutient encore : la haine des Bourgeois. J'ai beau ne pas en voir, n'importe ! quand j'y songe, je bondis.

Penses-tu que, mardi prochain, Vieux aura cinquante-cinq ans !

Qu'as-tu fait du châle et du chapeau de jardin de ma pauvre maman? Je les ai cherchés dans le tiroir de la commode et ne les ai pas trouvés ; car j'aime de temps à autre à revoir ces objets et à rêver dessus. Chez moi, rien ne s'efface.

Adieu, pauvre fille.

Ta vieille Nounou.

Pas la moindre nouvelle du Moscove ! C'est étrange ! Est-il malade? Si tu passais devant sa maison, entres-y pour savoir ce qu'il a. Après tout, il est peut-être trop occupé par les Viardot? La reine de Hollande (3) m'a fait dire qu' « elle regrettait beaucoup » de ne m'avoir pas vu à son dernier voyage ! Ça, c'est tout à fait de l'*éluite!* même plus que de l'*éluite!*

---

(1) Chute du ministère Dufaure, 2 décembre 1876.
(2) Le fermier de Pissy.
(3) La reine Sophie, cousine de la Princesse Mathilde.

A ERNEST RENAN.

[Croisset] Mercredi [13 décembre 1876].

MON CHER RENAN,

Je ne résiste pas au besoin de vous remercier pour l'*enthousiasme* où m'a jeté votre *Prière sur l'Acropole* (1). Quel style ! quelle élévation de forme et d'idées ! Quel *morceau!*

Je ne sais s'il existe en français une plus belle page de prose. Je me la déclame à moi-même tout haut, sans m'en lasser. Vos périodes se déroulent comme une procession des Panathénées et vibrent comme de grandes cithares. C'est splendide ! et je suis sûr que le bourgeois (pas plus que la bourgeoise) n'y comprend goutte ! Tant mieux ! Moi, je vous comprends, vous admire et vous aime. Votre...

A IVAN TOURGUENEFF.

Jeudi, 14 décembre [1876] (2).

Je ne savais plus que penser de votre silence, mon bon vieux ! — et j'avais prié ma nièce (qui est à Paris depuis quelque temps) d'aller voir chez vous, si *mon* Tourgueneff n'était pas mort.

Vous me paraissez veule et triste? Pourquoi? Est-ce la question d'argent? Eh bien, et moi, donc ! Je n'en travaille pas moins, et même plus que jamais. Si je continue de ce train-là, j'aurai fini *Hérodias* à la fin de février. Au jour de l'an, j'espère être à la moitié. Que sera-ce? Je l'ignore. En tout cas, ça se présente sous les apparences d'un fort gueuloir, car, en somme, il n'y a que *ça :* la Gueulade, l'Emphase, l'Hyperbole. Soyons échevelés !

J'ai lu, comme vous, quelques fragments de l'*Assommoir*. Ils m'ont déplu. Zola devient une précieuse, *à l'inverse*. Il croit qu'il y a des mots énergiques, comme Cathos et Madelon croyaient qu'il en existait de nobles. Le *Système* l'égare. Il a des Principes qui lui rétrécissent la cervelle. Lisez ses feuilletons du lundi, vous verrez comme il croit avoir découvert « le Naturalisme ! » Quant à la poésie et au style, qui sont les deux éléments éternels, jamais il n'en parle ! De même, interrogez notre ami Goncourt. S'il est franc, il vous avouera que la littérature française n'existait pas avant Balzac. Voilà où mènent l'abus de l'esprit et la peur de tomber dans les poncifs.

Avez-vous lu, dans le numéro de décembre de la feuille bulozienne, un article de Renan que je trouve incomparable comme originalité et hauteur morale? De plus, dans le même numéro, un bavardage du citoyen Montégut (3), où tout en niant absolument mes livres (sans parler de *Salammbô*), il me compare à Molière

(1) Parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 1er décembre 1876.

(2) Réponse à une lettre de Tourgueneff datée *Paris*, 50, *rue de Douai*, *samedi* 2/9 *décembre* 1876. (Voir HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 96). Tourgueneff répond le 19 décembre qu'il a reçu en effet la visite de Mme Commanville et dans sa lettre du 2/9 à Flaubert, il parlait de ses revenus et de sa situation budgétaire.

(3) Émile Montégut : « Les nouveaux romanciers, MM. Gustave Droz, A. Theuriet, Alph. Daudet [et Flaubert] ». *Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1876.

et à Cervantès. Je ne suis pas modeste, mais, bien que seul et « dans le silence du cabinet », j'en ai rougi de honte. On n'est pas d'une bêtise plus dégoûtante.

Du reste, je ne lis *aucun* journal. C'est dimanche dernier que j'ai appris, par hasard, le changement de ministère, ce dont je me f... absolument, d'ailleurs. Quant à la guerre, je souhaite : 1° l'entier anéantissement de la Turquie ; et 2° que le contre-coup ne nous atteigne pas, nous Français. Le refus de la Prusse de participer à l'Exposition me paraît une piètre idée. Petit ! petit !

N. B. — Maintenant, mon bon, répondez-moi nettement (1) : mes trois contes peuvent-ils avoir paru en russe au mois d'avril prochain (*Hérodias* peut être finie en février)? Dans ce cas-là, il me serait possible de les publier en volume au commencement de mai. La pénurie où je me trouve me fait désirer cela *fortement*. D'autre façon, je suis rejeté à l'hiver, ce qui me contrarierait.

Pour aller plus vite, il est bien probable que je vais rester ici jusqu'à la fin de janvier. Mais quel festival, quand je reviendrai près de vous ! Il me tarde d'y être.

Allons, secouez votre paresse ! écrivez-moi ! Je suis vertueux et mérite des égards.

Votre G. F.

vous embrasse tendrement.

Quelle histoire que celle du sieur de Germiny (2) arrêté comme boulgre ! Voilà de ces anecdotes qui consolent, et aident à supporter l'existence.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 2 heures. [15 décembre 1876].

MON CARO,

Tu es bien gentille, mais tu lis mes épîtres sans attention. Autrement tu aurais répondu à une question que je t'ai adressée dans la dernière :

N. B. — Que sont devenus, où as-tu mis le châle et le chapeau de jardin de ma pauvre maman? J'aime à les voir et à les toucher de temps à autre. Je n'ai pas assez de plaisirs dans le monde pour me refuser celui-là !

Maintenant, parlons d'autres choses.

Il me semble que tu es partie d'ici depuis un an ! Malgré cela, les journées me semblent courtes. Explique cette contradiction ! Je continue à piocher roide ; le moins : huit à dix heures par jour. Depuis deux ou trois nuits, je dors un peu mieux, Dieu merci ! et mes maux de tête ont disparu. Ma journée de dimanche, mes « parties de plaisir », comme disait l'Espagnol (3), ne m'ont pas été favorables, car lundi

(1) Tourgueneff répond le 19 décembre à cette question relative aux traductions russes des *Trois contes* (Voir HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 98).

(2) Eugène Lebègue, comte de Germiny, fils de l'ancien gouverneur de la Banque de France, né à Paris le 11 juillet 1841. Nommé en 1875 secrétaire du Conseil général de la Seine, fut surpris le 6 décembre 1876 se livrant, avec un nommé Chonard, à des attouchements obscènes dans un urinoir des Champs-Élysées. Arrêté, il frappa un des agents. Comme Germiny était clérical militant, et occupait une haute situation mondaine et politique, cette triste histoire ne pouvait manquer de provoquer dans l'opinion un énorme scandale.

(3) Surnom d'un cousin.

je n'ai pu travailler. J'étais triste et bête. D'où je conclus que la distraction ne distrait pas ; elle fait qu'on s'aperçoit de sa fatigue, voilà tout. Dans une quinzaine, peut-être une huitaine, je serai au milieu de ma seconde partie. Aussi, serait-il plus sage de rester dans mon antre jusqu'à la fin de janvier. J'y suis, à peu près, résolu. De cette manière-là, j'arriverais à Paris n'ayant plus que peu de pages à écrire pour en avoir fini, et tout serait terminé au commencement de mars. Suis-je assez vertueux, avoue-le ! Mais quels dérèglements quand j'apparaîtrai dans la capitale ! que de champagne ! quelles actrices !

Le Moscove m'a enfin donné de ses nouvelles. Il n'avait aucune raison pour ne pas m'écrire, sinon la paresse. Mon illustre ami me semble devenir très vache !...

Procure-toi le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre. Tu y liras un article de Renan que je trouve incomparable comme élévation d'esprit et hauteur morale. De plus : dans une élucubration du sieur Montégut sur « Les romanciers contemporains », tu verras que ladite *Revue* revient joliment sur le compte de Vieux. On nie tous mes livres, et on ne cite même pas *Salammbô!* mais, à propos de *Madame Bovary*, je suis comparé à Cervantès et à Molière, ce qui est d'une bêtise dégoûtante. N'importe ! le revirement me semble comique !

Nouvelles du ménage : je surveille les plantations d'arbres dans le jardin et je me suis acheté *une paire de chaussons de Strasbourg!!!* que je fais claquer par Remoussin ! Tous les après-midi je me promène après déjeuner. La campagne est encore charmante. Il y a huit jours j'ai trouvé des marguerites dans les cours.

Non ! je n'ai pas lu l'article sur l'*Ami Fritz* (1), par la raison que je ne l'ai pas reçu, pas plus que celui sur la *Comtesse Romani*.

Ne t'inquiète pas de la *Correspondance* de Balzac. Je la lirai quand je n'aurai rien de mieux à faire. Mme Lapierre en raffole. Elle ne parlait pas d'autre chose dimanche. J'attends sa visite demain ou après-demain, et j'ai refusé de me re-asseoir à sa table hospitalière, la semaine prochaine : 1° parce que ça me dérange et 2° les fiacres de la bonne ville de Rouen deviennent de plus en plus impossibles.

Ernest a-t-il vu M. Guéneau de Mussy? et l'illustre Bataille? Quand il viendra (Ernest), préviens-moi ! je n'aime pas les surprises.

Et la peinture? Tu sais bien, loulou, que pour orner le grand panneau de l'escalier tu *me* dois un Vénitien, quelque chose de royal et d'*archicoloré*. Fais ce *sacrifice*, et je te ferai remarquer que, moi, je t'écris des lettres longues, tandis que tu prends de grandes enveloppes et du petit papier. Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse très fort.

Bon nègre.

A LA MÊME.

Croisset, mercredi, 5 heures, 20 décembre 1876.

MON LOULOU,

Valère doit venir coucher à Croisset la veille du jour de l'an (de dimanche en huit), afin de nous souhaiter la bonne année, à minuit. Il m'a parlé de l'*Ami Fritz*,

(1) *L'Ami Fritz*, comédie en 3 actes, en prose, par Erckmann-Chatrian, musique de H. Maréchal. (Théâtre-Français, 4 décembre 1876.)

qui l'a attendri. Quant aux auteurs, je suis de ton avis : leur tempérament me déplaît, et ils m'ont toujours embêté avec leur Alsace ! Lis donc la *Prière de Minerve* de Renan (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre), c'est cela qui n'est pas bourgeois ! Mes amis les Lapierre, qui m'ont prêté ce numéro, m'en ont parlé avec un enthousiasme modéré, mais enfin ils m'ont dit l'avoir lu. Or, ils ne l'*avaient pas coupé!* C'est d'une belle force ! La princesse Mathilde m'a écrit qu'elle n'y comprenait goutte ! Je crois bien ! A cause de l'article que le même numéro contient sur moi, Laporte l'avait acheté pour me le donner. Quel ami !

Tu ne me parles pas de tes bonnes? Sont-elles satisfaisantes? Moi, je m'arrange très bien de Noémie qui même me sert beaucoup mieux qu'Émile ; elle est plus vive et plus prévenante. Mam'zelle Julie vient de temps à autre faire la conversation avec moi, après mon dîner, pendant qu'on arrange mon feu, — et nous causons du *vieux temps*, du père Langlois, etc. Ma troisième femme, Clémence, vient de temps à autre. La semaine dernière, elle a fait la lessive. A propos de ménage, ce que tu *me dois* (! ! !) se monte à la somme de 6 fr. 75.

Je m'étais trompé, ce n'était pas le châle que je cherchais, mais un vieil éventail vert qui servait à maman dans notre voyage d'Italie. Il me semble que je l'avais mis à part, avec son chapeau, auquel j'ai été faire une visite, dès que j'ai su sa place.

Ah ! chère Caro, tu dis que je suis sensible ! Oh ! oui, Dieu seul le sait ! Je dors un peu mieux, depuis trois jours. M'étant aperçu que mes atroces maux de tête provenaient de mes insomnies, je m'astreins maintenant à ne pas me coucher passé deux heures, et non à cinq comme dimanche dernier. La nuit, dans le « silence du cabinet », Monsieur se monte tellement le bourrichon qu'il arrive à « la fine frénésie et fureur ». Après tout, il n'y a que ça de bon. Mais il ne faut pas que la mécanique en claque.

Vers le 8 ou le 10 janvier j'espère avoir fini la deuxième partie d'*Hérodias*. De cette manière, j'arriverai à Paris avec la troisième bien en train. Le Moscove ne m'a pas encore répondu quant à l'époque de la publication russe. Comme la ligne droite est une chose rare! Que lui coûterait-il d'être catégorique et de faire ce qu'il a dit ! Mais non ! il lambine, il remet ! Après tout, c'est moi qui suis peut-être *insociable?*

Qui t'a prêté le volume d'Huxley? Quel est son titre? Parle-moi de tes études ! elles m'intéressent doublement, car je compte t'exploiter pour *Bouvard et Pécuchet* qui feront absolument ce que tu fais. Ainsi, note ce qui te semble embrouillé.

Pourquoi ne fais-tu pas venir G. Pouchet? (invite-le à dîner), il ne trouvera pas drôle du tout ton désir de t'instruire.

Un peu d'orthographe ne te nuirait pas, mon bibi! car tu écris *aplomb* par deux *p* : «Moral et physique sont d'*applomb*» ; trois *p* marqueraient encore plus d'énergie. [Pauvre fille !] Ça m'a amusé, parce que ça te ressemble.

Oh ! je te permets bien de me voler du papier à lettres, pourvu que tes missives soient plus longues.

J'ai reçu ce matin le paquet de *Bien Public*, et j'ai appris que nous avons un nouveau ministre ! Ce qui m'est absolument égal.

A MADAME RÉGNIER.

Croisset, dimanche soir. [24 décembre 1876].

Je n'ai rien à vous dire, chère confrère, sinon que je présente tous mes souhaits de bonne année pour 1877 à M. et Mme Régnier.

Je ne serai pas à Paris avant les premiers jours de février, afin d'arriver là-bas avec mon *Iaokanann* presque terminé. Cela, c'est un gueuloir, et que j'aurai plaisir à vous dégoiser, si vous m'accordez deux heures cet hiver, sans préjudice de deux autres heures pour ma bonne femme.

Qu'avez-vous donc fait à ma nièce pour qu'elle me parle de vous, dans ses lettres, comme si vous étiez de vieilles amies?

Il est minuit moins un quart (ou « le quart moins ») et je vais me revêtir pour aller à la messe, dans un petit couvent de religieuses près d'ici. Quel vieux romantique, hein?

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, jour de Noël. [25 décembre 1876].

[.....] (1) Eh bien ! et vous, quoi de neuf? L'affaire de la *Nation* s'emboîte-t-elle? Le drame historique (2) avance-t-il?

Moi, je travaille démesurément, bien que j'aie écrit peu de pages. Cependant j'espère avoir fini à la fin de février. Vous me verrez au commencement de ce mois-là. C'est peu « naturaliste », mais « ça se gueule », qualité supérieure.

Comment peut-on donner dans des mots vides de sens comme celui-là : « Naturalisme »? Pourquoi a-t-on délaissé ce bon Champfleury avec le « Réalisme », qui est une ineptie de même calibre, ou plutôt la même ineptie? Henry Monnier n'est pas plus vrai que Racine.

Allons, adieu ! Bonne pioche et belle humeur pour 1877. Embrassez fortement votre mère pour moi.

A MADAME TENNANT.

[Croisset], jour de Noël 1876. [25 décembre].

Ce jour-là, les Anglais sont en fête ! et je vous imagine, autant que je le puis, chez vous, entourée de vos beaux enfants, avec la Tamise à vos pieds. Moi, je suis complètement seul. Ma nièce et son mari sont à Paris depuis six semaines. Je n'irai pas les rejoindre avant le commencement de février, afin d'aller plus vite dans ma besogne et de pouvoir publier mon petit volume de contes au printemps. Mon *Saint Jean-Baptiste* est à moitié, je *meurs d'envie* de vous lire celui-là, avec les deux autres. Quand sera-ce? Quand irez-vous en Italie et surtout quand en revenez-vous?

(1) Ces cinq points entre crochets représentent *trois* lignes de points dans les éditions précédentes, ce qui semble indiquer une coupure assez étendue.

(2) *La Comtesse de Béthune*, inédit.

Si vous êtes « contente de ce que je m'ennuie de vous », soyez-le pleinement, chère Gertrude ! Pendant les longues années que j'ai vécu sans savoir ce que vous étiez devenue, il n'est peut-être pas *un* jour que je n'aie songé à vous. C'est *comme ça !*

Bénie soit l'inspiration qui vous a poussée à venir me retrouver ! mais je ne vous lâche plus ! Il faut s'écrire et se voir, n'est-ce pas?

Notre « grand âge » à tous les deux nous permet de n'être plus modestes ; or, c'est une vérité que les trois quarts de mes connaissances sont stupides. Je suppose que la noble Angleterre vaut sous ce rapport la spirituelle France. Donc, il ne faut plus fréquenter *que* ceux qui vous plaisent, c'est-à-dire ceux qu'on aime.

Vous avez bien raison de me dire (à propos de votre fils) que les gens raisonnables sont enclins à faire des folies. Les excentricités les plus graves sont généraemen t produites par les personnes de jugement, ou qui passent pour telles. C'est pour cela, sans doute, qu'il n'y a pas un comédien dans les prisons... leur métier est un exutoire par où s'épanche leur déraison, ce besoin d'extravagance que nous avons tous, plus ou moins. Voici un principe d'esthétique (vous voyez que je ramène tout à mon métier), une règle, dis-je, pour les artistes : Soyez réglé dans votre vie et ordinaire comme un bourgeois, afin d'être violent et original dans vos œuvres. Quant à votre fils, je conçois vos inquiétudes parisiennes, mais je les crois exagérées. Se perd qui veut ! On n'a jamais tenté personne, on se tente soi-même.

Je vous remercie de détester le Trouville moderne. (Comme nous nous comprenons !) Pauvre Trouville ! la meilleure partie de ma jeunesse s'y est passée. Depuis que nous étions ensemble sur la plage, bien des flots ont roulé dessus. Mais aucune tempête, ma chère Gertrude, n'a effacé ces souvenirs-là. La perspective du passé embellit-elle les choses? était-ce vraiment aussi beau, aussi bon? Quel joli coin de la terre et de l'espèce humaine ça faisait, vous, vos sœurs, la mienne ! ô abîme ! abîme ! Si vous étiez un vieux célibataire comme moi, vous comprendriez bien mieux. Mais non, vous me comprenez, je le sens.

A ce moment de l'année on se souhaite un tas de choses. Que faut-il vous souhaiter? A moi, il me semble que vous avez tout. Je regrette de n'être pas dévot afin de prier le ciel pour votre bonheur.

Ma nièce Caroline se livre maintenant à l'étude de la physiologie. Elle dévore les livres de votre ami Huxley.

Mes amitiés à toute la ménagerie de Dolly, et bon larynx à miss Éveline.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jour de Noël, 4 heures. [25 décembre 1876].

MON CARO,

J'ai obéi aux ordres de Madame, en lui écrivant moins souvent et un peu plus longuement, et Madame se plaint ! Madame n'est pas juste ! Mais comme je tiens au service de Madame, je commence par l'embrasser, bien que j'aie attendu une lettre d'elle, hier et aujourd'hui, car tu m'avais dit que tu m'écrirais samedi *ou* dimanche. Mais la capitale, le monde, les visites, peut-être quelque « partie de plaisir »? Je conçois ! je conçois !

Eh bien, moi aussi, je me suis livré aux distractions ! J'ai été cette nuit à la messe, à Sainte-Barbe, chez les bonnes religieuses, où j'ai conduit Noémie et Mme Chevalier. Voilà ! N'est-ce pas d'un beau romantisme? Et je m'y suis plu beaucoup, pour dire le vrai !...

Mes belles résolutions de me coucher de bonne heure n'ont pas tenu ! *C'est plus fort que moi.* Depuis quatre jours, je ne fais pas autre chose que de relire mes *douze* pages auxquelles je trouve un coup de pouce à donner, si bien que je me trouve en retard d'une semaine. Des explications du Moscove, il résulte que si j'ai fini le 15 février (ou même le 30) mon volume peut paraître cet été. Je ne bâcle pas la besogne pour cela, bien entendu.

Mon petit ménage continue à bien aller, mais j'ai eu un fort agacement causé par le bois qui ne brûlait pas du tout. Il m'a fallu en acheter une corde de sec.

Tu conviendras que je suis bien économe (j'aime qu'on me rende justice ! rends-la), il me reste encore 20 francs, c'est peu pour mes cadeaux de jour de l'an et pour vivre pendant le mois de janvier. Un filet du Pactole est indispensable.

Aujourd'hui, je me débarrasse d'un arriéré de correspondance. Avant le bateau, j'aurai écrit *dix* lettres. Ça m'assomme et m'irrite. Tout ce qui n'est pas maintenant mon travail et ce qui dérange les habitudes de M. Vieux m'est odieux. Les journées passent vite, bien que je regrette (à chaque moment et deux fois par jour, régulièrement) la compagnie de ma pauvre fille ! Nous nous entendons si bien, n'est-ce pas?

Adieu, chérie. Deux forts bécots de

Ta vieille Nounou.

A LA MÊME.

Croisset, dimanche, 3 heures, 31 décembre 1876.

Allons ! ma pauvre fille, que 1877 vous soit léger. Vous savez ce que je souhaite c'est-à-dire ce que je me souhaite, car votre bonheur est le mien !

Autrefois, ce jour-là (le jour de l'an), Julie nous ayant pris par la main, moi et ta mère, nous allions d'abord : chez Mme Lenôtre, qui nous engouffrait dans son bonnet, en nous embrassant ; puis chez le père Langlois, chez M. et Mme Bapeaume, chez Mme Lormier, chez Mme Énault, et chez la mère Legras, pour finir par Mme Le Poittevin. Autant d'intérieurs différents et de figures que je revois nettement ! La longueur des boulevards m'ennuie encore ! Nous avions nos quatre petites fesses coupées par le froid et nos dents tenaient dans les morceaux de sucre de pomme à ne pouvoir les en retirer ! Quel tapage chez ton grand-père. La porte ouverte à deux battants dès 7 heures du matin ! Des cartes plein un saladier, des embrassades tout le long de la journée, etc. et demain zéro, solitude absolue! C'est comme ça!

Je passerai mon temps à préparer la fin de ma seconde partie, qui sera ratée ou sublime. Je ne suis pas sans grandes inquiétudes sur *Hérodias*. Il y manque je ne sais quoi. Il est vrai que je n'y vois plus goutte ! Mais pourquoi n'en suis-je pas *sûr*, comme je l'étais de mes deux autres [contes]? Quel mal je me donne !

Hier, pour rafraîchir ma pauvre caboche, j'ai fait une promenade à Canteleu Après avoir marché pendant deux heures de suite, Monsieur a pris une chope chez Pasquet où on récurait tout, pour le jour de l'an. Pasquet a témoigné une grande joie en me voyant, parce que je lui rappelle « ce pauvre M. Bouilhet », et il a gémi plusieurs fois. Le temps était si beau, le soir, la lune brillait si bien qu'à 10 heures je me suis re-promené dans le jardin « à la lueur de l'astre des nuits ». Tu n'imagines pas comme je deviens « amant de la nature ». Je regarde le ciel, les arbres et la verdure avec un plaisir que je n'ai jamais eu. Je voudrais être vache pour manger de l'herbe.

J'ai lu la *Correspondance* de Balzac. Eh bien, c'est pour moi une lecture *édifiante*. Pauvre homme ! quelle vie ! comme il a souffert et travaillé ! Quel exemple ! Il n'est plus permis de se plaindre quand on connaît les tortures par où il a passé, — et on l'aime. Mais quelle préoccupation de l'argent ! et comme il s'inquiète peu de l'Art ! *pas une fois* il n'en parle ! Il ambitionnait la Gloire, mais non le Beau. D'ailleurs que d'étroitesses ! légitimiste, catholique, collectivement rêvant la députation et l'Académie française ! Avec tout cela, ignorant comme un pot et *provincial* jusque dans les moelles : le luxe l'épate. Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott.

J'aime mieux la *Correspondance* de Voltaire. L'ouverture du compas y est autrement large !

Je suis bien aise que tu te plaises au cours de Claude-Bernard. Quand tu voudras faire sa connaissance, rien de plus facile. En te recommandant de mon nom, je suis sûr qu'il t'accueillera très bien.

C'est une joie profonde pour moi, mon pauvre loulou, que de t'avoir donné le goût des occupations intellectuelles. Que d'ennui et de sottises il vous épargne ! Chez toi d'ailleurs le terrain était propice et la culture a été facile. Pauvre chat ! comme je t'aime et que j'ai envie de t'embrasser ! Quelles bavettes nous taillerons quand nous nous reverrons !

Je viens de recevoir le divin gingembre ; ça c'est une attention ! et de plus un bon paquet de tabac, autre douceur ! Donc double remerciement. A 6 heures et demie je vais voir arriver ce bon Valère. Julie me charge de te souhaiter la bonne année.

Tu devrais bien prendre du papier plus grand.

Adieu. Je vous embrasse tous les deux et toi cent fois, ma pauvre chère fille.

Ta vieille Nounou.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

[Croisset] Dimanche, 31 décembre 1876.

MON BON CHER VIEUX,

Que 1877 vous soit léger ! et, entre autres souhaits, que la *Fille Élisa* vous apporte beaucoup de gaieté ! Puissiez-vous être le [.....] de la Fortune !

Tourgueneff aussi a perdu de notables sommes ; les compagnons me paraissent étrillés par le sort. *Pauvres nous !*

L'idée que vous auriez pu quitter votre jolie maison d'Auteuil m'a fait trembler, car, à nos âges, les habitudes sont tyranniques ; on crève quand on en change. Comment allez-vous faire durant cette année, puisque vos revenus sont en suspens? Vous et moi, nous sommes si incapables de gagner notre vie ! C'est une preuve de nature aristocratique. Mais ce n'est pas gai tous les jours.

Quant à mes affaires, elles ne se remettent pas, elles languissent. Pendant quatre ans, je serai encore très gêné, à moins que mon neveu ne trouve de l'argent? Mais le principal, c'est que, quoi qu'il advienne, je ne quitterai pas Croisset où je me plais de plus en plus. S'il le faut, j'abandonnerai plutôt mon logement de Paris, mais nous n'en sommes pas là. Du reste, j'ai pris depuis un an (non sans effort) l'habitude de ne plus m'inquiéter de l'avenir. Advienne que pourra! chaque jour suffit à sa tâche.

Je travaille démesurément, bien que la copie aille très lentement. *Hérodias* est maintenant à son milieu. Tous mes efforts tendent à ne pas faire ressembler ce conte-là à *Salammbô ;* que sera-ce? Je l'ignore.

Je viens de lire la *Correspondance* de Balzac. Il en résulte que c'était un très brave homme et qu'on l'aurait aimé. Mais quelle préoccupation de l'argent et quel peu d'amour de l'Art ! Avez-vous remarqué qu'il n'en parle pas *une fois?* Il cherchait la gloire, mais non le Beau. Et il était catholique, légitimiste, propriétaire, ambitionnait la députation et l'Académie, avant tout ignorant comme une cruche, *provincial* jusque dans la moelle des os ; le luxe l'épate. Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott. Au résumé, c'est pour moi un immense bonhomme, mais de second ordre. Sa fin est lamentable. Quelle ironie du sort ! mourir au seuil du bonheur !

Cette lecture, du reste, est édifiante ; mais j'aime mieux la *Correspondance* de M. de Voltaire. L'ouverture du compas y est un peu plus large.

Que vous dirai-je encore? Je me porte comme un chêne. Hier je me suis promené dans le bois pendant trois heures (je ne prends l'air que les jours où je commence à étouffer). Et le soir, la lune était si belle, que je me suis re-promené dans mon jardin, « à la lueur poétique de l'astre des nuits » [.....] (1).

---

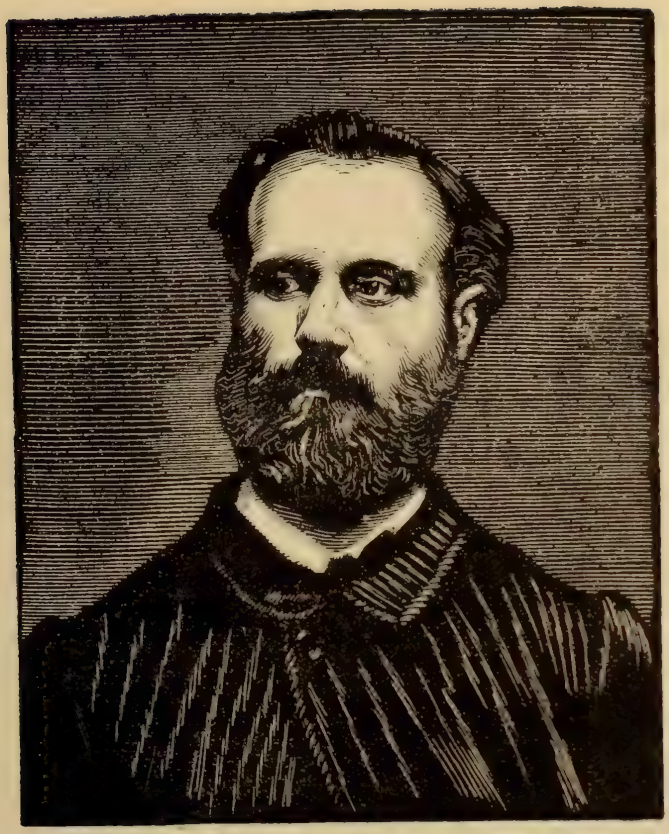
* A ÉMILE ZOLA.

[Croisset] Vendredi soir. [5 janvier 1877].

Votre lettre m'a fait grand plaisir, mon cher ami, et il me tarde, comme à vous, de nous voir.

Ce sera de dimanche prochain en quatre semaines. Je compte partir d'ici le 3 février. Hélas ! je n'arriverai point avec *Hérodias* terminée. Je n'en serai qu'à la fin de la seconde partie, mais la troisième sera fortement esquissée. Je travaille beaucoup et n'avance guère. D'ailleurs je n'y vois plus goutte. Quant à la santé, elle est splendide.

(1) Ici un *très long* passage supprimé dans les éditions antérieures, et qu'il m'est interdit de reproduire.



Portrait de Ed. Laporte

Et la vôtre? Vous ne me parlez pas de votre cœur?

Quand sera-t-elle jouée, votre farce pour le Palais-Royal (1)? Je vous assure que j'y serai beau comme énergumène.

Ne m'envoyez pas votre *Assommoir*, ça me perdrait. Je serais dessus trois jours, et mon départ en serait retardé.

Je *crève* d'envie de le lire, et je vous assure que ma résolution est héroïque. Mais remettez-le chez mon portier le 1er ou le 2 février.

Ce que j'ai souffert de n'avoir personne près de moi pour deviser de cet excellent Germiny (2) est inimaginable. C'est dans ces moments-là qu'on sent le *besoin* d'un ami ! Quelle histoire ! Moi, ça me fait croire à Dieu ! On devrait à cet homme-là une récompense nationale, tout amuseur étant un bienfaiteur !

Adieu, ou plutôt à bientôt. Amitiés aux camarades et tout à vous.

Mettez-moi de côté les bêtises qui seront dites sur *l'Assommoir*.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, dimanche, 2 heures. [7 janvier 1877].

MON LOULOU,

J'ai été fort inquiet de n'avoir pas de tes nouvelles, car ta lettre de jeudi ne m'est arrivée qu'hier. Avec ma belle imagination, je me figurais les choses les plus sinistres et, tous ces jours-ci, le facteur n'est arrivé qu'entre 2 et 3 heures de l'après-midi ! Hier matin, j'ai été trois fois sur le quai pour le voir venir. Enfin, j'ai eu ta bonne petite lettre ! [.....]

Sans doute tu as vu le bon Laporte et il t'aura conté ses tristes affaires? *Elles m'ont navré !* Le pauvre garçon a eu un mot exquis, après me les avoir dites : « C'est un rapport de plus entre nous deux ». Comme s'il était content de sa ruine, qui le fait me ressembler !

Un peu avant son arrivée, j'avais eu la visite de Juliette et de son fils, qui ont beaucoup insisté pour que j'aille dîner à l'Hôtel-Dieu.

[.....] Le jour de l'an, *pour ne pas faire la bête*, vers 5 heures, je me suis acheminé à pied vers Rouen ; le mont Riboudet m'a paru plus lugubre que jamais ! Au coin du jardin de ma maison natale, j'ai retenu un sanglot et je suis entré. J'avais pour commensaux un M. X***, ancien bourgeois de Rouen, avec sa femme complètement sourde, et son fils, un serin, membre du barreau de Paris. De plus, l'inévitable Z***, qui a été le joli cœur de la société. Mon frère n'a pas dit un mot ! Il est d'une tristesse farouche, d'une irritabilité nerveuse excessive, et en somme, très malade, selon moi !...

Juliette (que j'ai trouvée très gentille) m'a dit que ses parents lui en voulaient toujours de ce qu'elle habite Paris. Je te donnerai d'autres détails sur ce repas, lequel était archi-luxueux.

(1) *Le Bouton de Rose*. Voir *Correspondance* de Zola (*Les lettres et les arts*), lettre du 3 janvier 1877 à Flaubert : « En ce moment je me délasse, j'écris une farce en trois actes, un cocuage pour le Palais-Royal, dont le directeur est venu me demander une pièce ».

(2) Voir *Correspondance*, tome III, note sous la lettre du 14 décembre [1876] à Tourguenefi.

Décidément, je suis *amoureux* de la mère Grout ! Toute la famille était réunie, mardi, quand j'ai été voir Frankline et lui remettre le *Balzac*. On n'imagine pas une chose plus charmante que la manière dont elle regardait ses enfants et caressait la main de son fils ! j'en étais attendri jusqu'aux moelles.

Après quoi, j'ai été au cimetière !...

Puis dîner chez les Lapierre. Mes « anges » sont bien futiles ! Je crois qu'elles aiment, en moi, l'homme ; mais, quant à l'esprit, je m'aperçois même que souvent je les choque, ou que je leur parais insensé. Tout cela m'a fait perdre deux jours ! Néanmoins, je compte avoir fini ma deuxième partie d'aujourd'hui en quinze ; je préparerai la troisième, puis tu me reverras, car il m'ennuie beaucoup de ma pauvre fille. Je tâche de n'y point songer. Mon départ *est fixé* pour le 3 février, au plus tard.

Zola m'a écrit, au nom de tout le petit cénacle, une lettre très aimable. Je lui gâte son hiver (1). On ne sait plus que faire le dimanche. Dans le dernier dîner, ils ont porté un toast en mon honneur.

Puisque tu fais des visites, va donc voir ce pauvre Moscove : il t'en sera reconnaissant et ce sera une bonne action, puisqu'il est malade.

Quel est *ton rêve* à propos de Claude-Bernard?...

Et tu n'as pas encore lu la *Prière à Minerve* de Renan? Cela me choque. Il me semble que *mon élève* devrait faire les lectures que je lui prescris. Sabatier ne partage pas absolument mon enthousiasme. Tant pis pour lui !

Voici un verset d'Isaïe que je me répète sans cesse, et qui m'*obsède*, tant je le trouve sublime : « Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles ! » Creuse-moi ça, songes-y ! Quel horizon ! Quelle bouffée de vent dans la poitrine !

Du reste, je suis perdu dans les prophètes.

Adieu, pauvre chat. Deux bons baisers de

Ta Nounou qui te chérit.

A LA MÊME.

Croisset, vendredi, 5 heures. [12 janvier 1877].

[.....] Maintenant, pauvre chat, embrassons-nous !

[.....] Ma deuxième partie sera achevée dans trois ou quatre jours ; donc, au 3 février, le plan de la dernière sera bien développé, et peut-être en aurai-je écrit la moitié?

Il est vrai que je travaille *sans discontinuer*, à table et dans mon lit, car je ne dors presque plus du tout. [.....]

Après une pioche aussi violente que celle où je suis plongé (car, depuis un an, sauf quinze jours au mois de septembre, Monsieur a été dans une création permanente), je serai bien aise de prendre « a little entertainment ».

(1) « Eh bien, mon ami, que devenez-vous donc? Vous savez que nous gémissons tous. On vous réclame, on a besoin de vous. Les dimanches sont mortels. Vous me gâtez mon hiver en venant à Paris si tard ! » (Lettre de Zola du 3 janvier 1877).

Donc, préparez-vous à me combler de douceurs, et surtout à avoir de bonnes mines ! Il faudra être folichon pour récréer Vieux. Je tâcherai de ne pas m'impatienter à propos de la cuisinière ; mais je redoute d'avance le tapage des voitures ! Le silence absolu qui m'entoure est, je suis sûr, une grande cause d'exaltation intellectuelle. Pour que l'imagination soit libre, il faut ne sentir aucun poids sur soi.

Tu continues toujours à te livrer à la physiologie. Très bien ! Ma joie serait de te voir *enfoncer* « un bon docteur », ce qui ne sera pas difficile, dans quelque temps, ces messieurs étant généralement d'une ignorance crasse. Voilà la vraie immoralité : l'ignorance et la bêtise ! Le diable n'est pas autre chose. Il se nomme Légion.

Je m'étonne que tu n'aies pas compris la grandeur et la vérité de la *Prière à Minerve!* Elle résume l'homme intellectuel du XIXe siècle. Quant au reste de l'article, ce n'est que bien, et encore? La vie manque à ces souvenirs ; *on ne voit pas* les personnages. Ton observation sur saint Paul n'est pas juste, car Renan ne dit rien qui ne soit parfaitement historique.

« Le Dieu inconnu » est une ânerie de l'apôtre, révérence parler.

Tâche, ma Caro, de m'écrire un peu longuement : tes lettres sont ma seule distraction.

C'est le 26 courant la fête de saint Polycarpe. Je la fêterai mentalement, étant un autre

SAINT moi-même,
et qui te bécote.

A LA MÊME.

Croisset, mercredi soir, 11 heures, 17 janvier 1877.

Oui, ma pauvre fille, vous m'avez fait passer deux ou trois mauvais jours Tâche qu'ils ne se renouvellent pas. Parlons d'abord des choses embêtantes. [....]

Laporte est venu aujourd'hui, il est décidé, s'il ne trouve rien, à rester (quand même) à Couronne et à y vivoter n'importe comment pour ne pas quitter sa maison : ce que je comprends parfaitement ; à un certain âge le changement d'habitudes, c'est la mort.

Il venait de me quitter que Lapierre est venu. Pendant deux heures et demie j'ai pris des notes qu'il me dictait sur une dame, à propos d'un roman inspiré par lui le jour que nous avons été ensemble au Vaudreuil. La conclusion *que j'avais imaginée* se passe maintenant ! J'avoue que cela m'a flatté. J'avais préjugé que la dame finirait par un mariage riche et catholique. C'est ce qui se conclut présentement. Voilà une preuve de jugement, hein?

Aussi n'ai-je rien fait de toute la journée ! ce dont j'enrage, car je voudrais bien avoir tout fini pour le 15. Quand j'arriverai à Paris il ne me restera que le grand morceau final, sept ou huit pages ! Donc, il me sera impossible d'être à Paris avant le 3. [J'en suis à compter les minutes]. Tant pis pour Mme Régnier. « Tout pour les dames », ça se dit. Mais « l'Art avant tout », ça se pratique.

Ce matin, j'ai eu une conversation exquise avec Mamzelle Julie. En parlant

du vieux temps elle m'a rappelé une foule de choses, de portraits, d'images qui m'ont dilaté le cœur. C'était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C'était en parlant d'une dame : « Elle était bien fragile... orageuse même ! » *Orageuse* après *fragile* est plein de profondeurs.

Guy m'avait envoyé un article de lui sur la poésie française au XVIe siècle, que je trouve excellent (1).

Pourquoi méprises-tu les portraits de tes ancêtres? Ils s'abîment au grenier, je vais les accrocher dans le corridor. Premièrement, ça fera un peu de couleur, et puis ils sont si naïfs que ça vous entraîne dans des rêveries historiques, lesquelles ne manquent pas de charme...

Maintenant, mon Caro, il ne faut pas se coucher, mais se mettre au festin de Machærous ! ce sera un fort « gueuloir », comme disait mon pauvre Théo.

Écris-moi de vraies lettres.

Ta vieille Nounou.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 18 janvier 1877.

MON CHER GUY,

Je trouve très bien votre article sur la Poésie française. Cependant j'aurais voulu un peu plus d'éloge de Ronsard. Je vous dirai en quoi je trouve que vous ne lui rendez pas une justice suffisante. Mais encore une fois je suis très content de vous.

Si vous voyez Catulle et que sa pièce de l'Ambigu (2) ne soit pas jouée avant le 5 février, dites-lui que j'irai l'applaudir.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, dimanche, 2 heures, 21 janvier 1877.

Je suis en train d'appendre aux murs les portraits de tes aïeux (Voir *Hernani*. acte III, scène VI), et j'ai pour m'aider, le fils Senard (3) comme page espagnol !..,

A propos de portraits, j'ai envie de mettre la miniature de mon grand-père Fleuriot au coin de ma cheminée, sous la petite photographie représentant ton profil napoléonien que j'aime tant, mon cher loulou ! Je me fie à tes connaissances picturales pour savoir si on peut la réparer, et si ce serait cher. Tes relations artistiques te permettent de faire cela, à bon compte.

Je me suis promené deux heures à Canteleu avant-hier. Il faisait tellement beau qu'à un moment j'ai défait ma douillette d'ecclésiastique, je suis resté en gilet, adossé contre les barreaux de défunt « Lhuintre fils aîné ». Tout à l'heure j'ai

(1) « Variétés : Les poètes français du XVIe siècle » [signé Guy de Valmont], dans *la Nation* du 17 janvier 1877. Cet article a été écrit à l'occasion de la réédition chez Lemerre du « Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle », de Sainte-Beuve.

(2) *Justice*, de Catulle Mendès, fut jouée à l'Ambigu pour la première fois le 3 mars 1877.

(3) Menuisier de Croisset.

marché une grande heure dans le jardin et dans les cours, en contemplant la diversité des feuillages et en humant le brouillard, avec délices.

Monsieur est entré ce matin dans son lit à 5 heures, n'était pas endormi à 6 et fut réveillé à 9 par cette fin de phrase « ... un sultan des bords de l'Euphrate, des marins d'Éziongaber ! » (1)

[.....] Maintenant, ma chère fille, d'ici à mon départ je ne t'écrirai que de courts billets. J'en suis à compter les minutes. Je voudrais tant livrer *Hérodias* au Moscove le 15 février ! Nous verrons s'il tiendra sa parole ! Au moins, n'aurai-je aucun reproche à me faire.

Mais il faudra se délasser un peu à Paris. *J'exige :* bons vins, jolies liqueurs, aimables sociétés, argent de poche, figures hilares et joyeux devis.

Il n'y a qu'une seule chose que je ne réclame pas, c'est la tendresse de ma Caro, étant sûr de l'avoir.

Ta vieille Nounou.

Je suis très content de Chevalier (2), il ne m'agace pas les nerfs. Loin de là, il est de relations agréables. C'est pour moi la qualité principale dans autrui. *On* ne la possède pas.

---

* A ALFRED BAUDRY.

[Croisset] Mercredi 24 j[anvier 18]77.

MON PETIT PÈRE,

Seriez-vous assez aimable pour me prêter la *Philosophie* du Vieux (3). Je vous la garderais cinq ou six jours, bref, vous l'auriez à la fin de la semaine prochaine. C'est pour faire connaître ce divin livre à un ami qui viendra chez moi.

Si cela ne vous contrarie pas, je l'enverrai chercher chez vous lundi prochain, à moins que vous ne préfériez me l'apporter vous-même ici, en y venant déjeuner samedi ou dimanche.

Je prends mon vol vers la capitale de samedi en *huître*, le 3 février.

Réponse immédiate, S. V. P. Et tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de mercredi. [24-25 janvier 1877].

CHÉRIE,

Merci du billet de ce matin. *J'en avais besoin* et je n'ai pas entretenu de danseuses, cet hiver ! Mes étrennes ne furent pas sardanapalesques. Je ne t'ai pas dit que depuis votre départ je suis dans un *supplice permanent*, à cause du bois ! Si bien que souvent, la nuit, j'ai passé *des* heures la fenêtre ouverte, mon feu s'étei-

(1) La phrase définitive dans *Hérodias* (III) est : « ... le sultan de Palmyre, des marins d'Éziongaber. »
(2) Jardinier de Croisset.
(3) La *Philosophie dans le boudoir*, du Marquis de Sade.

gnant, quand il ne fume pas ! Ce sera un des agréments de Paris que d'avoir d'autre bois ! Ai-je juré et tempêté ! Hier, j'en étais vraiment malade.

Et voici le moment de nous revoir qui approche, mon pauvre loulou ! tant mieux !

Lundi ou dimanche j'espère n'avoir plus que *cinq pages!* Nous verrons si le Moscove sera actif.

Je viens de l'inviter à dîner pour dimanche 4 février. Prie de ma part Mme Régnier de venir, je n'ai pas le temps de lui écrire, et convie également à « cette petite fête de famille » mon *élève* Guy le Chauve.

J'ai écrit à Masquillier pour avoir un costume de chambre et au sieur Prout pour qu'il me fasse des pantoufles ; car je suis en guenilles et ma fameuse nièce me repousserait si j'arrivais en chaussons de Strasbourg. Mais je voudrais savoir si :

1° J'ai là-bas, dans ma chambre : un frottoir de peau ;

2° Des éponges ;

3° Il me faudrait d'autres cravates blanches, les miennes sont trop démodées. De petits rubans me semblent mieux !

Tu peux tout arranger ! Maintenant ce ne sera pas long.

Valère (1) doit aller vous voir demain.

Il couchera ici d'aujourd'hui en huit.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien fort.

Nounou
ou
la *Perle des oncles.*

P.-S. — Dernier mot de Mamzelle Julie :

« C'est nous qui ramouvons les connaissances du vieux temps ! »

A LA MÊME.

[Croisset] Dimanche, 1 heure, 28 janvier 1877.

LOULOU,

[.....] Je viens d'expédier mon pantalon au chemin de fer, mais je ne comprends pas que Masquillier ait besoin d'un modèle, puisqu'il me fait des pantalons de ce genre-là depuis trente-cinq ans, environ?

Je me suis commandé des pantoufles en velours chez Prout. Quand elles arriveront, daigne me faire des bouffettes, tu seras bien gentille.

Achète-moi deux éponges de géant, de l'eau de Cologne, de l'eau dentifrice et de la pommade ou plutôt de l'huile qui sent le foin (rue Saint-Honoré).

De plus : commande-moi quatre paires de gants gris perle et deux de Suède à deux boutons.

Il me semble qu'on pourrait accrocher la tête de renne dans ma salle à manger, entre les deux portes...

(1) Edmond Laporte.

Si Mme Régnier ne peut venir dimanche prochain (ou même si elle le peut), invite Georges Pouchet (à son défaut, je ne vois que Frankline et son époux).

Je suis malade de la peur que m'inspire la Danse de Salomé ! Je crains de la bâcler. Et puis, je suis à bout de forces. Il est temps que ça finisse, et que je puisse dormir. Il me restera encore deux ou trois pages quand tu me verras. J'ai besoin de contempler une tête humaine fraîchement coupée.

Je t'embrasse en tombant sur les bottes.

Vieux.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, 1er février [1877].

Monsieur Gustave Flaubert a l'honneur de vous prévenir que :
ses Salons
seront ouverts à partir du dimanche prochain, 4 février 1877.

Il espère votre visite.

Les dames et les enfants sont admis.

---

* A JULES TROUBAT.

[Paris] Mercredi matin [7 février 1877].
240, faubourg Saint-Honoré.

Me voici revenu, cher ami, et prêt à vous recevoir quand il vous plaira.

Comme je suis un peu en l'air maintenant, car je me repose, je vous engage à venir le matin vers 10 heures.

A tout hasard, je vous attends vendredi.

Tout à vous.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 15 février 1877.

Hier, à 3 heures du matin, j'ai fini de recopier *Hérodias*. Encore une chose faite ! Mon volume peut paraître le 16 avril. Il sera court, mais cocasse, je crois?

J'ai travaillé cet hiver d'une façon frénétique; aussi suis-je arrivé à Paris dans un état lamentable. Maintenant, je me remets un peu. Pendant les huit derniers jours j'avais dormi en tout dix heures*(sic)*. Je me soutenais avec de l'eau froide et du café.

Mon silence à votre endroit n'avait pas d'autre cause que cette pioche forcenée, mais combien j'ai pensé à vous ! Il me semble que vous êtes très souffrante et plus triste que jamais. Pour me prouver le contraire, il faut m'écrire une lettre démesurée ; un des jours de la semaine prochaine, j'irai voir Mme de Valazé.

Pourquoi vous obstinez-vous à ne pas venir à Paris? Croyez-en un vieux docteur en maladies morales, vous avez tort. Vous vous complaisez dans votre

chagrin et dans votre solitude. Mauvais ! Mauvais ! Et puis (car l'égoïsme est au fond de tout) *je crève d'envie* de vous lire *Un Cœur simple* et *Hérodias ;* l'aveu est fait !

Que vous dirai-je bien? Quand je me serai un peu reposé je reprendrai mes deux bonshommes auxquels j'ai beaucoup songé cet hiver, et que j'entrevois maintenant d'une façon plus vivante et moins artificielle. Il m'est venu aussi l'idée de deux livres, que je compte faire si Dieu me prête vie.

En fait d'inepties : succès de l'*Hetman* ! (1) Quels vers !

Le père Hugo, dans huit jours, va faire paraître deux volumes de la *Légende des siècles* (2). Ce vieux burgrave est plus jeune et plus charmant que jamais. Je le vois très souvent.

Avez-vous lu, dans la *Revue des Deux-Mondes*, la « Prière à Minerve » de Renan? Personne n'admire cela autant que moi.

A MADAME TENNANT.

Paris, 16 février 1877.

MA VIEILLE AMIE, MA CHÈRE GERTRUDE,

Comment allez-vous, vous d'abord, puis vos deux filles, votre fils, et tout ce que vous aimez, tout ce qui vous intéresse?

Dimanche dernier, j'ai été agréablement surpris de voir entrer chez moi Hamilton (3). J'aime à croire qu'il vous a calomniée, car il m'a dit que vous ne viendriez pas à Paris ce printemps. Il se trompe, n'est-ce pas?

J'ai travaillé cet hiver frénétiquement. Aussi mon volume peut paraître à la fin d'avril prochain. Tourgueneff commence aujourd'hui à traduire le troisième conte. Il paraîtra en français dès qu'il sera paru en russe.

A propos de littérature, pouvez-vous me rendre le service suivant? Vous n'ignorez pas qu'on veut élever à Paris une statue à George Sand? Une commission s'est formée dans ce but et j'en fais partie. Le président m'a demandé aujourd'hui si je ne connaissais pas lord Houghton. Je me suis rappelé qu'il était de vos amis. Donc pouvez-vous lui demander s'il consent à laisser mettre son nom parmi les membres de la commission? C'est un honneur que nous lui demandons de nous faire. Cette condescendance ne l'engagera à rien de plus. S'il y consent, on lui adressera cette demande officiellement. Voulez-vous, chère Gertrude, vous charger de cette commission?

Vous rappelez-vous la famille Bonenfant à Trouville? La seconde fille (qui n'était pas née en 1842) a tellement entendu parler de vous à ses parents, qu'elle donnera votre nom de Gertrude à une *fille* dont elle *doit* accoucher, dans trois mois. C'est son beau-frère qui m'a appris cela, ce matin, et ça m'a fait bêtement *plaisir*. Mais pourquoi bêtement? Effacez cet adverbe.

(1) *L'Hetman*. Drame en cinq actes, en vers, de Paul Déroulède, représenté à l'Odéon le 3 février 1877.

(2) *La légende des siècles, nouvelle série*, tomes I et II (Paris, Calmann-Lévy). Publiée le 25 février 1877 (*Bibl. franç.*, 3 mars).

(3) Hamilton Aïdé.

Remerciez bien Dolly pour sa gentille épître. Comme les choses sont mal arrangées dans ce monde ! Pourquoi ne vivons-nous pas dans le même pays? J'aurais tant de plaisir à vous voir souvent ! et à renouer la chaîne du vieux temps, qui n'a jamais été brisée d'ailleurs.

Il me semble que nous avons bien des choses à nous conter dans le « silence du cabinet », ma chère Gertrude !

Une question : Pourquoi paraissez-vous étonnée de ce que j'aie pu faire un conte intitulé : *Un Cœur simple?* Votre ébahissement m'intrigue. Douteriez-vous de mes facultés de tendresse? Vous n'avez pas ce droit-là, vous !

Je cause souvent de vous avec Caroline. Mille bénédictions sur votre maison. Je vous serre et baise les deux mains.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris, février 1877].

*** vous dépasse dans la répulsion que lui cause *l'Assommoir;* son dégoût ressemble à de la fureur et la rend parfaitement injuste. Il serait fâcheux de faire beaucoup de livres comme celui-là : mais il y a des parties superbes, une narration qui a de grandes allures et des vérités incontestables. C'est trop long dans la même gamme, mais Zola est un gaillard d'une jolie force et vous verrez le succès qu'il aura.

Le père Didon m'a donné hier de vos nouvelles et je me suis senti jaloux. Quel malheur qu'il soit moine, et que j'aie des préventions invétérées ! Je ne crois jamais à l'esprit libéral des corporations, elles obéissent à un mot d'ordre et je déteste autant messieurs les militaires que messieurs les ecclésiastiques. Je froisse vos sentiments, mais tant pis ; si on ne se froissait jamais, on ne s'aimerait guère ; moi j'ai des brutalités de gendarme et des sensibilités d'Almanzor ; Almanzor est moins connu.

Allons, une bonne poignée de main avant que vous n'ayez le petit frémissement de la lèvre qui annonce que vous êtes très en colère.

Malgré tout, écrivez-moi très longuement. Quand je reçois vos lettres, je les tâte avant de les ouvrir avec une sorte d'angoisse, tant j'ai peur qu'elles ne soient trop courtes.

A MADAME TENNANT.

[Paris] Vendredi soir [février-mars 1877].

MA CHÈRE GERTRUDE,

Je vous remercie de vous être occupée de mon affaire, et je viens encore vous demander un service.

Puisque votre ami lord Houghton est si plein de bonne volonté, il faudrait qu'il composât à Londres un comité (dont il serait le président) et qui correspondrait avec celui de Paris (dont Victor Hugo est le président).

Mrs. Lewes (George Elliot) adhère à notre œuvre. Lord Houghton aurait la bonté de l'admettre parmi les membres de la commission anglaise.

Lord Houghton peut correspondre directement et en anglais avec notre secrétaire, M. Edmond Plauchut. Je recevrai prochainement une adresse imprimée de Victor Hugo.

Voilà tout, ma chère Gertrude.

Mon petit volume de contes est maintenant sous presse et paraîtra vers la fin d'avril. Le *Cœur simple* sera publié quelques jours auparavant dans le *Moniteur* (1). Je vous l'enverrai tout de suite, ce sera le moyen de vous faire penser à moi deux fois.

Que dites-vous que bien des choses nous séparent? Pour moi il n'en est qu'une, l'espace ! Quant à tout le reste, je passe à travers et vous suis attaché dans toute la force du terme.

Comme j'ai envie de vous voir ! comme j'aurais des choses à vous dire, seul à seul, au coin du feu ! Savez-vous comment je vous appelle au fond de moi-même quand je songe à vous? (ce qui arrive souvent). Je vous nomme « ma jeunesse ».

Bénédiction sur vous et ce que vous aimez et, du fond du cœur, à vous.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Mardi 13 [mars 1877].

MON CHER AMI,

J'ai répondu à ce Monsieur de s'adresser à vous, car j'ignore quels sont mes droits. A qui maintenant appartient la traduction?

Mais, il y a déjà une traduction de *Bovary?*

Si c'est à moi que revient le prix de la traduction (ce que je crois), faites le marché pour moi et tâchez de me tirer un billet de 500 francs.

Je ne vous parle plus de *Saint Antoine!!!*

On n'a pu me dire chez vous votre adresse au bois de Boulogne ; et voilà quinze jours que j'attends un article sur *Salammbô* que vous deviez m'envoyer. Enfin !

Et je suis de plus en plus crevant.

A vous.

---

* AU MÊME.

[Paris] Jeudi, 2 heures [mars 1877].

MON CHER AMI,

Je n'irai pas demain chez vous, ni ma nièce non plus, à cause de la mort de son père (2).

Mais je voudrais vous voir, afin de causer *sérieusement* de notre publication. Il est temps de s'y mettre si nous voulons paraître du 15 avril au 1er mai. Mes copies sont revues, corrigées, et vous pourrez les emporter.

(1) Publié dans le *Moniteur* à partir du 12 avril 1877.
(2) Émile Hamard.

Voulez-vous venir demain, avant ou après votre déjeuner? ou bien après-demain?

N. B. — Se méfier du brocheur de la maison Claye. Il y avait l'autre jour, chez Hugo, des plaintes formidables à ce sujet.

Tout à vous.

---

* AU DOCTEUR LE PLÉ (1).

[Paris] Jeudi soir [29 mars 1877].

CHER MONSIEUR,

Je sais par notre ami Laporte que hier (2) vous avez pris vigoureusement notre défense.

Je vous enverrai très prochainement le nombre exact des représentations que vous demandez.

Quant à la biographie de B[ouilhet] et à une appréciation de ses œuvres, je ne saurais mieux faire que de vous indiquer ma préface à son volume de *Dernières chansons*. Par le même courrier, j'écris à Rouen pour que l'on vous remette tout de suite ce volume.

D'après la lettre de Laporte, il me semble que le Conseil municipal *ne veut pas* comprendre la question. On ne lui demande pas d'honorer Bouilhet, mais de nous permettre de doter Rouen d'une fontaine, sous la condition d'une certaine décoration où il y aura un buste de Bouilhet. C'est une question de voierie, et non de littérature. Si nous demandions à orner notre fontaine de la figure d'un gorille, on devrait nous en accorder la permission, puisque nous voulons faire à la ville cadeau d'un monument d'utilité publique.

En dépit de ce mauvais vouloir, nous réussirons grâce à vous. Je vous en remercie du fond du cœur et vous serre les mains cordialement, en vous assurant, cher Monsieur, que je suis tout à vous.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Lundi soir, 10 heures [2? avril 1877].

MON CHER AMI,

Toutes réflexions faites, je crois que nous devrions ajouter *une* ligne à la page. Mon style en sera moins haché. On pourra mieux suivre les phrases et cela ne diminue le volume que de 14 pages environ. Nous en aurons ainsi plus de 40 [*sic*]. C'est suffisant.

(1) Les autographes des lettres écrites par Flaubert au docteur Le Plé, à l'occasion du projet d'un monument-fontaine à ériger à Rouen en l'honneur de Louis Bouilhet, sont conservés à la Bibliothèque municipale de cette ville. Une seule, datée du 20 avril 1877, n'est pas communicable au public sans une autorisation spéciale. On trouvera ici les autres intercalées à leurs dates respectives.

(2) Le *Journal de Rouen* du 24 mars 1877 annonce dans sa «Chronique locale» : «Le Conseil municipal de Rouen se réunira mercredi prochain 28 courant pour examiner... demande d'emplacement pour un monument-fontaine à la mémoire de Bouilhet...» C'est donc à cette séance qu'intervint utilement le docteur Le Plé.

1° Dites donc au prote d'ajouter une ligne : ce qui fera 20 lignes à la page.

2° Ajoutez qu'il se dépêche. Dalloz (1) désire avoir des épreuves le plus promptement possible.

Tout à vous.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Paris,] Lundi matin, 2 avril 1877.

Votre pensée, qui me revient bien souvent, me donne des remords. J'ai l'air de vous négliger. Si vous étiez ici, ce serait bien plus commode pour *notre correspondance*. 1° Je n'ai jamais été aussi affairé et ahuri, car j'ai de prodigieuses lectures à subir avant la fin de mai, époque où je veux être rentré à Croisset et me remettre à écrire *Bouvard et Pécuchet*. 2° Je corrige les épreuves de mon volume qui paraîtra le 20 ou le 25 de ce mois. Les journaux le *Moniteur* et le *Bien Public*, m'occupent de même manière. 3° Il y a comme une conjuration parmi les jeunes gens qui impriment pour m'envoyer leurs œuvres. La semaine dernière je n'ai lu que six volumes en dehors de ma besogne personnelle, — et 4° « les Devoirs de Société », madame ! Mais de ceux-là je m'en fiche ! et ici je joue de mon imagination de romancier. Ce que j'invente de blagues pour ne pas faire de visites et refuser des dîners en ville est prodigieux. J'ai beaucoup usé du deuil où je suis censé être, comme conséquence de la mort de mon beau-frère. Mais il faut maintenant trouver autre chose. N'importe ! Les gens du monde sont impitoyables pour ceux qui travaillent.

Le conseil municipal de Rouen, devant lequel est revenue la question de la fontaine Bouilhet, recommence à me taper sur le système. Quels idiots et quels envieux ! J'espère cependant en venir à bout et ils n'en ont pas fini avec moi, votre ami ne lâchant pas le morceau.

Connaissez-vous la *Fille Élisa?* (2) C'est sommaire et anémique, et l'*Assommoir* à côté paraît un chef-d'œuvre; car enfin, il y a dans ces longues pages malpropres une puissance réelle et un tempérament incontestable. Venant après ces deux livres, je vais avoir l'air d'écrire pour les pensionnats de jeunes filles. On va me reprocher d'être décent et on me renverra à mes précédents ouvrages.

J'en ai lu un, avant-hier, que je trouve bien fort : *Les Terres vierges* (3) de Tourgueneff. Voilà un homme, celui-là ! Le volume paraîtra dans un mois.

Demain je suis convié au mariage civil de Mme Hugo avec Lockroy et j'irai, bien entendu. Le père Hugo me semble de plus en plus charmant, et en dépit de tout j'adore cet immense vieux. Il me fait une *scie* continuelle avec l'Académie française. Mais pas si bête ! pas si bête !

Que vous dirais-je bien maintenant? Je suis perdu dans les combinaisons de mon second chapitre, celui des sciences, et pour cela je reprends des notes sur la

(1) *Un cœur simple* parut en feuilletons dans le *Moniteur*, dont Dalloz était directeur, du 12 au 19 avril 1877, et *Hérodias* dans le même journal du 21 au 27 avril. *La légende de Saint Julien l'Hospitalier* fut publiée de même dans le *Bien Public* du 19 au 22 avril.

(2) La *Bibl. française* du 21 avril annonce les 1re-10e éditions de ce volume, mis en vente à Paris le 20 mars.

(3) *Bibl. française*, 19 mai 1877.

physiologie et la thérapeutique, au point de vue comique, ce qui n'est point un petit travail. Puis il faudra les faire comprendre et les rendre plastiques. Je crois qu'on n'a pas encore tenté le comique d'idées. Il est possible que je m'y noie, mais si je m'en tire, le globe terrestre ne sera pas digne de me porter. Enfin, il faut bien avoir une marotte pour se soutenir dans cette chienne d'existence ! J'avais si peu dormi cet hiver et tant pris de café que j'ai eu des battements de cœur et des tremblements qui m'ont inquiété. Grâce à la privation absolue de café et au bromure de potassium, ils ont à peu près disparu, je me retrouve d'aplomb.

Et vous, pauvre chère amie, comment tolérez-vous vos longues journées de souffrances? Que vous êtes patiente et que je vous admire ! Comme je voudrais pouvoir alléger un peu vos douleurs ! Mme Guyon me parle de vous quelquefois. Je n'ai pas encore vu ***, elle m'amuse peu, je la trouve bourgeoise, et puis je n'ai pas le temps d'aller la voir. Je n'ai pas encore été chez Mme Viardot ni mis les pieds dans un théâtre. Pourvu qu'on ne me dérange pas de ma niche, c'est tout ce que je demande au ciel. Mon volume va me remettre un peu de monnaie dans l'escarcelle, car on me paye très cher. Si je pouvais tous les ans en faire un semblable, je me trouverais fort à l'aise. Plus que jamais j'ai envie d'écrire la *Bataille des Thermopyles !* Encore un rêve qui vient à la traverse des autres !

Allons, adieu, pensez à moi.

Mot de la fin : l'autre jour, après l'enterrement de Mme André, Alexandre Dumas m'a reconduit jusqu'à ma porte, et à propos de Mme Sand m'a lâché cette jolie remarque : « En voilà une lâcheuse ! — Pourquoi? — Eh bien ! la manière dont elle s'est conduite avec nous ! quelle crasse ! — Comment? — « *Elle ne nous a rien laissé dans son testament !!!* » Il est certain que Dumas a été dupe, car il a hérité de Didier, de Mme Villot, du docteur Desmarquais. Moi, je n'ai jamais eu d'amis pareils.

O nature !

---

* AU DOCTEUR LE PLÉ.

[Paris] Mercredi matin [11 avril 1877].

CHER MONSIEUR,

Laporte m'écrit que vous n'avez pas encore reçu votre exemplaire de *Dernières chansons !* Je n'y comprends goutte ! J'avais immédiatement écrit à Philippe d'en porter un chez vous.

En tous cas, je vous en expédie un par le même courrier.

Vous trouverez dans ma préface toutes les indications que vous réclamez. Depuis quinze jours, je ne puis obtenir de l'agence dramatique le nombre exact des représentations de toutes les pièces de Bouilhet. (Les vacances de Pâques en sont la cause). Mais j'aurai ce document bientôt, je l'espère.

Mille remerciements, cher Monsieur, de tout ce que vous faites pour nous, et recevez une cordiale poignée de main de votre tout dévoué

G. F.

---

* AU MÊME.

[Paris] Dimanche 15 avril [1877].

Voici, cher Monsieur, ce que j'ai enfin obtenu de l'agence Peragallo. Du reste, les renseignements que vous trouverez dans ma *Préface* doivent vous suffire !

Le Conseil municipal, jusqu'à présent, n'a pas *voulu* comprendre la question. Nous ne le prions pas de rendre des honneurs à Bouilhet et de nous dire son avis sur une question littéraire ; nous lui proposons une fontaine, à condition qu'elle sera ornée d'un buste. Notre demande est bien simple, — et quels motifs pour la refuser?

Je ne sais comment vous remercier, cher Monsieur, et en vous serrant les mains cordialement, je suis vôtre.

---

* A GEORGES CHARPENTIER (1).

[Paris] Lundi soir 11 h, [avril 1877].

MON CHER AMI,

Je ne trouve pas ça gentil.

J'ai attendu vainement des épreuves, pendant toute la soirée, étant rentré chez moi dans le seul but de corriger icelles.

Et, afin que l'ouvrage aille plus vite, j'ai fait remettre chez vous, hier, les placards envoyés samedi soir. Il était convenu que M. Toussaint les verrait d'abord ; et ils me sont arrivés vierges de toute correction.

Tâchez, je vous prie, que l'on soit envers moi plus exact.

Tourgueneff me demande à grands cris les premières feuilles, pour le traducteur russe qui les attend.

Tout à vous.

---

* AU MÊME.

[Paris] Mercredi, 2 heures [avril 1877].

MON BON,

J'ai oublié hier de prendre chez vous votre *Bichat* et votre *Cabanis*.

Chamerot (2) m'a envoyé le spécimen du titre. Il est très mauvais et sans aucun galbe. Il faudrait décider quelque chose. Passez chez lui.

Dans les épreuves que je renvoie ce soir, je lui communique mes réflexions. Voyez si elles vous agréent?

Et poussez-le ! Nous n'avons pas trop de temps, — afin que les exemplaires soient secs pour les infâmes brocheurs.

(1) Cette lettre à Charpentier et la plupart des suivantes, au même, relatives à l'impression et à la correction des épreuves des *Trois contes*, n'est pas datée. Mais la *Bibliographie française* du 5 mai annonce le volume comme étant paru chez cet éditeur le 27 avril 1877. C'est un terminus *ad quem*, qui permet de rapprocher ces lettres et de les grouper en avril.

(2) Imprimeur des *Trois Contes*.

Je ne demande pour moi que 25 exemplaires sur papier de Hollande ; mais faites-en tirer tant qu'il vous plaira, et mettez-y le prix qui vous convient, cela vous regarde. Quant au papier de Chine, je n'y tiens pas. J'en aimerais mieux deux ou trois sur Whatmann.

A vous.

---

* AU MÊME.

[Paris] Vendredi, 1 heure [avril 1877].

MON CHER AMI,

Chamerot, que j'ai vu hier, m'a dit que le titre n'avait pas de filets encadrant les noms des contes !

Cependant nous avions arrêté le dessin de Burty. Surveillez cela et envoyez-moi une épreuve du titre, définitivement arrêté entre nous l'autre jour.

Chamerot m'a dit aussi qu'il commencerait à tirer aujourd'hui, vendredi. Eh bien, et le papier?

2° Et *Cabanis?* et *Bichat?* Sacré nom de Dieu !

3° Et ce tirage de la *Bovary* (1)?

A dimanche, et tout à vous.

---

* AU MÊME.

[Paris] Vendredi soir, 9 heures [avril 1877].

Nos deux lettres se sont croisées, cher ami, et je réponds immédiatement à la vôtre.

Voici le bon à tirer. Faites-le porter *illico* à l'imprimerie.

N. B. — Ne pas oublier que, sur la couverture, *il faut* un carré long (comme l'a dessiné Burty) pour enfermer les titres des *Trois Contes*.

Dépêchons-nous ! Dalloz, d'après mon calcul, aura fini vers le 20 ou le 22. Il faut paraître dès le lendemain.

Je ne suis pas sans inquiétude, à cause des événements politiques. Nous aurions dû paraître quinze jours plus tôt.

Tout à vous.

---

* AU MÊME.

[Paris] Mardi soir, 6 heures [17? avril 1877].

Ne pas oublier, mon bon, que demain mercredi je vous attends chez moi à 4 heures pour régler nos envois...

Il faudrait que j'eusse mes 100 exemplaires jeudi soir (à quand les Hollande?) Je les ferais porter vendredi dans l'après-midi. Vous mettriez en vente à Paris samedi matin.

(1) Une réimpression de *Madame Bovary*, édition définitive, parut chez Charpentier le 7 mai 1877.

Donc il importe de surveiller

LES BROCHEURS ! ! !

A vous.

---

* AU MÊME.

[Paris, avril 1877].

LES BROCHEURS
! ! !

T. S. V. P.

LE PAPIER
! ! !

T. S. V. P.

CABANIS
BICHAT
! ! !

T. S. V. P.

Votre ami
G. F.

vous embrasse, ainsi que la petite famille (1).

---

* AU MÊME.

Vendredi soir. [Paris, 27 avril 1877].

MON CHER AMI,

Pouvez-vous me procurer les adresses ci-contre? Je ne sais où, ni à qui, m'adresser pour les avoir.

Tous mes exemplaires sont expédiés, ce qui n'est pas une petite besogne. Ouf ! Néanmoins, outre les Hollande, il m'en faudra encore *une douzaine* (ceux-là seront à mon compte).

Le compte-rendu de la conférence de Sarcey (2) dans le *Moniteur* est assez exact, me dit-on. Le *Moniteur* est très aimable pour moi. Mais quel bourgeois que ce Sarcey !

A dimanche, n'est-ce pas !

N. B. — Envoyez-moi *illico* le renseignement demandé.

Quant aux *brocheurs*, ce sont des anges.

Tout à vous.

Les adresses de: Jules Levallois, Mlle Favart, Camille Pelletan, Armand Gouzien, Gaston Paris.

---

(1) Lettre écrite sur 4 feuillets in-8°.

(2) La conférence de Sarcey, sur les *Trois Contes*, est du vendredi 27 avril. Le compte-rendu, dans le *Moniteur*, est du 28. Cette lettre a été écrite le jour même de la conférence, et alors que Flaubert n'a pas encore lu le journal, qui porte la date du lendemain.

* AU MÊME.

[Paris] Lundi soir [avril 1877?]

MON CHER AMI,

Je compte me présenter demain chez vous de 2 à 4 heures. Tâchez de n'être pas en état de vagabondage.

D'ici là, tout à vous.

Pensez à me faire vous demander l'adresse de A. Sylvestre.

A LÉON CLADEL.

[Paris] Lundi soir [30 avril 1877].

Comment si je peux « perdre deux heures » ! mais vingt-quatre, mais trente-six ! tant qu'il vous en faudra, mon cher ami !

Quant à Charpentier, si vous voulez qu'il vous publie, je crois qu'il est plus sage d'attendre la terminaison de sa venette? on ne demande pas mieux que de tomber sur lui et sur vous — enfin de faire un exemple avec cette littérature qui, etc.

Mais, dans quelque temps d'ici, toute crainte sera vaine. Ce qui n'empêche pas que j'attends votre volume... et que je pousserai le bon Charpentier à la publication d'icelui, étant persuadé, d'avance, de son innocuité intrinsèque.

Merci pour votre lettre (1). Elle m'a été jusques aux moelles. Je n'écris que pour les esprits comme le vôtre, me voilà donc payé.

Une forte poignée de main et

Tout à vous.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris]. Vendredi matin [début de mai 1877].

Nous n'avons pas réglé la question des *traductions!* M'appartiennent-elles?

Un certain M. Bonnet me demande à faire une traduction allemande. C'est un ancien professeur d'allemand au lycée Monge. Que dois-je lui répondre? Nous n'avons rien réglé là-dessus.

Voilà trois jours que je vais à la Bibliothèque Nationale ; *aucun* étalagiste du Palais-Royal n'a mon volume. Pourquoi? et il n'en restait plus à la Librairie Nouvelle hier soir.

Tout à vous.

Vous devriez avoir pitié de moi, qui suis surchargé de travail ! et ne pas me faire faire des courses pour dénicher les adresses des gens auxquels j'envoie mon volume. Je les ai trouvées, ne vous troublez plus.

Faut-il que j'aille chercher *moi-même* le volume du sombre Cladel?

---

(1) Voir dans l'édition Conard des *Trois Contes*, appendice, pages 220-221, cette lettre de Cladel datée 29 avril.

* AU MÊME.

[Paris] Jeudi matin [3 mai 1877].

Homme étourdi !

Faites-moi le plaisir de répondre à mes lettres, sacré nom de Dieu! et de me donner les renseignements que je vous demande, au lieu de vous ballader au Salon, ce qui est un prétexte à bocks ; un père de famille ! un homme établi ! fi ! l'horreur !

Est-ce que j'y vais, moi, au Salon (1) !

Où étais-je pendant ce temps-là? aux pieds des autels, Monsieur ! J'assistais à un mariage. Je priais le Très-Haut de faire descendre ses bénédictions sur la rupture d'un tambour de basque [*sic*]. Et vous, pendant ce temps-là, vous regardiez des peintures lascives, non content de publier des obscénités... L'indignation m'étouffe !

Et l'article de Colani?

Bonsoir, ma petite vieille, à dimanche.

G. F.

Cladel m'a écrit pour me dire qu'il désirait que je lusse (pardon du subjonctif) le roman en feuilles qui est chez vous. Donc, envoyez-le moi, ou apportez-le moi.

---

* AU MÊME.

[Paris] Dimanche soir, 9 h. [mai 1877].

MON CHER AMI,

La politique nous *tourneboule* tellement que vous avez oublié de me demander la note pour Berlin ; et moi, j'ai oublié de vous la donner.

La voici, fort incomplète. Elle serait meilleure si j'étais à Croisset, où je pourrais feuilleter mes archives.

N'importe ! envoyez-la telle qu'elle est. Si le brave Berlinois en veut plus, qu'il le dise. Dans quinze jours je serai en mesure de lui en fournir davantage.

A dimanche prochain, et tout à vous. Vôtre

G. F.

[*Note jointe à cette lettre*].

Pour la bibliographie.

Voyez la préface de la traduction allemande de la *Tentation de saint Antoine* par M. Engelbert? ou Engelraht? professeur de philosophie à Strasbourg, rue du Dôme, 1 (je crois être sûr de l'adresse), traduction parue dans l'été de 1874 (2).

Critiques :

Sur *Madame Bovary*, article de Sainte-Beuve, dans le *Moniteur universel*, mai (ou avril) 1858 [*sic*, pour 1857] (3).

Article de Cuvillier-Fleury dans les *Débats* (4).

(1) Le Salon avait été ouvert cette année-là le mardi 1er mai.

(2) Die Versuchung des heiliges Antonius, aus dem französischen mit einem Vorwort und erlaüterer Anmerkungen, von Bernhart Endrulat. Autorisirte deutsche Ausgabe. — *Strassburg, Wolff*, 1874. In-8.

(3) Le *Moniteur universel*, 4 mai 1857 ; reproduit dans les *Causeries du lundi*, XIII, p. 283-279.

(4) *Journal des Débats*, 26 mai 1857 ; reproduit dans *Dernières études historiques et littéraires*, I, p. 352-366.

Pontmartin, dans le *Correspondant* (1).
Salammbô : Trois articles de Sainte-Beuve dans le *Constitutionnel* (2).
Un article de Cuvillier-Fleury dans les *Débats* (3).
Article de Th. Gautier dans le *Moniteur* (4).
De Saint-Victor, dans la *Presse* (5).
G. Sand, lettre à Guéroult, *Opinion nationale* (6)?
L'Éducation sentimentale : Deux articles de Sarcey dans le *Gaulois* (7).
Le seul favorable a été de Jules Levallois (8), dans...
La *Tentation de saint Antoine :* Taillandier, *Revue des Deux Mondes* (9).
Camille Pelletan, *le Rappel* (10).
Le *Secularist* (Angleterre), quatre articles publiés l'automne dernier (11).
Le *Figaro* (12) a toujours été hostile (sauf pour les *Trois Contes*) ainsi que la *Revue des Deux Mondes*(13) et Barbey d'Aurevilly (14), dans tous les journaux où il écrivait.

A LÉON CLADEL.

Mercredi 11 heures, 9 mai 1877 (15).

MON CHER CLADEL,

J'ai commencé votre bouquin hier à 11 heures, il était lu, ce matin, à 9 ! et d'abord il faut que Dentu soit fou pour avoir peur de le publier. Rien n'y est répréhensible soit comme politique, soit comme morale ; ce qu'il vous a dit est un prétexte. Quant à Charpentier (auquel je montrerai vos feuilles vendredi, jour où je dîne chez lui) je vais lui chauffer le coco violemment et en toute conscience, san-

(1) Le *Correspondant*, 25 juin 1857 ; reproduit dans les *Nouvelles Causeries du samedi*.

(2) Le *Constitutionnel* des 8, 15 et 22 décembre 1862 ; reproduits dans les *Nouveaux Lundis*, IV, 31 à 95.

(3) *Journal des Débats*, 9 et 13 décembre 1862 ; reproduit dans *Etudes et portraits*, 2e série, p. 293 à 319.

(4) Le *Moniteur universel*, 22 décembre 1862.

(5) La *Presse* du 15 décembre 1862.

(6) Reproduit dans *Questions d'Art et de Littérature*, p. 305 à 312.

(7) Le *Gaulois* des 3 et 4 décembre 1869.

(8) *Opinion nationale*, 22 novembre 1869.

(9) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1874.

(10) Le *Rappel* du 15 mai 1874.

(11) La collection du *Secularist* n'existant pas à la Bibliothèques Nationale, je n'ai pu préciser la date de ces articles.

(12) On peut citer, pour la seule année 1874, sur le *Candidat*, des articles défavorables, 12, 13 et 14 mars, et sur la *Tentation de saint Antoine*, un article paru le 5 avril.

(13) Gustave Planche, 15 mars 1857, et Ch. de Mazade, 1er mai 1857 (sur *Madame Bovary*). — Saint-René Taillandier, 15 février 1863 (sur *Salammbô*). Du même, 15 décembre 1869 (sur l'*Education*). — Brunetière, 1er juin 1877 (sur les *Trois Contes*).

(14) *Le Pays*, 6 octobre 1857, sur *Madame Bovary ;* — *Le Constitutionnel*, 29 novembre 1869, sur l'*Education ;* — *Ibid.*, 20 avril 1874, sur *Saint-Antoine*.

(15) Cette lettre, datée dans les éditions antérieures Mercredi 11 heures, 9 mai 1879 est en réalité de 1877. D'abord, en 1879, le 9 mai est un *vendredi*, et non pas un *mercredi*. En second lieu, en 1879, Flaubert, à peine remis de sa jambe cassée, ne passa à Paris que quelques heures et ne rencontra pas Charpentier (voir plus loin, p. 168 la lettre datée [Croisset] Vendredi soir, [mai 1879], à celui-ci). Le livre de Cladel dont il s'agit est non pas *Bonshommes*, publié en 1879 chez Charpentier, mais *L'Homme de la Croix-aux-bœufs*, que Dentu finit par publier en 1878.

exagération et sans menterie, car je trouve votre livre *un vrai livre*, c'est très bien fait, très soigné, très mâle et je m'y connais, mon bon !

J'ai deux ou trois petites critiques à vous faire (des niaiseries) ou plutôt des avis à vous soumettre : ainsi le mot « pécaïre » me paraît trop souvent répété. Des fois, il y a des prétentions à l'archaïsme et à la naïveté. C'est l'excès du bien. Mais encore une fois, soyez content et dormez sur vos deux oreilles ou plutôt ne dormez pas, et faites souvent des œuvres pareilles.

La fin est simplement sublime et du plus grand effet.

Tout à vous.

Si j'avais le temps, je vous en écrirais plus long.

Je quitte Paris à la fin de la semaine prochaine.

A M*** (1).

Paris, lundi matin [21 mai 1877].

Je te remercie bien, mon cher ami, pour la promptitude de ta réponse.

Je devais partir de Paris dimanche soir, mais comme je tiens à t'y voir, je recule mon départ jusqu'à mercredi. Dès ton arrivée, donne-moi rendez-vous et je me transporte à ton domicile *illico*.

Oui ! ils vont bien, les misérables ! Les folichonneries de notre Bayard moderne (2) nuisent à tous les commerces ! celui de la littérature entre autres. La librairie Charpentier, qui vend ordinairement 300 volumes par jour, en a vendu samedi dernier 5 ! — Quant à mon pauvre bouquin, il est complètement rasé. Je n'ai plus qu'à me frotter le ventre !

Le délabrement des affaires publiques s'ajoute à la tristesse de mes affaires privées. Tout est noir dans mon horizon. Je n'ai d'éclaircie que de ton côté et je compte sur toi en te serrant la main fortement. Ton

G. F.

---

* AU DOCTEUR LE PLÉ.

[Paris] Dimanche 27 [mai 1877].

CHER MONSIEUR LE PLÉ,

Après une absence qui a duré quatre jours (3), je trouve chez moi, en rentrant, votre rapport dans le *Journal de Rouen*.

Laporte me l'avait lu la veille de mon départ, et il peut vous dire le contentement qu'il m'a causé. Je voulais vous en remercier tout de suite, mais j'ai été pris par le temps.

Excusez-moi donc si je [ne] vous ai pas exprimé plus tôt ma gratitude. Je ne

(1) Publié dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux* des 10-20-30 juin 1918.
(2) Mac-Mahon.
(3) Il avait été à Chenonceaux, chez Mme Pelouze.

saurais trop vous dire que je trouve « ce petit morceau » *parfait*. C'est simple, éloquent, persuasif et très malin, — bref, écrit du style qu'il fallait à la chose.

L'œuvre est vôtre, et c'est bien à vous seul que les admirateurs de Bouilhet devront *leur* fontaine.

J'espère vous voir dans huit ou dix jours.

D'ici là, cher Monsieur, acceptez une bonne poignée de main de votre tout dévoué.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Mercredi matin [Paris, mai 1877].

MON CHER AMI,

Mettez-moi de côté les articles sur les *Trois Contes*. J'en fais collection ; puis, quand vous en aurez une jolie provision, envoyez-les-moi à Croisset.

Quand vous ferez un nouveau tirage, prévenez-moi. Je vous indiquerai quelques petites corrections. Nous n'en sommes pas là, malheureusement. Cependant on m'a dit hier à la Librairie Nouvelle qu'on en revendait un peu, cinq ou six par jour.

Pensez-vous à l'édition de luxe pour *Saint Julien*, avec polychromie?

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, des vôtres et de celles de « toute la petite famille ». Au revoir et tout à vous.

---

* AU MÊME.

Mardi soir [Paris, 29 mai 1877].

J'attends toujours (et cela depuis trois semaines) les articles, entre autres celui de *Valéry*.

Envoyez-moi cette semaine 6 exemplaires des *Trois Contes*, afin que je les remporte à Croisset, où je voudrais être, car je commence à être tanné de Paris.

Monselet et H. Houssaye m'ont, hier, promis des articles.

A *dimanche*, mon bon, tout à vous.

---

* AU MÊME.

[Paris, mai? 1877].

Espèce de voleur de chapeaux !

1° Faites-moi le plaisir de m'envoyer les livres de médecine marqués sur la petite note ci-incluse.

2° D'expédier en Angleterre les deux ouvrages indiqués dans la seconde note : livres parus dans votre infâme maison.

Qui aurait cru cela? une apparence honnête, jolie dame, beaux enfants, quartier aristocratique, etc., et pousser la turpitude jusqu'à dépouiller de leurs vêtements les pauvres hommes de lettres !...

---

* A GUY DE MAUPASSANT.

[Paris] Mercredi matin, 10 h. [fin mai 1877?]

Venez demain matin (jeudi), ou le soir après votre dîner. Je vous donnerai une lettre pour Chennevières. Sa recommandation vaudra mieux que celle de Charles Ed. [Charles Edmond] que j'ai trop bousculé pour en réclamer un service, et qui d'ailleurs déchire Duquesnel à pleine gueule.

Je vous plains si vous avez affaire avec ce drôle de Du...el. Peu d'hommes inspirent autant l'envie de leur foutre des giffles.

Tout à vous,

Votre vieux
G. F.

Venez vendredi à la soirée de Charpentier. C'est [la] dernière. Nous y venons tous.

Vous recevrez aujourd'hui l'invitation de Tourgueneff.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 30 mai [1877].

Je pense à vous bien souvent et je vous écris rarement ; pourquoi? C'est que le temps est court. Pour faire quelque chose dans ce chien de Paris, il faut avoir l'esprit tendu à économiser les minutes ; la journée se passe en agitations imbéciles. Enfin demain, dès l'aurore, je m'en retourne vers mon pauvre vieux cabinet de Croisset, d'où je ne vais pas sortir d'ici à longtemps, espérons-le.

Cet idiot de Mac-Mahon nuit beaucoup au débit des *Trois Contes ;* mais je m'en console, car, après tout, je ne m'attendais pas à un succès comme celui de l'*Assommoir*. De toutes les lettres que l'on m'a écrites et de tous les articles (favorables généralement), ce qui m'a fait le plus de plaisir, ce sont vos deux lettres. Oui, c'est cela qui m'a été au cœur ! Je vous en remercie bien, mais n'en suis nullement étonné.

J'ai fait dire, selon ma coutume, beaucoup de bêtises, car j'ai le don d'ahurir la critique. Elle a presque passé sous silence *Hérodias ;* quelques-uns même, comme Sarcey (1), ont eu la bonne foi de déclarer que c'était « trop fort pour eux ». Un monsieur, dans l'*Union* (2), trouve que Félicité c'est « Germinie Lacerteux au pays du cidre ! » Ingénieux rapprochement. Mes louangeurs ont été Drumont, dans la *Liberté* (3); Banville *(National)* (4); Fourcaud *(Gaulois)* (5); Lapierre *(Nouvelliste de Rouen)* (6) et, avant tout, Saint-Valry, dans la *Patrie* (7).

(1) Le *Moniteur* du 28 avril 1877.
(2) Daniel Bernard, *Les romans nouveaux*, dans l'*Union* du 20 mai 1877.
(3) Du 23 mai 1877.
(4) Du 14 mai 1877.
(5) Du 4 mai 1877.
(6) Article de Paul Donzère dans le *Nouvelliste de Rouen* du 5 mai. Le *Nouvelliste* était le journal de Lapierre. Peut-être Donzère n'est-il qu'un pseudonyme?
(7) Du 8 mai 1877.

Plusieurs articles favorables doivent ou devaient paraître, mais tout a été arrêté par le Bayard des temps modernes. Je n'y pense plus et retourne à mes bonshommes qu'il faut avancer et finir.

La semaine dernière j'ai passé trois jours à Chenonceaux, chez Mme Pelouze, qui est une personne exquise et très littéraire (comme vous). On y apporte *Ronsard* à table au milieu du dessert ! J'y ai lu *Melænis*, de notre pauvre Bouilhet. En le lisant je songeais à lui et à vous quand vous débitiez si bien le troisième chant dans le petit salon de la Muse. Comme c'est loin ! comme le torrent nous emporte ! Je m'accroche aux rives et vous baise les deux mains tendrement.

Écrivez-moi à Croisset, dites-moi comment vous allez, ce que vous lisez et tout ce qui vous passera par la tête. Je demande comme une grâce que vos épîtres soient longues, tenant surtout à la quantité, car de la qualité je n'en doute.

A LECONTE DE LISLE.

[Paris] Mercredi matin [30 mai 1877].

J'ai reçu ton *Sophocle* (1), mon cher ami. Je vais l'emporter et le lire dans ma cabane. Ça me fera du bien.

Avant d'admirer le livre, j'admire la publication. Quel homme pratique tu fais ! C'est bien ! — On ne peut pas témoigner d'une façon plus grandiose le mépris qu'il sied d'avoir pour les agitations de la politique.

Merci encore une fois et tout à toi.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset, début de juin 1877].

Oui, mon loulou, j'ai eu grand plaisir à me retrouver dans mon pauvre vieux cabinet. Je me promène dans le jardin qui est maintenant splendide. Je contemple la verdure et les fleurs et j'écoute les petits oiseaux chanter.

Ma « bonne », qui est très gentille et très douce, est dans le ravissement de « la campagne ».

Mes deux premiers jours ont été occupés à mes travaux d'architecture pour Mme Pelouze (2). Je crois (sans me vanter) avoir fait quelque chose d'ingénieux et qu'elle sera contente.

(1) La traduction de *Sophocle* de Leconte de Lisle était déjà parue le 12 mai, comme l'indique une annonce du « feuilleton » du *Journal de la Librairie*. Flaubert reçut le livre peu de temps avant de s'absente de Paris, c'est-à-dire avant le 19 ou 20 mai, en tous cas avant le 31.

(2) Flaubert a été quatre fois dans sa vie au château de Chenonceaux, et il y a séjourné trois fois. La première fois, c'était en 1847, lors de son voyage en Bretagne avec Maxime Du Camp (voir *Par les Champs et par les Grèves*, p. 20 et suivantes). Il ne fit alors que visiter le château. Il y revint en mai 1876, chez Madame Pelouze, propriétaire, et y resta plusieurs jours. (Voir *Correspondance*, III, p. 243). A cette époque, il écrivait *Un cœur simple*. Un an plus tard, mai 1877, il y séjourna de nouveau, comme on le voit dans la lettre du 30 mai à Madame Roger des Genettes ci-dessus ; et de la lettre que nous étudions en ce moment il ressort qu'il écrivait le chapitre III de *Bouvard et Pécuchet* (la médecine), ce qui, par le contexte des autres lettres, fixe d'une façon certaine la date 1877. Enfin, en mai 1878, il y passe à nouveau cinq jours

Hier soir *enfin*, je me suis remis à *Bouvard et Pécuchet !* Il m'est venu plusieurs bonnes idées. Toute la médecine peut être faite dans trois mois, si je ne suis pas dérangé. Les affaires me semblent en bonne voie, et peut-être allons-nous, bientôt, sortir de notre gêne et de notre inquiétude.

Ce soir, j'ai dîné chez Mme Lapierre. Son mari m'a paru plein d'ardeur pour nous obliger. A la fin de la semaine, j'irai avec eux au Vaudreuil. Demain, j'attends ce bon Laporte à déjeuner. Il me ramènera Julio.

[.....] Tantôt, sur l'*Union*, vue de Caudron, et celle d'une procession qui se traînait en psalmodiant le long du bord de l'eau.

Quelle chaleur ! on tombe sur les bottes. Ernest t'a-t-il raconté l'histoire du père Briant mordu par son âne? Ils ont pendu l'âne pour le punir, comme les Carthaginois crucifiaient les lions.

Je te plains, pauvre chat, d'être à Paris. On est si bien à Croisset. Quelle paix ! et puis, plus de redingotes à mettre ! plus d'escalier à monter ! Mais la semaine prochaine je vais perdre encore trois ou quatre jours ! j'en enrage d'avance. Espérons que c'est la fin.

Là-dessus, bonne nuit, chère Caro. Je retourne à ma page. Serviteur !

Ta Nounou te bécote.

A LA MÊME.

[[Croisset] Nuit de mercredi. (6-7 juin 1877].

MA CHÉRIE,

Je crois que l'air de Croisset te fera du bien et qu'il est temps pour ta santé de humer la campagne. On est si tranquille ici ! Ça vous remet le système ! Et enfin j'y travaille ! *Bouvard et Pécuchet* sortent des limbes, de plus en plus.

Depuis deux jours, j'ai fait une excellente besogne. Dans de certains moments, ce livre m'éblouit par son immense portée. Qu'en adviendra-t-il? Pourvu que je ne me trompe pas complètement et qu'au lieu d'être sublime il ne soit niais? Je crois que non, cependant ! quelque chose me dit que je suis dans le vrai ! Mais, c'est tout

voir plus loin, lettre du 27 mai 1878 à Madame Roger des Genettes) ; mais à cette époque il était en train d'écrire le chapitre V (la littérature) de *Bouvard* (même lettre du 27 mai) — ce qui différencie nettement les séjours. Contrairement à l'opinion de M. René Martineau (*Flaubert à Chenonceaux*, dans le Mercure de France du 1er mars 1911), il n'y a pas eu de séjour en juin 1879, ni à aucune autre époque de cette année-là. — Quant aux « travaux d'architecture pour Madame Pelouze », dont il est ici question, voici ce qu'en dit M. Charles Richard, dans une brochure *Chenonceaux et Gustave Flaubert* (Tours, 1887. In-16) : « Ce pauvre homme de génie était alors dans l'embarras... La châtelaine, avec une délicatesse infinie, lui demanda de venir à Chenonceaux pour y écrire un poème [sic?] célébrant la fontaine du Rocher, jadis édifiée dans le parc sur les plans de Le Primatice, et dont elle projetait la restitution... Lorsqu'il lui fallut partir, Flaubert remit à la châtelaine une sorte de libretto en six pages où étaient indiquées toutes les transformations de l'Eau, depuis le déluge jusqu'aux fontaines publiques, depuis la source que fit jaillir Moïse pour désaltérer les Hébreux jusqu'à l'eau de Saint-Galmier, depuis le passage de la Mer Rouge et l'eau du Jourdain jusqu'à la fontaine de Pétrarque et à l'eau de Cologne... Ce poème ne devait jamais être achevé. » (Pages 9 et 22). — J'ignore si ce « libretto » a jamais été retrouvé. En tous cas, quant aux voyages de Flaubert à Chenonceaux, on voit par cette note qu'il faut n'accepter que sous réserves les renseignements donnés par MM. Richard et Martineau. Madame Commanville, dans les notes qu'elle a mises sous les *Lettres à sa nièce*, parle ici « d'un projet de fontaine Renaissance dont mon oncle fit une description très détaillée. » Cela ne concorde guère avec le « poème » dont M. Richard indique le thème. La question reste obscure.

l'un ou tout l'autre. Je répète le mot : « Oh ! je les aurai connues, les affres de la littérature ! »

Clémence *déploie* une grande activité, et ma petite cuisinière est douce comme un mouton.

J'irai vendredi à Rouen, puisque ce jour-là je suis invité à dîner chez Mme Achille, avec « M. Tassel de la Londe (quelle noblesse !) et le Dr Avond avec Madame, sans la moindre cérémonie. »

Qu'est-ce que les bourgeois entendent par « sans cérémonie? » Eh bien, quand il y en aurait, est-ce que ça me fait peur? [.....]

Je t'embrasse fort. Vieux.

A JEAN-BERNARD PASSÉRIEU (1).

[Juin 1877].

MON CHER MONSIEUR,

Il m'est impossible de vous envoyer ma photographie parce que je n'ai jamais fait faire mon portrait.

Agréez, je vous prie, toutes mes excuses, et recevez une cordiale poignée de main. Votre.

A ALPHONSE DAUDET.

[Juin 1877].

MON CHER AMI,

Voulez-vous me déposer aux pieds de Mme Daudet et dire de ma part à *Karl Steen* (2) que c'est le plus lyriquement aimable des critiques (je n'ose ajouter : intelligent — mais je le pense).

De petits articles comme celui-là consolent de bien des choses !...

Je baise avec reconnaissance et plaisir la main qui écrit en mon honneur des lignes pareilles.

Et vous aussi, sur les deux joues, et le splendide môme mêmement.

Votre vieux solide.

A JEAN-BERNARD PASSÉRIEU.

[Croisset] 18 juin 1877.

CHER CONFRÈRE,

Il n'existe de moi *aucun portrait*. Chacun a sa toquade ; la mienne est de me refuser à toute image de ma personne.

Je vous remercie des choses obligeantes que vous m'envoyez et vous serre cordialement la main.

---

(1) Jean Bernard-Passérieu, connu en littérature sous le pseudonyme de « Jean-Bernard », dirigeait alors un périodique hebdomadaire, l'*Union littéraire des poètes et des prosateurs*, pour lequel il avait demandé à Flaubert d'abord sa photographie, puis à défaut un portrait. Ce billet, et celui du 18 juin, ont été publiés dans le *Nouvelliste de Rouen* du 23 septembre 1886.

(2) « Karl Steen » était le pseudonyme de Madame Alphonse Daudet qui dirigeait alors le feuilleton de critique littéraire au *Journal Officiel*. Son article sur les *Trois Contes* est du 12 juin 1877.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, 21 juin 1877.

MON LOULOU,

Commençons par gémir sur la chaleur, ou plutôt de chaleur ! Comme vous devez en souffrir, et que je vous plains ! Dépêche-toi d'arriver ici, ma chère fille, pour humer la verdure et te reposer.

Hier, j'ai *cuydé* crever d'étouffement. Monsieur avait pris sans doute trop de moules. Elles n'étaient pas mauvaises, puisque mon nombreux domestique ne s'en est pas aperçu ; mais moi, j'ai été fortement gêné. Aujourd'hui il n'y paraît plus et je pioche *Bouvard et Pécuchet.* Ma médecine est esquissée. Demain je me mets aux phrases. Ça fera de quatorze à seize pages en tout, c'est suffisant. Oh ! si ce livre n'est pas assommant, quel livre !

Ce matin, j'ai reçu deux articles élogieux sur les *Contes,* un dans le *XIX*e *Siècle* (1), et l'autre dans l'*Officiel,* de Mme Daudet (2) ; de plus, une lettre de félicitations de Du Camp.

Je me réjouis à l'idée d'embrasser mon poulot lundi, vers 5 heures, et j'attends dimanche matin un billet me confirmant cette bonne nouvelle. Voilà tout ce que j'ai à te dire, ma chère fille.

Une seule chose me chiffonne dans votre retour à Croisset : c'est que j'ai peur que vous remettiez indéfiniment votre voyage aux Eaux et que les Eaux ne coulent sans vous, ce qu'il ne faut pas faire.

La maison est prête et vous attend.

J'ai eu la visite de Carrière (3), lundi, et hier j'ai passé quatre heures de suite, sans bouger, à la bonne Bibliothèque de Rouen, d'où j'ai emporté des livres que j'avale en ce moment.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.

Vieux.

---

* AU DOCTEUR LE PLÉ.

[Croisset] Samedi soir 4 heures [juin 1877].

CHER MONSIEUR, OU PLUTOT CHER AMI,

Monsieur Mulot, qui vous remettra la présente, vous expliquera comme quoi il nous serait agréable et utile que vous vinssiez tantôt chez Galli pour : 1°) y être nommé membre du comité Bouilhet, et 2°) nous donner un coup d'épaule contre les difficultés qu'on nous suscite.

En vous remerciant d'avance, une cordiale poignée de main, et tout à vous.

Merci pour le Voltaire.

---

(1) Du 13 juin 1877, par Bigot.
(2) *Journal officiel* du 12 juin 1877. Voir lettre du 13 juin à Alphonse Daudet.
(3) Auguste Carrière, professeur à l'École des langues orientales.

A MADAME ROGER DES GENETTES (1).

[Croisset, juillet 1877].

(FRAGMENT)

[.....] Ça c'est une bonne lettre ! une véritable épître et qui m'a fait un plaisir dont je n'avais pas joui depuis longtemps. Pourquoi ne m'en envoyez-vous pas très souvent de pareilles? Il faut prendre cette habitude en songeant que c'est la seule distraction ou plutôt le seul événement heureux qui puisse m'arriver dans ma solitude. Je ne pense plus du tout aux *Trois Contes*, et *Bouvard et Pécuchet* avancent. J'espère à la fin de juillet en avoir fini avec leurs études médicales, et ce sera un joli débarras !

J'ai peur quelquefois que ce livre-là ne soit d'un comique pitoyable, enfin *raté* absolument... et je me ronge ! je me ronge ! [.....]

A MADAME TENNANT.

Croisset, 10 juillet 1877.

MA CHÈRE GERTRUDE,

J'ai reçu cette affreuse nouvelle, j'en suis écrasé. Comment va *son* pauvre père? (2) Je pense à vous encore plus souvent que d'habitude.

Quand vous pourrez me donner de vos nouvelles un peu longuement, vous me ferez grand plaisir.

Est-il décrété par le sort que nous ne nous reverrons plus et que nous ne devons plus passer quelques heures ensemble, seul à seul? J'espère que non.

Votre vieux dévoué — ou plutôt dévot.

Venez à Paris cet hiver.

A LA MÊME.

Mercredi 23 juillet 1877.

Je ne saurais vous dire combien votre lettre m'a ému ; Caroline en a pleuré comme moi. Votre chagrin me pénètre, ma chère Gertrude. Je songe amèrement à ses pauvres parents ! Quelle atrocité du sort ! Plus que jamais vous devez serrer vos enfants sur votre cœur avec tendresse, ma chère Gertrude, ma vieille amie,

(1) Cette lettre a été publiée dans l'édition Fasquelle, IV, p. 264 (sans date) et reproduite, également sans date, dans l'édition Conard, IV, p. 298. Elle me paraît être un exemple typique des mutilations et des arrangements qu'a subis la *Correspondance*, et bien que n'ayant pas eu sous les yeux l'autographe, je n'hésite pas à y voir deux fragments juxtaposés à tort, de deux lettres de dates fort différentes. Le premier fragment, dont le texte est ci-dessus (précédé d'une ligne de points dans chacune des éditions antérieures, ce qui indique déjà une mutilation) s'arrêterait, selon moi, après les mots : « ... je me ronge ! je me ronge ! » La date de 1877 (juillet) lui convient parfaitement : 1° Les *Trois contes* étaient publiés depuis deux mois, et Flaubert n'y pensait plus ; 2° il écrivait le chapitre de la médecine de *Bouvard*, ce qui est bien d'accord avec les lettres précédentes et suivantes. — Mais la seconde partie ne *peut* être datée que d'avril 1879 (mai au plus tard), car c'est le 3 avril 1879 que Renan prononce son discours de réception à l'Académie, Mézières lui donnant la réplique. Par conséquent il est bien impossible que Flaubert en parle en 1877. D'autre part, quelle raison aurait-il eu, en 1879 (si toute la lettre telle que l'ont donnée les éditions, était de cette date), pour revenir sur les *Trois Contes*, deux ans après leur publication, et sur les études médicales de *Bouvard?* A la même époque (avril-mai 1879) il écrivait le chapitre de la philosophie. Aussi je scinde la lettre en deux, et renvoie en 1879 pour le second fragment.

(2) Un neveu de Mme Tennant venait de se noyer accidentellement.

« ma jeunesse ! » Que vous dire? Je me sens écrasé en me figurant ce qui se passe dans votre maison. Et comme vous avez été forte et vaillante dans tout cela !

Pour de pareilles douleurs tout mot de consolation est une offense. Donnez-moi de vos nouvelles le plus souvent que vous le pourrez.

Ce serait donc vrai? Je vous reverrais au printemps prochain?

Tout à vous, du fond de l'âme.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Vendredi 3 heures [août 1877].

Votre dernière lettre m'a tellement ravi et touché que j'éprouve le besoin d'y répondre tout de suite ; et d'abord comme vous êtes bonne de penser à ce qui m'occupe! Je vis tant que je peux dans mes bonshommes. Au mois de septembre j'irai sur les côtes de la basse Normandie faire *leurs* excursions géologiques et archéologiques. Mon troisième chapitre (celui des sciences) sera fini, j'espère, en novembre. Alors je serai à peu près au tiers du livre.

L'idée que je ne vous en lirai pas cet hiver me chagrine beaucoup. Quel dommage que Villenauxe ne soit pas à Croisset ou dans ses environs ! Il me semble qu'à force de vous voir et de vous soigner je vous guérirais ! Comme tout est mal arrangé dans ce monde, et qu'il fait bon en rêver de meilleurs ! Cependant je remercie la Providence pour les poésies lubriques du sieur Pinard. Ça ne m'étonne pas, rien n'étant plus immonde que les magistrats (leur obscénité géniale tient à l'habitude qu'ils ont de porter la robe). Tous ceux qui se regardent comme au-dessus du niveau humain dégringolent au-dessous.

Voyez-vous ma joie si un de ces jours on gobait Pinard dans l'intimité du jeune Chonard? (1) Il ne me resterait plus qu'à m'en aller remercier Notre-Dame de Lourdes ! A ce propos je vous recommande deux petits livres très amusants : l'*Arsenal de la Dévotion* et le *Dossier des Pèlerinages*, par Paul Parfait.

Et quand je songe que Pinard s'indignait des descriptions de la *Bovary!* quel abîme que la bêtise humaine ! Saviez-vous que Treilhard, mon juge d'instruction, fût devenu complètement gâteux? Y aurait-il une justice divine? D'ailleurs, tous les procès de presse, tous les empêchements à la pensée me stupéfient par leur profonde inutilité ; l'expérience est là pour prouver que jamais ils n'ont servi à rien. N'importe ! on ne s'en lasse pas. La sottise naturelle est au pouvoir. Je hais frénétiquement ces idiots qui veulent écraser la muse sous les talons de leurs bottes; d'un revers de sa plume elle leur casse la gueule et remonte au ciel. Mais ce crime-là, qui est la négation du Saint-Esprit, est le plus grand des crimes et peut-être le seul crime.

La discorde qui fleurit dans le grand parti de l'Ordre me réjouit. Quelle lutte que celle de Cassagnac et de Rouher ! Beau spectacle ! Nobles cœurs! et quels esprits! et les photographies du petit prince qu'on distribue, et le comte de Paris qui se

(1) Chonard est l'individu qu'on avait surpris le 6 décembre 1876, aux Champs-Élysées, en compagnie de Eugène Lebègue, comte de Germiny, se livrant à des actes obscènes. Voir note sous la lettre du 14 décembre 1876 (*Corresp.* III, p. 273).

livre dans son château d'Eu à des réceptions royales où s'empressent les autorités, le jeune Lizot en tête ! et le ministère écumant contre les cabarets et notre Bayard qui n'arrête pas de jurer des m... et des t... de D..., en prenant son absinthe avec d'Harcourt ! Quelle drôle d'époque, et comme elle sera amusante plus tard dans les livres !

Vous me parlez de la *Correspondance* de Balzac. Je l'ai lue quand elle a paru et elle m'a peu enthousiasmé. L'homme y gagne, mais non l'artiste. Il s'occupait trop de ses affaires. Jamais on n'y voit une idée générale, une préoccupation en dehors de ses intérêts. Comparez ses lettres à celles de Voltaire, par exemple, ou même à celles de Diderot ! Balzac ne s'inquiète ni de l'Art, ni de la religion, ni de l'humanité, ni de la science ; lui et toujours lui ! Ses dettes, ses meubles, son imprimerie. Ce qui n'empêche pas que c'était un très brave homme. Quelle vie lamentable ! Et vous savez sa fin? Il a dit à Mme de Surville, qui a redit le mot à Mme Cornu : « Je meurs de chagrin », — du chagrin que lui causait son épouse !

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Mardi, 10 heures [21 août 1877].

MON CARO,

Ça, c'est gentil ! ton télégramme daté de 6 heures et demie m'est parvenu à 9 heures et demie. Je suis content de vous savoir arrivés en bon état et j'admire *ton héroïsme.*

Hier, je me suis ennuyé à crever après ton départ ; le soir, seulement, j'ai un peu travaillé.

Aujourd'hui j'ai eu à déjeuner Pouchet, Pennetier et Laporte qui nous a amusés en nous racontant la séance orageuse du Conseil général. Il a été rappelé à l'ordre par Ancel, pour une injure adressée par Lecesne ! excuses d'Ancel, etc. C'est énorme ! Valère a fait caler le citoyen Mandron, qui l'avait traité de calomniateur, en le menaçant net de lui flanquer la main sur la figure. Cela est tout à fait d'un Valère. « L'Oie » ne salue plus son collègue, et passe près de lui dédaigneusement.

Les *Trois Contes* du Vieillard de Cro-Magnon sont *recommandés* sur le catalogue d'une librairie catholique, de la maison Palmé.

Pas d'autres nouvelles de la localité, mon loulou.

Écris-moi à Paris. Comme tu ne dois pas être fort occupée, envoie-moi *des morceaux.*

Je vous embrasse.

Ta vieille Nounou.

A LA MÊME.

Saint-Gratien, mercredi [29 août 1877].

MON LOULOU,

Tu es une femme héroïque. Ton départ de Croisset, malgré la migraine, peut faire partie des « Beautés de l'Histoire de France ! » Je crois du reste t'avoir exprimé

mon admiration dans ma dernière lettre de Croisset en réponse à ton télégramme dont je te remercie derechef.

Ici, chez la bonne Princesse, je me repose profondément, car je ne fais rien, absolument rien ! Je me couche tôt pour me lever tard, et dans l'après-midi je pique de forts chiens sur mon divan. Je lis çà et là un livre pour me distraire, ce qui me fait oublier momentanément *Bouvard et Pécuchet*. Puis, à 4 heures, on fait un tour de promenade, en voiture ou en bateau. Mes compagnons sont les mêmes que d'habitude.

J'ai déjeuné samedi avec le Moscove. Nous nous reverrons vendredi. Le jeune Guy, mon disciple, est en Suisse. Pourquoi? Je l'ignore.

Je ne vois absolument rien à te dire, ma pauvre fille, car je me sens stupide. Après ton départ je me suis ennuyé à crever, tant je regrettais ta gentille compagnie, et il me tardait d'être parti, n'ayant plus rien à faire. [.....]

Ici il a fait depuis deux jours des chaleurs excessives et des clairs de lune admirables, bien qu'ils ne valent pas ceux qui brillent sur la rivière au vieux Croisset. Croirais-tu qu'il me tarde d'y être revenu et de revoir et d'embrasser ma chère Caro.

Ton vieux Vieillard de Cro-Magnon.

Qu'Ernest se surbaigne ! et qu'il n'escamote pas de saison. Je désapprouve les 21 bains. — 30 est le chiffre.

---

* A MAURICE SAND.

[Saint-Gratien] Mercredi 29 août [1877].

Je vous remercie de votre bon souvenir, mon cher Maurice. L'hiver prochain, vous serez à Passy, je l'espère, et nous pourrons tailler de temps à autre une forte bavette. Je compte même me faire contempler à votre table par celui de vos amis dont je suis «l'idole» !

Vous me parlez de votre chère et illustre maman ! Après vous, je ne crois pas que quelqu'un puisse y penser plus que moi ! Comme je la regrette ! Comme j'en ai besoin.

J'avais commencé *Un cœur simple* à son intention exclusive, uniquement pour lui plaire. Elle est morte, comme j'étais au milieu de mon œuvre.

Il en est ainsi de tous nos rêves.

Je continue à ne pas me divertir dans l'existence. Pour en oublier le poids, je travaille le plus frénétiquement qu'il m'est possible.

Ce qui me soutient, c'est l'indignation que me procure la bêtise du Bourgeois ! Résumée actuellement par le grand parti de l'Ordre, elle arrive à un degré vertigineux ! A-t-il existé, dans l'histoire, quelque chose de plus inepte que le 16 mai ! où se trouve un idiot comparable au Bayard des temps modernes?

Je suis à Paris, ou plutôt à St.-Gratien depuis 3 jours ; après-demain je quitte la Princesse, et dans une quinzaine je ferai un petit voyage en Basse-Normandie, pour cause de la littérature. Quand nous nous verrons je vous parlerai longuement,

si cela vous intéresse, du terrible bouquin que je suis en train de confectionner. J'en ai encore pour 3 ou 4 ans, pas moins !

Ne me laissez pas si longtemps sans m'envoyer de vos nouvelles. Donnez pour moi un long regard au petit coin de terre sacré !...

Amitiés à votre chère femme, embrassez les chères petites.

Et tout à vous, mon bon Maurice.

Votre Vieux.

A SA NIECE CAROLINE.

Saint-Gratien, dimanche [2 septembre 1877].

Ta lettre du 29 est bien gentille, mon loulou. J'y vois avec plaisir que tu deviens une *amazone!* Mais prends garde de te fatiguer. Tu sais que l'exercice du cheval t'a été nuisible autrefois. Tu ne me parles pas de la santé d'Ernest ; comment se trouve-t-il? Il faut qu'il reprenne des forces et se retape complètement, afin d'être vaillant au mois d'octobre et d'*en finir!* Je le blâme de ne pas avoir abordé M. Sénard. Il aurait *dû* te présenter à lui, puisque tu es liée avec ses petites-filles et avec un de ses gendres. Cet excès de timidité peut passer pour de l'impolitesse ou tout au moins de la froideur. S'il en est temps encore, réparez cette faute.

Je me suis présenté vendredi chez la pauvre mère Heuzey qui m'avait écrit un mot de faire part à Croisset. Mais elle était à Paris et je n'ai pu la voir, par conséquent. On m'a dit qu'elle partait pour Rouen lundi ou mardi ; je vais lui écrire.

Je ne m'amuse pas du tout à Saint-Gratien, mais pas du tout ! La cause en est peut-être à la politique, ou plutôt à mon humeur insociable. Au fond, elle m'afflige, car j'en souffre moi-même plus que personne. Je ne suis plus bon à rien, du moment qu'on me sort de *mon cabinet!*

Mercredi, j'espérais faire un vrai dîner avec le bon Tourgueneff. Mais il m'a manqué de parole, étant retenu par la goutte. Et aujourd'hui dimanche, même histoire (1).

Et puis, je m'ennuie de ma pauvre fille, d'une manière sénile. Il me tarde d'avoir fait le voyage de *Bouvard et Pécuchet*, et d'être réinstallé à la pioche en surveillant l'atelier de Madame.

Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

A LA MÊME.

[Paris] Jeudi, [6 septembre 1877].

MON PAUVRE CHAT,

Je suis bien content du ton de ta dernière lettre (celle de mardi) que je viens de lire en rentrant de Saint-Gratien. J'y retournerai peut-être, mais je n'y coucherai plus. Est-ce moi qui deviens insociable, ou les autres qui bêtifient? Je n'en sais

(1) Voir dans HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 105-106, deux lettres de Tourgueneff à Flaubert, datées 30 août (jeudi) et 1er septembre (samedi).

rien. Mais la société du « Monde », actuellement, m'est intolérable ! L'absence de toute justice m'exaspère ! et puis le défaut de goût ! le manque de lettres et d'esprit scientifique !

Mon intention est de partir d'ici à la fin de la semaine [prochaine], de dimanche en huit. Aussitôt rentré à Croisset, j'en repartirai pour les régions visitées par *Bouvard et Pécuchet*. Déjà, je voudrais en être revenu, re-installé à ma table, et en train d'écrire. Voilà le vrai. Charpentier, que je n'ai pas encore vu, se propose (je le sais par un de ses commis) de faire un nouveau tirage des *Trois Contes* et de *Saint Antoine!* ce qui me flatte davantage.

Puisque tu te livres à la littérature légère jusqu'au point de lire du Féval, je te recommande les *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet (1). Lis cela ! afin que je puisse rugir avec toi ! Voilà un livre *distingué*. Tout s'y trouve, c'est « charmant ».

La mort du père Thiers (2) m'embête. J'ai peur qu'un grand nombre de bourgeois, par peur de Gambetta, ne votent pour cet idiot de Maréchal. [M. le préfet de la Seine-Inférieure], notre divin Limbourg (3) a empêché au Havre une conférence sur « la Configuration géologique de la Terre ! » et on veut que je ne sois pas toujours indigné !...

J'ai vu le jeune Guy, retour de Suisse. Les eaux de Louèche lui ont fait du bien au « système pileux ».

Mme Régnier me demande, dans une lettre, de lui faire une préface pour le roman d'elle, que va imprimer Charpentier. Je déclinerai cet honneur. Tant pis si elle se fâche. Ces espèces de recommandations au public puent le Dumas ! Merci. Elle devrait assez me connaître pour s'épargner cette requête... Elle me charge de te rappeler ta promesse, avec force compliments pour M. et Mme Commanville.

Nouvelle scie qu'on me fait pour l'Académie française ! Cette fois, elle vient d'Augier ! Pas si bête, j'ai « des Principes ».

Adieu, pauvre chère fille. Continue à te promener et à te bien porter.

Ta vieille Nounou.

A MADAME RÉGNIER.

Paris, 7 septembre 1877.

MA CHÈRE CONFRÈRE,

En arrivant de Saint-Gratien, je trouve votre lettre qui m'est renvoyée de Croisset. Nous en causerons tout à l'heure. Et d'abord, merci de m'avoir donné de vos nouvelles et de tout ce que vous me dites d'affectueux pour ma nièce. Elle est maintenant aux Eaux-Bonnes avec son mari. Je lui transmettrai votre commission. Je ne la verrai pas avant un grand mois, puis, à peine revenu à Croisset, dans cinq ou six jours, j'en repartirai pour la Basse-Normandie.

(1) Première édition, 14 août 1877 (Bibl. franç. 25 août).
(2) 3 septembre 1877.
(3) Les éditions antérieures des *Lettres à sa nièce* impriment ici Lizot, ce qui est une faute évidente; en 1877 le préfet de la Seine-Inférieure s'appelait Henry Limbourg.

Quand votre pièce sera-t-elle jouée? quelles misères vous a-t-on faites? Ah ! le théâtre ! Je le connais ! J'en ai assez et n'y retourne plus. A propos, savez-vous que j'ai enfin obtenu pour notre ami Bouilhet une place superbe? Ce petit monument sera adossé au mur de la nouvelle bibliothèque que l'on construit maintenant et de cette façon ne pourra être déplacé quoi qu'il advienne.

J'arrive à vous, chère confrère, et vous voyez un homme désolé, c'est-à-dire que je vous refuse carrément tout ce que vous me demandez, pas la dédicace, bien entendu ; au contraire, je vous en remercie. Mais quant à vous écrire une introduction ou une lettre servant de préface, voici mes raisons pour vous répondre non : 1° je me fâcherais absolument avec beaucoup d'amis, auxquels je n'ai point accordé cette faveur. Cet hiver Renard et Toudouze l'ont en vain implorée. Voilà les premiers noms qui me reviennent, mais la liste de ceux-là est longue. 2° ces procédés de grand homme, cette manière de recommander un livre au public, ce genre Dumas enfin, m'exaspère, me dégoûte. 3° la chose est parfaitement inutile et ne fait pas vendre un exemplaire de plus, le bon lecteur sachant parfaitement à quoi s'en tenir sur ces actes de complaisance qui, d'avance, déprécient le livre ; car l'éditeur a l'air d'en douter puisqu'il a recours à un étranger pour en faire l'éloge. Charpentier se passera parfaitement de ce vieux truc, soyez-en sûre.

Ai-je mon pardon? Maintenant que je vous ai traitée en homme, je vous baise les mains comme il sied à la belle dame que vous êtes.

Votre rustique mais dévoué confrère.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Paris] Mardi, 11 heures [11 septembre 1877].

MON LOULOU,

[.....] Mlle Caroline Espinasse (surnommée Coco) m'a bien chargé de te dire que : elle comptait te voir quand tu repasserais en chemin de fer. Une station (je ne sais pas laquelle) est tout près de sa maison. Elle veut venir pour te dire bonjour. Voici son adresse : Château de Ruat, le Teich (Gironde). C'est voisin d'Arcachon.[.....]

Si tu reviens seule à Croisset, la rentrée ne sera pas drôle ; je le sais par expérience. Il faudra te ruer sur la peinture.

J'ai vu l'enterrement de Thiers. C'était quelque chose d'inouï et de *splendide!* Un million d'hommes sous la pluie, tête nue ! De temps à autre on criait : « Vive la République », puis « chut ! chut ! » pour n'amener aucune provocation. On était très recueilli et très religieux. La *moitié* des boutiques fermées. Le cœur m'a battu fortement et plusieurs personnes comme moi étaient fort pâles. Il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée. Nous en recauserons. Le philosophe Baudry est devenu *énergumène.* Il voudrait exiler Limbourg en Californie, avec un Rabelais et un manuel de géologie, pour avoir interdit les conférences de MM. Réville et Siegfried. Les gens autrefois les plus modérés sont maintenant les plus furieux. Généralement on est suffoqué par la bêtise de Mac-Mahon. Je regrette que tu n'aies pas lu les journaux de la semaine dernière. Ils étaient curieux...

Le *Bien Public* nous sera envoyé à Croisset.

Pourquoi hâtez-vous votre retour? Jouissez de vos vacances. Tâche de rester quelque temps à Arcachon ; l'air de la mer te fera du bien, ma pauvre fille.

Je te bécote fortement.

Vieux.

A GUSTAVE TOUDOUZE.

Paris, 13? septembre 1877 (1).

MON CHER AMI,

Voici le titre du livre en question :

De Alcoolismo chronico, par Magnus Hus.

Il est traduit en grande partie par le docteur Morel dans son ouvrage *Des dégénérescences de l'espèce humaine.*

Quand Zola faisait l'*Assommoir*, G. Pouchet lui a indiqué plusieurs livres sur l'alcoolisme.

Je vous engage à consulter le nouveau dictionnaire de médecine de Dechambre.

L'ami qui m'avait parlé des crânes friables est le docteur Larrey. Ces crânes lui avaient été envoyés d'Afrique par un de ses élèves. Il les a montrés à l'Académie de médecine. En quelle année? Je ne sais plus. Mais si vous aviez besoin de plus de renseignements, je pourrais vous adresser à Larrey, qui demeure rue de Lille, 7... Vous pouvez d'ailleurs vous présenter, de vous-même. C'est un charmant homme qui vous recevra très bien.

Je savais que vous étiez élevé à la dignité d'ancêtre. J'ai dû vous envoyer ma carte !

Bonne pioche — et bonne santé, mon cher ami. — A l'hiver prochain.

Votre lettre m'a été renvoyée de Croisset, où je retourne après-demain.

Tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi soir, 10 heures, 17 septembre 1877.

MON LOULOU,

Me voilà revenu depuis tantôt, à 4 heures. Demain j'attends Laporte qui *m'apportera* son travail ; il dînera et couchera ici. Puis après-demain, mercredi, nous filerons vers Séez. Quand serai-je revenu? Je n'en sais rien au juste. Car je voudrais cette fois en finir avec mes excursions de *Bouvard et Pécuchet*, et n'être pas obligé de retourner dans leur pays.

Écris-moi à Caen, poste restante.

Mon retour ici n'a pas été si amer que les autres fois? Pourquoi?

J'ai trouvé tout en bon état, Julio très propre. Son nouveau collier le rend superbe. La jeune Clémence m'avait (par mes ordres) préparé *ung* bain qui m'a fait grand bien.

(1) 13 pourrait bien être une mauvaise lecture pour 15, puisque Flaubert est rentré réellement à Croisset le 17, — et qu'il dit ici «après-demain».

Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, ma pauvre fille ! et peut-être allons-nous être encore une quinzaine ! Il me semble que ton voyage t'a fait du bien. La migraine qui t'avait prise au départ des Eaux-Bonnes n'a donc pas eu de suite? car tu n'en parles pas dans ta lettre de samedi.

Je suis curieux de savoir ce qui résultera de l'incendie de la scierie Le Mire, relativement aux affaires. Pour le moment, c'est bon, mais par la suite? Problème. Espérons que d'ici à ce qu'elle soit réédifiée, celle de la rue de l'Entrepôt marchera !

Puisque tu lis de la littérature légère, je te recommande premièrement de te repaître des *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet. Je mettrai le volume dans ta chambre.

Mais ma plus grande recommandation est de te livrer, dès ton retour, à une peinture frénétique. L'Art avant tout, mon bibi, l'Art avant tout.

D'après mon calcul, vous devez arriver à Paris demain soir. Cette lettre vous y souhaitera la bienvenue.

Adieu, pauvre chère fille, ta Nounou t'embrasse tendrement et va se coucher.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset [18 septembre 1877].

Je veux vous dire bonjour (c'est-à-dire vous donner un baiser sur les deux mains, sur les deux joues et sur le front) avant de partir vers les lieux qui vous ont vue naître ; car demain je prends mon vol, pour *Bouvard et Pécuchet*, vers Séez ; ce sera ma première étape, et je passerai par Argentan qui est un peu aussi ma patrie, puisque mon arrière-grand-père, M. Fleuriot (le compagnon de La Rochejacquelin), était de ce pays-là. Et dire que je ne me suis pas servi de cette parenté pour « faire » ma tête dans le noble faubourg ! Je suis plus fier de mon aïeule la sauvagesse, une Natchez ou une Iroquoise (je ne sais).

Eh bien ! moi aussi j'ai vu les funérailles du père Thiers, et je vous assure que c'était splendide ! Cette manifestation réellement *nationale* m'a empoigné. Je n'aimais pas ce roi des Prudhommes, n'importe ! Comparé aux autres qui l'entouraient, c'est un géant ; et puis il avait une rare vertu : le patriotisme. Personne n'a résumé comme lui la France, — de là l'immense effet de sa mort.

Savourez-vous le voyage méridional de notre Bayard? Est-ce grotesque? quel four ! Ce guerrier, illustre par la pile gigantesque qu'il a reçue comme d'autres le sont par leurs victoires, est-ce assez drôle?

J'ai vu, dans la capitale que les modérés sont enragés ; l'Ordre moral en effet atteint au délire de la stupidité. Exemple : le procès Gambetta. Au Havre, on a interdit une conférence sur la géologie ! Et à Dieppe une autre sur Rabelais ! Ce sont là des crimes ! Or, je souhaite à mon préfet Limbourg vingt-cinq ans de Calédonie pour y étudier la formation de la terre et la littérature française.

Jamais l'attente d'un événement politique ne m'a autant troublé que celle des élections. La question est des plus graves et pas si claire qu'on croit.

Je vous *supplie* de lire les *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet, afin que

nous puissions rugir ensemble. Comme la critique est douce pour ceux-là, et qu'il fait bon, dans ce monde, être médiocre !

Non, je ne connais pas la « drôlerie » de Jules de Goncourt, où cela se trouve-t-il?

Le ton de votre dernière est triste, ma chère correspondante. Vous sentez-vous plus mal? Est-ce que vraiment vous ne reviendrez plus l'hiver à Paris?

Tâchez que dans une quinzaine j'aie une bonne lettre, c'est-à-dire très longue.

P. S. — Si vous pouviez me donner des renseignements sur le duc d'Angoulême, vous me rendriez un grand service ; mes bonshommes écrivent son histoire. Joli sujet !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Bayeux, lundi matin 24 septembre 1877.

Te voilà donc rentrée dans le vieux logis, pauvre loulou ! Y es-tu rentrée seule? Comment t'y trouves-tu? Dis-moi tout cela dans une lettre que tu m'adresseras à Falaise pour mercredi ou jeudi ; il faut, à mon avis, que les esquisses (1) de Fortin et de la Judith soient avancées ! Je compte être revenu dans huit ou dix jours, peut-être avant?

Nous nous levons à 6 heures du matin *(sic)* et nous nous couchons à 9 heures du soir. Toute la journée se passe en courses ! la plupart en petites voitures découvertes où le froid nous coupe le museau. Hier, au bord de la mer, c'était insoutenable. Nous avons passé quatre jours à Caen et dans les environs. Le soir, nous sommes arrivés ici par une forte pluie. Nous nous portons *très* bien et ne perdons pas notre temps. La seule débauche de la table est celle du poisson et des huîtres.

Laporte est « aux petits soins » : quel bon garçon ! Son activité brûlante me talonne pour que je finisse ici ma courte épître. Je te raconterai mon voyage plus longuement. Tu as su sans doute nos tribulations du départ. Aujourd'hui je vais tâcher de découvrir cette bonne Fanny. Demain nous nous mettrons à la recherche de l'emplacement du veau d'or (2).

A LA MÊME.

Falaise, samedi matin [29 septembre 1877].

Oui, mon loulou, j'ai reçu tes deux lettres adressées à Caen, et ce matin la troisième datée de mercredi.

Mon bon compagnon m'a quitté avant-hier, devant être à Rouen aujourd'hui, à 1 heure, pour coopérer, comme conseiller général, à la confection des listes de prix. Son absence lui aurait coûté 500 francs d'amende.

Donc, je suis seul, pour la fin de mon voyage a ⁞⁞ tique (3). Hier j'ai revu,

(1) Un portrait et une étude que Mme Commanville était en train de peindre.

(2) Voir *Bouvard et Pécuchet*, p. 110 : « En 1715, relate dom Martin, un sieur Héribel exhuma, aux environs de Bayeux, plusieurs vases d'argile pleins d'ossements, et conclut (d'après la tradition et les autorités évanouies) que cet endroit, une nécropole, était le mont Faunus, où l'on a enterré le veau d'or ».

(3) Voir note 1, p. 157, tome III.

avec ravissement (le mot n'est pas trop fort), Domfront et ses environs. Aujourd'hui je vais me promener en voiture aux alentours de Falaise. C'est là le pays de Bouvard et Pécuchet. Demain sera sans doute consacré à la même occupation. Puis j'irai à Séez, à Laigle et à la Trappe. Je t'assure que je ne perds pas mon temps ! Monsieur est toujours levé *drès* 7 heures et se trimbale toute la journée en prenant des notes. J'ai vu des choses qui me serviront beaucoup. Bref, ça va bien, j'ai bonne *maine* = mine et un appétit qui effrayait Valère ! Mon seul accident a été le bris de mon lorgnon.

J'ai vu Fanny qui m'a reçu avec une émotion de joie manifeste. Monsieur et Madame nous ont même invités à dîner. Elle a poussé des cris et des soupirs et n'en revenait pas d'étonnement ! A plus tard les détails.

J'avais l'intention d'aller à Rabodanges, mais c'est trop loin et ce serait une journée de perdue.

Sans doute je serai revenu au bon vieux Croisset et près de la chère nièce, mercredi ou jeudi. Il m'est difficile de rien préciser, mais tu seras avertie. Monsieur, en rentrant, aura besoin de prendre *ung* bain.

Bonne pioche picturale, mon pauvre chat. Bonne santé et bonne humeur. Il me tarde de te revoir.

Ton Vieillard de Cro-Magnon.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset près Rouen. Vendredi 5 octobre [1877].

MON CHER AMI,

Votre bonne lettre du 17 septembre (1) m'a attendu ici quelques jours, puis m'a été renvoyée à Caen. Je n'ai pas eu une minute pour y répondre, tant je me trimbalais avec activité par les chemins et grèves de la Basse-Normandie. Me voilà revenu depuis hier au soir. Il s'agit maintenant de se mettre à la pioche, chose embêtante et difficile. J'ai vu dans cette petite excursion tout ce que j'avais à voir, et n'ai plus de prétexte pour ne pas écrire. Mon chapitre sur les sciences sera terminé dans un mois, et j'espère être bien avancé dans le suivant (celui de l'archéologie et de l'histoire) quand je partirai pour Paris. Ce sera, je pense, vers le jour de l'an.

Ce sacré bouquin me fait vivre dans le tremblement. Il n'aura de signification que par son ensemble. Aucun *morceau*, rien de brillant, et toujours la même situation, dont il faut varier les aspects. J'ai peur que ce ne soit embêtant à crever. Il me faut une rude patience, je vous en réponds, car je ne peux en être quitte avant trois ans ! Mais dans cinq ou six mois le plus difficile sera fait.

J'ai su, par Charpentier, les résultats de votre goinfrerie, mon bon, et j'en ai envié la cause. Êtes-vous heureux d'avoir passé un été au soleil ! (2) Sur nos bords « l'astre du jour » s'est rarement montré. Présentement il fait même un froid de chien.

(1) Voir *Les Lettres et les Arts*, page 151.
(2) Émile Zola était à l'Estaque.

La politique devient de plus en plus abrutissante, généralement on est exaspéré par l'Ordre moral. Les anciens modérés sont les plus violents. Le Bayard des temps modernes, cet homme illustre par les piles qu'il a reçues, est « l'objet de la réprobation universelle » ; à Laigle (Orne), où j'étais avant-hier, on a couvert de m... les affiches de ses candidats. Tout cela est drôle, mais embêtant. Car les élections ne décideront rien, j'en ai peur. Le plus comique, c'est que les bonapartistes gueulent comme des ânes contre Mac-Mahon,— c'est l'histoire de Robert-Macaire et du baron de Wormspire, chacun veut f... l'autre dedans.

En fait de grotesque, j'ai vu quelque chose de réussi, c'est la Grande-Trappe. Cela m'a semblé tellement beau que je la collerai dans un papier.

Tourgueneff est occupé par le mariage de Mlle Viardot.

Goncourt (dont j'ai des nouvelles par la princesse Mathilde) est absorbé par son amour des japonnoiseries [*sic*] et prépare son édition de *Marie-Antoinette*. Charpentier m'a promis d'en faire une, *de* luxe, *de Saint Julien* pour le jour *de* l'an. Aucune révélation de Daudet ; j'ai lu quelques feuilletons de son *Nabab* qui m'ont plu, mais j'attends pour en parler que je connaisse l'ensemble. Le jeune de Maupassant a passé un mois aux eaux de Louèche et a souillé l'Helvétie par ses obscénités.

J'en ai découvert beaucoup d'inscrites et de gravées dans les départements de l'Orne et du Calvados. Il y en a jusque dans la pissotière de la cathédrale de Bayeux ! ! ! C'est l'œuvre de messieurs les chantres ou des enfants de chœur.

Vous ne me dites pas qui arrange l'*Assommoir* pour le théâtre? Et la *Feuille de Rose* (1) que devient-elle? Quand la verra-t-on?

Un journal annonce que Daudet fait de son *Jack* une pièce qui sera jouée cet hiver.

Je vous recommande les *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet. C'est au-dessous du néant. Mais c'est bien « grand monde ! » Est-ce bête ! et faux ! et usé !

J'ai été voir Yves Guyot dans sa prison et j'ai assisté aux funérailles du père Thiers, spectacle extraordinaire.

Adieu, mon vieux solide, bonne pioche, bonne santé et bonne humeur. Tous mes meilleurs souvenirs à Mme Zola, et à vous, avec une poignée de main à vous décrocher l'épaule. Votre

G. F.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, mardi. [9 octobre 1877].

[.....] Me voilà revenu dans ma cabane depuis mercredi, et il me semble que je vais piocher malgré l'abrutissement de la politique.

Quoique sceptique en cette matière, je trouve que c'est trop fort ! L'Ordre moral (en province du moins) arrive à des degrés fantastiques d'ineptie. Notre préfet interdit les conférences sur Rabelais et sur la *géologie!* Pourquoi? « Nos

(1) Comédie lubrique de Guy de Maupassant, qui fut représentée entre intimes à Paris, chez le peintre Becker.

populations» (style du *Journal de Rouen*) sont sourdement exaspérées. Mais le plus beau, c'est le père Baudry (de l'Institut). Je l'ai trouvé au paroxysme de la fureur mac-mahonnienne (textuel). Voilà ce qu'on a fait des modérés. La bêtise humaine actuellement m'écrase si fort que je me fais l'effet d'une mouche ayant sur le dos l'Himalaya. N'importe ! Je tâcherai de vomir mon venin dans mon livre. Cet espoir me soulage.

Dans toutes les gares où je me suis trouvé j'ai vu vos œuvres au premier plan, ainsi que celles de Zola.

Je suis bien curieux de votre travail sur la politique de Louis XV ; c'est un des coins les moins connus de l'histoire de France, mais je ne vois pas comment vous emboîtez cela dans les monographies sur les dames de l'époque?

Et cette histoire d'un clown, ou plutôt ce roman sur les clowns? y pensez-vous?

D'après le ton de votre lettre, vous me semblez en bon état. Tourgueneff m'a l'air embêté, je ne sais pourquoi. Cependant il se porte bien actuellement.

Je compte être revenu à Paris vers le jour de l'an, alors nous reprendrons nos dimanches et nos dîners philosophiques, dont le besoin se fait sentir.

D'ici là je vous embrasse. Donnez-moi de vos nouvelles de temps à autre. Bonne pioche et belle humeur, si c'est possible. Tout à vous.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, mardi [octobre 1877].

Mais, mon cher ami, vous avez dû, il y a deux ou trois jours, recevoir une lettre de moi? La mienne a croisé la vôtre.

Votre inquiétude à mon endroit m'a fait plaisir. Je n'en avais pas besoin pour savoir que vous m'aimez, — n'importe !

Il me semble que je vais piocher? malgré l'abrutissement de la politique.

Mes compliments sur votre feuilleton de dimanche dernier. C'est *ça*.

Je crois être à Paris vers le jour de l'an. Tout à vous.

Votre vieux.

J'ai reçu une lettre de Goncourt, il travaille les putains de Louis XV. Le bon Tourgueneff, d'après son dernier billet, me semble mélancolieux — bien qu'il soit en bon état physique.

P.-S. — Merde pour l'Ordre moral !

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 5 novembre 1877.

MON CHER AMI,

Vos renseignements sont parfaits. Je comprends toute la côte entre le cap d'Antifer et Étretat, comme si je la voyais. Mais c'est trop compliqué. Il me faut quelque chose de plus simple, autrement ce seraient des explications à n'en plus finir. Songez que tout ce passage de mon livre ne doit pas avoir plus de trois pages, dont deux au moins pour le dialogue et la psychologie.

Voici mon plan, que je ne puis changer. Il faut que la nature s'y prête (le difficile est de ne pas être en opposition avec elle, de ne pas révolter ceux qui auront vu les lieux). Débarqués au Havre, on leur dit qu'ils ne peuvent voir le dessous de la Hève, à cause des éboulements. Alors perplexité de mes bonshommes. Mais il y a de belles falaises, plus loin. Ils s'y rendent. Une falaise très haute, solide. Ici le dialogue commence et ils arrivent à parler de la fin probable du monde due à un cataclysme (système de Cuvier dont ils sont imbus). Peu à peu (pendant ce temps-là ils marchent) Pécuchet arrive à accumuler les preuves. Des cailloux déboulent de la falaise, Bouvard est pris de peur et court. Il est à cent pas en avant de Pécuchet, seul, il s'exalte, croit que le monde va crouler, hallucination, et il continue sa course furieusement. Pécuchet vient après en lui criant : « La période n'est pas accomplie », mais la falaise fait un coude. Bouvard disparaît. Arrivé à ce coude, Pécuchet regarde au loin, pas de Bouvard. Une valleuse se présente. Bouvard a dû la prendre? Pécuchet s'y engage, monte un peu, ne voit personne et pense à redescendre. Mais il se dit que la marée l'empêchera de passer, car elle bat presque son plein. A quoi bon d'ailleurs? et il continue à monter, mais le sentier est terrible : vertige. Il se met à quatre pattes et arrive enfin en haut où il retrouve Bouvard, arrivé sur le plateau par un autre chemin plus facile. Plus de détails me gêneraient.

Vous comprenez maintenant que la courtine, son tunnel, la manne-porte, l'aiguille, etc., tout cela me prendrait trop de place. Ce sont des détails trop locaux. Il me faut rester autant que possible dans une falaise normande en général ; et j'ai deux terreurs : peur de la fin du monde (Bouvard), venette personnelle (Pécuchet) ; la première causée par une masse qui pend sur vous, la seconde par un abîme béant en dessous.

Que faire? Je suis bien embêté ! ! ! Connaissez-vous aux environs ce qu'il me faudrait? Si je les faisais aller au delà d'Étretat, entre Étretat et Fécamp?

Commanville, qui connaît très bien Fécamp, me conseille de les faire aller à Fécamp, parce que la valleuse de Sennneville est effrayante; en résumé il me faut : 1° une falaise ; 2° un coude de cette falaise; 3° derrière lui une valleuse aussi rébarbative que possible ; et 4° une autre valleuse ou un moyen quelconque de remonter facilement sur le plateau.

Entre Fécamp et Senneville il y a des grottes curieuses. La conversation géologique pourrait y débuter. J'ai envie de faire ce voyage ; pouvez-vous me l'épargner par une description bien sentie? Enfin, mon bon, vous voyez mes besoins, secourez-moi.

AU MÊME.

Croisset. [Entre le 5 et le 10 novembre 1877].

Vous vous donnez bien du mal pour moi, mon cher ami, et je vous en remercie fort, mais votre lettre de ce matin n'a fait qu'accroître mes perplexités. Bref, après avoir toute la journée réfléchi à la chose, je me décide pour le parti suivant : Je fais aller Bouvard et Pécuchet jusqu'à Fécamp. Ils voient, un peu après le « Trou au Chien », les grottes de Senneville ; puis se présente la valleuse de Senne-

ville et, une lieue plus loin, celle d'Élétot, qui est très facile à monter. De cette façon j'ai très peu de descriptions à faire et mes personnages (dialogue et psychologie) restent au premier plan.

La côte d'Étretat est trop spéciale et m'entraînerait dans des explications encombrantes. Dimanche soir, j'espère avoir fini mon abominable chapitre des sciences ! Ouf !

Vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles, mon cher bonhomme. Comment vont les vers et le reste? Je ne sais rien du tout de mes amis.

N'avez-vous pas été réjoui comme moi par les vaines tentatives de Pouyer-Quertier, dit «l'Hercule de Martainville»? Est-il assez farce? et notre Bayard arrive à des proportions ineffables. Je trouve qu'il ressemble à Charles X ! ne serait-ce que par le côté de la chasse et de la religion.

Albert Millaud décoré ! ! ! Paul Féval frappant aux portes de l'Académie française ! Allons ! il y a encore de quoi rire !

Votre vieux vous embrasse.

L'aumônier du petit collège de Rouen (Joyeuse), ancien vicaire de Grand-Couronne, vient d'enlever une jeune fille. Tous les deux ont disparu. Mais rien comme grotesque ne vaut Pouyer, «l'Alcide du Ruissel», tâchant par la force de son génie de sauver la société, et y renonçant au bout de vingt-quatre heures !

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset] Samedi soir, 10 novembre 1877.

Je trouvais que vous m'oubliiez un peu, quand votre bonne lettre est venue me prouver le contraire. La grosseur du paquet m'a réjoui, mais tout n'est pas de vous puisque les deux tiers ne sont qu'une épître de Goncourt. Eh bien ! j'aime mieux les vôtres ! Ce n'est pas ça que vous eussiez écrit, de Rome ! Quelle drôle de manie que de faire de l'esprit là où il n'y a pas à en faire ! et de vouloir se distinguer, *être chic*, au lieu d'admirer bêtement comme un bourgeois ! Voilà où mène la rage de l'originalité, l'abus de la littérature.

Aujourd'hui, ou plutôt ce matin, j'ai poussé un grand *ouf !* car je viens de finir mon abominable chapitre des Sciences. L'anatomie, la physiologie, la médecine pratique (y compris le sytème Raspail), l'hygiène et la géologie, out cela comprend trente pages, avec des dialogues, de petites scènes et des personnages secondaires ! Le tour est joué. Mais je ne suis pas encore au tiers de l'œuvre. J'en ai pour trois ans, au moins. Jamais rien ne m'a plus inquiété. Oh ! si je ne me fourre pas le doigt dans l'œil, quel bouquin ! Qu'il soit peu compris, peu m'importe, pourvu qu'il me plaise, à moi, et à vous, et à un petit nombre ensuite. Il me serait bien doux de vous en lire un peu, et à ce propos je ne vous trouve pas juste, ma vieille amie, quand vous me dites : Je vous verrai à peine une heure en deux mois. Il y a deux ans, lorsque vous étiez à Paris, je ne suis pas sorti *une fois* sans monter le petit escalier de votre maison. Après tout, je comprends que Paris vous attriste et vous assomme. Il arrive à me produire, souvent, cet effet. Je me complais dans mon nid de plus en plus, et tout dérangement m'est odieux.

Eh bien ! « notre Sauveur » et les ministres restent en place ! (1) Cet entêtement est sublime, mais il faut s'attendre à tout de la part des imbéciles, et je ne suis pas aussi rassuré sur l'avenir que les bons républicains. Néanmoins, je regrette, au point de vue du comique, qu'on n'ait point poursuivi le père Hugo, pour son dernier bouquin que, moi, je trouve superbe. Quelle narration ! et quel gaillard que ce bonhomme !

L'œuvre de Pouyer-Quertier (dit l'Hercule de Martainville) m'a bien diverti. Espérons que ledit Rouennais est notre dernier Sauveur ; qu'après lui on ne verra plus de Messie, enfin qu'il ne nous reste aucune espérance ! Alors l'ère scientifique commencera. Mais nous en sommes loin, puisqu'on n'est pas sorti des incarnations, des représentations, des symboles et de la métaphysique la plus creuse !

Vous savez que j'attends avidement les obscénités de Pinard. Faites en sorte, au nom des dieux, que j'aie cette manne.

Avez-vous lu les *Étapes d'une conversion* (2) de ce bon Féval, qui m'a l'air de devenir gâteux? Payez-vous cela. Et il se présente à l'Académie ! Il voit en rêve les portes de l'Institut s'ouvrir, aspirant à la gloire de siéger entre Camille Doucet et Camille Rousset. Ah ! que tout est farce !

Je ne connais que les cinq ou six premiers feuilletons du *Nabab* et ne puis, par conséquent, vous en rien dire. J'ai peur que ce ne soit fait trop vite, mais le sujet est bien fertile. Votre histoire de Rochaïd-Dahdah m'a intéressé. Si j'étais plus jeune et si j'avais de l'argent, je retournerais en Orient pour étudier l'Orient moderne, l'Orient-Isthme de Suez. Un grand livre là-dessus est un de mes vieux rêves. Je voudrais faire un civilisé qui se barbarise et un barbare qui se civilise, développer ce contraste des deux mondes finissant par se mêler. Mais il est trop tard. C'est comme pour ma *Bataille des Thermopyles*. Quand l'écrirai-je? Et *Monsieur le Préfet !* et bien d'autres ! C'est toujours bon d'espérer, dit Martin. Le désir fait vivre.

Ce que vous m'écrivez sur l'automne m'a charmé, car j'aime ainsi que vous les feuilles qui jaunissent, le vent tiède et triste, comme un vieux souvenir d'amour, toutes les langueurs de l'arrière-saison, qui sont les nôtres. J'aimerais maintenant à me promener dans les bois, mais une promenade me dérange et quand j'ai fait deux ou trois tours sur ma terrasse, je me recourbe sur mon pupitre, en gémissant. A cinq heures j'allume ma lampe et ainsi de suite.

Écrivez-moi de longues lettres comme la dernière ; c'est un régal et un fortifiant

---

A ALPHONSE DAUDET.

Nuit de mercredi, 2 heures [21 novembre 1877].

MON CHER AMI,

Ce matin, quand j'ai reçu votre volume (3), j'ai tout lâché pour le lire, naturellement. Et je viens de le finir.

Eh bien, c'est bon ! très bon ! et ça m'a très amusé. La fête du Bey et la mort

(1) Élections du 4 novembre 1877.
(2) Publié le 7 juillet 1877 (*Bibl. franç.*, 28 juillet).
(3) *Le Nabab*, paru en librairie le 21 novembre 1877 (*Bibl. franç.*, 1er décembre 1877).

de Nora sont des morceaux épiques. De cela, j'en suis sûr. On ne fait pas plus *grand*, on n'écrit pas mieux.

J'adore votre Nabab et sa femme (quelle vérité !...). Montpavon est splendide ! Bref, tous vos personnages sont « nature ». On les connaît, l'action est bien menée. Ah ! saprelotte ! j'oubliais Jenckins ! qui n'est pas le moins bon. C'est que la cervelle m'en saute et les yeux me piquent.

Une seule chose m'a choqué : la digression sur le dimanche. Félicia me semble neuve. C'est bien la femme artiste, « Madame ». J'aime moins vos deux jeunes gens-hommes que les autres personnages. A une seconde lecture faite plus tranquillement, je changerai peut-être d'opinion à leur égard.

Quoiqu'il en soit, mon bon, vous pouvez vous frotter les mains et vous regarder dans la glace en vous disant : « Je suis un mâle ! »

Quel sera le sort du *Nabab?* J'ai peur que cet idiot de Mac-Mahon ne nuise à la vente !

Que devenez-vous? Vous seriez bien gentil de m'écrire pour me donner de vos nouvelles. Le bon Tourgueneff est repris d'un accès de goutte. Je n'ai aucune révélation des autres amis.

Moi, je pioche d'une façon insensée, et je suis un peu échigné. Vous me verrez vers le jour de l'an.

Re-bravo. Je vous embrasse de toutes mes forces. Votre vieux.

Ma lettre n'a pas de chic. Mais il est temps d'aller se coucher.

Mes respects à Madame Daudet. Deux baisers sur les joues de votre môme.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, vendredi, 10 h. 1/2, 23 novembre 1877.

MON PAUVRE CARO,

Mon épître ne sera pas longue, car il faut que je m'habille et que je déjeune pour aller à la Bibliothèque, où je retournerai probablement demain. Trois jours de suite à Rouen ! Vois-tu ça ! Y a-t-il, dans l'antiquité, de plus grands exemples d'héroïsme !

L'inauguration du buste du père Pouchet s'est très bien passée : un M. B*** (qui n'est pas B*** le médecin) a prononcé un discours stupide, un vrai morceau ! Celui de Pennetier était convenable, ainsi que celui du maire ; mais le bon Georges a ému son auditoire par quelques paroles bien senties (1).

Parmi les autorités se trouvait Lizot, qui m'a *accablé* de politesses. Il a fendu la foule *deux fois* pour me serrer la main. Problème? Note que je n'exagère nullement : tout le monde l'a remarqué.

Le soir, j'ai dîné chez Pennetier, très bon dîner, avec Pouchet et M. X***,

(1) Le monument élevé à la mémoire de F.-A. Pouchet, père de Georges et James Pouchet, a été inauguré à Rouen le 22 novembre 1877. Le *Journal de Rouen* du 23 rend compte de cette cérémonie et mentionne la présence de Flaubert. Des discours furent prononcés par Boutiller, membre de la Société des amis des sciences, — désigné par son initiale dans cette lettre, mais *probablement* nommé tout au long sur l'original, — par Pennetier, par le Maire, et enfin, comme paroles de remerciement, par Georges Pouchet.

directeur de l'aquarium du Havre. Ce monsieur, qui a longtemps habité le Sénégal, nous a raconté des histoires de singe, adorables ! une surtout, qui m'a transporté... et fait faire des réflexions philosophiques.

J'ai rencontré l' § [1], à qui j'ai fait ta commission. Il m'a répondu : « Je suis flatté ! je suis flatté ! » en réplique à cette fin de phrase : « ... son indignation » (l'indignation de Mme Commanville).

G. Pouchet, pendant quelque temps, va aller toutes les semaines à l'aquarium du Havre. Je le verrai à la fin de la semaine prochaine, probablement.

A partir de demain soir, Monsieur ne veut plus bouger de son « antre », pour finir avant le jour de l'an mon archéologie ; je n'ai pas une heure à perdre.

Votre rentrée à Paris s'est bien passée, il me semble. Je suis content que tu aies fait une connaissance aussi agréable : on n'en a pas trop de cette nature. J'aime le jeune Lecomte, et je regrette de n'avoir pas été à la première de la reprise d'*Hernani :* le spectacle de cet enthousiasme m'aurait renforcé dans mes principes, ou du moins dans celui-ci : « le mépris de l'opinion contemporaine ».

Laporte m'a dit qu'on était, à Paris, de plus en plus indigné contre Bayard.

Allons, adieu ; je n'ai que le temps de t'envoyer deux bons bécots.

Vieux.

Le jeune P*** chante des hymnes en l'honneur de ta peinture. Mais des éloges ! des éloges !

(Agence Nion.)

A LA MÊME.

Croisset, jeudi 2 heures, 29 novembre 1877.

Mon Loulou,

Ton mari est venu, hier, dîner à Croisset, et nous avons passé la soirée à deviser gentiment.

« Les Affaires » me paraissent prendre une assez bonne tournure. Il faut voir ce qui adviendra du côté de Mme Pelouze. Tâche d'être *extra-aimable* quand tu lui seras présentée, la semaine prochaine. C'est une bonne femme, avec qui il faut aller rondement.

[.....] Si le voyage de Trieste s'effectue, vous serez peut-être partis avant que je ne sois retourné à Paris, où je vivrai seul pendant un bon mois.

Depuis ton départ, j'ai écrit à peu près cinq pages ; il m'en faut encore huit pour faire mes paquets et j'ai, de plus, bien des lectures à débrouiller...

Rien de neuf, mon Caro ! [.....] je continue mon existence de « petit-père tranquille », d'autant mieux que Chevalier a tué sa tourterelle.

Bidault, notaire, croit que je travaille tout au plus *une heure* par jour ! il a exprimé cette opinion à ton époux ! Vraiment, les bourgeois vous supposent trop de génie !

A propos d'imbéciles, je pense à Mac-Mahon et aux Jacques qui l'admirent.

(1) Voir la note 2, p. 95, Tome III.

Comment ! la bonne Flavie, elle aussi, croit à ce « sauveur »? Elle est sur la pente de la décadence ; c'est triste !...

Tu me ferais plaisir d'écrire à mon disciple que tu es à Paris, pour qu'il vienne te voir et que j'aie de ses nouvelles. Passe chez Mme Brainne, toujours malade ; ce sera aimable à toi.

Bouvard et Pécuchet vont bien. Le chapitre suivant se dessine dans ma tête et, pour celui que je fais, il me semble que je le tiens. Je ne comprends pas que tu sois si longtemps à tes rangements, et mon cœur d'oncle et d'artiste brûle de savoir l'opinion de tes professeurs sur tes œuvres de cet été.

Adieu, pauvre chérie.

Ta Nounou.

A LA MÊME.

Croisset, mardi, 2 heures, 4 décembre 1877.

MON PAUVRE CHAT,

Ta lettre est triste, et rien d'étonnant à cela, puisque je la reçois un mardi, jour, pour moi, néfaste; mais d'abord, causons de ce qui te tient le plus au cœur : la peinture, l'Art sacro-saint.

Pauvre loulou, tu a des ennuis à cause de ta peinture ; mais, plus tu avanceras, plus ils augmenteront ! L'histoire des Arts n'est qu'un martyrologe ; tout ce qui est escarpé est plein de précipices. Tant mieux ! moins de gens peuvent y atteindre.

Ton parti est sage : « vole de tes propres ailes », avec le secours de Guilbert pour le dessin et, de temps à autre, un conseil de Bonnat.

Quant à de Fiennes, je souhaite que les choses s'arrangent, car ce serait bien embêtant et coûteux de déménager. Il sera toujours le plus fort, étant le propriétaire, c'est-à-dire ayant de l'argent. *Jamais* on ne m'a fait, à moi, la moindre réparation. Tout est locatif ! c'est convenu ! Donc, il faut céder ou s'en aller, et surtout en finir avec toutes ces histoires imbéciles qui usent votre énergie, dont on n'a jamais trop pour des choses plus sérieuses...

Ernest désire que tu fasses le voyage de Trieste avec lui, parce qu'il s'agit là-bas d'une décision grave à prendre et que tu as « l'esprit des affaires » : c'est le mot qu'il m'a dit l'autre jour. Je préférerais avoir ta gentille société, pendant six semaines, ma chère fille. Néanmoins, je pense qu'il est raisonnable, pour une foule de raisons « majeures », de faire ce qu'il demande, « d'acquiescer » à son désir !

Ton oncle ayant tout à fait perdu le sommeil (par excès de pioche), a pris, hier, un bain de deux heures et, de plus, s'est purgé, de sorte qu'il a un peu dormi cette nuit et se porte, ce matin, comme un charme.

Je suis très content de *Bouvard et Pécuchet ;* mais que de chemin me reste encore à parcourir ! que de livres à consulter ! que de difficultés ! Parfois, quand j'y rêve, la tête m'en tourne, et je me sens écrasé par le poids de mon ambition.

Et le père *Rabelais*, qu'en fais-tu?

Maintenant, qu'ai-je à te dire? Rien du tout. Julio dort dans mon fauteuil ; il tombe une petite pluie fine. Je vais mettre ceci à la boîte, recopier cinq pages

(la visite de Mme Bordin et du notaire, au musée) (1), puis revêtir la robe de chambre du Moscove (laquelle fait mes délices) et m'étendre sur mon divan rouge afin de piquer un chien, si faire se peut.

Adieu, pauvre Caro.

Mme Pelouze n'a pas la prétention d'être une femme « supérieure » ; c'est toi qui en *es une!* Elle est seulement très aimable, qualité rare dans les deux sexes!...

Fais la paix avec de Fiennes ! Dis-lui, comme Robert Macaire au gendarme : « Embrassons-nous, et que ça finisse ! »

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Dimanche matin [9 décembre 1877].

Oui ! Envoyez les placards.

Je vous les remettrai moi-même la semaine prochaine ; car je serai à Paris dans les environs du 20 ; et nous finirons de régler tout.

A vous, cher ami (2).

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, dimanche, 3 heures, 9 décembre 1877.

Le brouillard blanchit mes vitres, comme une décoction de chaux. Pas un bruit, pas un souffle. Julio dort sur mon tapis et je viens de finir mes notes sur l'archéologie celtique. Ouf ! à 5 heures je vais prendre *ung* bain pour tâcher de calmer Monsieur et faire qu'il puisse dormir. Mercredi prochain, anniversaire de ma naissance, Valère viendra dîner avec moi. Il apparaîtra par le bateau de 2 heures et nous travaillerons ensemble tout l'après-midi et toute la soirée. Il m'est fort utile pour le classement des notes qui figureront dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. M'occupent-ils, ces deux imbéciles-là ! quelle pioche ! Par moments je me sens comme broyé sous la masse de ce livre ! Je ne crois pas être arrivé au point que je voulais, dans trois semaines. N'importe ! je serai à Paris, au jour de l'an, pour embrasser ma pauvre fille.

Ta lettre de ce matin m'a fait plaisir. Tu m'y parais de meilleure humeur. Comment ! dans la même semaine Opéra, Opéra-Comique, et Conservatoire ! Voilà une existence !...

Un de ces jours, — quand? je n'en sais rien, — j'irai à Rouen pour reporter des livres à la Bibliothèque et je ferai une visite à l'Hôtel-Dieu. J'irai voir aussi l'Ange Mme Lapierre dont je n'ai pas entendu parler depuis notre dîner. Du reste, les Anges m'occupent très peu.

As-tu des révélations de mon disciple? Quel drôle de petit bonhomme !...

Tous les matins, j'ouvre le *Bien Public* avec l'espoir de la démission de Bayard !

(1) Voir *Bouvard et Pécuchet*, page 102 et suivantes.

(2) Charpentier a écrit en marge : « envoyé le 13 », ce qui permet de dater avec une certaine approximation cette lettre.

Il tient bon ! Je finis par le trouver sublime, mais ce sublime-là est embêtant.

Adieu, pauvre Caro, je t'embrasse bien fort.

Ta vieille Nounou.

A LA MÊME.

Croisset, nuit de mardi [18 décembre 1877].

MON LOULOU,

Je compte partir de jeudi à dimanche de la semaine prochaine, je ne sais pas encore le jour. Tout dépendra de *Bouvard et Pécuchet*. Mais tu peux, dès maintenant, commencer les préparatifs pour recevoir ton Vieux. Franchement, il est un peu éreinté. Sais-tu, depuis trois mois (le commencement d'octobre), combien j'ai pris de [jours de] congé? *un*, celui où j'ai été à Rouen pour le buste du père Pouchet. Il est vrai que je ne crois pas ma besogne actuelle mauvaise, et je me *ronge* afin d'avoir fini mon celticisme à l'époque fixée. C'est bête d'avoir fixé une époque.

Hier, j'ai été à la Bibliothèque remettre des livres, au Musée d'antiquités pour du Vieux-Rouen, voir Mme Lapierre, plus Ange que jamais, converser avec Bidault... et faire une visite à ma chère belle-sœur ! La brouille avec Saint-André a pour cause la politique, ce gentilhomme étant réactionnaire et s'étant livré à des violences de langage, intolérables, paraît-il.

Et demain je retourne à Rouen (! ! !) pour déjeuner chez Houzeau, avec R. Duval et les Lapierre. Le susdit Houzeau m'a envoyé tantôt par un commissionnaire un billet, où il me supplie de lui octroyer cette faveur. J'ai accepté pour ne pas faire la bête, pour n'avoir pas l'air d'un poseur (concession qui produit beaucoup de sottises) et j'en suis vexé. Ça me dérange, une journée perdue ! quand je n'ai pas une minute à perdre !

Si tu ne t'arrangeais pas avec Guilbert, mon vieux Foulongne (élève de Glaize et qui dessine très bien) pourrait te donner des avis, mais je crois Guilbert plus intelligent. Comme je suis content, ma chère fille, de voir ton amour pour « l'Art ». Plus tu avanceras dans la vie, plus tu verras qu'il n'y a que *ça !* Continue avec patience et ardeur. Dès le lendemain de mon arrivée, à ma première sortie, j'irai chez Bonnat ; compte dessus, l'Art avant tout, même avant les dames !

Oui, j'ai été content du renfoncement de Bayard. Est-il possible de caler d'une façon plus lourde? [Quel message !] C'est un chef-d'œuvre d'arrogance pour ceux qui l'ont dicté.

[.....] Le jeune *** (1) emplit la ville du bruit de ses débauches. Il porte « le déshonneur dans les maisons », mais interdit Rabelais, c'est bien.

Oh ! les misérables ! où trouver une latrine assez vaste pour vous enfouir tous !

Bardoux est « au Pinacle » (2), je lui ai envoyé un mot de félicitations. Avez-vous

(1) Peut-être Limbourg, préfet de la Seine-Inférieure, coupable, aux yeux de Flaubert, d'avoir interdit une conférence sur Rabelais à Dieppe. Voir ci-dessus page 320.

(2) Il venait d'être nommé ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, dans le cabinet Dufaure constitué le 14 décembre.

pensé à lui expédier vos cartes de visite? ou même, toi, un mot aimable? Cela me semble exigé par la bienséance.

Et puisque nous parlons d'amabilité, allez-vous en avoir excessivement pour le Vieillard de Cro-Magnon? Serez-vous gentils? M'entourerez-vous de fleurs et de jeunes filles? (que deviennent-elles, tes jeunes filles?) et surtout ayez soin, pendant les repas, d'être spirituels et de me divertir par une foule de joyeux devis, menus propos, farces, historiettes, rapprochements ingénieux, etc.

Mais je verrai ta bonne chère mine. C'est le principal.

Adieu, pauvre chat.

Ta Nounou te bécote.

N'étaient toi et les besoins de la littérature, je resterais ici indéfiniment, car je m'y trouve de mieux en mieux et n'éprouve pas du tout le besoin de la capitale.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris] Samedi midi [fin décembre 1877].

La plus grande difficulté consiste dans l'espacement des blancs. D'après mes observations en marge il doit être facile, cependant, de comprendre comment on doit les faire.

Nous pouvons espacer davantage les lignes entre elles, dans les longues mises en scène (1).

Je tâcherai de multiplier les paragraphes.

N. B. — Il me faudrait promptement ces mêmes placards corrigés pour que je puisse les envoyer en Russie.

Prière à M. Charpentier de me renvoyer, bien enveloppé, l'in-8 anglais que je lui ai donné comme spécimen.

J'ai reçu ces épreuves à 8 heures et demie. C'est un peu tard. En aurai-je dimanche?

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA (2).

[Paris, décembre 1877].

GUSTAVE FLAUBERT

vous demande un rendez-vous pour vous dire qu'il trouve votre bouquin une *merveille*.

Quelle exquise lecture ! (3)

---

(1) Ce détail fait penser qu'il s'agit d'une réédition de la *Tentation de Saint Antoine*. La 4e édition (in-18 jésus) parut chez Charpentier le 24 décembre 1877 (*Bibl. franç.*, 5 janvier 1878

(2) Cette simple carte de visite (ainsi que les lettres suivantes à l'auteur des *Trophées*) a été publiée par M. Miodrag Ibrovac dans sa thèse de doctorat : *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre* (Paris, 1923. In-8o) d'après les autographes communiqués par Mme de Heredia.

(3) Écrit au lendemain de la publication du tome I de la *Véridique histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des conquérants, traduite et annotée par Heredia (Paris, Lemerre). Ce livre fut achevé d'imprimer le 20 octobre 1877 ; mais Flaubert n'est allé à Paris qu'à la fin de décembre, et on ne peut donner aucune date précise à ce billet.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, samedi soir [12 ou 19 janvier 1878].

Voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, ma chère et vieille amie ! Que ne venez-vous à Paris? Votre belle-sœur a dit aujourd'hui à ma nièce que peut-être vous y viendriez. Espérons-le, hein?

Je travaille dans des proportions que j'ose qualifier de « gigantesques » ; en trois mois, du 3 octobre au 27 décembre, j'ai pris un après-midi de congé, et depuis que je suis ici je ne fais que lire et prendre des notes. Mon horrible bouquin est un gouffre qui s'élargit sous moi à chaque pas. Je suis maintenant dans le celticisme, dans la critique historique et dans l'*Histoire du duc d'Angoulême !* Les deux chapitres que j'ai immédiatement à écrire sont les plus difficiles. Quand en serai-je sorti?

En lisant un tas de choses sur la Restauration, j'ai trouvé que le Seize mai était comme le raccourci de cette époque : même aveuglement, même bêtise. Nous en sommes sortis d'une façon inespérée et maintenant on est à l'espoir. Messieurs les bonapartistes deviennent républicains *(sic)*. Tout cela est à crever de rire. Mais nous avons *frisé* l'égorgement, ni plus ni moins. Je vais de temps à autre déjeuner chez mon ami Bardoux et j'en apprends de belles. Il m'a promis des notes tendant à l'éreintement de la magistrature. Beau sujet. L'histoire de Pinard, auteur obscène, est parfaitement vraie et je soupire toujours après ses poésies.

Le Père Didon m'a demandé de vos nouvelles avant-hier. C'est un homme aimable et même très aimable. Mais c'est un prêtre. Or, mon éloignement des sectaires va si loin que le livre de mon ami Robin sur l'*Éducation* (1) m'a fort déplu. Les positivistes français se vantent, ils ne sont pas positivistes ! ils tournent au matérialisme bête, au d'Holbach ! Quelle différence entre eux et un Herbert Spencer ! Voilà un homme, celui-là ! De même qu'on était autrefois trop mathématicien, on va devenir trop physiologiste. Ces gaillards-là nient tout un côté de l'homme, le côté le plus fécond et le plus grand.

N'importe ! la théorie de l'évolution nous a rendu un fier service ! Appliquée à l'histoire, elle met à néant les rêves sociaux. Aussi remarquez qu'il n'y a plus de socialistes, sauf le fossile Louis Blanc.

Rien à l'horizon littéraire. Ah ! si fait ! je vous recommande une traduction de l'espagnol par José-Maria de Heredia : *Histoire véritable de la découverte de la Nouvelle-Espagne*. C'est un vrai régal que ce livre.

Je ne vais pas et, de tout l'hiver probablement, n'irai point au spectacle, tant j'ai besoin de mes soirées. Afin de fuir les dîners en ville, j'invente, chaque jour, des blagues impudentes. Vendredi prochain pourtant je dînerai chez Charpentier avec Gambetta.

Le père Hugo continue à être adorable et beaucoup trop hospitalier.

On m'a conté sur notre Bayard de jolies anecdotes, mais ce pauvre vieux devient attendrissant. Il y a en lui du Charles X et du Macbeth.

(1) Charles Robin : *L'instruction et l'éducation*. — Paris, 1877.

Je regrette Emmanuel (1). Avec un peu plus de lettres c'eût été un Henri IV, ne trouvez-vous pas? Pas un roi n'a été regretté comme il l'est. Il a été malin, fort et juste.

A LECONTE DE LISLE.

Paris [février 1878].

Merci de ton envoi, mon cher ami. Ceci sera mon exemplaire de Paris, l'in-octavo est à Croisset (2).

J'ai relu dans cette nouvelle édition mes pièces favorites, avec le *gueuloir* qui leur sied, et ça m'a fait du bien.

Coppée m'a dit que ta *Frédégonde* avançait ; l'idée de l'exaltation à laquelle je serai en proie le jour de la première m'effraye d'avance. Quand sera-ce?

Et nous ne nous voyons jamais ! ce qui est idiot.

Il faudra pourtant que nous passions prochainement toute une après-midi ensemble. Nous devons en avoir à nous dire ! Je suis maintenant très dérangé, mais à bientôt.

Ton vieux qui t'aime et t'admire.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, vendredi soir 1er mars 1878.

Ce que je deviens? Mais rien du tout. Je continue mon train-train. Depuis deux mois je n'ai pas écrit une ligne, mais j'ai lu, j'ai lu à m'en perdre les yeux. Il m'a fallu repasser les « Histoires générales de la Révolution française » sans compter le reste ; mettez une moyenne de *deux* volumes par jour. Tout cela pour le passage que je vais faire, lequel dépend d'une division de mon chapitre, qui pourrait s'intituler : « De la critique historique », laquelle division n'aura pas plus de dix pages. J'espère dans six semaines avoir fini mon quatrième chapitre, après quoi je n'en aurai plus que six ! En de certains jours, je me sens écrasé, puis je rebondis.

Un vent de distractions culinaires a soufflé sur la capitale. Tout le monde se plaint de dîner en ville. J'ai beau inventer des blagues formidables pour me soustraire à ce dérangement, je le subis et j'en enrage. Aussi pour avoir plus de temps à moi, il m'a fallu (momentanément) lâcher des amis. Je n'ai été qu'une fois chez le père Hugo et je ne fais de visite à aucune dame ; ma chevalerie française est vaincue par la littérature. Par rusticité et égoïsme (économie d'heures) je n'ai point assisté aux funérailles de la pauvre mère Guyon. Voilà bientôt trois ans que je n'ai vu Sylvanire. Lors de ma dernière visite, je l'ai trouvée engouée de Cuvillier-Fleury, lequel est un joli coco. Je viens de lire (pas plus tard qu'aujourd'hui)

(1) Victor-Emmanuel II de Savoie mourut le 9 janvier 1878.

(2) Il ne peut s'agir que des *Poèmes barbares*, publiés en 1872 dans le format in-8°, et en février 1878, dans une nouvelle édition in-12. Les *Poèmes antiques* n'ont paru dans ce dernier format qu'après la mort de Flaubert.

ses « Portraits révolutionnaires [1] » ; ça ressemble à du Sarcey prétentieux. Quel bon sens ! et quelle élégance !

Gambetta (puisque vous me demandez mon opinion sur ledit sieur) m'a paru, au premier abord, grotesque, puis raisonnable, puis agréable et finalement charmant (le mot n'est pas trop fort) ; nous avons causé seul à seul pendant vingt minutes et nous nous connaissons comme si nous nous étions vus cent fois. Ce qui me plaît en lui c'est qu'il ne donne dans aucun poncif, et je le crois humain.

Ma nièce dessine et peint à s'en rendre malade. Dans deux ou trois ans elle aura un vrai talent ; mais je ne veux pas qu'elle expose, préférant la voir débuter par une œuvre sérieuse.

Le Père Didon m'a donné de vos nouvelles, il y a quelque temps, je commençais à trouver l'absence de lettres un peu longue. Je me réjouis à l'idée de vous voir cet été, mais il ne faut pas venir au mois de juin, puisque je partirai d'ici à la fin de mai ; qui vous empêche d'avancer votre voyage d'une quinzaine, au moins? Voyons, faites ça ! Soyez gentille ! Paris vous épouvante, je le comprends. La vue des lieux où l'on a souffert ravive la plaie. Pendant plusieurs années je me suis détourné de la rue de l'Est, tant je m'étais embêté atrocement dans cette rue-là. Au fond je ne regrette nullement ma jeunesse (et vous?), ce qui ne signifie pas que je ne voudrais point rajeunir.

Eh bien ! et la mort du Pape ! [2] Voilà un événement qui produit peu d'effet ! l'Église n'est plus où on la mettait autrefois, et le Pape n'est plus le Saint-Père. C'est un petit nombre de laïques qui forme maintenant l'Église. L'Académie des Sciences, voilà le concile, et la disparition d'un homme comme Claude Bernard est plus grave que celle d'un vieux Seigneur comme Pie IX. La foule sentait cela parfaitement à ses obsèques (celles de Claude Bernard). J'en faisais partie. C'était religieux et très beau.

Que dites-vous du centenaire de Voltaire, monté et dirigé par Menier, chocolatier? L'ironie ne le quitte pas, ce pauvre grand homme ; les hommages et les injures persistent comme de son vivant ! Après tout je dis une bêtise, car pourquoi un chocolatier serait-il moins digne de le comprendre qu'un autre monsieur? Et la guerre? et les forfanteries de la perfide Albion tournant en eau de boudin? Farce ! Farce ! « Toutes nos vocations sont farcesques », comme disait le père Montaigne. N'importe ! sans doute par l'effet de mon vieux sang normand, depuis la guerre d'Orient je suis indigné contre l'Angleterre, indigné à en devenir Prussien ! Car enfin, que veut-elle? qui l'attaque? Cette prétention de défendre l'Islamisme (qui est en soi une monstruosité) m'exaspère. Je demande, au nom de l'humanité, à ce qu'on broie la Pierre-Noire, pour en jeter les cendres au vent, à ce qu'on détruise La Mecque, et que l'on souille la tombe de Mahomet. Ce serait le moyen de démoraliser le Fanatisme.

Anacharsis Cloots disait : « Je suis du parti de l'indignation ». J'arrive à lui ressembler, ne trouvez-vous pas? C'était d'ailleurs un drôle d'homme et pour qui j'ai un faible. Quand on le guillotina, il voulut passer après ses compagnons « pour

(1) *Portraits politiques et révolutionnaires*, publiés en 1851.
(2) Pie IX, mort le 8 février 1878.

avoir le temps de constater certains principes ». Quels principes? Je n'en ai aucune idée, mais j'admire cette fantaisie.

Recevez toutes les tendresses de votre vieil ami.

---

* A JULES TROUBAT.

[Paris] Mardi 9 avril [1878].

MON CHER AMI,

Comment faire pour trouver dans Sainte-Beuve des articles que l'on suppose devoir y être? Vous m'aviez parlé d'une *Table générale*. Elle me serait maintenant bien utile.

A-t-il écrit quelque chose sur Madame Cottin? Où cela se trouve-t-il? J'aurais besoin de parcourir la liste de tous ses articles sur les romans !

Répondez-moi le plus promptement possible, vous serez bien gentil. Tout à vous.

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Paris, avril 1878].

MON BON,

Lundi soir, j'avais fini le volume (1).

Il ne dépare pas la collection, soyez sans crainte, et je ne comprends pas vos doutes sur sa valeur.

Mais je n'en conseillerais par la lecture à ma fille, si j'étais mère ! ! ! Malgré mon grand âge, ce roman m'a troublé et *excité*. On a envie d'Hélène d'une façon démesurée et on comprend très bien votre docteur.

La double scène du rendez-vous est *sublime*. Je maintiens le mot. Le caractère de la petite fille est très vrai, très neuf. Son enterrement merveilleux. Le récit m'a entraîné, j'ai lu tout d'une seule haleine.

Maintenant voici mes réserves : trop de descriptions de Paris, et Zéphyrin n'est pas bien amusant. Comme personnages secondaires, le meilleur, selon moi, c'est Matignon. Sa tête, quand Juliette blague son appartement, est quelque chose de délicieux et d'inattendu.

Le mois de Marie, le bal d'enfants, l'attente de Jeanne sont des morceaux qui vous restent dans la tête.

Quoi encore? Je ne sais plus. Je vais relire.

Je serais bien étonné si vous n'aviez pas *un grand succès de femme*.

Plusieurs fois en vous lisant je me suis arrêté pour vous envier et faire un triste retour sur mon roman à moi — mon pédantesque roman ! qui n'amusera pas comme le vôtre !

Vous êtes ung mâle. Mais ce n'est pas d'hier que je le sais.

A dimanche et tout à vous. Votre vieux.

---

(1) *Une page d'amour*, publiée chez Charpentier le 13 avril.

* AU MÊME.

[Paris] Mardi soir [30 avril 1878].

MON BON,

N'ayant pas reçu de lettre de vous hier, j'ai compris que la 1re est pour samedi (1). Mais quand la répétition? et à quelle heure?

Tout à vous.

Tourgueneff, que j'ai vu aujourd'hui, va mieux, et compte aller au Palais-Royal samedi, ou tout au moins se flatte d'y pouvoir aller.

Si vous n'avez pas de place pour Maupassant, *faites-moi inscrire pour deux places*, l'une près de l'autre, et jouxtant une sortie, afin d'avoir un courant d'air. C'est un *service* que je vous demande. Faites cela, et disposez de mon billet, ça vaut mieux.

A MADAME TENNANT.

[Paris] Samedi [4 mai 1878].

MA CHÈRE GERTRUDE,

Je vous remercie du fond du cœur pour votre splendide cadeau. *Rien* ne pouvait me faire plus de plaisir. Je contemple la fille en songeant à la mère. Quand verrai-je en nature l'une et l'autre? Ne venez pas en France sans me faire un signe d'appel. J'y obéirai avec empressement.

Dans quelles rêveries m'entraîne ce portrait ! Trouville, le rond-point des Champs-Élysées, votre séjour à Rouen, à l'hôtel, vous souvenez-vous?, etc. tout ce que j'ai eu de meilleur dans ma jeunesse ! mais je n'avais pas besoin de portrait pour cela !

Adieu, ma chère Gertrude, ou plutôt à bientôt, n'est-ce pas? et croyez à l'inaltérable affection de votre vieil ami.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, lundi [27 mai 1878].

Mes paquets sont faits et, après-demain, j'espère être réinstallé à Croisset devant ma table et en train d'écrire mon chapitre V.

Paris commence à m'écœurer fortement. Quand je l'habite depuis plusieurs mois, il me semble que tout mon être s'en va par mille pertuis et se répand au niveau du trottoir. Ma personnalité s'envole, comme fêlée par le contact des autres, je me sens devenir cruche, et puis l'idée seule de l'Exposition me fatigue ; j'y ai été deux fois. La vue générale du haut du Trocadéro est vraiment splendide. Cela fait rêver à des Babylones de l'avenir. Quant aux détails, ce qui m'a le plus amusé, c'est une basse-cour japonaise. Il faudrait trois mois à quatre heures par jour pour connaître tout ce qu'il y a dans ces grandes assises de la civilisation. Le temps me manque, faisons notre métier.

(1) La première du *Bouton de rose* qui eut lieu en réalité le lundi 6 mai 1878.

Je suis convié au centenaire de Voltaire ; mais je n'irai pas, car j'en suis à économiser les heures. Cette histoire du centenaire est bien comique. Avez-vous vu l'alliance des grandes dames et des poissardes? Les ennemis de Voltaire sont destinés à être toujours ridicules ; c'est une grâce de plus donnée par Dieu à ce grand homme. De celui-là on peut dire qu'il est immortel ; dès qu'on a besoin de lui on le retrouve tout entier. Bref, MM. les cléricaux et MM. les monarchistes perdent complètement la boule.

Avez-vous admiré Sardou (1) trouvant que Thiers était un génie grec, un esprit attique? (ce qui est vrai dans le monde dont Sardou est l'Aristophane).

A propos de théâtre, je n'ai été de tout mon hiver qu'une seule fois au spectacle, et c'était au Palais-Royal, à la première de *Bouton de Rose* (2). L'œuvre est pitoyable, ce dont ne se doute pas l'auteur. Mon ami Zola veut fonder une école. Le succès l'a grisé, tant il est plus facile de supporter la mauvaise fortune que la bonne. L'aplomb de Zola en matière de critique s'explique par son inconcevable ignorance. Je crois que personne n'aime plus l'Art, l'Art en soi. Où sont-ils ceux qui trouvent du plaisir à déguster une belle phrase? Cette volupté d'aristocrate est de l'archéologie.

Avez-vous lu le *Caliban* (3), de Renan? Il y a dedans des choses charmantes, mais ça manque de base, beaucoup trop.

Que devenez-vous, pauvre chère amie? Que lisez-vous? A quoi songez-vous? Quand se reverra-t-on? Au nom de votre propre dignité, ne vous abandonnez pas! Serai-je plus heureux l'hiver prochain? Viendrez-vous à Paris?

J'ai passé cinq jours de la semaine dernière à Chenonceaux, chez Mme Pelouze. On y a fait en l'an 1577 une ribote ornée de femmes nues que j'ai envie d'écrire. Le sujet du roman *Sous Napoléon III* m'est enfin venu ! Je crois le sentir. Jusqu'à nouvel ordre cela s'appellera *Un ménage parisien*. Mais il faut que je me débarrasse de mes bonshommes. J'espère au jour de l'an prochain être à la moitié de ce formidable bouquin.

Allons, adieu. Tâchez de tolérer cette gueuse d'existence et écrivez-moi de longuissimes épîtres. Ce me sera un grand plaisir.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 6 heures [29 mai 1878].

Enfin, me voilà rentré dans mes Lares ! Dieu merci ! mais *je tombe sur les bottes ! ! !* Conséquence de mes deux jours passés à Paris, et surtout de la journée d'hier. Que de mal pour avoir une voiture ! et quelle pluie ! J'ai été obligé de refaire sécher mes habits au feu, pour les remettre ce matin.

(1) Élu le 7 juin 1877 membre de l'Académie française.

(2) *Bouton de rose*, farce en 3 actes, d'Émile Zola, a été joué pour la première fois au Palais-Royal, le 6 mai 1878. La pièce n'eut en tout que sept représentations pendant l'année.

(3) Mentionné dans la *Bibliog. Française* du 12 juin seulement, mais publié depuis le 25 mai, comme l'annonce le «feuilleton» de cette même *Bibliographie*.

Dimanche soir, j'ai dîné chez moi, tout seul, et je me suis couché dès 10 heures. Lundi, j'ai eu à déjeuner d'Osmoy, qui m'a accompagné dans mes courses jusqu'à 4 heures. Il a été *charmant* d'esprit et de cordialité. Cela m'a fait du bien au cœur car tu sais que Vieux est sensible. Bref, nous nous sommes séparés plus amis que jamais et il m'a promis de me faire une visite à Croisset le 12 juin. Le soir, j'ai eu à dîner mon disciple, qui a partagé mon petit pot-au-feu. J'avais rencontré dans la rue Victor Hugo et Mme Drouet (laquelle s'est informée avec beaucoup d'insistance de Mme *de* Commanville). Bref, il n'y a pas eu moyen de refuser une invitation à dîner pour hier. Repas fort agréable. Absence de politique. Sympathie universelle.

A 11 heures et demie je suis arrivé ici, par un froid terrible. Mon déjeuner était prêt. Julio a bondi devant moi et m'a accablé de caresses. De 1 heure à 3, j'ai fait des rangements, puis dormi jusqu'à 5. Présentement je puis me remettre à l'ouvrage Le jardin me paraît en bel état [.....].

J'étais invité par le Comité du Centenaire de Voltaire à orner de ma personne cette petite fête de famille. Mais j'ai préféré, malgré mon *culte* pour Voltaire, ne pas perdre deux jours sur le pavé de Paris et revenir dans ma vieille maison me mettre à la pioche. Tes prévisions sont réalisées. Monsieur a lampé, à son déjeuner, toute une cruche de boisson.

Toutes les fois que tu recevras une lettre de moi à Chinon, dis à Mme de La Chaussée que je te charge de, etc., c'est convenu et exigé.

Adieu, pauvre loulou. Promène-toi et soigne-toi, rétablis-toi !

Et écris le plus souvent et le plus longuement que tu pourras au Vieillard de Cro-Magnon,

Au surnuméraire,

A ta nounou,

A ta vieille bedolle d'oncle qui t'embrasse.

A LA MÊME.

Croisset, nuit de lundi [10 juin 1878].

[.....] Puisque tu te plais à Chinon, pourquoi n'y pas rester jusqu'au 16? Profite des bons moments, ils sont rares.

Que vas-tu faire? et qu'allez-vous faire? Vous me semblez bien incertains, quant à vos projets de voyage. J'imagine que tu vas d'abord voir un peu l'Exposition et le Salon, bien entendu. Mais ensuite, iras-tu directement à Plombières ou à Royat? Ou bien reviendras-tu dans le pauvre vieux Croisset qui est maintenant très beau et où je vous plains de ne pas être. Le seul événement de ma semaine a été hier, ici, le dîner de Lapierre. Leur môme, qu'ils m'ont amené, ne m'a pas diverti du tout, mais pas du tout. Son excès d'activité surexcitée par Julio, et d'ailleurs bien naturelle à son âge, comme dirait Prud'homme, m'empêchait de parler, me faisait battre le cœur. Comment des parents sont-ils assez égoïstes pour infliger à leurs amis des supplices pareils? Mais il est convenu que les célibataires seuls sont égoïstes ! A 9 heures un quart je me suis retrouvé dans ma solitude avec plaisir. Voilà le vrai.

Mes bonshommes se portent bien, mais c'est peut-être leur faute, je ne dors pas assez. Pas plus de cinq heures la nuit, et à peine deux dans le jour...

Aujourd'hui, fête à Dieppedalle. Il a passé beaucoup de monde et de bateaux sous mes fenêtres. Comme j'avais tout à l'heure extrêmement froid aux pieds, je viens de me faire du feu. Voilà les dernières nouvelles.

A MADAME RÉGNIER.

Croisset, dimanche [juin 1878].

CHÈRE CONFRÈRE,

J'ai reçu mon exemplaire hier matin (1) et j'ai relu l'œuvre, dont je me souvenais parfaitement. Et d'abord, merci pour la belle dédicace. Cette attention a « chatouillé de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ».

Le récit s'avale très vite, c'est amusant et bien composé. Quand vous honorerez mon gîte de votre présence, je vous montrerai les coups de crayon dont je vous ai balafrée. Il y a des choses exquises, d'autres qui me choquent comme banales et n'étant pas dignes de vous ; mais en somme cela fait un très joli conte. Je vous expliquerai pourquoi je dis « conte » et non « roman ».

Votre pièce eût été maintenant perdue, la saison est mauvaise.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, lundi soir [juin 1878] (2).

Oui, mon loulou, ton Vieux se trouve bien et même très bien, au milieu de son vieux cabinet, dans son vieux Croisset, à raboter sa vieille littérature, sur sa vieille table. Mon cinquième chapitre est maintenant tout à fait en train, et si rien ne m'arrête, je puis l'avoir fini à la fin de juillet.

Ton mari m'a tenu compagnie pendant trente-six heures, et est parti ce matin. Le dîner d'hier lui a plu beaucoup. Il a absorbé pas mal d'aloyau et immensément de crème. Il était fort content de la réussite de ses travaux horticoles. Mamzelle Julie n'est pas encore revenue. Un gros rhume la retient à Rouen. Je compte avoir le bon Laporte mercredi à dîner et à coucher.

Dimanche prochain j'aurai peut-être à déjeuner M. et Mme Lapierre.

Fortin s'est engagé à guérir ma tache frontale qui est maintenant fort laide : aussi prends-je de la liqueur de Fowler comme une jeune fille chlorotique et du bicarbonate de soude.

Voilà toutes les nouvelles, pauvre chat.

(1) Le roman de Daniel Darc (Mme Régnier), *Revanche posthume* parut chez Charpentier le 19 juin 1878 (*Bibl. franç.* du 20 juillet). Les éditions antérieures dataient à tort cette lettre de l'automne 1877. Elle est certainement de juin 1878.

(2) Datée à tort 1874 dans les éditions antérieures, alors qu'une note en bas de page indiquait cependant que le « cinquième chapitre » en train était de *Bouvard et Pécuchet*. C'est au début de juin 1878 seulement que Flaubert commença de l'écrire.

Je te félicite de la société de la bonne Flavie. C'est une vraie amie, celle-là ! ou plutôt c'est la vraie. Allez-vous jaboter ensemble ! Dis-lui de ma part mille tendresses. Ce ne sera pas trop.

Là-dessus Monsieur embrasse son poulot et va se coucher.

Ta Nounou qui t'aime.

---

* A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset, juin-juillet 1878].

MON CHER GUY,

Comment va votre pauvre maman? Je voudrais avoir de ses nouvelles, des vôtres aussi, et n'ai rien de plus à vous dire.

Je travaille comme 36 mille hommes présentement. C'est la grammaire française qui m'occupe. Est-ce bête, mon Dieu ! bref, j'espère avoir fini mon chap. V (= la littérature), à la fin de juillet, et alors je serai à *la moitié* de mon livre.

Aucune révélation de nos amis. Que va devenir Zola, sans le *Bien public?* — car cette feuille a expiré aujourd'hui même.

Je voudrais savoir comment se sera passé Fracasse.

Et la *Vénus rustique*, que devient-elle? Et mes notes sur cet idiot de Stendhal?

Bonne pioche et belle humeur.

Je vous embrasse.

Votre vieux
G. F.

Rien de neuf du côté de Bardoux?

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, mardi soir [9 juillet 1878].

Bien que le mois de mai prochain soit loin du présent, je pense à lui, puisqu'alors je dois vous voir. A la fin de celui-ci j'espère être à moitié de mon abominable bouquin. En de certains jours je me sens broyé par la pesanteur de cette masse et je continue cependant, une fatigue chassant l'autre. C'est de la conception même du livre que je doute. Il n'est plus temps d'y réfléchir, tant pis ! N'importe ! ce me demande souvent pourquoi passer tant d'années là-dessus, et si je n'aurais pas mieux fait d'écrire autre chose? mais je me réponds que je n'étais pas libre de choisir, ce qui est vrai. Enfin mon acharnement à ce travail rentre tout à fait dans je que le docteur Trélat appelle « la folie lucide ».

Vous me parlez de ***, qui ne vous semble pas forte. C'est tellement mon opinion que je ne vais plus la voir. A quoi bon? A mon âge on ne doit plus rien faire d'inutile, pas plus que lire des « nouveautés ». Aussi ai-je abandonné dès la vingtième page le roman de mon ami Claudin (1). Comment avoir la force physique

(1) Gustave Claudin : *Les Caprices de Diomède* (*Bibl. franç.*, 1er juin 1878.)

d'écrire des choses pareilles? Quel style ! oh ! là ! là ! Et puis mes yeux commencent à se fatiguer et j'en abuse plus que jamais.

J'ignore Marius Topin (1) et le roman de Richepin mêmement. Quant à l'abbé Michon (que j'ai connu jadis à Constantinople), son livre sur les écritures (2) me semble celui d'un farceur. Avez-vous remarqué qu'il trouve ma signature « en coup de sabre » pareille à celle de Collot d'Herbois et de Fouquier-Tinville? Peut-on dire des bêtises de cette force? Et si c'est là une science, merci !

Banville m'a, ce matin, envoyé une nouvelle édition de ses *Odes funambulesques* (3). Les notes m'ont re-amusé. *Notre* jeunesse à nous autres, vieux romantiques, s'y retrouve un peu. A propos de romantiques, vous savez que j'admire absolument le discours du père Hugo au centenaire de Voltaire. C'est un des grands morceaux d'éloquence qui existent, tout bonnement. Quel homme !

Vous ai-je dit qu'il me fait une *scie* relativement à l'Académie française? (lui et quelques autres, le bonhomme Sacy, entre autres) mais votre ami n'est pas si bête ni si modeste. Partager le même honneur que MM. Camille Doucet, Camille Rousset, Mézières, Champagny et Caro, ah ! non ! mille grâces. « Rohan ie suys ». Tel est le fond de mon caractère.

Taine (4) est un gobe-mouches qui devient un peu ridicule. On a eu tort de le refuser, mais il a eu tort de se présenter sous « l'égide de la réaction ». Quant à son livre, ce n'est pas *ça*. Si l'Assemblée Constituante n'eût été qu'un ramassis de brutes et de canailles, elle eût vécu ce qu'a vécu la Commune de 70. Il ne dit pas de mensonges, mais il ne dit pas *toute* la vérité, ce qui est une façon de mentir. La peur violente qu'il a eue de perdre ses rentes lors de « nos désastres » lui a un peu oblitéré le sens critique. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit. Sans le *caractère*, les œuvres d'art, quoi qu'on fasse, seront toujours médiocres ; l'honnêteté est la première condition de l'esthétique.

Quant à Henri Martin, c'est un pur idiot. J'ai lu de lui, cet hiver, des scènes historiques sur la Fronde, genre Vitet, qui sont d'un joli tonneau. Qu'on soit la lune d'un soleil, très bien ; mais l'être d'un lampion comme Vitet, c'est se mettre plus bas que les chandelles à 36.

Ah ! pauvre littérature, où sont tes desservants? Qui aime l'Art, aujourd'hui? *Personne*. (Voilà ma conviction intime). Les plus habiles ne songent qu'à eux, qu'à leurs succès, qu'à leurs éditions, qu'à leurs réclames ! Si vous saviez combien je suis écœuré souvent par mes confrères ! Je parle des meilleurs.

Allons, adieu. Écrivez-moi de longues lettres si vous pouvez. Vous ferez bien plais'r à votre ami.

---

(1) Marius Topin : *Les romanciers contemporains* (Paris, Charpentier, 1876). Il y est question p. 171 188, de Flaubert, à propos de *Madame Bovary*.

(2) Michon (abbé J.-H.) : *De l'intervention de la science nouvelle, la graphologie, dans les causes judiciaires...* Tours, 1878. (*Bibl. franç.*, 12 octobre).

(3) *Poésies complètes : Odes funambulesques, Occidentales, Idyles prussiennes. Édition définitive.* — Paris, Charpentier (*Bibl. franç.*, 27 juillet).

(4) Taine : *Les origines de la France contemporaine. La Révolution, tome I.* (4e édition publiée le 27 mai 1878. Voir *Bibl. franç.*, 29 juin).

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, mercredi 24 [juillet 1878].

MON CHER AMI,

La note ci-incluse vous démontre que votre auteur travaille comme XV bœufs. J'aurais besoin *immédiatement* des susdites brochures et livres.

Envoyez-les-moi par le chemin de fer à Croisset, ou par la poste en plusieurs paquets, ou : à Rouen, quai du Havre, 7, à M. Pilon, pour remettre à M. G. Flaubert.

Je profite de l'occasion, mon bon, pour vous demander comment se portent : vous, Mme Marguerite, et les mômes et les chiens.

Je n'ai aucune nouvelle d'aucun de nos amis.

Tourgueneff doit arriver maintenant à Pétersbourg. — Je sais que Zola est devenu propriétaire d'une maison de campagne. Le *Bien Public* étant supprimé, dans quelle feuille continue-t-il à brandir l'étendard du Naturalisme?

Alph. Daudet n'est-il pas aux Petites-Dalles? et Goncourt? etc.

J'ai lu l'assignation de Judith, et la lettre de son époux. C'est *gigantesque*.

Pour moi, je suis maintenant perdu dans la politique (théorique), et je commence la seconde moitié de mon horrifique bouquin.

Sur quels bords êtes-vous?

Je vous embrasse vous et les vôtres.

---

* A ÉMILE ZOLA (1).

Croisset, mardi 6 août 1878.

MON CHER AMI,

La nommée Suzanne Lagier me supplie de vous écrire pour la recommander à Votre Excellence (2).

Elle meurt d'envie de jouer Gervaise dans l'*Assommoir* et prétend qu'elle vaudra cent fois mieux que la chanteuse Judic — ce qui est possible après tout.

Tout ce que je vous dirais ne servant à rien, je m'arrête. C'est votre affaire. Voilà ma commission faite. Mais avant de prendre un parti, réfléchissez bien. Ladite Lagier a du talent ; quant à sa corpulence, elle prétend avoir maigri.

Maintenant, mon bon, comment allez-vous? Et d'abord où logez-vous? J'ignore votre adresse à la campagne. Êtes-vous content de *Nana?* Le *Bien Public* ayant disparu où faites-vous vos feuilletons dramatiques? Je vis dans le désert et ne sais absolument rien de ce qui se passe.

J'ai écrit cet été un chapitre, et j'en prépare un autre qui sera fait, je l'espère, au jour de l'an prochain.

Pour le quart d'heure, je suis plongé dans les théories politiques. Mon bouquin me semble de plus en plus difficile. Sera-t-il seulement *lisible?*

(1) Autographe au Musée de Croisset.

(2) Voir la lettre du 3 août 1878 de Maupassant à Flaubert (Œuvres de Maupassant, éd. Conard, *Boule de Suif*... p. CVIII), qui exprime ce désir de Suzanne Lagier. Zola dans sa lettre à Flaubert du 9 août (*Les Lettres et les Arts*, pages 158-160) avait répondu au sujet de l'actrice sur un feuillet volant que Flaubert lui avait aussitôt communiqué.

Voici deux vers pondus récemment par un académicien de Rouen, et que je trouve splendides :

On a beau se défendre, on est toujours flatté
De se voir le premier dans sa localité.

Aucune nouvelle de Tourgueneff. Je le crois en Russie. Quant aux autres amis, j'ignore ce qu'ils font et où ils se trouvent ; le jeune Guy m'a l'air de s'embêter prodigieusement.

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles.

---

* AU MÊME.

Croisset, près Rouen, 15 août [1878].

Vous êtes gentil de m'avoir écrit une si bonne lettre, mon cher ami, et je vous en remercie (1).

J'ignorais la décoration de Fabre, — lequel est un de nos *mastocs* littéraires les mieux réussis. Quant à mon camarade Bardoux, c'est un khon (orthographe chinoise) — je me promets de le lui dire. Ce procédé envers vous est une *crasse* qu'il me fait, à moi, car je lui ai demandé la croix pour vous cet hiver, et il m'avait *promis* formellement que vous l'auriez au mois de juin. Jusqu'à présent, il ne m'a rien accordé, de toutes les requêtes semblables que je lui ai faites ; tant il est vrai que le Pouvoir abrutit les hommes. Car enfin quel intérêt a-t-il de décorer Fabre? L'hypothèse touchant Hébrard (2) me paraît juste? Mais non ! j'aime mieux croire que Fabre est décoré uniquement parce qu'il est médiocre. Notre Bayard a refusé la croix d'officier pour Renan. — En revanche, Dumesnil (directeur du personnel à l'Instruction publique) est nommé commandeur ! Tout cela est idiot.

La semaine prochaine je me remets à écrire ; mais pour le quart d'heure je me sens éreinté par mes études sur la *Politique*. Jamais on n'a été plus bête qu'en 48 ! Cette époque est féconde ; — mais on ne peut pas tout dire, hélas !

« Cent personnages » dans votre roman ! (3) Vous m'effrayez !

J'ai envoyé au sieur Guy la page qui concernait Lagier. Qu'elle s'arrange comme elle l'entendra.

N'êtes-vous pas profondément réjoui par l'histoire de la Vve Crémieux? Quelle « gente vieille », et quels jeunes gens ! Quelle jolie société ! Voilà de ces histoires qui font du bien, qui rafraîchissent. — Il y a des figures d'arrière-plan exquises : le Bavarois, etc., et l'orpi ! [?] Est-ce assez romantique !

J'ai reçu ce matin un lettre de M. Francolin, un des directeurs de la *Réforme* (pour me demander un ms., mais je n'en ai pas). (Le connaissez-vous?) J'irai le voir au mois de 7bre. A cette époque-là, peut-être vous ferai-je une visite?

D'ici là, mon cher ami, bonne pioche et bonne santé. Mes meilleurs souvenirs à Mme Zola.

Et tout à vous.

---

(1) La lettre de Zola est du 9 août 1878 (*Les Lettres et les Arts*, pages 158 et suivantes).
(2) « Ajoutons, disait Zola, que je flaire là-dessous une farce d'Hébrard, qui est l'ennemi. »
(3) *Nana*.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 15 août 1878.

La commission de Lagier est faite. J'ai envoyé ma lettre à Paris, ignorant l'adresse de Zola à la campagne. Mais vous pourrez dire à Lagier que c'est une rosse. Elle aurait pu, il me semble, se donner la peine de m'écrire? Néanmoins, donnez-lui un baiser de ma part.

Dans votre dernière épître vous ne me parlez pas de votre pauvre maman? (1) Je voudrais bien avoir de ses nouvelles. Restera-t-elle tout cet été à Paris? Et vous, irez-vous à Étretat au mois de septembre? Du 10 au 25 il est probable que j'embellirai la capitale de ma personne et nous pourrions nous y voir un peu. Mais ne dites mot à personne de ce projet.

Bouvard et Pécuchet continuent leur petit bonhomme de chemin. Maintenant je prépare le chapitre de la politique, j'ai à peu près pris toutes mes notes ; depuis un mois je ne fais pas autre chose et dans une quinzaine j'espère me mettre à l'écriture. Quant à espérer me faire lire du public, avec une œuvre comme celle-là ce serait de la folie ! Cependant,

On a beau s'en défendre, on est toujours flatté
De se voir le premier dans sa localité.

Que dites-vous de ces deux vers, mon bon? De qui sont-ils? De Decorde ! il les a lus la semaine dernière à l'Académie de Rouen. Je vous prie de bien les méditer ; puis de les déclamer avec l'emphase convenable et vous passerez un bon quart d'heure.

Maintenant parlons de vous.

Vous vous plaignez des c... des femmes qui sont « monotones » (2). Il y a un remède bien simple, c'est de ne pas vous en servir. « Les événements ne sont pas variés ». Cela est une plainte réaliste, et d'ailleurs qu'en savez-vous? Il s'agit de les regarder de plus près? Avez-vous jamais cru à l'existence des choses? est-ce que tout n'est pas une illusion? Il n'y a de vrai que les « rapports », c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets. « Les vices sont mesquins », mais tout est mesquin ! « Il n'y a pas assez de tournures de phrases ! » Cherchez et vous trouverez.

Enfin, mon cher ami, vous m'avez l'air bien embêté et votre ennui m'afflige, car vous pourriez employer plus agréablement votre temps. Il *faut*, entendez-vous, jeune homme, il *faut* travailler plus que ça. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de p... ! trop de canotage ! trop d'exercice ! oui, monsieur ! Le civilisé n'a pas tant besoin de locomotion que prétendent messieurs les médecins. Vous êtes né pour faire des vers, faites-en ! « Tout le reste est vain », à commencer par vos plaisirs et votre santé ; f... vous cela dans la boule. D'ailleurs votre santé se trouvera bien de suivre votre vocation. Cette remarque est d'une philosophie ou plutôt d'une hygiène profonde.

(1) Maupassant répond le 21 août : « Ma mère, qui est retournée à Étretat depuis deux mois environ, ne va nullement mieux. Son cœur surtout la fait beaucoup souffrir, etc... »

(2) « L'amour des femmes est monotone, comme l'esprit des hommes. Je trouve que les événements ne sont pas variés, que les vices sont bien mesquins, et qu'il n'y a pas assez de tournures de phrases ». (Lettre de Maupassant à Flaubert, 3 août 1878).

Vous vivez dans un enfer de m..., je le sais, et vous en plains du fond de mon cœur. Mais de 5 heures du soir à 10 heures du matin tout votre temps peut être consacré à la muse, laquelle est encore la meilleure garce. Voyons ! mon cher bonhomme, relevez le nez ! A quoi sert de recreuser sa tristesse? Il faut se poser vis-à-vis de soi-même en homme fort, c'est le moyen de le devenir. Un peu plus d'orgueil, saprelotte ! Le « garçon » était plus crâne. Ce qui vous manque, ce sont « les principes ». On a beau dire, il en faut ; reste à savoir lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'Art. La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus, et la première personne dont il doit se f..., c'est de lui-même.

Que devient la *Vénus rustique?* et le roman, dont le plan m'avait enchanté?

Si vous voulez vous distraire, lisez le *Diomède* de mon ami Gustave Claudin, et ne lisez pas ce que je viens de lire aujourd'hui : *Politique tirée de l'Écriture sainte*, par Bossuet. L'aigle de Meaux me paraît décidément une oie.

Je me résume, mon cher Guy : Prenez garde à la tristesse. C'est un vice, on prend plaisir à être chagrin et, quand le chagrin est passé, comme on y a usé des forces précieuses, on en reste abruti. Alors on a des regrets, mais il n'est plus temps. Croyez-en l'expérience d'un scheik à qui aucune extravagance n'est étrangère.

A MADAME TENNANT.

Croisset, dimanche 1er septembre 1878.

MA CHÈRE GERTRUDE,

Voici mes plans pour le mois de septembre : Demain je m'en vais dans le pays de Caux chez ma nièce Juliette, puis j'irai à Paris et à Saint-Gratien chez la princesse Mathilde, où j'ai l'habitude tous les automnes de passer quelques jours. Je resterai à Paris deux ou trois jours tout au plus, et je serai revenu le 22 ou le 23. C'est là que je compte vous voir. Vous n'êtes jamais venue à Croisset, il faut que vous connaissiez mon vrai domicile, mon *antre*.

Tenez-moi au courant de vos pérégrinations ; en m'écrivant à Croisset, on me fera parvenir vos lettres.

Je vous recommande, puisque vous êtes en Bretagne, Quimper et Fouesnant. Si vous allez à Concarneau, vous logerez chez Mme Sergent. Recommandez-vous de moi, vous serez bien traités. A Concarneau, vous trouverez sans doute mon ami Georges Pouchet, qui travaille à l'Aquarium. Sur mon nom il se mettra à vos ordres, et, quand il saura que vous êtes l'amie de Huxley, son dévouement n'aura plus de Douarbornes.

N'oubliez pas non plus Carnac pour les menhirs. Comme nature, ce qu'il y a de plus beau en Bretagne c'est la rade de Brest, le fond de la rade du côté de Douarnenez, et Landivisiau.

A bientôt, ma chère Gertrude. Caroline se réjouit à l'idée de vous voir prochainement et moi encore plus qu'elle.

Je regrette de ne pouvoir faire la connaissance de votre fils. Amitiés à vos astres, et à vous toutes les vieilles tendresses de votre vieil ami.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, dimanche 1er septembre.

(Ouverture de la chasse, sujet de délire pour messieurs les magistrats et généralement pour tous les hommes de cabinet ! Je ne le partage pas).

Eh bien, comment tolérez-vous ce qui s'appelait autrefois l'été? Moi je le trouve abominable. De la pluie, des orages, un temps qui vous fait mal au cœur. En dépit de son incommodité j'ai poussé depuis trois mois une pioche vigoureuse. Mon chapitre de la littérature est fait, celui de la politique le sera vers la fin de novembre, je crois, et au jour de l'an prochain je n'en aurai plus que pour deux ans ! Mais je ne veux plus recommencer des œuvres de cette longueur. L'effet ne répond pas à l'effort. Ah ! comme il me tarde de vous lire ça !

Demain, je m'en vais à Paris pour y voir un peu l'Exposition. Après quoi j'irai chez la princesse Mathilde, et dans une vingtaine de jours je serai revenu ici, d'où je ne bougerai pas avant d'avoir fini mon chapitre VII : de l'amour ! La plus grande partie de mes lectures est terminée et je commence à entrevoir la fin. Mais votre vieil ami est bien las par moments. N'importe ! le « coffre est bon ».

Je n'ai jamais entendu parler de ce Hollandais qui est pour moi si aimable. Le premier mai dernier, j'ai lu dans le *Fortnightly Review* un article d'un fils d'Albion qui était vraiment... gigantesque (1).

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière

Je suis bien content de voir que mon grand ami Tourgueneff vous charme. Si vous le connaissiez personnellement que serait-ce? Il est exquis.

Pour les besoins de mon bouquin, moi aussi, j'ai relu le livre de Lanfrey sur la Révolution. C'est une œuvre d'honnête homme, mais rien de plus. Voilà ce que j'appelle des esprits inutiles, c'est-à-dire des gens qui chantent une note connue et déjà mieux chantée par d'autres.

Si je me souviens du salon de la pauvre Muse? Je crois bien ! Je vois tous ses hôtes depuis d'Arpentigny jusqu'à la hideuse ***, qui m'est réapparue un soir, il y a deux ans, chez le père Hugo. Vraiment elle est « espovantable ».

Je ne connais pas le *Journal d'une femme* du bon Feuillet. Les *Amours de Philippe* m'ont semblé ineptes. Quel triste auteur ! Pour moi, c'est le néant. Mais les dames le trouvent « charmant ». Néanmoins sa vogue baisse.

Lisez-vous les œuvres d'Herbert Spencer? Voilà un homme celui-là ! et un vrai positiviste. Chose rare en France, quoi qu'on dise. L'Allemagne n'a rien à comparer à ce penseur. Du reste les Anglais me semblent énormes. Leur attitude dans la question d'Orient a été superbe d'impudence et d'habileté.

Allons, adieu ! Écrivez-moi et pensez quelquefois à votre vieil ami.

---

(1) L'article est de George Saintsbury. Intitulé « Gustave Flaubert » et très élogieux, il a paru dans la *Fortnightly Review* du 1er avril (et non pas mai) 1878.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, 5 septembre 1878.

Quelle chaleur ! je tombe sur les bottes. J'ai à peine le temps de m'habiller pour aller dîner chez la Princesse. Hier j'ai passé toute la journée seul à l'Exposition, perdu de rêveries devant les statuettes antiques, et le soir j'ai dîné chez Mme Brainne avec Georges Pouchet.

Ce matin, impossible de voir Bardoux.

Déjeuner chez Charpentier avec Goncourt.

De Fiennes (1) revenant demain soir, je le verrai samedi.

Ernest a-t-il repris le bail? Quels sont nos droits?

J'ai reçu aussi le billet de faire part de Guilbert. Où faut-il lui envoyer des cartes?

Adieu, chérie, je t'embrasse.

Ton Vieux.

Bonne pioche, et pas de désespoir.

A LA MÊME.

Paris, mardi matin [10 septembre 1878].

MON LOULOU,

C'est fini! l'appartement est rendu et l'écriteau « à louer » suspendu à la porte. Paul a reçu mes explications, et je lui ai promis un petit cadeau s'il obtenait du futur locataire 3.000 francs. Cette perspective me paraît l'emplir de zèle... De Fiennes déplore votre départ. Il a été fort aimable. J'ai eu beaucoup de mal à obtenir de lui un rendez-vous, parce qu'il était « accablé d'affaires, avait la colique, se rendait à la messe ».

Tu peux me remercier. La chose est bien faite. J'ai eu chez Charpentier une déception, en ce sens que *maintenant* il n'a pas de tirage à faire de mes œuvres. Mais l'édition de luxe de *Saint Julien* est décidée pour cet hiver.

Autre histoire. Avant de porter la Féerie à la *Revue philosophique*, je tente une dernière fois de la donner à un théâtre ; Weinschenk, directeur de la Gaîté, m'a promis de la lire, dès que j'aurai retiré le manuscrit des mains de notre « sympathique ministre » (2), personnage volatil et insaisissable.

Aujourd'hui, à 3 heures, j'ai rendez-vous avec Lemerre pour les poésies de Bouilhet et *Salammbô*. Tu vois que je suis dans « les affaires », — que le tonnerre de Dieu écrase ! car c'est un beau sujet d'abrutissement et d'humiliation.

Mais, dans quelques jours, je serai revenu dans mon vieil asile, et je reprendrai *Bouvard et Pécuchet* avec violence, et j'exciterai ma chère fille à la peinture, *car il n'y a que ça*, l'Art !

J'ai mis de côté pour te le montrer un article abominable (mais juste) paru hier dans l'*Événement* contre Maxime Du Camp. Il m'a fait faire des « réflexions philosophiques » et j'ai eu envie de *faire dire une messe* d'action de grâces, pour

(1) Propriétaire des Commanville.
(2) Bardoux.

remercier le ciel de m'avoir donné le goût de l'Art pur. A force de patauger dans les choses soi-disant sérieuses, on arrive au crime. Car l'*Histoire de la Commune* de Du Camp vient de faire condamner un homme aux galères ; c'est une histoire horrible (1). J'aime mieux qu'elle soit sur sa conscience que sur la mienne. J'en ai été malade toute la journée d'hier. Mon vieil ami a maintenant une triste réputation, une vraie tache ! S'il avait aimé le *style* au lieu d'aimer le bruit, il n'en serait pas là...

Je t'embrasse.

Ton vieux.

---

* A ÉMILE ZOLA (2).

[Paris] Jeudi 12 [septembre 1878].

MON CHER AMI,

Bardoux me charge de vous prier de venir le voir pour avoir avec vous une explication. Les raisons qu'il m'a données m'ont paru plausibles. Vous aurez le ruban très prochainement. Si ma plume n'était pas exécrable, je vous en écrirais plus long. Bref, allez le voir (3).

Je serai chez la Princesse Mathilde, à Saint-Gratien, toute la semaine prochaine (à partir de mardi, sans doute?) J'en reviendrai samedi (de samedi en huit) pour déjeuner chez Bardoux, et le lendemain soir je serai à Croisset.

J'ai reçu votre « théâtre » dont je vous remercie ; j'en approuve la préface, en vous disant comme Mac-Mahon à l'officier nègre : « Continuez ! »

Est-ce que les messieurs d'Auch ne vous rendent pas heureux? Après cela, niez donc l'importance de l'Histoire ! Diane de Poitiers devenue un élément pédérastique !... Quel sujet de rêverie.

Tourgueneff est en route pour revenir ; le jeune Guy que vous verrez dimanche vous portera mes amitiés. Tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, 14 septembre 1878.

MA CHÉRIE,

[.....] Bardoux ne t'a pas répondu parce que les commandes se font au mois de décembre. Tu en auras *une*. Il s'entendra à ce sujet avec Guillaume. Il m'a promis

(1) C'est en réalité l'*Événement* du 6 septembre 1878 (vendredi) qui, dans sa Chronique des tribunaux, rend compte de la condamnation aux travaux forcés à perpétuité prononcée par le Conseil de guerre de Paris contre le sieur Matillon, ex-chef de comptabilité au Ministère de la marine. Matillon avait pris part à la Commune, mais ne se croyait passible d'aucun délit,quand il apprit par le récit de Du Camp, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1878, qu'il comptait au nombre de ceux qu'on présumait avoir été les organisateurs des incendies de la rue Royale et du pillage du Ministère. Il demanda a être jugé, fut reconnu coupable et condamné. L'*Événement* du 6, après avoir rendu compte du procès, terminait son article par cette phrase : « M. Maxime Du Camp est-il satisfait? » — Le procès avait commencé le 4 septembre (mercredi) ; comme la mention « Paris, mardi matin » de la lettre de Flaubert paraît bien devoir être authentique, il faut nécessairement dater cette lettre du Mardi 10 septembre.

(2) Autographe au Musée de Croisset. — Zola répond à cette lettre le 19 septembre.

(3) Il s'agissait de la décoration promise à Zola par le Ministre et qu'il n'avait pas obtenue à la promotion de juillet (voir lettre de Zola à Flaubert du 9 août, *Les Lettres et les Arts*, p. 158).

de nommer Laporte inspecteur pour les classes de dessin en province (places nouvelles dont la création doit être ratifiée par les Chambres). Il s'est justifié sur d'autres points. Bref, je l'ai trouvé charmant.

Je dois déjeuner chez lui à la fin de la semaine prochaine, avec sa mère. C'est à ce moment-là, dans une dizaine de jours, que je dois avoir la réponse de Weinschenk auquel j'ai remis hier mon *manuscrit.*

Le citoyen Lemerre a manqué au rendez-vous qu'il m'avait donné. Il faut que j'y retourne après-demain. Que de courses ! et une chaleur !

Je ne m'étonne pas du tout que tu trouves tes compagnes un peu bornées. C'est l'effet que me produit maintenant *tout le monde!* et puis, mon loulou, nous avons l'habitude des conversations fortes. Le parallèle que nous établissons involontairement n'est point à leur avantage !

Il y a, au musée de Rouen, un Ribéra authentique. Veux-tu que je demande pour toi aux Beaux-Arts la commande d'une copie de ce tableau? ça ne te dérangerait pas de cet hiver. L'histoire du portrait de Corneille ne me paraît pas claire (1).

Je n'ai que le temps de t'embrasser, ma chère fille.

Ton vieux compagnon.

A LA MÊME.

Saint-Gratien, 19 septembre 1878.

Aujourd'hui et demain je ne vais pas à Paris, mais j'y serai samedi pour déjeuner chez Bardoux. Après quoi, j'irai chez *mes deux* éditeurs et chez Weinschenk. Et dimanche, j'espère dîner avec ma pauvre fille dont je commence à m'ennuyer.

Si tu as quelque chose à me dire, tu peux donc me l'écrire. Je recevrai ta lettre à temps.

J'ai passé une partie de la nuit à lire le roman de Feuillet qui est ineffable de bêtise. Tous les jours, il vient du monde pour voir le logement. Mais, jusqu'à présent, rien de sérieux.

J'ai mal à la tête et je vais piquer un chien.

A bientôt donc, mon Caro.

Ton vieil oncle qui t'embrasse.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Paris, septembre 1878] (2).

Oui, mon cher ami, comptez sur moi vendredi.

2° Ne pourriez pas [*sic*] me faire acheter chez Didot un exemplaire du nouveau Dictionnaire de l'Académie Française, *relié,* et me l'envoyer dès que vous l'aurez.

(1) Madame Commanville obtint de l'État la copie de ce portrait de Corneille ; elle est aujourd'hui à Petit-Couronne, dans le musée de la maison natale du poète.

(2) Date douteuse ; ce n'est que par hypothèse que je classe ainsi ce billet, l'autographe ne portant aucune indication, et le texte n'en contenant pas davantage.

3° Ai-je des sommes à toucher chez vous? Au commencement de l'hiver vous deviez faire un tirage de *Saint Antoine?*

A vendredi.

Vôtre
G. F.

---

* AU MÊME.

[Paris] Jeudi matin [septembre 1878].

MON BON,

Je compte sur vous dimanche, pour orner mes salons. D'ici là réfléchissez à ceci :

1° Que faire relativement à la *Féerie?* Mon intention est de faire une dernière tentative à la Porte-Saint-Martin.

2° Vous me direz franchement si vous reculez devant *Saint Julien* tel que je le désire. C'est une toquade de votre ami. Pas n'est besoin de vous gêner ; je ne vous en voudrai nullement, car, avant tout, je ne veux pas vous risquer dans une mauvaise affaire. J'irai ailleurs, voilà tout, mais je veux immédiatement savoir à quoi m'en tenir.

N. B. — Et laissez repousser votre barbe, vous être trop laid. Tout à vous.

G. F.

Pour le moment : du Cantal.

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Paris] Jeudi [19 septembre 1878].

MON CHER AMI,

N'oubliez pas de m'apporter dimanche prochain :

1°) le rapport de Patin ;

2°) un livre sur les ouvriers, intitulé je crois « le sublime » ?

3°) je ne sais plus quoi, que vous m'avez promis ;

4°) votre article sur l'*Académie*, car je ne l'ai pas trouvé dans la boîte moscovite. Vous avez dû l'emporter par mégarde.

J'ai reçu celui qui me concerne (1), et j'en suis attendri jusqu'aux moelles. — J'ai quelque chose à vous dire sur la Russie et le succès que vous y obtenez. Cela m'est venu par une autre voie que celle de Tourgueneff.

Tout à vous.

---

(1) L'article de Zola, intitulé « Gustave Flaubert » a paru dans le numéro du 15 septembre 1878 de *La Réforme politique, littéraire, philosophique, scientifique et économique* que dirigeaient Francolin et Lassez. Ce journal avait succédé à la *Revue économique.*

* AU MÊME (1).

Croisset près Rouen, midi, 23 septembre 1878 (2).

MON CHER AMI,

Vous oubliez vos présents, car vous m'aviez communiqué en *ms* votre mirifique article paru le 15 dans la *Réforme* (3) et j'en savais des phrases par cœur ! tant ces phrases sont flatteuses. — C'est aux riches qu'il convient d'être généreux ; re-merci donc encore une fois, mon bon vieux.

Je n'ai pas parlé de vous à Bardoux par la raison que je n'ai pas vu ledit sieur. J'ai déjeuné samedi au ministère, avec sa mère, son secrétaire moral, et le recteur de l'Académie de Douai qu'il avait invité comme moi — et oublié comme moi!

Autre histoire : pour avoir quelques sols, j'ai porté à la *Réforme* ma vieille Féerie. Là, j'ai été reçu par un jeune homme très aimable et très chic qui s'appelle Lasègne ou Laserne? *Dites-moi son nom exact* (4). — Je n'ai pas vu M. Francolin qui m'avait écrit une lettre pour demander de la copie.

Combien faut-il réclamer pour ma *Féerie?* Vous qui connaissez l'établissement, donnez-moi un conseil.

Guy de Maupassant m'a parlé avec *enthousiasme* du premier chapitre de *Nana*. Il trouve que vous n'avez jamais rien fait d'aussi beau *(sic)* ! Qu'est-ce donc !

Après un dérangement de trois semaines, je vais me remettre à la pioche. C'est dur.

Je vous embrasse. Vôtre G. F.

J'aurais été vous voir hier en revenant ici si je n'avais eu *un bagage* embêtant.

A MADAME TENNANT.

Croisset, lundi [octobre 1878].

MA CHÈRE GERTRUDE, MA VIEILLE AMIE,

J'ai passé à Paris tout le mois de septembre, je vous y ai attendue chaque jour. Maintenant et d'ici à longtemps je ne puis y retourner. Mais soyez brave. Venez à Rouen, je vous en prie ! S'il fait mauvais temps, qu'importe (du moins pour moi), nous causerons, et la pluie ne sera pas si violente que je ne puisse montrer à vos filles des choses qui les intéresseront.

Allons, un peu de courage ! autrement, quand nous reverrons-nous?

Notre logis de Croisset, est, hélas ! trop étroit pour vous donner des lits. Descendez à l'Hôtel d'Angleterre, sur le port, mais vous viendrez ici déjeuner ou dîner.

Ma nièce et son mari joignent leur invitation à la mienne.

---

(1) Autographe au Musée de Croisset.

(2) Zola répond à cette lettre le 26 septembre 1878.

(3) C'est dans une lettre du 19 septembre que Zola annonçait à Flaubert l'envoi d'un second numéro de la *Réforme*, et le priait en même temps de parler de lui de nouveau à Bardoux.

(4) Georges Lassez, d'après la réponse de Zola du 26 septembre. Dans cette même lettre, Zola donne quelques indications sur les prix de la *Réforme*.

* A EDMOND DE GONCOURT.

Mercredi soir, 9 octobre [1878].

J'ai passé mon dimanche avec votre *Pompadour*, mon cher ami, et un bon dimanche ! Il y avait longtemps que je n'avais fait une lecture aussi divertissante et aussi substantielle. Le sujet me semble traité à fond et l'œuvre définitive.

Un de ces jours, quand Laporte m'aura rendu mon volume, je le relirai, en comparant la seconde édition à la première.

Demain matin, je pars pour Étretat où je verrai l'obscène Guy.

Pas la moindre révélation de Tourgueneff.

J'ai eu du mal à me remettre à la pioche. Il ne faut jamais s'interrompre.

Mes compliments derechef et tout à vous en vous embrassant. Vôtre

G. F.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset] Mercredi [16 octobre 1878].

Puisque le pacte est offert, je le conclus, et l'idée que vous me répondrez « dans les quarante-huit heures » m'excite à vous écrire, bien que je n'aie rien du tout à vous conter, absolument rien. Mais il m'ennuie de vous et je voudrais vous voir, voilà pourquoi « je mets la main à la plume ».

Mon abominable bouquin avance. Je suis maintenant dans la politique (théorique) et dans le socialisme. Après quoi mes bonshommes essaieront de l'amour ! Bref, dans un an je ne serai pas loin de la fin et il me faudra encore six mois pour le second volume, celui des notes. L'œuvre peut paraître dans deux ans. Je voudrais être au mois de mai pour vous lire les chapitres III à VII. Mais je vous préviens que si nous sommes encore dérangés par la demoiselle qui chante, je l'occide, ou lui baille un coup de poing.

Mes vacances se sont bornées à quelques jours passés au Trocadéro et à Saint-Gratien. J'ai aussi été à Étretat voir une vieille amie d'enfance, Mme de Maupassant. Elle a une maladie pareille à la vôtre, toute lumière la fait crier de douleur, de sorte qu'elle vit dans les ténèbres. Encore un petit coin folâtre. C'est chez elle que j'ai lu le *Journal d'une femme* du bon Feuillet. Je ne connais rien d'aussi idiot. Est-ce assez pauvre, mon Dieu ! assez piètre et faux ! Quel drôle d'idéal ! Ça fait chérir l'*Assommoir*. Après tant de patchouli on a besoin de se débarbouiller dans du purin. A propos de choses accentuées je vous recommande un roman fait par un « jeune », dans lequel il y a vraiment du talent, bien que la donnée soit impossible : *la Dévouée*, par Hennique (1).

Quant au père Hugo, ce qu'on m'en a dit est contradictoire, Jourde (du *Siècle*) en mal et Léon Gouzier en bien. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pu résister à son logement, où, le soir, on crève de chaleur et d'asphyxie. Beaucoup prétendent qu'on ne le reverra pas à Paris, ce qui me désolerait. Le tête-à-tête avec lui est une chose

(1) *Les héros modernes : La Dévouée.* (*Bibl. franç.*, 2 novembre 1878).

exquise, mais le tête-à-tête seulement. Du reste, je saurai la vérité par Lockroy.

Une chose qui m'a divertie cette semaine, c'est la liste des croix d'honneur. Avez-vous remarqué qu'on décore maintenant des employés de commerce? ce n'est même plus le patron « X de la maison X » ; et des métiers grotesques : fabricant de fleurs, confections pour dames ! Oh ! là ! là !

Avez-vous pleuré Dupanloup (1)? Belle binette ! Vous savez qu'il m'aimait, si j'en crois Alexandre Dumas? Je lui rends modérément la pareille, car je connais ses œuvres. Son livre sur les hautes études est d'un esprit bien commun. C'était un curé de campagne, rien de plus. Son oraison funèbre de Lamoricière semble écrite par un commis voyageur devenu bedeau.

Je n'ai pas lu le dernier poème de Sully Prudhomme. L'absence d'images chez ces poètes-là me choque étrangement. Leur profondeur ne contient que du vide et leur simplicité est pauvrette. Pourquoi dire en vers des choses pareilles? On retourne au Delille.

Mais rien ne vaut Feuillet ! Le commandant d'Eblis, hein? quelle figure ! et l'infirme ! les chevaux qui s'emportent ! et l'abbaye ! et les 30,000 francs pour vos pauvres ! Son succès (car c'est un succès) a deux causes : 1° la basse classe croit que la haute classe est comme ça, et 2° la haute classe se voit là dedans comme elle voudrait être.

La pluie tombe à flots, les feuilles jaunes tourbillonnent, la rivière mugit. Il est quatre heures. Je vais allumer ma lampe et me remettre à mes bonshommes.

A MADAME RÉGNIER.

[Croisset] Dimanche [octobre 1878].

MA CHÈRE CONFRÈRE,

Mon neveu m'a apporté hier de Paris *les Rieuses* (2). Charpentier l'avait envoyé au Faubourg Saint-Honoré. Mme Commanville s'est précipitée dessus, je n'ai pu commencer ma lecture qu'à 11 heures du soir. Comme j'allais très lentement, je n'ai fini qu'à minuit.

Eh bien, je ne m'étonne pas du succès. Votre pièce a tout ce qu'il faut pour plaire. Le genre admis, c'est un petit chef-d'œuvre. La tête qui a fait cela est bonne. L'adresse et l'esprit foisonnent. On dirait que l'auteur est « un vieux roublard ». Je relève un mot profond : « Le rire a sa vertu », et il y en a beaucoup de charmants. Pour moi il y en a même trop. Ça sent le boulevard.

On ne vous connaît pas encore et bientôt, j'en suis sûr, nous verrons une vraie œuvre. J'entends par ce mot la peinture des choses éternelles. Mais vous avez pris la bonne route. Vous êtes maintenant *du théâtre*. Courage ! Il me tarde de vous surprendre « en flagrant délit ».

Vos aimables reproches à propos de l'infâme épithète de bourgeoise m'ont

(1) Mort le 10 octobre 1878.

(2) *Les Rieuses*, 1 acte, de Mme Régnier, représenté au Vaudeville pour la première fois le 27 septembre 1878, et publié en volume le 12 octobre.

amusé et attendri. Mais je ne suis pas bien sûr de les mériter? J'ai peur même que ce ne soit une invention de votre amie, pour vous piquer d'honneur, vous faire revenir sur votre décision.

---

* A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 2 h. jeudi [7 novembre 1878].

Caroline m'a écrit de Paris, dimanche dernier (elle en revient aujourd'hui), ces lignes que je vous transmets : « M. B[ardoux] m'a formellement dit qu'il attacherait Guy à sa personne dans un avenir rapproché. Il verra à caser Laporte, puis certainement Zola sera décoré au jour de l'an ; Gustave sera content, il verra que je ne l'oublie pas ». Commanville, qui est revenu de Paris lundi, m'a répété tout cela.

Donc, mon bon, je vous engage à aller chez Charmes (1) lui demander ce que vous devez faire présentement, s'il faut que vous donniez votre démission et quand vous devez entrer dans votre nouveau service. Je croyais que vous y étiez déjà.

Quand vous aurez besoin de quelque chose du côté des médecins, adressez-vous donc à Pouchet (4, rue de Médicis), il les connaît bien et en est très bien vu. Tenez-moi au courant des choses. Embrassez votre pauvre maman de ma part et qu'elle vous le rende. A vous, votre vieux

G. F.

Dites à Zola ce qui le concerne. Il n'a rien à faire qu'à se tenir tranquille. — Pas de nouvelles de Dalloz. Je l'envoie se faire f..., par d'autres ! toutefois. — Le jeune Charpentier me fait une crasse. Il ajourne encore *Saint Julien* (édition d'étrennes !)

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, jeudi [novembre 1878].

CHÈRE MADAME MARGUERITE,

Je ne trouve pas votre époux gentil, mais pas du tout gentil.

Cette édition de jour de l'an *devait* paraître l'année dernière ; puis cette année. L'époque des étrennes aura fini que le livre ne sera pas prêt. Notez que votre légitime m'avait *juré* ses grands dieux du contraire, c'est-à-dire que nous paraîtrions au plus tard le jour de l'an de 1879 !

Je lui avais montré, et moi-même apporté le dessin en question, celui du vitrail de la cathédrale de Rouen, auquel la dernière ligne de *Saint Julien* renvoie le lecteur. Ce n'était pas bien difficile à découvrir.

Enfin je ne vous cache pas que ce retard m'embête, « si l'on peut s'exprimer ainsi ». J'ignore si je récolte des lauriers, mais le côté truffes manque de plus en plus dans ma carrière. Ernest Daudet s'était proposé de me placer avantageusement un vieil ours *(le Château des Cœurs)*. Dalloz apparemment n'en veut pas, car il fait la sourde oreille ; bref on me traite tout à fait en grand homme, on me méprise.

(1) Xavier Charmes, directeur au Ministère de l'Instruction publique.

Il faut être un joli maniaque pour continuer à travailler avec des encouragements pareils.

Voilà quatre ans que je suis sur mon livre ! Il m'en demandera encore deux. Je me crois dénué d'envie et de cupidité, Dieu merci ! En de certains jours pourtant, ce qui me reste à vivre ne m'apparaît point couleur de rose.

Pourquoi, diable, est-ce que je vous dis tout cela? C'est que je vous regarde comme un ami.

Tout en vous considérant comme une belle dame dont je baise les deux mains.

Vôtre
G. F.

Deux bécots de nourrice sur les joues de Georgette.

---

* A ÉMILE ZOLA (1).

[Croisset] Mercredi 27 novembre [1878].

Il m'ennuie de vous, mon bon Zola ; donnez-moi donc de vos nouvelles ! Comment se porte *Nana!*

A quand l'*Assommoir* sur les planches? Êtes-vous content des cabots que l'on vous destine?

Je ne reviendrai pas à Paris avant le milieu de février, quand j'aurai fini le chapitre que je commence — un chapitre *lubrique!* Celui-là fini, j'entreverrai la terminaison totale. Mais quelle charrette à tirer ! Par moments, c'est dur !

La santé est bonne, mais « les affaires », mon cher vieux, sont déplorables ! la malchance me poursuit de tous les côtés.

Charpentier, il y a deux ans, m'avait promis une belle édition de *Saint Julien* pour étrennes. L'année dernière, il m'a lâché pour la *Marie-Antoinette* de Goncourt, — et repromesse au mois de septembre dernier, — et relâchage maintenant. C'est sa femme qui m'a annoncé cette gracieuse nouvelle, — en me rappelant le plaisir qu'elle a eu à lire *Saint Antoine!* Vous ne trouvez pas ça ingénieux, comme rhétorique?

De plus, Dalloz *ne veut pas* de ma Féerie qu'il trouve « dangereuse », de sorte que cette malheureuse pièce, que je trouve, moi, une tentative originale, ne peut même pas être imprimée dans un journal ! Ça ne m'humilie nullement, au contraire ! *Ça m'excite;* mais ça m'embête au point de vue financier.

Quant à Charpentier, s'il est gêné, je l'excuse, mais il aurait pu être plus franc.

Pour Dalloz, je ne vous demande nullement le secret. L'anecdote est bonne à répandre — afin d'encourager les Jeunes.

Bardoux a *de lui-même* dit à ma nièce, la semaine dernière, qu'infailliblement vous seriez décoré au jour de l'an.

Tourgueneff ne m'a écrit qu'un mot pour me dire qu'il était revenu. Depuis lors, pas de nouvelles, bien que je lui aie envoyé deux lettres.

Mes bons souvenirs à Madame Zola et tout à vous, mon cher ami. Vôtre.

---

(1) Autographe au Musée de Croisset.

* A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset] Jeudi [28 novembre 1878].

Je suis bien impatient de savoir le résultat définitif de votre visite à Bardoux, — et bien embêté de ce que vous me dites de votre pauvre mère ! Le plus simple ne serait-il pas de lui trouver une *maison de santé?* Pouchet vous renseignerait là-dessus.

Que dites-vous de Dalloz qui trouve ma Féerie « dangereuse »? Ainsi, je ne puis ni me faire jouer ni me faire imprimer. Encouragement aux Jeunes ! et Charpentier me lâche quant à mon édition du *Saint Julien* pour étrennes ! Tout va mal ! N'importe ! je vais commencer un chapitre *archi-lubrique.*

Je vous embrasse.

Votre Vieux.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Jeudi, 3 heures [28 novembre 1878] (1).

Eh bien, mon pauvre chat, commences-tu à te reconnaître un peu? Vous fait-on une cuisine passable? Mlle Julienne a-t-elle au moins le talent de balayer? As-tu revu quelques-unes de tes amies, etc., etc. Ernest a-t-il pensé à aller chez M. Guéneau de Mussy? a-t-il faim? mange-t-il des beefsteaks? Et la peinture? il ne faut pas l'oublier, cette pauvre bonne vieille peinture consolatrice.

Quant à moi, ma vie s'est passée de telle sorte, depuis trois jours, qu'il m'est impossible de me rappeler rien. Car il n'y a eu rien, absolument rien. Le plus grand épisode (ou plutôt le seul) a été ce matin une dégueulade de Julio sur le tapis de la salle à manger. Je n'ai pas même aperçu, par mes carreaux, le moindre profil connu. Hier, comme il faisait très beau, j'ai fait après le déjeuner une longue promenade dans les cours. Pendant une heure, j'ai roulé sous mes galoches les feuilles tombées, j'ai admiré le ciel bleu, la rivière et les coteaux, et surtout humé à pleins poumons le bon air frais qui sentait la verdure.

Les élagages que l'on a faits dans les « points de vue » sont réussis. Par moments je jouis beaucoup de la nature. Pourquoi?

Le travail marche bien, et si je continue j'aurai fini la première partie dans une quinzaine. Mais la journée de lundi n'a pas été drôle, pauvre Caro !

J'ai eu, dans l'après-midi, une violente crise d'amertume, en songeant à mon isolement ! J'étais fait pour goûter toutes les tendresses ; j'en suis trop sevré souvent.

Mlle Julie s'est beaucoup inquiétée de votre voyage (elle avait cru que vous aviez manqué le chemin de fer, parce que l'élagueur avait dit vous avoir rencontrés sur la place de la Madeleine, à 9 heures du matin) ; puis elle s'inquiète de ton installation : « C'te pauvre Caroline ! faut espérer que ça s'arrangera ! car enfin !... sapristi ! »

(1) Date donnée par les éditions antérieures, que je maintiens, tout en la jugeant très douteuse.

Le tout coupé par des soupirs qui durent chacun dix minutes.

Pour réparer tes violences, j'ai ce matin rajusté ma sonnette, et comme je manquais de fil de fer j'ai sacrifié un des *ringards!*

Je continue à faire bon ménage avec une femme d'idem.

Et ton petit Bonnehôm
t'embrasse.

A GUSTAVE TOUDOUZE.

Croisset, près Rouen, 29 novembre 1878.

MON CHER AMI,

Votre lettre m'a *attendri*. Elle me prouve que vous pensez à moi, ce dont je ne doutais pas d'ailleurs. Il est bien de se souvenir des « vieux dans l'ombre », comme dirait le père Hugo.

Je vous envie, puisque vous êtes heureux. Soignez bien votre bonheur. Aimez votre femme et donnez à votre gamin de gros baisers de nourrice. Vous êtes dans le vrai, n'en sortez pas.

Moi, je travaille le plus que je peux, afin d'oublier les et la misère de ce monde. Les encouragements, comme à vous, me font défaut, car Dalloz m'a refusé un manuscrit, celui d'une féerie — que je trouve bonne — que je n'ai pu faire jouer — et que je ne peux maintenant faire imprimer ! — Voilà où j'en suis à mon âge, 57 ans (dans 12 jours) et après avoir produit ce que j'ai produit. C'est un exemple encourageant pour les jeunes. Je vous prie de croire que ça ne m'humilie nullement, mais ça m'embête. Je n'en travaille que davantage, je ne dis pas mieux, mais avec plus d'acharnement. Dans un an je ne serai pas loin d'avoir terminé mon livre. J'ai fait deux chapitres cet été. J'espère en avoir fait encore un, avant d'aller à Paris, ce qui n'aura pas lieu avant le mois de février.

Dès que je serai là-bas, vous serez prévenu. D'ici là, mon cher ami, bonne santé, bonne pioche et belle humeur.

A M. LABARRE (1).

Croisset, près Rouen, mardi 3 décembre [1878].

J'écrirai à Dalloz tout ce que vous voudrez, qui puisse vous être utile. Indiquez-moi ce que je dois lui dire.

Mais je vous préviens de ceci : dernièrement, il m'a refusé un manuscrit que lui avait porté de ma part Ernest Daudet, et au bout de deux mois n'a pas même daigné me répondre. Une lettre de son secrétaire m'a appris que mon manuscrit ne lui convient pas, voilà tout — et qu'on l'a remis chez E. Daudet. Un ami commun a dû lui faire savoir depuis deux jours ce que je pense de son procédé.

(1) Ancien employé de la librairie Charpentier, qui voulait entrer au *Moniteur universel*, journal de Dalloz. — Cette lettre a été publiée dans l'*Amateur d'autographes* 1912, page 369.

N'importe ! Si vous croyez que je puis vous servir, usez de moi. Mais je doute que ma *protection* soit efficace. Claudin s'abuse.

Ma littérature est en baisse, car votre ancien patron Charpentier (qui ne répond pas non plus aux lettres, comme Dalloz) ne fait pas une édition pour étrennes de *Saint Julien l'Hospitalier*, malgré deux promesses solennelles dont la dernière est du mois de septembre.

Je vous croyais attaché à sa maison pour toujours. Votre départ m'afflige, et je vous serre la main, mon cher ami, en vous priant de me croire tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de vendredi [6-7 décembre 1878].

CHÉRIE,

J'ai eu tantôt une petite déception en ne voyant pas arriver Ernest vers 7 heures; ce sera peut-être pour demain. Depuis dimanche matin ma solitude a été absolue. Aussi je pioche raide ! Avant-hier trois pages ! et aujourd'hui une ! J'espère au jour de l'an n'en avoir plus que sept à écrire de mon satané chapitre ! Je me demande si personne a jamais travaillé et vécu comme moi. Je trouve que je tourne au *phénomène*. Ma seule distraction consiste, tous les soirs, après mon dîner, à causer du vieux temps avec Julie. Aujourd'hui elle m'a parlé de Marmontel et de la *Nouvelle Héloïse*, chose que ne pourraient faire beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs. Elle voudrait savoir si tu as vu sa nièce.

Quant à ton voyage, pauvre fille, ne te gêne pas. Je hais l'oppression, et les anniversaires sont une bêtise.

N'ayant point encore de calendrier, j'ignore l'époque ; cependant, si les jours gras sont trop loin, le temps va me paraître bien long avant d'embrasser la nièce ! Et puis, vers le milieu de février, j'ai envie de donner un festival aux amis de Paris (il a été raté l'année dernière) et je leur dois bien ça, car je dîne chez eux, souvent, sans leur rendre jamais la politesse.

(As-tu lu l'article splendide de Zola, paru il y a eu mardi huit jours? tâche de te le procurer. Et que dis-tu de Mme Roger qui me l'a copié et envoyé aujourd'hui même?)

Conclusion : viens quand tu voudras. Je ne crois pas commencer ma saison à Paris avant la fin de mars. Encore trois mois et demi.

Pour ce qui est de la peinture, malgré l'avis de Bonnat, fais le portrait du P. Didon (si tu t'en sens les forces, bien entendu) et travaille autre chose que les têtes. Il ne s'agit pas de réussir, mais de se perfectionner. Quel soulagement quand tu vas être seule, toute seule dans ton atelier, comme une petite mère tranquille. Oui ! « l'Art est un dieu jaloux », tu as raison ; j'en sais quelque chose, moi qui lui ai tout sacrifié — à l'art ! et encore à quoi, ou mieux à qui? à loulou.

Verras-tu Mme de Heredia? Fais-m'en la description.

Ne t'inquiète pas du vieux manuscrit de l'*Éducation*. Il est écrit des deux côtés, n'est-ce pas? dans ce cas-là, tu peux le brûler.

Ah ! les *Thermopyles*, avec ce bon Pouchet, c'est un rêve ! Mais dans dix-huit mois ne serai-je pas trop vieux pour l'accomplir? Ça me ferait pourtant du bien de prendre un peu d'air et de reposer mon malheureux cerveau.

Ta vieille Nounou t'embrasse.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 22 décembre 1878.

[.....] Si je suivais mon penchant je vous écrirais tous les jours ! La fatigue physique m'en empêche. Voilà mon excuse. Oui, tous les jours et plusieurs fois par jour je songe à vous, par égoïsme, complaisance pour moi-même, retour vers le passé.

Il me semble que vous devez souffrir par ce temps abominable. Nous n'habitons pas le pays qui nous convient. Nous ne sommes pas de ce siècle, ni peut-être de ce monde?

Le Père Didon m'a envoyé son livre (1), je lui ai répondu par quatre pages d'écriture serrée. On a beau dire (et on aura beau faire), l'abîme est infranchissable. Les deux pôles ne se toucheront jamais, la sottise est de croire qu'un des deux doit disparaître [....].

---

* A MADAME BRAINNE (2).

[Croisset] Nuit de lundi 30 décembre [1878].

CHÈRE BELLE,

J'ai reçu la boîte tantôt à 4 heures, et maintenant je digère le cadeau ; — les deux substances étaient exquises. C'est gentil d'avoir pensé à son Polycarpe, votre lettre de ce matin m'a attendri. Vous m'aimez, *je le sens*, et je vous en remercie du fond de l'âme. Comment? je vous avais écrit une lettre « navrante », pauvre chère amie? Vous méritez que je sois franc avec vous, n'est-ce pas? Je vous ai ouvert mon cœur et dit carrément sur moi ce que je crois être la vérité. Si j'avais su vous tant affliger, ma pauvre chère amie, je me serais tu.

J'ai passé par de violentes secousses, j'ai eu un redoublement d'embêtements. Voilà la raison de mon accès de tristesse. Mais je m'y *ferai*, je deviendrai « tranquille » !

Et je vous en prie, chère belle, ne me parlez plus d'une place ou situation quelconque ! La bonne Princesse a eu la même idée que vous et m'a écrit les mêmes choses en d'autres termes ; mais l'*idée* seule de *cela* m'ennuie et, pour lâcher le mot, m'humilie, comprenez-vous?

Les préoccupations matérielles ne m'empêchent pas de travailler, car jamais je n'ai pioché avec plus d'acharnement. Je prépare maintenant les trois derniers chapitres de mon livre, et Polycarpe est perdu dans la métaphysique et la religion,

(1) *La Science sans Dieu*, conférences. Publié le 14 novembre 1878 (*Bibl. franç.*, 7 décembre).
(2) Autographe au Musée de Croisset.

— et avant de me remettre à écrire il faut que j'aie expédié un travail que j'ose qualifier de gigantesque. Il y aurait de quoi me conduire à Charenton si je n'avais pas la tête forte ; d'ailleurs, c'est mon but (secret) : ahurir tellement le lecteur qu'il en devienne fou. Mais mon but ne sera pas atteint, par la raison que le lecteur ne me lira pas ; il se sera endormi dès le commencement.

Madame Lapierre a dit avant-hier, à ma nièce, que vous étiez re-malade, pauvre chérie ! — et qu'une fluxion gâtait votre belle mine (1). Je la bécote nonobstant — en ma qualité d'idéaliste. Votre état de permanente souffrance m'embête, m'*éluge*, m'afflige.

Le moral y est pour beaucoup, j'en suis sûr. Vous êtes trop triste, trop seule ! On ne vous aime pas assez ! Mais rien n'est bien dans ce monde. Sale invention que la vie, décidément ! Nous sommes tous dans un désert, personne ne comprend personne (je parle des natures d'élite !)

Et re-voilà une autre année ! Je vous la souhaite meilleure que celle qui est en train d'expirer (la sacrée rosse!) Que la nouvelle vous apporte tous les bonheurs que vous méritez, ma chère, ma véritable amie ! — Il y a une chose qu'il faut se souhaiter même avant la santé, c'est la *bonne humeur!* Prions le ciel qu'il nous l'accorde.

J'oubliais une anecdote qui va vous faire plaisir : vendredi dernier, étant à la cathédrale de Rouen pour un enterrement, un employé des pompes funèbres m'a appelé : « Monsieur l'abbé », jugeant d'après ma calotte de soie et ma douillette que j'appartenais à l'Église. Je prends le chic ecclésiastique, maintenant ! ! !

Quand j'irai à Paris? Je n'en sais rien. Des raisons *me forcent* à rester ici indéfiniment — indéfiniment veut dire longtemps. — Ça ne m'amuse pas beaucoup, mais... !

Adieu, je vous embrasse à pleins bras. Votre.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, nuit du 31 décembre 1878.

Merci pour l'envoi. C'est bien beau cet article. Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! que les journalistes sont bêtes !

J'avais lu l'élucubration de Zola dans le *Figaro* (2). Elle a remué « la ville et la province ». Oui, jusqu'à Rouen, jusqu'à Caudebec *(sic)* ça a produit un immense effet. Notre ami sait s'y prendre pour faire parler de lui. Rendons-lui cette justice.

Mais que dites-vous du dogme de « l'Hypocrisie littéraire », tellement établi maintenant qu'il n'est plus permis d'avoir une opinion à soi? On doit trouver bien tout, ou plutôt tout ce qui est médiocre. Quand un monsieur proteste, ça révolte.

Maintenant parlons de vous. D'après ce que j'ai compris dans votre dernière lettre, vous n'êtes pas encore nommé en titre. Quand sera-ce? Peut-être veut-on vous essayer? Mais si vous êtes bien vu de tous les directeurs, l'affaire se fera.

(1) Le 13 janvier 1879, Maupassant écrit à Flaubert : « Notre pauvre amie, Madame Brainne, n'a pas de chance. Elle a en même temps une inflammation d'un œil qui l'empêche de lire et d'écrire, et une entorse ».

(2) Article sur les *Romanciers contemporains*, de Zola, publié dans *le Figaro* du 22 décembre 1878.

Quant à moi, je continue à être d'une noire tristesse, ce qui ne m'empêche pas de travailler formidablement. Je suis perdu dans la métaphysique, chose peu gaie, d'ailleurs. Je prépare mes trois derniers chapitres à la fois : Philosophie, Religion et Morale. Ce poids m'écrase. Ajoutez-y celui de ma personne et vous comprendrez mon aplatissement.

Je suis curieux d'avoir des détails sur votre « Matinée » (1).

Vous voilà un peu plus tranquille, n'est-ce pas? Vous allez re-travailler? Je vous en écrirais long, mais je suis éreinté à force de lire et de prendre des notes.

En vous la souhaitant bonne et heureuse, je vous embrasse.

A AUGUSTE HOUZEAU (2).

[Croisset, début de janvier 1879].

Convenu, cher ami ! Le 12 janvier prochain, je vous attends pour déjeuner avec les bons petits camarades. Ce matin, j'ai prévenu Laporte (3).

Je dois avoir laissé chez vous *une canne* en bois d'oranger? Mais n'en ayez souci, je la ferai prendre ou irai la prendre.

Tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Nuit de samedi [Début de janvier 1879].

[.....] Non ! Vieux n'est pas gai ! Vieux n'est pas gai ! Il serait temps d'avoir des idées plus folichonnes. Quand sera-ce? Quand le « soleil reluira », comme tu dis. Mais reluira-t-il?

Je crois que la métaphysique ne contribue pas médiocrement à ma *sombreur*. Ce défilé d'absurdités est vraiment attristant ! J'ai rarement travaillé sur des matières plus ardues. C'est un « cassement de tête », comme disent les bonnes gens ; et j'en ai encore pour longtemps ! Le bon Pouchet m'a envoyé un nouvel ouvrage sur Berkeley ; j'en alterne la lecture avec celle de Kant, et d'un résumé de philosophie matérialiste par Lefebvre, lequel déchire ces pauvres sceptiques. Pour me récréer, j'étudie le *Catéchisme de persévérance* de Gaume et la *Gymnastique* d'Amoros. Voilà tout !

Ce brave P. Didon voulant suivre mes conseils ! Encore un *disciple* de plus ! c'est drôle.

Parmi les cartes de visites, envoie-moi celle de Ziéger pour que je sache son adresse ; c'est le mari de l'Alboni. Je tiens à lui rendre sa politesse.

Vois ce qu'est la brochure, tu m'en écriras le titre.

(1) La représentation « à huis clos » de *La feuille de rose, maison turque*, de Maupassant.

(2) Chimiste, professeur à Rouen, membre correspondant de l'Académie des Sciences (1829-1911). — Cette lettre a été publiée par M. G. A. Le Roy, conservateur du Musée de Croisset, dans le *Journal de Rouen* du 5 avril 1924, qui consacre un court article à la *canne* dont il est ici question.

(3) Ce détail prouve que ce billet ne peut être que de 1879. En 1880, Flaubert et Laporte ne se voyaient plus.

J'ai reçu des lettres du jour de l'an de la Princesse (qui s'informe de toi), de Goncourt et de Daudet (celle-là exquise et farce) (1). J'oubliais Mme Régnier, qui ira à Paris vers le 15 courant. Julie se loue beaucoup « des bontés » que tu as eues pour elle. La jeune Suzanne re-sourit plus amicalement que jamais et me sert très bien. Le temps est doux et Monsieur brûle moins de bois ; il va présentement se coucher, car les yeux me cuisent et ma pauvre cervelle n'en peut plus.

Bon courage, ma chère, et bonne santé. Ne t'éreinte pas trop à tes changements.

Ta vieille Nounou.

Tu m'écriras souvent, n'est-ce pas? Tes lettres me seront une grande distraction dans ma solitude.

A ALPHONSE DAUDET.

Croisset, 3 janvier [1879].

Merci pour la belle lettre, mon cher ami. Elle m'a ébloui, réjoui et attendri !

J'ai passé depuis trois mois par des émotions abominables, des embêtements gigantesques, et ce n'est pas fini. Ma vie est lourde. Il faut que je sois fort comme un bœuf pour n'en être pas crevé cent fois.

Afin de m'oublier, je travaille frénétiquement. Mais le livre que je fais est peu échauffant, de sorte que, de tous les côtés, il y a effort et douleur. Voilà le vrai !

Vous savez que votre frère avait eu la complaisance de présenter pour moi un manuscrit à Dalloz. Ledit Dalloz n'a pas daigné me répondre, et je sais *pertinemment* qu'il n'a pas lu mon manuscrit. Il s'en est rapporté à son secrétaire, lequel lui a déclaré que l'œuvre était « trop ennuyeuse » pour être imprimée. *(sic)*.

Votre « vieux » est comblé d'honneurs et de profits, comme vous voyez.

Tout cela fait que, présentement, mon bon, *je ne peux pas* aller à Paris. Je n'y serai pas avant la fin de février.

Et vous? Et ce roman?

(1) Cette lettre de Daudet est écrite sur ce papier aux bords ajourés en dentelle, et l'en-tête orné de bouquets de fleurs naïfs et d'oiseaux coloriés, comme on doit en trouver encore dans les merceries des quartiers populaires. En voici le texte :

« Mon parrain, mon oncle.

« Comment veux-tu que je t'appelle? Mon vieux chef de file, mon maître en écriture, je vous souhaite une bonne année, et heureuse, et le bouquin fini pour l'an qui vient.

Vous savez que sans vous, rien ne va. On ne se voit plus, on ne bâfre plus, on ne gueule plus, — un tas de choses qui manquent.

Quelquefois, je me mets devant la glace et j'essaye d'après vos conseils le « Comment vas-tu? toujours jeû-eû-ne?... » Mais ce n'est pas ça ! J'aurais besoin de quelques répétitions avec le Mapah ! (*a*) Vous voyez, mon gros, que votre présence au milieu de nous est indispensable. Que dites-vous du tapage fait autour de notre Zola?

A vous tendrement, pour moi, ma femme et mes deux gosses.

ALPHONSE DAUDET ».

L'autographe de ce document appartient à M. Bernard Laporte, fils d'Edmond Laporte.

(*a*) cf. : Nadar : *Quand j'étais photographe* (Paris, Flammarion, s. d.), p. 283 (chapitre sur les Saint-Simoniens, Fourier, Enfantin, Cabet, intitulé : 1830 *et environs*) : « Il y avait encore rue Saint-Louis-en-l'Ile, à côté de notre bon Jean Wallon, un autre très brave homme, le dieu Cheneau, qu'on appelait le *Ma-Pa*, parce que sa religion superposait la *Mater* au *Pater*, la femme à l'homme, attendant Girardin à la rescousse du Matriarcat ».

Les récriminations à propos de Zola me paraissent stupides. Je ne partage pas ses théories. Quant à ses critiques, elles étaient bien douces. Le scandale qu'elles causent est une preuve de plus de l'hypocrisie contemporaine. Comment ! on n'a plus le droit de dire que Feuillet et Cherbuliez ne sont pas de grands hommes ! Tout cela est à faire vomir de dégoût.

Je vous embrasse tendrement, mon cher Daudet. Votre.

G. F.

« Toujours jeu-eûne, toujours le même », absolument comme Laferrière, qui tombait en morceaux. Mais je n'ai pas eu ses... distractions ! Respects à Madame Daudet, baisers au môme.

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, 9 [janvier 1879] (1).

CHÈRE MADAME MARGUERITE,

Je retrouve votre lettre sur ma table. Je n'y ai donc pas répondu? Mille excuses pour cette grossièreté involontaire ! et redoublements de souhaits pour l'an 1879 ! pour vous et les chers petits-enfants.

Vous n'êtes pas près de me voir parce que *je ne pense pas* aller à Paris, et comme il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur, je pioche mon affreux roman, en désespéré.

Et j'approuve absolument la conduite de Zola. Je ne partage pas ses doctrines ; mais ses critiques me semblent parfaitement justes et même modérées.

Mais à force d'hypocrisie on est devenu idiot. Tant pis pour les imbéciles qui se fâchent.

J'oubliais un souhait de bonne année pour votre époux ; le voici :

Je lui souhaite de ne plus manquer à sa parole, et de ne plus préférer à ma littérature celle de Sarah Bernhardt. Voilà tout.

Et pour me venger de lui je me permets d'embrasser Mme Marguerite Charpentier une fois de plus.

---

* A JULES TROUBAT.

Croisset, 9 janvier [1879].

MON CHER AMI,

Je suis bien content de votre nomination (2) (à laquelle, du reste, je n'ai pas nui). Vous voilà casé, et débarrassé des soucis matériels. Que n'en puis-je dire, pour moi, de même !

(1) Datée 1875 dans les éditions antérieures. Mais plusieurs arguments contredisent cette date, entre autres ceux-ci : ni en 1874, ni en 1875, Charpentier ne publia aucune œuvre de Sarah Bernhardt. La première qui parut chez lui, est *Dans les nuages, impressions d'une chaise*, annoncée le 1er décembre 1878 au feuilleton de la *Bibl. française*. Et c'est bien à ce propos que Tourgueneff, dans une lettre du 7 janvier 1879 à Flaubert, lui écrit : « Qu'est-ce que ça peut vous faire que Charpentier édite Sarah Bernhardt, et quelle piqûre d'épingle est-ce là? » (HALPÉRINE KAMINSKY, p. 117). — Quant à la « conduite » de Zola et à ses doctrines, c'est une allusion directe à l'article du *Figaro* du 22 décembre 78.

(2) Jules Troubat venait d'être nommé bibliothécaire au château de Compiègne.

Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles. J'espère vous voir à Paris quand vous y viendrez, car vous ne serez pas toujours confiné dans votre château royal?

Je reste ici jusqu'au mois de mars, mais je serai là-bas jusqu'à la fin de mai.

Quant au scandale causé par l'article de Zola, *pedibus manibusque in sententiam tuam descendo;* à force d'hypocrisie on devient idiot.

Tout à vous, mon bon. Votre très affectionné.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Nuit de mardi, 1 heure [14-15 janvier 1879].

As-tu enfin terminé ton déménagement, ma pauvre fille? Es-tu un peu tranquille? et le point de côté qu'avait ton mari est-il passé? Quel temps il a fait à Croisset ! neige, pluie et inondation ! La cour est aux deux tiers couverte d'eau. Depuis qu'il dégèle, c'est le brouillard ; le bateau de Bouille se repose.

Hier, cependant, comme il me fallait à toute force avoir des livres, je me suis mis en route, et j'ai pataugé dans Rouen, sous la pluie, pendant une heure, avec un paquet de bouquins sur le bras, sans pouvoir trouver de fiacre. Et puis... la vue de Rouen ! la vue de Rouen par le dégel, quelle abomination !

Tu penses bien que, par un temps pareil, je n'ai aucune visite, et un événement, si petit qu'il soit, ne se présente pas dans ma plate existence, peu ornée de distractions. Elles manquent trop, franchement ! mais qu'y faire?

La lecture de l'Encyclique du Saint-Père m'a pourtant beaucoup réjoui. Lis-la, et tu verras de quelle manière il entend le progrès social. J'ai fini aujourd'hui le *Catéchisme* de l'abbé Gaume : c'est énorme ! Il y a dans la seconde partie un petit cours d'histoire qui est soigné. Ce sont là des intermèdes à mes lectures philosophiques ; si elles durent encore deux ou trois mois, je serai d'une force honnête ; mais je vais avoir bientôt épuisé tout ce qui peut me servir à la Bibliothèque de Rouen. Depuis deux jours, je prépare mon chapitre ; mais je ne suis pas près de l'écrire !

Voilà deux fois que tu me parles de ton « bon moral », ma chère fille. Est-ce vrai? Ordinairement, on ne se vante pas de ces choses-là ! Moi, je voudrais pouvoir en dire autant, et le travail n'y fait rien. La tristesse me ronge : voilà le vrai. Fortin ne veut pas me donner d'opium, prétendant que ça me congestionnerait trop. Cependant je voudrais bien dormir, car, dimanche, j'ai fait une promenade (mauvaise hygiène pour ma cervelle) et, ce matin, j'ai pris un bain. Vais-je être calme dans mon lit? Problème ! [Est-ce toujours mardi prochain la vente de la scierie? (1) A ce moment-là verrai-je ton mari?]

Le bon Tourgueneff m'a écrit qu'il viendrait au commencement de la semaine prochaine. Je ne compte pas dessus. Cependant, sa lettre était bien tendre (2).

Tous les jours j'apprends la mort de quelqu'un que j'ai connu ou fréquenté ;

(1) Monsieur Commanville s'était décidé à vendre sa scierie dans laquelle Flaubert avait engagé une grosse partie de son capital.

(2) La lettre de Tourgueneff est du 11 janvier 1879 (HALPÉRINE KAMINSKY, p. 118).

depuis huit jours, voici la liste : Marc Fournier, Flammarion, Latour, Préault (1), etc. !...

[Je t'embrasse]. Vieux.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset [15 janvier 1879] (2).

Tranquillisez-vous, mon cher ami, je serai à Paris à la fin de février (ou au milieu de mars) et resterai jusqu'à la fin de mai. D'abord on ne peut pas vivre toujours dans la solitude, et puis j'ai besoin de la capitale pour mes lectures.

L'histoire de la croix de Zola est pitoyable. Est-ce bête? mais qu'est-ce qui n'est pas bête?

Mon frère, professeur de clinique, a demandé un congé au ministre, il y a déjà longtemps, au mois de septembre, et jusqu'à présent il n'a pas reçu de réponse. Il est malade et se tourmente de ce silence officiel. Pouvez-vous dans les bureaux voir ce qui en est? ou vous informer près de Bardoux lui-même? La demande a dû passer par le « canal » du directeur de l'école de Rouen, M. Leudet.

Je continue à faire de la métaphysique, et mon chapitre se dessine. Hier (3) j'ai fini la lecture du *Catéchisme de persévérance* par l'abbé Gaume. C'est inouï d'imbécillité. Et l'Encyclique du Saint-Père, qu'en dites-vous?

La fin de mon roman dépassera, comme violence, le fameux article de Zola ; du moins je l'espère ! et on ne me « décorerait pas pour ça ».

Sérieusement, je regrette d'avoir l'étoile. Ce qui me sauve c'est que je ne la porte pas. Axiomes :

Les honneurs déshonorent ;
Le titre dégrade ;
La fonction abrutit.
Écrivez ça sur les murs.
Je vous embrasse. Votre vieux solide.

Dites à Zola que je regrette bien de n'être pas à la première de l'*Assommoir* pour assommer ceux qui siffleront.

A MADAME BRAINNE.

[Croisset, janvier 1879, avant le 25].

(Fragment) (4).

[.....] Quant à une place, à une fonction, ma chère amie, jamais ! jamais ! jamais! J'en ai refusé [une] que m'offrait mon ami Bardoux. C'est comme la croix d'officier dont il voulait mêmement me faire cadeau.

(1) Marc Fournier mourut le 5 janvier, et Préault le 11.

(2) Réponse à une lettre du 13 janvier de Guy de Maupassant, commençant ainsi : « J'ai vu Zola hier soir et il m'a dit que vous ne viendriez pas cet hiver. Cette nouvelle m'a tellement étonné et désolé que je vous prie de me dire tout de suite si elle est vraie. » Il ajoutait : « Zola n'est pas décoré... à cause de l'article qu'il a écrit dans *le Figaro!!!* etc. »

(3) Voir la lettre précédente à sa nièce.

(4) Publiée par Charles Lapierre dans son *Esquisse sur Flaubert intime*, pages 46-47.

En mettant les choses au pire, on peut vivre dans une auberge avec 1.500 frs. par an. C'est ce que je ferai, plutôt que de toucher un centime du Budget.

Ignorez-vous cette maxime (qui est de moi) : « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit ». Et d'ailleurs, est-ce que je suis capable de remplir une place, quelle qu'elle soit? Dès le lendemain je me ferais flanquer à la porte pour insolence et insubordination. Le malheur ne me tourne pas à la souplesse, au contraire ! Je suis, plus que jamais, d'un idéalisme frénétique et résolu à crever de faim et de rage plutôt que de faire la moindre concession.

J'ai été bien avachi pendant quelques jours, mais *je me remonte* et je travaille. C'est l'important, après tout.

Votre bonne volonté à mon endroit m'a attendri, ma pauvre chère belle, mais, je vous en prie, n'y pensez plus. N'importe, je vous remercie de la proposition comme d'un présent [.....].

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi, 2 heures [16 janvier 1879].

Comment, chérie, je te dois plusieurs lettres? Ton reproche est aimable, mais injuste ! et à propos de lettres, je suis *tanné* d'en écrire ! J'ai envie de publier, dans les journaux, que je ne répondrai plus à aucune : quatre aujourd'hui ! six hier ! autant avant-hier ! mon temps est mangé par ce gribouillage imbécile.

Avec tout ça, *Bouvard et Pécuchet* n'avancent pas. Je succombe sous la théologie ! et je t'assure, loulou, qu'il faut avoir la tête forte et vaste pour coordonner et rendre plastiques toutes les questions qui sont à traiter dans ce gredin de chapitre-là ! J'en viendrai à bout, je crois. Mais quand sera-t-il fini, ce chapitre IX? Ne le sais ! et il se pourrait très bien que je n'*allasse* à Paris qu'au milieu de l'été prochain.

Pour ne plus penser pendant deux ou trois heures à la Religion (car j'en rêve la nuit, et à mes repas j'en mange avec mon fricot), j'ai invité Fortin à dîner pour aujourd'hui.

Monsieur commence à ne plus dormir, bien que tous les jours je m'astreigne à une demi-heure de promenade. N'importe ! le physique et le moral sont bons.

Ah ! ma chère Caro, ma chère fille, j'en ai gros sur le cœur pourtant ! et je voudrais bien me soulager !

Je satisfais mon besoin de tendresse, en appelant Julie après mon dîner, et je regarde sa vieille robe à damiers noirs qu'a portée maman. Alors je songe à la bonne femme, jusqu'à ce que les larmes me montent à la gorge. Voilà mes plaisirs. Ma vie est rude, franchement.

La tienne n'est pas douce non plus, pauvre chérie. Mais tu es jeune, toi, par conséquent plus forte. Je te remercie bien de ta gentille lettre de ce matin. Elle m'a un peu desserré le cœur. La vente (1) se fera-t-elle lundi? j'en doute. Ce sera encore remis à plus tard ! et en attendant, comment vivre?

Au milieu de ces tristesses, je continue ma métaphysique, Kant, Hegel, Leibnitz.

(1) M. Commanville vendait sa scierie.

Ce n'est pas drôle, et j'en suis *accablé*. Hier j'ai travaillé quatorze heures. Je suis solide, apparemment...

Ce matin, la pluie a de nouveau traversé le plafond de la chambre de ton mari. Le pauvre Corneille, sur le chevalet au milieu, commençait à recevoir de l'eau, quand Suzanne est entrée par hasard. Nous l'avons sauvé, et je vois qu'il n'y paraîtra pas. J'ai eu une belle peur.

Encombrée comme tu l'es dans *notre* logement, comment vas-tu faire pour peindre?

J'ai reçu une lettre de Toudouze charmante, oui charmante. Les amis de Paris s'ennuient de moi, et me réclament. Quand les verrai-je?

C'est ce soir la première de l'*Assommoir* (1). Je voudrais bien y être. Mais ? ... Ainsi de suite. Enfin, attendons la vente. Je prendrai de quoi être un peu libre de mes actions, pendant quatre ans, et puis, après à la grâce de Dieu. Mais quant à cela, j'y suis *résolu* par exemple, et là-dessus je ne céderai pas, car je ne *peux* plus vivre dans des conditions pareilles...

J'attends demain à 2 heures le bon Laporte, et d'aujourd'hui en huit, Houzeau, Pouchet et Pennetier à déjeuner. Ce que tu me dis de Mme M*** m'afflige, mais ne m'étonne pas. Le Vice est toujours puni, la Vertu aussi. Quant à la pauvre mère Tardif (2), tant mieux pour elle de n'être plus de ce monde (il ne faut plaindre la mort que des heureux, c'est-à-dire celle de fort peu de gens) ; je me rappelle avec douceur les moments que j'ai passés chez elle autrefois, et j'ai envie « de faire dire une messe à son intention », sérieusement... Je ne vois plus rien à te conter, mon pauvre loulou. Mets à exécution ton projet de m'écrire longuement deux fois par semaine.

Maintenant, je vais reprendre l'examen de *Leibnitz*, par Condillac, lequel vaut mieux que sa réputation, puis relever mes notes dans le traité *Des Apparitions*, le Dr Calmet, etc.

Et je t'embrasse bien tendrement.

Ta vieille Nounou.

Es-tu remise de tes émotions de funérailles? Quand se marie ton élève? As-tu trouvé un atelier? Que dit Bonnat de tes œuvres?

Il commence à faire un joli froid, et je brûle beaucoup de coke (rien de Paul de Kock).

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Croisset] Dimanche, 5 h. [20 janvier 1879].

Je viens d'envoyer chercher à Rouen le *Figaro* et le *Gaulois*, et je vois que la soirée a été splendide, immense succès ! Ah, enfin, voilà quelque chose de bon qui arrive. Vous n'imaginez pas comme je suis content, mon cher ami.

Mes amitiés à votre femme.

Je vous embrasse. Votre.

(1) Elle fut remise au surlendemain, 19 janvier 1879.
(2) Une vieille amie de la famille.

« Et pas décoré pour ça » !

Pas décoré à cause du fameux article ! Sont-ils bêtes, nom de Dieu !

Empochez vos droits d'auteur, et foutez-vous du ruban de Gustave Droz et de celui de Porto-Riche.

Il devait y avoir à la première de bien bonnes [têtes] d'embêtés parmi MM. les critiques. Que n'y étais-je !

Écrivez-moi. Détails si vous avez le temps.

A SA NIÈCE CAROLINE.

21 janvier 1879.

CHÉRIE,

[Ne t'inquiète pas de la féerie, tant pis pour d'Osmoy !]

[.....] Commences-tu à y voir clair, dans ton déménagement? N'es-tu pas bien fatiguée, pauvre loulou? Enfin, tu as fait ce que tu as voulu, tu as loué ton appartement !

[.....] Nous ne pouvons rien dire, ni faire aucun projet, même à courte échéance, tant que la vente n'aura pas eu lieu ! Il me tarde bien qu'elle soit terminée ! Quand ce sera fini, j'aurai toujours quelques milliers de francs qui me permettront d'attendre la fin de *Bouvard et Pécuchet*. La gêne où je me trouve m'irrite de plus en plus, et cette incertitude permanente me désespère. Malgré des efforts de volonté gigantesques, je sens que je succombe au chagrin. Il est temps que ça finisse. Ma santé serait bonne si je pouvais dormir. J'ai maintenant des insomnies persistantes ; que je me couche tard ou de bonne heure, je ne puis plus m'endormir qu'à 5 heures du matin. Aussi ai-je mal à la tête tout l'après-midi. Je lis et je prends des notes démesurément. Hier soir, je me suis promené sur le quai au clair de lune, malgré le froid qui était violent, mais la beauté de la nuit était irrésistible, et tout à l'heure, après mon déjeuner, j'ai fait un grand tour dans le jardin. Mais ma compagnie m'attriste : mieux vaut celle des bouquins.

Vendredi et samedi, mon état nerveux et mental *(sic)* m'a fait peur. Je rabâche intérieurement les mêmes récriminations ! et je me roule dans le chagrin sans discontinuer. Puis je me remets à mes livres, je tâche de composer mon chapitre. Alors, comme l'imagination est en jeu, au lieu de s'appliquer à des êtres fictifs, elle s'applique à moi, et ça recommence !

Inutile de se plaindre ! mais il est encore plus inutile de vivre ! Quel avenir ai-je maintenant? A qui même parler? Je vis tout seul comme un méchant, et ce n'est pas près de finir, car il faudra bien que j'aille à Paris, pendant deux mois cette année, si je veux finir *Bouvard et Pécuchet*, et alors vous reviendrez ici, de sorte que je serai peut-être jusqu'au milieu de mai sans voir ma pauvre fille. Quant à vivre tous les trois dans le petit logement de Paris, cela est matériellement impossible (n'y ayant pas même de chambre pour la cuisinière). Au moins ici rien ne m'agace, et là-bas il n'en serait pas de même.

C'est ton anniversaire, ma pauvre Caro ! Tu es née au milieu des larmes, ça t'a porté malheur ! Allons, adieu, je m'attendris trop, mais je suis bien las de faire

des efforts, de me tendre, de *vouloir*, et pourquoi? A quoi ça sert-il? A qui cela fait-il du bien?

Je t'embrasse tendrement. Vieux.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 22 janvier 1879 (1).

Vive votre ministère ! Personne n'est plus content que moi de sa consolidation. Comme la malchance me poursuit depuis longtemps, je m'attendais au contraire à la chute. Vous voilà donc rassuré sur votre sort ! tant mieux ; quant à moi ma vie n'est pas drôle, mon cher ami. Quoi qu'il advienne vous me verrez pendant deux mois à partir de mars, mais pas avant, j'en ai peur.

Parlez-moi de la pièce, quand passe-t-elle? J'ai lu les comptes rendus de l'*Assommoir* dans le *Figaro*, le *Gaulois* et la *France* (envoyés par vous ce matin). Je suis content du succès pécuniaire pour Zola. Mais ça ne consolide pas le naturalisme (dont nous attendons toujours la définition) et ça ne pose pas notre ami comme auteur dramatique. A lui maintenant de faire une pièce « dans son système ». J'ai vu que Daudet en avait lu une à l'Odéon, tirée de *Jack*. — Quels industriels que tous ces gaillards-là ! Que n'en suis-je un moi-même ! Mais le cœur me manque.

Le pauvre Tourgueneff est recloué par la goutte ; allez le voir, vous lui ferez plaisir. Dans vingt-cinq jours, il part pour la Russie, où son frère vient de mourir (2).

A SA NIÈCE CAROLINE.

Lundi soir, 6 heures [27 janvier 1879].

Mon Loulou,

J'ai peur que le *Nouvelliste* n'insère un entrefilet qui te donnerait de l'inquiétude : je me suis donné samedi (3), en glissant sur le verglas, une *très forte entorse* avec fêlure du péroné ; mais je n'ai pas la jambe cassée.

Fortin (que j'ai attendu quarante-huit heures) me soigne admirablement. Laporte vient me voir très souvent et couche ici ; Suzanne me soigne très bien. Je lis et je fume dans mon lit, qu'il me va falloir garder pendant *six semaines!*

Je serais *très contrarié* si un de vous deux se dérangeait pour venir : ça n'en vaut pas la peine. *Je ne le veux pas*. Inutile de dépenser son argent à ça. Mon accident est le moindre de mes soucis et le plus léger de mes chagrins, ou plutôt n'est pas un chagrin, une simple contrariété. Quand je me serai fait faire une planche idoine pour écrire dans mon lit, je t'enverrai plus de détails ; après-demain sans doute.

Je t'embrasse bien fort. Ton vieil oncle
qui n'a pas beaucoup de chance.

---

(1) Réponse à une lettre de Maupassant du lundi [20 janvier 1879] (*Boule de Suif*, éd. Conard, p. CXXIII).
(2) Voir Halpérine-Kaminsky, page 119, lettre de Tourgueneff, 21 janvier 1879, annonçant à Flaubert cette nouvelle.
(3) Le 25 janvier 1879.

* A GEORGES CHARPENTIER (1).

Croisset, 29 janvier 1879.

Oui, c'est vrai, j'ai une très forte entorse, avec fêlure du péroné. Ce n'est pas dangereux, mais ce sera long.

Je vous embrasse.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, 30 janv. 79.

MONSIEUR,

M. Gustave Flaubert me charge de vous donner de ses nouvelles.

Il a eu une entorse fort grave compliquée d'une fêlure de la base du péroné. L'inflammation disparaît, mais un repos de plusieurs semaines est ordonné.

Aucune crainte à avoir.

« Je suis cloué dans mon lit, fumant une pipe, ayant trois consolations : « 1°) l'emmerdement que cause aux confrères le succès de *l'Assommoir ;* — 2°) l'his- « toire du curé du Vésinet ; — 3°) le départ prochain et probable de notre Sauveur. « — Quand cela ne me fatiguera pas d'écrire, je vous enverrai quelques mots de « ma patte.

« Mes amitiés à votre femme.

« Communiquez ce bulletin à Maurice Roux et à Hennique ».

(Dicté par Flaubert).

Votre dévoué serviteur,
E. Laporte.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Jeudi, 11 heures [30 janvier 1879].

MA PAUVRE FILLE,

Tu as dû recevoir, hier soir, un télégramme de Philippe. Je vais bien. Le gonflement (il était d'abord énorme, ça ressemblait à un éléphantiasis) disparaît, le sang se résorbe d'une manière rapide. Dans une douzaine de jours je pourrai m'asseoir dans un fauteuil ; on me fera une *botte d'amidon* dans laquelle ma jambe sera prise. Quant à pouvoir marcher, je n'aurai pas ce plaisir avant six semaines, au plus tôt, et je boiterai peut-être pendant trois ou quatre mois.

Fortin me soigne admirablement bien. Le bon Laporte s'en va de temps à autre pendant vingt-quatre heures, puis revient et ne me quitte pas. Il a fallu, les deux premières nuits, le forcer à se coucher ! Suzanne se montre très dévouée, très gentille. Enfin, je suis, de toutes les manières, aussi bien que possible.

Ce qui m'a le plus vexé dans mon accident, c'est le *Figaro* (2). Quels imbéciles ! et Lapierre avait eu l'attention de n'en rien dire, sachant mon horreur pour ce

(1) Ce billet est écrit de la main d'Edmond Laporte et Flaubert l'a seulement signé.

(2) *Le Figaro* du mardi 28 janvier 1879 avait publié, sous la rubrique *Télégrammes et correspondances*, la note suivante : « Rouen, 27 janvier. Gustave Flaubert s'est cassé la jambe dans sa propriété de Croisset, en allant ouvrir la porte à des amis qui venaient le voir ».

genre de *réclames!* Oui, Villemessant a cru peut-être m'honorer, me faire plaisir et me servir. Loin de là ! je suis HHHindigné ! Je n'aime pas à ce que le public sache rien de ma personne : « Cache ta vie » (maxime d'Épictète).

Hier j'ai reçu quinze lettres (1), ce matin douze, et il faut y répondre ou y faire répondre. Quelle dépense de timbres !

Mon moral est excellent, *meilleur* qu'auparavant *(sic)*. Laporte s'étonne de ma patience, de mon caractère angélique. Mais ces choses-là ne révoltent ni mon esprit, ni mes nerfs, ni mon cœur : donc, je n'en souffre pas ! voilà le vrai. Je me suis fait faire une table, et tu admirerais mes petites inventions.

Comment peins-tu le père Cloquet? en robe, ou en redingote?

Je t'attends samedi, mon loulou. Ça me fera bien plaisir de te voir arriver, mais grande peine de te voir partir.

Amitiés à Ernest. *Que fait-il?* Voilà qui est plus sérieux que ma guibole cassée.

Ton vieil éclopé et grabataire,

Vieux.

---

* A JULES TROUBAT.

Croisset, 2 février 1879.

MON CHER AMI,

Je ne sais si l'on a répondu à votre bonne lettre ; en tout cas, en voilà une autre. Ma fracture n'offre maintenant aucun danger, mais je ne pourrai marcher avant deux mois ; ce qui remet mon voyage de Paris vers le milieu d'avril. Je compte y rester jusqu'à la fin de mai.

Pour le livre que je fais, je suis obligé d'avoir recours à des notes anciennement prises sur *Port-Royal*. Les indications de passages à consulter ne concordent pas avec l'édition que je possède, celle de Hachette, in-12 ; il faut donc que je les aie prises dans la première édition.

Tirez-moi d'embarras, c'est-à-dire dites-moi où trouver dans l'édition les indications suivantes :

1° Mauvais goût de Saint François de Sales, tome I, p. 239 ;

2° Songe de M. Lemaître qui l'engage à cultiver les plantes potagères du couvent, tome I, p. 500 ;

3° La chasse n'est qu'un symbole, tome II, p. 9.

4° Mot de Mme de Sévigné sur la Bible de Royaumont, tome II, p. 241.

5° Mot de M. Duguet : « ce qui est singulier me fait un peu de peine ».

Mes bons souvenirs à Mme Troubat et une cordiale poignée de main de la part de votre

G. F. (2).

---

(1) Avec M. René Dumesnil, j'ai publié quelques-unes de ces lettres dans *Autour de Flaubert*, II, pages 92 et suivantes.

(2) Cette lettre a été écrite par Edmond Laporte. La signature seule est de Flaubert. — Le 30 janvier, Laporte avait envoyé à Troubat ce court billet : « Monsieur Gustave Flaubert me charge de vous donner de ses nouvelles. Il a une entorse fort grave, compliquée d'une fêlure du péroné. L'inflammation disparaît, mais un repos de plusieurs semaines est ordonné. Aucune crainte à avoir. Votre dévoué serviteur.

E. Laporte.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset, début de février 1879]

MON LOULOU,

Je n'attends pas une lettre de toi pour te remercier du beurre et du raisin ; l'un et l'autre m'ont fait le plus grand plaisir. Malgré mes arrangements, j'ai bien du mal à écrire dans mon lit, et je me borne au strict.

Hier, visite des Censier ; aujourd'hui, celle d'Houzeau ; il m'a dit que Mme Brainne était *très* malade et menacée de perdre un œil ! Va chez elle prendre de ses nouvelles : c'est une bonne amie qu'il ne faut pas négliger.

Popelin m'a écrit ce matin une lettre charmante, en me chargeant de le déposer « aux pieds de Mme Commanville ». Donc on croit, chez la Princesse, que tu es à Croisset.

J'ai chargé la Sœur (1) de plusieurs commissions : envoie chez lui, 113, boulevard Haussmann :

Des cartes de visite ;

Des enveloppes petit format ;

Et si tu le vois (ou par billet), rappelle-lui le thermomètre Fortin.

Voilà tout, chérie ; et écris-moi longuement, si faire se peut. Amitiés à Ernest, et à toi toutes les tendresses de mon vieux cœur.

A LA MÊME.

Dimanche, 1 heure [février 1879].

L'île en face est couverte d'eau. Le vent remue les flots. Le soleil de temps à autre paraît entre les nuages, et je regarde la rivière avec ma lorgnette. A 4 heures 1/2 j'attends le bon Laporte. Demain on me met ma botte en dextrine. Senard me confectionne une paire de béquilles, et mardi je me lèverai ; mais il ne faut pas que je m'attende à descendre l'escalier avant quinze jours. Si je posais mon pied à terre, l'os traverserait ma peau, paraît-il.

J'irais très bien si je n'avais des démangeaisons abominables par tout le corps. C'est une petite affection nerveuse, dit Fortin. Ça m'empêche de dormir ! Malgré tout, je reste « un petit père tranquille ». Dans mes insomnies, je ne songe qu'aux maudites *affaires !!!* et à l'avenir ! Quel supplice que cette incertitude ! C'est si loin de la manière dont j'ai été élevé ! Quelle différence de milieux ! Mon pauvre bonhomme de père ne savait pas faire une addition, et jusqu'à sa mort je n'avais pas vu un papier timbré. Dans quel mépris nous vivions du commerce et des affaires d'argent ! Et quelle sécurité, quel bien-être !

N'importe, chère fille, je te suis *très obligé* de la franchise de tes deux dernières lettres. Parlons-nous toujours ainsi à cœur ouvert. Pas de réticence ! pas de pose !

Puisqu'on a offert à Ernest une place de 8,000 francs, qu'il la prenne ! Au moins ce sera sûr. Le logement, s'il est convenable, est une considération. Cette place

(1) Surnom donné à Edmond Laporte, installé à Croisset dès l'accident, et qui soignait Flaubert avec un parfait dévouement.

l'empêcherait-elle de boursicoter? Qui donc la lui offre? Je n'y vois qu'un inconvénient, c'est qu'il serait tenu et ne pourrait pas l'été aller aux Pyrénées.

J'ai eu cette nuit un cauchemar *affreux*, à cause de ma jambe. Je rampais sur le ventre, et Paul (le concierge) m'insultait. Je voulais lui prêcher la religion *(sic)* et tout le monde m'avait abandonné. Mon impuissance me désespérait. J'y pense encore. La vue de la rivière qui est splendide me calme peu à peu.

Le départ de Mathilde ne m'afflige pas, au contraire ; quand tu auras plus d'expérience, tu seras convaincue qu'il ne faut *jamais* renvoyer les domestiques, à moins qu'ils ne vous exaspèrent.

On va toujours de mal en pis.

Nouvelles des portraits, S. V. P. [Je te bécote].

Ta Nounou.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset [février 1879].

Aujourd'hui je me suis levé pour la première fois ; il m'est impossible de me servir de béquilles. Je déambule le genou sur une chaise et, avec tous mes attributs autour de mon fauteuil, je me fais l'effet de Scarron.

Comme à vous la bottine en dextrine m'a été intolérable ; on l'a fendue et j'a i la jambe dans une gouttière, suivant la méthode classique. Ma fracture n'est rien, mais les désordres de l'articulation ont été fort graves. Si le sang ne s'était résorbé j'aurais maintenant la jambe coupée ou je serais crevé. Je me suis livré à ces deux hypothèses pendant quarante-huit heures avec une tranquillité d'âme parfaite, je vous assure ; je mens un peu, la première m'embêtait.

Le changement de président m'a été extrêmement agréable. C'est plein de grandeur, « quoi qu'on die », un événement considérable et tout nouveau dans l'histoire de France. Et puis enfin, nous sommes délivrés de MM. les militaires, lesquels se connaissent à tout, sauf à faire la guerre. La nomination de Grévy (1), c'est un poncif de moins ; donc je me réjouis.

Ce qui a fait tomber Bardoux (2), c'est lui-même. Il s'était déconsidéré à force de promettre sans tenir, et puis Waddington avait besoin de sa place.

Ce que vous me dites de Plessy, relativement au Père Hyacinthe, me divertit *infiniment*. Je m'étonne toujours de ces enthousiasmes pour des génies de quinzième ordre. Du reste, je suis de plus en plus dégoûté de ce qu'on appelle la religion et la métaphysique. Voilà deux grands mois que je ne lis pas autre chose. Quel néant ! et quel aplomb ! Connaissez-vous le *Catéchisme de persévérance* de l'abbé Gaume? C'est « hénaurme ». Il y a dans la seconde partie un petit cours d'histoire que je vous recommande.

Et la peste russe qui s'avance ! Elle est maintenant à Salonique ; un de ces jours elle va débarquer à Marseille ! Ah ! de cela, par exemple, je me bas l'œil profondément.

(1) 30 janvier 1879.
(2) Démission de Bardoux, 29 janvier 1879.

Oui, j'ai lu l'article de Saint-Victor sur Zola. Il y a du vrai, mais ce n'est pas *tout* le vrai.

Écrivez-moi tant que vous pourrez, vos lettres me sont des rayons de soleil.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Jeudi soir, 5 heures [février 1879].

MA CHÉRIE,

Je suis *tanné* d'écrire des lettres, cinq ou six *tous* les jours, et je voudrais bien faire autre chose.

Cependant je veux répondre à ta question sur ma *botte*. On vous entoure la jambe et le pied de ouate, puis de bandes à plusieurs tours, sur lesquelles on étend une couche de dextrine (qui est la partie grasse du blé, je crois) ; en séchant, cette aimable préparation devient dure comme du fer, et le membre est garanti de tout déplacement. Je n'ai pu supporter cette entrave, j'en ai cuydé crever de douleur. Fortin me l'a fendue du haut en bas, puis a maintenu les morceaux avec une bande, de sorte que j'ai le pied et la jambe dans une gouttière. Mais depuis vingt-quatre heures enfin je ne souffre plus, et je me suis réinstallé dans mon cabinet où je prends des notes sur le spiritisme et la religion...

Quand tu viendras me voir, je désire te parler à cœur ouvert et longuement, ma chère fille, car vraiment j'ai trop de choses qui m'étouffent. Il ne s'agit pas de s'irriter, de se blesser, mais il ne faut pas, non plus, rien se cacher.

Ce matin encore, j'ai essuyé une déception (il ne s'agit pas de vous), c'est trop long à t'expliquer, mais tu verras que vraiment le sort me persécute.

Ta comparaison du « chêne séculaire » battu par l'ouragan m'a fait rire, elle est juste, appliquée à moi, car un chêne contient plusieurs bûches, et j'en deviens une belle !

Pauvre chère enfant, comme ta vie me fait de la peine ! Tu es bien courageuse, bien raisonnable ! Et je t'en aimerais plus, si c'était possible.

Comment vont les portraits? Tâche de t'absorber là dedans, de toute ton âme. Guy m'a écrit sur sa mère une lettre déplorable! Les nouvelles de Mme Brainne sont un peu meilleures.

Le forgeron de Bapaume qui a posé la grille de la cour s'est, ce matin, noyé avec son cheval et son enfant, un gamin de six ans. L'événement a eu lieu devant Duclos.

Tu n'imagines pas la gentillesse de Fortin à mon endroit. Il est venu hier trois fois, *cras fas* (ah ! c'était le bon temps que celui où tu disais *cras fas*). J'ai eu ces jours-ci les visites de Cordier, Pennetier, E. Crépet. Avec tous mes ustensiles autour de mon fauteuil, je me fais l'effet du cul-de-jatte Scarron.

Il m'est impossible de me servir de béquilles ; elles me font peur. Monsieur est trop lourd, et je crains à chaque moment de tomber, d'autant que ma jambe me semble peser 500 livres. Je me sers d'une chaise sur laquelle je mets le genou.

Je ne vois plus rien à te dire, ma chérie. Croirais-tu ce fait de la Sœur? Lundi il m'avait quitté par le bateau de 11 heures et devait revenir par celui de 6 heures 1 /2.

Comme la chaussée de Couronne était couverte d'eau, il a retiré son pantalon et a marché nu-pieds dans l'eau pour rejoindre le passager. La Seine était furieuse. Le sieur Saint-Martin (1) refusait « le monde ».

Voilà un ami, celui-là ! qui s'expose à se noyer ou tout au moins à une fluxion de poitrine pour ne pas manquer à un rendez-vous, peu utile, en somme !

Je t'embrasse bien tendrement.

Vieux.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Dimanche, 16 février 1879].

MON CHER AMI,

Je ne suis pas *injuste*, parce que je ne suis pas *fâché* contre vous et ne l'ai jamais été. Seulement j'ai trouvé que vous auriez dû me dire tout de suite carrément que l'affaire ne vous convenait pas. Alors je me serais adressé ailleurs. Cela dit, n'en parlons plus et embrassons-nous.

Je désirais mettre à la suite de *Saint Julien* le vitrail de la cathédrale de Rouen. Il s'agissait de colorier la planche qui se trouve dans le livre de Langlois (2), rien de plus, — et celle illustration me plaisait *précisément* parce que ce n'était pas une illustration, mais un *document* historique. En comparant l'image au texte on se serait dit : « Je n'y comprends rien. Comment a-t-il tiré ceci de cela? »

Toute illustration en général m'exaspère, à plus forte raison quand il s'agit de mes œuvres — et de mon vivant, on n'en fera pas. *Dixi*. C'est comme pour mon portrait, entêtement qui a failli me brouiller avec Lemerre, tant pis. J'ai des principes. *Potius mori quam fœdari*.

La *Bovary* m'embête. On me *scie* avec ce livre-là. Car tout ce que j'ai fait depuis n'existe pas ; je vous assure que si je n'étais besoigneux, je m'arrangerais pour qu'on n'en fît plus de tirage. Mais la nécessité me contraint. Donc, *tirez* (3), mon bon ! Quant à l'argent, pas n'est besoin de me l'envoyer ici. Vous me le donnerez quand je viendrai à Paris. Une observation : vous dites mille francs pour deux mille exemplaires, ce qui remet l'exemplaire à dix sols. Il me semble que vous me donniez douze, ou même treize sols, par exemplaire, mais je peux me tromper?

Autre guitare. Le 10 août prochain expire mon traité avec Lévy. Je rentre en possession de *l'Éducation sentimentale*. Je voudrais bien en tirer quelques subsides.

Je n'ignore pas tout ce que les amis ont fait pour moi, dernièrement. Remerciez bien Mme Charpentier et prenez pour vous, mon cher ami, la moitié des remerciements.

Je savais par ma nièce qu'elle va mieux. Embrassez-la pour moi, ainsi que les mioches, et qu'elle vous le rende.

(1) Passeur de Croisset.

(2) E.-H. Langlois. *Essai historique et descriptif sur la peinture sur verre... et sur les vitraux les plus remarquables...* — Rouen, 1832 (2e éd.). La planche de St. Julien avait été gravée par Mlle Espérance Langlois.

(3) Une réimpression de *Madame Bovary* parut chez Charpentier le 10 mars.

J'ai encore pour longtemps à garder la chambre. Ç'a été *très* grave. Je ne peux pas écrire ayant la tête *vuide*, mais je me crève de lectures (de la métaphysique et du spiritisme).

---

* A MADAME AUGUSTE SABATIER.

[Croisset] Dimanche [février 1879].

Ça ! c'est gentil ! « *ma demi-nièce* ». Vous ne pouviez rien imaginer qui me fût plus agréable. Pourquoi même pas trois quarts de nièce?

Votre aimable lettre a fait se mouiller les paupières de votre « oncle Gustave », et d'ailleurs elle confirme chez moi une théorie esthético-morale : le cœur est inséparable de l'esprit ; ceux qui ont distingué l'un de l'autre n'avaient ni l'un ni l'autre.

Vous avez tort de croire que les détails concernant votre enfant ne m'intéressent pas ; j'adore les enfants, et étais né pour être un excellent papa ; mais le sort et la littérature en ont décidé autrement !... C'est une des mélancolies de ma vieillesse que de n'avoir pas un petit être à aimer et à caresser. Bécotez bien le vôtre à mon intention.

Ma *guibole* se consolide, mais je boiterai pendant longtemps ; il y a eu dans l'articulation des désordres très graves ; quant à la fracture du péroné, c'est une bagatelle. Votre mari à raison de m'aimer, car, de mon côté, je l'aime beaucoup ; c'est un brave homme et un lettré — donc quelqu'un de très rare, un oiseau bleu.

Ce billet est stupide et décousu, car je me sens très faible et j'ai la tête vuide. Ce qui ne m'empêche pas de vous baiser sur les deux joues, *avunculairement*.

Quand vous serez cet été à Quevilly, il faudra s'arranger pour se voir plus souvent et nous taillerons de fières bavettes.

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Croisset] Mardi, 2 heures [18 février 1879] (1).

MON CHER AMI,

Il n'est pas possible d'être un *meilleur bougre que vous*. Merci de votre lettre qui me remet, comme disent les bonnes gens « du baume dans le sang ».

Dès que je pourrai descendre dans ma salle à manger, il faudra venir y déjeuner.

N.-B. — Un mot seulement : que voulez-vous dire par ceci : « demain, si vous y consentez, tout peut être réparé ».

Je vous embrasse.

---

(1) Réponse à la lettre de Zola du 17 février, publiée dans *Les Lettres et les Arts*, p. 169. Zola s'excusait d'avoir « tous ici été des maladroits dans votre affaire ». Il s'agissait des démarches faites par lui et les amis de Flaubert pour obtenir à celui-ci un poste de conservateur dans une bibliothèque. Cette demande s'était ébruitée, les journaux s'en étaient emparés, au grand chagrin de Flaubert. Voir la lettre du 22 février à sa nièce Caroline.

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] 19 février [1879].

MON CHER AMI,

Bien que je n'aime pas *ça*, mettez mon nom sur votre papier (1), puisque vous croyez qu'il peut vous être utile. Mais vous êtes le premier à qui j'accorde cette permission, et serez le seul probablement.

J'embrasse la mère, l'enfant et le père. Tout à vous.

Ma guibole sera très longue à se consolider. C'était griève.

A GUY DE MAUPASSANT (2).

Vendredi soir, 5 h. [21 février 1879].

Pas de nouvelles de votre pièce (3) au bout de 48 heures, ça m'embête. Je comptais sur Caroline pour m'en donner. Néant ! Sans doute, elle a la migraine.

L'incertitude où je reste quant à l'affaire de cette bibliothèque m'agace incroyablement. Vous qui êtes dans le cabinet du ministre pourriez-vous savoir, par Charmes, où en sont les choses? Je ne demande que ça. J'ai même regret qu'on se soit occupé de moi. La faute en est à ce bon Tourgueneff. Il me répugne de devenir un fonctionnaire (4).

Cependant... Enfin je voudrais savoir à quoi m'en tenir et n'y plus penser.

Notez que je vis dans l'immobilité, la solitude, et l'obscurité.

Je suis bien curieux aussi de la visite que vous ferez à mon ami Baudry. Il va sans dire que je ne peux *écrire*. Sa lettre à ce sujet est un chef-d'œuvre ! Oh ! les bourgeois ! Et celui-là en est un joli.

Gardez-moi les journaux sur votre pièce.

Je vous embrasse,
Votre vieux.

---

* A MADAME CHARLES LAPIERRE (5).

Samedi, 4 h. [février 1879].

Comme vous êtes gentille de ne pas m'oublier et de me donner des nouvelles de la chère sœur [Madame Brainne]. Elles me paraissaient [*sic*] aujourd'hui un peu meilleures. J'attends, vers le milieu de la semaine prochaine (jeudi, par exemple) la visite du troisième ange qui me fournira de plus amples détails. Ma pauvre amie doit souffrir horriblement ! Je songe à elle vingt fois par heure ! — Comme le

(1) Prospectus réclame lancé par Charpentier, et annonçant la prochaine publication de la *Vie Moderne*.

(2) Cette lettre, qui ne figure pas dans les éditions précédentes de la *Correspondance*, a été publiée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 20-30 janvier 1922, LXXXV-88. (Voir la note 3, page 405). Elle provient de la collection Eugène Pitou.

(3) *Histoire du Vieux Temps*, scène en vers jouée au Troisième Théâtre Français. (Déjazet, direction Ballande), le 19 février 1879. Voir la lettre de Maupassant du 27 février.

(4) Voir plus bas, la lettre à sa nièce, du lendemain, 22 février.

(5) Publiée en fac-similé par M. Hélot.

monde est mal arrangé ! et que la vie est embêtante ! J'en ai assez pour ma part. Je comptais sur la peste (1) mais on dit qu'elle rebrousse.

J'ai recommencé à travailler un peu, mais je suis très faible, quant à ma jambe, elle se consolide néanmoins. J'en ai encore pour longtemps. C'était sérieux.

Embrassez bien pour moi votre chère malade, et qu'elle vous le rende.

Votre vieux,
Polycarpe.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Samedi, 2 heures [22 février 1879].

MON LOULOU,

Voici la *vérité vraie*. J'ai voulu te cacher l'histoire pour ne pas te donner d'angoisses ou tout au moins d'impatience. En résumé, et d'abord, j'ai eu tort, une fois de plus, de suivre les conseils *des autres* et de me méfier de mon jugement. Mais je suis incorrigible, je crois toujours au jugement des autres ; puis je m'en trouve mal. Donc, je commence.

Au commencement de janvier, Taine m'a écrit pour me dire que M. de Sacy allait bientôt mourir et que Bardoux ne demandait qu'à me donner sa place (2) : 3,000 francs et le logement. Bien que le logement me tentât (il est splendide), je lui ai répondu que cette place ne me convenait pas, puisqu'un séjour forcé à Paris avec 3,000 francs de rente me rendrait plus pauvre que je ne le suis à Croisset et que j'aimais mieux ne passer que deux ou trois mois à Paris. De plus, la Princesse et Mme Brainne m'ont dit que mes amis s'occupaient de me faire avoir « une position digne de moi ».

Deuxième acte, le lundi. Dès que vous avez été partis, Tourgueneff a pris une figure solennelle et m'a dit : « Gambetta vous demande si vous voulez la place de M. de Sacy : 8,000 francs et le logement ! répondez-moi tout de suite ». A force d'éloquence et de tendresse (le mot n'est pas trop fort) et secondé en cela par Laporte, il a vaincu les répugnances que j'ai à devenir fonctionnaire ! L'idée que je vous serais moins à charge est, au fond, ce qui m'a décidé. Et après une nuit d'insomnie, je lui ai répondu : « Faites ! » Tout devait se faire en silence et on ne devait t'initier qu'après une conclusion.

Vingt-quatre heures après, lettre de Tourgueneff me disant qu'il s'est trompé, que la place n'est plus que de 6,000, mais qu'il croyait devoir continuer ses démarches.

(1) La peste russe.

(2) Voici la lettre de Taine, publiée par M. Lucien Descaves dans le *Figaro* du 14 janvier 1907 :

« Mon cher ami,

Le pauvre M. de Sacy est à la mort ! Il va laisser une place vacante à la Mazarine ; c'est 3000 francs par an, un beau logement avec fenêtres sur le quai, et un jour de séance par semaine dans la plus agréable salle de Paris. Vous êtes l'ami de Bardoux ; je crois savoir que vous n'auriez qu'à demander— ou même à accepter — pour avoir la place. Pensez-y et écrivez-moi un mot.

Quand revenez-vous à Paris? A vous.

H. Taine ».

M. de Sacy était administrateur de la Bibliothèque Mazarine. Il mourut en effet le 14 février

Or, Gambetta n'avait rien promis du tout. Goncourt lui avait demandé pour moi une sinécure, ainsi que les Charpentier, lesquels s'étaient monté le bourrichon. Ils avaient écrit à Mme Adam, toute disposée en ma faveur.

Autre lettre : la place n'est plus de 6,000, mais de 4,000 !

Là-dessus, Cordier (1) est venu me voir, et s'est montré tout dévoué. Il a parlé de moi à Paul Bert qui lui a dit qu'il ferait tout pour moi, et au père Hugo qui, séance tenante, a écrit une chaude recommandation à Ferry.

Article du *Figaro*. Et départ de Tourgueneff pour la Russie. On m'avait prévenu, un peu auparavant, que maître Sénard, ayant contribué au ministère, réclamait la place pour son gendre, auquel elle revient *de droit*.

Lundi dernier, lettre de Baudry me demandant *enfin* de mes nouvelles et m'apprenant le mariage de sa fille... Il me dit qu'il fait des démarches pour la place de M. de Sacy (2), ne parle pas du tout de celles qu'on fait pour moi. Taine lui en avait parlé, mais « elle ne me convient pas du tout ». De plus, il s'apitoie sur mon sort, et en veut à Bardoux de ce qu'il ne m'a pas donné celle de Troubat : 3,000 francs et séjour forcé à Compiègne ! Charmante perspective ! Ledit philosophe est un sot. S'il m'avait écrit franchement : « Je vous en prie, tenez-vous tranquille, je vous demande cela comme un service », ma gentilhommerie native m'eût forcé à lui laisser le champ libre. Je lui ai fait répondre par Laporte que j'étais trop souffrant pour lui écrire, et qu'il aurait de moi des explications quand je pourrais tenir ma plume. A Normand, Normand et demi !

Voilà où en sont les choses. Mais je suis *sûr* qu'il sera nommé, et j'en serai pour ma courte honte! Je passerai pour un sot intrigant : voilà ce qu'on m'aura fait gagner. De plus, l'article du *Figaro* (3) (on m'écrit maintenant pour me demander

(1) Ancien député de la Seine-Inférieure, sénateur inamovible.

(2) Frédéric Baudry fut nommé en effet par décret du 17 février à la place de M. de Sacy. Il était gendre de Sénard.

(3) Je crois nécessaire de citer tout au long cet article du *Figaro* du 15 février 1879, qui a tant indigné Flaubert. Il était intitulé : « La République athénienne ».

« Voici une histoire piquante et toute fraîche. On sait que Monsieur Gustave Flaubert, l'auteur de « *Madame Bovary*, a perdu presque toute sa fortune dans une entreprise commerciale où il s'était engagé « par pure bonté pour un de ses parents. Les amis du romancier avaient songé à obtenir pour lui la succes- « sion de M. de Sacy, dont la mort était imminente, à la Bibliothèque Mazarine.

« Tourgueneff, l'éminent écrivain russe, se chargea de faire les démarches nécessaires. Il alla voir une « grande dame de la République dont le salon est le rendez-vous de tous les personnages influents. « [Madame Adam].

« — Faites-moi l'honneur de venir à ma première soirée, répondit la dame à M. Tourgueneff. Je vous « présenterai à M. Gambetta.

« Au jour indiqué, M. Tourgueneff se présente ; il voit le Président de la Chambre en train de faire sa « digestion, mollement étendu sur un sopha. Derrière lui, tout un état-major de fonctionnaires et de députés.

« M. Tourgueneff s'avance vers le groupe, salue la maîtresse de la maison, qui aussitôt se penche vers « M. Gambetta et nomme le visiteur.

« M. le Président de la Chambre daigne à peine regarder l'écrivain. Il ne se dérange pas pour si peu « Fort surpris, M. Tourgueneff expose en quelques mots le but de sa visite ; le mauvais accueil ne le décou- « rage pas, car il est venu pour rendre service à un ami.

« La maîtresse de maison se penche à nouveau vers M. Gambetta et lui dit quelques mots à voix basse. « Ce à quoi M. le Président de la Chambre, d'un ton sec et hautain, riposte :

« — Non, cela ne se fera pas ! Je ne le veux pas !

« — Je ne le veux pas !

« Feringhea ayant parlé, M. Tourgueneff, renseigné sur l'atticisme dictatorial, s'éloigna en jurant « un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

« Donc un des premiers écrivains de ce temps ne succède pas à M. de Sacy, parce que M. Gambetta

des éclaircissements là-dessus, comme hier Mme Achille, et il faut répondre ! *Vois-tu la scie !*) m'aura fâché avec Mme Adam. Tourgueneff m'a écrit de Berlin pour « s'excuser ». Il ne sait pas d'où peut venir cette élucubration qui contient des choses vraies, et des fausses aussi.

J'avoue qu'elle m'a fait verser des larmes rouges. On publie ma misère ! et ces misérables me plaignent, ils parlent de ma « bonté ». Que c'est dur ! que c'est dur ! Je n'en mérite pas tant ! Maudit soit le jour où j'ai eu la fatale idée de mettre mon nom sur un livre ! Sans ma mère et Bouilhet, je n'aurais jamais imprimé. Comme je le regrette maintenant ! Je demande à ce qu'on m'oublie, à ce qu'on me f... la paix, à ce qu'on ne parle jamais de moi ! Ma personne me devient odieuse. Quand donc serai-je crevé pour qu'on ne s'en occupe plus? Tu veux que je te dise la vérité, ma chère fille, eh bien, la voilà. Mon cœur éclate de rage et je succombe sous le poids des avanies.

[.....] Il faut encore que le *Figaro*, pour les besoins de sa polémique, me traîne dans la fange ! Après tout, c'est bien ! J'ai été lâche, j'ai manqué à mes principes (car moi aussi, j'en ai) et j'en suis puni. Il ne faut pas se plaindre ; mais j'en souffre, oui, cruellement. Pas de pose. Toute la dignité de ma vie est perdue. Je me regarde comme un homme souillé. Oh ! les Autres ! les éternels Autres ! et tout cela, pour n'avoir pas l'air d'un entêté, d'un orgueilleux ! Dans la peur de paraître « poser ».

Fortin a visité ma jambe hier et lundi me refera une autre botte de dextrine. Je ne pourrai pas marcher avant un mois, et « ce sera bien joli », dit-il. Je boiterai pendant trois ou quatre ans. Cette perspective ne me désole pas du tout ! Quant à pouvoir monter les escaliers de Paris, principalement le nôtre, cette année, la chose me paraît douteuse ! J'en suis tout consolé d'avance. Et d'ailleurs, *avec quel argent* irais-je et vivrais-je à Paris? J'ai besoin d'y vivre au moins deux mois pour mon travail. Eh bien, mon travail s'en passera, forcément. Souvent, d'ailleurs, il me semble que je ne pourrai plus écrire. On a tant frappé sur ma pauvre cervelle que le grand ressort est cassé. Je me sens fourbu, je ne demande qu'à dormir, et je ne peux pas dormir, parce que j'ai sur la peau des démangeaisons *abominables* (sans qu'on y voie de plaques ni de rougeurs). Fortin prétend que c'est une affection nerveuse des papilles de la peau. De plus, j'ai mal aux dents ou plutôt à la seule dent d'en haut qui me reste. Comique ! comique ! mais comique qui ne me fait pas rire. Tel est le bonhomme. Ajoute à cela que mes lectures philosophiques et religieuses me soulèvent le cœur de dégoût, tant je trouve l'aplomb de ces messieurs outrecuidant. Mais la palme, comme bêtise et comme impudence, appartient aux apologistes modernes. Quels ânes ! ou quelle mauvaise foi !

Voilà, ma chérie, tu ne diras pas cette fois que je ne suis pas « ouvert »...

N. B. — Popelin doit venir me voir la semaine prochaine. Il dînera ou déjeunera ici, peut-être y couchera-t-il.

L'avalanche de lettres diminue, Dieu merci ! Cependant, depuis l'histoire de la Bibliothèque, pas de jour ne s'est passé que je n'en aie au moins cinq ou six à

« ne le veut pas. En vain prétendrait-on que M. Flaubert n'a pas de titres administratifs pour succéder « à M. de Sacy ; M. Ulbach en avait-il, lui qui vient d'être nommé à l'Arsenal?

« Voilà comme nous sommes gouvernés ! On ne dira assurément pas que nous vivons sous le régime « du bon plaisir ! »

[Signé : Aristophane].

écrire. Quel abrutissement ! Il ne m'est pas même permis d'avoir la jambe cassée. Il faut qu'on me tourmente dans mon lit ! Il y a aujourd'hui juste un mois qu'est arrivé mon accident (1) ; eh bien, pas un jour, ou à peu près, ne s'est passé sans qu'on ne m'ait dit, fait ou écrit quelque chose de pénible ! inconsciemment, soit ! mais le coup n'en a pas moins porté.

J'attends le 21 mars avec impatience pour voir ma pauvre fille. D'ici là, ne perds pas de temps.

Je t'embrasse. Vieux.

Je suis bien content du succès de Guy et *fâché* que tu n'aies pas été à la première (2), pour me remplacer.

A MAURICE MONTÉGUT.

Croisset, mardi 25 [février 1879] (3).

MON CHER CONFRÈRE,

Lady Tempest me plaît infiniment et réchauffe mon vieux cœur romantique. Le souvenir (ou mieux, l'inspiration) de Shakespeare y est manifeste. On nage chez vous en pleine poésie. Vous m'avez fait du bien, je vous en remercie.

Il me semble (autant qu'un humble prosateur peut en juger), que vous avez déjà une grande expérience du vers. J'en ai remarqué beaucoup d'excellents. Des vers tout d'une venue, simples, fermes et sonores ; des vers collés sur le fond de l'idée. Bravo !

Mais si vous tenez au succès, il faudra exécuter des choses moins hautes, — ce à quoi, du reste, je ne vous engage pas. Cependant, il y a peut-être moyen d'appliquer vos facultés poétiques, qui sont éminentes, à des sujets flattant plus le *vulgum pecus*.

Vous avez maintenant assez de dextérité pour faire ce qu'il vous plaira. Mes félicitations, encore une fois.

Je vous serre cordialement la main et suis vôtre.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 27 février 1879.

MON CHER AMI,

Je retire mes malédictions. Merci de la visite à Baudry. Ce n'était pas de son résultat que j'étais inquiet, mais de vous, de votre pièce. Je voulais avoir des détails *vrais*.

(1) Ce détail permet de dater avec certitude cette lettre ; cependant l'accident est du 25 janvier, mais c'était également un *samedi*, et l'on comprend l'erreur de Flaubert.

(2) De l'*Histoire du Vieux Temps*.

(3) La date 1879 a été rétablie par Maurice Montégut lui-même qui publia cette lettre dans la préface de son recueil de drames en vers, *Lady Tempest*, etc. (Paris, Charpentier, 1883). Or, il y a en 1879 trois *mardi* 25, en février, en mars et en novembre. *Lady Tempest* ayant paru en librairie, chez Charpentier, le 6 janvier 1879 (*Bibl. franç.*, 8 février) il n'est pas douteux qu'il s'agit du 25 février.

Enfin tout a réussi ! ce qui est fort heureux pour l'avenir. Maintenant, on lira vos manuscrits. Quant aux petites perfidies, vous en verrez bien d'autres. Il faut s'y résigner.

Les naturalistes vous lâchent, ça ne m'étonne pas. *Oderunt poetas.*

A propos des naturalistes, que dois-je faire avec votre ami Huysmans? Est-ce un homme à qui l'on puisse dire carrément sa façon de penser? Ses *Sœurs Vatard* (1) me causent un enthousiasme très modéré. Comme il m'a l'air d'un bon bougre, je ne voudrais pas l'offenser. Cependant?

Maintenant que je connais les sentiments de cet excellent M. Baudry, j'ai un terrain solide sous les pattes, et (sans vous compromettre en rien) je m'expliquerai carrément avec ledit sieur ; la semaine prochaine il recevra de moi une lettre qui lui clora le bec. Donc, merci encore et ne vous en occupez plus. Tout vos renseignements ne font que confirmer mes prévisions. Ce que je trouve charmant de sa part, c'est la supposition qu'il pourrait être, un jour, contraint à user d'indulgence envers moi. Voilà ce qui s'appelle un bon ami ! et dévoué ! mais on est « comme ça » quand on est fonctionnaire.

Quel embêtement de ne pas se voir ! Comme j'aurais des choses à vous dire et à vous demander ! Si je suis capable d'aller à Paris vers la fin d'avril, ce sera beau. Il faut se résigner. Comment va votre pauvre maman?

Où publiez-vous l'*Histoire du vieux temps*? (2) Quand je serai revenu à Paris il faudra la faire jouer par Mme Pasca, chez la princesse Mathilde. De cela je me charge.

Votre vieux vous embrasse tendrement.

A J.-K. HUYSMANS (3).

[Croisset, février-mars 1879].

« Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux »,

Si vous n'étiez pas mon ami (c'est-à-dire si je ne vous devais du respect) et si votre livre m'avait paru médiocre, je vous ferais un compliment banal, et tout serait dit. Mais je trouve qu'il y a là-dedans beaucoup, beaucoup de talent, et que c'est une œuvre hors ligne, *et très intense*. Donc, vous allez recevoir le fond de ma pensée.

La dédicace où me louez *(sic)* pour « l'Éducation Sentimentale » m'a éclairé sur le plan et le défaut de votre roman — dont, à la première lecture, je ne m'étais pas rendu compte. Il manque aux « Sœurs Vatard », comme à « l'Édu. sentim. » *(sic)*,

(1) Publié chez Charpentier à la fin de février 1879. (*Bibl. franç.*, 15 mars).

(2) *Histoire du Vieux Temps* fut publiée le 10 mars 1879 chez Tresse en une plaquette de 16 pages, tirée à cent exemplaires, aujourd'hui fort rare. L'année suivante elle fut réimprimée chez Charpentier dans le volume *Des Vers*.

(3) Publiée par M. Edmond Spalikowski dans la *Dépêche de Rouen* du 12 décembre 1921. — La date est incertaine. On est tenté de rapprocher cette lettre d'une autre à Madame Adam, de décembre 1879, où se trouve cité le même vers de Hugo. Mais l'allusion faite aux *Sœurs Vatard* dans la lettre du 27 février à Maupassant, et la question de Flaubert relative à la susceptibilité de Huysmans, ne permettent guère de dater autrement que février-mars.

la fausseté de la perspective! Il n'y a pas progression d'effet. Le lecteur, à la fin du livre, garde l'impression qu'il avait dès le début. L'art n'est pas la réalité. Quoi qu'on fasse, on est obligé de choisir dans les éléments qu'elle fournit. Cela seul, en dépit de l'École, est de l'idéal, d'où il résulte qu'il faut bien choisir. Les descriptions sont excellentes, les caractères bien observés. On dit partout *c'est ça*, et on croit à votre fiction, donc le tour de force est exécuté. Ce qui m'a frappé le plus, c'est la psychologie ; vous avez des analyses qui sont celles d'un maître. Dans votre prochain livre, donnez donc pleine carrière à votre faculté, qui vous est naturelle, et qui vous appartient en propre.

Le fond de votre style, sa pâte même, est très solide. Or, je vous trouve modeste de n'y pas croire. Pourquoi avoir voulu le renforcer par des expressions énergiques, et souvent grossières? Quand c'est l'auteur qui parle, pourquoi parlez-vous comme vos personnages? Notez que vous affaiblissez par là l'idiome de vos personnages. Que je ne comprenne pas une locution employée par un voyou parisien, il n'y a pas de mal : si vous trouvez cette locution typique, indispensable, je m'incline, je n'accuse que mon ignorance, mais quand l'écrivain emploie, par lui-même, un tas de mots qui ne sont dans aucun dictionnaire, alors j'ai le droit de me révolter contre lui. Car vous me blessez, vous gâtez mon plaisir. Qu'est-ce que *maboule, poivrots, bibines, godinette, du tape à l'œil*, etc., pourquoi dire des *frusques* au lieu de hardes ou habits.

Je tombe, au hasard, en vous relisant sur les pages 2 et 6 : « Allons Caroline... » une autre et bien d'autres la valent, et comme celle-là, sont d'un grand style. Est-ce le même homme qui a écrit tout à l'heure, tant d'argot inutile?

Une esthétique se révèle dans cette pensée, p. 152 : « que la tristesse des giroflées séchant dans un pot lui paraissait plus *intéressante* que le sourire ensoleillé des roses », etc. (1).

Pourquoi? Ni les giroflées, ni les roses, ne sont intéressantes par elles-mêmes, il n'y a d'intéressant que la manière de les peindre. Le Gange n'est pas plus poétique que la Bièvre, mais la Bièvre ne l'est pas plus que le Gange. Prenez garde, nous allons retomber, comme au temps de la tragédie classique, dans l'aristocratie des sujets et dans la préciosité des mots. On trouvera que les expressions canailles font bon effet dans le style, tout comme autrefois, on vous l'enjolivait avec des termes choisis. La rhétorique est retournée, mais c'est toujours de la rhétorique. Je suis dépité de voir un homme aussi original que vous abîmer son œuvre par de pareils enfantillages. Soyez donc plus fier, nom de Dieu ! et ne croyez pas aux recettes.

Ceci dit, je n'ai qu'à admirer la conception du bouquin et ses développements. Aucun poncif, de la force partout, souvent de la profondeur.

Le père Vatard est une trouvaille. Je ne parle pas des deux sœurs, si différentes

(1) Par suite d'une erreur de lecture, le texte publié par la *Dépêche de Rouen*, donne ici le mot *vases*, ainsi qu'à la ligne suivante. Si l'on réfère la citation au roman de Huysmans (p. 157, éd. Charpentier) il n'est pas douteux que c'est bien le mot *roses* qu'il faut lire : « Ses vues de barrières [il s'agit du peintre Cyprien Tibaille], ses jardins de la rue de la Chine, ses plaines des Gobelins, ses guinguettes à vices, ses sites souffreteux et râpés l'avaient fait honnir. Ayant même déclaré, un jour, que la tristesse des giroflées séchant dans un pot lui paraissait plus intéressante que le rire ensoleillé des roses ouvertes en pleine terre, il s'était fait fermer la porte des ateliers honnêtes. »

(sans que l'opposition des caractères soit brutale). Le dénouement touche au sublime.

Voilà *tout* ce que j'avais à vous dire, mon cher ami.

Ma franchise vous prouve le cas que je fais de vous.

Votre très dévoué.

A MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset, 7 mars 1879.

CHÈRE MADAME,

Je vous remercie du souvenir et du livre (et de la dédicace aussi qui ne ment pas, puisque dernièrement vous m'avez donné des preuves de sa sincérité) (1).

Rien n'est plus élégant ni plus haut que votre poème. On y respire l'air de l'Olympe, on y coudoie les dieux. *J'aime ça!*

Vous avez ravivé mes vieux souvenirs d'Italie. Il s'échappe de vos pages une senteur napolitaine qui m'a fait du bien. Les restrictions que je me permettrai, dès que j'aurai le bonheur de vous voir, sont peu nombreuses et peut-être sottes d'ailleurs. Elles portent sur deux ou trois points peu importants. Une qualité m'a frappé, sans parler du talent descriptif, c'est la délicatesse morale : quoi de plus charmant que la page 83 sur les bouquets fanés qui rappellent des émotions encore fraîches, et la page 107 « mon existence avec... sentiments les plus délicats » « les *femmes* aiment le divin qui plane sur les choses » ; ... en êtes-vous bien sûre?...

Plusieurs, quelques-unes peut-être? mais les femmes en général? non hélas !

En refeuilletant votre volume, je trouve en marge un coup de crayon à la page 160 — sur le Vésuve. La fin de la phrase est une merveille, j'en suis convaincu, je m'y connais.

Votre œuvre aurait plu à Gœthe. Vous êtes de sa religion.

Je serre la main de mon confrère Lamber et je baise les mains de Mme Adam, en me mettant à ses pieds.

Son tout dévoué.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Mardi matin, 11 heures [11 mars 1879].

Ce n'est pas drôle, pauvre chérie ! Mais ce pouvait être pire, et *j'aime mieux ça !* C'est fini, nous savons à quoi nous en tenir.

Nous voilà au fond de l'abîme ! *est-ce le fond?* Il s'agit d'en sortir maintenant, c'est-à-dire de pouvoir subsister. Quels sont « les projets qui seront sages et auxquels tu espères que j'accéderai »? Je me perds dans le vide et rêvasse anxieusement. J'en ai fait de mon côté qui me semblent bien impraticables (comme de donner des leçons ! etc., etc.)

Il y a une économie que nous pouvons réaliser, c'est que je n'habite plus du

(1) Madame Adam s'était occupée beaucoup de Flaubert dans l'affaire de la Mazarine. — Le livre envoyé à Flaubert par Mme Adam (Juliette Lamber) est *Grecque*, dont la première édition parut chez Lévy le 27 février (*Bibl. franç.*, 8 mars).

tout Paris. Le sacrifice en est fait dans mon cœur. Ce ne serait pas tous les jours gai, mais au moins, *ici*, je serais *tranquille*. Oh ! la tranquillité ! le repos ! le repos absolu !

Sans doute, Laporte m'avait parlé de F***, mais j'avais mal compris, n'ayant pas toujours la tête à moi maintenant. Tu me dis que « les nôtres en valent bien d'autres » ; je me suis même convaincu que la mienne valait beaucoup, mais on n'emploie pas un rasoir à fendre du bois, ni un cheval de course à charrier des moellons. Les machines délicates se détériorent plus facilement que les grossières. Je me sens ébréché et fourbu. N'importe ! c'est un soulagement de savoir que Flavie ne perdra rien. Quant à Raoul-Duval et Laporte, *comment ferons-nous?* (1) Voilà ce qui me tourmente ; réponds-moi là-dessus.

Et je persiste à ne pas comprendre quelle garantie je puis offrir à F***, puisque je n'ai plus rien. Il me demande ma parole, je la lui donne ; mais je ne pourrai tenir ma promesse, et je le sais : je suis donc un coquin. Dans quel état doit être ton pauvre mari !

[.....] J'ai reçu ce matin l'*Histoire du Vieux Temps* de mon disciple avec une dédicace qui m'a été au cœur. Les lignes imprimées en ton honneur sont charmantes de tact et de délicatesse. Ne trouves-tu pas?

A 3 heures et demie, je vais avoir la visite de Popelin qui repartira demain matin. Je vais tâcher d'avoir l'air gai, pour le bien recevoir.

Le 28 est de vendredi en 15 ! le 29 (2) j'espère embrasser ma pauvre fille, et causer avec elle un peu longuement...

Bonne pioche ! et tâche d'être forte pour trois.

Vieux.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, mars 1879].

Il me semble que je suis en retard avec vous, ma chère amie, et, bien que je sois un peu fatigué, je vais vous envoyer quelques lignes.

Samedi prochain, enfin, on retire mon second appareil et je tâcherai de faire quelques pas dans mon cabinet ; mais quand pourrai-je monter un escalier? pas avant deux mois sans doute. Si bien que peut-être nous arriverons à Paris en même temps l'un que l'autre.

J'en ai bientôt fini avec mes lectures sur le magnétisme, la philosophie et la religion. Quel tas de bêtises ! ouf ! et quel aplomb ! quel toupet ! Ce qui m'indigne ce sont ceux qui ont le bon Dieu dans leur poche et qui vous expliquent l'incompréhensible par l'absurde. Quel orgueil que celui d'un dogme quelconque !

Pourquoi haïssez-vous le Père Hyacinthe? notez qu'il est méprisé de tout le monde, des libres penseurs comme des croyants, ce qui me le rend sympathique. Il a pris la voie la plus franche et la plus naïve. Où est le mal? Mais il sort du *cadre ;*

(1) Ils avaient, l'un et l'autre, des sommes importantes engagées dans l'affaire Commanville.

(2) Ceci confirme la date 11 mars que je rétablis. En février, le 11 est aussi un mardi, ce qui a trompé es éditions antérieures. Mais le mois de février n'a, cette année-là, que 28 jours.

de là, scandale. Il a été original dans sa conduite et plus chrétien (chrétien primitif) qu'on ne dit. D'ailleurs l'importance qu'on attache à l'accouplement sexuel me semble bien drôle !

J'ai lu dernièrement deux livres qu'on m'a envoyés, *les Sœurs Vatard*, de Huysmans, un élève de Zola, que je trouve abominable ; et *le Chat maigre*, d'Anatole France (1), charmant !

Je vous baise les deux mains longuement.

A X*** (2).

[Croisset, début de mars, 1879, après le 11].

(Fragment).

[.....] Je ne veux pas d'une aumône pareille, que je ne mérite pas d'ailleurs. Ceux qui m'ont ruiné ont le devoir de me nourrir, et non pas le gouvernement. Stupide ! oui ; intéressant, non ! Je suis si énervé que je n'espère plus qu'une chose, la peste russe. Ah ! si elle pouvait venir et m'emporter ! » [.....].

A SA NIÈCE CAROLINE.

Vendredi, 3 heures [14 mars 1879].

MA CHÈRE FILLE,

Il n'y a pas à hésiter. J'adopte la seconde combinaison. Je peux très bien vivre à Paris et n'y avoir pas de logement. Vous me réserverez, dans quelque coin, un lit, voilà tout ce que je demande — et quand j'aurai un peu d'argent je me donnerai une petite vacance. Avec la maison de Croisset, 6,000 francs *servis régulièrement*, et ce que je pourrais décrocher d'autre part, l'existence sera possible.

J'ai tout lieu de croire qu'on va *m'offrir* une pension ; et je l'accepterai, bien que j'en sois *humilié* jusqu'à la moelle des os (aussi je désire là-dessus le secret le plus absolu). Espérons que la presse ne s'en mêlera pas ! ma conscience me reproche cette pension (que je n'ai méritée nullement, quoiqu'on dise) ; parce que j'ai mal entendu mes intérêts, ce n'est pas une raison pour que la patrie me nourrisse ! Pour calmer ce scrupule, et vivre en paix avec moi-même, j'ai imaginé un moyen que je te communiquerai et que tu approuveras, j'en suis sûr, car tu es un honnête homme, chose plus rare qu'une honnête femme. Ma chère enfant ! ma pauvre fille !

Si cela se fait, comme je l'espère, je pourrai attendre la mort en paix.

(1) *Jocaste et le Chat maigre*, publié chez Lévy le 19 février 1879 (*Bibl. franç.*, 1er mars). — *Jocaste* avait paru comme nouvelle dans *le Temps*, en 1878.

(2) Ce très court fragment qu'il m'a paru intéressant de recueillir a été publié dans les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp, II, 395, sous la date : 1er mars 1879. Je le crois en réalité postérieur de quelques jours. Quant au destinataire, Du Camp dit seulement que c'est un des hommes que cette question [de place] intéressait le plus. Peut-être Bardoux, Jules Ferry, Gambetta?

Quand tu viendras ici, dans quinze jours, nous viderons à fond plusieurs petites questions secondaires. Mais voilà la plus importante décidée, conclue, n'est-ce pas?

[.....] En résumé, j'aime mieux la vie la plus chétive, la plus solitaire et la plus triste, que d'avoir à penser à l'argent. Je renonce à tout, pourvu que j'aie la paix, c'est-à-dire ma *liberté d'esprit.*

Espérons en tes succès picturaux. Vois-tu ma joie? notre joie, si tu allais être remarquée au Salon ! Au prix où est la peinture, tu peux gagner beaucoup d'argent. Mais le moyen d'en gagner, c'est de ne pas peindre en vue d'en gagner. Le succès matériel ne doit être qu'un résultat, et jamais un but. Autrement, on perd la boule, on n'a même plus le sens pratique. Faisons *bien*, puis, advienne que pourra ! Ah ! ah ! moi aussi j'ai des « principes » ; j'en ai même trop pour mon bonheur.

Je suis bien content que le portrait du P. Didon marche bien ; es-tu sûre maintenant d'être prête pour le 28?

Adieu, ma pauvre Caro. Écris-moi le plus souvent que tu pourras.

Ta vieille Nounou.

A LA MÊME.

Mardi, 6 heures 1/4 [18 mars 1879].

J'ai bien peu de temps, mais je tiens à embrasser ma pauvre fille.

D'abord, l'Art avant tout ! Je connais, dans la liste que tu m'envoies : Cabanel, Boulanger, Harpignies, Puvis de Chavannes (indirectement). Mais voici une autre liste prise dans le *Temps* de ce matin, et qui ne concorde pas du tout avec la tienne. Tâche de m'avoir la vraie, alors j'aviserai à dresser mes batteries ! Il faudrait aussi savoir qui fera le Salon dans les grands journaux.

Je suis content de ce que tu me dis de tes deux portraits. Espérons, ma pauvre fille, que quelque chose, enfin, nous réussira !

Quant aux deux places d'Ernest, j'aimerais (dans l'ignorance ou je suis des détails) celle des Tabacs ; car, s'il faut régir des biens en Berry, ce sera peut-être un exil...

Nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses, de samedi prochain en huit, n'est-ce pas?

Aujourd'hui, enfin, je me suis hasardé à descendre ! Grande chose ! Je fais quelques pas avec une canne, comme un scheik.

Je t'embrasse ; le bateau siffle.

Vieux.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Mercredi soir, 19 mars [1879].

MON CHER VIEUX,

J'ai lâché tout pour *Madame de Châteauroux*, tout, immédiatement, j'ai eu cette canaillerie et j'en ai été récompensé. Ce nouveau volume me semble encore plus *intéressant* que les autres.

Voilà trois mois que je lis exclusivement de la métaphysique ! Après tant d'abstractions, vous pouvez penser s'il m'a été doux de me désaltérer dans le réel. Enfin je me suis collé comme un morpion sur les mottes de vos belles dames. Cela est un monument, une œuvre définitive. Nous en recauserons. Quand?

Charpentier et Zola m'ont promis de venir déjeuner ici dès que je les appellerai. Mais je ne suis pas encore en état de descendre dans ma salle à manger, et je ne vous invite pas *avec* eux, vu l'insuffisance de mon personnel. Donc, venez *seul* dès que vous serez libre de vos *Frères Zemganno.*

Ma nièce doit venir me voir à la fin de la semaine prochaine, après quoi je rappellerai aux amis leur promesse. Je compte absolument sur la vôtre.

Popelin vous a un peu trop vanté ma personne physique et morale. A peine si je peux faire cinq ou six pas dans mon cabinet, et chaque soir mon articulation est enflée. Serai-je en état d'aller à Paris au mois de mai, j'en doute.

Quant à l'humeur, elle n'a pas été gaie, mon cher ami ; j'ai passé par des états à me casser la gueule. Voilà le vrai.

J'ai eu cependant la force de m'étourdir par des lectures insensées (la valeur d'un volume par jour et avec notes) ; maintenant je prépare mes trois derniers chapitres et j'espère me remettre à écrire dans une quinzaine. Bref, dans un an, mais pas avant, j'espère en voir la fin.

Aucune nouvelle de Tourgueneff ni de Daudet. Entre deux épreuves tâchez de trouver le temps de *potiner* avec votre

G. F.
qui vous embrasse.

Que dites-vous de Labiche candidat à l'Académie française? O mânes de Boileau, où êtes-vous?

Voici une découverte faite par votre serviteur dans la *Réforme* (revue). Yves Guillot [*sic*, pour Guyot], trouve que Sarcey ressemble... à Diderot et même lui est supérieur *(sic)* ; c'est un « Diderot rassis ». Maintenant rêvez.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Vendredi soir, 11 heures [21 mars 1879].

MA CHÉRIE,

Si, dans ta conscience, tu ne trouves pas bien le portrait du P. Didon, il ne faut pas le soumettre au jury. Peut-être as-tu eu l'ambition trop haute? Mais j'ai mauvaise opinion d'un artiste qui, étant jeune, n'a pas une opinion trop haute. Pour faire bien un sonnet, il faut avoir tenté un poème épique.

Au reste, demande l'avis franc de Bonnat. A-t-il vu le portrait de M. Cloquet?...

Ma jambe, que je ménage beaucoup, est toujours enflée le soir ! Quand pourrai-je aller à Paris, où j'ai tant besoin, pour mon travail !

Maintenant, je refais, pour la troisième fois, les tables de mon dossier intitulé : *Philosophie.* Ce sont les notes de mes notes que je coordonne, pour dresser le plan de mon chapitre : depuis quinze jours, je ne m'occupe pas à autre chose ! Quelle

besogne ! Et je suis taquiné fortement par le mal de dents, si bien que je viens d'écrire à Gally pour le prier de m'apporter ses outils. La Providence ne m'étouffe pas sous les roses ! mais je ne l'accuse point, étant convaincu de la nécessité des choses.

Je vais donc revoir ma fille ! quand ? et pour combien de temps ? Le vieux Croisset te fera du bien : il y a beaucoup de primevères et de violettes ; leur vue te délassera, te détendra les nerfs.

Embrasse ton mari pour moi, et quatre bécots sur tes joues.

Vieux.

A MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset, 25 mars 1879.

J'ai reçu une invitation à une soirée chez Mme Adam pour le dimanche 30 mars. Merci, chère Madame, je puis à peine faire quelques pas dans ma chambre ! Cependant, mon médecin me jure qu'au commencement de mai, je serai en état d'aller à Paris, c'est-à-dire de monter votre escalier. Cet espoir me soutient. En attendant qu'il se réalise, permettez-moi de vous baiser les mains et de vous dire que je suis votre très humble et affectionné.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Mercredi [26 mars 1879].

A la bonne heure ! au moins voilà une vraie lettre ! c'est-à-dire longue !

Et d'abord, ma chérie, j'a ivu hier, dans le *XIXe Siècle*, une nouvelle qui doit te faire plaisir : le Salon n'ouvrira pas avant le 15 mai, ou peut-être avant le 30. Cela te donne du temps. Tu ne m'as pas dit ce que Bonnat pense du portrait du P. Didon.

Quant à la *Mazarine*, je n'y pense pas plus que s'il n'en eût jamais été question. Je regrette que tu aies prié Mme Charpentier d'aller chez Gambetta. Ton zèle t'a entraînée trop loin. Enfin, c'est fini, *n i* ni ! Seulement, c'est une leçon pour l'avenir. La raison devrait me faire regretter cette place ; mais les nerfs de Mossieu sentent différemment. Voilà.

Je suis comme toi, je ne demande qu'à être tranquille (et le souhait est ambitieux). Aussi, quand rien du dehors ne m'arrive, je me trouve très bien. La vue de la rivière et le chant des poules me suffisent comme distraction *(sic)*. Jamais je n'ai moins désiré Paris ; j'y pense même rarement. D'ailleurs, je ne pourrai pas monter un escalier parisien avant deux mois. Ainsi, tout est pour le mieux. Je voudrais bien me remettre à écrire, mais, franchement, je crois que ce me sera impossible ! et je *recule* devant ce moment. J'ai eu et j'ai encore trop de tourments ; ma tête n'est pas libre, je le sens ! Joli résultat ! et à qui ai-je été utile, en définitive? [.....]

Adieu, pauvre chérie.

Vieux.

A LA MÊME.

Dimanche, 5 heures [6 avril 1879].

Enfin, mon pauvre loulou, voilà donc quelque chose de bon qui nous arrive ! (d'autre part, Laporte m'écrit qu'il est sûr d'être nommé, étant le premier sur la liste). Est-ce que la fortune changerait? La générosité des Cloquet me fait doublement plaisir et je m'applaudis de t'avoir empêchée, il y a deux ans, de renoncer à la peinture. Mais n'oublie pas (une leçon de morale, à mon tour) que l'argent ne doit jamais être qu'une conséquence et non un but ; tu en gagneras d'autant plus que tu y songeras moins.

Comme il ne faut rien négliger, néanmoins voici, quant aux articles, ce que tu as à faire :

1° Écris maintenant à Lapierre, pour qu'il te recommande aux Salonniers de sa connaissance ;

2° Il faut aller au cabinet de lecture du passage de l'Opéra, demander *tous* les journaux de la semaine et faire la liste desdits cocos. Tu me l'enverras. *A priori*, je ne connais que Burty pour la *République française* et Judith au *Rappel*. Mais il m'est très facile de te recommander à tous, ou presque tous. Sarah Bernhardt accomplit cette mission dans le *Globe*. Si tu veux, j'irai la voir. Au reste, Guy peut te renseigner là-dessus. Quelques-uns de ses amis doivent s'en mêler. Au début, la réclame sert beaucoup.

Mon pauvre Julio vit encore ; on lui donne des lavements de vin et de bouillon et on va lui remettre des vésicatoires. Le vétérinaire maintenant, ne serait pas étonné s'il en réchappait. Avant-hier, ses extrémités étaient froides, et nous le regardions, croyant qu'il allait mourir. C'est exactement comme une personne ; il a de petits gestes d'une humanité profonde.

Ah ! pauvre chère fille ! Si tu pouvais lire dans mon vieux cœur dévasté, tu comprendrais que, malgré mes mauvaises lettres, je suis stoïque. Enfin, je tâcherai de ne plus t'embêter autant.

Je crois qu'un peu de repos me fera du bien. Ma cervelle n'en peut plus et j'éprouve de grandes difficultés à travailler. Mais aussi, quel livre !

Je t'embrasse bien tendrement.

Nounou.

A MADAME ALPHONSE DAUDET.

Lundi [7 avril 1879].

MADAME ET CHÈRE CONFRÈRE,

Je ne saurais vous dire le plaisir que m'a causé l'*Enfance d'une parisienne* (1). Si le mot charmant n'était pas banal, je l'écrirais. Sans appareil scientifique, sans surcharge de couleur, sans prétention à l'idéal, ou au naturalisme, vous faites sentir ce que vous avez ressenti. Il m'a semblé parfois, en vous lisant, que j'avais été autrefois une petite fille, jouant aux Tuileries, marchant dans la rue de Rivoli et

(1) L'*Enfance d'une Parisienne* est le premier récit du volume intitulé *Impressions de nature et d'art*, publié par Mme Alphonse Daudet le 28 mars 1879 (*Bibl. Franç.*, 5 avril 1879). Dans le même volume figure, p. 147, une étude sur les *Trois Contes* de Flaubert.

vivant dans cette bonne vieille maison avec ses ornements empire et ses grandes armoires.

C'est un régal pour qui aime la littérature *en soi* que de lire des choses pareilles. La race de votre style est très noble et très délicate, si artiste sans en avoir l'air ! Voilà le difficile !

Dans vos pensées détachées, j'en ai trouvé plusieurs qui m'ont semblé éblouissantes de vérité et de tournure, comme celle sur les jets d'eau.

Les deux pièces de vers que j'aime le mieux sont : *A mon fils* et *La chambre aux joujoux*. Et, dans les études littéraires, j'ai relu avec un nouveau chatouillement d'amour-propre tout ce qui me concerne.

Je ne pourrai pas aller vous remercier avant un mois ou six semaines, car je ne puis faire encore que quelques pas dans mon cabinet.

Le *Temps* ne donne pas le roman de votre mari. Pourquoi? Dites-lui donc (à votre mari) de m'écrire un peu. Serrez-lui la main de ma part, et permettez-moi, Madame, de baiser la vôtre en vous priant de me croire

Votre très respectueux et
affectionné serviteur *(et copain!)*

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

[Croisset, 7 avril 1879].

MON CHER AMI,

Je ne saurais vous dire l'extrême plaisir que m'a causé votre second volume (1) Comme c'est amusant ! Voilà de l'histoire !

Depuis bientôt trois mois je suis enfoncé dans des études atroces et antiplastiques. Rien que de la philosophie et du magnétisme. Votre œuvre a donc été pour moi comme un bain de Jouvence. Elle m'a donné de l'air et du soleil. Je ne fais plus que rêver à l'entrée et à la sortie de Mexico. Merci, mon cher poète, mon cher ami.

Tout à vous, *ex imo*.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, avril 1879].

(Fragment).

[.....] Quelle jolie leçon de rhétorique on ferait avec les discours de Renan et de Mézières ! (2) Mais pourquoi Renan s'est-il présenté à l'Académie? Quelle modestie ! Quand on est quelqu'un, pourquoi vouloir être quelque chose?

Je rouvre ma lettre pour vous dire que je viens de recevoir la vôtre du 5. J'ignorais le paragraphe de Daudet, merci. « Je te reconnais bien là, Marguerite ! »

Vous avez toutes les délicatesses du cœur et de l'esprit ; aussi on vous aime, on vous aime à en être très heureux et très malheureux. [.....]

---

(1) De la traduction de la *Véridique histoire* de Bernal Diaz del Castillo.
(2) Prononcé pour sa réception à l'Académie française, le 3 avril 1879.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, jeudi, 11 heures [10 avril 1879].

Non seulement reçue, mais sur la *cimaise* et à une « place distinguée », puisque Mme Commanville a le nº 2, Viardot a eu la gentillesse de m'écrire cela hier ! Je reçois sa lettre en même temps que la tienne. De plus, une de la Princesse qui s'en réjouit et ajoute : « Je n'ai pu encore la joindre ».

Ton Vieux est bien content de ton admission. Le portrait sera donc regardé, premier point, puis admiré, espérons-le ! Par conséquent, il t'en viendra d'autres...

Mon pauvre Laporte m'a fait peine à voir mardi soir. Le matin, il avait appris que la place d'inspecteur lui échappait ; il n'est porté par la Commission que le deuxième sur la liste ! et donc, ne sera pas nommé ; ils étaient 72 candidats... Je voudrais ne pas penser à tout cela ! J'avais commencé mon chapitre, qui allait bien. V'lan ! me voilà retombé. Que d'efforts il faut faire pour continuer à vivre !

Mme Pasca, maintenant à Rouen, chez Mme Lapierre, est très malade et ne jouera pas chez la Princesse la pièce de Guy. Ça me contrarie beaucoup. Ces deux dames viendront déjeuner chez moi dimanche et m'apporteront des primeurs.

Le temps est splendide. Les lilas vont fleurir, et en dépit de tout, quelque chose du printemps vous entre dans le cœur. Le séjour de Croisset te serait plus hygiénique que celui de la capitale, pauvre loulou ! Le dernier que tu y as fait n'était pas assez long. Quant à ta migraine d'hier, pourquoi t'avises-tu de recevoir M. *** dont la légèreté est capable de tuer un rhinocéros?

Ce sont les journaux de Paris qui ont dit que j'assistais, à Rouen, à la première de l'*Assommoir !* Depuis ton départ, re-lettres d'amis m'en félicitant. Mais plus modeste que le père Monsabré (à propos de la réception de Renan), je ne réclame pas pour si peu.

Mon rhumatisme m'est tombé dans le genou droit. Mon pied continue à enfler un peu chaque soir. J'ai essayé toutes les chaussures que je possède ; aucune ne peut me convenir. Je suis donc réduit aux pantoufles pour longtemps ; de cela, je m'en moque.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

Vieux.

A LA MÊME.

Samedi, 11 heures [12 avril 1879].

Voici le reçu signé et paraphé !...

Cet *acte de commerçant* que j'accomplis régulièrement tous les mois, sans en comprendre le sens pratique, m'exaspère de plus en plus. On ne refait pas son tempérament ! N'en parlons plus ! mais c'est dur ! Une jambe cassée n'est rien à côté, ni même un mal de dents. Je me les ferais toutes arracher avec une volupté reconnaissante à la condition qu'on ne me parlerait plus d'argent, tonnerre de D... ; le reçu de notre locataire m'est même désagréable à signer *(sic)*...

Hier (1), Monsieur a fait maigre et s'en est bien trouvé. J'ai eu la tête très lucide

(1) Vendredi Saint.

toute la journée... Pas un bruit sur le quai, pas un bateau sur la rivière, rien, silence absolu, et aucune lettre à écrire ! Aussi ai-je travaillé jusqu'à 2 heures du matin. Résultat : une page et la préparation de deux autres. C'est là ce qu'il me faut : l'écartement de toute manifestation extérieure et j'ose dire de toute relation humaine. Je suis de moins en moins pressé d'aller à Paris. D'ailleurs, ma jambe enfle dès que je marche un peu, et hier soir elle me faisait souffrir. Je crois que c'est un rhumatisme qui se porte sur l'articulation.

Cependant, je voudrais bien voir le portrait de ma pauvre fille (1) sur la cimaise.

Je t'embrasse.

Vieux.

A LA MÊME.

Mercredi soir [16 avril 1879].

[.....] Mon déjeuner de dimanche n'a pas été ce que tu crois ! Ah ! sais-tu ce qu'ont fait mes deux Anges après le repas? un somme ! L'une (Mme Pasca) sur mon divan, et l'autre (Mme Lapierre) dans un fauteuil ! Pendant qu'elles dormaient, j'ai travaillé à ma table tranquillement, comme un petit père tranquille. Rien de plus vertueux et de plus commode ! Leurs provisions de bouche étaient d'ailleurs excellentes et abondantes ; il m'en est resté jusqu'au surlendemain.

Ton Vieux a eu ce matin une colère violente au spectacle du premier numéro de la *Vie Moderne* (2), rédacteur en chef Bergerat, éditeur Charpentier. Tu n'imagines pas une infection pareille. C'est encore plus ignoble que la *Vie Parisienne*, cette m... à la vanille ! Mon premier mouvement a été d'écrire une lettre d'injures à ces messieurs, en les priant d'ôter mon nom de dessus la couverture, car elle le salit. Mais j'ai eu peur d'avoir l'air de *vouloir poser !* et je me suis abstenu. N'importe ! j'en suis encore *indigné (sic)*.

La lecture de la *Correspondance inédite* de Berlioz m'a remonté. *Lis-la*, je t'en prie. Voilà un homme ! et un vrai artiste ! Quelle haine de la médiocrité ! Quelles belles colères contre l'infâme bourgeois ! Quel mépris de *on !* Cela vous enfonce les lettres de Balzac de 36,000 coudées ! Je ne m'étonne plus de la sympathie que nous avions l'un pour l'autre. Que ne l'ai-je mieux connu ! je l'aurais adoré ! Sens-tu la beauté des funérailles de Villemessant? (3) Embaumement comme celui d'un pharaon, messe dite par un évêque, la gare du chemin de fer transformée en chapelle ardente, « retour des cendres » à Paris, et demain quel enterrement ! mais il disposait d'une « immense publicité ». Inclinons-nous.

Et Pinard (4) ! mon ennemi, ce saint homme... auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-Dieu de Mme Gras, et que Mlle Delaporte a mis à la sienne (de porte), vu ses manières trop galantes, oui ! Pinard, l'ancien ministre, communiant dimanche dernier (5) à Notre-Dame avec Mgr le duc de Nemours, n'est-ce

(1) Le portrait du baron Cloquet, peint par Mme Commanville, reçu au Salon.
(2) Paru le jeudi 10 avril.
(3) Mort le 11 avril.
(4) Avocat impérial lors du procès de *Madame Bovary*.
(5) Jour de Pâques.

pas beau? Tout cela (sans compter le reste) me donne envie de crever, puisque c'est plus fort que nous...

Ne vous préoccupez pas de mon arrivée à Paris. Le monde m'attire de moins en moins, et je ne sais quand je me résignerai à monter dans un wagon. L'idée même de franchir mon seuil m'est désagréable. Il se pourrait bien que je reculasse mon voyage jusqu'à l'automne. Je finirai par ressembler au chanoine de Poitiers dont parle Montaigne, et qui n'était pas sorti de sa chambre depuis trente ans « par l'incommodité de sa *mélancholie* ».

Adieu, pauvre fille, [je te bécote].

Vieux.

A MADAME RÉGNIER.

[Croisset, 16 avril 1879].

MA CHÈRE CONFRÈRE,

Primo : Félicitations au double bachelier, ou plutôt à ses père et mère. C'est une belle épine tirée du talon et je comprends votre joie, moi qui étais né avec toutes les vertus domestiques. Mais la littérature m'a empêché de donner carrière à mes vertus comme à mes vices.

Il faut pourtant que je lâche la bride à mon indignation (jolie phrase). On m'a envoyé ce matin le premier numéro de la *Vie Moderne*. Elle me paraît encore plus infecte que la *Vie Parisienne* du chemisier Marcellin ! Comme doctrines, langage et réclames (jusqu'à la petite fantaisie du docteur Lambert), c'est complet ! Et moi qui ai eu la bêtise de leur laisser mettre mon nom sur la couverture.

Est-ce que les funérailles de Villemessant ne vous font pas rêver? Embaumement comme pour un pharaon, messe dite par un évêque, la gare transformée en chapelle ardente, « retour des cendres » à Paris, et demain discours, panache, musique et foule immense, j'en suis sûr. Il jouissait « d'une immense publicité », inclinons-nous. Moi, je ne me suis jamais incliné. Je n'ai pas plié le genou devant cette institution.

Et Pinard, mon ennemi Pinard, l'auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-Dieu de Mme Gras, Pinard qui a inventé Gambetta (pour faire du bien à l'empire !) cet excellent M. Pinard communiant dimanche dernier à Notre-Dame en compagnie de Mgr le duc de Nemours ! farce ! farce !

Quant à ma quille, je commence à marcher, pas très gaillardement il est vrai, et je ne sais pas encore quand j'irai à Paris, ni même si j'irai le mois prochain. Rien ne m'y attire ou plutôt tout m'y dégoûte.

Une chose m'a pourtant retapé aujourd'hui : la lecture des lettres de Berlioz ! Quel artiste et quel haïsseur du bourgeois ! Quand on voit tout ce qu'a souffert ce grand homme, on ne doit plus se plaindre.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Croisset, jeudi [24 avril 1879].

MON CHER AMI,

Voici mon bilan.

Ma jambe va bien, cependant elle enfle tous les soirs, je ne puis guère marcher au delà de cent pas et il me faut porter une bande autour des chevilles.

De plus, je me suis fait arracher une de mes dernières molaires.

De plus, j'ai un lumbago.

De plus, une blépharite.

Et actuellement, depuis hier, je jouis d'un clou au beau milieu du visage.

A part tout cela, je vais bien.

Je me suis remis à écrire et j'espère avoir fini mon horrifique chapitre VIIIe au mois de juillet. Alors j'entamerai l'avant-dernier.

Quand irai-je à Paris? Je n'en sais rien. Pas avant le milieu de mai, si j'y vais. Il faudrait pourtant que j'y *allasse*... En tout cas, vous me verrez cet été chez la bonne Princesse. C'est une chose inouïe, le mal que j'ai maintenant à me déplacer.

Charpentier m'a envoyé les deux premiers numéros de sa *Vie Moderne* que je trouve encore plus bête que la *Vie Parisienne*. Le *chic* perdra la maison Charpentier, retenez cette prophétie.

Et le manifeste politique de Zola menaçant la République de sombrer, si elle n'arbore l'étendard du réalisme ! naturalisme, pardon ! Drôle ! drôle !

J'ai lu dans l'élégante feuille de votre éditeur un fragment de votre roman *qui m'excite*. Quand il sera paru, le roman (ou même avant), seriez-vous assez Curtius pour venir à Croisset? J'y attends demain Tourgueneff. Zola et Charpentier m'ont également promis de venir déjeuner dimanche.

Hennique fait des conférences, maintenant?

Nous sommes des fossiles, mon cher ami, des restes d'un autre monde. Nous ne comprenons rien au mouvement.

Je vous embrasse.

Votre Vieux.

« Tou...ou...jours...jeune ! »

(Illusion qui dénote le sheikisme).

Lisez la *Correspondance* de Berlioz ! Peu de livres m'ont plus *édifié*. Il rugissait, celui-là ! et haïssait le médiocre. Voilà un homme !

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset [fin avril 1879].

Eh bien, mon cher ami, c'est le cas de dire comme dans Laurent-Pichat :

... J'attendrai :

sans ajouter :

Que l'on fasse venir le cul-de-jatte André ;

ce qui est une belle rime.

Merci de votre lettre (1). Elle m'a fait plaisir de toutes les façons. Mais, mon pauvre cher bougre, que je vous plains de n'avoir pas le temps de travailler ! comme si un bon vers n'était pas cent mille fois plus *utile* à l'instruction du public que toutes les sérieuses balivernes qui vous occupent ! Les idées simples sont difficiles à faire entrer dans les cervelles.

Oui, j'ai lu la brochure de Zola (2). C'est énorme ! Quand il m'aura donné la définition du Naturalisme, je serai peut-être un Naturaliste. Mais d'ici là, moi pas comprendre.

Et Hennique qui a fait, aux Capucines, une conférence sur le Naturalisme ! ! ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

La *Vie Moderne* me paraît encore plus bête que la *Vie Parisienne*. Est-ce assez... artistique ! hein? et les dessins qui n'ont aucun rapport avec le texte, et la critique de Bergerat ! Je suis indigné que mon nom soit sur la couverture, mais j'espère que ce... n'aura pas la vie longue.

Une chose m'a réjoui : les funérailles de Villemessant. Quelle pompe ! Mais on n'y pense déjà plus. Le Peuple est ingrat.

Vous ne me verrez pas avant le 20 mai. Je veux avant d'aller à Paris en avoir fini avec le magnétisme, c'est-à-dire être à la moitié de mon chapitre. Mais iraie-je à Paris? franchement, rien ne m'y attire, sauf vous, mon cher Guy.

Je continue à n'être pas d'une gaieté excessive et je vous embrasse avec toute la tendresse dont est capable le cœur de votre vieux.

Est-ce que Huysmans a été choqué de ma lettre?

Lisez donc la *Correspondance* de Berlioz. Voilà un homme ! et qui exécrait le bourgeois ! Ça enfonce Balzac !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Vendredi, minuit [25 avril 1879].

Que dis-tu de Tourgueneff qui devait d'abord venir dimanche? Puis ç'a été pour mardi, ensuite pour vendredi, et maintenant c'est pour dimanche prochain. Cette habitude de toujours manquer de parole me donne le vertige. Je n'y comprends goutte.

Eh bien, oui, j'ai été hier dîner rue de la Ferme avec ma *bonne* (Mme Lapierre avait invité personnellement Suzanne). La voiture m'a extrêmement gêné. Le mouvement des roues, les cahots me faisaient mal dans le pied et le grand air m'étourdissait. Seul, je n'aurais pas continué.

On m'a reçu avec des honneurs choisis, car c'était la Saint Polycarpe. (3).

(1) La lettre de Maupassant est du 24 avril.

(2) *La République française et la littérature.*

(3) Cette lettre pose, sans qu'il y paraisse, une des questions délicates — autant que secondaire d'ailleurs — de la biographie de Flaubert : celle de savoir à quel jour de l'année ses amies, Mmes Lapierre, Brainne et Pasca, avaient pris l'habitude de lui souhaiter la fête de Saint Polycarpe. Elle a été étudiée par M. R. Hélot dans un article : *La fête de Gustave Flaubert, la saint Polycarpe*, publié à Lille dans le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique* « Le Vieux papier » en janvier 1905, et reprise par moi-même, dans un article des *Annales romantiques* de mars-avril 1913. Il ne peut être question de renouveler ici cette discussion ; je résume seulement les conclusions auxquelles j'ai cru devoir m'arrêter : l'Église célèbre

Lapierre s'était déguisé en Bédouin, Mme Lapierre en Kabyle et le chien de Mme Pasca avait des rubans dans les poils du museau. Une guirlande de fleurs entourait mon assiette et mon verre. Au dessert, on a apporté un gâteau de Savoie ayant cette devise : « Vive saint Polycarpe ! » Toast avec du champagne Après quoi, Mme Pasca a déroulé un grand morceau de papier et a lu des vers à ma louange, composés par Boisse (1) (qui était le seul convive avec Houzeau). Les amphitryons ont été bien aimables, mais... crevettes pas fraîches ! tu sauras que je m'en gorge tous les jours (de crevettes), ne pouvant plus manger de viande. Fortin m'appelle plus que jamais « une grosse fille hystérique », et comme il m'est poussé un clou abominable en plein visage, il m'a purgé ce matin. Au commencement de la semaine, j'ai eu mal aux yeux, au point d'employer un collyre. Voilà, et je dis comme Oreste :

Oui, je te loue, ô ciel ! de ta persévérance.

Mais tous ces maux-là ne sont rien près des autres, c'est-à-dire qu'ils n'arrivent pas jusqu'à l'âme...

J'ai reçu le livre d'A. France, et le *Figaro* contenant l'élucubration de Zola. Tu as dû toi-même recevoir, ce matin, un article sur son article. La fin est louangeuse pour moi et cruelle pour lui, mais il devient trop grotesque. Quel mauvais goût que de parler toujours de soi !

Je suis en train de corriger les épreuves de *Salammbô* pour Lemerre. Eh bien, franchement, j'aime encore mieux ça que l'*Assommoir*.

Avant-hier, visite de M. et Mme Censier. Censier (2) *gobe* Zola, le gobe complètement. Œuvres et théories, tant le succès en impose aux Bourgeois ! ! !

Et le père Harel regrette Villemessant : « c'est une perte ! » *(sic)* (3).

Je t'embrasse.

Ton NONAGÉNAIRE.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Jeudi, 1er mai [1879].

MON CHER AMI,

Je suis *enchanté* de votre bouquin (4).

Dans les premières pages je vous ai cherché quelques chicanes de détail comme

ordinairement la fête de saint Polycarpe (évêque de Smyrne) le 26 janvier. Mais elle a placé aussi trois autres jours de l'année sous l'invocation de saint Polycarpe, savoir le 23 février, le 26 mars et le 27 avril, (*Martyrologe universel*... de l'abbé Jean-Claude Chastelain, traduit par M. de Saint-Alais. Paris, 1823). Le 24 avril est lui aussi consacré par l'Église comme étant l'anniversaire d'un Saint Polycarpe, prêtre de Perse, et martyr. Or, il me paraît que si en 1877 et en 1880 la *Saint Polycarpe de Flaubert* a été célébrée le 27 avril, par contre, en 1879 elle l'aurait été le JEUDI 24 *avril*, et cette lettre, écrite LE LENDEMAIN, se trouverait ainsi datée. — Quant au manque de parole de Tourgueneff, auquel le début de cette lettre fait allusion, j'ai publié dans ce même article des *Annales romantiques* une série de fragments de lettres inédites à Edmond Laporte qui confirment ma démonstration quant à la saint Polycarpe.

(1) Ces vers ont été cités dans la brochure de M. Hélot.

(2) Conseiller à la cour de Rouen.

(3) Villemessant étant mort le 11 avril, c'est un argument de plus démontrant qu'en 1879 la saint Polycarpe n'a pas été fêtée en janvier. D'autre part comme la mention VENDREDI est SELON TOUTE VRAISEMBLANCE autographe, elle ne peut l'avoir été qu'HIER, 24 avril.

(4) *Les frères Zemganno.*

« et avec », « sur eux », etc., puis, zut ! emballage complet. Plusieurs fois je me suis retenu pour ne pas pleurer, et cette nuit j'en ai eu un cauchemar *(sic)*.

Ne pas avoir fait mourir Nello est d'un goût exquis, précisément parce que le lecteur s'attend à sa mort.

J'ai retrouvé toutes mes sensations de fracture, la douleur au talon et la peur des béquilles. Enfin, mon cher ami, on n'aime pas vos deux frères, on les adore. Personne, je crois, ne comprend mieux que moi les *dessous* de votre bouquin. C'est ferme, rapide, coloré, très artiste et pas artistique, Dieu merci ! On voit vos personnages, le père Bescapé, sa femme, le chien, etc., etc., *la Talochée* m'excite. La Tompkins est une bonne figure. Bref, rien de vulgaire dans les détails, et un chouette ensemble.

En revanche, je désapprouve la Préface, comme intention. Qu'avez-vous besoin de parler directement au public? Il n'est pas digne de nos confidences. « Cache ta vie », dit Épictète.

Autre histoire : Tourgueneff qui, en huit jours, ne m'a manqué de parole que *quatre* fois, m'annonce ce matin sa visite pour dimanche.

Je compte ensuite sur la vôtre et, afin de jaspiner ensemble plus commodément, sur la vôtre sans accompagnement. Voulez-vous venir avant ou après le convoi Zola-Charpentier-Daudet? Arrangez-vous avec lesdits sieurs.

Vu l'insuffisance de mon personnel je ne peux pas recevoir plus de trois hôtes à la fois.

Réponse prochaine, hein? et de nouveau bravo, bravissimo, mon cher ami, en vous embrassant tendrement. Vôtre

G. F.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Vendredi soir [Mai 1879].

HOMME DE LA *Vie Moderne*,

Vous saurez sans doute que j'ai passé avant-hier quelques heures à Paris, et pourquoi je me suis traîné jusque-là. Le gonflement de mon articulation ne m'a pas permis d'aller plus loin.

J'avais prié Goncourt de s'entendre avec vous et les amis pour organiser deux trains pour Croisset. — Pas de réponse. — Mystère.

Dites à Zola que j'ai bourré de coups de crayon aux marges ses dernières élucubrations. Nous en causerons.

Vous me verrez mort ou vif dans les premiers jours de juin. Car j'ai plusieurs propositions à vous faire (sans compter les obscènes). Ainsi *l'Éducation sentimentale* redeviendra ma propriété le 10 août prochain, etc.

Malgré un hiver abominable (six mois que je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi, si j'avais des ennemis — la patte cassée était une plaisanterie à côté du reste) ; malgré, *dis-je*, un état moral des plus rigoureux, je n'ai pas cessé un seul jour de travailler pour

La Maison Charpentier!!!

et je n'ai plus que deux chapitres et demi à faire. Quant au second volume, aux trois quarts fabriqué, je n'ai plus que des attaches à y mettre. Bref, dans un an, nous ne serons pas loin de la terminaison complète et quand vous connaîtrez l'œuvre, vous verrez que j'ai été rapide.

Mon grand âge ou pour mieux dire ma sénilité m'autorisant à beaucoup de libertés, je prends celle d'embrasser madame Marguerite et son époux, malgré les exemples déplorables qu'il offre à nos bords.

Votre G. F.

Ma lettre est bien mal *rédigée* et pleine de choses qui m'exaspèrent. Mais je suis trop éreinté pour faire mieux.

A MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset, lundi soir [mai 1879] (1).

MADAME ET CHÈRE CONFRÈRE,

Il va sans dire que je n'ai rien à vous refuser — mettez donc mon nom sur la couverture de l'*Esprit libre* et puisse votre Revue anéantir la feuille Buloz !

Quant à ma collaboration, je n'ose vous la promettre, mais je suis libre de tout engagement — et qui sait? Les amis ont été bien bons pour moi, vous par-dessus les autres, et avant tous. Dans la première semaine de juin, je tenterai l'ascension de vos étages ; il me tarde de vous voir, chère madame, et de vous baiser les mains, en vous assurant que je suis tout à vous.

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Paris] Lundi, 2 juin [1879].

MON VIEUX SOLIDE,

Me voilà revenu (pour trois semaines).

Où, et quand nous voir?

Je dîne cette semaine tous les jours en ville, et j'ai pas mal de rendez-vous dans l'après-midi. Mais *dimanche prochain* je ne bougerai pas de chez moi.

Ordinairement, je rentre dans mon domicile vers 4 h., pour y reposer ma quille jusqu'à 6 ou 7 h. Telles sont provisoirement mes mœurs. Mais ça n'a rien de fixe. Comme je serais désolé de vous *rater*, imaginez un truc pour nous voir un peu longuement.

Et tâchez, en tous cas, de venir dimanche.

Tout à vous.

---

(1) Cette lettre, classée 1878 dans les éditions antérieures, ne peut être que de 1879, et sans doute du mois de mai, comme me l'a très bien démontré M. Nesseltrauss : 1°) *La Nouvelle Revue (l'Esprit libre)*, de Mme Adam, n'a commencé à paraître que le 1er octobre 1879. — 2°) la phrase « je tenterai l'ascension de vos étages » ne se comprend qu'après l'accident de Flaubert, c'est-à-dire après le 25 janvier 1879. — 3°) celle « les amis ont été bien bons pour moi... » qu'après les démarches faites pour lui obtenir une place à la Mazarine. — 4°) c'est bien en juin 1879 que Flaubert est venu à Paris, pour un assez long séjour.

A X*** (1).

[Paris, début de juin 1879].

(Fragment).

C'est fait ! j'ai cédé ! Mon intraitable orgueil avait résisté jusqu'ici ; mais, hélas ! je suis à la veille de crever de faim, ou à peu près. Donc, j'accepte la place en question, 3000 f. par an, [avec] la promesse de ne me faire servir à quoi que ce soit, car vous comprenez que le séjour forcé de Paris me rendrait plus pauvre encore qu'auparavant [.....].

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, 3 juin 1879.

Quel froid et quel rhume ! c'est plutôt une grippe ! je n'en peux plus de fatigue, et bien que je dépense des sommes folles en voiture, mon pied enfle. Bref, ça ne va pas. Aussi n'irai-je point, demain, dîner chez Mme Adam ; je crois que je resterai toute la journée au coin de mon feu. Il m'a fallu acheter du bois.

Pour tous les jours de la semaine, j'ai des invitations à dîner, et déjà deux pour la semaine prochaine.

Je viens de faire des courses depuis 9 heures du matin ; je rentre et il en est 4. Aussi, vais-je piquer un chien.

Tu auras des articles, *sois sans crainte*. Charpentier se charge de trois journaux, Guy de deux, etc. Du reste, ton œuvre a du succès. Je n'ai pas encore vu Florimont, mais c'est de ma faute : je m'étais trompé d'adresse et je l'ai manqué. Je l'attends chez moi demain ou après-demain.

Je suis bien attristé par des avaries advenues à mon Bouddha (2). Un coin du piédestal est brisé, et une aile des bras partie. Où est le morceau?

Il me semble que j'avais laissé ici une paire de *pantoufles en marocain rouge* toute neuve. Si je me suis trompé, qu'Ernest m'apporte la moins vieille paire des deux paires rouges, situées sur ma planche, dans ma chambre à coucher.

Vieux
bien éreinté.

A LA MÊME.

Paris, jeudi matin, 11 heures, 12 juin 1879.

Ma nièce Caro m'oublie tout à fait : depuis douze jours, une *seule* lettre ! As-tu la migraine, pauvre chat? J'ai vu hier (et enfin) le fameux portrait, auquel je ne trouve rien à redire. Cependant je te ferai une observation sur le col, mais j'ai peur de dire une bêtise, et provisoirement je m'abstiens. J'ai cuydé crever de

(1) Publié par Du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, 395. (Mêmes observations que plus haut p. 385). L'arrêté ministériel, signé Jules Ferry, qui nommait Flaubert conservateur «hors cadres» à la Mazarine, est du 27 mai 1879.

(2) Ce «Bouddha» est actuellement au Musée de Croisset. Il ornait le cabinet de travail de Flaubert à Paris.

chaleur et de fatigue à l'Exposition. La marche m'est encore très pénible. N'importe, je suis resté trois heures devant les tableaux. Celui de Carolus Duran m'a enthousiasmé bien que je ne le trouve pas très ressemblant, car je connais le modèle, Mme Vandal. J'admire sans réserve le portrait du père Hugo (1) : il est vrai jusque dans la forme des ongles. Mes courses pour t'avoir des articles n'ont fini qu'avant-hier. Si l'on me tient parole, tu auras une soignée presse. En dînant, avant-hier, chez Charpentier, Burty, *à propos de rien*, est revenu sur ton étude de femme nue : « Savez-vous que votre nièce a du talent? » Alors ton vieil oncle se rengorge !

Pas de Princesse hier ! J'étais trop éreinté pour aller à Saint-Gratien et pour remonter, le soir, mon escalier. Ce matin, j'ai envoyé promener définitivement Catulle, quant à *Salammbô*. Reyer est venu hier chez moi et nous avons eu là-dessus une [longue] conférence. Il y a peut-être moyen de faire jouer la Féerie au Théâtre des Nations ; des démarches à ce sujet sont entamées.

Tous les jours, à midi, je m'installe dans la Réserve (2), devant un bureau spécial, et je lis, en prenant des notes, des matières ecclésiastiques, et le soir, autant que possible, je reste chez moi. Il n'y a plus que le travail qui m'amuse.

Ce soir, pourtant, dîner chez Pouchet et lundi prochain chez Sabatier.

Avant-hier, j'ai été remercier Jules Ferry, lequel a été ultra-poli.

J'ai bien envie d'être revenu à Croisset pour y jouir du frais, n'avoir plus à m'habiller et bécoter un peu ma pauvre *niepce*.

Vieux.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Paris, 13 juin 1879 (8 heures du matin).

Vous êtes pour moi un remords depuis un mois que je n'ai pas répondu à votre lettre. Aujourd'hui, enfin, je me lève exprès de très bonne heure pour vous dire que je ne vous oublie pas.

Votre décision de ne point venir à Paris m'a bien affligé. C'est donc que vous êtes plus malade, pauvre amie ! Comme je vous plains ! Quelle triste existence que la vôtre ! Êtes-vous assez héroïque ! Quand nous verrons-nous maintenant? J'avais besoin, un besoin sentimental et esthétique, de vous lire les trois quarts de mon roman. Votre bon sourire m'eût soutenu pour le reste. Dieu ne l'a pas voulu ! Courbons-nous.

Savez-vous ce qui m'a le plus indigné cet hiver? Ce sont les plaintes sur ma jambe cassée, et elles recommencent depuis que je suis à Paris. « Comme vous avez dû souffrir ! — Pas du tout ! ». Alors on s'étonne et on cause d'autre chose. Oui, ma fracture me devient une scie. C'est comme la *Bovary*, dont je ne peux plus entendre parler, son nom seul m'exaspère. Comme si je n'avais pas fait autre chose !

Les deux premiers jours que je suis arrivé ici je me suis ennuyé à crever ; puis j'ai eu plaisir à revoir mes amis. Toute locomotion, tout changement d'habitudes m'est à présent désagréable. Marque de sénilité. Le cœur seul ne vieillit

(1) Par Bonnat.
(2) A la Bibliothèque Nationale.

pas, au contraire, peut-être? Mais la littérature devient de plus en plus difficile. Il fallait être fou pour entreprendre un livre comme celui que je fais. Tous les jours je passe mon après-midi à la Bibliothèque nationale où je lis des choses stupides, rien que de l'apologétique chrétienne, maintenant. C'est tellement bête qu'il y a de quoi rendre impies les âmes les plus croyantes. Oh ! quand on veut *prouver* Dieu, c'est alors que la bêtise commence.

Connaissez-vous Schopenhauer? J'en lis deux livres. Idéaliste et pessimiste ou plutôt bouddhiste. Ça me va.

Il y a du talent dans l'autobiographie de Vallès *(Jacques Vingtras)* (1). Pauvre diable ! on comprend son fiel. N'importe ! c'est un vilain coco, et j'aime mieux la *Correspondance* de Berlioz. A propos, Faure et Gallet vont faire un opéra sur *Faustine*. J'ai rompu avec Catulle Mendès, et Reyer va prendre Barbier pour se mettre à *Salammbô*. De plus il y a peut-être moyen de faire jouer la Féerie, la fameuse Féerie ! toujours inédite. Enfin la chance a l'air maintenant moins mauvaise.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, dimanche matin, 15 juin 1879.

MA CHÉRIE,

Je t'envoie un mot aimable d'A. Silvestre dans l'*Estafette* que Guy m'a apporté hier.

Comme je me méfie du jeune Charpentier, j'ai été parler *moi-même* à d'Hervilly, pour le *Rappel*.

Je me suis débarrassé de Catulle ! Espérons qu'aux mains de Jules Barbier la pauvre *Salammbô* marchera plus vite? (2) T'ai-je dit que j'entrevoyais un moyen de faire jouer la fameuse Féerie?

Grâce au père Hugo ! C'est à lui que je dois ma place de « conservateur hors cadres » (3), à lui plus qu'à tout autre. Je le sais maintenant par Cordier. Ah ! si l'on faisait un bel opéra avec *Salammbô*, et si la Féerie était jouée, je pourrais restituer cette place ! Mais pour le moment, il *faut* se réjouir de l'avoir...

Hier, Chéron m'a manqué de parole, de sorte que ma journée a été perdue. J'en ai fini avec les matières ecclésiastiques ! Maintenant, c'est au tour de l'éducation et de la morale. Je ne sais encore quand je reviendrai près de mon loulou, dans le pauvre vieux bon Croisset. Ce ne sera pas, j'en ai peur, avant huit ou dix jours, tant il me reste encore d'affaires à régler ! Et puis, Monsieur est accablé de politesses, j'en suis tout surpris. Il est évident qu'on a beaucoup de plaisir à me revoir, et qu'il y a des gens moins aimés de leurs amis que moi...

Il est 8 heures 1 /2 et je vais corriger mes épreuves, puis raturer quelques phrases en attendant l'heure de mes réceptions.

(1) *Les enfants du peuple*, par Jules Vallès, publié le 5 juin 1879 (*Bibl. franç.*, 21 juin).

(2) Le livret de *Salammbô* (opéra) fut finalement écrit par Camille du Locle.

(3) Il venait d'être nommé par Jules Ferry « conservateur hors cadres » à la Bibliothèque Mazarine, avec un traitement de 3000 francs.

Dimanche dernier, elles ont été gigantesques ; Heredia m'a amené Jules Breton, le peintre, qui désirait « avoir l'honneur, etc. ».

Adieu, pauvre fille, je t'embrasse bien tendrement.

Vieux.

A LA MÊME.

MON CARO, Paris, jeudi, 19 juin 1879.

Le portier ne m'a remis pour toi aucun journal. Tu as dû recevoir ce matin un bel article de Banville. Ce paragraphe me semble mériter une carte de visite. Théodore de Banville demeure rue de l'Éperon, 10.

Demain, je retournerai chez Bergerat. Enfin, pauvre chérie, je soigne ta gloire.

Le dîner chez Frankline a été charmant et *bon*. Convives : Carrière, un jeune médecin fort instruit, et M. de Pressensé, qui nous a fait le récit de la fameuse séance de la Chambre à laquelle, plus indifférent que toi, je ne regrette point de n'avoir pas assisté. Les fureurs de Cassagnac me semblent aussi intéressantes que celles d'un voyou dans un cabaret.

Je n'ai pas encore été chez Flavie, parce que, jusqu'à présent, j'ai été surchargé de courses, d'affaires et d'études. Je mets un terme à mes lectures, samedi ! Si j'ai besoin de livres, Ernest m'en prendra quand il viendra à Paris et les rapportera. C'est convenu avec ces messieurs.

Je comptais partir lundi, en effet. Mais je garde encore deux jours pour différentes courses et je reviendrai *mercredi* au plus tard. [.....]

Mardi, à midi, comme j'étais en manches de chemises et prêt à partir pour la Bibliothèque, coup de sonnette. Un monsieur en cheveux blancs entre. Nous nous regardons avec étonnement : « Camille Rogier ! » Embrassade. Nous ne nous étions pas vus depuis 1857 ! Tu sais, n'est-ce pas, qui est C. Rogier? (1) Après avoir parlé de nos souvenirs communs qui datent de 1850 à Beyrout, il fut question d'art et de peinture. Alors exhibition du torse de femme, de la nièce, où il a trouvé « les plus rares qualités ».

Par attention pour le père Cloquet, je lui ai envoyé l'article de Banville.

Ce matin, j'ai fini la première partie de mon chapitre et, ce soir, je commence la préparation de la philosophie. Monsieur a une drôle de manière de se reposer à Paris. Quant à ma jambe, elle ne se guérit pas vite. Je me sens mou comme un chiffon.

Hier, dîner à Saint-Gratien avec les habitués. Tendresses habituelles et promesse de se revoir au mois de septembre. Sais-tu ce qui m'*obsède* maintenant? l'envie d'écrire la bataille des Thermopyles. Ça me reprend. Adieu, pauvre chère fille. A bientôt. Mais écris-moi, nonobstant.

Ta vieille Nounou.

Comme je me couche de bonne heure, je me lève *idem*. Monsieur est à son *bureau* depuis 7 heures 1/2.

---

(1) Ancien consul en Orient.

A LA MÊME.

Paris, lundi matin, 3 heures, 23 juin 1879.

MA CHÈRE FILLE,

Je compte toujours être rentré à Croisset mercredi (par le train de l'après-midi).

Laporte, qui part jeudi pour sa nouvelle résidence, viendra y dîner et y coucher (1).

[.....] Je suis accablé de courses ! et *tanné* du séjour de la capitale, à cause de cela.

J'étais invité pour mercredi chez Mme Adam, et jeudi chez Heredia. Mais zut !

La mort du Prince impérial (2) me fera aller, demain, à Saint-Gratien, ce qui me dérange beaucoup !...

Tes commissions seront faites. Quant au paquet de papier à lettres, nous ignorons ce que ça veut dire.

Adieu, chérie, à bientôt.

Oui, envoie une carte à Darcel.

Je t'embrasse. Vieux.

A MADAME JULIETTE ADAM.

[Paris, vers le 23 juin 1879].

MA CHÈRE CONFRÈRE,

Ne vous pendez pas, ce serait dommage ! et la corde serait trop heureuse. La faute en est à la pitié de votre concierge pour ma claudication. Il m'a conseillé de ne pas tenter l'ascension de votre escalier, n'ayant guère de chances d'être reçu. J'ai été lâche, j'en suis puni. Quant à mercredi, je ne serai plus à Paris depuis vingt-quatre heures. Voilà plusieurs fois que je refuse vos cordiales invitations, ce qui d'abord est bête pour moi, et de plus a l'air grossier ; mais l'hiver prochain sera moins sinistre, espérons-le ! et alors je prendrai ma revanche. En attendant ce plaisir-là, je vous baise les deux mains et je vous prie de croire à une affection qui ne demande qu'à s'affirmer.

Tout à vous, chère Madame.

A MADAME JULES SANDEAU.

[Paris] Lundi soir [juin 1879?]

Comme j'ai pensé à vous aujourd'hui ! (3) Je ne vous ai pas quittée ! — et je ne veux pas m'endormir sans vous dire combien votre peine m'afflige et comme je participe à votre douleur. — Je sais ce que sont ces moments. J'ai passé par là. J'ai enseveli mes mieux aimés et je les ai baisés au front, dans leur dernier costume. Les chagrins du passé me reviennent à propos du vôtre. Si je pouvais supporter la

(1) Il venait d'être nommé inspecteur divisionnaire du travail à Nevers.
(2) Assassiné le 1er juin 1879 à Ulundi (Zoulouland).
(3) Madame Sandeau venait de perdre son fils.

voiture j'irais vous voir et vous serrer les mains bien tendrement. C'était pour vous une compagnie si douce ! Ah ! je vous plains, pauvre chère amie ! Moi qui fais métier d'écrire, voilà que je ne trouve pas un mot ! C'est qu'il n'y en a pas. Eh bien, pleurez ! soyez triste ! dégorgez votre cœur et dites-moi, de temps à autre, comment vous allez.

Mille bonnes tendresses et tout à vous.

A LÉON CLADEL.

Croisset, 26 juin 1879.

MON CHER AMI,

Je suis bien en retard avec vous. Voici mon excuse : j'ai reçu vos *Bonshommes* au commencement de ce mois-ci que j'ai passé presque tout entier à Paris. Là, j'ai été assailli de courses et d'affaires... J'espérais qu'un hasard vous apprendrait ma présence et je m'attendais à vous voir.

Je voulais vous dire le plaisir que m'a causé votre volume.

Titi Foyssac est une création. C'est travaillé, ciselé, creusé. L'observation chez vous n'enlève pas la poésie ! au contraire elle la fait ressortir. L'enterrement de votre bonhomme est une merveille. J'ai connu des vieux dans ce goût-là. Je ne connais guère de choses plus originales que votre *duo*.

L'objection que tout le monde vous fait et que je vous fais moi-même : à savoir que Baudelaire n'était pas comme ça, tombe d'elle-même puisque vous ne nommez pas Baudelaire. Ce conte est une étude philosophique dont je ne vois l'analogie nulle part. Votre personnage principal crève les yeux, tant il a le relief et la puissance. J'aime moins *Mère Blanche*, qui me paraît moins neuve. Je vous reprocherai, çà et là, une recherche d'archaïsme dans les mots, mais vous êtes un rude écrivain, mon cher ami ! un véritable artiste !

Et je suis plus que jamais tout à vous.

Votre.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, vendredi [juin, après le 25, — début juillet 1879].

La préface de vos *Haines* (1), m'a ravi, mon cher Zola. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je ne la connaissais pas et j'en suis féru ! Bravo ! Voilà comme il faut parler.

Quant aux différents articles du volume, je suis de votre avis en ce qui concerne l'abbé X***, Prudhon et le catholique hystérique. J'ai relevé plusieurs témérités dans *l'Égypte il y a trois mille ans*, et des choses qui, selon moi, sont inexactes. Je vous trouve bien indulgent pour Erckmann-Chatrian. Quant à Manet, comme je ne comprends goutte à sa peinture, je me récuse.

(1) *Mes haines, causeries littéraires et artistiques* de Zola parurent le 11 juin (Feuilleton de la *Bibl. française*, p. 885). La lettre étant écrite de Croisset ne peut qu'être postérieure au 25 juin, c'est-à-dire au plus tôt du vendredi 27. — L'autographe de cette lettre est conservé au Musée de Croisset.

Et je maintiens que vous êtes un joli romantique. C'est même à cause de cela que je vous admire et vous aime.

J'ai trouvé Alphonse Daudet bien éreinté. Mes lectures sont finies et je n'ouvre plus aucun bouquin jusqu'à la terminaison de mon roman.

Votre vieux.

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, jeudi soir [juin 1879].

CHÈRE MADAME MARGUERITE,

Comme votre époux est peu épistolier, et que j'ai à vous remercier pour les deux bonnes soirées que vous m'avez fait passer, j'aime mieux vous écrire à vous qu'à son honorable personne.

1° Dites-lui que j'attends immédiatement les premières épreuves de l'*Éducation sentimentale*. Le livre m'appartient à partir du 10 août prochain, et d'ici au 10 août nous n'avons pas trop de temps. Or, *j'ai besoin* que le susdit bouquin paraisse le plus promptement possible. Cela est très sérieux.

Ce roman a été étranglé à sa naissance par Troppmann et Pierre Bonaparte. Il serait juste de le réhabiliter. C'est un four immérité. Georges devrait penser à le réintroduire dans le monde par quelques articles corsés.

2° Je n'ai pas entendu parler de Bertrand (1), bien que Burty lui ait demandé un rendez-vous pour moi ; donc, la malheureuse féerie est de nouveau dans les mains de Maupassant. Si la « Maison Charpentier » désire la lire, elle peut la lui demander ; nous verrons ensuite ce qu'il faudra en faire.

Je ferai encore une tentative au mois de septembre ; puis, comme cette tentative ratera (j'en suis presque certain), nous la publierons *avec illustrations !!!* Il y a douze tableaux ; (2) on peut faire douze dessins de décors.

Rien n'empêche d'y rêver dès maintenant.

3° J'attends votre visite vers le milieu de juillet.

4° Je vous baise les mains et, avec votre permission, les deux joues.

Votre très dévoué.
G. F.

A GUY DE MAUPASSANT (3).

Vendredi [juin 1879].

MON CHÉRI,

Puisque vous détenez le *Château des Cœurs*, vous ferez bien de songer dès maintenant aux pièces de vers qui doivent y entrer ; il n'y en a pas plus de cinq ou six.

(1) Directeur du Théâtre des Nations.

(2) Tel qu'il a été publié dans la *Vie Moderne*, le *Château des Cœurs* ne compte que dix tableaux.

(3) Cette lettre qui ne figure pas dans les précédentes éditions de la *Correspondance*, a été publiée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (LXXXIV, 423-424, 20-30 décembre 1921) par M. Georges Montorgueil, à qui elle avait été communiquée par M. Eugène Pitou. Elle venait à la suite de divers articles sur le *Château des Cœurs*, publiés dans l'*Intermédiaire* en mai et juin, par MM. Paul Dubois, Gaston Prinet, F. B. Gheusi et Pierre Dufay. M. Montorgueil ayant conclu à la paternité de Maupassant pour tous les

Au mois de septembre, je hasarderai une ultime démarche qui sera encore vaine, j'en suis sûr, puis immédiatement je commencerai une édition illustrée, c'est-à-dire douze dessins, un par tableau, et représentant le décor dudit tableau. Charpentier est prévenu. S'il désire connaître l'œuvre, il peut vous demander le manuscrit. Je l'en ai prévenu par une lettre hier soir.

Donnez-moi de vos nouvelles (et des nouvelles) de temps à autre.

Je vous embrasse,
Votre.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset, 15 juillet 1879.

Je ne sais pourquoi, mais il me semble que vous êtes plus mal, ma chère amie ! Est-ce vrai? Dites-moi que non. Cet affreux été n'est bon ni pour les légumes, ni pour les poires, ni pour les gens ! Moi, il commence à m'agacer le système. On ne se doute pas ordinairement combien le soleil nous est indispensable. Quelle drôle d'idée ont eue nos ancêtres en venant vivre sous des cieux aussi incléments ! Pourquoi habiter des pays bêtes? afin d'avoir plus d'esprit, sans doute.

En ce moment, je fais travailler le mien d'une façon acharnée ; j'ai repoussé tous les livres et j'écris, c'est-à-dire je barbote dans l'encre sans discontinuer. Me voilà à la partie la plus rude (et qui peut être la plus haute) de mon infernal bouquin, c'est-à-dire à la métaphysique ! Faire rire avec la théorie des idées innées ! Voyez-vous le programme? Enfin, j'espère au commencement de septembre n'avoir plus que deux chapitres ! Mais je suis encore loin de la terminaison totale. Alors je pousserai un beau *ouf* de satisfaction, je vous en réponds. Il faut être fou pour avoir entrepris une pareille tâche. Mais nous ne ferions rien, dans ce monde, si nous n'étions guidés par des idées fausses. C'est une remarque de Fontenelle, que je ne trouve point sotte.

La mort du prince impérial, qui m'a frappé comme une image d'Épinal, tant elle est violente et sauvagesque, commence à devenir une *scie ;* ne trouvez-vous pas? J'étais à Paris aux premières loges, quand la nouvelle en est venue, et j'ai contemplé la gigantesque bêtise de Messieurs les bonapartistes. La Princesse a été très affligée et très raisonnable, et le Prince plein de réserve.

Autre *scie,* la loi Ferry. Ceux qui la défendent et ceux qui l'attaquent m'embêtent également, car des deux côtés on est d'une mauvaise foi insigne. Ce qu'elle a de pire contre elle, c'est qu'elle est inapplicable. Les Jésuites porteront un bonnet rouge, voilà tout. On aura la liberté religieuse quand on aura supprimé du Code pénal les attaques à la religion. Mais cela est peut-être trop fort pour les têtes françaises.

J'ai lâché Catulle Mendès, et Reyer prend pour librettiste du Locle. Mais

couplets du *Château des Cœurs*, M. L. Lambert des Cilleuls, dans le numéro de l'*Intermédiaire* du 20-30 janvier 1922 restitua à Louis Bouilhet la «Chanson des brises».

Cette lettre doit évidemment prendre place après la lettre à Mme Charpentier, dans laquelle Flaubert avertit sa correspondante que le manuscrit de la féerie est entre les mains de Maupassant, et que, «si la maison Charpentier le désire, elle peut le lui demander».

avant la première de *Salammbô*, grand opéra, etc., il se passera encore bien du temps. Faure et Gallet commencent un opéra sur *Faustine*. On imprime *Salammbô* chez Lemerre et *l'Éducation sentimentale* chez Charpentier.

Peut-être que le *Château des Cœurs* paraîtra au jour de l'an, avec des illustrations, puisqu'il m'est impossible de lui donner des décors. Cela est un de mes chagrins littéraires (est-ce un chagrin?) ne pas voir sur les planches le tableau du « cabaret » et celui du « Pot-au-Feu ! ».

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, mardi 22 [juillet 1879].

MON CHER AMI,

Vous recevrez en même temps que ce billet, les deux volumes de *l'Éducation sentimentale*, soigneusement « revus et corrigés ». J'ai fait tout ce que j'ai pu ! Maintenant, c'est à vous !

Il ne me paraît guère possible que l'œuvre entière tienne dans un seul volume? Envoyez-moi un spécimen.

Et donnez-moi de vos nouvelles, de vous et des vôtres.

Et ne vous endormez pas dans les délices de Dieppe. Prenez garde au soleil

Je vous embrasse.

Quand faut-il compter sur votre visite?

---

* AU MÊME.

Croisset, près Rouen, 31 juillet [1879], jeudi.

Eh bien ! et ces épreuves de *l'Éducation sentimentale?*

Et le *Château des Cœurs?*

Qu'est-ce que tout cela devient?

Au lieu de faire le gandin sur la plage de Dieppe, daignez un peu vous occuper de votre serviteur, qui vous embrasse.

Quand est-ce que je vous aurai à déjeuner, vous et la petite famille?

---

* AU MÊME.

[Croisset] Dimanche 17 [août 1879].

MON CHER AMI,

Si vous voulez venir à Croisset, dépêchez-vous, parce que, au milieu de la semaine prochaine, je ne serai plus là.

Je (ou plutôt nous comptons) sur vous, Mesdames Charpentier et les mômes, pour déjeuner chez votre serviteur.

Eh bien ! et ces épreuves? Je vous affirme que vous devenez intolérable.

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Mercredi, 4 h. [Croisset, 20 août 1879].

CHÈRE MADAME,

Je reçois à l'instant une lettre de votre légitime où, après avoir reconnu ses méfaits à mon endroit, il m'annonce votre visite collective pour la semaine prochaine.

Entendez-vous avec lui pour que ce soit dimanche, lundi ou mardi prochain, parce que mercredi je m'absente de Croisset jusqu'au milieu de septembre.

Je vous attends *trétous* pour déjeuner un des jours indiqués, et dans l'espoir d'une prompte réponse, je vous baise les deux mains.

Votre très affectionné.

A LA MÊME.

[Août 1879, entre le 20 et le 28].

CHÈRE MADAME,

Nous vous attendons mardi à 11 heures et demie, puisque vous arriverez à Rouen à 11 heures.

A cette heure-là il n'y a point de bateau pour Croisset. Le premier fiacre venu que vous trouverez à la gare vous y mènera.

Est-ce que nous n'aurons pas Madame votre belle-mère et Mlle Georgette?

Donc, à mardi, et d'ici là comme toujours tout à vous.

Votre très dévoué.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Paris, vendredi soir, 29 août 1879.

MON LOULOU,

Je commence par te donner deux bécots. Voilà l'essentiel.

Ton Vieux a été hier soir trempé comme une soupe, mouillé jusqu'aux os, à ne pas remettre mes habits. Grâce au beau temps, sans doute, mon rhumatisme ne s'est pas révélé.

Toute la journée s'est passée en courses et je tombe sur les bottes. Je suis rentré trop tard pour aller dîner chez la bonne Princesse.

[.....] Comme distraction, j'ai passé trois heures ce matin à corriger des épreuves de l'*Éducation sentimentale* et je viens d'en recevoir d'autres. Charpentier se réveille. L'*Éducation* paraîtra au commencement d'octobre, comme *Salammbô*.

Que dis-tu du Moscove qui veut s'en aller jusqu'au fond de la Scythie pour obtenir *le silence du cabinet (sic)?* Il ne peut pas travailler à Paris ! il croit retrouver son génie dans l'air natal.

Il est convenu entre lui et Mme Adam que je corrigerai un récit qu'il destine à la *Nouvelle Revue,* le journal de Juliette Lamber, dont le premier numéro doit paraître en octobre. Je viens de voir ladite qui a été extrêmement gracieuse et me

demande mon roman. Si elle m'en donne un bon prix, je ne refuse pas « d'acquiescer » à son désir.

[.....] [Je t'embrasse tendrement].

Vieux.

A LA MÊME.

Paris, mercredi soir, 3 septembre 1879.

[.....] Quant à tes études picturales, pauvre chat, tu devrais t'exercer à la composition ; je me crois capable de t'indiquer une méthode. Nous en recauserons. De plus, Vieux pense que l'histoire te serait maintenant plus utile que cette bonne métaphysique.

Lacroix (bibliophile Jacob) a fait effectivement un livre sur le costume. Il doit être à la bibliothèque de Rouen.

Tous les jours je corrige des épreuves de *l'Éducation sentimentale*. J'ai mis en train l'édition des *Poésies complètes* de Bouilhet et je m'occupe avec Reyer de *Salammbô*, opéra. [.....]

Monsieur a passé son après-midi à relire dans le « silence du cabinet » les trois derniers chapitres de *Bouvard et Pécuchet*. Son avis est que : c'est très bien, très raide, très fort, et pas du tout ennuyeux. Voilà mon opinion !...

Te souviens-tu *de* la farce *De l'œil du Maître?* quelqu'un m'en a fait une autre pareille. J'ai reçu de Russie une photographie représentant « le théâtre du crime » de Pantin ! affaire Tropmann. Est-ce Mme Pasca qui m'envoie cette œuvre? mais dans quel but?

Ma lettre est stupide et peu remarquable comme transitions. Aussi ne la relis-je point !

Adieu, pauvre chat. [.....]

Vieux.

A LA MÊME.

Paris, mardi soir, 4 heures, 9 septembre 1879.

Merci de ta bonne lettre, ma chère fille : elle a réjoui le cœur de ton Vieux. Continue à m'envoyer des choses aussi gentilles : tu sais que Monsieur aime les douceurs et a besoin d'être caressé.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que d'apprendre le rétablissement de ta santé ; mais n'en abuse pas. Il me semble que « *des* quatre heures employées à peindre, c'est de l'exagération ! » Prends garde de retomber dans ton état anémique ! Amasse des forces pour cet hiver, où il faudra faire un chef-d'œuvre. Penses-y !

L'affaire de *Salammbô* avec Reyer est très sérieuse. D'ici à peu de temps, j'aurai le scénario de du Locle, et peut-être aurai-je à Croisset, le mois prochain, la visite de du Locle et de Reyer.

Quant à l'opéra de *Faustine*, Gallet est aux bains de mer ; Faure m'a écrit pour l'excuser.

Les corrections d'épreuves de l'*Éducation* m'occupent tous les jours, pendant deux heures au moins, et j'en suis tanné. [.....]

Voilà tout, pauvre chérie.

Vieux.

---

* A GEORGES CHARPENTIER ET A MADAME CHARPENTIER.

Vendredi soir. [Paris, septembre 1879?]

Monsieur Gustave Flaubert présente ses respects à M. et Mme Charpentier. Il sera fier et heureux de se rendre vendredi prochain à leur honorable invitation.

L'absence de bourgeois le rassure sur son avenir. Car il est maintenant arrivé à un tel point d'exaspération, quand il se trouve avec des personnes de cette espèce, qu'il est toujours tenté de les étrangler, ou plutôt de les précipiter dans les fosses d'aisance (si l'on peut s'exprimer ainsi) ; action dont les conséquences seraient gênantes pour la librairie Charpentier, laquelle il porte dans son cœur, y compris les enfants et le toutou.

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

[Paris, septembre 1879?]

Je baise la main du secrétaire.

Qu'ils ne manquent pas, surtout ! ! !
Qu'ils ne manquent pas ! ! !

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Mercredi soir [septembre 1879].

240, RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

MON CHER AMI,

Bergerat, que je viens de voir, m'affirme que vous rentrez aujourd'hui à Paris et que le beau temps prolongera votre séjour à Dieppe [*sic*].

En conséquence, mon bon, il faudrait *vuider* maintenant la question du *Château des Cœurs*. Tâchez d'être à la *Vie Moderne* vendredi entre 4 et 5. Si vous ne pouviez vous y rendre, envoyez-moi un mot pour me donner un rendez-vous. Mais je ne vois que vendredi, car sans doute vous repartirez samedi.

M. Vieille m'a communiqué une lettre de votre imprimeur berrichon (1) qui me paraît farce ! Je n'en ai tenu aucun compte, bien entendu.

Hier je n'ai pas reçu d'épreuves. Pourquoi? Quelquefois je les renvoie le jour même, étant un *modèle d'exactitude*, Monsieur !

Tout à vous.

(1) Nuret et fils, à Châteauroux, qui imprimait pour Charpentier l'*Éducation sentimentale*.

P.-S. — Avec le prochain envoi d'épreuves, expédiez-moi :
1° *L'Histoire de la papauté* de Lanfrey.
2° *L'Église et les philosophes au XVIIIe siècle*, du même [1].

---

* AU MÊME.

[Paris] Mercredi 2 heures [septembre 1879?]

Eh bien? et mon livre, ou plutôt mes livres (le *Tristram* [2] et le *Machiavel*)? Quand les aurai-je? Vous m'oubliez complètement, cher ami ! Je n'attends que ces deux volumes pour fermer ma boîte et m'en retourner chez moi travailler.

Au revoir, homme léger !

Et tout à vous.

A ÉDOUARD GACHOT [3].

[Paris, 11 septembre 1879].

MONSIEUR,

Envoyez-moi le 21 ou le 22 votre manuscrit [4] à Croisset. Je vous promets de le lire attentivement et de vous en dire mon avis en toute franchise.

Je vous serre la main avec cordialité.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Saint-Gratien, mercredi matin, 11 heures, 17 septembre 1879.

Je suis étonné, stupéfait et même inquiet de n'avoir pas de nouvelles de ma pauvre fille ! Comment ! depuis plus de huit jours, pas un mot !

[.....] Je continue à corriger l'*Éducation sentimentale*. L'affaire avec la *Vie Moderne* pour la publication du *Château des Cœurs* est arrangée. Ils vont faire des affiches ! Il faudra que « Mme Commanville » collabore à cette publication par un dessin. Je t'expliquerai ça dimanche soir, car j'espère être revenu à ce moment-là près de toi, mon pauvre loulou.

Ma vacance m'a fait du bien, mais je commence à éprouver le besoin d'être chez moi, comme un petit bourgeois.

Le Moscove a été *enthousiasmé* de mon chapitre. Voilà un public, celui-là, et « il fait des remarques ».

(1) Lectures pour *Bouvard et Pécuchet : L'Église et les philosophes au XVIIIe siècle* (1855, Paris, Lecou) et *Histoire politique des papes* (Charpentier, 1862).

(2) Le mot est illisible sur l'autographe. S'agit-il de H. Baker Tristram, ou de l'ouvrage intitulé : *Vie et opinions de Tristram Shandy*, par Laurence Sterne (8 vol., 1759-1767), traduction française d'Alfred de Wailly? — En tous cas cette lettre, de date douteuse, ne paraît pas pouvoir être classée autrement que septembre 1879, — peut-être est-elle du mercredi 17, Flaubert étant rentré à Croisset le lundi 22.

(3) Publiée par M. Édouard-Edmond Gachot dans le *Journal de Rouen* du 7 décembre 1921, ainsi que la lettre du 23 septembre, au même, qui suit.

(4) Il s'agissait d'une première version du livre (publié en 1883 seulement) sous le titre : « *Les victimes de l'amour à la Côte des Deux-Amants (Amfreville-sous-les-Monts, Eure).*

J'ai lu deux manuscrits de Jeunes, qui sont stupides ! L'un est un protégé de Raoul-Duval, chez qui j'irai prochainement. Après quoi solitude complète jusqu'à la terminaison de *Bouvard et Pécuchet.*

Adieu, pauvre fille ; je t'embrasse tendrement, bien que tu ne mérites guère de l'être... sous-entendu embrassée.

Vieux.

A LA MÊME.

Saint-Gratien, jeudi, 18 septembre 1879.

PAUVRE CHAT,

Confiteor ma bêtise. J'avais cru que j'avais chargé Ernest *de* te dire *de* m'écrire, en premier lieu, puis que je te répondrais, et je m'étonnais de n'avoir pas de tes nouvelles, quand c'était moi qui devais commencer !

Secundo : mon portier est la cause des inquiétudes que j'avais depuis avant-hier. Je ne sais pourquoi il a mis, cette fois, tant de retard à m'envoyer ta lettre.

Celle que j'ai reçue ce matin n'est pas gaie : le ton en est bien dolent ! Tout cela est la conséquence des efforts que tu as faits pour être une « Femme Forte ». Ma pauvre fille ! Espérons que ta petite vacance au bord de la mer va te retaper un peu. Mais sais-tu où est l'adresse de Laure? (1) Moi je l'ignore complètement. La vacance de Guy (qui se promène maintenant en Bretagne) ne doit pas se prolonger au delà du 25. Ne sais quand sa mère reviendra. Il est plus prudent d'écrire à Mme d'Harnois.

Ainsi, à peine Vieux sera-t-il rentré, que tu décamperas et, quinze jours après ton retour, sans doute tu l'abandonneras pour l'infâme Paris. Néanmoins, j'approuve beaucoup ton idée d'un séjour au bord de la mer, car cet état de langueur permanent me désole, mon pauvre loulou.

Je compte toujours être revenu dimanche pour dîner, malgré les instances de la Princesse. Et puis, j'en ai assez ! Il est temps de revoir la nièce et de reprendre *Bouvard et Pécuchet !*

Je me doute quel est le Monsieur qui est venu me voir : c'est un protégé de Raoul-Duval (2). Quant à la dame? Mystère !

Les épreuves de l'*Éducation* me tannent aujourd'hui : je n'ai à corriger que quatre-vingts pages ! J'ai tant sermonné Charpentier, que l'imprimeur me pousse l'épée dans les reins, et je ne suis pas encore à la moitié !

Demain, je passerai toute la journée à Paris, pour en finir avec la *Vie Moderne.* Samedi, j'y reviendrai pour faire mes paquets. Il me tarde de te revoir et de rentrer dans ma solitude, qui est, décidément, ce que je préfère à tout !

Adieu, pauvre chat ; à bientôt !

Nounou.

---

(1) Mme Laure de Maupassant.
(2) Édouard Gachot ; voir plus loin.

A LA MÊME.

Paris, vendredi, 4 heures [19 septembre 1879].

Merci de ton petit mot, ma pauvre fille. Je trouve en arrivant chez mon portier, ta lettre d'hier. J'ai peur *que* celle *que* j'ai écrite hier soir ne t'arrive *qu'*en même temps *que* celle-ci.

Aujourd'hui, courses nombreuses dans Paris, et je déjeune chez Popelin. Je compte toujours dîner dimanche prochain dans le bon vieux Croisset. Juliette (1), au lieu de perdrix, aurait mieux fait de me donner des nouvelles de son père.

Bourlet m'a écrit une lettre relativement au fils d'un de ses amis, Henri Fauvel, du Havre (2), pour que j'engage celui-ci à renoncer à la littérature. Tu verras ma réponse ! Ça m'indigne, ces bourgeois ennemis de l'Art !

Je n'ai que le temps de t'embrasser.

Vieux.

A M. BOURLET DE LA VALLÉE.

Croisset, lundi 22 septembre 1879.

MON VIEUX PIT-CHEF (3),

Je ne te rendrai pas le service que tu me demandes, parce que je ferais : 1° une mauvaise action ; 2° une action parfaitement inutile. J'ai été étonné de l'intelligence et de la grande lecture de ton ami, ou plutôt de notre ami, Henri Fauvel. Les essais qu'il m'a montrés me paraissent extrêmement remarquables. Enfin, j'ai reconnu tous les signes d'une vocation littéraire bien prononcée.

Je l'ai néanmoins, et à deux reprises différentes, fortement engagé à poursuivre ses études médicales. Je le croyais même embarqué depuis six mois à bord d'un bâtiment de l'État. Il m'a même envoyé ses adieux.

Tout ce qu'on pourra dire ou faire ne servira absolument à rien qu'à le chagriner et à le blesser.

Quant à réussir, quant à avoir le succès, c'est là le secret du bon Dieu ; et, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est né écrivain et qu'il écrira.

Comment veux-tu qu'après lui avoir donné des encouragements, je revienne sur ce que j'ai dit et qu'en définitive je parle contre ma pensée? Cela m'est impossible, tu dois le comprendre.

Sur ce, mon vieux Pit-Chef, je t'embrasse tendrement.

Ton G. F.

---

(1) Juliette Rocquigny.
(2) Docteur au Havre.
(3) « Pit-chef » était le surnom donné par Flaubert à Bourlet de la Vallée au lycée de Rouen.

A ÉDOUARD GACHOT.

Croisset, près Rouen, 23 septembre 1879.

MONSIEUR,

M. Raoul-Duval vous remettra votre manuscrit que je lui remettrai demain (ou après-demain), jour où il doit venir à Rouen. Vous pourrez donc vous présenter au Vaudreuil vers la fin de cette semaine. Si je ne vous renvoie pas directement votre cahier, c'est que j'ai peur qu'il ne soit abîmé par la poste.

Comme il est peu probable que j'aille moi-même au Vaudreuil, je vous écris au lieu de vous parler.

La sincérité m'oblige à vous dire que le placement de votre œuvre me paraît difficile, sinon impossible. Les journaux regorgent de copie, et aucun éditeur ne prendra la vôtre.

Vous avez une *grande imagination*, beaucoup d'acquis déjà et une instruction historique précoce. Vous êtes jeune ; travaillez longtemps dans la solitude et *sans espoir de récompense*, sans idée de publier. Faites comme moi ! J'avais 37 ans quand j'ai imprimé *Madame Bovary*. Vous êtes perdu si vous pensez à tirer de vos œuvres un profit quelconque. Il ne faut songer qu'à l'Art en soi et à son perfectionnement individuel. Tout le reste s'en suit.

Et ne croyez pas que la vie d'un homme de lettres comme moi soit « semée de fleurs ». Votre illusion est complète.

Je vous le répète : si vous aimez réellement la littérature, faites-en *pour vous* d'abord, et lisez les classiques. Vous avez lu trop de livres modernes ; on en voit le reflet dans votre œuvre. Exercez-vous à écrire des choses que vous ayez senties personnellement, à décrire les milieux qui vous sont familiers.

Mes paroles sont rudes mais franches. Je vous estime, vous honore et vous serre cordialement la main.

A ÉMILE BERGERAT (1).

Croisset près Rouen, mardi 23 septembre [1879].

MON CHER AMI,

J'ai retrouvé la lettre de Cogniard à Noriac, une perle ! comme vous pouvez vous en convaincre. Ne la perdez point. Je crois parfaitement inutile de la publier, d'autant plus qu'elle ne m'est pas adressée. Mais elle peut vous servir dans votre préface (2).

Depuis deux jours je cherche d'autres documents, impossible de mettre la main dessus. — Ci-joint une petite note sur l'historique du manuscrit.

(1) Publiée dans *Le Gaulois* du 6 mai 1905.

(2) Il avait été convenu que Bergerat présenterait aux lecteurs de la *Vie Moderne* le *Château des cœurs*, en racontant les tribulations de cette malheureuse féerie. L'article parut en effet dans la *Vie Moderne* du 24 janvier 1880. La lettre de Cogniard à Noriac, et les autres documents recherchés par Flaubert, étaient destinés à cette sorte de préface. La publication devait être illustrée de « dessins » de Madame Commanville.

Ma nièce, Mme Commanville, vous enverra un dessin à la fin de la semaine prochaine.

Tout à vous. Votre vieux.

Il me tarde de savoir combien *ça* fera de lignes.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, par Déville, près Rouen, samedi matin [septembre-octobre 1879].

MON CHER AMI,

Envoyez-moi *le papier* qu'il faut pour les deux dessins.

Dès qu'ils seront tirés, envoyez-moi les deux épreuves. Ma nièce désire les voir pour y retoucher.

Est-ce qu'il faut deux autographes? Deux autographes en regard, ça me paraît *coco?* Tout à vous.

---

* AU MÊME.

Mardi soir [Croisset, septembre-octobre 1879].

MON CHER AMI,

Vous commencez à me devenir très désagréables, vous et Bergerat, qui prend votre genre de ne pas répondre aux lettres qu'on lui envoie.

Donc je vous demande :

1° Ce que devient la *Féerie?*

Où en sont les dessins?

Quand paraît-elle?

Et cette préface? (1)

N. B. — 2° Vu la rigueur de la saison, il me serait agréable de recevoir l'*argent* du dernier tirage de *Salammbô* et du dernier de l'*Éducation*.

3° Il me semble que ce serait l'heure de faire parler de la susdite *Éducation*.

Tout à vous.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Mercredi soir [8 octobre 1879].

J'entends le bateau siffler ; donc il est trop tard : tu n'auras ma lettre que vendredi matin, s'il n'y a pas à Étretat deux distributions par jour. Ce sont les épreuves de l'*Éducation sentimentale* qui en sont cause (j'en subis, des épreuves, et de toutes les sortes) ! Hier, j'ai passé huit heures à cette agréable besogne, car j'ai corrigé tout le *Château des Cœurs* et trois feuilles de l'*Éducation sentimentale*. J'ai reçu une lettre de Bergerat, avec des explications qui te concernent. Il est enchanté du dessin, mais voudrait plus d'encadrement. Je te montrerai sa missive.

(1) Il s'agit de l'article d'Émile Bergerat ; voir *la Vie Moderne* du 24 janvier 1880.

Putzel te cherche partout, et je tâche de la consoler en la prenant dans mon cabinet.

J'ai reçu une lettre de Laporte, tout à l'heure. Il est à Couronne depuis vendredi soir, et compte me voir au dîner du Préfet. Le ton est amical, comme par le passé (1).

Ne me voyant pas, il viendra cette semaine, j'en suis sûr. Cette attente est pour moi une véritable angoisse : aura-t-il reçu, d'ici là, la lettre de ***? Que lui dire? Je suis perplexe et navré. Quand donc serai-je tranquille? Quand me f...ra-t-on la paix, définitivement?

Cette histoire de Laporte m'emplit d'une telle amertume et gâte ma vie tellement, que je n'ai pas eu la force de me réjouir d'un événement heureux qui m'arrive : Jules Ferry (l'homme de l'article) m'a écrit, hier, qu'il m'accordait une pension annuelle de 3,000 francs, à partir du 1er juillet 1879. La lettre est ultra-aimable. Ce libre penseur a du bon.

Je devrais être content? Pas du tout ! car, enfin, c'est une aumône (et je me sens humilié jusque dans les moelles). Quand pourrai-je la rendre, ou m'en passer?

Pour me distraire de ces sombreurs, je reporte ma pensée sur ma chère fille. Il fait beau, et le soleil, au bord de la mer, doit lui remettre un peu de force dans le sang...

Amitiés à Laure ; embrasse-la pour moi. Dis à mon disciple qu'il fasse en sorte de venir un peu ici.

Promène-toi, hume de l'oxygène.

Je vais reprendre mes livres ecclésiastiques, qui m'embêtent, et puis travailler à mon plan. Mais ça ne va pas ! ça ne va pas.

Vieux.

A GUY DE MAUPASSANT.

Mercredi soir [8 octobre 1879] (2).

MON CHER VIEUX SOLIDE,

Caroline m'écrit d'Étretat que vous ne pouvez venir maintenant à Croisset, mais qu'il faut compter sur une visite de vous à la fin du mois.

A la fin de ce mois, c'est-à-dire à la Toussaint même, Heredia doit venir ; nous ne nous verrions pas librement. Donc, venez soit de dimanche en quinze, ou le dimanche qui suivra celui de la Toussaint.

Autre histoire. Dite [*sic*] moi en quels termes il faut que je vous écrive pour que vous puissiez toucher *mon argent* du ministère? Vous me l'apporteriez à votre

(1) Une note de Madame Commanville dans les éditions antérieures des *Lettres à sa nièce Caroline* est ainsi conçue : « Des difficultés étaient survenues entre M. Laporte et mon mari à propos d'affaires. Ce fut le commencement du refroidissement qui eut lieu entre mon oncle et lui, et qui finit par une rupture complète. » La vérité est qu'il n'y eut jamais de « difficultés » d'aucune sorte entre Edmond Laporte, fidèle ami de Flaubert jusqu'à sa mort, et celui-ci — mais seulement ce que M. Lucien Descaves, très au courant des faits, a justement appelé « d'ingrates manigances ». On a vu plus haut les services rendus par Laporte à Flaubert, ou pour mieux dire à son neveu Commanville et à sa nièce, au moment de la catastrophe financière de Commanville. Le « refroidissement » de l'amitié de Laporte fut un des derniers chagrins de la vie de Flaubert.

(2) Publiée par M. Edmond Spalikowski dans le *Radical* du 26 décembre 1921, sans indication de destinataire. L'allusion faite à l'argent à toucher au Ministère (Instruction publique, Jules Ferry) semble bien démontrer qu'il ne peut s'agir que de Maupassant qui était alors attaché à ce Ministère.

prochain voyage. Sans doute vous savez que maintenant la somme est doublée, sous le nom d'indemnité. Votre ministre me l'a écrit dans une lettre fort aimable ; je l'en ai remercié hier, et j'ai écrit en même temps à M. Rambaud qui m'a répondu aujourd'hui. On n'est vraiment pas plus aimable que *nos* supérieurs.

Ça ne va pas, mon cher ! J'ai eu dernièrement une vilaine histoire qui m'a tapé sur la tête et sur le gésier. Je vous conterai cela ! Bref, j'ai rarement été plus gorgé de l'existence.

Et B. et P., naturellement, se ressentait de tout cela ! Et puis je fais des lectures stupides, où je découvre pourtant, par ci par là de belles choses. Que dites-vous de ce titre de chapitre : « De la modestie pendant les grandes chaleurs »? C'est dans le *Manuel des pieuses domestiques,* auxquelles on conseille de ne pas entrer en service chez les comédiens, les aubergistes, « les marchands de gravures obscènes ».

Tel est le monde ; quand on n'en pleure pas de rage, on en vomit de regret.

Et vous ! cette santé? Et les travaux? Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, première quinzaine d'octobre 1879].

Vous me parlez de *l'Éducation sentimentale* et votre lettre, tantôt, m'a surpris en train de corriger les épreuves d'*icelle* (une édition de Charpentier qui doit paraître dans une quinzaine).

Pourquoi ce livre-là n'a-t-il pas eu le succès que j'en attendais? Robin en a peut-être découvert la raison. C'est trop vrai, et, esthétiquement parlant, il y manque : *la fausseté de la perspective.* A force d'avoir bien combiné le plan, le plan disparaît. Toute œuvre d'art doit avoir un point, un sommet, faire la pyramide, ou bien la lumière doit frapper sur un point de la boule. Or rien de tout cela dans la vie. Mais l'Art n'est pas la Nature ! N'importe ! je crois que personne n'a poussé la probité plus loin. Quant à la conclusion, je vous avoue que j'ai gardé sur le cœur toutes les bêtises qu'elle a fait dire.

Autre guitare. La *Vie Moderne,* appartenant à Charpentier, publiera prochainement le *Château des Cœurs,* avec un dessin de ma nièce et des illustrations faites par des décorateurs. Lemerre, le 15 de ce mois, fait paraître *Salammbô* dans sa bibliothèque (1). Vous voyez si depuis deux mois je suis dans les épreuves !

Hélas ! j'en ai subi, de toute sorte. (Un mot !) Un homme que je regardais comme mon ami *intime* vient de se montrer envers moi du plus plat égoïsme (2). Cette trahison m'a fait souffrir. Les coupes d'amertume ne sont pas ménagées à votre vieil ami, et je lis des choses stupides ou plutôt stupidifiantes : les brochures religieuses de Mgr de Ségur, les élucubrations du Père Huguet, jésuite, Baguenault de Puchesse, etc., et cet excellent M. Nicolas qui prend *Wolfenbuttel* pour un homme (à cause des fragments de Wolfenbuttel), et par conséquent il tonne contre

(1) Cette édition parut le 17 octobre.
(2) Malentendu *créé* entre Edmond Laporte et Flaubert.

Wolfenbuttel ! La religion moderne est quelque chose d'ineffable, décidément, et Parfait, dans son *Arsenal de la dévotion*, n'a fait qu'effleurer la matière. Dans le manuel, *les Pieuses domestiques*, que dites-vous de ce titre de chapitre : *De la modestie pendant les grandes chaleurs?* puis conseil aux bonnes de ne pas se mettre en service chez les comédiens, les aubergistes et *les marchands de gravures obscènes!* Ça ce sont des fleurs, et les imbéciles déclament contre Voltaire qui est un spiritualiste ! et contre Renan qui est un chrétien. O bêtise ! ô infini !

J'aurai du mal dans mon chapitre IXe, *la Religion*, à garder l'équilibre. Mes pieuses lectures rendraient impie un saint.

Oui, je vous lirai mon roman quand il sera fini et j'irai à Villenauxe s'il n'y a pas d'autre moyen ; mais vous me rendriez un vrai service en venant à Paris. Notez que cette lecture, faite à haute voix, demandera plusieurs jours.

Mais quand aurai-je fini? Pas avant le commencement d'avril ; puis, il me faudra encore six mois au moins pour le second volume. Rien n'est conclu avec la revue de Mme Adam. Il est probable, cependant, si *l'on m'offre beaucoup d'or*, que je pousserai là ma copie.

Que vous ayez à vous plaindre du *Moniteur*, ça ne m'étonne pas, le Dalloz étant, entre nous, un vilan coco et qui s'est conduit envers moi comme un vrai polisson.

Je connais l'article de Poupard-Davyl contre Daudet ; mais est-ce que tout cela regarde le public?

L'autobiographie du père Michelet, dans le *Temps*, m'a paru une platitude. Je soupçonne son épouse d'y avoir trop collaboré ; d'ailleurs, je n'aime les confessions que lorsqu'elles sont excessives. Pour qu'un monsieur vous intéresse en parlant de sa personne, il faut que cette personne soit exorbitante, en bien ou en mal. Donner au public des détails sur soi-même est une tentation de bourgeois à laquelle j'ai toujours résisté.

Pourquoi trouvez-vous la politique *si laide?* Quand donc a-t-elle été jolie?

Avez-vous admiré la fête de Florian? Dans quel but fêter Florian? C'est un comble ! Et le père Hugo qui était président d'honneur ! Farce ! farce !

A MADAME TENNANT.

Croisset, 13 octobre 1879.

Hélas ! non, ma chère Gertrude, je ne serai pas à Paris à la fin de ce mois, devant rester ici jusqu'au printemps prochain, époque où j'espère avoir fini mon lourd bouquin ; ce petit travail m'aura demandé plusieurs années et il me tarde d'en être débarrassé. Mais puisque vous passerez l'hiver à Florence, j'espère vous voir à votre retour, vers le commencement d'avril. Tâchez d'avance de dresser vos batteries en conséquence. Je vous en prie, *vous en supplie!*

L'année n'a pas été meilleure pour moi que pour vous. Depuis quatre ans, j'ai enduré des chagrins tels que je m'étonne de n'en être pas devenu fou. Mon horizon paraît se désembrunir un peu. Si je vous voyais plus souvent, ce serait un coin d'azur. Il me semble que vous devez aussi sentir le besoin de causer ensemble du

vieux temps. Nous avons tant de choses à dire, n'est-ce pas, ma chère jeunesse retrouvée?

Caroline espère avoir votre visite prochainement ; elle sera au faubourg Saint-Honoré à partir de dimanche prochain.

Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, écrivez-moi. Je lis vos moindres billets avec avidité.

Souvenirs affectueux à vos charmants enfants, et à vous du fond de mon cœur les meilleures tendresses de votre vieil ami.

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

[Croisset, 15 octobre 1879].

MON CHER HEREDIA [*sic*],

Je vous attends. Exécutez-vous ! Pas de blague !

Il est bien entendu que vous coucherez dans mon logis. Ça ne me gêne en aucune façon. Au contraire. D'ici là, je vous embrasse, et tout à vous. (1)

A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Mercredi soir, 15 [octobre 1879].

MON CHER AMI,

Je n'ai plus à voir, en seconde épreuve, que très peu de feuilles de l'*Éducation !* Vous pouvez donc vous disposer en conséquence, c'est-à-dire préparer vos batteries.

On a été bien injuste pour ce livre. Y a-t-il moyen d'avoir là-dessus *une réparation?*

M. Jules Lemaître, professeur de rhétorique au lycée du Havre, vient de m'adresser un très bel article publié le 12 courant dans la *Revue politique et littéraire.* (2)

Envoyez-moi, quand l'*Éducation* sera parue, trois ou quatre exemplaires à l'adresse de « M. Pilon, quai du Havre, 7, pour M. G. Flaubert, Rouen ». — Adressez-en un à Mme Adam en mettant dessus de la part de l'auteur. Vous m'obligerez.

Dites à Bergerat de répondre à ma dernière lettre, sacré nom de Dieu !

Et embrassez toute la famille pour moi, et qu'elle vous le rende.

Tout à vous. Votre.

J'attends les *Rois en exil.* Amitiés aux amis.

Je travaille comme un misérable et suis fort éreinté.

---

(1) L'ouvrage de M. MIODRAG IBROVAC, p. 128-130 (voir plus haut) reproduit encore trois ou quatre fragments de billets de Flaubert à Heredia. Ils sont d'une telle insignifiance que je les ai laissés de côté.

(2) L'article de Jules Lemaître est du 11 octobre.

* AU MÊME.

Mercredi soir [octobre 1879].

Sauf meilleur avis, je ne vois rien à reprendre à la page ci-contre?

N. B. — Mais il me reste à corriger en dernière épreuve plusieurs pages qu'on ne me renvoie pas.

Admirer, dans le volume de Huysmans (*Marthe*) (1) une illustration qui est un *comble!*

Si c'est là du naturalisme, où est le fantastique?

A vous, mon bon.
Votre.

A ALPHONSE DAUDET.

Croisset, par Déville, près Rouen. Mardi 21 octobre 1879.

MON CHER DAUDET,

Votre volume (2), reçu à dix heures du matin, était avalé à quatre heures et demie du soir.

Il ne dépare pas la collection. Oh ! non ! Sacré nom de Dieu, comme c'est bien composé ! et que le dernier chapitre (lequel, en soi, est sublime) se relie bien au premier ! Votre Christian est une de vos meilleures créations (c'est ça ! bravo, mon vieux !) Soyez sûr qu'il restera comme un type !

Ce que je trouve de moins *rare*, dans l'œuvre, c'est Tom Lévis et Séphora, bien qu'ils soient très amusants.

Sauvadon, le vieux duc et le prince d'Axel (avec sa manière de parler) m'ont ravi.

J'aurais voulu un peu plus de développement philosophique dans les idées de Mérant. Mais la plastique y aurait perdu !

Jamais, je crois, vous n'avez montré plus d'esprit. Quand on ne rit pas, on sourit.

A chaque pas on marche sur des perles ! Et des tableaux en quatre lignes, comme la rentrée de Christian ivre et fripé, page 120, etc.

La séance de l'Académie, splendide. Et la scène entre le roi et sa femme (le chapitre x) ! Où y a-t-il quelque chose de plus pathétique? Voilà un fier dialogue, mon bon. Je voudrais l'entendre sur la scène, c'est sonore, et râblé ! Enfin, royal ! Et la reprise jésuitique (« remarquez d'ailleurs », etc., p. 265) est un trait de *génie.*

Quel bon comique (325-327) le roi chantant ses romances à la préfecture de Marseille !

Si vous étiez là, vous verriez que mon exemplaire est rayé aux marges par beaucoup de points d'exclamation. Quelques barres indiquent de petites taches de style. Mais elles sont peu nombreuses. Vous savez du reste que je suis un pédant.

(1) *Marthe, histoire d'une fille (avec eaux-fortes de Forain).* — Paris, Derveaux. In-18. — Parut le 14 octobre (*Bibl. française*).

(2) *Les Rois en exil,* publiés au début d'octobre chez Charpentier. (Cf. *Bibl. franç.*, 15 novembre pour les 13e à 20e éditions).

En résumé vous devez être content et fier de ce livre. Le ciel vous a doué d'un don, *le charme*. Ne l'a pas qui veut, à commencer par moi.

Quand nous verrons-nous? Comme je dois rester ici jusqu'à la terminaison de mon roman, (laquelle n'aura pas lieu avant la fin de l'hiver) il est convenu avec Charpentier que le petit Cénacle tirera les rois à Croisset ; enfin, qu'on organisera en janvier et février des caravanes à l'effet de me visiter.

Comment va la santé, l'estomac et le reste?

Vous seriez bien gentil de me donner de vos nouvelles un peu plus longuement.

Mes respects à Mme Daudet. Bécots au moutard.

Et tout à vous, mon cher bonhomme. Votre

C. F.

qui vous embrasse, vous aime et vous admire.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, mardi 21 octobre 1879.

C'est convenu. De samedi prochain en quinze je verrai votre chère binette J'en ai à vous dégoiser.

Ne me parlez pas du réalisme, du naturalisme ou de l'expérimental ! J'en suis gorgé. Quelles vides inepties !

Je viens de finir les *Rois en exil*. Qu'en pensez-vous? Quant à moi... hum ! hum !

Pouvez-vous me donner des nouvelles de Tourgueneff?

Si vous n'avez rien de mieux à faire, en passant par le passage Choiseul, entrez chez Lemerre et dites-lui que je m'étonne : 1° de ne pas voir paraître *Salammbô* et 2° de ne pas recevoir de réponse à ma dernière lettre qui concernait *Melænis*.

Je vous embrasse.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Mardi [21 octobre 1879].

MON BON,

Vous recevrez en même temps que ceci la fin de *Salammbô* [*sic*, pour *Éducation sentimentale*]. Je ne sais si j'ai donné le bon à tirer de ce qui s'étend de la page 506 à 511? *Veillez-y*. Quel imprimeur ! Regardez les en-têtes de pages et la quantité de lettres qui sont de travers ! — Enfin, c'est fini, Dieu merci !

Bergerat a dû recevoir dimanche matin les deux dessins de Croisset (1). Nous avons fait, ma nièce et moi, tout ce que nous avons pu pour satisfaire ledit rêve. S'il n'est pas content, zut !

Quand paraît le *Château des Cœurs?* ne pas oublier la *Chanson des Brises*.

Quant à M. Lafitte (2), je sais qu'il admire le *Voyage autour de ma chambre*

(1) Pour l'illustration du *Château des Cœurs* dans la *Vie Moderne;* dessins faits par Mme Commanville.

(2) Jules Lafitte, ancien administrateur de *la République Française* et directeur du *Voltaire* où paraissait *Nana* avait demandé à Flaubert, pour son journal, *Bouvard et Pécuchet*.

de Móssieu de Maistre ! ce qui me dispose médiocrement à lui être agréable ; 2° faire annoncer mon roman en plein succès de *Nana* me semble peu adroit ; 3° il est promis à Mme Adam ; et 4° si l'on veut que je ne l'achève pas, c'est d'en parler maintenant. La moindre réclame me couperait la musette, absolument.

Attendons au moins le *Château des Cœurs!* Donc, jusqu'à nouvel ordre : je *refuse*.

Autre guitare : Vous avez fait au milieu de septembre un nouveau tirage de *Salammbô*, et *l'Éducation sentimentale* va reparaître. Vous seriez bien aimable de m'allonger maintenant le montant de ces deux éditions, en prélevant ce que je vous dois comme acquisitions de livres. Le jeune Guy doit venir me voir le 8 du mois prochain. Il irait prendre l'argent chez vous. Faut-il le prévenir? Réponse là-dessus, *je vous prie*, et sur le reste.

Oui j'ai lu *Nana* (huit feuilletons) et je trouve ça splendide, vous pouvez le dire à l'auteur de ma part en lui serrant la main.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi, 3 heures, 19 novembre 1879.

MA CHÈRE FILLE,

Ta lettre *respire* la satisfaction et j'en suis bien aise. J'ai envie de contempler ton fameux chapeau. Apporte-le ici, quand tu viendras, pour m'honorer, et envoie-moi la semaine prochaine une description soignée de la noce. Que ton mari prenne garde au froid en banquetant sous la tente. Cette idée de tente me paraît biblique, mais peu confortable pour « nos pays ».

Hier, j'ai passé un excellent après-midi, seul avec Pouchet, qui est un charmant homme, si instruit et si simple ! Nous avons rêvé ensemble le voyage aux Thermopyles, quand je serai quitte de *Bouvard et Pécuchet*. Mais à cette époque-là, c'est-à-dire dans dix-huit mois, Vieux ne sera-t-il pas trop vieux?

Croireriez-vous, Madame, que jamais il (Pouchet) ne s'était promené dans la propriété? Il ne connaissait ni les cours, ni même la terrasse *(sic)*. Je lui ai tout montré, puis l'ai reconduit jusqu'à la ferme de Platel. Bref, hier, j'ai pris l'air pendant deux heures.

J'ai reçu 9 exemplaires de l'*Éducation ;* ce matin, on m'a envoyé un *Phare de la Loire* (1) où je suis exalté aux dépens de Zola. J'ignore l'auteur de l'article. La

(1) L'article du *Phare de la Loire*, intitué « Lettres sans suite, envers et sur tout », publié le 14 novembre 1879, est de Léon Séché. Voici le passage qui intéresse Flaubert :

« La librairie Alphonse Lemerre vient d'ajouter à sa petite bibliothèque littéraire, déjà si riche, les deux chefs-d'œuvre de Gustave Flaubert : *Mme Bovary* et *Salammbô*. Tout a été dit sur M. Flaubert, sur son genre de talent, sur ses procédés, sur son style. Bien que ses rares productions lui aient fait une place un peu à l'écart dans la littérature contemporaine, il n'en demeure pas moins un des maîtres incontestés du roman contemporain, le seul peut-être qui ne doive rien à personne et que tout le monde a plus ou moins imité. Mme *Bovary* a ouvert au roman la voie réaliste ou naturaliste, comme vous voudrez, car pour moi le *naturel* Zola ne fait que continuer le *réel* Champfleury. Zola a beau crier sur les toits qu'il travaille d'après des documents humains, il ne nous donnera pas le change et son catéchisme poissard n'est qu'un trompe-l'œil d'une insigne naïveté. Zola continue Balzac, disait un jour devant moi Louis Ulbach, comme la rue de Pantin continue la rue Lafayette. Le mot est très pittoresque et très juste. Les *Rougon-Macquart* et le trop

première partie de mon chapitre est faite, je vais la copier, lire encore quelques *bons* livres, et la semaine prochaine je recommence à écrire.

Le soir, après dîner, je me repasse comme distraction, tes notes de Nicole (1). Quelle patience tu as eue, à recueillir de semblables platitudes.

En fait de nouvelles, présentement on apporte un banneau de terre, — et un cor de chasse, dans un canot, me met au *comble* de l'exaspération.

Je t'embrasse bien tendrement.

Le Vieillard de Cro-Magnon
(et pas de Belleville).

A MADAME RÉGNIER.

[Croisset, Mercredi, 19 novembre 1879].

C'est charmant, votre *Conte de Fées !* (2) et d'un excellent style. Je ne ferai qu'une remarque. Pourquoi votre Méduse ne se sauve-t-elle pas en vertu de ses mérites, par ses propres efforts, plutôt que par ceux de Sans-Malice?

La page 15 est adorable de facture, et il y en a bien d'autres ! Mais je suis *Hindigné* contre vos illustrations. Quel dessin ! et quelles inventions ! Est-il possible d'exécuter plus lourdement la littérature ! Le frontispice, surtout, est de la vraie démence. Le portrait d'une cocotte pour figurer un être idéal ! Tout ce qu'il y a de plus connu et poncif, sous prétexte de nous faire rêver à l'insaisissable ! Grévin dans l'azur ! Non, ma parole d'honneur, j'en suffoque de colère ! Et les cassures japonaises en bas des draperies — pourquoi le Japon? Mais le chic ! le chic ! Charpentier se pâme là devant, je suis sûr !

A vous, chère confrère, mes meilleures tendresses.

Si vous pouviez me trouver moyen de vous relire sans illustrations, j'aurais plus de liberté d'esprit, mais j'en ai l'intellect pertubé.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de dimanche [23-24 novembre 1879].

MON LOULOU,

Je suis désolé de la mort du général (3). Dis-le bien à Flavie et embrasse-la pour moi. Penses-tu qu'une lettre de moi lui ferait plaisir? mais je suis si las d'écrire ! D'autre part, il me semble que je lui dois cette marque d'affection?

Tant mieux, chère Caro, que tu sois contente de ton éventail ! La perspective de pouvoir gagner quelque argent avec tes *talents* doit te donner du courage. Main-

retentissant *Assommoir* appartiennent au genre descriptif qui triomphe aujourd'hui dans l'œuvre étincelante d'Alphonse Daudet et que Gustave Flaubert a inauguré dans *Salammbô*. Relisez aujourd'hui ce livre autour duquel on a fait tant de tapage et vous verrez que le *Nabab* et les *Rois en exil* de Daudet sont tirés de la même veine... »

(1) Notes sur les *Essais de morale et instructions théologiques*, prises autrefois par Mme Commanville.

(2) *La princesse Méduse, conte*, par Daniel Darc, illustré par Félix et Frédéric Régamey ; publié le 22 novembre chez Charpentier (*Bibl. franç.*, 13 décembre 1879).

(3) Le général Ferdinand Vasse, frère de Flavie.

tenant, trouve un atelier, et aux grandes œuvres ! Qu'est-ce que Bonnat pense des toiles faites pendant l'été? Quant à Charpentier, je ne vois aucun moyen d'en avoir, maintenant, le cœur net. Attendons ! et puis après tout, bonsoir ! Pourvu qu'on ne me parle pas d'argent, je suis content, et en demander, même quand j'en ai besoin, m'exaspère. Cette antipathie pour les *affaires* est devenue chez moi une vraie démence. Mme Régnier s'étonne de ma sévérité à l'encontre de ses illustrations. Je t'engage à ne pas la ménager sous ce rapport.

Vraiment, *ma gloire* m'encombre ! Cette semaine ! voilà trois envois d'auteurs ! Avec mes lectures (et mes ratures) je n'en peux plus ; la théologie m'abrutit ; quel chapitre ! Il me paraît difficile d'avoir fini au jour de l'an. Les difficultés surgissent à chaque ligne.

J'ai reçu les *bouffis !* Merci. Monsieur s'en gorge.

Depuis mardi soir, je n'ai vu personne, ce qui s'appelle pas un chat. Aucune nouvelle, d'ailleurs. Le nombre des bateaux augmente. J'en ai compté hier vingt-trois.

Adieu, pauvre chérie. Ta Nounou t'embrasse.

A MADAME JULIETTE ADAM.

Croisset [25 novembre 1879].

MA CHÈRE CONFRÈRE,

Je prends la liberté de vous envoyer par le même courrier une pièce de vers (1) que je trouve très remarquable et pouvant orner votre revue.

L'auteur, Guy de Maupassant, est attaché au cabinet du ministre de l'Instruction publique. Je lui crois un grand avenir littéraire d'abord, — et puis je l'aime tendrement parce que c'est le neveu du plus intime ami que j'aie eu, auquel il ressemble beaucoup du reste — un ami mort il y a bientôt trente ans, celui à qui j'ai dédié mon *Saint Antoine*. Enfin, je vous serais très reconnaissant d'insérer son petit poème. Ledit jeune homme a fait jouer l'hiver dernier un petit acte chez Ballande (2) qui a eu beaucoup de succès : *Histoire du vieux temps*. Il est connu dans le monde des Parnassiens.

Notre ami Georges Pouchet m'a donné de vos nouvelles, la semaine dernière. S'il vous donne des miennes, il pourra vous dire que je travaille violemment — *et pour vous*.

Je vous serre la main bien cordialement comme confrère. Après quoi, je me permets de vous la baiser comme homme, en vous priant de croire, chère madame, que je suis entièrement vôtre.

A GUY DE MAUPASSANT.

[Mardi, 25 novembre 1879].

MON BON,

Je viens d'écrire à Mme Adam une lettre chaude en lui annonçant l'envoi de votre manuscrit qu'elle doit recevoir demain soir. Je n'ai pas parlé d'argent. Quand

(1) *La Vénus Rustique (Des Vers)*.
(2) Au 3e Théâtre-Français (Déjazet).

elle aura reçu votre poème, nous verrons. Les républicains sont généralement si pudiques que je ne suis pas sans inquiétude sur la réception. Mais je crois que le côté goethique séduira la dame.

Vous savez que Pouchet est son grand ami. Parlez-en audit sieur et à Tourgueneff aussi.

C'est *très bien* votre *Vénus*. Je n'y vois rien à reprendre que deux petites incorrections grammaticales, mais elles peuvent se défendre. Dormez sur vos deux oreilles. C'est bon.

Connaissez-vous Theuriet? Il a publié des vers dans le papier de Mme Adam ; en sachant combien il a reçu ce sera une base pour demander.

Que dites-vous de ce bon Bergerat qui ne répond pas à mes lettres? et de Lemerre se privant de m'expédier les premières épreuves des poésies de Bouilhet, que je devais avoir la « semaine prochaine »? Quelles quantités de m... molles on rencontre à chaque pas que l'on fait, mon pauvre ami !

Ma religion (Exégèse et apologétique chrétiennes) m'exténue ! Je n'aurai pas fini au jour de l'an. Il faut en prendre son parti. J'ai peur d'être terminé moi-même avant la terminaison de mon roman. Quel fardeau qu'un pareil bouquin !

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, novembre? 1879].

Il faut que je vous remercie tout de suite, car vous venez de me faire du bien. Les anciens vers que vous m'envoyez m'ont tellement ému que j'en ai pleuré comme un veau, et ces larmes m'ont soulagé ! Merci, du fond de ma tendresse. Lemerre, enfin ! imprime les poésies complètes de notre ami. Avez-vous quelques vers? Voulez-vous qu'ils ne soient pas perdus?

Vous n'avez pas compris le sens de mon indignation ; je ne m'étonne pas de gens qui cherchent à expliquer l'incompréhensible, mais de ceux qui croient avoir trouvé l'explication, de ceux qui ont le bon Dieu (ou le non-Dieu) dans leur poche. Eh bien oui ! tout dogmatisme m'exaspère. Bref, le matérialisme et le spiritualisme me semblent deux impertinences.

Après avoir lu, dernièrement, pas mal de livres catholiques, j'ai pris la philosophie de Lefebvre (« le dernier mot de la science ») ; c'est à jeter dans les mêmes latrines. Voilà mon opinion. Tous ignorants, tous charlatans, tous idiots qui ne voient jamais qu'un côté d'un ensemble, et j'ai relu (pour la troisième fois de ma vie) tout Spinoza. Cet « athée » a été, selon moi, le plus religieux des hommes, puisqu'il n'admettait que *Dieu*. Mais faites comprendre ça à ces messieurs les ecclésiastiques et aux disciples de Cousin !

Ce que vous me dites de ma nièce est gentil. Elle est mon élève, c'est vrai, et j'en suis fier ; car une femme qui n'est ni une bourgeoise ni une cocotte, voilà une rareté.

J'en veux à Saint-René Taillandier pour ses inepties historiques à propos de *Saint Antoine*.

Je vous embrasse, sans la moindre cérémonie.

A MADAME JULIETTE ADAM.

CHÈRE CONFRÈRE, Croisset, mardi 2 décembre 1879.

« Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux »,

comme dit le père Hugo au Père Éternel.

1° J'attends, en épreuves, l'élucubration du bon Tourgueneff, et la garderai par devers moi le moins de temps possible ;

2° Pas d'imprudence ! *Mes deux bonshommes ne sont pas près d'être finis!* Le premier volume sera terminé cet été, mais quand? et le second me demandera bien encore six mois ; si toutefois je ne suis pas moi-même fini — avant l'œuvre ! — Depuis *six* ans que j'y suis attelé, je commence à en avoir assez. Donc, *je vous en prie*, n'annoncez rien, ne faites rien, il me sera impossible de vous remettre le ms. avant la fin de 1880 ;

3° Avez-vous reçu la *Vénus rustique* de Guy de Maupassant?

Qu'en faites-vous? il me semble que ces vers-là ne déshonoreront point votre papier?

4° Comme vous êtes une personne considérable, et qu'on sait que je suis de vos amis, on fait des bassesses auprès de moi. Donc je suis chargé de vous recommander pour un article ou une réclame un livre de jour de l'an, déposé dans vos bureaux ; cela a pour titre : *La Princesse Méduse*, par Daniel Darc (autrement Mme Régnier, femme d'un médecin de Mantes), édité chez Charpentier.

A vos genoux, en vous baisant la main ou plutôt les mains.

---

* A ÉMILE ZOLA (1).

MON CHER AMI, Mercredi soir [3 décembre 1879].

Inutile de poser, n'est-ce pas? ou de faire semblant de ne point *l'*avoir lu, quand, au contraire, je *l'*ai lu trois fois ! (2) La pudeur seule m'a empêché d'en faire part à ma cuisinière. Du reste, elle ne l'eût pas compris.

Comme vous y allez ! comme vous me vengez ! Mon opinion secrète est que vous avez raison, c'est un livre *honnête*. Mais n'ai-je point voulu faire dire au roman plus qu'il ne comporte?

Quand le mois de janvier sera passé, il faudra venir me voir. Arrangez-vous pour cela d'avance avec les amis. Ce sera une petite « fête de famille » qui me fera du bien. A cette époque je serai, espérons-le, dans mon dernier chapitre.

Je travaille beaucoup — mais j'en ai assez ! et le froid m'embête.

Si vous n'êtes pas surchargé de copies, envoyez-moi de vos nouvelles. Mon impatience de lire *Nana* n'a d'égale que mon envie de vous montrer mes bonshommes. — Quand paraît votre volume?

Re-merci. Je vous embrasse (3).

---

(1) Autographe conservé au Musée de Croisset.
(2) L'article de Zola sur l'*Éducation sentimentale*, publié dans la *Tribune* du 28 novembre 1879.
(3) La réponse de Zola à cette lettre est du 14 décembre (*Les lettres et les arts*, p. 179).

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 3 décembre 1879.

Ci-inclus, mon chéri, l'autographe de Mme Adam (1), ça peut servir. Voilà bien les journaux ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ! ! Déroulède assimilé à Leconte de Lisle, et Theuriet donné pour modèle ! La vie est lourde et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Nuit de samedi, 1 heure [6-7 décembre 1879].

Il faut que je t'embrasse bien fort, ma chère fille, pour te remercier de ta bonne lettre d'hier. Continue à m'en envoyer de pareilles. Tu sais que Vieux a besoin d'être aimé et caressé, et son cœur n'a pas trop de pâture maintenant.

Tant que je travaille, ça va bien, mais les moments de repos, les entr'actes de la littérature ne sont pas, tous les jours, folâtres. Enfin je vois le terme de mon chapitre. Dans une quinzaine de jours, j'espère n'avoir plus que dix pages.

Quel temps ! quelle neige ! quelle solitude ! quel silence ! quel froid ! Suzanne a fait un paletot à Julio avec un de mes vieux pantalons. Il ne *démarre* pas du coin du feu. J'attends vendredi le Moscove. Viendra-t-il?

Charpentier m'a envoyé 700 francs et me doit faire encore un autre envoi prochainement.

[Comme je voudrais que l'affaire M*** fût en train ! et qu'on eût payé F***. C'est un poids que j'ai sur l'estomac. Quand en serai-je délivré? Je continue très souvent à penser à mon ex-ami Laporte. Voilà une histoire que je n'ai pas avalée facilement (2)].

Si Bonnat est dur pour toi, c'est qu'il te *considère* beaucoup. Tant mieux ! il te traite en confrère. Comment peux-tu savoir ce qui se dit chez la bonne Princesse? Voilà un mois que je lui dois une lettre. Mais je suis débordé. Je passerai ma journée demain rien qu'à écrire des lettres, dont *cinq* sur des livres qu'on m'a envoyés ! Tous ces hommages me deviennent une peste. J'ai tant de choses à lire ! et tant d'autres lignes à tracer.

Garde les livres et revues à mon adresse. C'est autant d'épargné.

Dis à Gertrude (3) que je suis bien fâché de ne pas la voir. Repassera-t-elle par Paris au printemps?

Il est temps d'aller se coucher.

Je t'embrasse bien fort.

Nounou.

(1) Elle refusait la *Vénus rustique* pour sa *Nouvelle Revue*.

(2) Tout le paragraphe entre crochets, publié par la *Revue de Paris* du 1er décembre 1905, a disparu dans les éditions postérieures. Mme Commanville y ajoutait cette note : « Des difficultés étaient survenues entre M. Laporte et mon mari à propos d'affaires ; M. Laporte craignait qu'on ne le forçât à payer des billets qu'il avait garantis. Ce fut la cause, entre mon oncle et lui, d'un refroidissement qui finit par une rupture ». Cette explication ne doit être acceptée que sous les plus expresses réserves ; la vérité est bien plutôt les « ingrates manigances » dont a parlé M. Lucien Descaves, — et l'ingratitude n'était pas du côté de Laporte ni de Flaubert.

(3) Gertrude Collier (Madame Tennant).

Pas de *Furet* (1).
Personne sur le quai. Le facteur arrive à des heures fantastiques.
J'aime à croire que Putzel va mieux.
Et l'oxygène?
Houzeau m'abandonne.

Naturellement.

A PAUL ALEXIS.

Lundi soir, 8 décembre 1879.

C'est très gentil, votre acte ! (2) Pourquoi n'y en a-t-il pas trois? Je vous remercie d'avoir fait un dénouement qui n'est pas poncif. Puisqu'il est en dehors de la morale vulgaire, il est donc bon ; que le public l'ait avalé, voilà ce qui m'étonne.

Mais *entre nous*, mon cher ami, je trouve que, dans votre préface, vous donnez une importance exagérée aux organes génitaux. Qu'importe que... ou que l'on ne... pas, ô mon Dieu ! Les classiques avaient le cocuage, qui est une chose gaie ; les romantiques ont inventé l'adultère, qui est une chose sérieuse. Il serait temps que les naturalistes regardassent cette action comme indifférente.

Toutes mes amitiés à Zola. J'ai bien envie de lire son bouquin.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset, 16 décembre 1879].

Il est bien tard et mon feu s'éteint. N'importe ! Je veux écrire à ma chère fille afin d'avoir d'elle une épître.

Ton mari a dû te donner de mes nouvelles avant-hier, et Tourgueneff m'a promis d'aller te voir aujourd'hui (3).

Son départ pour la Russie m'attriste beaucoup, car il ne sait quand il reviendra. Il a peur d'avoir dans sa jolie patrie des désagréments politiques, c'est-à-dire colloqué dans ses terres indéfiniment. Nous avons passé ensemble vingt-quatre heures charmantes. Quel brave homme et quel artiste !

Il m'a redonné du cœur pour *Bouvard et Pécuchet*, ce dont j'ai grand besoin, car, franchement, je tombe *sur les bottes*, ma pauvre cervelle n'en peut plus ! il faudra que je me repose ! (depuis tant d'années je travaille sans relâche !) Mais quand sera-ce? *ma religion* n'avance pas. Jamais je ne verrai donc la fin de ce gredin de chapitre qui est d'une composition infernale? Et puis je suis *déchiré* entre la Foi et la Philosophie, voulant être aussi sympathique à l'une qu'à l'autre, c'est-à-dire qu'il y en ait pour les deux bords.

(1) Le bateau de Rouen à La Bouille.

(2) *Celle qu'on n'épouse pas*, comédie jouée pour la première fois au Gymnase le 8 septembre 1879 publiée chez Charpentier le 15 novembre (*Bibl. franç.*, 29 novembre).

(3) Tourgueneff était venu à Croisset le 12 décembre (voir sa lettre du 2 décembre, HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 129).

L'histoire du P. Didon [1] ne me surprend nullement, au contraire ! et elle renforce mes théories. Du moment que vous vous élevez, *on* (l'éternel et exécrable *on*) vous rabaisse. C'est pour cela que l'autorité est haïssable essentiellement. Je demande ce qu'elle a jamais fait de bien dans le monde. Aussi ton bonhomme d'oncle est-il révolutionnaire jusque dans les moelles.

Mais quelle réclame pour mon loulou que le portrait du Révérend ! Médite-la et soigne-le !

Tes présents de bouche ont été bien reçus et nous avons fêté ma 58e dignement. Gertrude m'a renvoyé ce matin une charmante lettre. Mais il est trop tard pour lui répondre ce soir.

Flavie t'a-t-elle parlé de celle que je lui ai écrite?

La maison n'est pas précisément chaude. On est transi rien qu'à traverser la grande salle à manger.

Suzanne me soigne très bien, et Fortin vient me voir souvent.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux.

A MADAME TENNANT.

Croisset, mardi soir [16 décembre 1879].

Merci de votre lettre, ma chère, ma bien chère Gertrude. Dolly aurait tort de me faire des reproches. Je suis désolé de n'être pas à Paris puisque vous y êtes (ma volonté là dedans n'y est pour rien, soyez-en sûre). Mais il faut revenir au printemps, vers la fin de mars ou le milieu d'avril ; à cette époque je serai tout à votre disposition. Le premier volume de mon infernal roman sera fini, le second ne me demandera plus que six mois et je regarderai l'œuvre comme terminée. Ce que c'est? Cela est difficile à dire en peu de mots.

Le sous-titre serait : « Du défaut de méthode dans les sciences ». Bref, j'ai la prétention de faire une revue de toutes les idées modernes. Les femmes y tiennent peu de place et l'amour aucune. Votre Américain a été fort mal renseigné. Je crois que le public n'y comprendra pas grand'chose. Ceux qui lisent un livre pour savoir si la baronne épousera le vicomte seront dupés, mais j'écris à l'intention de quelques raffinés. Peut-être sera-ce une lourde sottise? à moins que ce ne soit quelque chose de très fort? Je n'en sais rien ! et je suis rongé de doutes, accablé de fatigue.

Cette année (1879), je n'ai, en tout, passé que deux mois à Paris. Donc personne moins que moi n'est au courant des nouveautés et curiosités de la capitale. Caroline vous renseignera là-dessus mieux que son oncle. Vos filles connaissent-elles le musée de Cluny et celui de l'Hôtel Carnavalet? La collection des médailles à la Bibliothèque de la rue Richelieu? Il y a une promenade obligatoire pour les étrangers, c'est une partie de canot dans les égouts ! Mais le temps n'est pas très propice. Quant aux théâtres, j'ignore absolument ce qui s'y passe. Voilà *plusieurs années*

(1) Interdiction, par l'archevêque de Paris, des conférences sur le divorce faites par le P. Didon à Saint-Philippe du Roule.

que je n'ai mis les pieds dans une salle de spectacle. Je ne suis pas un provincial, mais un sauvage.

Vous n'avez pas dû vous divertir prodigieusement au cours de M. Caro, l'homme est bien médiocre. Quant à mon amie Sarah Bernhardt et à Coquelin, cela dépend de ce qu'ils auront joué.

Ma nièce m'a écrit que votre seconde fille était embellie et que l'aînée était de plus en plus spirituelle. Je leur porte une vraie tendresse. Et à vous, donc !

Écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire, ma chère Gertrude.

A vous du fond du cœur et tout entier vôtre.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi matin, 10 heures, 23 décembre 1879.

MA CARO,

C'est de l'*insenséisme!* venir ici par un temps pareil, et vouloir peindre dans les conditions atmosphériques du logis ! tu n'y songes pas. Crois-tu que ton modèle pourra se dénuder? Où la mettras-tu? où te mettras-tu toi-même? En ma qualité d'ancêtre, je m'oppose à cette extravagance. Reste à Paris. Tu viendras me voir plus tard, dans un entr'acte de ton travail. Je ne suis pas *héroïque* du tout, mais raisonnable ; et puis, qui vous servirait? *Ma bonne* a bien assez que de me monter toutes les heures du coke et du bois ! ! ! J'en brûle même qui est vert. Ainsi c'est entendu, mais par exemple, beaucoup de lettres et de longues.

N. B. — Tu dois t'être trompée. Ce n'est pas *Bouvard et Pécuchet* qu'on annonce dans le *Voltaire*, mais ma féerie (1). Je serais bien contrarié si le titre de mon roman et même mon roman était annoncé maintenant ! Mon petit Duplan m'envoyait toutes les feuilles où se trouvait mon nom. A présent je ne sais même plus ce qui me concerne !

Mes lampes sont peut-être à Rouen. Mais comment les avoir? Plus de communications avec cette bonne ville. On risque de se casser la gueule ou un membre, si l'on y va pédestrement, et cette nuit le ponton a sombré.

Ce matin, un brouillard à couper au couteau. Malgré mon grand âge, je n'ai jamais vu un pareil hiver. Dois-tu être embêtée d'entendre parler du froid ! toi qui vois des humains.

Adieu, pauvre chat ; mille bécots de

Vieux.

---

(1) C'était bien *Bouvard et Pécuchet* et voici le début de cette information dans *le Voltaire* du 20 décembre : « Une grosse nouvelle littéraire : nous allons avoir un nouveau roman de l'auteur de *Mme Bovary*. Titre : B*** et P***. La discrétion nous défend d'en dire davantage. Cet ouvrage paraîtra chez Charpentier avant la fin de l'hiver ». [Non signé].

A AUGUSTE HOUZEAU [1].

Croisset, jeudi 25 décembre 1879.

Eh bien, mon bon, tant que vous n'aurez pas fait un soleil pour fondre la glace, et que l'ancien ne ressuscitera pas, il faut attendre.

Mais *dès* qu'on pourra circuler, vous *devez* venir ici avec Pennetier et Georges pour réparer le malencontreux déjeuner de l'année dernière.

Que 1880 vous soit léger !

Tout à vous.

Pennetier ignore peut-être que son riflard est chez moi depuis un mois. Il devait l'envoyer chercher, au dire de Pouchet (auteur du délit !).

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mercredi soir, 31 décembre 1879.

Que 1880 te soit léger, ma chère fille ! Bonne santé, triomphes au Salon, réussite des affaires ! Pour moi particulièrement j'ajoute : avoir fini *Bouvard et Pécuchet !* car franchement je n'en peux plus. Il y a des jours comme aujourd'hui où j'en pleure de fatigue *(sic)*, et c'est à peine si j'ai la force de tenir une plume ! Je devrais me reposer. Mais comment?... où?... et avec quoi?

Encore une bonne quinzaine pourtant, et j'espère avoir fini mon chapitre ! ce qui me donnera du revif, j'aime à le croire ! et au bout de trois ou quatre mois, quand le dernier chapitre sera fait, j'en aurai encore (avec le second volume) pour six ou huit mois ! ! ! Cette perspective m'épouvante dans mes heures de lassitude. Mais a-t-on jamais fait un livre pareil? Je crois que non !

Pour se remonter le tempérament, Monsieur se soigne sous le rapport de la gueule. Le caviar de Tourgueneff avec le beurre de la nièce sont *la base* de mes déjeuners, et Mme Brainne m'a envoyé (sans compter un pot de gingembre) une terrine de Strasbourg qui est à faire pousser des cris ! Suzanne, hier, à la réception de la susdite, a proféré un beau mot : « Quel dommage que Mme Commanville ne soit pas là ! »

A propos de mes bonnes, Mamzelle Julie m'a chargé *de* ne pas oublier *de* dire à Mme Commanville, etc. Elle a peur que je n'oublie ses souhaits de bonne année...

Quelle idée tu avais de vouloir venir maintenant, mon pauvre loulou! On est noyé dans la boue ; il a fallu, encore une fois, faire relever la porte de ton atelier et il est très difficile *d'allerrr z'aux lieux !* à cause des flaques d'eau et du verglas. Tantôt j'ai encore risqué de me casser une patte. Autre désagrément : les pauvres (la sonnette retentit à chaque moment, ce qui me trouble beaucoup) ; du reste Suzanne les congédie avec une impassibilité charmante...

Pense bien à Vieux qui est là-bas tout seul et qui crache dans sa petite cheminée,

(1) Publiée par M. G. A. Le Roy, conservateur du Musée de Croisset, dans le *Journal de Rouen* du 5 avril 1924.

sous la grosse poutre de sa petite salle, ayant pour compagnie son chien. Quelle vie d'artiste !

Allons, encore deux bons bécots de nourrice.

Cro-Magnon.

A MADAME X*** (1).

[Croisset, décembre 1879].

MADAME,

Voici une heure que j'ai reçu votre lettre et j'y réponds immédiatement pour vous calmer, car votre inquiétude m'inquiète. Comment ! une émeute est imminente et la Champagne va devenir prussienne? Ah ! non, ça, c'est trop ! En quoi notre temps est-il « étrange »? Je ne comprends rien à tout cela ! Nous sommes, au contraire, dans le calme, la platitude. Avez-vous peur de Blanqui? de Humbert? L'élection de Javel vous terrifie-t-elle? Ce serait trop naïf !

Quant à mes bonshommes, c'est parce qu'on les assomme avec Ségur et ses pareils qu'ils tournent à l'indifférence, et ce procédé-là est « tout à fait digne de moi » — bien que vous en disiez, ma chère amie.

Depuis trois mois je ne lis que des livres de dévotion moderne. Aujourd'hui, j'ai expédié le *Manuel des jeunes communiants* où il y en a des raides. « Avez-vous commis des actes déshonnêtes avec des animaux, etc... », page 376 ! Ce qui est peut-être un souvenir de ce passage de la Mischna : « Il n'est pas bon à l'homme prudent de rester seul avec un animal, surtout si c'est un quadrupède ! »

L'importance qu'on donne aux organes uro-génitaux m'étonne de plus en plus.

Et notre ami le P. Didon qui débagoule sur le divorce et le mariage !... Peut-on s'occuper de niaiseries pareilles?

Je vous assure qu'en ces matières je suis un peu plus qu'un amateur. Eh bien ! le cœur me saute de dégoût ! Pie IX — le martyr du Vatican — aura été funeste au catholicisme. Les dévotions qu'il a patronnées sont hideuses! Sacré-Cœur, Saint Joseph, entrailles de Marie, Salette, etc. ; cela ressemble au culte d'Isis et de Bellone dans les derniers jours du paganisme. En signalant ce symptôme je suis dans le vrai — et je fais mon devoir.

Je n'ai encore rien lu de *Nana*. Quant aux *Rois en exil*, je vous trouve un peu sévère ! L'auteur, il est vrai, n'a pas compris la grandeur du sujet. Ça sent trop *la vie* parisienne.

Je me suis délecté avec le dernier volume de Renan. Quel bijou d'érudition, et comme c'est modeste ! Il n'a pas le bon Dieu dans sa poche, celui-là, et voilà pourquoi je l'aime. — Mais je vous aime encore plus que lui et je vous embrasse.

Votre vieux fidèle.

Amitiés au mari.

---

(1) Publiée par Georges d'Heylli dans sa *Gazette anecdotique* du 30 avril 1888, pages 251-253. — Quant au destinataire, je n'ai pu l'identifier. C'est le ton général des lettres à Madame Roger des Genettes, qui habitait Villenauxe, dans l'Aube (donc en Champagne). Néanmoins cette attribution reste fort douteuse.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset, 2 janvier 1880.

Que 1880 vous soit léger, mon très aimé disciple. Avant tout, plus de battements de cœur, santé à la chère maman ; un bon sujet de drame qui soit bien écrit et vous rapporte cent mille francs. Les souhaits relatifs aux organes génitaux ne viennent qu'en dernier lieu, la nature y pourvoyant d'elle-même.

Ah ! ça, vous allez donc publier un *volume!* Un volume de vers, bien entendu? mais d'après votre lettre le conte rouennais (1) en fait partie? Et puis vous dites *nos* épreuves ; qui cela, *nous*? (2)

J'ai grande envie de voir l'élucubration antipatriotique. Il faudrait qu'elle fût bien forte pour me révolter.

Dans une quinzaine j'espère avoir fini mon chapitre (l'avant-dernier) ! ! ! Tâchez de venir dans trois semaines. Je vous embrasse.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

2 janvier [1880].

MON CHER AMI,

Dites à M. Lafitte (3) que *je me mets à ses genoux* pour le supplier de me laisser *maintenant* tranquille avec mon roman. Si on veut que je ne le finisse pas c'est de m'en parler. Chacun a ses faiblesses, et celle-là chez moi est excessive.

Une réclame dans le *Voltaire*, inventée par je ne sais qui, m'a gêné durant trois jours. (Est-ce Charpentier qui en est l'auteur?) En tout cas, j'en veux au c... inconnu qui livre au public les initiales de mes deux bonshommes et qui soutient que j'ai prôné Rochefort ! par devant LL. MM. Impériales, ce qui eût été d'un joli goût ! Oh ! le reportage ! quelle m....!

Pour en revenir à Lafitte, dites-lui que mon bouquin ne peut être livrable avant un an. Il me faut encore cinq mois pour avoir fini le premier volume, le second m'en demandera bien six. Cela nous remet à l'automne prochain. Alors on s'abouchera. Et puis, le susdit roman est en quelque sorte (et jusqu'à nouvel ordre) promis à Mme Adam. Cependant il n'y a rien de conclu. Telle est la vérité.

Quand paraît votre livre? Ce que j'en connais m'allèche. Il me semble que c'est bien dans votre tempérament.

Allons, mon bon vieux, que 1880 vous soit léger. Santé, lauriers et monacos, voilà ce que je vous souhaite ; et je vous embrasse.

---

(1) *Boule de Suif.*

(2) *Les Soirées de Médan*, publiées chez Charpentier le 17 avril. (*Bibl. franç.*, 8 mai). On sait que ce volume comprend *L'attaque du Moulin*, de Zola ; *Sac-au-dos*, de Huysmans ; *L'affaire du grand sept*, de Hennique ; *Après la bataille*, de Paul Alexis ; *La Saignée*, de Henry Céard ; et enfin *Boule de Suif*.

(3) *Sic*, pour Lafitte (Jules) directeur du *Voltaire*.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Dimanche soir [11 janvier 1880].

Je vais donc te voir, bientôt, ma pauvre fille, jeudi ou vendredi, n'est-ce pas? J'espère que pendant les « courts moments que tu me consacreras » tu n'auras pas d'occasions t'empêchant d'être longuement avec Vieux.

Je t'aurais écrit avant-hier soir, sans la venue de ton époux.

Mon chapitre est fini. Je l'ai recopié hier et j'ai écrit pendant dix heures ! Aujourd'hui je le re-recorrige, et je le re-recopie. A chaque nouvelle lecture, j'y découvre des fautes ! Il faut que ce soit *parfait ;* c'est la seule manière de faire passer le fond. Ta dernière lettre est bien gentille, pauvre chat, et je t'en remercie.

Ton voyage tombe on ne peut mieux, avant de commencer mon dernier chapitre. Mais si tu veux te faire mieux voir, apporte-moi :

1° Deux paquets de tabac,

2° De la poudre de gingembre et du Kermen*, pour le cari à l'indienne, objets qui se trouvent (bien que dise M. Commanville) sur la place de la Madeleine, à côté d'un marchand d'oiseaux, quand on a le dos tourné au marché.

Cuvellier doit aussi les vendre, ou Guyot?...

Adieu, à bientôt. Le Préhistorique te donnera de bons baisers de

Nounou.

*Je ne suis pas sûr du nom, mais c'est quelque chose d'approchant.

A MADAME TENNANT.

Mardi soir, 13 janvier 1880.

Ne soyez pas triste, ma chère Gertrude. Songez que vous en avez encore *d'autres* qui ont besoin de vous ! et qui en auront toujours besoin. Votre lettre m'a été au cœur, ma vieille amie. Comme je voudrais vous voir souvent et très longtemps, seul à seul ! Nous avons tant de choses à nous dire, n'est-ce pas?

Je souhaite à Éveline tout le bonheur que méritent son gentil caractère et son extraordinaire beauté. Un poète pour mari? Diable ! une bourgeoise n'aurait pas fait cela et je ne vous en aime que davantage si c'est possible. Être poète, jeune, riche et épouser celle qu'on aime ! il n'y a rien au-dessus de ça ! et j'envie votre gendre, en faisant un retour sur mon existence si aride et si solitaire.

Le voyage de Rome est remis, très bien. Mais celui de Paris? non, n'est-ce pas? J'espère vous voir au printemps.

Je suis content que Daudet vous ait plu. L'homme, comme le talent, est plein de séduction, un pur tempérament méridional. De son côté il m'a écrit une lettre enthousiaste à votre endroit.

J'ai peur que vous ne soyez retournées en Angleterre, aussi je vous y adresse ma lettre.

Un petit mot de temps à autre, n'est-ce pas?

Mille vraies tendresses.

---

* A MADAME GEORGES CHARPENTIER.

Mardi, 13 [janvier] 1880.

CHÈRE MADAME MARGUERITE,

Votre aimable billet de jour de l'an s'est beaucoup promené avant de me parvenir, la poste n'ayant pu lire l'adresse, qui me semble lisible cependant.

C'est moi qui aurais dû vous écrire le premier ! l'excuse à ma goujaterie est que je suis éreinté, écrasé jusque dans les moelles ; il y a des moments où j'ai peine à lever une plume — et tout cela pour qui? pour la « Maison Charpentier » ! Aujourd'hui seulement j'ai fini mon avant-dernier chapitre ! et lundi prochain je me mets au dernier, qui me demandera encore trois ou quatre mois.

Maintenant autre guitare : je demande à votre mari comme *un service personnel* de publier maintenant, c'est-à-dire avant le mois d'avril, le volume de vers de Guy de Maupassant, parce que cela peut servir au susdit jeune homme pour faire recevoir aux Français une petite pièce de lui.

J'insiste. Ledit Maupassant a beaucoup, mais beaucoup de talent ! C'est moi qui vous l'affirme et je crois m'y connaître. Ses vers ne sont pas ennuyeux, premier point pour le public, — et il est poète, sans étoiles, ni petits oiseaux. — Bref, *c'est mon disciple* et je l'aime comme un fils.

Si votre légitime ne cède pas à toutes ces raisons-là, je lui en garderai rancune, cela est certain. De plus, le même Charpentier me doit des excuses pour ne m'avoir point transmis le splendide article de Zola sur l'*Éducation sentimentale*. Sans un ami (de Rouen) qui me l'a envoyé, j'eusse été privé de cet encens.

Embrassez vos mioches pour moi, me permettant de commencer par leur mère, licence qu'autorise le grand âge de votre tout dévoué et affectionné. Quand aurons-nous un petit éditeur?

A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset, 13 janvier 1880].

MON CHER GUY,

Je viens d'écrire non à Charpentier, mais à son épouse pour qu'elle lui demande de ma part et comme un *service personnel* de publier tout de suite votre volume. J'insiste sur les raisons, fais votre éloge et lui dis que, s'il n'exécute mes désirs, je me fâche.

Ma lettre vous servira-t-elle? Problème. La *Revue Moderne* m'a envoyé votre « Mur » (1) ; pourquoi l'ont-ils à moitié démoli? La note de la rédaction qui vous fait mon parent est bien jolie. Du reste cette revue me paraît gigantesque ! Sarah Bernhardt comparée à Frédérick Lemaître et à George Sand ! et dans l'article sur l'Odéon : après la Ligue, la Renaissance ! ! ! Si ce sont là les « Jeunes », je redemande Baour-Lormian.

Quant à votre « Mur », plein de vers splendides, il y a des disparates de ton. Ainsi le mot *bagatelle* vous verse une douche glacée. L'effet comique arrive trop tôt, mais admettons que je n'aie rien dit ; il faut voir l'ensemble.

(1) Voir plus loin, sous la lettre du 19 février 1880, à Maupassant, la note relative à cette poésie et aux conséquences judiciaires qu'elle faillit avoir pour son auteur.

Que vous avez raison quant aux visites ! ! ! Quelle scie ! Mais les gens du monde sont sans pitié, mon bon.

Ah ! n... de D... ! j'oubliais une chose grave. A qui s'adresser dans votre établissement pour carotter le marbre devant servir à Guillaume qui va faire le buste de Bouilhet? La chose presse, car les travaux de maçonnerie vont être mis en adjudication et Sauvageot, l'architecte de la ville, me prie de me hâter.

A GUSTAVE TOUDOUZE.

Croisset, 21 janvier 1880. Mercredi soir.

J'ai passé toute l'après-midi à vous lire, mon cher ami, et je vous crie bien haut *bravo!* sans restriction aucune.

Jules de Goncourt m'appelait « un gros sensible ». Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai eu souvent les yeux mouillés — une fois même, il a fallu prendre son mouchoir ! — Votre roman (1) déborde de sensibilité ou plutôt de sentiment, ce qui vaut mieux — et pas de mièvrerie, pas de grimace. Cela est sain et *bon*, — et habile, car l'intérêt ne se ralentit pas une minute. J'ai *dévoré* vos 370 pages !

L'émotion m'a empoigné au dîner du médecin, quand il rentre chez lui, et elle n'a cessé. — Mais vous avez du TALENT, mon camarade ! Aucun mot ne m'a choqué, rien de vulgaire. Ce livre-là doit vous faire adorer des femmes, et apprécier, applaudir par les artistes.

On voit que vous aimez votre mère, c'est *senti*. Gardez-la le plus longtemps que vous pourrez. Je vous envie !

Je n'aime pas beaucoup la mort de Fougerin, qui ne meurt qu'après avoir fait sa recommandation à Gaston. Cela est un peu voulu. C'est la seule tache que j'aperçoive.

L'épilogue est fort beau, le retour de tendresse de Mme Lambelle pour sa bru.

Dans la vieille Claudine, il y a des naïvetés adorables.

Enfin le problème est résolu : moral et pas c... !

Encore une fois, mon cher ami, toutes mes félicitations bien sincères, et à vous *ex imo*.

A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset, 22 ou 23 janvier 1880].

MON CHÉRI,

Le titre est bon ! « *Des vers, par G. de M**** » (2). Gardez-le...

Je doute que ma lettre à Mme Charpentier vous serve à quelque chose. Elle a dû lui parvenir le jour même de son accouchement, et son époux était alité, détail que j'ai su par Mme Régnier. Mais c'est samedi que paraît le commencement du *Château des Cœurs* (3). Après quoi j'écrirai audit Charpentier lui-même et lui

(1) *Madame Lambelle*, publiée le 19 janvier 1880 chez Dentu (*Bibl. franç.*, 31 janvier).
(2) C'est sous ce titre que le volume parut chez Charpentier le 8 mai 1880, jour de la mort de Flaubert.
(3) Le *Château des Cœurs* commença de paraître dans la *Vie moderne* le 24 janvier 1880.

reparlerai de vous. Mais allez souvent dans sa boutique ! Assommez-le ! Importunez-le ! Fatiguez-le ! C'est là la seule méthode. A force d'embêter les gens, ils cèdent.

Je compte sur vous pendant les jours gras, c'est-à-dire dans une quinzaine. Arrangez-vous pour passer ici au moins un jour plein et prévenez-moi un peu d'avance.

Maintenant, je prépare mon dernier chapitre : *l'Éducation*. Si je pouvais fouiller dans la bibliothèque de votre Ministère, j'y trouverais, j'en suis sûr, des trésors. Mais par où commencer les recherches? Il me faudrait des choses caractéristiques comme programmes d'études et comme MÉTHODES.

Je veux montrer que l'éducation, quelle qu'elle soit, ne signifie pas grand'-chose, et que la nature fait tout ou presque tout.

Avez-vous un catalogue de votre bibliothèque? Parcourez-le et voyez ce qui peut me servir. Si je vous lisais mon plan, vous verriez ce qui me conviendrait. Il sera fait dans une quinzaine.

Tenez-moi au courant de ce qui vous concerne chez Charpentier et pensez à moi. Je vous embrasse tendrement.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, nuit de vendredi 2 heures [23-24 janvier 1880].

MA PAUVRE FILLE,

Par une lettre que ton mari a reçue tantôt, je sais que tu vas bien, et que ton retour s'est effectué, solitairement. *Ne manque pas* de fortement plaisanter Lapierre, qui a préféré à ta compagnie celle des notables de Rouen, comme si tout Rouen t'allait à la cheville ! ce qui est cependant te placer très bas. De mon côté, je t'assure que je lui ferai une *scie* qui l'embêtera. Explication : c'est qu'il avait *quelque intérêt pécunaire* à être avec ces messieurs.

Ernest et moi, nous faisons très bon ménage. Voilà deux soirs que nous jacassons jusqu'à près de 11 heures du soir! Hier, il m'a beaucoup parlé de *son affaire* Sa persistance est vraiment touchante. Il finira par réussir à force d'entêtement ! Ne prends *aucune mesure* avant quelque temps, il a besoin maintenant de toutes ses facultés !

Je pioche le plan de mon chapitre X et dernier, lequel se développe dans des proportions effrayantes. L'« Éducation » n'est pas un petit sujet ! ! ! Et il se pourrait bien, par conséquent, que je ne sois pas prêt à quitter Croisset avant la fin d'avril ou le milieu de mai? Mais je ne veux pas me demander quand j'aurai fini.

J'avais gardé de l'*Éducation des filles* de Fénelon un bon souvenir ; mais je change d'avis, c'est d'un bourgeois à faire vomir ! Je relis tout l'*Émile* de Rousseau. Il y a bien des bêtises ! mais comme c'était fort pour le temps, et original. Ça me sert beaucoup.

Tu recevras le *Château des Cœurs* demain. Nous verrons l'effet que ça fera?... Les lettres adressées à ton mari ne sont pas *pour moi*. Donc, ma chérie, pense un peu au

Préhistorique qui t'embrasse.

Comme ç'a été gentil les trois jours passés ensemble, n'est-ce pas, pauvre loulou?

N. B. — Et mes livres sur l'« Éducation »?

A MADAME ROGER DES GENETTES.

Croisset [25 janvier 1880].

Je crois que vous errez, ma chère amie, et que je vous avais écrit vers le jour de l'an. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'attendais de vos nouvelles, un peu anxieusement. Du reste il ne faut pas m'en vouloir si je suis en faute. Songez que j'ai en moyenne trois ou quatre lettres à écrire par jour, et deux à trois volumes à lire par semaine. Sans compter ce qu'il faut que je lise pour mon travail. Si bien que, maintenant, je suis débordé, mes yeux ne suffisent plus à ma besogne, ni le temps non plus. Je suis obligé de répondre aux jeunes gens qui m'envoient leurs œuvres que maintenant je ne puis plus m'occuper d'eux, et je me fais (bien entendu) autant d'ennemis.

Savez-vous à combien se montent les volumes qu'il m'a fallu absorber pour mes deux bonshommes? A plus de 1,500! Mon dossier de notes a 8 pouces de hauteur, et tout cela ou rien, c'est la même chose. Mais cette surabondance de documents m'a permis de n'être pas pédant ; de cela, j'en suis sûr.

Enfin je commence mon *dernier chapitre!* Quand il sera fini (à la fin d'avril ou de mai), j'irai à Paris pour le second volume qui ne me demandera pas plus de six mois ; il est fait aux trois quarts et ne sera presque composé que de citations. Après quoi, je reposerai ma pauvre cervelle qui n'en peut plus.

Lisez donc *la Paix et la Guerre* de Tolstoï (1), trois énormes volumes, chez Hachette. C'est un roman de premier ordre, bien que le dernier volume soit raté.

Je n'ai pas souffert du froid, mais j'ai brûlé dix-huit cordes de bois, sans compter un sac de coke par jour. J'ai passé deux mois et demi absolument seul, pareil à l'ours des cavernes, — et en somme parfaitement bien, bien que ne voyant personne ; je n'entendais pas dire de bêtises ! L'insupportabilité de la sottise humaine est devenue chez moi une *maladie*, et le mot est faible. Presque tous les humains ont le don de *m'exaspérer* et je ne respire librement que dans le désert. Les querelles de bonapartistes sont pourtant divertissantes.

Les collèges de filles de Camille Sée ne me semblent pas plus drôles que les couvents, après tout, et la question du divorce me *tanne* prodigieusement. J'aime la solution de Robin : « Oui, les gens mariés doivent vivre éternellement ensemble

(1) C'est Tourgueneff qui avait envoyé à Flaubert la *Guerre et la paix* de Tolstoï, en trois volumes, vers le 1er janvier 1880 (voir sa lettre, non datée, mais non douteuse, dans HALPÉRINE-KAMINSKY, p. 130). Dans une longue lettre à Tolstoï du 12 janvier 1880, Tourgueneff cite cet intéressant passage de la réponse que Flaubert avait faite à son cadeau : « Merci de m'avoir fait lire le roman de Tolstoï. C'est de premier ordre ! Quel peintre ! et quel psychologue ! Les deux premiers sont *sublimes*, mais le troisième dégringole affreusement. Il se répète et il philosophise ! Enfin, on voit le monsieur, l'auteur et le Russe, tandis que jusque là, on n'avait vu que la nature et l'humanité. Il me semble qu'il y a parfois des choses à la Shakespeare. Je poussais des cris d'admiration pendant cette lecture... et elle est longue ! — Oui, c'est fort, bien fort ! » (Cité par HALPÉRINE-KAMINSKY, *ibid.*)

pour être punis de la bêtise qu'ils ont faite en s'épousant». Cela est inique, mais folichon.

Le *Château des Cœurs* a commencé à paraître dans le numéro d'hier.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Dimanche 24 [*sic*, pour 25] janvier 1880.

MON CHER AMI,

La Renommée aux cent bouches m'a appris que Mme Charpentier était accouchée et que le jour même où le ciel vous octroyait un héritier, vous étiez alité.

Donc, comment se portent la mère, l'enfant et le papa?

2° Pour vous fléchir, j'avais bassement écrit à Mme Charpentier ; mon épître a dû lui arriver le jour précisément où elle enfantait. Donc, ma lettre est probablement perdue. Elle avait pour but de vous recommander la publication, aussi prompte que possible, des *Vers* de Maupassant. Faites cela, et vous m'obligerez infiniment, c'est un SERVICE que je vous demande, et la publication ne vous déshonorera pas.

3° La *Féerie* a bonne mine : et, ainsi publiée, elle me plaît.

Nous causerons de la question pécuniaire quand tout sera paru ; mais (il y a toujours un *mais*), d'ici là, mon bon, vous seriez bien aimable de m'envoyer ce qui me revient de l'*Éducation sentimentale* (votre dernier paiement était pour un tirage de *Salammbô*). Franchement, et sans blague aucune, un peu de monnaie me serait agréable pour le quart d'heure.

Je commence le plan de mon *dernier chapitre*. Quand sera-t-il fini? Dieu le sait ! peut-être pas avant la fin d'avril, ou le milieu de mai.

Dès qu'il fera moins hideux, au commencement de mars, je suppose, je m'attends à votre visite, en compagnie de Zola, Goncourt et Alph. Daudet. Vous apparaîtrez avec les violettes et nous nous livrerons à un petit balthazar rustique.

D'ici là, je vous embrasse. Votre

G. F.

A GUY DE MAUPASSANT (1).

Dimanche [25 janvier 1880].

J'attends le *modèle d'une pétition* à M. Turquet (2).

Je viens d'écrire à Charpentier pour votre volume de vers ; il aura ma re-lettre en même temps que vous aurez ce billet.

(1) Cette lettre ne figure pas dans les précédentes éditions de la *Correspondance*. Elle a été publiée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* (20-30 janvier 1922, LXXXV-88) voir p. 405, note 3. Le texte de cette lettre permet de lui assigner une date précise.

(2) Sous-Secrétaire d'État au Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts. La pétition avait sans doute pour objet d'obtenir gratuitement le marbre pour le buste de Bouilhet (cf. lettre du 13 janvier 1880, p. 435).

Avez-vous trouvé quelque *monument* pour moi dans votre boutique?
Puis-je, aux jours gras, compter sur votre Excellence?
Adieu, mon chéri, je vous embrasse.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, 2 heures [27 janvier 1880].

MON LOULOU,

Mon indignation n'a pas de bornes ! et j'ai envie de t'accabler d'injures !

Si la première du *Nabab* (1) est pour jeudi prochain, comment veux-tu maintenant avoir des places? La répétition générale commencera demain à 1 heure. Le *service* sera déjà fait s'il ne l'est. J'aime à croire que la première n'aura lieu que samedi. Alors tu auras la chance d'avoir des places.

Tu as vu par toi-même, quand je montais les premières de Bouilhet, que l'auteur d'une pièce manque toujours de places, bien qu'il en achète, de sa poche ! et que la veille d'une première tout le monde perd la boule ; on ne lit même plus les lettres.

Crois-tu que Daudet va avoir le temps de te répondre et de s'occuper de toi? Sans compter que les billets de spectacle, mis sous enveloppe et envoyés par la poste, sont presque toujours volés.

N. B. — Ne jamais, en ces cas-là, se servir de la poste.

Bref, si tu veux assister à la première du *Nabab* il faut aller toi-même ou envoyer un commissionnaire intelligent chez Daudet, et qu'il *attende* la réponse. Si Daudet ne t'en donne pas, re-envoie le commissionnaire chez Deslandes (2), et qu'il *attende* indéfiniment.

Mais en y allant toi-même, tu as plus de chances de réussir ; tu vas trouver que c'est trop compliqué — tu mettras à la poste des lettres qui ne seront même pas décachetées — et tu n'auras pas de places et tu te plaindras du sort !

Mon loulou n'est guère pratique! Que n'as-tu écrit quelques jours d'avance à Mme Daudet : c'était là le bon moyen.

Si j'étais *de toi*, je m'informerais de l'heure où finira la répétition générale, et, munie des deux épîtres ci-incluses, j'irais moi-même au Vaudeville, en altière Vasti, pour parler à ces messieurs.

Quant à la *Vie Moderne*, réclame-la, impudemment.

Bergerat n'a pas compris. Au lieu d'envoyer les numéros à Paris, comme il faisait auparavant, il les envoie à Croisset.

A la fin de sa préface (3), il y a un mot très aimable pour Mme Commanville.

Bonne chance pour la première. Quant à moi, je suis content de n'y pas assister.

(1) *Le Nabab*, pièce en 7 tableaux, par Alphonse Daudet et Pierre Elzéar [P.-E. Bonnier], fut joué au Vaudeville le 30 janvier 1880.

(2) Directeur du Vaudeville.

(3) Présentant le *Château des Cœurs*, illustré par quelques dessins de Madame Commanville, aux lecteurs de la *Vie Moderne*.

Ces solennités-là sont hideuses ! on y voit trop crûment le plus vilain des sept péchés capitaux : l'Envie.

L'Ours des Cavernes,
Et pour toi,
Nounou.

A LA MÊME.

[Croisset] Dimanche, 4 heures [1er février 1880].

Primo : les choses du métier ou plutôt : l'Art avant tout !

1° *L'éducation homicide* de Laprade m'allèche (mon gamin, fils de forçat, veut tuer un autre enfant et torture les animaux). *L'éducation libérale*, moins. Cependant je serais bien aise de les avoir l'une et l'autre.

Le livre de Robin sur la même matière m'a paru peu fort, et à celui de Spencer j'ai éprouvé la même désillusion. Néanmoins, je voudrais bien les relire. Arrange-toi pour que le P. Didon m'expédie ce qu'il a, le plus promptement possible, et remercie-le, d'avance ! Oh ! si quelqu'un pouvait m'envoyer le livre de Spurzheim, sur l'*éducation*, ce quelqu'un serait un sauveur !

Rien de tout cela n'est à Rouen et ce gredin de Pouchet ne me répond pas. Je viens de lui re-écrire. Ce qui me fait enrager, maintenant que je voudrais ne pas perdre une minute, c'est le temps perdu à lire les romans des jeunes ! Trop d'hommages ! J'ai prié Charpentier de ne plus m'en envoyer ! J'en ai là quatre sur ma table qui attendent leur tour. Je n'ai pas même eu le temps de remercier Popelin pour son *Poliphile* (1). Mais je vais tous les *bâcler*, puis je n'en ouvre plus un seul. Sans compter qu'il faut répondre à ces messieurs : voilà aujourd'hui quatre heures employées à cette besogne ! Je suis trop bonasse.

Boule de Suif, le conte de mon disciple, dont j'ai lu ce matin les épreuves, est *un chef-d'œuvre*, je maintiens le mot, un chef-d'œuvre de composition, de comique et d'observation, et je me demande pourquoi il a choqué Mme Brainne. J'en ai le vertige. Serait-elle bête?

Jolie conduite ! tu te trimbales dans « les coulisses ». La mère Heuzey devait jubiler ! se figurer qu'elle était actrice ! ! ! Cette anecdote confirme ma théorie : les femmes sont plus braves que les hommes. Moi, je n'oserais jamais faire ce que vous avez fait, de peur d'être mis à la porte ! et on m'y mettrait ! Mais les dames ! Ah ! bien, oui ! quel toupet ! et pas de migraine le lendemain ; c'est beau ! En résumé, mon pauvre chat, tu as eu raison.

Et à l'impudence tu ajoutes le vol ! (vol de mon papier). Enfin tu prends *le genre de Paris*. Je t'approuve. Dans les âges préhistoriques, on n'était pas sévère pour la morale et, en fait de *divorce*, je crois que « la plus dégoûtante promiscuité, etc. »... J'ai envie d'écrire les *Mémoires du Vieillard de Cro-Magnon*.

Je suis content que tu ailles souvent chez le père Cloquet que j'aime et respecte beaucoup pour lui-même, et à cause du passé.

(1) Le *Songe de Poliphile ou Hypnérotomachie du frère Francesco Colonna*, littéralement traduit pour la première fois par Claudius Popelin. Tome I. *Paris, Liseux*.

Gertrude m'a écrit pour me faire ses adieux, et dans sa lettre il y avait un billet de Dolly. *Admirable!* Elle me dit qu'elle m'a connu bien avant sa mère, et dans une existence antérieure. Quelle drôle de *young Lady!* c'est fou et plein de charme.

Tâche que ton mari se repose. Il doit être éreinté.

Maintenant je vais écrire encore une lettre à « un jeune », puis reprendre les *Offices* de Cicéron et rebûcher mon plan.

Deux bécots de la Nounou.

P.-S. — A quelque jour, je tuerai un pauvre ! Ernest t'expliquera pourquoi. Mais immédiatement après son départ, j'ai trouvé un truc pour la sonnette.

L'Ours des Cavernes.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset [1er février 1880].

Parlons d'abord de la *Répétition* (1), puis nous causerons de *Boule de Suif*. Eh bien, c'est très, très gentil ! Le rôle de René ferait la réputation d'un acteur, et c'est plein de bons vers, tels que le dernier de la page 53. Je ne vous signale pas les autres, étant trop pressé. La volte-face de l'amant et l'arrivée du mari sont dramatiques. C'est amusant, fin, de bonne compagnie, charmant.

Envoyez donc un exemplaire de ce volume à la princesse Mathilde, avec votre carte fichée à la page de votre titre. Je voudrais bien voir jouer cela dans son salon !

Mais il me tarde de vous dire que je considère *Boule de Suif* comme un *chef-d'œuvre*. Oui ! jeune homme ! Ni plus, ni moins, cela est d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la psychologie est forte. Bref, je suis ravi, deux ou trois fois j'ai ri tout haut *(sic)*.

Le scandale de Mme Brainne me donne le vertige ! Je rêve !...

Je vous ai mis sur un petit morceau de papier mes remarques de pion. Tenez-en compte, je les crois bonnes.

Ce petit conte *restera*, soyez-en sûr ! Quelles belles binettes que celles de vos bourgeois ! Pas un n'est raté. Cornudet est immense et vrai ! La religieuse couturée de petite vérole, parfaite, et le comte « ma chère enfant », et la fin ! La pauvre fille qui pleure pendant que l'autre chante la *Marseillaise*, sublime. J'ai envie de te bécoter pendant un quart d'heure ! Non ! vraiment, je suis content ! je me suis amusé et j'admire.

Eh bien, *précisément* parce que c'est raide de fond et embêtant pour les bour-

(1) D'après M. Robert Pinchon (ami très intime de Maupassant), — cité par Albert Lumbroso, *Souvenirs sur Maupassant*, p. 133, — *Répétition* aurait été un acte, en vers, présenté en 1876 par le poète au Vaudeville, et refusé par le directeur, Deslandes, qui trouva la pièce trop coûteuse à monter comme mise en scène. Cette lettre de Flaubert, dont la date n'est pas douteuse (allusion à *Boule de Suif*) semble prouver qu'en 1880 Maupassant avait cependant fait imprimer cette comédie refusée à la scène. Mais M. Edouard Maynial (*La vie et l'œuvre de Maupassant*, p. 112) reconnaît que cette édition n'a été signalée par aucune bibliographie. La question reste en suspens. Douze vers de *Répétition* sont cités dans *En regardant passer la vie.*

geois, j'enlèverais deux choses, qui ne sont pas mauvaises du tout, mais qui peuvent faire crier les imbéciles, parce qu'elles ont l'air de dire : « Moi je m'en f... » : 1° dans quelles frises, etc. ce jeune homme jette de la fange à nos armes ; et 2° le mot *tetons*. Après quoi le goût le plus bégueule n'aurait rien à vous reprocher.

Elle est charmante, votre fille ! (1) Si vous pouviez atténuer son ventre au commencement, vous me feriez plaisir.

Excusez-moi près d'Hennique ! (2) Vraiment je suis accablé par mes lectures, et mes pauvres yeux n'en peuvent plus. J'ai encore une douzaine d'ouvrages à lire avant de commencer mon dernier chapitre. Je suis maintenant dans la phrénologie et le droit administratif, sans compter le *De Officiis* de Cicéron, et le coït des paons.

Vous qui êtes (ou qui mieux avez été) un rustique, avez-vous vu ces bêtes se livrer à l'amour?

Je crois que certaines parties de mon chapitre manqueront de chasteté. J'ai un moutard de mœurs inconvenantes, et un de mes bonshommes pétitionne pour qu'on établisse un b... dans son village.

Je vous embrasse plus fort que jamais.

J'ai des idées sur la manière de faire connaître *Boule de Suif*, mais j'espère vous voir bientôt. J'en demande deux exemplaires ; rebravo ! n... de D... !

A PAUL ALEXIS.

Dimanche, 1er février 1880.

Merci de votre volume (3), mon brave Alexis, il m'a fait grand plaisir.

J'avais déjà lu *Lucie Pellegrin*, et il m'en était resté le souvenir d'une chose raide. Elle m'a semblé plus raide encore : ça a *de la poigne*. C'est fort et amer ! et on sent que c'est *vrai*. La chienne enceinte est une trouvaille d'artiste. Il y a des mots et des traits bien heureux, tels que l'Adèle « qui aurait couché avec le roi des Belges », et, page 25, le sang qui coule sur la cuvette ; page 41 « Ça a des envies comme une femme, une chienne enceinte... » ; page 42 « envie de me pocharder avec vous » ; page 44 « parce que je ne fais plus la noce ». — Et la mort ! magnifique !

Dans *Monsieur Fraque*, j'ai remarqué surtout la psychologie page 72. « Elle poussait l'injustice... » « Elle se sentit toute disposée à lui rendre la vie dure ». La villa Poorcels (78) très juste ! et l'évêque qui vient ! — 82 : je blâme *absolument* le mot « Si jeune, monsieur... » parce qu'il est connu ! (et dans Balzac et dans Soulié). — 84 : Je ne crois pas qu'on puisse être magistrat et garde national (?) S'en informer ! ces deux fonctions me paraissent incompatibles. — L'amour de Mme Fraque pour le petit prêtre vient très bien. Le pasteur protestant et sa famille sont excellents. — 44 : *parfaite*, la distribution des prix : je m'y suis retrouvé. — Lamôle est très bien, pendant la déclaration de cette femme qui couvre son lit de baisers

(1) On sait que l'original de *Boule de Suif* a réellement existé. Beaucoup de Rouennais, encore vivants, l'ont connue. Elle s'appelait Adrienne Legay.

(2) Voir plus loin la longue lettre du 2-3 février 1880 à Léon Hennique.

(3) *La Fin de Lucie Pellegrin*, publiée chez Charpentier. (*Bibl. franç.*, 3 avril 1880).

(137-138) ; et l'idée de le tutoyer, exquise (139). — La lutte du curé et du pasteur, très bien — et ce que pense Fraque à la fin (147), — très bien.

Les Femmes du père Lefèvre m'ont fait rire tout haut deux ou trois fois *(sic)*. C'est d'un comique excellent. Le café, les Coqs, la binette du père Lefèvre m'ont charmé. Tout cela est vu et senti. Bravissimo. — Pages 176, 177, l'ahurissement de la population, charmant. Peut-être y a-t-il un peu de longueur et abus de procédé, dans l'attente des dames? Mais leur arrivée dans le café, la stupéfaction de leur laideur est tout bonnement *sublime*. Les ombres sur le mur d'en face pendant le bal, ingénieuses. — En somme, quelque chose de bien cocasse et de bien amusant.

Monsieur Mure est le moins original des trois contes, malgré des choses excellentes.

Le lecteur se demande d'abord s'il est naturel qu'un monsieur écrive ainsi sa vie, minute par minute.

Il fallait, peut-être, développer davantage la psychologie d'Hélène. On la pressent, on la soupçonne plutôt qu'on ne la connaît. A force d'être fin, l'auteur manque de franchise !

Pages : 265. « Le temps est un grand maigre », encore un mot *trop* connu. — 270. Phrase de haut vol ! « n'escortant d'autre bière... » — Le père Derval excusant sa fille après l'avoir maudite, très nature ! — 285. « Je lui disais des choses que je ne pense pas ordinairement », profond. — 288. Paysage du quartier de l'Europe — neuf et bien fait. — 291, très bon, 291, leurs adieux, *idem*. — 292 et 295, une étourderie : Lucienne ou Julienne? (J'ai commis la même erreur dans l'*Éducation sentimentale*). — 388, les réflexions à la Morgue en regardant les nippes des femmes, bien. L'hôtel meublé, du reste, est bien fait.

Ici commence le mystère. Se livre-t-elle à la prostitution? Et le saltimbanque? est-ce la première fois qu'elle..... avec lui? (337, page excellente). On serait curieux de savoir comment elle s'est réconciliée avec son mari.

Maintenant, mon cher ami, je vais vous faire des remarques de pion :

Page 4. — Avait *rompu le silence*, locution toute faite.

Page 5. — *Menaça*, pour dire que son geste était menaçant, n'est point d'une langue pure.

Page 63. — Un cigare... on ne fumait pas tant que ça, alors. — La *Madeleine* n'était pas inaugurée, ni même achevée.

Page 229. — « En ce temps-là » sous la Restauration, il n'y avait pas de *Pouvoir à côtelettes*.

Page 241. — Prendre un bain de pieds — indélicat ! — A quoi bon?

Page 278. — *Un mazagran* n'est pas de la langue de M. Mure lequel est un magistrat. Pourquoi ainsi parler argot?

Dernière remarque : pourquoi initiez-vous le public aux dessous de votre œuvre? Qu'a-t-il besoin de savoir ce que vous en pensez. Vous êtes trop modeste et trop naïf. En lui disant par exemple que M. Mure n'a pas existé, vous glacez d'avance le bon lecteur. Et puis, que signifie « *le triomphe certain de notre combat* », dans la dédicace? Quel combat? le Réalisme ! Laissez donc ces puérilités-là de côté. Pourquoi gâter des œuvres par des préfaces et se calomnier soi-même par son enseigne !

Tout ce que je viens de vous écrire doit vous prouver, cher ami, avec quelle attention j'ai lu votre livre. Il m'eût été facile de vous écrire : « Admirable partout ! » Mais je vous aime trop pour user avec vous de procédés *banaux*.

Là-dessus, une forte poignée de main, mon bon.

A M. LÉON HENNIQUE (1).

Nuit de lundi, 3 [2-3 février 1880].

MON CHER AMI,

Deux hypothèses : ou je suis un idiot, ou vous êtes un farceur ; je préfère la seconde, naturellement.

Sous prétexte de blaguer le romantisme, vous avez fait un très beau livre romantique. Mais oui ! il y a là dedans un drame à la Shakespeare ! soyez-en persuadé.

« L'âme telle qu'elle est ! » — prétendez-vous la connaître? — « Personnages exagérés », nullement. — « Langage conventionnel »? pas du tout ! (2)

Et puis, de quoi parlez-vous? Quelle École ! Où y a-t-il une école? Qu'est-ce que ça veut dire? Et où sont les hommes de 1830? Je vous défie de m'en citer un, à commencer par le père Hugo, qui soit encore dans la tradition. Notez que je vous parle de choses que je connais personnellement.

Vous croyez avoir blagué leur style? Détrompez-vous ! Lisez donc Pétrus Borel, les premiers drames d'Alexandre Dumas et d'Anicet Bourgeois, les romans de Lascailly et d'Eugène Sue : *Trialph* et *la Salamandre*. Comme parodie, de ce genre-là, voir les *Jeune-France* de Théo, un roman de Charles de Bernard, *Gerfaut*, et, dans les *Mémoires du Diable* de Soulié, l'artiste.

Chaudes-Aigues et Gustave Planche ont fait au romantisme absolument les mêmes reproches que l'on fait au réalisme. Ponsard n'a dû son succès qu'à cette

(1) Cette lettre a été publiée par M. Léon Hennique dans sa préface à l'édition grand in-8°, illustrée par Rochegrosse, de *Salammbô* [Paris, Librairie des amateurs Ferroud, 1900, 2 vol.] L'autographe n'a pu m'être communiqué. Quant à la date, le texte imprimé dans l'édition Ferroud porte *Nuit de lundi* 3. Or, il n'y a pas de lundi 3 en 1880 que le 3 *mai*, et divers rapprochements de texte — notamment le nom de M. Hennique cité dans la lettre à Maupassant du 1er février, empêchent de croire que celle-ci a été écrite par Flaubert cinq jours seulement avant sa mort. Mais il y a un lundi 2 février 1880, et, comme on le verra, Flaubert écrit à M. Hennique à la fin de la nuit, après 3 heures du matin. J'admettrai donc que Flaubert s'est trompé, et qu'il faut lire *Nuit de lundi* [*à mardi*, 2-]3 [février 1880] ou encore que 3 est une abréviation pour 3 [heures], mot ou initiale H omis dans le texte imprimé. — L'année même ne saurait être douteuse. Le roman de M. Hennique dont il s'agit *Les hauts faits de M. de Ponthau* a paru chez Derveaux le 1er mars 1880. (*Bibl. franç.*, 13 mars).

(2) Le livre de M. Hennique porte cette dédicace imprimée : *A mes amis Benjamin Constant, Henri Gervex et Ingomar, je dédie cette plaisanterie romantique sur le romantisme*. La « Préface » qui suit explique ainsi les intentions de l'auteur : « J'ai voulu montrer de l'imagination, combattre et blaguer une *école* avec son vernis, et la pointe émoussée de ses propres armes, démontrer que son genre de *sublime* n'a rien à voir dans le fait *de l'âme telle qu'elle est*, que son *grotesque* ne peut jouer le rôle de *la bête humaine*... Je lui ai emprunté sa phraséologie. Tous les personnages de ce livre sont exagérés, se servent d'un langage conventionnel. Mon seul but, en l'écrivant, a été de m'offrir une satisfaction : celle de prouver que, comme tant d'écrivains convaincus de leur impeccabilité, on aurait pu faire du romantisme. » — D'où les allusions et les protestations de Flaubert.

réaction qui date de quarante ans, trente-neuf ans pour être exact, ni plus, ni moins. Édifiez-vous avec la critique d'Armand Carrel sur *Hernani* — qui pourrait s'appliquer à l'*Assommoir*. Mlle Mars ne voulait pas prononcer le mot « amant » comme trop obscène, etc...

Cette manie de croire qu'on vient de découvrir la nature ! et qu'on est plus vrai que les devanciers ! m'exaspère. La *Tempête* de Racine est tout aussi vraie que celle de Michelet. Il n'y a pas de Vrai ! Il n'y a que des manières de voir. Est-ce que la photographie est ressemblante? pas plus que la peinture à l'huile, ou tout autant.

A bas les Écoles quelles qu'elles soient ! A bas les mots vides de sens ! A bas les Académies, les Poétiques, les Principes ! Et je m'étonne qu'un homme de votre valeur donne encore dans des niaiseries pareilles !

Maintenant, je commence.

J'ai entamé votre volume hier à 10 heures du soir et je l'ai fini à 3 heures du matin, ce qui vous prouve qu'il m'a amusé. Et je n'ai pas ri une minute (vous avez manqué votre but). Au contraire, j'ai admiré. Quand ça n'est pas *beau*, c'est *charmant*. Je crois que vous ne comprenez pas ce que vous avez fait.

Page 9. — Des vers très galants, et le dernier couplet exquis. Vos bandits sont classiques, ce sont ceux de tous les romans picaresques. Mais ça n'est peut-être pas vraisemblable de parler du crime si légèrement? Ils font des plaisanteries, enfin ils sont grotesques ! La nature (! ! !) ne parle pas comme ça. Exemple : dans le romantique Molière, les lazzi de Sbrigani et de Nérine.

P*** [Ponthau] (1), mon bon, est une création tout à fait hors ligne ! J'y reviendrai.

Page 23. — « Porte le cachet des élégants de la cour » ; ça, ce n'est pas du style des romantiques. Ils avaient bien *morbidezza* et « pittoresque » (déjà vieux en 1815) mais pas de « cachet ».

Page 38. — « Mazaroz »? Eh bien, il parle très simplement, ce fanatique !

Page 53. — Le miracle raté, et le commencement du doute dans l'âme de P[onthau], est tout bonnement *sublime*. Oui, n... de D... !

Suzanne amoureuse du maître au lieu du valet, très nature, très organique. Elle va au plus beau mâle !

Qu'il bouscule les processions, très bien ! Ça se faisait tous les jours (voyez *Histoire du Parlement de Normandie*, par Floquet). Cela n'est nullement exagéré.

La scène entre Henriette et P[onthau], admirable, admirable ! et un homme comme P[onthau] n'a pu ni dire ni agir autrement. Et puis il y a là des choses du plus grand style : « Aucune plante, etc... » — « Pauvre femme ! tu pleures... » — et toute la page 160, superbe ! Voyez-vous un Frédérick Lemaître, jeune, disant cela? Mais le théâtre en croulerait d'enthousiasme ! Et le revirement : « Retournez à votre lit, ma tête bat sous le fardeau de vos derniers baisers... » Vous ne trouvez pas ça beau, mon bonhomme? Tant pis pour vous !

« Je me suis vautré sur votre corps comme les vers du cimetière, etc... » biblique ! — et c'est bien l'occasion d'être biblique.

(1) La préface imprimée de l'édition Ferroud porte seulement P***. Il faut lire Ponthau, que je rétablis partout dans cette lettre.

Le baptême, très juste de ton et très probable, historiquement.

Page 171. — « Il faut être orgueilleux pour se dévouer... » Ayez beaucoup de mots comme ça !

Page 185. — Le maître et le valet se labourant la peau à coups de poignards ! Vous croyiez peut-être que ça ferait rire? Mais imaginez du sang qui coulerait, et on ne rirait plus ; — seulement l'action ici est amenée trop vite, — et puis il y a eu des gens comme ça et il y en a encore ! Pendant l'Exposition de 1867, des Japonais, à Paris et à Marseille, se sont livrés à des duels de ce genre. Comme pénitence, les Bouddhistes en font autant, et en France, à l'heure qu'il est, certains catholiques !... tels que M. Dupont, de Tours (voyez *la Foire aux reliques* et *l'Arsenal de la dévotion*, de Paul Parfait). C'est donc... naturel, bien que ce soit... exagéré ! Mais tout ce qui est *beau* est exagéré ; Sarcey n'est pas exagéré !

Je continue :

Henri IV me paraît très ressemblant, à l'idée qu'on se fait, ou du moins que je me fais, d'Henri IV.

Page 268. — Superbe, Barabbas dans la Chapelle ! Il y a là un souffle à ranimer Rabelais dans son tombeau.

Les commencements du doute amenés dans l'âme de P[onthau] par l'amour, et son espèce de folie, sa proposition d'enlever Hélène, et surtout la page 275, — très fort, très fort ! L'épisode de l'Oiseleur, *idem*.

Pages 274-275. — La défense de P[onthau] fait songer à d'Aubigné et à Corneille. Allons ! Vous vous foutez du monde? c'est bien ! Mais, de moi, ce n'est pas gentil !

Page 303. — « J'en ai bu une pleine coupe... » Eh ! oui, c'est vrai ! exemple : Léger, Papavoine et l'homme des environs de Gênes qu'on appelait « la Hyène ». Il y a dans Shakespeare des choses de cette force, v[oir] *Titus Andronicus*, et dans le *Clitandre* du classique P. Corneille.

Page 315. — P[onthau] s'apercevant de son impuissance thaumathurgique ; je n'ai pas d'expression pour vous exprimer combien je trouve cela fort !

Maintenant, l'époque et le caractère dudit P[onthau] étant donnés, en est-il arrivé à ce point de philosophie? j'en doute. Mais qu'importe ! puisque c'est une conséquence — logique — de tout ce qui précède. C'est d'ailleurs un homme de nos jours qui parle ainsi. Et, à cause de cet anachronisme (s'il y en a un?) votre œuvre n'en est que plus vivante. Tant il est vrai que le sujet importe peu, et le temps où se passe une action, *idem*. On peut faire du moderne en peignant la cour de Sésostris, et même, en la peignant, je vous défie de n'en pas faire.

Le Moderne, l'Antique, le Moyen Age, subtilités de rhéteur, voilà mon opinion !

Je suis né sous la Restauration ; est-ce du moderne? Non, car je vous jure que les mœurs de ce temps-là ne ressemblent pas plus à celles d'à présent qu'elles ne ressemblaient à celles du temps d'Henri IV. De par la théorie qui a cours, il me sera défendu d'en parler?

Dieu sait jusqu'à quel point je pousse le scrupule en fait de documents, livres, informations, voyages, etc... Eh bien, je regarde tout cela comme très secondaire et inférieur. La vérité matérielle (ou ce qu'on appelle ainsi), ne doit être qu'un trem-

plin pour s'élever plus haut. Me croyez-vous assez godiche pour être convaincu que j'aie fait, dans *Salammbô*, une vraie reproduction de Carthage, et dans *Saint Antoine* une peinture exacte de l'Alexandrinisme? Ah ! non ! mais je suis sûr d'avoir exprimé l'*idéal* qu'on en a aujourd'hui.

Aussi M. de Sacy (pas un romantique, celui-là !) n'a jamais pu comprendre ce truisme que je lui disais un jour : « L'histoire romaine est à refaire tous les vingt-cinq ans ».

Bref, pour en finir avec cette question de la réalité, je fais une proposition : la trouvaille de documents authentiques nous prouvant que Tacite a menti d'un bout à l'autre. Qu'est-ce que ça ferait à la gloire et au style de Tacite? rien du tout. Au lieu d'une vérité, nous en aurions deux : celle de l'Histoire et celle de Tacite.

En voilà long, hein !

Mais je termine par une citation de Gœthe, un naturaliste qui était romantique, ou un romantique qui était naturaliste, — autant l'un que l'autre, comme vous voudrez.

Dans *Wilhelm Meister*, je ne sais plus quel personnage dit à Wilhelm : « Tu me fais l'effet de Saül, fils de Cis ; il sortit pour aller chercher les ânesses de son père et il trouva un royaume ! » — Vous avez voulu faire une farce et vous avez fait un beau livre !

Sur ce, mon bon, je vous serre la main fortement et suis vôtre

G. F.

P.-S. — *Alias :* la dernière ganache romantique, qui a porté un bonnet rouge et qui couchait au dortoir un poignard sous son traversin ; qui, à propos de *Ruy Blas*, a engueulé tous les notables de Rouen en plein théâtre ; qui s'est fait f... à la porte de la préfecture d'Ajaccio pour avoir soutenu, devant le Conseil général attablé avec lui, que Béranger n'était pas le plus grand poète du monde.

Et qui a insulté personnellement Casimir Delavigne (action d'éclat !)

A SA NIÈCE CAROLINE.

Croisset, mardi, 3 heures [3 février 1880].

CHÉRIE,

C'est encore moi.

D'abord : merci pour la note sur l'art du dessin ; elle est *parfaite*, et je défie nos plus grands artistes... d'en dire tant en si peu de mots, les peintres étant généralement très bornés. Mais mon loulou (qui est fortement mon élève), ayant fait des études philosophiques, a pris l'habitude de penser, et de se rendre compte des choses. Tu n'imagines pas comme ce petit renseignement m'a fait plaisir sous tous les rapports ; il provient d'une bonne caboche, je la prends par les deux oreilles, cette caboche, et la couvre de bécots...

Depuis que tu es venue ici, il m'ennuie de toi plus qu'auparavant ! Remercie Ernest pour son envoi de journaux.

Spurzheim est le collaborateur de Gall dans son grand ouvrage, *Anatomie du cerveau*, etc., où sont posés les principes de la Phrénologie.

Le père Grout a été fanatique de Phrénologie, l'*Éducation* de Spurzheim se trouve peut-être dans sa bibliothèque. S'en informer à Sabatier ou à Mme Grout. Par la même occasion, tendres amitiés à Frankline.

Toute la journée d'hier a été consacrée à Fortin (1) ; le pauvre garçon pleurait à torrents. Ce que voyant, Vieux a fait comme lui.

Voilà *trois jours* que je perds absolument à lire des romans et à écrire des lettres ! ! ! Je suis *Hindigné!* Mais ça va finir.

J'ai écrit à Charpentier de me chercher Spurzheim, mais quand le P. Didon sera remis de la « tablature des auteurs », comme disait Fellacher (2), s'il pense à moi, il m'obligera. *Il faut* que tu te procures, pour ton plaisir, le numéro du *Voltaire* du 30 janvier, vendredi (3). Tu verras comment on y parle de Cro-Magnon (11, faubourg Montmartre).

Je suis si exaspéré par les en-dehors de *Bouvard et Pécuchet* que je vais dépasser Cro-Magnon, je deviens

Néanderthal !

Ne ménage pas *mon* papier. Encore un baiser, ma chère fille.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset, mardi 3 février 1880].

MON CHER AMI,

Vous êtes un drôle de pistolet ! *vesanus sclopetus*, comme on dit en vers latins (de Jésuites). Sans un hasard providentiel, j'ignorerais le nº du *Voltaire* de vendredi dernier. Je ne comprends pas que vous vous obstiniez à ne point m'envoyer les fleurs à mon adresse ! Vous me demandez si je connais un article du *Figaro* (4)? Où voulez-vous, sacré nom de Dieu, que je trouve ici le *Figaro?*

N. B. — Donc, m'envoyer, *illico*, deux numéros du susdit *Voltaire* du 30 janvier, et celui du *Figaro*, si ça en vaut la peine?

Autre guitare ! Quand le *Château des Cœurs* sera paru en entier, adressez-en un exemplaire, de ma part, à Vacquerie.

Et arrangez-vous pour que je ne reçoive plus de *nouveautés*, ces lectures me prennent un temps absurde. Depuis *quatre* jours, afin d'en être quitte, je lis les romans empilés sur ma table, il faut répondre aux auteurs ; *je n'en peux plus!* et ça recule d'autant mon bouquin qui me demande des lectures formidables.

A ce propos, si vous pouviez me découvrir quelque part, et n'importe à quel prix, *de l'Éducation*, par Spurzheim, vous seriez un vrai sauveur. Sans compter sa

(1) Il venait de perdre sa mère.
(2) Son professeur d'écriture quand il était tout enfant.
(3) Le *Voltaire* du 30 janvier 1880 : *Histoire d'un ours*, par Gustave Goetschy — (c'est-à-dire histoire du *Château des Cœurs*).
(4) *Le Figaro* du 24 janvier 1880 annonçait la publication de la *Féerie* dans la *Vie Moderne*.

collaboration avec Gall dans le grand ouvrage intitulé *de l'Anatomie du cerveau*, Spurzheim a fait un livre spécial intitulé *de l'Éducation ;* c'est ça qu'il me faudrait ! Que ne me faudrait-il pas !

J'attends même un couple de paons, pour étudier le coït de ces beaux volatiles.

Le père Cassagnac a rendu sa grande âme à Dieu (1). Qué malheur ! Va-t-on recommencer la scie du baron Taylor? Espérons que non. Ils formaient dans ce temps-là une chouette phalange ! Buloz, Marc Fournier, Villemessant, Cassagnac. Reste Girardin !...

Et Lagier (2), qui va publier « ses confidences », comme Lamartine ! Allons. La France se relève !

Bécots de nourrice aux mioches, bonne santé à la mère, prospérités au papa, et tout à vous.

Quel est l'homme aimable caché sous le nom de Gustave Gœtschy? Remerciez-le de ma part.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Vendredi, 5 heures, 6 février 1880.

MA CHÈRE FILLE,

[.....] J'ai reçu tes deux volumes, Robin et Laprade.

Le père Grout m'a écrit ce matin qu'il mettait sa bibliothèque à ma disposition. Il a des livres pouvant me servir. Je lui ai écrit pour lui demander ses jours et heures.

Mon *disciple* viendra déjeuner à Croisset dimanche et restera jusqu'à mardi. Mais, dans l'après-midi de dimanche, je le lâcherai pour aller chez Gally présider notre dernière séance du comité (3), à laquelle il ne viendra personne, j'en suis sûr. Ce sera vite fait.

Le *Journal de Rouen* a reproduit *en entier* la préface de Bergerat (avec une introduction aimable). Mamzelle Julie en a entendu parler chez Leroux ! et m'a dit, hier soir, un mot sublime : « Il paraît que vous êtes un *grand auteur !* »

J'ai demandé deux fois à Charpentier de m'envoyer le numéro du *Voltaire* du 30 janvier. Tâche de te le procurer. Il te plaira. Tu verras comment des gens que je ne connais pas parlent de Vieux, non comme « grand auteur », mais comme ecclésiastique ou plutôt comme évangélique.

Jules Lemaître (du Havre) viendra me voir mercredi. Ainsi pendant trois jours je vais *causer littérature*, bonheur suprême ! Ça me reposera.

D'après mes petits calculs, Ernest doit être ici jeudi ou vendredi. S'il arrive quelque chose de définitif, envoie-le moi, dès que tu le sauras. Et puis, écris le plus souvent possible à ta Nounou qui te regrette beaucoup, malgré son stoïcisme (apparent), car au fond, le Préhistorique est une vache !...

Encore deux bons baisers, pauvre fille.

Vieux.

---

(1) Granier de Cassagnac, mort le 31 janvier 1880.
(2) Suzanne Lagier, actrice.
(3) Pour le monument de Louis Bouilhet.

A ÉMILE BERGERAT [1].

Croisset, 6 février 1880.

MON CHER AMI,

Grâce à vous, je vais devenir célèbre à Rouen. Le *Nouvelliste* m'a fait, pour la première fois de sa vie, une forte réclame d'après vous, et le *Journal de Rouen*, mardi dernier, a reproduit, avec une introduction, *toute* votre préface. Une vieille bonne [2] que j'ai, et qui est sourde, boiteuse et aveugle, m'a dit hier un mot sublime et qui était le résultat de ce qu'elle avait entendu dire chez l'épicier, où l'on parlait du susdit numéro du *Journal de Rouen* : « Il paraît que vous êtes un grand auteur ! » — Mais il fallait voir la mine, et entendre la prononciation !

Eh bien ! ce *grand auteur* est un idiot ! J'ai oublié de vous dire le plus beau des détails sur la pérégrination du manuscrit. Il est resté *onze mois* à l'Instruction publique ! c'est-à-dire dans le *cabinet de Bardoux*. Ledit Bardoux s'était engagé, à peine ministre, à faire représenter la pièce de ses trois amis. Ne trouvez-vous pas cela joli ! Là encore, comme chez Noriac, j'ai été obligé à la fin de reprendre mon infortuné papier.

Je crois que les deux journaux de *la localité* (substantif employé par M. de Villèle pour la Grèce : « La Grèce ! que nous importe cette localité ») feront du bien à la *Vie Moderne*, les bourgeois de ces lieux ayant foi en *leur* journal. Mais les libraires me paraissent stupides. Aucun jusqu'à présent ne l'a en montre, et beaucoup même n'ont point le *Château des Cœurs*.

Amitiés à Estelle [3], et tout à vous, mon chéri. Votre

G. F.

Qui est donc celui qui m'a fait une si belle réclame dans le *Voltaire?* Et cet oiseau de Charpentier qui ne m'a pas envoyé un pareil article. Quel être ! Rappelez-lui que j'attends toujours deux exemplaires.

---

* A EDMOND DE GONCOURT.

Mercredi soir, 11 février 1880.

MON BON GONCOURT,

Je ne trouve pas gentil de me reprocher les *pavés* du jeune Bergerat ; d'autant que la manière dont il publie ma féerie et les dessins dont il l'enjolive laissent peut-être à désirer.

« L'ami Flaubert » s'est bassiné l'œil cet après-midi avec vos Albums japonais. Mais je ne voudrais pas me livrer souvent à de pareils régals de couleurs, car je tombe plus gémissant sur mon roman *philosophique!!!* Pourquoi la fatalité veut-elle que je prenne toujours des *sujets* abominables !

Quand j'aurai lu *Nana*, je commencerai mon dernier chapitre et quand il sera fini, ou à peu près, j'ornerai pour longtemps Paris de ma présence.

(1) Publiée dans la *Vie moderne* du 22 mai 1880.
(2) Julie.
(3) Madame Émile Bergerat, fille de Théophile Gautier.

C'est charmant, *exquis* (et instructif) ce que vous dites des Albums japonais, des lutteurs, des robes de femmes, du plaisir qu'ils se donnent avec l'eau, etc. Oui, mon cher ami, sans blague aucune, c'est bien troussé ! Et si tout est comme ça, ce sera un livre chouette.

Je vous embrasse bien tendrement et fortement. Votre vieux.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Mercredi, 5 heures [11 février 1880].

MA CHÉRIE,

Ton mari va-t-il venir ce soir? Je suis plein d'inquiétude. L'*acte* est-il signé? Que se passera-t-il *vendredi?* Jamais je n'ai été plus anxieux et impatient de nouvelles. Guy, heureusement, m'a tenu compagnie pendant trois jours, et cet après-midi j'ai eu Jules Lemaître. Ils m'ont distrait de mes pensées.

Il faut se remettre au travail. Mais comment travailler, n'ayant pas l'esprit libre? Et le sentiment du temps que je perds me désole. J'ai beau me faire des raisonnements. L'imagination rebelle se tient cachée ! et j'ai si bien travaillé cet hiver !

Si Ernest ne doit pas venir demain, envoie-moi un télégramme m'expliquant la *situation* en deux mots. Je t'embrasse bien tendrement.

Vieux
agité.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Croisset, 13 février 1880.

Voyez, mon cher ami, si vous pouvez faire quelque chose pour ce brave homme.

Je crois qu'il faut l'obliger, puisque son but est de propager la bonne littérature. Votre générosité peut être une réclame?

Et envoyez-moi *tout de suite* un exemplaire de *Nana* (1). J'attends de l'avoir lu pour me mettre à mon dernier chapitre.

Tout à vous et aux vôtres.

Votre
G. F.

A GUY DE MAUPASSANT.

Vendredi, 13 février 1880.

Lapierre m'envoie le numéro de l'*Événement* du vendredi 13 février (celui d'hier) où je vois que M. Guy de Maupassant va être poursuivi pour des vers obscènes (2). Je m'en réjouirais, mon cher fils, si je n'avais peur de la pudibonderie

(1) Publiée le 12 février 1880 par la librairie Charpentier.
(2) Sur ces poursuites, voir la note explicative sous la lettre du 19 février à Maupassant.

Guy de Maupassant.

de ton ministère. Ça va peut-être t'attirer des embêtements? Rassure-moi *tout de suite* par un mot.

(Et Aurélien Scholl *qui* écrit *que* Littré a dit « *que* l'homme descend du singe ! » O âne !)

J'attends avec impatience les livres qui t'appartiennent — ceux que doit m'envoyer Hachette, — ceux que doit m'envoyer Pouchet, et *Nana !* Impossible de commencer mon chapitre avant d'avoir expédié toutes ces lectures. Je n'ai rien à faire et me ronge solitairement.

Redis à Zola que je suis enthousiasmé par l'idée de son journal (un autre titre : le Justicier?) Il y aurait toute une série d'articles à faire sur les *Tyrans du dix-neuvième siècle.* On commencerait par la littérature et le journalisme. Buloz, Marc Fournier, Halanzier, Granier de Cassagnac, Girardin, etc. ; puis on aborderait les finances : les crimes de la maison Rothschild, etc. ; puis l'administration, etc. Le tout pour prouver que les misérables susnommés ont fait verser plus de larmes que Waterloo et Sedan.

Un livre pareil bien fait se vendrait à un million d'exemplaires.

Je t'embrasse.

Pour la première fois depuis 1820, un service commémoratif a été dit avant-hier pour le repos de S. A. R. Monseigneur le duc de Berry ! ! !

J'avais mis dans la chambre où tu as couché le paquet de lettres de la mère Sand, afin que Commanville les emportât. Ce matin, en les réclamant, car ledit Commanville a couché cette nuit à Croisset et est reparti pour Paris, Suzanne nous a dit qu'il les avait prises. Veux-tu que Maurice Sand vienne les prendre à ton bureau? Dans ce cas, donne-lui un rendez-vous. Ou te charges-tu de les lui porter? Réponse là-dessus. *Il faut que ce soit remis en mains propres.*

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, dimanche [15 février 1880].

MON CHER ZOLA,

J'ai passé hier toute la journée jusqu'à 11 heures et demie du soir à lire *Nana,* je n'en ai pas dormi cette nuit et « j'en demeure stupide ». N... de D..., quelles c... vous avez ! quelles b... !

S'il fallait noter tout ce qui s'y trouve de rare et de fort, je ferais un commentaire à toutes les pages ! Les caractères sont merveilleux de vérité. Les mots *nature* foisonnent ; à la fin, la mort de Nana est *Michelangelesque !*

Un livre énorme, mon bon !

Voici les pages que j'ai cornées (dans l'excès de mon enthousiasme et à une première lecture) :

82, 87, un peu de longueur? ou plutôt de lenteur.

205, Mignon ! avec ses fils ! ineffable de beauté !

33, 45, 46, 51, 52, 79, 105, 108, 126, 130, 134, 141, 146, 156, 173, 192 (adorable), 195 *(idem).* La vision de M. d'Anglars ! 237, 256.

Mais ce qui précède : la nuit passée dans les rues, est moins personnel ; il était du reste, le plan donné, impossible de faire autrement, car il fallait amener le « couchons-nous » qui est excellent.

Tout ce qui regarde Fontan, parfait.

295.

Tout le chapitre X.

377 ! « Viens donc ! viens donc ! »

N.-B. 401. « Entre le Havre et Trouville » impossible ! mettez *Honfleur.*

415. Plein de grandeur, épique, sublime !

427. La paternité de tous ces messieurs, adorable.

459. Le suicide de Georges et sa mère arrivent en même temps ; ce n'est pas du mélodrame (bien que certainement on dira que c'en est), car l'effet résulte du caractère et des événements ingénieusement combinés.

483. Très grand, très grand !

489-90. Comme c'est vrai et intense !

500.

504. Rien de plus haut.

XIV. Au-dessus de tout ! — Oui !... n... de D... ! sans pareil.

Maintenant, que vous ayez pu économiser les mots grossiers, c'est possible ; que la table d'hôte des tribades « révolte toute pudeur », je le crois ! Eh bien, après? M... pour les imbéciles ! C'est nouveau en tout cas et crânement fait.

Le mot de Mignon « quel outil » et tout le caractère de Mignon, du reste, me *ravit.*

Nana tourne au mythe, sans cesser d'être réelle. Cette création est babylonienne.

Dixi !

Et là-dessus, je vous embrasse. Votre vieux.

Dites à Charpentier de m'envoyer *un exemplaire,* car je ne veux pas prêter le mien.

Il doit être content, le jeune Charpentier? Voilà un petit succès assez chouette, il me semble?

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Dimanche, 15 février 1880.

MON CHER AMI,

Ce n'est pas pour me « livrer à la débauche », mais pour payer mon marchand de bois que j'attends vos monacos, dont la venue « prochaine » me fut annoncée par Votre Excellence le 27 janvier dernier.

Les millions doivent pleuvoir chez vous par le *canal* de *Nana !* Quel bouquin ! C'est roide ! et le bon Zola est un homme de génie ; qu'*on* se le dise ! ! !

Ce soir, je commence *enfin* mon dernier chapitre et avec une venette abominable ! Quand sera-t-il terminé? Peut-être au milieu de l'été seulement? Et j'en

aurai encore pour six mois, avant d'avoir expédié le second volume ! En tout cas, vous me verrez à Paris au mois de mai.

J'attends qu'il y ait des primevères dans mon jardin et un peu plus de soleil pour vous convier avec les amis.

Bergerat a dû vous communiquer mon peu d'enthousiasme pour la manière dont ma pauvre féerie est publiée dans la *Vie Moderne*. Le numéro d'hier (1) ne change pas mon opinion. Ces petits bonshommes sont imbéciles et leurs physionomies absolument contraires à l'esprit du texte ! — Deux pages de texte en tout ! de sorte qu'un *seul* tableau demandera plusieurs numéros. Et encore, si ce n'était pas coupé par d'autres dessins, n'ayant aucun rapport avec l'œuvre ! mais il paraît qu'il *le faut!* ça dépasse le raisonnement ! C'est *mystique!* je m'incline.

O illustration ! invention moderne faite pour déshonorer toute littérature !...

Et mon disciple Guy poursuivi pour immoralité par le *tribunal d'Étampes!!!* qu'est-ce que ça veut dire? Vous savez que le jeune homme se développe prodigieusement? *Boule de Suif* est un bijou et il m'a montré, il y a huit jours, une pièce de vers qu'un maître signerait.

Imprimez *donc* tout de suite son volume, afin qu'il paraisse au printemps. Il crève d'envie d'être publié et il *a besoin de* l'être.

Envoyez-moi une *Nana*, de surplus, s. v. p.

Amitiés aux amis, et tout à vous et aux vôtres. Votre

G. F.

Je ne vous prie plus de m'envoyer les feuilles qui me concernent parce que je vois que l'effort est au-dessus (au-dessous) de votre tempérament.

Quel être !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Dimanche, 5 heures 1/2 [15 février 1880].

Eh bien, pauvre fille, comment va la santé? Comment va la peinture? Ce matin, en faisant un tour (solitaire, bien entendu) sur la terrasse, et en pensant à toi, une idée m'est venue, dont tu feras ce que tu voudras. Ton modèle, Cécile, est peu favorable aux flamboiements du pinceau. Comme contraste, si tu prenais *ton ami* J.-M. de Heredia? Hein? Son refus de poser m'étonnerait. Peut-être même ta proposition le flatterait-elle. Un portrait ferait valoir l'autre. En l'habillant (Heredia) rembranesquement, ou plutôt à la Vélasquez, il serait superbe.

Tu as encore le temps de t'y mettre.

En attendant mes livres d'éducation qu'on doit m'envoyer de Paris, je me ronge et je remanie mon plan ; ou plutôt j'ai une venette abominable de mon chapitre. Aussi, dans la peur de m'en dégoûter, *je m'y mets* ce soir même ! ! ! A la grâce de Dieu !

Toute ma journée d'hier s'est passée à lire *Nana* (de 10 heures du matin à

(1) Le numéro du 14 février 1880 contient le texte d'une partie seulement du troisième tableau de la *Féerie*, avec un croquis de Daniel Vierge représentant le bal chez le financier Koehler. Au milieu se trouvent deux gravures hors-texte, l'une un paysage de Corot, l'autre les *Canards sauvages*, de K. Bowner.

11 heures et demie du soir, sans désemparer). Eh bien, on dira ce qu'on voudra : Les mots orduriers y sont prodigués. Émilien [? *sic*] est ignoble, et il y a des choses d'une obscénité sans pareille. Tous ces reproches sont justes, *mais* c'est une œuvre énorme faite par un homme de génie ! Quels caractères ! quels cris de passion ! quelle ampleur ! et quel *vrai* comique ! Nana tourne au mythe sans cesser d'être une femme, et sa mort est *michelangesque !*

Va-t-on dire des bêtises là-dessus ! mon Dieu ! en va-t-on dire ! C'est du reste ce que demande le bon Zola...

La manière dont la *Vie Moderne* publie ma pauvre Féerie est de plus en plus pitoyable ! J'ai beau réclamer ; ah ! bien, oui !

Mon chapitre exigera bien quatre mois, car il *doit* être le plus long, et n'avoir pas loin de quarante pages ! Cela me remet au milieu de juin ! Cependant, si je ne veux pas rompre avec tous les civilisés, il faut que j'aille à Paris cette année ! Il faut que j'y aille aussi pour mes notes, et même si je veux paraître en 1881, il faudra que je prenne pendant quelque temps un secrétaire ; je ne m'en tirerai pas autrement.

Et dans tout cela, quand nous verrons-nous, mon pauvre Caro. Tu viendras ici quand j'en partirai ; [et] cet automne, peut-être t'y laisserai-je toute seule? Comme notre vie est mal arrangée !

Il me tarde beaucoup que cette continuelle incertitude d'un avenir prochain soit finie ; je sens qu'elle m'use. Or, à *mon âge*, on a besoin d'être tranquille ; il faut garder toutes ses forces exclusivement pour son travail.

Depuis quinze jours je suis empoigné par l'envie de voir un palmier se détachant sur un ciel bleu et d'entendre claquer un bec de cigogne au haut d'un minaret... Comme ça me ferait du bien au corps et à l'esprit !

Allons ! n'y pensons plus ! Je vais mettre *moi-même* cette lettre à la poste, nettoyer ma table, piquer un chien, puis, après mon dîner, me mettre à mon chapitre, n'en écrirais-je, ce soir, que trois lignes.

Deux bons baisers de nourrice, pauvre chat, de

Ton Préhistorique.

Mamzelle Julie, très sévère pour moi, trouve que j'ai eu « une bonne vacance » (à cause des deux jours pleins et de l'après-midi passés ici par mon disciple et par Lemaître) et qu'il est temps que je me remette à travailler.

Ai-je tort quand je soutiens que le genre humain n'a pas d'indulgence, ni même de justice pour moi? C'est toujours l'histoire de la casquette de loutre, que Lapierre trouvait si drôle, quand tout le monde en avait une pareille. Il y a là un *mystère psychologique*, que je tâche vainement de comprendre. Il ne m'indigne pas du tout, mais me fait rêver.

A GUY DE MAUPASSANT.

Croisset [15 février 1880].

MON CHÉRI,

Je vais immédiatement écrire la lettre que tu me demandes, mais ça va me prendre toute la journée, et peut-être la soirée. Car avant tout il faut y réfléchir.

Je ne crois pas cette idée de ton avocat pratique. Elle pourra grandement fâcher messieurs les juges, qui s'en vengeront sur toi. Prends garde ! Je suis sûr que l'un d'eux s'est piqué des italiques mises au bas des fragments du *Mur* et où l'on te souhaitait un procès (1).

Il faut user de toutes les influences possibles pour étouffer l'affaire. La seule crainte, n'est-ce pas, c'est d'être renvoyé du ministère. En conséquence, pesons sur la Justice d'abord et sur l'Instruction publique ensuite.

1° Va chez Commanville pour qu'il prie M. Simonot de parler de toi à Grévy ou au frère de Mme Pelouze, Wilson. M. S. voudra-t-il faire la démarche? C'est douteux ; enfin, essayons.

2° Voici une lettre pour Cordier, sénateur. Cordier est très puissant, car il dispose d'un groupe au Sénat.

3° Une autre pour le poète Laurent-Pichat, sénateur, et qui a été poursuivi pour avoir publié la *Bovary*.

4° Mais avant tout, n... de D... ! va chez d'Osmoy ! Pour ces affaires-là c'est un brave ! Et pousse-le ferme sans aucun ménagement.

5° Et va chez Bardoux aussi. Du reste, je vais lui écrire quelque chose de *corsé*.

6° Sous prétexte de reprendre tes vers, va chez Mme Adam et conte-lui ton histoire. Je la crois bonne femme au fond, et que Pouchet y aille un peu avant toi.

7° Vacquerie m'a toujours dit que le *Rappel* était à mon service. Je vais le mettre à l'épreuve. Mais encore une fois je ne crois pas qu'il faille maintenant irriter MM. les juges.

8° Va trouver Popelin, homme de jugement, et qu'il demande de ma part à Demaze ce qu'il faudrait faire. Demaze est un conseiller à la Cour très malin, très puissant et qui peut te donner de bons conseils.

Midi et demi.

Tout en buvant une *horrificque* tasse de *cawoueh* pour me monter le coco (chose bien inutile, car il est très monté) et en méditant le plan de la lettre publiable, il m'est venu à l'idée de m'adresser à Raoul-Duval, lequel est le meilleur bougre de la terre. De cela j'en suis sûr ; on dira de lui tout ce qu'on voudra, mais c'est un brave. Il connaît tout le monde, est bien vu *individuellement* de tous les partis et peut-être pourra-t-il t'indiquer des démarches utiles. Il connaît à fond la magistrature, en ayant fait partie lui-même. Peut-être même est-il très bien avec le ministre de la Justice, à moins qu'il ne soit très mal ? Ça n'y fait rien, va le voir ! et demande-lui des conseils ; il sera flatté. Enfin, si les choses tournent mal, si tu es condamné à Étampes, tu en rappelleras à Paris, et alors il faudra prendre un grand avocat et faire un bouzin infernal. Raoul-Duval, dans ce cas-là, serait bon ; mais nous n'en sommes pas encore là. Avec un peu d'adresse on peut tout arrêter.

La lettre pour le *Gaulois* est difficile à cause de ce qu'il ne faut pas dire. Je vais tâcher de la faire la plus dogmatique possible. Sur ce, je commence mes billets pour tes protecteurs dont il faut user, après quoi je me mettrai à l'*œuvre*. (Tu l'auras, j'espère, demain soir).

(1) Voir plus loin note sous la lettre du 19 février au même.

Hier, j'ai écrit à Charpentier pour ton volume.

J'ai peur que ton avocat, pour se donner du relief, ne te fasse faire des bêtises. Maintenant, je vais piquer un chien si c'est possible, et quand j'aurai *fait ma nuit*... Tranquillise-toi.

AU MÊME.

[17 février 1880].

Ta lettre reçue ce matin me rassure beaucoup. Grâce à Raoul-Duval, le procureur général arrêtera les choses et tu ne perdras pas ta place.

J'éprouve le besoin de te f... des sottises, car tu donnes dans les potins, mon jeune homme. Quels sont-ils ces *cancans autorisés* par lesquels tu sais que Mme Adam, etc., et quelle *confidence* te soutenait que *Nana* serait saisi? Comme si on pouvait saisir un volume déjà dispersé à cinquante mille exemplaires ! C'est comme l'autre jour quand tu prétendais que La Rochelle serait le directeur de l'Odéon ; pas du tout ! C'est La Rounat qui est nommé. Son nom est à l'*Officiel* depuis avant-hier. Ah ! attrape, et dorénavant sois plus sceptique, ô mon fils !

Quant à ma lettre pour le *Gaulois*, je crois de plus en plus qu'elle serait inutile. Tenons-nous, tiens-toi dans l'ombre maintenant. En tout cas, si vous croyez devoir la publier, recopiez-la-moi et renvoyez-la-moi pour que je recale.

Je parie que Charpentier va hésiter à faire paraître les *Soirées de Médan!* Pas de réponse à ma quatrième réclamation faite dimanche dernier, charmant ! Si la publication de ma pauvre Féerie continue de ce train-là, j'ai envie de lui envoyer un huissier pour le sommer de la suspendre.

Mais quelle mine font-ils à ton ministère? Détails sur les personnages auxquels tu t'es adressé. D'ici à la terminaison heureuse de l'affaire, j'attends des lettres de toi, tous les jours, bougre d'obscène ! tu me dois bien ça pour que je sois tranquille dans mon chapitre.

Je t'embrasse.

Use de tous les moyens d'intrigue possibles. Écoute les conseils du bon Duval, sans imiter, bien entendu, le catholique Barbey d'Aurevilly, bourreau des crânes et triple couillon.

AU MÊME (1).

Croisset, 19 [16] février 1880.

MON CHER BONHOMME,

C'est donc vrai? J'avais cru d'abord à une farce ! Mais non, je m'incline. Eh bien, ils sont jolis à Étampes (2) ! Allons-nous relever de tous les tribunaux du terri-

(1) Cette lettre fut publiée dans le *Gaulois* du 21 février 1880 avec la date du 19. En réalité elle a été écrite par Flaubert le 16 ; si l'autographe porte la date du 19 (ce que j'ignore), c'est sans doute que (contrairement à l'opinion de M. Nessenstrauss) Maupassant, après en avoir lu le brouillon, l'aura renvoyé à Flaubert pour la « recaler ».

(2) L'histoire de la poursuite qui faillit être dirigée contre Maupassant par le tribunal d'Étampes — et qui fut à la fin abandonnée — est assez embrouillée. Elle a donné lieu à des discussions et à quelques

toire français, les colonies y comprises? Comment se fait-il qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris dans un journal qui n'existe plus, soit poursuivie, étant reproduite dans un journal de province auquel peut-être tu n'as pas donné cette

erreurs de la part des critiques qui ont eu occasion de la raconter. Voici le résumé des faits acquis, et quelques documents à l'appui :

A Étampes, par les soins d'un nommé ALLIEN, s'imprimait alors la *Revue moderne et naturaliste*, dirigée par Henry Alis. Une poursuite correctionnelle «pour outrage aux mœurs et à la morale publique», impliquant à la fois la responsabilité de l'imprimeur, de l'éditeur, et de l'auteur de l'article incriminé, ne pouvait être intentée qu'au lieu où le délit *public* — c'est-à-dire l'*impression* de l'article — avait été commis, c'est-à-dire à Étampes. *Locus regit actum.*

Maupassant avait publié, sous sa signature Guy de Maupassant, dans la *Revue Moderne* de Alis, le 1er novembre 1879, et sous le titre UNE FILLE, une poésie commençant par ce vers :

Un lourd soleil tombait d'aplomb sur le lavoir...

et se terminait par celui-ci :

...La marque de nos corps est entrée au sol nu.

Au total, dans la *Revue Moderne*, 214 vers. Mais cette même poésie avait été publiée déjà, le 20 mars 1876, dans la *République des lettres*, sous le titre AU BORD DE L'EAU, sous la signature Guy de Valmont, avec un total de 226 vers, le dernier étant :

...Voici le mort d'amour avec sa lavandière.

Dans le volume *Des Vers* publié chez Charpentier en mai 1880, cette même poésie a gardé son premier titre AU BORD DE L'EAU, et son total de 226 vers.

Ainsi, la *Revue Moderne* de Alis n'avait fait que reproduire, en la mutilant et en en changeant le titre, en décembre 1879, une poésie publiée dès 1876, intégralement, dans la *République des lettres*. Mais c'en était assez sans doute pour la rendre suspecte aux esprits pudibonds du Parquet d'Étampes.

Or, la même *Revue Moderne* publia, dans son numéro de janvier 1880, une autre poésie de Maupassant, signée de son nom véritable, intitulée LE MUR. Elle compte 117 vers dans la *Revue Moderne*. Elle a gardé son même titre dans l'édition originale de *Des Vers*, mais elle en compte là 142. Il y a donc encore une différence de 25 vers retranchés, dès janvier 1880, par la *Revue Moderne*, et rétablis seulement dans l'édition originale quatre mois plus tard.

Cette poésie LE MUR est celle dont parle Flaubert à Maupassant dans la lettre du 13 janvier 1880, qu'on a lue plus haut.

A la suite du MUR, et en italiques, la *Revue Moderne* d'Alis fit paraître la note suivante :

«Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que nous sommes de plus en plus immoraux. «Un procès nous menace. Dans cette situation, et jusqu'à ce que nous soyons définitivement fixés par «arrêt authentique sur notre valeur morale, nous sommes dans un grand état d'anxiété. Les choses les «plus inoffensives prennent à nos yeux des dimensions processives. C'est pourquoi, par mesure d'extrême «prudence, et pour ne pas aggraver notre cas, nous sommes obligés, à notre grand regret, de mutiler les «beaux vers de M. Guy de Maupassant. Notre collaborateur se consolera en se remémorant les aventures «de SON PARENT M. Flaubert dont un chef-d'œuvre, *Madame Bovary*, eut l'honneur d'être traduit en cour «d'assises. Telle est la grâce que nous lui souhaitons».

Cette note éditoriale explique les phrases de Flaubert dans sa lettre du 13 janvier : «Pourquoi l'ont-ils (le MUR] à moitié démoli?... La note de la rédaction qui vous fait mon PARENT est bien jolie!»

Les poursuites du parquet d'Étampes contre la *Revue Moderne* (et contre Maupassant) pour «outrage aux mœurs et à la morale publique» furent décidées vers le 11 ou le 12 février 1880, comme en rend compte officiellement l'*Événement* du 13 (voir ci-dessus lettre à Maupassant du 13 février). Grâce à toutes les influences qu'on mit en jeu, elles n'eurent aucune suite, et l'affaire fut rapidement étouffée. Sur la demande même de Maupassant, Flaubert écrivit cette lettre du 19 [16] février qu'inséra le *Gaulois*, dans son numéro du 21 février. Et, quelques jours après, sous la signature d'Henry Alis (*Revue Moderne*, 1880, p. 97) était publiée cette note : «En présence des poursuites intentées contre la *Revue Moderne et Naturaliste*, sous «couleur d'immoralité, les témoignages d'estime et d'approbation que nous recevons de tous côtés nous «sont particulièrement sensibles. Nous remercions donc sincèrement MM. Aurélien Scholl,... Gustave «Flaubert,... et tous ceux enfin qui ont plaidé notre cause avec tant d'autorité et de bon sens. Notre procès «fût-il perdu devant tous les tribunaux de France, nous le considérerions comme gagné devant l'opinion «publique dont les noms que nous venons de citer sont les sûrs garants».

Tels sont donc les faits. Mais la question qui s'est posée est celle de savoir laquelle des deux poésies de Maupassant publiées dans la *Revue Moderne* : 1°) UNE FILLE (AU BORD DE L'EAU), 1879 — 2° LE MUR, janvier 1880, donna prétexte aux poursuites du Tribunal d'Étampes. La solution paraît peu douteuse. On a cru généralement que LE MUR était la poésie incriminée. Deux raisons confirmaient cette opinion. A : LE MUR a paru dans la *Revue Moderne* très peu de temps avant qu'il ait été question de poursuite (entre le 13 janvier et le 15 février). — B : LE MUR a été publié par cette *Revue* «mutilé», et avec la crainte avouée d'un procès «pour immoralité». — Ces arguments ont une réelle valeur. Mais au contraire on remarquera :

permission et dont tu ignorais sans doute l'existence? A quoi sommes-nous forcés maintenant? Que faut-il écrire? Comment publier? Dans quelle Béotie vivons-nous !

Prévenu « pour outrage aux mœurs et à la morale publique », deux aimables synonymes, qui font deux chefs d'accusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième outrage : « Et à la morale religieuse », quand j'ai comparu devant la huitième Chambre avec *Madame Bovary*. Procès qui m'a fait une réclame gigantesque et à laquelle j'attribue les trois quarts de mon succès.

Bref, je n'y comprends goutte ! Es-tu la victime d'une vengeance personnelle? Il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable. Sont-ils payés pour démonétiser la République en faisant pleuvoir dessus le mépris et le ridicule? Je le crois.

Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit ; bien que je défie tous les parquets de m'en démontrer l'utilité pratique. Mais pour des vers, pour de la littérature? non, c'est trop fort !

. . . . . .

Ils vont te répondre que ta poésie a des tendances obscènes ! Avec la théorie des tendances, on peut faire guillotiner un mouton, pour avoir rêvé de la viande. Il faudrait s'entendre définitivement sur cette question de la moralité dans l'État. Ce qui est Beau est moral, voilà tout et rien de plus.

La poésie, comme le soleil, met l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas. Tu as traité un lieu commun parfaitement, et tu mérites des éloges au lieu de mériter l'amende et la prison.

« Tout l'esprit d'un auteur, dit Labruyère, consiste à bien définir et à bien peindre ». Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus? « Mais le sujet, objectera Prudhomme, le sujet, monsieur ! Deux amants. Une lessivière ! le bord de l'eau. Il fallait prendre le ton badin, traiter cela plus délicatement, plus finement, stigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et faire intervenir à la fin un vénérable ecclésiastique ou un bon docteur débitant une conférence sur les dangers de l'amour. En un mot votre histoire pousse à la conjonction des sexes. Ah ! »

D'abord, ça n'y pousse pas, et quand cela serait, par ce temps de goûts anor-

A : que UNE FILLE avait déjà été aussi « mutilé » par la même *Revue*, quelques mois plus tôt, sans qu'il fût cette fois question de procès imminent justifiant ces retranchements. — B : que dans sa lettre « défensive » du 19 février, destinée à la publicité, Flaubert ne parle pas du tout du MUR, et ne fait aucune allusion qui puisse s'y rapporter ; au contraire, il parle « d'*une lessivière* » du « bord de l'eau », d'une « histoire qui pousse à la conjonction des sexes », etc... toutes expressions qui ne peuvent s'appliquer qu'à UNE FILLE, sous son titre primitif AU BORD DE L'EAU.— C : enfin dans cette même lettre il dit nettement : « Comment se fait-il qu'une pièce de vers insérée AUTREFOIS à PARIS dans UN JOURNAL QUI N'EXISTE PLUS, soit poursuivie, étant REPRODUITE, etc... » — phrases qui n'ont encore de signification que si on les rapporte à la publication de AU BORD DE L'EAU (UNE FILLE) dans la *République des lettres* de 1876. — D : enfin dans une courte préface datée du 1er juin 1880, (réimprimée en tête du volume *Des Vers* dans l'édition Conard, 1908), Maupassant lui-même déclare formellement qu'il doit au souvenir de son maître de reproduire « la superbe lettre [du 19 février] qu'il m'adressa pour défendre un de mes poèmes AU BORD DE L'EAU contre le parquet d'Étampes... »

Il paraît donc démontré que la poésie *Une fille* (AU BORD DE L'EAU) a été le seul chef d'accusation visé primitivement par le Parquet d'Étampes, et qui aurait été retenu si l'affaire avait été suivie. LE MUR, publié quatre mois plus tard dans la même *Revue*, n'a servi probablement que d'occasion et de rappel permettant au Ministère public de menacer de ses foudres un journal que peut-être (pour d'autres raisons, ignorées de nous, politiques ou privées), il avait besoin de mettre à la raison, au moins d'intimider pendant un certain temps.

maux [1], il n'est pas mal de prêcher le culte de la femme. Tes pauvres amants ne commettent même pas un adultère ! ils sont libres l'un et l'autre, « sans engagements envers personne ». Tu auras beau te débattre, le *parti de l'ordre* trouvera des arguments. Résigne-toi.

Mais dénonce-lui, afin qu'il les supprime, *tous* les classiques grecs et romains, sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile. Ensuite, parmi les étrangers, Shakespeare, Gœthe, Byron, Cervantès, chez nous Rabelais « d'où découlent les lettres françaises » suivant Chateaubriand, dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste ; et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui) ; le grand Corneille, son *Théodore* a pour motif la prostitution ; et le père La Fontaine, et Voltaire, et Jean-Jacques, etc., et les contes de fées de Perrault ! De quoi s'agit-il dans *Peau-d'Ane?* et où se passe le quatrième acte du *Roi s'amuse?*

Après quoi, il faudra supprimer les livres d'histoire qui *souillent l'imagination.*

J'en suffoque d'indignation.

(Qui va être surpris? L'ami Bardoux ! Lui dont l'enthousiasme fut tel à la lecture de ta pièce qu'il voulut faire ta connaissance et te plaça peu de temps après dans son ministère. La justice les traite bien, ses protégés !)

Et cet excellent *Voltaire* (pas l'homme, le journal), qui l'autre jour [2] me plaisantait gentiment sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la littérature ! C'est le *Voltaire* qui se trompe ! Et plus que jamais, je crois à la haine inconsciente du style. Quand on écrit bien, on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail ; et 2° le gouvernement, parce qu'il sent en nous une force, et que le pouvoir n'aime pas un autre pouvoir.

Les gouvernements ont beau changer, monarchie, empire ou république, peu importe ! L'esthétique officielle ne change pas. De par la vertu de leur place, les agents — administrateurs et magistrats — ont le monopole du goût (voir les considérants de mon acquittement). Ils savent comment *on doit* écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous convaincre.

On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel léger — et une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égout ! Vous conversiez avec la Muse, on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles ! Tout embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxure les pissotières !

Et tu t'assoiras, mon petit, sur le banc des voleurs, et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans fautes de prosodie) et les relire en appuyant sur certains mots auxquels il donnera un sens perfide. Il en répétera quelques-uns plusieurs fois, comme le citoyen Pinard : « Le jarret, messieurs, le jarret », etc.

Pendant que ton avocat te fera signe de te contenir — un mot pourrait te perdre, — tu sentiras derrière toi, vaguement, toute la gendarmerie, toute l'armée, toute la force publique pesant sur ton cerveau d'un poids incalculable ; alors il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

(1) *Le Gaulois* a imprimé goûts *anormaux ;* les éditions Charpentier et Conard goûts *amoureux.*
(2) Le 30 janvier, à propos du *Château des Cœurs.*

Mais encore une fois, ce n'est pas possible. Tu ne seras pas poursuivi, tu ne seras pas condamné. Il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi. Le garde des sceaux va intervenir !

On n'est plus aux beaux jours de M. de Villèle.

Cependant, qui sait? La terre a des limites, mais la bêtise humaine est infinie.

Je t'embrasse.

Ton vieux.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Dimanche, 2 heures [22 février 1880].

PAUVRE FILLE,

[.....] Ma semaine à moi a été bien agitée : 1° par les histoires de mon disciple ! elles m'ont fait perdre trois jours ! Lundi dernier je n'ai travaillé pour lui que quatorze heures, tant pour écrire des lettres de recommandation que pour composer à la hâte un morceau informe destiné au *Gaulois* (voir le numéro d'hier, samedi), on ne m'a pas donné le temps de le corriger ! ce qui me vexe infiniment ! (1)

De plus, Mulot (2) (notre secrétaire du comité Bouilhet) est mort mardi. Je l'ai enterré jeudi, par une pluie battante. C'est encore une complication dans cette malheureuse fontaine ! et les fonctions de Mulot retombent sur moi ! *Naturellement.*

De plus, j'ai eu des épreuves de Bouilhet à corriger ! Mme Régnier me demande une lettre pour La Rounat, devenu directeur de l'Odéon ! etc. Ah ! vraiment ! les éternels Autres commencent à m'embêter ! je fais toujours tout pour eux et je ne vois pas qu'ils fassent quelque chose pour moi.

Et travailler au milieu de tout ça ! le moyen? et puis, je pense aux affaires ! j'ai la tête *souillée* d'un tas de choses basses. Le dernier attentat contre le Czar m'inquiète à cause du Moscove. Et je m'attriste de ta continuelle anémie, ma pauvre fille. Il me semble que nous ne nous sommes pas vus depuis quinze ans, et quand tu viendras ici, j'en partirai ! Est-ce assez bête ! Mon chapitre ne sera pas fini avant la fin de juin ! ! ! N'importe ! j'irai à Paris au commencement de mai et je prendrai quelqu'un pour me relever des textes indiqués d'avance. Autrement, *Bouvard et Pécuchet* ne seraient pas publiables en 1881 !

J'ai pourtant cette semaine écrit *deux pages*, et c'est sublime d'effort, vu l'état de mon *moi*. Je n'ai plus le beau calme que tu as admiré il y a un mois ! Peut-être que la semaine prochaine tout ira mieux que jamais.

Ce n'est pas la peine de me voler *mon* papier pour m'écrire sur des formats aussi grotesquement minimes. Ta dernière lettre pas chic ! pas chic !

Je t'embrasse bien fort, pauvre chérie.

Vieux.

---

(1) Il y a, en effet, plusieurs fautes d'impression dans le texte du *Gaulois* : Cloisset, pour Croisse Pimard, pour Pinard, etc...

(2) Pascal Mulot, ami de Bouilhet, d'Eugène Delattre et de Flaubert.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

[Croisset, 22 février 1880].

Vous n'imaginez pas dans quel tourment je suis ! 1° Le procès de mon disciple Maupassant (voir le *Gaulois* d'hier). J'ai écrit une lettre qu'on ne m'a pas donné le temps de corriger et qui est écrite en style de cheval de fiacre. N'importe ! elle est publiée et je rougis de mes fautes de français. 2° Mulot, le secrétaire de notre comité Bouilhet, est mort cette semaine et ses fonctions retombent sur moi, naturellement ! Et travailler dans tout cela ! le moyen? Mon dernier chapitre me demandera quatre ou cinq mois et je ne sais plus quand paraîtra mon roman. Je suis exaspéré. Il me faut un tas de renseignements qui se contredisent et de livres qu'on ne m'envoie pas. Je serais marié, père de famille, commerçant et député, que les *autres* ne m'embêteraient pas davantage.

J'ai copié pour Sylvanire trois pièces de vers de Bouilhet qu'elle aurait pu trouver dans ses volumes, mais, me sachant fort occupé, sans doute, elle ne m'a pas remercié. Voilà une attention délicate !

La semaine dernière, j'ai passé un jour à rechercher toutes les lettres de George Sand, à moi écrites (174), pour les envoyer à son fils qui désire les publier dans la correspondance de sa mère.

Quoi encore? Je corrige le volume des poésies complètes de Bouilhet pour Lemerre.

J'ai lu *Nana*, que je trouve malgré tout un beau livre, canaille, si l'on veut, mais vrai, et fort, très fort. La fin est épique.

La *Vie Moderne* publie la féerie d'une façon stupide. Quels dessins !

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Jeudi, 26 février [1880].

Merci pour le livre sur la pédagogie, mon cher ami. Mais j'attends toujours *autre chose ! ?*

Excusez-moi près de M. Aicard. Je suis *accablé* de lectures et de travail, et si je veux que mon bouquin paraisse en 1881, je ne dois pas employer trois minutes à autre chose .Je lirai ses vers plus tard (1) ; mais les forces humaines ont des limites. Mes yeux n'en peuvent plus.

Tous les dimanches, la *Vie Moderne* me donne un accès de rage *(sic!)* on ne peut rien imaginer de plus inepte que ces illustrations. Consultez là-dessus la voix publique !

Je n'en demandais pas, mon Dieu ! Un dessin (le décor seulement) pour chaque tableau suffisait. Cette parodie du texte m'exaspère.

Aucune de ces stupidités ne pourra entrer dans le volume ! De toutes les avanies

(1) *Miette et Noré, Vers*, par Jean Aicard, publié chez Charpentier le 1er mars 1880 (*Bibl. franç.*, 13 mars).

qui sont tombées sur le *Château des Cœurs*, cette dernière n'est pas la moindre, et je regrette bougrement d'avoir, pour une fois, failli à mes *principes*.

Avec lesquels j'ai l'honneur d'être, mon bon, vôtre.

G. F.

A GUY DE MAUPASSANT.

Dimanche [février ou mars 1880].

Je déplore que ton volume de vers ne soit pas encore paru (1). Que devient celui des *Soirées de Médan?* Il me tarde de relire *Boule de Suif*.

[.....] Maintenant causons de *Désirs* (2). Eh bien ! mon jeune homme, ladite pièce ne me plaît pas du tout. Elle indique une facilité déplorable.

Un de mes chers désirs, un désir qui est cher ! *Avoir des ailes*, parbleu ! le souhait est commun. Les deux vers suivants sont bons, mais au quatrième les *oiseaux surpris* ne sont pas surpris puisque tu es à les poursuivre. A moins que *surpris* ne veuille dire *étonnés?*

Je voudrais, je voudrais. Avec une pareille tournure on peut aller indéfiniment tant qu'on a de l'encre ! Et la composition? où est-elle?

Ainsi qu'un grand flambeau, l'image me semble comique ; outre qu'un flambeau ne laisse pas de flamme, puisqu'il la porte.

Des fronts en cheveux noirs aux fronts en cheveux roux.

Charmant, mais rappelle trop le vers de Ménard :

Sous tes cheveux châtains et sous tes cheveux gris.

« Oui je voudrais ». Pourquoi *oui?*

Clair de lune excellent.

L'affolante bataille, atroce !

En somme je t'engage à supprimer cette pièce, elle n'est pas à la hauteur des autres.

Là-dessus ton vieux t'embrasse. Sévère, mais juste !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Samedi [28 février 1880].

MA PAUVRE FILLE,

La première page de ta lettre (reçue avant-hier) m'a fait grand plaisir, bien qu'elle décelât une souffrance : l'insupportation des Bourgeois ! J'ai reconnu mon sang ! comme je comprends ça ! La Bêtise me suffoque de plus en plus ! ce qui est imbécile, car autant vaut s'indigner contre la pluie !

A propos de bêtise, tu sais toutes les phases de l'histoire de Guy ! Mon épître dans le *Gaulois* lui a beaucoup servi. L'as-tu lue? Je la trouve fort incorrecte, et

(1) Il ne parut que fin avril, chez Charpentier.
(2) Une des pièces publiées dans le recueil *Des Vers*.

l'avoir ainsi publiée est la plus grande marque de dévouement que je puisse donner à quelqu'un. Je n'ai pas dit « l'Art avant tout », mais « l'Ami avant tout ». J'approuve ton idée de faire venir « quelques amateurs » dans ton atelier pour leur soumettre ton œuvre. Présente-toi à la *Vie Moderne*. Ça ne peut pas nuire. J'ai adressé à son rédacteur et à son éditeur des admonestations qui manquaient de tendresse. Jamais je ne leur pardonnerai leurs petits dessins [bonshommes] dont je reçois des plaintes de partout.

N'oublie pas Banville (10, rue de l'Éperon) ; il sera sensible à la politesse et c'est un brave homme.

Ton pauvre mari n'en peut plus ! Mais il y met une patience héroïque, il croit que *tout* sera fini lundi ou mardi. Quel soupir de soulagement, ma pauvre chérie ! Allons-nous enfin vivre sans le souci permanent de l'argent?

Tu as raison pour ton projet de voyage ici. Ton Préhistorique ne t'attend pas avant six semaines (la dernière quinzaine d'avril).

Bouvard et Pécuchet ne vont pas mal ; j'entrevois de grands horizons dans ce dixième chapitre.

Félicitations et applaudissements des Rouennais pour ma lettre à Guy. Le *Petit Rouennais* l'a reproduite.

Reçu ce matin une lettre de Bardoux, toute en sucre, et hier une boîte de raisins, envoyée par Mme Brainne.

Par moments il m'ennuie de toi démesurément et je sens le besoin de te pétrir, et de bécoter ta mine.

Nounou.

La nomination de Du Camp à l'Académie (1) me plonge dans une rêverie sans bornes et augmente mon dégoût de la capitale ! Mes *principes* n'en sont que renforcés. Labiche et Du Camp, quels auteurs ! Après tout, ils valent mieux que beaucoup de leurs collègues. Et je me répète cette maxime qui est *de moi :*

« Les honneurs déshonorent,
Le titre dégrade,
La fonction abrutit ».

Commentaire : impossible de pousser plus loin l'orgueil.

---

* A GUY DE MAUPASSANT (2).

[Croisset] Nuit de mercredi [fin février 1880].

MON BON,

1° Voici un bouquin qui rentre absolument dans mon sujet. *Il me le faut*, et promptement :

(1) 26 février 1880.

(2) Cette lettre se trouve réunie à la collection des autographes des lettres à Charpentier qui m'a été communiquée. J'ignore quel est exactement le destinataire ; *je suppose* seulement qu'il s'agit de Maupassant, auquel Flaubert dit, le 4 mars, avoir reçu « tous les envois de bouquins ». Ce qui confirme encore cette hypothèse, c'est l'expression « j'ai fait ma nuit » qu'on retrouve dans la lettre du 16 février au même Maupassant. Il s'agissait sans doute d'une bonne plaisanterie entre le Maître et son disciple.

Félix Voisin : *Applications de la physiologie du cerveau à l'étude des enfants qui nécessitent une éducation spéciale*, Paris, 1830.

Si on le trouve dans le magasin de la librairie, dis à Charpentier de me le procurer coûte que coûte, et de me l'envoyer par la poste. (Il va sans dire que je préfère l'emprunter, s'il est possible).

2° Ne pas oublier de m'envoyer chez Pilon, avec le paquet de Spencer, les nouveaux documents sur Schopenhauer, l'engueulade à Challemel-Lacour, etc.

Je suis gêné de plus en plus par « mon fils, j'ai fait ma nuit » et par le jeune *Fellateur* de nos amis.

Je demande 2 *Nana*.

Je t'embrasse.
Ton vieux.

AU MÊME.

Croisset, jeudi de la Mi-Carême [4 mars 1880].

MON CHÉRI,

Charpentier me paraît en état de démence. Il est maladroit de n'avoir pas déjà publié ton volume ! Dès le jour de la présentation, l'imprimeur aurait dû s'y mettre.

Je ne sais comment exprimer la rage hebdomadaire que m'inspire ma pauvre Féerie ! Je redoute le dimanche. J'ai eu beau m'en plaindre à plusieurs reprises, zut !

J'ai reçu tous les envois de bouquins et je suis en plein dans mon chapitre qui sera le plus long de tous et le plus complexe. Quand l'aurai-je fini? Problème !

La nomination de Du Camp à l'Académie m'a fait rêver ! Que les hommes sont drôles !

Ah ! n... de D... ! J'oubliais *notre marbre*, il serait temps de l'obtenir. La mort de Mulot nous a causé encore de nouveaux embarras et un conseiller municipal a failli nous rejeter à plusieurs mois pour l'exécution du monument. Tâche de m'avoir le cadeau tout de suite.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

[Croisset] Mi-Carême [Jeudi, 4 mars 1880].

Un mot, cher ami, pour me tirer d'incertitude.

Hier je vous ai envoyé un reçu pour un tirage de *Salammbô*. Il y a erreur. Ce doit être pour l'*Éducation sentimentale*. Je m'embrouille à moins que ce ne soit vous?

Car l'*Éducation* est mon dernier livre tiré chez vous.

Vôtre.
G. F.

Que de fois je répète ce mot *tirer !* Ne pas croire que ce soit l'effet d'une préoccupation vénérienne !

A SA NIÈCE CAROLINE.

Lundi, 2 heures, 8 mars 1880.

MA CHÈRE FILLE,

Comme je suis content ou plutôt heureux de la lettre que j'ai reçue ce matin ! (1) Je voudrais être à Paris pour m'en réjouir avec vous. C'est donc fini ! Quel soulagement !

Sois sûre, pauvre loulou, que ta santé va se ressentir en bien de ce changement de fortune. Dans les premiers temps ce ne sera peut-être pas encore *magnifique*. Mais enfin il y aura un flux métallique qui nous fera sortir de la gêne. Et l'avenir est bon ! Hosannah ! nous avons eu tant de renfoncements successifs que j'ai peine à y croire.

Parlons, parlons de... l'*Art*.

Bien que ton mari te traite de banquiste, j'approuve ton idée de convier les amateurs à venir dans ton atelier. Ça les flattera, et peut-être paieront-ils cette attention par de petits coups d'épaule.

N'oublie pas d'inviter A. Darcel (vu le *Journal de Rouen*). Écris aussi un petit mot à E. de Goncourt, 53, boulevard Montmorency ; il est très répandu dans ce monde-là. Veux-tu que je prie P. Burty, de ta part? Si tu tiens à des articles, il faut t'y prendre d'avance. Je suis enchanté de ce que t'a dit Bonnat. Oui ! tu « arriveras » si tu fais ce qu'il faut pour cela, c'est-à-dire : cracher *a priori* sur le succès et ne travailler que pour toi. Le mépris de la gloriole et du gain est la première marche pour atteindre au Beau, la morale n'étant qu'une partie de l'Esthétique, mais sa condition foncière. *Dixi !*

Cet été, il faut que Madame *pioche les accessoires*, apprenne à faire le linge, le velours, etc. On doit savoir *tout* exécuter, être rompue à tous les exercices. La vraie Force est l'exagération de la souplesse. L'artiste doit contenir un saltimbanque. Comme je prêche ! C'est peut-être la faute de *Bouvard et Pécuchet*, car je suis perdu dans la Pédagogie. Ça ne va pas vite. Ça va même très lentement. Mais je *sens* mon chapitre, j'ai peur qu'il ne soit bien rébarbatif. Comment amuser avec des questions de méthode? Quant à la portée philosophique desdites pages, je n'en doute pas.

Mercredi prochain, probablement, j'irai à Rouen pour voir Sauvageot (2) et commander officiellement le buste, car toutes les difficultés sont levées depuis hier.

De samedi en huit, j'aurai, je crois, Pouchet et Pennetier à déjeuner, avec l'ineffable Houzeau qui, hier, m'a donné de tes nouvelles. Il doit te revoir mercredi.

Les primevères commencent à pousser. Avant-hier j'ai fait une promenade *hygiénique*. Suzanne me cueille de petits bouquets de violettes qui embaument mon cabinet.

Adieu, pauvre chérie. Deux forts bécots de Nounou.

J'ai reçu une charmante lettre de ma vieille amie Laure, pour me remercier de ce que j'ai fait à l'endroit de Guy.

---

(1) M. Commanville avait enfin réussi à trouver une affaire qu'il croyait devoir être bonne.
(2) Architecte chargé du monument de Bouilhet.

A LA MÊME.

Dimanche, 4 heures [14 mars 1880].

MON PAUVRE CHAT,

Ta dernière lettre *m'a été au cœur*, car, malgré toi, elle débordait de joie et d'espérance. Voilà donc du bleu dans notre horizon ! Ma chère Caro, mon loulou, quand bien même l'établissement ne donnerait pas des résultats magnifiques, il nous tire de la gêne... et de l'inquiétude, qui est pire encore. J'aurais maintenant bien du plaisir à t'embrasser ! Ce ne sera pas avant un grand mois, sans doute?... Nous en recauserons tout à l'heure.

Voyons ! j'ai bien des choses à te dire :

1° Ton jardinier a écrit à Ernest, pour des arbres de Pissy. Que faut-il faire?

2° Dans huit ou dix jours, le vin ordinaire manquera. Faut-il en reprendre chez Vinet? Ton mari avait dit qu'il y penserait ; mais il a eu probablement d'autres chiens à fouetter.

3° Je suppose qu'Ernest t'enverra un télégramme dès qu'il sera à Odessa ; par conséquent, j'attends de ses nouvelles vendredi. N'oublie pas.

De la peinture !

4° Pour que je prie Burty de passer à ton atelier, il faudrait que je *susse* l'adresse dudit atelier, et les heures où l'artiste reçoit.

5° Comment s'est passé le dîner chez Heredia? Détails, s. v. p.

6° Tu m'as « mis la puce à l'oreille » en m'écrivant que Du Camp s'était montré grossier. Je désire savoir comment? Ça m'intrigue et me trouble. Depuis qu'il est académicien, sa cervelle légère doit en avoir tourné. Homme étrange ! dont il y a beaucoup de bien et beaucoup de mal à dire.

Jeudi, en même temps que *** signait, moi, j'en *finissais* avec la fontaine Bouilhet. Il y a donc une conclusion à tout ! Cette affaire-là n'a duré que dix ans ! Maintenant, je n'ai plus à m'en mêler, sauf pour les inscriptions, et les travaux vont commencer. Ils seront achevés, prétend Sauvageot, vers le mois d'octobre.

Bouvard et Pécuchet me donnent un mal de chien ! en quatre semaines, dix pages ! Hier soir, j'étais si fatigué que je me suis couché à 11 heures ; aussi, ai-je fait une bonne nuit, chose qui ne m'était advenue depuis longtemps.

[Maintenant (1), parlons un peu de *notre*, ou plutôt de *mon* logement. Eh bien, madame, voici mon désir :

Je demande à être débarrassé de mon ennemi : *le piano*, et d'un autre ennemi qui me donne des coups au front : l'*inepte suspension* de la salle à manger. Elle est fort incommode quand on a quelque chose à faire sur la table. Or, comme cet été j'aurai besoin de cette table pour mon copiste, retire cette mécanique, et replace ma modeste suspension que j'avais boulevard du Temple.

Débarrasse-moi aussi de *tout le reste*, ce sera plus simple ! la machine à coudre, les plâtres, ta *belle* bibliothèque vitrée, ton bahut. J'étais si gêné par tout cela, la dernière fois, que mes habits restaient sur des chaises. — Enfin, mets cet excédent de mobilier chez Bedel jusqu'à un nouvel emménagement ; mais arrange-toi pour

(1) La *Revue de Paris* du 1er décembre 1905 publie ce long fragment entre crochets, qui est remplacé dans les éditions antérieures par trois lignes de points.

que je sois un peu chez moi, et libre dans mes entournures. — Puisque cet appartement ne doit plus vous servir, *vuide-le!* Note que j'en aurai besoin en mai et en juin, et que j'y reviendrai probablement dès septembre.

Je me propose de faire de ta chambre un boudoir. Le canapé-lit (en perse) que je mettrai dedans te servira, à toi ou à Ernest, cet été, en cas de besoin (il encombre la salle à manger, on risque de casser les fenêtres). N'enlève, bien entendu, ni le tapis, ni les rideaux. Je *tolère* la grande armoire à linge dans ma chambre, à cause du contenu qui est difficile à emporter. Là se bornent mes concessions ! N'oublie pas de faire réparer mon Bouddha. Les appliques et le petit lustre, ainsi que la glace de Venise, ne me gênent pas dans mon cabinet.

Quant à ta chambre (mon futur boudoir) je sais bien qu'il te serait plus commode d'y mettre le piano. Si tu ne sais où loger le piano, c'est une raison de plus pour ôter de cette pièce ton lit royal, qui ne te servira pas cet été, et alors je subirai le piano sans trop de grognements ; — mais je t'en prie, loulou, fais-moi la place nette.

Tu t'occuperas de tout cela quand ton tableau sera reçu ; puis tu viendras visiter Vieux, et tu retourneras avec moi à Paris au commencement de mai. Voilà].

Le portrait que tu fais de toi (chose que j'ignorais) ayant des plumes, tu dois ressembler à l'altière Vasti ! Je me le destine.

Adieu, pauvre fille ; je t'embrasse bien fort. Vieux.

Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais du livre de Tolstoï et de *Nana*.

Aujourd'hui, dans la *Vie Moderne*, dessins moins bêtes.

A LA MÊME.

Nuit de lundi [15-16 mars 1880] (1).

Je voudrais bien ne pas mécontenter mon loulou, ni moi non plus. Donc voilà ce qu'il faut faire : garde ta chambre telle qu'elle est, *mais* débarrasse-moi du piano (c'est convenu), de la suspension, de la salle à manger, de la machine à coudre, du bahut et du canapé en perse, — tout au moins du bahut. Tu mettras le canapé de perse dans l'antichambre. Arrange-toi aussi pour que le corridor soit net. Enfin, *ne conserve* que ce qui t'est vraiment utile pour dormir et t'habiller, reprends le buste dans ta chambre (ou laisse-le sur le haut de la bibliothèque)...

Quant à ton voyage à Croisset, il me semble, chérie, que tu ferais bien de venir seulement après être quitte de tes œuvres picturales. Ce serait plus prudent.

J'avais projeté d'avoir à déjeuner, le jour de Pasques, Zola, Goncourt, Daudet et Charpentier, qui s'attendent à cette invitation depuis longtemps. Jules Lemaître doit d'ailleurs venir ce dimanche de Pasques. Il me l'a promis, lors de sa dernière visite, le mercredi des cendres. Il faut que je m'exécute et j'aurais aujourd'hui écrit à ces Môssieux sans ta lettre de ce matin.

(1) Cette lettre est datée (entre crochets) 22-23 mars 1880 dans la *Revue de Paris* du 1er déc. 1905. Mais il me paraît impossible de maintenir cette date, en raison du contexte des autres lettres qui l'encadrent, et notamment de celle du *mardi* 23 *mars*, qu'on lira plus loin et dont la date est certaine.

En conséquence, je te propose de venir un peu après, à la fin de l'autre semaine, vers le 5 ou 6 avril. Ernest ne peut être arrivé à Paris avant le 20. Prévenue de son arrivée, tu y retourneras, et pourvu que *ma* chambre soit libre dans les premiers jours de mai, je n'en demande pas plus. Vieux sera même content de passer encore quelques jours *avec toi* là-bas. Tu me piloteras dans l'Exposition. Est-ce convenu?

[Vieux t'embrasse bien fort].

A LA MÊME.

Jeudi, 4 heures [18 mars 1880].

Je viens d'inviter mes *collègues* à venir ici, soit le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques. Et à la fin de cette semaine de Pâques, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'espère bien avoir la visite plus longue et autrement douce de ma pauvre fille. Tant pis pour les quelques jours d'atelier que tu perdras !

Ton mari ne peut guère revenir avant la fin d'avril (comme je le plains, de voir sans cesse retarder son départ ! ils sont à étrangler, ces bonshommes !) Tu iras le retrouver, puis tu m'attendras à Paris et nous y resterons ensemble quelques jours, tous les deux, n'est-ce pas, chérie?

Quant aux arrangements de meubles, tout est convenu. Mais il me semble que l'antichambre va être bien dégarnie. Où s'asseoir? le banc de chêne m'était commode.

Il me tarde de savoir l'effet produit par tes œuvres sur les personnes qui à l'heure présente sont dans ton atelier. As-tu invité Popelin?

Je suis content de ce que tu me dis de la Princesse. On s'y attache, plus on la connaît. Sans doute que tu ne lui as pas dit le revirement des affaires, il me semble que je dois lui annoncer cette bonne nouvelle. Merci des détails que tu me donnes. J'aime à tout savoir.

J'ai commandé aujourd'hui un fût de 50 bouteilles chez Vinet. Raymond remet les pavés dans la salle de bains et AUX LIEUX ! ! !

Ce matin, j'ai envoyé ce qui s'appelle faire f... un juif allemand qui me proposait de la toile de Hollande à très bon marché. Tu n'imagines pas sa tête de coquin. Il servait d'interprête à une dame ! et la marchandise était sur le quai, dans une brouette ! Tableau.

Bouvard et Pécuchet n'avancent pas vite ! mais le peu qu'il y a de fait est roide. J'ai passé trois jours cette semaine dans la botanique, sans le secours de personne, ce qui n'était pas facile.

Écris-moi toujours de bonnes lettres comme les dernières, c'est-à-dire longues.

Nounou t'embrasse bien fort.

---

* A GEORGES CHARPENTIER.

Jeudi, 18 mars [1880].

MONSIEUR,

Bien que votre existence depuis six mois ne soit qu'une continuité de crimes, et que vous mettiez le comble à vos infamies en vous travestissant en clown pour vous livrer à des danses impures chez des personnes qui ne le sont pas moins ; en

dépit de votre conduite capable de *faire rougir toutes les bases* de la société ; malgré les obscénités dont vous couvrez la surface de la terre, et nonobstant les illustrations de la *Vie Moderne*, je vous préviens que, par considération pour votre famille, eu égard à votre femme, à vos pauvres petits enfants, et à Mme votre mère, me disant d'ailleurs qu'après tout ce n'est pas votre faute si le tempérament vous emporte, et convaincu que ma société ne peut vous faire que du bien, tant sous le rapport des exemples que sous celui des préceptes,

T. S. V. P.

vous êtes convié avec MM. Alph. Daudet, Edmond de Goncourt et Émile Zola, à venir le samedi, le dimanche ou le lundi de Pâques, prochain ou prochaine, faire un petit balthazar champêtre,

chez votre
G. F.

---

* A ÉMILE ZOLA.

Croisset, par Déville, 18 mars 80.

MON CHER ZOLA,

Concertez-vous avec Goncourt, Alph. Daudet et Charpentier à cette fin : de venir déjeuner ou dîner (ad libitum) chez votre ami le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques.

J'ai quatre lits à vous offrir.

Voilà ! et ne manquez pas, nom de Dieu !

Donc, je vous attends avec impatience.

N. B. — La mort ne serait point une excuse.

En vous *espérant* je vous embrasse.

Votre vieux.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Mardi, 9 heures, car Monsieur ne dort plus ou presque plus ! 23 mars 1880.

[MON PAUVRE CHAT,]

Je songe avec joie qu'à la fin de la semaine prochaine tu seras ici *enfin*, et que nous nous livrerons, sans compter les bons baisers, à quelques conversations philosophiques !...

Je viens de recevoir ton mot d'hier m'annonçant l'arrivée d'Ernest. Pourquoi donc ne voulait-on pas lui donner son traité? Tout maintenant va bien, c'est le principal.

Mes invités ne se rendront à mon festival que lundi probablement (1). Ils ont du mal à s'entendre sur leur départ. J'aurai une réponse nette vendredi. Suzanne écure et récure, à force ! Jamais elle n'a plus travaillé ! Mon jardinier m'a l'air dans les mêmes dispositions. Quant à *Bouvard et Pécuchet*, leur lenteur me désespère !

(1) Par conséquent le lundi de Pâques, 29 mars 1880.

Quel livre ! je suis à sec de tournures, de mots et d'effets ! L'idée seule de la terminaison du bouquin me soutient, mais il y a des jours où j'en pleure de fatigue *(sic)*, puis je me relève, et trois minutes après, je retombe comme un vieux cheval fourbu...

Non seulement Houzeau ne m'a donné aucun détail sur la visite d'amateurs à ton atelier, mais pas moyen d'en tirer un mot ! de sorte que je ne sais pas du tout ce que signifient ces mots de ton avant-dernière lettre, appliqués à la Princesse : « Très sans façon, légèrement trop peut-être » (style déplorable, d'ailleurs) ; c'est comme pour le dialogue avec Du Camp. Cette manière d'écrire vous fait bombiciner dans le vide, inutilement.

Au déjeuner scientifique de dimanche, croirais-tu que, sur trois savants qu'il y avait là, moi, homme de lettres, j'étais le seul qui eût lu *Hippocrate!...*

Garde le bahut, si ça t'est plus commode. Pourvu qu'il y ait de quoi s'asseoir dans l'anti-chambre, c'est tout ce que je demande.

Je ne vois pas arriver avec plaisir le moment de quitter Croisset, mon rêve étant maintenant la tranquillité.

Adieu, pauvre fille. Nounou.

A GUY DE MAUPASSANT.

Nuit de mercredi [24 mars 1880].

MON CHER BONHOMME,

Je ne sais pas encore quel jour viendront ici Goncourt, Zola, A. Daudet et Charpentier pour y déjeuner ou y dîner et coucher peut-être? Ce soir même ils doivent prendre leur décision que je saurai vendredi matin. Ce sera, je crois, lundi que je les recevrai. Si donc ton œil te le permet, transporte ta personne chez un desdits cocos, informe-toi de leur départ et arrive avec eux.

En admettant que tous passent à Croisset la nuit de lundi, comme je n'ai que quatre lits à offrir, tu prendras celui de la femme de chambre maintenant absente.

Commentaire : il m'est revenu tant de bêtises et d'improbabilités sur le compte de ta maladie que je serais bien aise, pour moi, pour ma seule satisfaction, de te faire examiner par *mon* médecin, Fortin, simple officier de santé, que je considère comme très fort.

Autre observation : si tu n'as pas le sol pour faire le voyage, j'ai un double louis superbe à ton service. Un refus *par délicatesse* serait de la canaillerie à mon endroit.

Dernière guitare : Jules Lemaître, à qui j'ai promis ta protection près de Graziani, se présentera à ton bureau. Il a du talent et c'est un vrai lettré, *rara avis*, auquel il faut donner une cage plus vaste que le Havre.

Peut-être viendra-t-il lundi à Croisset ; et comme mon intention est de vous soûler tous, j'ai invité Fortin pour « prodiguer ses soins aux malades. »

Le festival manquera de splendeur si je n'ai pas mon disciple.

Ton vieux.

---

* A ÉMILE ZOLA.

[Croisset] Vendredi [26 mars 1880].

MON CHER AMI,

Un mot de Mme Charpentier m'apprend que vous serez à Croisset *tous* dimanche vers 4 h. — Très bien ! *Parfait!* Vous y dînerez, coucherez et déjeunerez. *Very well!*

Je vous attends avec une légitime impatience, comme bien vous pensez.

Vous trouverez à la gare des fiacres qui vous mèneront ici directement.

A bientôt donc ; et d'ici là je vous embrasse.

Vôtre.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset, 27 mars 1880].

J'attends au milieu de la semaine prochaine une lettre de toi, me disant le jour et l'heure de ton arrivée, car jamais, je crois, je n'ai eu envie de te voir comme à présent. Nous allons passer ensemble quelques bons jours.

Tu ne me dis pas si tu as reçu, depuis le télégramme d'Ernest, une lettre de lui? Ci-inclus le fragment recopié d'une épître du Moscove. Envoie-le à ton mari, ça lui fera plaisir.

[.....] *Mon disciple*, qui m'est arrivé tantôt, me dit que tu as oublié les jurés du gouvernement, à la tête desquels est d'Osmoy ; il en connaît plusieurs et te recommandera. Demain, je verrai si mes convives en connaissent.

Je peux écrire *moi-même* à Paul Baudry ; mais comment lui désigner ton œuvre? Ton ami Heredia est très intime avec Jules Breton qu'il m'a amené un jour en visite. Quant à Jules Lefebvre et aux autres, adresse-toi à Popelin, qui ne demandera pas mieux que de t'obliger ; ou, ce qui est plus simple, va (sous prétexte de lui demander ses commissions pour moi) chez la bonne princesse et dis-lui qu'elle te donne un coup d'épaule. Son mouvement oratoire dans ton atelier rentre dans ses habitudes... Il ne faut pas plus faire attention à ce qu'elle dit qu'au propos d'un enfant de six ans. Je m'étonne [seulement] qu'elle n'ait pas traité le P. Didon de mouchard et de voleur..., qualifications qui lui sont usuelles. Je l'ai vue déchirer des gens qu'elle recevait ensuite parfaitement bien. Tous les Bonaparte sont ainsi ; ils ont des accès de lyrisme, sans cause !

Hier, bonne visite de Sabatier que j'ai trouvé *très* intelligent, charmant. Nous n'avons causé *que* de choses élevées... Croirais-tu que, depuis huit jours, je n'ai pu faire comprendre, même à G. Pouchet, ce que je désire comme botanique ! F. Baudry, j'en suis sûr d'avance, m'enverra ce qu'il me faut. Ainsi, pour un passage de six lignes, j'ai lu trois volumes, conféré pendant deux heures, et écrit trois lettres ! Vraiment ! quelles drôles de cervelles que celles des savants pour ne pas distinguer une idée accessoire d'une idée principale ! ! ! Tout cela, faute d'habitude littéraire et *philosophique ;* j'en suis stupéfait ! Je t'assure que ce cas est drôle, je te l'expliquerai. Le bon Sabatier viendra déjeuner jeudi.

Mais parlons de ma réception de demain qui sera *gigantesque!* Tous mes

confrères acceptent ! Non seulement ils dîneront, mais ils coucheront ; et leur joie de cette petite vacance est telle que les femmes en sont scandalisées. J'ai aussi invité Fortin « à qui je dois bien ça », selon Mamzelle Julie.

J'ai pris, pour aider Suzanne, Clémence, et le père Alphonse pour servir. Le repas, j'espère, sera bon. « La plus franche cordialité ne cessera de régner... »

Tous ces jours-ci, j'ai eu mal à l'œil gauche. Je me bassine à l'eau très chaude, ce qui me fait du bien.

Fortin, à ma prière, a tantôt, pendant plus d'une heure, examiné mon disciple. On m'avait dit sur sa maladie tant de bêtises et d'incompatibilités que ça me tourmentait. (Je ne sais pas son opinion). Ce qu'il y a de sûr, c'est que Guy souffre beaucoup. Il s'est couché ce soir dès 9 heures. Il a probablement la même névrose que sa mère...

A propos de névrose, voilà deux fois que j'oublie de te dire que Potain (le médecin de Guy) a guéri Mme Lapierre de ses migraines. Celle-ci m'avait chargé de te l'apprendre, et Pouchet, *idem*, dimanche dernier, en t'engageant fortement à aller chez lui.

Adieu, pauvre fille ; deux bécots retentissants de

Ta Nounou.

A LA BARONNE LEPIC.

Dimanche [mars ou avril 1880].

Quel *morceau* que la lettre de votre curé ! On le voit, le bonhomme, avec ses engelures — touchant détail ! et comme lui, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma gratitude.

Je peux la garder, hein? Elle me servira plus tard. Quant aux *Locutions* demandées, je m'arrangerai de ce que m'a envoyé votre chère maman.

Ce sera au mois de mai qu'on me reverra à Paris, — pas avant — je veux finir mon affreux bouquin.

Votre billet était gentil comme un cœur, comme vous, c'est tout dire.

A pleins bras, chère amie, et du fond du cœur, je suis votre

G. F.

P.-S. — Je vous ferai observer que je ne vous parle pas de la *Question du divorce* (1). V'là une scie !

A CHARLES LAPIERRE (2).

Mercredi, 1 heure [mars-avril 1880?]

Mon jardinier m'ayant dit hier qu'il y avait des violettes dans mon jardin, j'avais promis cinquante centimes à sa petite fille si elle m'en faisait un bouquet, — et je comptais vous l'envoyer aujourd'hui pour l'offrir à Madame Lapierre.

(1) *La question du divorce*, d'Alexandre Dumas parut le 2 février 1880.

(2) Autographe conservé au Musée de Croisset. Publiée dans le *Mercure de France* du 15 déc. 1920. — Datée sous toutes réserves.

Il a été impossible d'en trouver plus de cinq ou six !

Il faut donc que la plus belle partie de vous-même se contente des fleurs de mon affection et du parfum de mes respects ! — que je vous prie de lui présenter en l'embrassant de la part de

Saint Polycarpe.

Quand viendrez-vous?

A GUY DE MAUPASSANT.

Dimanche soir, 4 avril 1880.

Lundi dernier, j'ai envoyé à « cet excellent monsieur Baudry » une lettre où je lui présentais mon cas Botanique. Depuis lors, pas de réponse, pourquoi?

Donc, mon bon, je te prie de te transporter immédiatement chez ledit sieur pour que j'en aie le cœur net. S'il ne peut (ou ne veut?) me fournir le renseignement en question, demande-lui *ma note;* c'était la seconde page de ma lettre (il n'a qu'à la détacher de la première), et montre-la à n'importe quel botaniste. Enfin tâche de m'avoir ça. En mettant, bien entendu, les initiales *B. et P.* à la place de Bouvard et Pécuchet.

Rien ne me paraît plus simple, mais jusqu'à présent les gens compétents n'y comprennent goutte ! et je me dépite de rester en plan.

AU MÊME.

Croisset [avril 1880].

Mon cher Ami,

J'ai reçu la lettre de Baudry, qui ne répond à *aucune* de mes questions. (J'en suis à me demander si je suis fou?) Mais en revanche il me donne des conseils sur l'art d'écrire : « Pourquoi vous engagez-vous dans la botanique, que vous ne savez pas? Vous vous exposez à une foule d'erreurs qui n'en seront pas moins drôles pour être involontaires. Il n'y a de bon comique dans cet ordre d'idées que celui qui est prémédité ; celui que l'auteur a fait malgré lui est tout de même comique, mais autrement ! etc. »

Savoure la finesse de ces railleries. Est-ce assez attique?

Et il me reproche de ranger les tubéreuses dans les liliacées, quand je me suis exténué à lui dire que Jean-Jacques Rousseau les classe ainsi, et il m'apprend que dans « les roses, l'ovaire est caché au-dessous des pétales », ce qui est la *phrase même de la lettre que je lui envoie.*

J'ai répondu que je lui demandais pardon tout en réclamant un peu d'indulgence. N'importe ! Me croire *a priori* incapable de donner un renseignement fourni par d'autres, et 2° me juger assez charlatan pour faire rire à mes dépens, c'est vif. Creuse le fait, il me paraît gros de psychologie et j'en reviens à mon dada : « la haine de la littérature ». Vous avez lu 1,500 volumes pour en écrire *un.* Ça n'y fait rien ! du moment que vous savez écrire vous n'êtes pas sérieux et vos amis vous traitent comme un gamin. Je ne cache pas que je la trouve « mauvaise ».

J'en viendrai à bout *tout seul!* dussé-je passer dix ans là-dessus, car j'en suis enragé. Mais tâche par tes relations professorales de me dénicher un botaniste, ça m'épargnerait bien du temps.

Je t'embrasse.

Ton vieux,

dans un état d'exaspération impossible à décrire.

AU MÊME.

Vendredi soir, 16 avril 1880.

MON CHÉRI,

1° Je viens d'envoyer ton adresse à Mme Adam, car je ne peux lire le nom de son secrétaire. Voici le billet. Donc transporte-toi à la *Nouvelle Revue.*

2° As-tu été chez la princesse Mathilde?

3° Dis à Charpentier de m'envoyer deux exemplaires des *Soirées de Médan,* un pour prêter et un pour donner, sans compter le mien que je compte recevoir demain.

4° Ci-inclus la note sur la botanique. Je t'assure que je donnerais 500 francs pour que ton naturaliste me contentât afin de pouvoir embêter cet excellent M. Baudry. Tout se réduit à me dire deux noms propres, puisque sur trois exceptions j'en ai déjà trouvé deux. Il me semble qu'il est impossible d'être plus clair que je ne le suis?

J'ai reçu une lettre exquise de ta chère maman.

Ton œil te fait-il souffrir? J'aurai dans huit jours la visite de Pouchet qui me donnera des détails sur ta maladie à laquelle je ne comprends pas grand'chose.

A MADAME ROGER DES GENETTES.

18 avril 1880.

Je vous trouve bien dure pour *Nana!* Canaille, tant qu'on voudra, mais fort ! Pourquoi est-on, à l'endroit de ce livre, si sévère, quand on a tant d'indulgence pour le *Divorce* de Dumas? Comme pâte de style et tempérament d'esprit, c'est celui-là qui est commun et bas !

Je trouve que *Nana* contient des choses merveilleuses : Bordenave, Mignon, etc., et la fin qui est épique. C'est un colosse qui a les pieds malpropres, mais c'est un colosse.

Cela choque en moi beaucoup de délicatesses, n'importe ! Il faut savoir admirer ce qu'on n'aime pas. Mon roman, à moi, péchera par l'excès contraire. La volupté y tient autant de place que dans un livre de mathématiques. Et pas de drame, pas d'intrigue, pas de milieu intéressant ! Mon dernier chapitre *roule* (si tant est qu'un chapitre puisse rouler) sur la pédagogie et les principes de la morale, et il s'agit d'amuser avec ça ! ! Si je connaissais quelqu'un qui voulût faire un livre dans des données pareilles, je réclamerais pour lui Charenton. A la grâce de Dieu, pourtant !

Je me flattais d'avoir terminé le premier volume ce mois-ci, il ne le sera pas

avant la fin de juin, et le second au mois d'octobre ; j'en ai probablement pour toute l'année 1880. Je me hâte pourtant, je me bouscule pour ne pas perdre une minute et je me sens las jusqu'aux moelles.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Dimanche soir [18 avril 1880].

MON LOULOU,

Mon ami A. Nion est revenu, sur un deuxième billet de moi, me donner des explications sur les justices de paix.

Le sénateur Cordier m'avait invité à déjeuner pour aujourd'hui. Je me suis donc transporté à Rouen. Réception très cordiale, charmante.

Sur le port, vue, coupe, élévation et perspective de Gustave Roquigny. Échange de salut, digne !

Vu l'absence de fiacres et la plénitude des tramways, *retour à pied !* jusqu'au bas de la côte de Déville, soit ennui et marronnage de M. G. F., pionçage de 4 à 6 heures.

Ce matin, j'ai reçu d'un compositeur anglais, M. Lee, la demande de faire la musique du *Château des Cœurs* pour le théâtre du Strand. J'ai répondu (en vrai Normand) que je lui dirais oui ou non d'ici à quelque temps. La pauvre Féerie serait-elle enfin jouée? verrais-je le Pot-au-feu sur les planches?

La *Revue des Deux-Mondes*, dernièrement (à ce que m'a dit Cordier), dans un article sur l'Hystérie, m'a vanté comme médecin et a cité en preuve *Salammbô*.

Zola, Céard, Huysmans, Hennique, Alexis et mon disciple m'ont envoyé les *Soirées de Médan*, avec une dédicace collective très aimable. Je suppose que Guy t'en aura envoyé un exemplaire (à moins qu'il n'en possède pas). J'ai relu *Boule de Suif*, que je persiste à considérer comme un chef-d'œuvre, et le jugement de mon amie Mme Brainne (à qui j'en veux pour cela) est celui d'une oie ; elle s'est coulée dans mon estime par cette critique, *la littérature* étant la base de tout...

Je n'écrirai pas à Bergerat, parce que je suis en froid avec lui (à propos de la publication du *Château des Cœurs*) et que je tiens à le bafouer, dans son bureau, en public. Donc, je ne veux, d'ici là, lui demander aucun service. *Mais* adresse-toi, pour tout ce qui est réclames et articles, à quelqu'un de plus considéré que lui, c'est-à-dire au magnifique Heredia. Burty, en ces matières, a le bras long.

A ta place, je ne ferais pas de visite à X*** qui s'est conduit envers moi comme un polisson. Je garde sa lettre comme un monument d'impertinence, et je ne demande qu'un prétexte pour lui placer ma botte au c... ; et d'ailleurs, plus tu avances dans la « carrière artistique », mon loulou, plus tu verras que tout ce qu'on dit qu'il « faut faire, pour réussir » ne sert absolument à rien. Au contraire ! le public n'est pas si bête que ça. Il n'y a de bête en fait d'Art, que 1° le gouvernement, 2° les directeurs de théâtre, 3° les éditeurs, 4° les rédacteurs en chef des journaux, 5° les critiques *autorisés ;* enfin tout ce qui détient le Pouvoir, parce que le Pouvoir est essentiellement stupide. Depuis que la terre tourne, le Bien et le Beau ont été en dehors de lui.

Telles sont les idées de ton « vertueux » oncle qui t'embrasse.

A GUY DE MAUPASSANT (1).

[Croisset, 20 ou 21 avril 1880].

J'ai reçu ce matin une incompréhensible lettre de quatre pages signée Harry Allis ! Il paraît que je l'ai blessé ! En quoi? En tous cas je viens de lui demander pardon. Vivent les jeunes ! ! !

J'ai relu *Boule de Suif* et je maintiens que c'est un chef-d'œuvre. Tâche d'en faire une douzaine comme ça ! et tu seras un homme ! L'article de Wolff m'a comblé de joie. O eunuques !

Mme Brainne m'a écrit qu'elle en était enchantée ; *idem* de Mme Lapierre ! ! !

Te souviens-tu que tu m'avais promis de te livrer à des recherches dans Barbey, d'Aurevilly (département de la Manche). C'est celui-là qui a écrit sur moi cette phrase : « Personne ne pourra donc persuader à M. Flaubert de ne plus écrire? » Il serait temps de se mettre à faire des extraits dudit sieur. Le besoin s'en fait sentir.

Et la botanique, *quid?* Comment va la santé? Et le volume de vers?

Sarah Bernhardt me semble gigantesque ! Et « les pères de famille » pétitionnant pour les congrégations ! L'époque est farce décidément.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Jeudi, 4 heures, 22 avril 1880.

As-tu lu enfin *Boule de Suif?* Mme Brainne m'en a écrit l'éloge — ô revirements ! — et elle viendra à Rouen, mardi prochain, pour la Saint-Polycarpe (2). Ma bonne y est conviée, ce qui me paraît la flatter beaucoup.

Samedi prochain, dans l'après-midi, j'aurai la visite d'adieu de Jules Lemaître, nommé professeur de littérature à Alger [.....].

Bouvard et Pécuchet ont avancé cette semaine. Quand j'arriverai à Paris, je n'aurai plus que les deux scènes finales. L'idée de quitter Croisset m'embête de plus en plus, tant je redoute 1° la banalité du chemin de fer ; 2° le tapage des voitures, etc., etc. ! et toutes les bêtises que je vais entendre ! Sans blague aucune, je me sens profondément ours des cavernes, et l'Humanité me dégoûte, depuis les illustrations de la *Vie Moderne* jusqu'aux pétitions des pères de famille en faveur de ces excellents jésuites !

Tu ne me dis rien de la pièce de Mme Régnier (3). Le divin Sarcey ne m'en a pas l'air enthousiaste.

J'attends ton mari d'un moment à l'autre.

Et une bonne (c'est-à-dire longue) lettre de mon Caro, très prochainement.

Deux forts bécots.

Nounou.

---

(1) Dans les éditions antérieures cette lettre était faussement réunie à celle du 24 mars, à Maupassant, comme ne faisant qu'un avec elle. L'article d'Albert Wolff sur les *Soirees de Médan*, parut seulement le 19 avril dans *le Figaro*.

(2) Cette année-là, 27 avril.

(3) *Les Folies de Valentine*, comédie, par Daniel Darc, représentée pour la première fois au Gymnase le 13 avril 1880, publiée chez Charpentier le 26 avril.

A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset, 25 avril 1880].

MON JEUNE HOMME,

Tu as raison de m'aimer, car ton vieux te chérit. J'ai lu immédiatement ton volume, que je connaissais, du reste, aux trois quarts. Nous le reverrons ensemble. Ce qui m'en plaît surtout, c'est qu'il est personnel. Pas de chic ! pas de pose ! ni parnassien, ni réaliste (ou impressionniste, ou naturaliste).

Ta dédicace (1) a remué en moi tout un monde de souvenirs : ton oncle Alfred, ta grand'mère, ta mère, et le bonhomme, pendant quelque temps, a eu le cœur gros et une larme aux paupières.

Collectionne-moi tout ce qui paraîtra sur *Boule de Suif* et sur ton volume de vers.

Je suis scié par les panégyriques de Duranty ! est-ce qu'il va succéder au « baron Taylor? »

Quand tu viendras à Croisset, fais-moi penser à te montrer l'article de cet excellent Duranty sur *Bovary*. Il faut garder ces choses-là.

Sarah Bernhardt est « une expression sociale ». Voyez *Vie Moderne* d'hier (2), article de Fourcaud. Où s'arrêtera le délire de la bêtise?

AU MÊME.

[Croisset, vers le 25 avril 1880].

Non ! ça ne suffit pas ! bien que ce soit déjà mieux. Les anémones (dans la famille des renonculacées) sans calice, très bien. Mais pourquoi Jean-Jacques Rousseau (dans sa botanique) a-t-il dit : « la plupart » des liliacées en manquent? Ce « la plupart » signifie que certaines liliacées en manquent ! Ledit Rousseau n'étant pas savant, mais observateur de « la Nature », il s'est peut-être trompé ? pourquoi et comment ! Bref, il me faut une exception à la règle. Je l'ai déjà avec certaines renonculacées ; mais 2° il me *faut une exception à l'exception*, malice qui m'est suggérée par le « la plupart » du citoyen de Genève.

Il va sans dire que je ne tiens à aucune famille, pourvu que la plante soit vulgaire.

Je te dirai ce que je pense des œuvres de tes collègues. Hennique a raté un bien beau sujet. Céard parle de ce qu'il ignore absolument : la corruption de l'empire ; comme *tous ceux*, du reste, qui traitent cette matière, à commencer par le père Hugo. La vérité est bien plus forte et plus simple.

Boule de Suif écrase le volume, dont le titre est stupide.

D'aujourd'hui en quinze je ferai mes paquets.

Occupe-toi de ma botanique et donne-moi une réponse le plus tôt possible,

---

(1) « A Gustave Flaubert, à l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous ».

(2) La *Vie Moderne* du 24 avril 1880 (n° 17). Article sur « Le Théâtre », à propos de la reprise de l'*Aventurière*, d'Émile Augier, avec Sarah Bernhardt dans le rôle de doña Clorinde.

A SA NIÈCE CAROLINE.

[Croisset] Mercredi [28 avril 1880].

Je suis encore tout ahuri de la Saint-Polycarpe ! Les Lapierre se sont surpassés ! ! ! J'ai reçu près de 30 lettres, envoyées de différentes parties du monde ! et trois télégrammes pendant le dîner. L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objets de sainteté, etc., m'ont adressé leurs hommages.

Comme cadeaux on m'a donné une paire de chaussettes de soie, un foulard, trois bouquets, une couronne, un portrait (espagnol) de saint Polycarpe, une dent (relique du Saint), et il va venir une caisse de fleurs de Nice !

Un orchestre commandé a fait faux bond.

Épîtres de Raoul-Duval et de ses deux filles. Vers du jeune Brainne.

Toutes les lettres (y compris celle de Mme Régnier) avaient comme en-tête la figure de mon patron.

J'oubliais un menu composé de plats tous intitulés d'après mes œuvres.

Véritablement, j'ai été *touché* de tout le mal qu'on avait pris pour me divertir.

Je soupçonne mon disciple d'avoir fortement coopéré à ces farces aimables.

Je suis bien content que tu admires *Boule de Suif*, un vrai chef-d'œuvre, ni plus ni moins, et qui vous reste dans la tête.

N. B. Procure-toi le numéro du *Gil Blas* paru mercredi. Il y a là, de Richepin, un jugement sur la bande Zola, qui est parfait. Que dis-tu de la dédicace du volume [de vers] de Guy? N'est-ce pas que c'est gentil?

Oui, mon pauvre loulou, l'autre semaine nous nous trimbalerons ensemble. Nous irons *voir des expositions !* et je me rengorgerai au bras de ma fameuse nièce... Il faudra que tu restes avec moi au moins huit jours, et je suis sûr que tu n'auras pas avec moi le mutisme de la mère Desvilles.

Serai-je, dans dix jours, au point où je voudrais être avant de quitter Croisset? j'en doute ! Et quand finira mon livre? problème. Pour qu'il paraisse l'hiver prochain, je n'ai pas d'ici là une minute à perdre. Mais, par moments, il me semble que je me liquéfie comme un vieux camembert, tant je me sens fatigué !

Huit jours de bavette avec l'altière Vasti me délasseront.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

Nounou.

Le portrait de Renan est parfait...

J'ai trouvé, à Sahurs, du CIDRE ! ! ! qui doit être en route pour Paris.

J'attends vendredi ton mari à dîner.

AU DOCTEUR PENNETIER.

MON CHER AMI, [Croisset, fin avril-début mai 1880].

Pourriez-vous, demain, me montrer des dessins de *Rubiacées* (gratteron, muguet) qui n'ont point de calice, — et la représentation exacte d'une Shérarde (ou *Shérardia*) plante de la même famille, qui en possède un !

Ainsi, j'ai ce qu'il me faut : une exception à la règle, et une exception à l'exception [1] !

Tout à vous, et à demain. Vôtre.

A SA NIÈCE CAROLINE.

Dimanche, 2 mai 1880.

Ah ! mon pauvre chat, « la Carrière des Arts » est pleine de déceptions ! on t'a mal placée au Salon, et Bergerat continue à me placer encore plus mal dans sa feuille de chou ! Dans le numéro de ce matin, il arrête net une scène pour un article sur le sport ! Voilà comme on est *toujours* traité, le contraire est l'exception, et ces messieurs-là ont la gueule enfarinée de grands mots !

Malgré mon stoïcisme, je trouve que tu aurais tort de t'en tenir là. Est-ce que, par l'illustre Heredia, Burty ou mon disciple, il n'y aurait pas moyen de changer de place? Comment n'es-tu pas morte de ta journée de vendredi? et Mme *** qui veut venir au vernissage ! Pourquoi? Il est vrai que je ne comprends plus rien aux contemporains. Paris me dégoûte par sa démence. C'est dans huit jours que j'y serai ; eh bien ! je ne m'en réjouis pas ! au contraire ! et je crois que mon plus grand plaisir sera de bécoter à l'arrivée mon Caro.

Il est maintenant 9 heures. Monsieur est levé depuis 7 heures 1 /2. Monsieur ne dort plus. Je voudrais samedi prochain être arrivé au bord de l'avant-dernière scène. Or, je n'ai pas une minute à perdre. Ce soir, pourtant, dîner chez Pennetier.

Guy m'a envoyé *mon* renseignement botanique : *j'avais raison !* enfoncé M. Baudry ! Je tiens mon renseignement du professeur de botanique du Jardin des Plantes ; et *j'avais raison* parce que l'esthétique est le Vrai, et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode) on ne se trompe pas. La réalité ne se plie point à l'idéal, mais la confirme. Il m'a fallu pour *Bouvard et Pécuchet* trois voyages en des régions diverses avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. Ah ! ah ! je triomphe ! Ça, c'est un succès ! et qui me flatte...

Avant de procéder (sous-entendu à ma toilette), je vais prévenir Charpentier que la semaine prochaine je lui demanderai des comptes, et par la même occasion, lui adresser quelques paroles bien senties sur sa jolie revue. Bergerat aura son paquet chez moi, devant une *nombreuse*.

Adieu, pauvre chat ; j'attends une lettre de toi au milieu de la semaine, puis je t'enverrai un mot pour te dire mon arrivée. Je n'ai plus de recommandations à faire pour le désencombrement du logis, je crois ?

As-tu vuidé le bas de la bibliothèque ?

Je te baise à pincettes.

Vieux.

---

(1) Voir *Bouvard et Pécuchet* (éd. du Centenaire), p. 289.

* A GEORGES CHARPENTIER.

Dimanche 2 mai [1880].

Comme le Rédacteur en chef me paraît devenu gâteux, je m'adresse à l'Éditeur.

Leur numéro d'hier est le *comble !* Une scène, à son milieu, arrêtée net par un article de sport (1), me paraît une drôle de façon de respecter la littérature ! Si vos abonnés préfèrent à mon œuvre la vue d'une grille, ou celle du Pont-Neuf (comme actualité), ou des portraits de botte, ils n'avaient que faire de ma prose.

Enfin, je regarde cette publication comme une cochonnerie que vous m'avez faite, à moi, ce qui n'est pas bien de la part d'un ami. Je m'étais fié à vous deux. Vous m'avez trompé, voilà tout. Je n'ai pas voulu vous en parler quand vous êtes venu à Pâques pour ne point gâter « cette petite fête de famille » ! Mais la chose me reste sur le cœur. De toutes les avanies que j'ai endurées pour le *Château des Cœurs* celle-là est la plus forte. On rejetait mon manuscrit ; on ne chiait pas dessus !

Vous me *paierez* cela, mon bon, je vous en préviens.

Attendez-vous donc, la semaine prochaine, à me voir dans des dispositions peu commodes. Puisque j'ai eu la bêtise de consentir à des illustrations (chose anti-littéraire), il faut maintenant les recommencer pour le volume, pas une n'ayant de rapport avec le texte. C'est donc une autre publication à faire, et il faut s'y mettre *tout de suite*, pour qu'elle précède mon roman. Pensez-y.

Là-dessus, comme vous êtes gentil tout de même, et que je suis une bedolle, je vous embrasse.

Tendres respects à Mme Charpentier.

A GUY DE MAUPASSANT.

[Croisset, 3 mai 1880].

C'est fait, ma lettre pour Banville sera à Paris ce soir.

La semaine prochaine apporte-moi la liste des idiots qui font des comptes rendus, soi-disant littéraires, dans les feuilles. Alors nous dresserons « nos batteries ». Mais souviens-toi de cette vieille maxime du bon Horace : *Oderunt poetas.*

Et puis l'Exposition ! ! ! Monsieur ! ! J'en suis scié déjà ! Elle m'em... d'avance. J'en dégueule d'ennui, par anticipation.

A propos d'arts inférieurs, j'ai adressé hier au jeune Charpentier une première aux Corinthiens, qui ne figurera pas dans le bazar de la *Vie Moderne.* Dans leur dernier numéro ils ont coupé une scène juste à son milieu, pour un article de sport, et, au lieu de faire le dessin du décor, c'est une vue du Pont-Neuf. Actualité palpitante. L'importance attachée à des niaiseries, le pédantisme de la futilité m'exaspèrent. Bafouons le chic !

(1) Voir la *Vie Moderne* du 1er mai 1880, le *Château des Cœurs*, xe tableau, scène I à III, celle-ci coupée en effet au milieu d'une réplique par un article sur le *sport hippique.*

Il est à remarquer que le *Château des Cœurs* est signé dans la *Vie Moderne* : « G. Flaubert, L. Bouilhet, Ch. d'Osmoy ».

Huit éditions des *Soirées de Médan ?* Les *Trois Contes* en ont eu quatre. Je vais être jaloux.

Tu me verras au commencement de la semaine prochaine.

A MAXIME DU CAMP.(1)

[Croisset, 6 ou 7 mai 1880].

(fragment.)

Lundi prochain, j'irai embrasser ta seigneurie ; j'ai à peu près terminé mon livre ; ce qui me reste à faire est peu de chose. Il y a [si] longtemps que je ne t'ai vu [et] que je me hâte, afin d'arriver avant ton départ.[.....]

---

(1) Publiée dans les *Souvenirs littéraires. Avant propos*, p. 1. M. Edouard Maynial, dans un très intéressant article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1922, signale des variantes entre ce texte, tel qu'il a paru dans le volume des *Souvenirs*, et celui qu'avait donné auparavant la *Revue des Deux-Mondes*, juin 1881 à octobre 1882, où ils ont été d'abord publiés. Je note ici entre crochets les variantes de la *Revue*. — Il est très possible, comme le dit M. Maynial, que ce billet ne soit pas authentique. Du Camp dit l'avoir reçu à Paris le 8 mai. Il faut donc admettre qu'il aurait été écrit le 6 ou le 7.

TABLE DES MATIÈRES

1871

A sa nièce Caroline (janvier) 1
A la même (1er février) 2
A Edmond de Goncourt (31 janvier-1er février). 3
A Madame Régnier (11 mars) 3
A George Sand (11 mars) 4
A sa nièce Caroline (16 mars). 5
A la même (19 mars) 5
A Madame Charles Lapierre (19 mars). 6
A sa nièce Caroline (20 mars). 6
A la même (21 mars) 7
A la même (23 mars) 7
A la même (25 mars) 8
A Madame Roger des Genettes (30 mars) 8
A George Sand (31 mars) 9
A la Baronne Jules Cloquet (31 mars). 10
A sa nièce Caroline (5 avril) 10
A la même (9 avril). 11
A la même (18 avril) 12
A George Sand (24 avril) 12
A Madame Roger des Genettes (27? avril) 13
A George Sand (29 avril) 13
A Ernest Feydeau (30 avril) 15
A sa nièce Caroline (30 avril). 16
A la même (10 mai). 17
A Ernest Feydeau (10 mai) 17
A Madame Maurice Schlésinger (22 mai). 18
Au docteur Jules Cloquet (24? mai) 18
A Charles Lapierre (27 mai) 19
A sa nièce Caroline (8 juin) 21
A George Sand (11 juin). 22
A Madame Régnier (11 juin). 22
A sa nièce Caroline (14 juin). 23
A Madame Roger des Genettes (17 juin). 24
A sa nièce Caroline (17 juin) 24

A la même (24 juin) 25
A Ernest Feydeau (29 juin) 25
A sa nièce Caroline (2 juillet) 27
A la même (3-4 juillet) 27
A la Baronne Jules Cloquet (juillet?) 28
A Madame Roger des Genettes (juillet) 28
A George Sand (25 juillet) 29
A sa nièce Caroline (1er août) 30
A la même (2? août) 30
A la même (4 août) 31
A Ernest Feydeau (8 août) 32
A sa nièce Caroline (9 août) 32
A Théophile Gautier (12 août) 33
A sa nièce Caroline (13 août) 33
A George Sand (6 septembre) 34
A Madame Maurice Schlésinger (6 septembre) 35
A George Sand (8 septembre) 35
A sa nièce Caroline (8 septembre) 37
A la même (17 septembre) 37
A George Sand (4 ou 5 octobre) 38
A Madame Roger des Genettes (6 octobre) 39
A Eugène Delattre (12 octobre) 40
A sa nièce Caroline (12 octobre) 40
A George Sand (18 octobre) 41
A sa nièce Caroline (26 octobre) 42
A Eugène Delattre (octobre-novembre) 43
A sa nièce Caroline (1er-2 novembre) 44
A la même (6 novembre) 44
A la même (12 novembre) 45
A George Sand (14 novembre) 46
A sa nièce Caroline (22? novembre) 47
A Madame Régnier (30 novembre) 47
A Émile Zola (novembre) 48
A George Sand (1er décembre) 48
A sa nièce Caroline (début de décembre) 49
A Madame Roger des Genettes (entre le 5 et le 12 décembre) 49
A sa nièce Caroline (décembre) 50
A Leconte de Lisle (décembre) 51
A Edmond de Goncourt (20? décembre) 51

1872

A Madame Régnier (fin 1871 ou début 1872) 51
A Charles-Edmond (1872?) 52
A une amie, fragments (1872, entre janvier et avril) 52
A la même amie, fragments (dates incertaines) 53
A sa nièce Caroline (1872?) 54
A la même (1872) 54
A George Sand (21 janvier) 54
A la même (23 janvier) 55
A la même (28 janvier) 56
A Ernest Feydeau (février?) 57
A Théophile Gautier (début de février) 57
A Madame Roger des Genettes (début de février) 57
A George Sand (mi-février) 58

A Théophile Gautier (mi-février) 58
A Charles-Edmond (20 février) 58
A George Sand (entre le 20 et le 28 février) 59
A Théophile Gautier (février-mars) 60
Au même (février-mars) 60
A Alphonse Daudet (mars) 60
A George Sand (début de mars) 61
A sa nièce Caroline (11 mars) 62
A Philippe Leparfait (mars) 63
A sa nièce Caroline (26 mars) 63
A la même (28 mars) 63
A George Sand (fin mars) 64
A Jules Troubat (31 mars) 65
A Maxime Du Camp (6 avril) 65
Au docteur Jules Cloquet (6-7 avril) 65
A Edmond de Goncourt (6-7 avril) 66
A George Sand (16 avril) 66
A Ernest Feydeau (milieu d'avril) 66
A Edmond de Goncourt (19 avril) 69
A sa nièce Caroline (25 avril) 69
A la même (29 avril) 70
A George Sand (fin avril-début de mai) 70
A sa nièce Caroline (5-6 mai) 71
A la même (10 mai) 72
A Madame Roger des Genettes (15 mai) 72
A Théophile Gautier (19 mai) 73
A Madame Maurice Schlésinger (27-28 mai) 73
A George Sand (4 juin) 74
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie (5 juin) 74
A George Sand (13 juin) 75
A sa nièce Caroline (13 juin) 75
A la même (19 juin) 76
A la même (23 juin) 76
A George Sand (12 juillet) 78
A la Baronne Jules Cloquet (début d'août) 78
A Madame Roger des Genettes (19 août) 79
A sa nièce Caroline (22 août) 80
A George Sand (22 août) 81
A sa nièce Caroline (26 août) 81
A la même (1er septembre) 82
A la même (5 septembre) 83
A la même (8 septembre) 84
A la même (14 septembre) 85
A Philippe Leparfait (17 septembre) 86
A la Baronne Lepic (24 septembre) 86
A sa nièce Caroline (24 septembre) 87
A Madame de Voisins d'Ambre [Pierre Cœur] (24 septembre) 88
A sa nièce Caroline (27 septembre) 89
A la même (28 septembre) 90
A Madame Roger des Genettes (5 octobre) 90
A Madame Maurice Schlésinger (5 octobre) 91
A sa nièce Caroline (5 octobre) 92
A la même (9 octobre) 92
A Georges Charpentier (9 octobre) 93
A sa nièce Caroline (19 octobre) 93
A la même (25 octobre) 94

A Ernest Feydeau (28 octobre) 95
A George Sand (28 octobre) 95
A Madame Gustave de Maupassant (30 octobre) 97
A sa nièce Caroline (2 novembre) 97
A la même (9 novembre) 98
Au docteur Jules Cloquet (15 novembre) 98
A Ernest Feydeau (mi-novembre) 99
A George Sand (25 novembre) 99
A la même (27 novembre) 100
A la même (4 décembre) 101
A la même (12 décembre) 103
A Ernest Feydeau (fin décembre) 104

1873

A Madame Régnier (janvier) 104
A Philippe Leparfait (24 janvier) 105
A George Sand (3 février) 106
A Madame Gustave de Maupassant (23 février) 107
A George Sand (11 mars) 107
A la même (20 mars) 108
A sa nièce Caroline (5-6 avril) 108
A George Sand (23 avril) 109
A sa nièce Caroline (fin avril-début de mai) 110
A la même (8 mai) 110
A la même (20-21 mai) 111
A la même (24 mai) 111
A George Sand (entre le 25 et le 31 mai) 112
A sa nièce Caroline (fin mai-début de juin) 114
A Georges Charpentier (17 juin) 114
A sa nièce Caroline (18 juin) 115
A Madame Roger des Genettes (18 juin) 115
A Guy de Maupassant (20 juin) 116
A sa nièce Caroline (21 juin) 117
A Edmond de Goncourt (25 juin) 117
A Ernest Feydeau (3 juillet) 118
A George Sand (3 juillet) 121
A George Charpentier (17 juillet) 121
A George Sand (20 juillet) 122
A sa nièce Caroline (26 juillet) 123
A la même (29 juillet) 123
A la même (2 août) 124
A Madame Roger des Genettes (4 août) 125
A sa nièce Caroline (10 août) 126
A la même (15 août) 127
A la même (21 août) 127
A la même (25 août) 128
A George Sand (5 septembre) 129
A sa nièce Caroline (5 septembre) 130
A la même (9 septembre) 131
A Victor Hugo (9 septembre) 132
A Georges Charpentier (14 septembre) 132
Au même (16 septembre) 133
A sa nièce Caroline (17 septembre) 133
A la même (24 septembre) 134

A Ernest Feydeau (septembre) 134
A Madame Roger des Genettes (septembre) 135
A sa nièce Caroline (5 octobre) 137
A la même (27? octobre) 138
A Madame Régnier (30 octobre) 138
A Madame Roger des Genettes (30 octobre) 139
A George Sand (30 octobre) 140
A sa nièce Caroline (30 octobre) 141
A la même (4 novembre 141
A la même (14 novembre) 142
A la même (17-18 novembre) 143
A la même (22 novembre) 144
A la même (26 novembre) 145
A la même (2 décembre) 147
A Madame Roger des Genettes (2 décembre) 148
A Madame Gustave de Maupassant (2 décembre) 148
A Georges Charpentier (décembre, avant le 11) 149
A sa nièce Caroline (11 décembre) 149
A Madame Roger des Genettes (12 décembre) 151
A sa nièce Caroline (15 décembre) 151
A George Sand (30 décembre) 152
A Madame Roger des Genettes (décembre?) 153
A la même (1873?) 154
A Madame Régnier (1873?) 154

1874

A Carvalho (janvier) 155
A Georges Charpentier (janvier) 156
A la Baronne Lepic (janvier) 157
A George Sand (7 février) 157
A Madame Roger des Genettes (18 février) 158
A sa nièce Caroline (23? février) 159
A Madame Roger des Genettes (février) 159
A George Sand (28 février) 159
A sa nièce Caroline (28 février) 160
A Georges Charpentier (6 mars) 161
A Madame Georges Charpentier (7 ou 8 mars) 161
A George Sand (12 mars) 162
A la même (15 mars) 163
A Alphonse Daudet (17 mars) 164
A Georges Charpentier (mars) 164
Au même (mars) 164
A George Sand (8 avril) 165
A Georges Charpentier (avril) 166
A George Sand (1er mai) 166
A Madame Roger des Genettes (1er mai) 167
A Eugène Delattre (mai) 168
A Georges Charpentier (20 mai) 171
A George Sand (26 mai) 171
A Georges Charpentier (26 mai) 172
A Émile Zola (3 juin) 172
A Georges Charpentier (début de juin) 174
A sa nièce Caroline (12 juin) 174

A la même (16 juin) 175
A Madame Roger des Genettes (17 juin) 176
A sa nièce Caroline (24 juin) 177
A George Sand (3 juillet) 179
A sa nièce Caroline (8 juillet) 180
A Georges Charpentier (10 juillet) 181
A sa nièce Caroline (12 juillet) 181
A Madame Roger des Genettes (14 juillet) 182
A George Sand (14 juillet) 183
A sa nièce Caroline (15 juillet) 184
A la même (19 juillet) 185
A la même (24 juillet) 186
A la même (25 juillet) 186
A Guy de Maupassant (28 juillet) 186
A Georges Charpentier (28 juillet) 187
A Émile Zola (2 août) 187
A sa nièce Caroline (6 août) 188
A Madame Georges Charpentier (6 août) 188
A sa nièce Caroline (16 août) 189
A la même (août) 190
A la même (28 août) 190
A la même (30 août) 191
A la même (4 septembre) 191
A la même (7 septembre) 192
A la même (13 septembre) 193
A Georges Charpentier (septembre) 194
Au même (septembre) 194
A sa nièce Caroline (19 septembre) 195
A Georges Charpentier (20 septembre) 195
A Edmond de Goncourt (22 septembre) 196
A sa nièce Caroline (24 septembre) 197
A George Sand (26 septembre) 198
A sa nièce Caroline (1er octobre) 199
A la même (8 octobre) 199
A Émile Zola (8 octobre) 200
A sa nièce Caroline (11 octobre) 200
A Émile Zola (11 octobre) 201
A sa nièce Caroline (15 octobre) 201
A la même (20 octobre) 202
A Georges Charpentier (25? octobre) 202
A Émile Zola (28 octobre) 203
A sa nièce Caroline (3 novembre) 203
A Émile Zola (10 novembre) 204
A sa nièce Caroline (14 novembre) 204
A la même (22 novembre) 205
A Georges Charpentier (23 novembre) 205
A Émile Zola (23 novembre) 206
A George Sand (2 décembre) 206
A Georges Charpentier (2 décembre) 207
Au même (décembre) 207
Au même (décembre) 207
Au même (décembre) 208
Au même (décembre, après le 25) 208
A George Sand (décembre) 209
A Henri Brainne (30 décembre) 209

1875

A sa nièce Caroline (3 janvier) 210
A Alphonse Daudet (9 février) 210
A Monsieur X*** (17 mars) 211
A sa nièce Caroline (24 ou 25 mars) 211
A George Sand (27 mars) 211
A Georges Charpentier (avril) 212
A Madame Roger des Genettes (avril) 213
A Madame Georges Charpentier (avril) 214
A George Sand (10 mai) 214
A sa nièce Caroline (10 mai) 215
A la même (8 juillet) 216
A la même (9 juillet) 217
A la même (11 juillet) 217
A la même (12 juillet) 218
A la même (14 juillet) 219
A la même (15 juillet) 219
A la même (17 juillet) 220
A la même (23 juillet) 220
A Georges Charpentier (fin juillet-début d'août) 221
A Émile Zola (13 août) 221
A sa nièce Caroline (18 septembre) 222
A la même (21 septembre) 223
A la même (25 septembre) 224
A la même (30 septembre) 226
A la même (2 octobre) 226
A Madame Roger des Genettes (3 octobre) 227
A sa nièce Caroline (7 octobre) 227
A la même (11 octobre) 229
A la même (17 octobre) 229
A la même (21 octobre) 230
A Madame Roger des Genettes (octobre) 233
A sa nièce Caroline (25 octobre) 233
A George Sand (11 décembre) 234
A la même (décembre, après le 20) 235

1876

A George Sand (6 février) 236
A Alphonse Daudet (10 février) 238
A George Sand (18 février) 238
A la même (8 mars) 239
A Jules Troubat (10 mars) 239
A George Sand (mars, entre le 10 et le 14) 240
A Madame Roger des Genettes (du 13 au 18 mars) 241
A Félix Frank (avril) 241
A George Sand (3 avril) 242
A Georges Charpentier (fin avril) 242
A Madame Roger des Genettes (fin avril) 243
A sa nièce Caroline (12 mai) 243
A Ernest Renan (du 19 au 26 mai) 244
A Madame Maurice Sand (25 mai) 244

A la même (3 juin) 245
A sa nièce Caroline (13 juin) 245
A la même (17 juin) 246
A Mademoiselle Leroyer de Chantepie (17 juin) 247
A Madame Roger des Genettes (19 juin) 248
A Maurice Sand (25 juin) 249
A sa nièce Caroline (26 juin) 250
A la même (1er juillet) 250
A la même (8 juillet) 251
Au Docteur Pennetier (juillet) 252
A sa nièce Caroline (14 juillet) 252
A Eugène Fromentin (19 juillet) 253
A sa nièce Caroline (20 juillet) 254
A la même (22 juillet) 254
A Émile Zola (23 juillet) 256
A Guy de Maupassant (23 juillet) 257
A Madame Roger des Genettes (fin juillet) 258
A Guy de Maupassant (août) 258
A sa nièce Caroline (3 août) 259
A la même (7 août) 260
A la même (10 août) 261
A la même (17 août) 262
A la même (23 août) 263
A la même (8 septembre) 264
A la même (11 septembre) 265
A la même (15 septembre) 266
A Madame Roger des Genettes (27 septembre) 266
A Madame Tennant (19 octobre) 267
A Guy de Maupassant (25 octobre) 267
A Maurice Sand (31 octobre) 268
A sa nièce Caroline (4 décembre) 269
A la même (9 décembre) 270
A Ernest Renan (13 décembre) 272
A Ivan Tourgueneff (14 décembre) 272
A sa nièce Caroline (15 décembre) 273
A la même (20 décembre) 274
A Madame Régnier (24 décembre) 276
A Guy de Maupassant (25 décembre) 276
A Madame Tennant (25 décembre) 276
A sa nièce Caroline (25 décembre) 277
A la même (31 décembre) 278
A Edmond de Goncourt (31 décembre) 279

1877

A Émile Zola (5 janvier) 280
A sa nièce Caroline (7 janvier) 283
A la même (12 janvier) 284
A la même (17 janvier) 285
A Guy de Maupassant (18 janvier) 286
A sa nièce Caroline (21 janvier) 286
A Alfred Baudry (24 janvier) 287
A sa nièce Caroline (24-25 janvier) 287
A la même (28 janvier) 288

A Georges Charpentier (1er février) . . . 289
A Jules Troubat (7 février) . . . 289
A Madame Roger des Genettes (15 février) . . . 289
A Madame Tennant (16 février) . . . 290
A Madame Roger des Genettes (février) . . . 291
A Madame Tennant (février-mars) . . . 291
A Georges Charpentier (13 mars) . . . 292
Au même (mars) . . . 292
Au Docteur Le Plé (29 mars) . . . 293
A Georges Charpentier (2? avril) . . . 293
A Madame Roger des Genettes (2 avril) . . . 294
Au Docteur Le Plé (11 avril) . . . 295
Au même (15 avril) . . . 296
A Georges Charpentier (avril) . . . 296
Au même (avril) . . . 296
Au même (avril) . . . 297
Au même (avril) . . . 297
Au même (17? avril) . . . 297
Au même (avril) . . . 298
Au même (27 avril) . . . 298
Au même (avril) . . . 299
A Léon Cladel (30 avril) . . . 299
A Georges Charpentier (début de mai) . . . 299
Au même (3 mai) . . . 300
Au même (mai) . . . 300
A Léon Cladel (9 mai) . . . 301
A M*** (21 mai) . . . 302
Au Docteur Le Plé (27 mai) . . . 302
A Georges Charpentier (mai) . . . 303
Au même (29 mai) . . . 303
Au même (mai?) . . . 303
A Guy de Maupassant (fin mai?) . . . 304
A Madame Roger des Genettes (30 mai) . . . 304
A Leconte de Lisle (30 mai) . . . 305
A sa nièce Caroline (début de juin) . . . 305
A la même (6-7 juin) . . . 306
A Jean-Bernard Passérieu (juin) . . . 307
A Alphonse Daudet (juin) . . . 307
A Jean-Bernard Passérieu (18 juin) . . . 307
A sa nièce Caroline (21 juin) . . . 308
Au Docteur Le Plé (juin) . . . 308
A Madame Roger des Genettes (juillet) . . . 309
A Madame Tennant (10 juillet) . . . 309
A la même (23 juillet) . . . 309
A Madame Roger des Genettes (août) . . . 310
A sa nièce Caroline (21 août) . . . 311
A la même (29 août) . . . 311
A Maurice Sand (29 août) . . . 312
A sa nièce Caroline (2 septembre) . . . 313
A la même (6 septembre) . . . 313
A Madame Régnier (7 septembre) . . . 314
A sa nièce Caroline (11 septembre) . . . 315
A Gustave Toudouze (13? septembre) . . . 316
A sa nièce Caroline (17 septembre) . . . 316
A Madame Roger des Genettes (18 septembre) . . . 317
A sa nièce Caroline (24 septembre) . . . 318

A la même (29 septembre) . . . 318
A Émile Zola (5 octobre) . . . 319
A Edmond de Goncourt (9 octobre) . . . 320
A Émile Zola (octobre) . . . 321
A Guy de Maupassant (5 novembre) . . . 321
Au même (entre le 5 et le 10 novembre) . . . 322
A Madame Roger des Genettes (10 novembre) . . . 323
A Alphonse Daudet (21 novembre) . . . 324
A sa nièce Caroline 23 novembre) . . . 325
A la même (29 novembre) . . . 326
A la même (4 décembre) . . . 327
A Georges Charpentier (9 décembre) . . . 328
A sa nièce Caroline (9 décembre) . . . 328
A la même (18 décembre) . . . 329
A Georges Charpentier (fin décembre) . . . 330
A José-Maria de Heredia (décembre) . . . 330

1878

A Madame Roger des Genettes (12 ou 19 janvier) . . . 331
A Leconte de Lisle (février) . . . 332
A Madame Roger des Genettes (1er mars) . . . 332
A Jules Troubat (9 avril) . . . 334
A Émile Zola (avril) . . . 334
Au même (30 avril) . . . 335
A Madame Tennant (4 mai) . . . 335
A Madame Roger des Genettes (27 mai) . . . 335
A sa nièce Caroline (29 mai) . . . 336
A la même (10 juin) . . . 337
A Madame Régnier (juin) . . . 338
A sa nièce Caroline (juin) . . . 338
A Guy de Maupassant (juin-juillet) . . . 339
A Madame Roger des Genettes (9 juillet) . . . 339
A Georges Charpentier (24 juillet) . . . 341
A Émile Zola (6 août) . . . 341
Au même (15 août) . . . 342
A Guy de Maupassant (15 août) . . . 343
A Madame Tennant (1er septembre) . . . 344
A Madame Roger des Genettes (1er septembre) . . . 345
A sa nièce Caroline (5 septembre) . . . 346
A la même (10 septembre) . . . 346
A Émile Zola (12 septembre) . . . 347
A sa nièce Caroline (14 septembre) . . . 347
A la même (19 septembre) . . . 348
A Georges Charpentier (septembre?) . . . 348
Au même (septembre) . . . 349
A Émile Zola (19 septembre) . . . 349
Au même (23 septembre) . . . 350
A Madame Tennant (octobre) . . . 350
A Edmond de Goncourt (9 octobre) . . . 351
A Madame Roger des Genettes (16 octobre) . . . 351
A Madame Régnier (octobre) . . . 352
A Guy de Maupassant (7 novembre) . . . 353
A Madame Georges Charpentier (novembre) . . . 353

A Émile Zola (27 novembre) 354
A Guy de Maupassant (28 novembre) 355
A sa nièce Caroline (28 novembre) 355
A Gustave Toudouze (29 novembre) 356
A M. Labarre (3 décembre) 356
A sa nièce Caroline (6-7 décembre) 357
A Madame Roger des Genettes (22 décembre) 358
A Madame Brainne (30 décembre) 358
A Guy de Maupassant (31 décembre) 359

1879

A Auguste Houzeau (début de janvier) 360
A sa nièce Caroline (début de janvier) 360
A Alphonse Daudet (3 janvier) 361
A Madame Georges Charpentier (9 janvier) 362
A Jules Troubat (9 janvier) 362
A sa nièce Caroline (14-15 janvier) 363
A Guy de Maupassant (15 janvier) 364
A Madame Brainne (janvier, avant le 25) 364
A sa nièce Caroline (16 janvier) 365
A Émile Zola (20 janvier) 366
A sa nièce Caroline (21 janvier) 367
A Guy de Maupassant (22 janvier) 368
A sa nièce Caroline (27 janvier) 368
A Georges Charpentier (29 janvier) 369
A Émile Zola (30 janvier) 369
A sa nièce Caroline (30 janvier) 369
A Jules Troubat (2 février) 370
A sa nièce Caroline (début de février) 371
A la même (février) 371
A Madame Roger des Genettes (février) 372
A sa nièce Caroline (février) 373
A Georges Charpentier (16 février) 374
A Madame Auguste Sabatier (février) 375
A Émile Zola (18 février) 375
A Georges Charpentier (19 février) 376
A Guy de Maupassant (21 février) 376
A Madame Charles Lapierre (février) 376
A sa nièce Caroline (22 février) 377
A Maurice Montégut (25 février) 380
A Guy de Maupassant (27 février) 380
A J. K. Huysmans (février-mars) 381
A Madame Juliette Adam (7 mars) 383
A sa nièce Caroline (11 mars) 383
A Madame Roger des Genettes (mars) 384
A X*** (début de mars, après le 11) 385
A sa nièce Caroline (14 mars) 385
A la même (18 mars) 386
A Edmond de Goncourt (19 mars) 386
A sa nièce Caroline (21 mars) 387
A Madame Juliette Adam (25 mars) 388
A sa nièce Caroline (26 mars) 388
A la même (6 avril) 389
A Madame Alphonse Daudet (7 avril) 389

A José-Maria de Heredia (7 avril) . . . 390
A Madame Roger des Genettes (avril) . . . 390
A sa nièce Caroline (10 avril) . . . 391
A la même (12 avril) . . . 391
A la même (16 avril) . . . 392
A Madame Régnier (16 avril) . . . 393
A Edmond de Goncourt (24 avril) . . . 394
A Guy de Maupassant (fin avril) . . . 394
A sa nièce Caroline (25 avril) . . . 395
A Edmond de Goncourt (1er mai) . . . 396
A Georges Charpentier (mai) . . . 397
A Madame Juliette Adam (mai) . . . 398
A Émile Zola (2 juin) . . . 398
A X*** (début de juin) . . . 399
A sa nièce Caroline (3 juin) . . . 399
A la même (12 juin) . . . 399
A Madame Roger des Genettes (13 juin) . . . 400
A sa nièce Caroline (15 juin) . . . 401
A la même (19 juin) . . . 402
A la même (23 juin) . . . 403
A Madame Juliette Adam (vers le 23 juin) . . . 403
A Madame Jules Sandeau (juin?) . . . 403
A Léon Cladel (26 juin) . . . 404
A Émile Zola (juin-juillet) . . . 404
A Madame Georges Charpentier (juin) . . . 405
A Guy de Maupassant (juin) . . . 405
A Madame Roger des Genettes (15 juillet) . . . 406
A Georges Charpentier (22 juillet) . . . 407
Au même (31 juillet) . . . 407
Au même (17 août) . . . 407
A Madame Georges Charpentier (20 août) . . . 408
A la même (août) . . . 408
A sa nièce Caroline (29 août) . . . 408
A la même (3 septembre) . . . 409
A la même (9 septembre) . . . 409
A Georges Charpentier et à Madame Charpentier (septembre?) . . . 410
A Madame Georges Charpentier (septembre?) . . . 410
A Georges Charpentier (septembre) . . . 410
Au même (septembre?) . . . 411
A Édouard Gachot (11 septembre) . . . 411
A sa nièce Caroline (17 septembre) . . . 411
A la même (18 septembre) . . . 412
A la même (19 septembre) . . . 413
A M. Bourlet de la Vallée (22 septembre) . . . 413
A Édouard Gachot (22 septembre) . . . 414
A Émile Bergerat (23 septembre) . . . 414
A Georges Charpentier (septembre-octobre) . . . 415
Au même (septembre-octobre) . . . 415
A sa nièce Caroline (8 octobre) . . . 415
A Guy de Maupassant (8 octobre) . . . 416
A Madame Roger des Genettes (première quinzaine d'octobre) . . . 417
A Madame Tennant (13 octobre) . . . 418
A José-Maria de Heredia (15 octobre) . . . 419
A Georges Charpentier (15 octobre) . . . 419
Au même (octobre) . . . 420
A Alphonse Daudet (21 octobre) . . . 420

A Guy de Maupassant (21 octobre) 421
A Georges Charpentier (21 octobre) 421
A sa nièce Caroline (19 novembre) 422
A Madame Régnier (19 novembre) 423
A sa nièce Caroline (23-24 novembre) 423
A Madame Juliette Adam (25 novembre) 424
A Guy de Maupassant (25 novembre) 424
A Madame Roger des Genettes (novembre?) 425
A Madame Juliette Adam (2 décembre) 426
A Émile Zola (3 décembre) 426
A Guy de Maupassant (3 décembre) 427
A sa nièce Caroline (6-7 décembre) 427
A Paul Alexis (8 décembre) 428
A sa nièce Caroline (16 décembre) 428
A Madame Tennant (16 décembre) 429
A sa nièce Caroline (23 décembre) 430
A Auguste Houzeau (25 décembre) 431
A sa nièce Caroline (31 décembre) 431
A Madame X*** (décembre) 432

1880

A Guy de Maupassant (2 janvier) 433
A Edmond de Goncourt (2 janvier) 433
A sa nièce Caroline (11 janvier) 434
A Madame Tennant (13 janvier) 434
A Madame Georges Charpentier (13 janvier) 435
A Guy de Maupassant (13 janvier) 435
A Gustave Toudouze (21 janvier) 436
A Guy de Maupassant (22 ou 23 janvier) 436
A sa nièce Caroline (23-24 janvier) 437
A Madame Roger des Genettes (25 janvier) 438
A Georges Charpentier (24-25 janvier) 439
A Guy de Maupassant (25 janvier) 439
A sa nièce Caroline (27 janvier) 440
A la même (1er février) 441
A Guy de Maupassant (1er février) 442
A Paul Alexis (1er février) 443
A Léon Hennique (2-3 février) 445
A sa nièce Caroline (3 février) 448
A Georges Charpentier (3 février) 449
A sa nièce Caroline (6 février) 450
A Émile Bergerat (6 février) 451
A Edmond de Goncourt (11 février) 451
A sa nièce Caroline (11 février) 452
A Georges Charpentier (13 février) 452
A Guy de Maupassant (13 février) 452
A Émile Zola (15 février) 455
A Georges Charpentier (15 février) 456
A sa nièce Caroline (15 février) 457
A Guy de Maupassant (15 février) 458
Au même (17 février) 460
Au même (19 [16] février) 460
A sa nièce Caroline (22 février) 464
A Madame Roger des Genettes (22 février) 465

A Georges Charpentier (26 février) 465
A Guy de Maupassant (février ou mars) 466
A sa nièce Caroline (28 février) 466
A Guy de Maupassant (fin février) 467
Au même (4 mars) 468
A Georges Charpentier (4 mars) 468
A sa nièce Caroline (8 mars) 469
A la même (14 mars) 470
A la même (15-16 mars) 471
A la même (18 mars) 472
A Georges Charpentier (18 mars) 472
A Émile Zola (18 mars) 473
A sa nièce Caroline (23 mars) 473
A Guy de Maupassant (24 mars) 474
A Émile Zola (26 mars) 475
A sa nièce Caroline (27 mars) 485
A la baronne Lepic (mars ou avril) 486
A Charles Lapierre (mars-avril?) 486
A Guy de Maupassant (4 avril) 487
Au même (avril) 487
Au même (16 avril) 478
A Madame Roger des Genettes (18 avril) 478
A sa nièce Caroline (18 avril) 479
A Guy de Maupassant (20 ou 21 avril) 480
A sa nièce Caroline (22 avril) 480
A Guy de Maupassant (25 avril) 481
Au même (25 avril) 481
A sa nièce Caroline (28 avril) 482
Au docteur Pennetier (fin avril-début mai) 482
A sa nièce Caroline (2 mai) 483
A Georges Charpentier (2 mai) 484
A Guy de Maupassant (3 mai) 484
A Maxime Du Camp (6 ou 7 mai) 485

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Madame Flaubert mère, d'après une photographie 67
Edmond de Goncourt 117
Madame Roger des Genettes, d'après un portrait du Musée de Croisset 169
Ivan Tourgueneff 232
Laporte. 281
Guy de Maupassant 453

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-CINQ
JANVIER MIL NEUF CENT VINGT-NEUF
PAR L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR
-- 22, RUE DUSSOUBS, PARIS --

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 002241817b

CE PQ 2246
.A1 1921 V011
COO FLAUBERT, GU OEUVRES COMP
ACC# 1222078